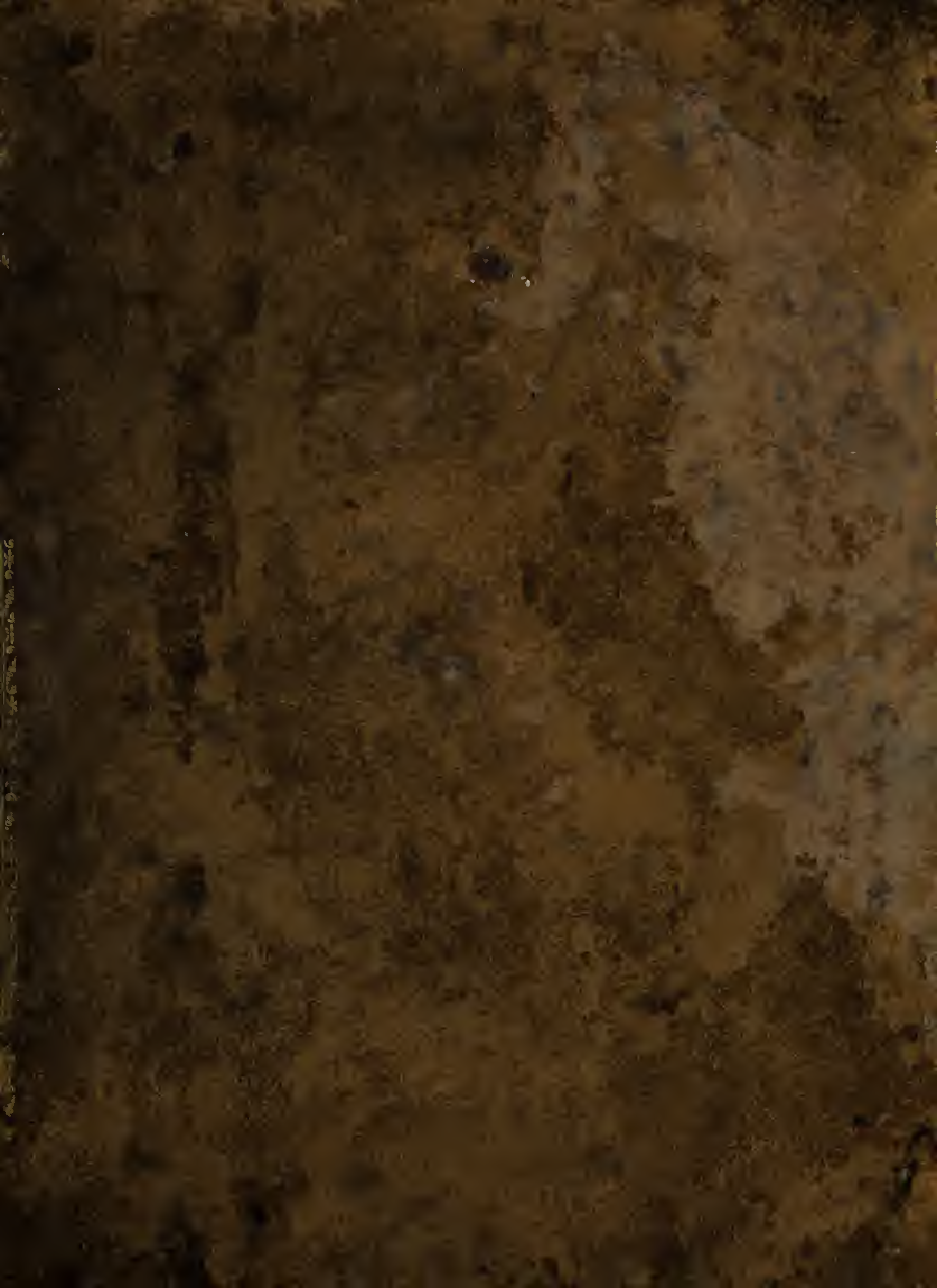






MONDE PRIMITIF,

ANALYSÉ ET COMPARÉ

AVEC LE MONDE MODERNE,

CONSIDÉRÉ

DANS L'HISTOIRE NATURELLE

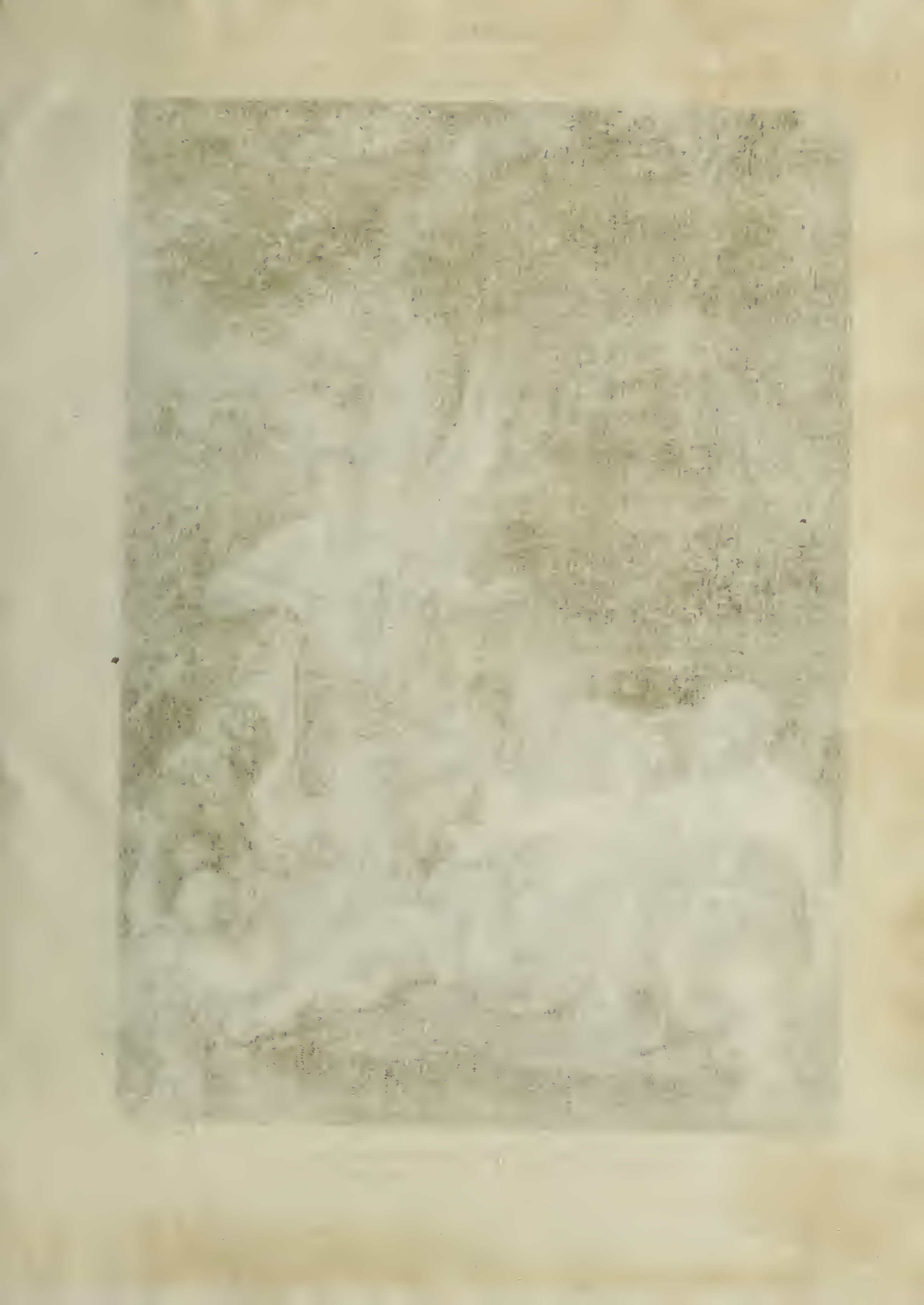
DE LA PAROLE;

OU

GRAMMAIRE UNIVERSELLE

ET COMPARATIVE.

Οἷα τοι Μȣσάων ἱερὴ δόσις ἀνθρώποισιν.
C'eſt le préſent le plus précieux des Muſes.
HÉSIODE, Théogonie.



ORPHÉE

ou les Effets du Discours.

Frontisp. de la Gramm. Univ.



C. P. Marillier inv. — *A. Romanet sculp.*

L'Harmonie en naissant produisit ces miracles.

Boileau *Art P.*

MONDE PRIMITIF,

ANALISÉ ET COMPARÉ

AVEC LE MONDE MODERNE,

CONSIDÉRÉ

DANS L'HISTOIRE NATURELLE

DE LA PAROLE;

OU

GRAMMAIRE UNIVERSELLE

ET COMPARATIVE;

AVEC DES FIGURES EN TAILLE-DOUCE.

PAR M. COURT DE GEBELIN,

De diverses Académies, Censeur Royal.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SECOND.

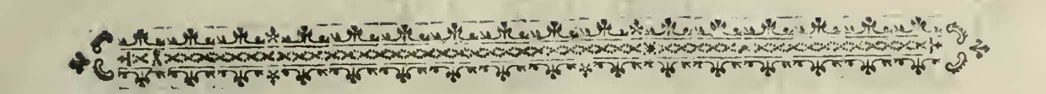


A PARIS,

Chez DURAND, Neveu, Libraire, rue Galande, à la Sageſſe, N°. 74.

M. DCC. LXXXVII.





A

LA REINE.

MADAME,

VOTRE amour pour les Sciences & pour les Arts, la protection dont vous honorez ceux qui les cultivent, la bonté qui Vous fait agréer l'hommage de leurs découvertes, m'ont inspiré le desir de Vous présenter L'HISTOIRE NATURELLE DE LA PAROLE.

Destinée à rendre l'étude des Langues plus facile & plus agréable, elle devoit paroître sous les auspices d'une Princesse qui conçoit elle-même l'importance de cette étude, & qui l'embellit par l'usage qu'elle en fait.

Qu'il seroit flatteur pour moi, MADAME, *si les Principes que j'y expose, si les dévelopemens & les conséquences qui en résultent, pouvoient mériter votre attention; si Vous retrouviez dans la maniere dont on y résout les difficultés qui accompagnoient cette étude, une partie des vues qui Vous ont fait faire tant de progrès dans cette partie des Belles-Lettres!*

J'aurai, du moins, la satisfaction d'avoir offert à l'Auguste REINE *sur laquelle reposent les espérances de l'Empire François, l'hommage que rendent à ses talens & à ses vertus, ceux même d'entre ses Sujets qui vivent le plus loin des Cours; hommage qui est, pour la vie des Princes dignes d'un nom immortel, ce que la Postérité est pour tous les Grands-Hommes.*

Elevée par la Providence sur un des premiers Trônes de l'Univers, les vertus qui brillerent en Vous dans le tems que Vous en occupiez la seconde Place, vont paroître avec un

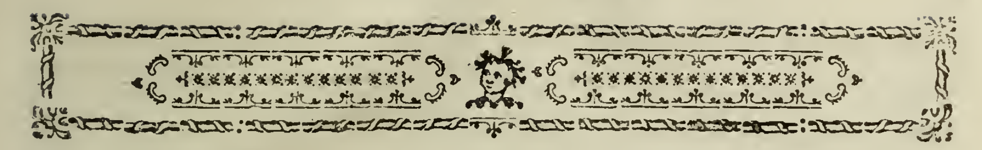
nouvel éclat : elles assureront à VOTRE MAJESTÉ les cœurs des François : ils contemplent déja avec une vive joie l'union de la Puissance, de la Sagesse & des Graces ; déja ils se promettent l'avenir le plus flatteur.

Je suis, avec le plus profond respect,

MADAME,

DE VOTRE MAJESTÉ

Le très-humble & très-obéissant serviteur,
COURT DE GEBELIN.



DISCOURS PRÉLIMINAIRE.

L'ACCUEIL dont le Public a honoré les Essais que nous avons fait paroître pour sonder son goût sur nos recherches relativement à l'origine des connoissances humaines & aux raports des Langues, est trop flatteur pour ne nous avoir pas déterminés à persévérer dans notre entreprise, & à redoubler nos efforts afin de répondre de plus en plus à sa confiance. Dans cette vue, nous commençons l'exécution de notre projet, par l'Histoire naturelle de la parole, Histoire qui sert de base à tout ce que nous aurons à dire sur les Langues; mais qui par ses détails est peut-être la moins satisfaisante pour l'imagination, la moins flatteuse pour une oreille françoise accoutumée aux sons agréables de ses Poëtes & de ses Auteurs répandus dans toute l'Europe; Histoire cependant nécessaire, puisque sans la connoissance des mots, il n'y en a point de certaine, puisqu'on ne va aux choses que par leur moyen, & qu'il est très-intéressant de connoître l'origine & l'énergie de ces mots qu'on employe tous les jours, & par lesquels la communication la plus intime est ouverte entre les hommes.

Cette portion de nos recherches est d'ailleurs aussi piquante par sa nouveauté, que décisive pour le succès de notre travail. En effet, si nous réussissons à démontrer l'analogie de toutes les Langues, à les réduire toutes à une seule, à une Langue primitive & donnée par la Nature, dans laquelle les hommes aient

toujours été & seront toujours obligés de puiser leurs mots, il ne restera plus de doute sur les autres portions de notre entreprise, qui n'en seront que des conséquences.

L'Histoire naturelle de la parole, trop peu connue parce que son objet n'excite aucune sensation, comme tous ceux auxquels on est habitué, & parce qu'on supose sans doute que le méchanisme en est si simple, qu'il n'y auroit aucun mérite à l'analyser, est cependant aussi satisfaisante qu'utile. C'est pour n'avoir pas connu les détails qu'elle offre, c'est pour avoir ignoré l'essence de ses Elémens & leurs raports avec la Nature & avec l'homme lui-même, qu'on n'a pu découvrir l'origine du Langage, celle de ses mots, & le raport des Langues; que l'art étymologique a été une science vaine & frivole, fastidieuse & sans principes; que l'étude des mots a toujours été livrée au hazard, toujours rebutante, toujours pénible; qu'on n'a jamais vu leur raport avec les objets qu'ils étoient destinés à peindre; & que jamais on n'a pu faire de la parole, un art semblable à ceux où l'on procéde d'une maniere assurée, en s'élevant aux conséquences les plus lumineuses par les principes les plus simples. Cette Histoire manquoit donc essentiellement à la Littérature, & c'est celle que nous entreprenons.

Le sujet ne peut être plus beau. C'est la parole, cet Art par lequel nos connoissances ne sont pas simplement bornées à celle des corps dont l'Univers est rempli, mais par lequel l'ame d'un homme se montre à découvert à celle d'un autre; cet Art qui est la base de la lumiere & de l'instruction; l'ame de la société; sans lequel l'Univers ne seroit qu'un vaste désert, qu'un assemblage d'Etres muets, isolés, incapables de perfection; sans lequel il n'y auroit point de correspondance d'une famille à une autre Famille, d'une Nation à une autre Nation, d'un siécle à un autre siécle:

Art qui entra néceſſairement dans le plan de la Providence, pour faire l'apanage diſtinctif de l'homme, & pour rendre complet l'œuvre de la Création. C'eſt par lui que les hommes ſe ſoutiennent, ſe conſolent & s'encouragent, qu'ils peignent ce que l'Univers renferme de plus inviſible, qu'ils s'élevent juſques à la connoiſſance d'une premiere cauſe qui leur parle par ſes Ouvrages, comme ils ſe parlent eux-mêmes par les Tableaux du Langage.

Un Art auſſi vaſte dans ſes effets, auſſi lié avec notre exiſtence, auſſi eſſentiel pour notre bonheur, auroit-il été livré au hazard? Auroit-il abſolument dépendu de l'induſtrie humaine? Celui qui créa l'homme, & qui le créa avec les organes néceſſaires pour parler, auroit, ſi on oſe le dire, manqué ſon but, s'il n'eût pas établi entre l'homme & l'inſtrument vocal une correſpondance ſi intime & ſi prompte, qu'il ſe prêtât à l'inſtant aux beſoins de ceux auxquels il fut donné, s'il n'avoit pas rendu les hommes capables de parler, même ſans effort & ſans peine, par un effet de leur nature & des déſirs qui en ſont la ſuite.

La parole eſt donc donnée par la Nature elle-même; & c'eſt-là qu'il faut puiſer ſes Elémens, ſes principes, ſes modifications, les conſéquences qu'on en a tirées, les régles auxquelles elle a conduit, tous les dévelopemens qui en réſultent.

La Nature, qui peut ſeule nous conduire dans la recherche de tout ce qu'elle a produit, peut ſeule nous expliquer les merveilles de la parole, & nous les rendre plus précieuſes en nous faiſant voir qu'elles ne furent pas abandonnées à notre propre foibleſſe, qu'elles viennent de la même ſource que toutes les autres merveilles qui nous environnent & qu'offre le corps humain lui même, ce corps dont la parole eſt une des plus belles prérogatives, & dont la réunion avec l'intelligence humaine, ſeroit ſuffiſamment juſtifiée,

quand elle n'auroit servi qu'à créer & à perfectionner l'Art de la parole qui ne peut exister sans organes.

On ne sauroit donc commencer l'instruction par un objet plus important: puisque la parole est la base de toute instruction, le dévelopement en devient précieux à ceux qui profitent de ses avantages. On se plaît à voir comment elle put naître, à contempler les merveilles qui en résultent, à sentir combien la Divinité enrichit l'homme en le douant de cet art. On en est plus rempli du desir de le faire servir au bonheur de ses semblables.

L'HISTOIRE naturelle de la parole se divise en deux parties générales. Elle présente d'abord les Elémens par lesquels la parole existe; elle fait voir ensuite le méchanisme qui réunit ces Elémens entr'eux pour en former des Tableaux qui peignent les idées.

C'est ce qui constitue les deux premiers objets de nos recherches, sous le nom particulier de *Principes sur l'Origine du Langage & de l'Ecriture*; & de *Grammaire Universelle & Comparative*: PRINCIPES où l'on considere tout ce qui a raport aux Elémens de la parole, à leur origine, à leurs diverses espèces, à leurs modifications, aux valeurs qui leur sont propres, aux mots qui en résulterent, à la maniere dont on les peignit, & dans lesquels rien ne put être arbitraire: GRAMMAIRE où l'on examine les diverses combinaisons qu'éprouvent ces Elémens pour former des Tableaux, au moyen desquels l'homme puisse représenter ses idées.

Le dévelopement de ces diverses parties exigeant pour chacune un Volume séparé, nous nous proposions de faire précéder celui qui regarde les Elémens du Langage; lorsque, pour satisfaire l'empressement de nos Souscripteurs qui ont désiré de préférence la Grammaire, nous avons été obligés de commencer par celle-ci;

mais afin que nos Lecteurs puiſſent également apercevoir ſes raports avec les Elémens même du Langage, nous allons tracer une eſquiſſe de ces Elémens, de leur origine, & de leur liaiſon avec nos Principes Grammaticaux.

L'origine de la parole eſt un problême ſur lequel nombre de Savans ſe ſont exercés avec plus ou moins de ſuccès; mais qu'on n'a pu réſoudre juſques à préſent, parce qu'on n'avoit pu réunir un nombre ſuffiſant d'obſervations, enſorte qu'on ſe perdoit dans le vague des hypothèſes, comme il arrive toutes les fois qu'on veut ſupléer aux faits par la force du génie ou par celle de l'imagination.

Les uns ſupoſent que la parole ou le Langage eſt un pur effet de l'invention humaine; ils croyent que pendant long-tems les hommes furent réduits à de ſimples cris; que d'heureux hazards leur firent apercevoir qu'ils pouvoient exprimer par ce moyen non-ſeulement leurs ſenſations, mais leurs idées, peindre les objets eux-mêmes par des ſons quelconques; & que ces foibles commencemens donnerent lieu aux Langues, par une marche auſſi lente que pénible.

D'autres, ne pouvant concevoir que l'homme ait pu inventer un Art pour lequel il n'auroit eu aucune diſpoſition naturelle, & déſeſpérant de découvrir des raiſons phyſiques du Langage, ſe ſont réfugiés dans la Toute-Puiſſance de Dieu; ils ſupoſent qu'il donna aux hommes les mots même dont ils ſe ſervent; & qu'étant purement paſſifs à cet égard, ils tinrent immédiatement de la Divinité juſqu'à la Grammaire.

Ces ſyſtêmes, exactement opoſés l'un à l'autre, nous paroiſſent faux étant pris dans le ſens le plus abſolu; quoiqu'ils renferment du vrai, en les prenant dans le ſens le plus reſtraint.

Le Langage vient de Dieu, en ce qu'il forma l'homme avec tous les organes néceſſaires pour parler, qu'il le rendit capable

d'idées & de ſentimens, qu'il lui fit un beſoin de les exprimer; qu'il l'environna de modèles propres à le diriger dans cette expreſſion.

Mais il eſt en même tems l'effet de l'induſtrie humaine, en ce que l'homme ſut déveloper ces organes, imiter ces modèles, ſuivre les combinaiſons dont ils étoient ſuſceptibles, & ſur un petit nombre de mots radicaux donnés par la Nature, élever cette maſſe immenſe de mots qui nous étonnent, & que la vie la plus longue ne peut épuiſer, lorſqu'on ne ſait pas les ramener à leurs premiers principes.

Il n'eſt cependant pas l'effet de la convention, puiſqu'il eſt celui de l'imitation donnée par la Nature & par les beſoins qu'elle nous faiſoit ſentir; & qu'il ſeroit impoſſible à des êtres qui ne parlent pas, & qui n'ont aucune idée de cet Art, de convenir d'un Langage intelligible, & de former des mots quelconques.

Il n'eſt pas non plus l'effet d'une imitation lente & qui procédoit au hazard & à tâtons, puiſque dès les premiers inſtans l'homme eut beſoin de parler, qu'il avoit déja les organes & les modèles du Langage, & que la Nature s'avance toujours à ſes fins d'une maniere ferme, rapide & ſûre. Le ſentiment lui faiſoit trouver le cri ou le *ſon* néceſſaire pour l'exprimer; l'idée lui faiſoit trouver le *ton* néceſſaire pour la rendre ſenſible.

La perfection du Langage & la multiplication des mots pour exprimer les idées factices, dépendirent ſeules de l'induſtrie humaine, & d'une convention tacite; mais il y avoit une diſtance prodigieuſe d'ici à la naiſſance du Langage, déja formé par la nature de l'homme & déterminé par ſes beſoins.

Lorſque nous diſons que le Langage naquit par imitation, nous ne prenons pas ce mot dans le ſens le plus reſſerré, comme ſi l'on

s'étoit borné à imiter les ſons & les cris donnés par des objets naturels, le ſouffle des vents, l'éclat du tonnerre, le mugiſſement des vagues, les cris des animaux, ceux de l'homme lui-même, d'où réſultent tous ces mots renfermés ſous le nom générique d'*Onomatopées*. Nous étendons encore ce nom à une imitation d'analogie exécutée au moyen du raport que l'on apercevoit entre les qualités d'un objet & celles des organes de la voix: car il étoit impoſſible de déſigner tous les Etres par l'Onomatopée, dès-lors, on les déſigna par les tons qui avoient le plus d'analogie à l'idée qu'on s'en formoit: les objets agréables furent peints par des tons agréables; les objets fâcheux, par des tons aigres ou rudes; les objets mobiles & roulans, par des tons du même genre; les fixes & les lents à ſe mouvoir, par des tons graves & décidés: & dans toutes ces occaſions, ces tons devinrent toujours le nom de ces objets & les ſources de Familles immenſes, où ſe réuniſſoient tous les êtres dans leſquels on apercevoit des qualités communes.

Tels furent l'origine & le dévelopement du Langage donné à l'homme par le Créateur, mais aſſujetti à la nature de l'Etre pour qui il fut fait, & à celle des objets qu'il avoit à peindre; & par ſa beauté, par ſon méchaniſme, par ſes effets auſſi vaſtes que diverſifiés, par les douceurs qu'il répand ſur la vie de l'homme, digne de l'Etre infini qui lui en donna tous les Elémens, qui le forma être parlant, qui revêtit ſes organes de la plus grande fléxibilité, & qui mit en lui un penchant à parler, auſſi naturel, auſſi irréſiſtible que toutes ſes autres facultés. On parle en effet avec d'autant plus de facilité & le ſilence devient d'autant plus à charge, qu'on vit davantage en ſociété, qu'on a des occaſions plus fréquentes de parler, qu'on a des organes plus fléxibles, plus délicats, plus aiſés à émouvoir, qu'on eſt moins diſtrait par des occupations ſérieuſes,

De-là, les effets différens avec lesquels la parole se manifeste dans les divers individus de la société ; le plus ou moins d'agrément avec lequel elle est maniée, suivant à cet égard le génie, les occupations & le caractère des Peuples, des âges, des sexes, des conditions. Les Peuples qui sont bornés à la simple vie animale, sont réduits à un Dictionnaire fort restreint & n'ont aucune idée des avantages dont la parole est pour la société : ceux qui ont tous les arts & toutes les sciences, perfectionnent sans cesse l'Art de la parole : ceux qui mènent une vie sédentaire & retirée, parlent peu : ceux qui sont obligés de répondre à une multitude de personnes, parlent beaucoup plus ; & cet art acquiert pour le bonheur du genre humain, une étendue & une grace infinie dans les personnes du sexe, destinées à former l'esprit & le cœur des jeunes gens qui leur doivent le jour & dont dépendent les premieres impressions, ces impressions qui décident du reste de leur vie.

Sexe aimable, sur qui nous nous réglons, & qui avez un si grand pouvoir sur tout ce qui vous environne, de quelles ressources ne seriez-vous pas pour vos familles & pour l'humanité entiere, si, en nous parlant dès notre enfance, vous pouviez, avec ces mots qui acquierent tant de grace sur vos lèvres & qui sont si flatteurs à nos oreilles, nous inspirer en même tems le goût des connoissances les plus utiles, nous en donner les premiers principes, former notre cœur & notre esprit ; si vos discours étoient pour nous une source abondante de connoissances & de vertus, d'autant plus agréable, que nous la devrions à tout ce que nous avons de plus cher ! Heureux, si par mes Essais sur le Langage, je puis vous rendre agréable à vous-même le germe des sciences, & vous mettre à portée de faire de vos nourrissons, des hommes qui soient un jour l'honneur de la Nation, l'apui de leurs familles, la consolation & la gloire de votre vie !

L'organe

L'organe de la parole, ſemblable en cela aux autres organes de notre corps, eſt tel qu'il ſe prête à l'inſtant à nos déſirs. Comme nos bras, nos pieds, notre tête, s'ébranlent, s'agitent, ſe remuent à notre ſimple volonté, ainſi l'inſtrument de la parole fait entendre des ſons dès que nous déſirons qu'il en rende : notre déſir met le ſang en mouvement, le ſang pèſe ſur les poumons, & chaſſe l'air qu'ils contiennent, cet air eſt comprimé par les divers muſcles du goſier ou du larynx, d'où il réſonne dans la cavité de la bouche, comme l'air dans le corps d'un inſtrument: mais il y réſonne d'une maniere différente, ſelon les diverſes compreſſions qu'il a reçues du larynx, & le plus ou moins d'ouverture de la bouche, toujours correſpondante à la maniere dont le larynx a comprimé l'air; ou ſelon les parties même de la bouche qui ont été ébranlées pour le même effet : car toutes ces choſes contribuent à modifier la voix.

Il eſt même à préſumer, d'après les expériences d'un habile Phyſicien (1), que les muſcles du larynx ſont tels qu'ils ne ſont pas tous mis en jeu à la fois lorſqu'on parle, qu'ils different les uns des autres relativement à leur force; & que, ſuivant qu'on veut produire des ſons plus ou moins graves, on ébranle des muſcles qui exigent pour ſe mouvoir plus ou moins de force, une contraction plus ou moins ſenſible.

La voix modifiée par le larynx & par le plus ou le moins d'ouverture de la bouche, produit les SONS, qu'on peint par les caractères apellés *Voyelles* : cette même voix modifiée par le larynx & par la preſſion des diverſes parties qui conſtituent la caiſſe de l'inſtrument vocal, produit les TONS, qu'on peint par les caractères apellés *Conſonnes*.

---

(1) M. Ferrein, Mém. de l'Acad. des Sc. ann. 1741.

Ainſi l'inſtrument vocal, réunit en lui les avantages des inſtrumens à vent & des inſtrumens à touche. Comme inſtrument à vent, on en tire des ſons. Comme inſtrument à touche, on en tire des tons.

L'homme ne peut augmenter ni le nombre des ſons, ni le nombre des tons. Donnés par la Nature, formant l'étendue de l'inſtrument vocal, réſultant de ſon organiſation, ils ſont indépendans de l'homme; ce n'eſt point lui qui a inventé ces choſes merveilleuſes : ce n'eſt point lui qui les rendit propres à peindre ſes idées. Tout ce qu'il peut faire, c'eſt de combiner ces Elémens entr'eux, & par cette combinaiſon donner à l'art de la parole toute l'etendue poſſible.

Les ſons & les tons ne different pas ſeulement quant à leur origine; ils different encore par la durée dont ils ſont ſuſceptibles. Les ſons étant produits par l'émiſſion de l'air, ſe ſoutiennent autant que cette émiſſion a lieu. Les tons étant produits par un raprochement inſtantané de quelques parties de l'inſtrument vocal, n'ont que la durée d'un inſtant : on peut à la vérité en renouveller le jeu auſſi-tôt; mais il en réſulte une répétition, & non une continuité du même ton.

Les uns & les autres different d'une maniere encore plus ſenſible par les objets qu'ils ſont propres à peindre; & c'eſt pour n'avoir pas aperçu cette différence, qu'on n'a pas juſqu'ici rendu raiſon d'une maniere ſatisfaiſante de l'origine de la parole. Les ſons peignent nos ſenſations; & cette vérité, tout le monde l'a aperçue : mais les tons peignent nos idées, & c'eſt ce qu'on ignoroit; enſorte que pour n'avoir pas ſenti que nous trouvions dans l'inſtrument vocal lui-même, les Elémens de la peinture des idées, comme nous y trouvons ceux de la peinture des ſenſations, on ne pouvoit apercevoir nettement l'origine de cette peinture des idées.

On reconnoit à ces procédés l'ordre naturel qui régle toutes choses : car il eût été inutile de former l'homme avec des idées & avec le désir de les communiquer, si on ne lui eût donné le moyen propre à les exprimer. Ce moyen devoit en même tems différer de celui par lequel nous exprimons nos sensations, puisqu'il regne une différence presqu'infinie entre ces idées & ces sensations ; les unes devant plus aux sens, les autres à la réflexion ; & les unes étant aussi vives, que les autres sont froides & tranquilles.

Aussi verrons-nous constamment que tout ce qui est relatif aux sensations, a toujours été exprimé par des voyelles ; & que tout ce qui a eu un raport plus étroit avec les idées, a toujours été exprimé par des consonnes, chez quelque Peuple que ce soit. C'est cette conformité de nos principes avec l'ordre naturel, c'est l'attention que nous avons de raprocher sans cesse de la nature nos observations & nos recherches sur les Langues, qui rend notre marche aussi sûre que facile, & qui nous fait espérer que nos Lecteurs nous suivront avec intérêt, même dans les portions de notre travail qui paroissent à la premiere vue les plus séches & les plus propres à rebuter.

Outre les *sons* simples, tels que *a*, *e*, *i*, &c ; & les *tons* simples, tels que *b*, *c*, *d*, &c., il n'est aucune Nation qui n'ait eû recours à des *sons* & à des *tons* composés, tels que les *diphtongues* par raport aux sons, comme *au*, *oi*, *ei*, &c. tels que les *consonnes aspirées*, comme *bh*, *ch*, *ph*, & les consonnes *sifflantes*, telles que *x*, *z*, *th*, chez plusieurs Peuples, &c.

On voit à cet égard dans l'Histoire naturelle de la parole, que les sons & les tons simples ne varient jamais, & qu'ils ont une prononciation constante ; tandis que les Elémens composés varient au gré des Nations, & s'alterent sans cesse.

On examine ensuite la propriété de chacun de ces Elémens,

on montre quels objets ils ſont capables de peindre par leur nature. On voit les ſens ſe diſtribuer entr'eux tous les ſons; le ſon E peindre l'exiſtence; le ſon A, la propriété; le ſon OU, l'ouie, &c. tandis que le ton B peignit les idées de *bonté*, de *beauté*, de *bien*, tout ce qui étoit agréable & doux; que le ton R peignit toutes les idées de *rudeſſe*, de *roideur*, de *roulement*; le ton F, l'idée de *fuite*, de ce qui paſſe & n'eſt plus, de tout ce qu'on doit fuir.

Chaque ton, après avoir déſigné une claſſe générale d'idées, devint propre à exprimer toutes les eſpèces différentes renfermées dans cette claſſe, par les divers ſons avec leſquels il s'aſſocia; enſorte que *Ba*, *Be*, *Bo*, furent, par exemple, autant de mots ſubordonnés au tronc général *B*.

Ce même ton, en ſe modifiant par une prononciation plus ou moins forte, devenoit également propre à exprimer des idées ſubordonnées aux idées générales qu'il repréſente.

Ainſi ſe forme la diſtribution la plus naturelle, la plus ſimple, la plus énergique, la plus étendue de tous les mots qui compoſent une Langue; diſtribution inconnue, ce ſemble, juſqu'ici, d'où naiſſent cependant toutes les richeſſes de l'étymologie, du raport & de l'origine des Langues, & au moyen de laquelle on voit ſe former ſans peine, & d'une maniere toujours conforme à la raiſon & à l'expérience, cette maſſe de mots radicaux, qui eſt devenue la baſe de toutes les Langues.

Ces mots préſentoient d'abord les objets phyſiques; mais on avoit également des objets moraux & ſpirituels à peindre: il fallut donc encore des mots pour ceux-ci: mais comme l'étendue de l'inſtrument étoit épuiſé, on y remédia en aſſignant à chaque mot qui peignoit un objet phyſique, un *ſens figuré* analogue aux

qualités de cet objet, & un *sens négatif* directement oposé au sens physique. De cette maniere, l'ensemble des mots radicaux d'une Langue, offre toujours trois séries différentes, une Langue physique & positive, une Langue figurée, une Langue négative, ce qui répand une uniformité constante entre chaque famille, & jette une vive lumiere sur les causes des divers sens d'un même mot, qui toujours présentés sans aucune liaison entr'eux, n'offroient qu'un cahos dont on ne pouvoit rendre raison.

On montre ensuite les moyens par lesquels l'homme parvint à fixer sur des objets durables & à peindre aux yeux les Tableaux de la parole; comment l'Ecriture ainsi formée, fut distinguée en alphabétique & en hiéroglyphique, moins par une différence réelle, que relativement à leur étendue: on voit en effet que l'alphabet est lui-même un hiéroglyphe, & qu'il peint l'homme considéré en lui-même & dans les raports de ses diverses parties avec les sens & les idées: l'ouie ayant été représentée par l'oreille, la vue par l'œil, l'attouchement par la main, la parole par les lèvres entr'ouvertes, la protection par les bras, &c. Ensorte que les idées se peignent aux yeux de la même maniere qu'elles se peignent à l'ouie.

Par cette invention admirable, la parole se communique aux Peuples les plus éloignés & aux Générations les plus reculées; les influences de la société s'étendent aussi loin qu'il est possible; les leçons des Sages acquierent une durée qui n'aura d'autre fin que celle de l'Univers; l'esprit des hommes survit à eux-mêmes, ils continuent d'éclairer & de gouverner les Nations, lors-même qu'ils ne sont plus.

Ces effets s'opérerent aussi par des moyens que la Nature fournit elle-même, & qui furent pour les Peuples ce que la mémoire est pour les individus. Et cette parole écrite suivit les mêmes régles

que la parole parlée ; & elle put ſe prononcer, lorſqu'on donna à chacun de ſes Elémens le nom même de la choſe qu'elle peignoit; tandis que chez ceux qui ne connurent pas cette pratique, la Langue parlée & la Langue écrite, n'eurent pas la même correſpondance ; l'une ne fut que pour les oreilles, & l'autre que pour les yeux : notre Langue écrite ſert, au contraire, tout à la fois pour les yeux & pour les oreilles ; effet du génie de ceux qui ſurent ſaiſir cette voie que leur offroit la Nature pour le bonheur des ſociétés. Dès-lors, en effet, ce qui les intéreſſe eſſentiellement, n'étoit plus confié à une tradition infidelle: les fondemens de leur proſpérité ſe tranſmettoient invariablement d'âge en âge, & le paſſé étant toujours préſent à chaque Génération, on profitoit à chaque inſtant de l'expérience de tous les ſiécles.

C'eſt ainſi que dans cet Ouvrage nous profiterons de ceux qui furent compoſés il y a trois, quatre & cinq mille ans, qui ont ſurvécu aux Peuples pour leſquels ils furent faits, qui nous font voir l'eſprit dont ils étoient animés, & juſques à quel point ils avoient porté leurs connoiſſances.

A ces divers Langages ſe joint encore celui du geſte : donné également par la Nature, il leur prête une énergie dont ils ſeroient privés ſans ce ſecours : il contribue ſur-tout à perfectionner le Langage d'analogie, qui ayant un raport moins direct avec la Nature, & ne l'imitant que par réflexion, a beſoin d'un ſecours très-actif pour ne donner lieu à aucune mépriſe : tandis que la Langue d'imitation s'explique ſi naturellement par le geſte, qu'on peut dire qu'elle eſt elle-même une eſpèce de geſte.

L'on peut auſſi former du geſte un Langage aſſujetti aux mêmes principes, à la même marche, aux mêmes régles que

le Langage ordinaire, puiſqu'il peut peindre les mêmes objets, les mêmes idées, les mêmes ſentimens, les mêmes paſſions. Il peut également exiſter un langage de phyſionomie, plus actif & auſſi intelligible que celui de la parole.

Cette variété de Langages, tous aſſujettis à des principes fixes & parfaitement analogues, parce qu'ils ſont tous donnés par la Nature pour peindre le même objet, prouve d'une maniere victorieuſe que le Langage n'a pû être l'effet du hazard; que la Nature nous y conduit par les moyens les plus directs & les plus efficaces; que plus on obſervera la marche qu'elle nous trace à cet égard, plus il ſera aiſé d'en découvrir & d'en expliquer tous les procédés. Rien encore ne prouve mieux que l'homme fut fait pour la parole, que cette diverſité de moyens que le Nature lui donne pour faire connoître ſes idées & pour tirer par-là le plus grand parti de l'avantage qu'il a de vivre en ſociété.

En prenant ainſi la Nature pour guide, & la ſubſtituant à ce qui nous manque en fait de monumens ſur l'Hiſtoire naturelle de la parole, on parvient à former un ſyſtême complet ſur l'origine du Langage & de l'Ecriture, & ſur les raports que l'un & l'autre conſervent chez tous les Peuples; ſyſtême qui s'apuyant ſur tous les Monumens échapés aux ravages du tems, & procédant toujours par des principes très-clairs, nous met enfin en état de jetter un nouveau jour ſur les grandes queſtions que préſente cette matiere, & qui ont été dans tous les tems l'objet des recherches des hommes les plus éclairés, & ſur leſquelles les Académies même commencent à jetter les yeux. On a vu en effet paroître depuis quelques années & comme par un concours général, nombre de bons Ouvrages ſur ces objets, en France, ceux de M. le Préſident de Brosses, de M. l'Abbé Bergier, de M. l'Abbé de Condillac, les Annonces de M. le Brigand, &c. En Allemagne, ceux

de M. FULDA, de M. BUTTNER, de M. SCHLOZER, Professeur de Gottingue, &c. En Angleterre, ceux du D. SHARP, de M. PARSONS, de M. CLELAND, de M. ROWLAND JONES, de M. NELMES, du Lord BURNET, de M. le Major VALLANCEY, &c. L'Académie de Berlin a même proposé deux Prix consécutifs; l'un, sur l'influence réciproque du Langage & des mœurs; l'autre, sur l'origine même du Langage.

Des principes clairs & incontestables sur ces objets deviennent donc de la plus grande utilité : ils mettront en état de juger les diverses hypothèses formées à ce sujet, de voir jusques à quel point le génie de l'homme a pu deviner la vérité, & comment, par les choses qu'il voyoit, il a pû juger de celles même qu'il ne voyoit pas.

MAIS les mots, considérés comme Elémens du Langage, ne peignent que des objets isolés : il faut, de plus, les réunir pour peindre ses pensées, pour rendre sensibles les idées qu'on se forme des objets, les qualités qu'on y remarque, les raports qui les lient entr'eux, ceux qu'ils ont avec nous. Et de-là naît la *Grammaire Universelle*, source de toutes les Gammaires particulieres.

Cette Grammaire nous apprend par quel moyen on lie les mots entr'eux pour en former des Tableaux qui représentent aux autres hommes les Tableaux que notre esprit se forme de tout ce qui est en nous & hors de nous. Elle est par conséquent pour tous les hommes un objet de premiere nécessité, parce que tous sont apellés à étudier de pareils Tableaux, à en composer, à les transposer d'une Langue dans une autre; & parce qu'à mesure qu'ils en connoîtront mieux le méchanisme, ils auront moins de peine à les entendre & à les composer.

Il n'est donc pas étonnant que l'on ait fait les plus grands

efforts

efforts pour parvenir à la connoiſſance la plus parfaite de ce méchaniſme, & pour la préſenter de la maniere la plus lumineuſe: auſſi depuis un ſiécle, les Ouvrages ſur cet objet ont paru coup ſur coup. Tels ſont ceux de PORT-ROYAL, du P. LAMY, de REGNIER Deſmarais, de l'Abbé DANGEAU, du P. BUFFIER, de LA TOUCHE, de RESTAUT dont il s'eſt fait au moins dix Editions, de M. de WAILLY qui en a déja eu ſix, de M. d'AÇARQ, de M. LE BLAN, de M. DUCLOS, de M. l'Abbé d'OLIVET, de M. l'Abbé FROMANT, de M. l'Abbé GIRARD, de M. du MARSAIS, de M. BEAUZÉE, &c. toutes en France, & preſque toutes intitulées *Grammaire Générale & raiſonnée.* La Bibliothéque Grammaticale de M. CHANGEUX; les Diſſertations ſur la Syntaxe par M. GOULIER, à la ſuite de ſa Grammaire Latine; Ouvrages qui paroiſſent depuis peu: l'Hermès ou la Grammaire Générale de M. HARRIS, Gentilhomme Anglois, dont il ſe fait une ſeconde Edition, celles de M. BAYLY, &c.

Le concours de tant de Savans démontre tout à la fois l'importance & la difficulté d'une Grammaire Générale, dont les Principes ſoient à la portée de tout le monde: cependant l'objet de nos recherches nous rendoit la connoiſſance de ces Principes de la plus grande néceſſité; il eſt impoſſible en effet de ſaiſir la nature & le génie des Langues, ſans le ſecours de la Grammaire; & plus on embraſſe de Langues, plus on doit avoir des idées juſtes & claires de tout ce qui concerne les régles du Langage. Comme les Grammaires qui ont paru juſques-ici ne nous fourniſſoient pas les Principes dont nous avions beſoin pour lier l'enſemble de nos recherches, que pluſieurs même de leurs Principes ſe trouvoient en contradiction entr'eux & avec les découvertes que nous avions faites, nous avons été obligés de faire nous-mêmes une Gram-

maire Universelle ; mais en profitant le plus qu'il nous a été possible des observations de ceux qui nous ont précédé.

Nous nous sommes sur-tout attachés de préférence à celle qui a paru la derniere, à la Grammaire de M. BEAUZÉE ; c'est celle que nous citons le plus, & dont nous nous apuyons le plus, parce qu'elle tient lieu de toutes les autres, son Auteur ayant réuni les bonnes observations qui y sont dispersées ; parce qu'il a mis plus d'ensemble ; qu'il s'est ouvert des routes nouvelles, intéressantes ; & que notre estime & notre considération pour cet Académicien, sont telles que nous ne pouvions négliger son Ouvrage & nous dispenser de justifier notre sentiment toutes les fois qu'il pouvoit se trouver contraire aux siens.

Nous faisons voir comment les hommes prenant la Nature pour guide, parvinrent à peindre leurs idées ; comment les noms dont ils se servent pour cette peinture, furent eux-mêmes donnés par la Nature ; comment les autres espèces de mots qui entrent dans le Discours ne sont que des modifications de ces noms. On y voit les diverses divisions de tous ces mots, les formes qu'ils prennent & les raisons de ces formes, la maniere dont on les rassemble & dont on les groupe, pour en faire un Tout lumineux & pittoresque ; de quelle maniere les préceptes & les formules des Grammaires particulieres, naissent de ces Principes Généraux & s'expliquent constamment par eux : ainsi, de la nature même de l'homme, & des idées qu'il veut communiquer aux autres, dérivent toutes les régles qui le guident dans cette peinture ; & elles s'y montrent sous des traits si sensibles que le seul Historique en fait déja la démonstration.

A cette source de la Grammaire, l'imitation de la Nature, nous en ajoutons une autre qui a déja été entrevue, mais dont nous faisons un usage beaucoup plus étendu & que nous apli-

quons aux mots mêmes: c'eſt l'Ellipſe, cette diſpoſition qu'ont toutes les Langues de faire entrer le moins de mots poſſibles dans le diſcours, afin qu'il ſe raproche plus de la Nature, où la penſée n'eſt qu'un point: de-là naiſſent non-ſeulement des phraſes dans leſquelles on ſous-entend des mots, en nombre plus ou moins grand, mais des *mots* qui réuniſſent en eux la valeur de pluſieurs: artifice qu'on n'avoit pas encore ſoupçonné, & dont l'ignorance ſuffiſoit pour répandre ſur les Grammaires la plus grande obſcurité, parce qu'on rencontroit à chaque inſtant des mots qui ſe refuſoient à toute analyſe, qui ne pouvoient être ramenés aux Principes Généraux, & pour leſquels il falloit inventer des régles particulieres, des exceptions, qui, loin d'augmenter la lumiere, obſcurciſſoient même ce qu'on connoiſſoit le mieux. Nous faiſons voir, par exemple, que la Partie du Diſcours, apellée VERBE, ſe réduit au ſeul Verbe *Etre*; que tous les autres Verbes ne ſont que la réunion de ce Verbe avec le Participe; que ce qu'on a apellé ſi long-temps, ſi mal-à-propos *Pronom poſſeſſif*, ne répond également à aucune Partie du Diſcours en particulier; mais s'eſt formé par la réunion d'un Article, d'une Prépoſition & d'un Pronom perſonnel; qu'il n'eſt aucune Partie du Diſcours à laquelle on n'ait attribué excluſivement de pareils mots, qui étoient en même tems communs à pluſieurs autres Parties du Diſcours. C'eſt à cette méthode que nous devons la lumiere que nous avons répandue ſur cette partie de notre ouvrage.

Des cinq Livres dans leſquels eſt diviſée notre Grammaire Univerſelle, le premier a pour objet des Obſervations générales & préliminaires: nous y donnons d'abord l'étymologie de ce mot; & d'après cette étymologie, nous en donnons une définition nouvelle, & qui, n'étant point métaphyſique, mais d'action ou hiſtorique, ſert à déveloper ſans effort tout ce qui conſtitue la

Grammaire : nous faisons voir ensuite qu'elle existe nécessairement, étant déterminée par les objets même qu'elle doit peindre : on examine ces objets eux-mêmes; on voit comment la Grammaire nous aprend à les peindre, les qualités qu'elle doit avoir pour nous conduire à ce but, les avantages qui résultent de ces observations, & ce qui distingue les Grammaires Particulieres de la Grammaire Universelle.

Passant, dans le second Livre, à ce qui fait la matiere de la Grammaire, ou aux mots par lesquels on peint les idées, nous voyons que les Tableaux de nos idées par la parole, doivent être composés de diverses parties, afin de rendre ces idées d'une maniere plus distincte; nous déterminons les caractères auxquels on peut reconnoître une Partie du Discours, le nombre de ces Parties, & les trois espèces de Tableaux différens qui en sont la suite; *Tableaux énonciatifs*, où le sujet du Tableau est accompagné des qualités qui lui sont inhérentes; *Tableaux actifs*, où ce sujet est peint avec des qualités relatives à d'autres objets, auxquels ils en fait éprouver l'impression : *Tableaux Passifs*, où ce même sujet est peint comme recevant, au contraire, les impressions d'un autre objet.

La seconde Partie de ce Livre, est destinée au dévelopement des dix Parties entre lesquelles nous avons distribué tous les mots qui entrent dans le Discours pour toutes les Langues: comme ceci forme la base de tout ce qui constitue la Grammaire, nous sommes entrés à cet égard dans le plus grand détail, & il renferme à peu près la moitié du Volume.

A la tête des Parties du Discours est le NOM : nous faisons voir son utilité & ses diverses espèces; son étymologie qui remonte à la Langue primitive elle-même; la maniere dont il réunit toutes les parties qui composent les divers Tableaux de la parole; com-

ment la Nature elle-même a conduit aux Noms *Propres* pour les êtres qui sont seuls de leur espèce, & aux Noms *Apellatifs* pour les êtres dont les individus sont plus multipliés ; comment cette même Nature fit naître les Genres, & pourquoi des noms tels que ceux du soleil & du tems sont masculins, tandis que d'autres, tels que ceux de la terre, de vertu & de beauté, sont féminins ; nous montrons les avantages qui résultent de cette distinction des Genres ; que tous les mots sont nés des Noms : dans quelles sources on a puisé les Noms, racines de toutes les Langues ; ce que nous justifions par l'exemple de la famille GUR ou GYR qui signifie *Tour*, *Révolution*, *Cercle* : nous finissons par quelques détails sur les diminutifs, les augmentatifs & les mots figurés.

Après le Nom, nous traitons de l'ARTICLE fait pour l'annoncer & l'individualiser : nous exposons les raisons qui nous ont déterminés à en faire une partie absolument distincte, & à en reconnoître trois dans notre Langue, un énonciatif, un indicatif & un démonstratif : nous prouvons que les Latins ont connu cette Partie du Discours ; nous faisons voir les heureux effets qu'elle produit dans les Tableaux de nos idées ; le rang qu'on doit assigner aux autres mots qu'on regardoit comme des Articles, & qui ne sont que des mots *elliptiques* ; & nous donnons l'étymologie des Articles de la Langue Françoise.

Par raport aux ADJECTIFS, nous faisons voir en quoi ils diffèrent des Noms & des Articles ; quelle est leur origine ; d'où naissent leurs genres & leurs degrés de comparaison ; l'intérêt, l'énergie qu'ils répandent dans les Tableaux de la parole.

La nécessité pour les hommes de se peindre comme Agens, fait naître les PRONOMS, & les divise en trois classes : subdivisées elles-mêmes en *Pronoms Actifs* & en *Pronoms Passifs*, suivant que nous agissons sur d'autres-êtres, ou que ceux-ci agissent sur

nous: & en Pronoms *Réciproques* & en Pronoms *Terminatifs*, suivant que nous agissons sur nous-mêmes, ou que nos actions se raportent à d'autres : nous donnons l'étymologie du mot PERSONNE lié intimément à la doctrine des Pronoms ; & l'histoire intéressante de *Tu* & de *Je* : nous finissons par l'étymologie de nos Pronoms, & par les mots *elliptiques* que mal-à-propos on regarda comme Pronoms.

Le mot qui doit lier le nom avec son Adjectif, tout comme l'Être indiqué par ce nom est uni avec la qualité désignée par cet Adjectif, nous donne le VERBE & sa définition : nous faisons voir comment il fut pris dans la Nature même ; pourquoi on l'apelle *Verbe* ; la cause des méprises dans lesquelles on est tombé à son sujet ; qu'il n'en peut exister qu'un seul, le Verbe *est* ; quelle fut son origine ; comment il s'unit aux Personnes, & comment il se diversifia pour peindre l'union du nom avec son Adjectif, comme présente, passée ou future.

La sixiéme Partie du Discours est le PARTICIPE : il donne lieu à des questions aussi épineuses qu'importantes : nous exposons les raisons qui nous ont déterminés à le distinguer de l'Adjectif avec lequel il a tant de raports, & du Verbe dans lequel on l'incorporoit : nous donnons une nouvelle raison de son étymologie, différente de celle qu'on alléguoit, & parfaitement conforme à sa nature & à notre maniere de l'envisager : on voit ensuite l'agrément qu'il répand dans les Tableaux de la parole : comment on avoit cependant négligé cette Partie du Discours ; quelle fut son origine ; les diverses propriétés de notre Participe en ANT, & celles de notre Participe en É ; & comment nos Principes donnent une solution aisée & satisfaisante de toutes les difficultés auxquelles ils ont donné lieu jusques-ici

Passant de-là aux mots elliptiques qui tiennent lieu des Parti-

cipes & du Verbe EST, nous dévelopons tout ce qui a raport aux Verbes actifs, que mal-à-propos on avoit mis dans la classe du Verbe, & qui ne servoient qu'à y jetter de la confusion; nous faisons voir l'avantage qui résulte pour la parole, d'avoir trouvé le moyen de réunir en un seul mot le Verbe & le Participe, & comment tous ces Verbes Actifs sont toujours nés du Nom. Nous en donnons divers exemples, & entr'autres les Verbes formés du mot primitif BEL, VEL, FEL, FLE, signifiant *Flèche, Trait, tout ce qui s'élance & qui va vite.* Nous faisons voir comment ces Verbes se sont chargés de divers Tems, & quels Tems en sont nés: nous raportons les diverses distributions qu'ont proposées de ces Tems l'Abbé GIRARD, M. HARRIS, & M. BEAUZÉE qui a laissé tous les autres fort en arriere, en portant le nombre des Tems jusqu'à vingt; nous exposons ensuite nos idées sur la ligne du Tems; nous faisons voir qu'on pourroit encore aller au-delà du nombre des Tems indiqués par M. Beauzée, & nous proposons quelques doutes sur quelques-uns de ces Tems; nous avons beaucoup insisté sur cette portion à cause de son importance.

Il a fallu des mots pour désigner les raports d'un objet avec un autre objet, & ceux d'un objet avec une qualité. De-là deux Parties du Discours, dont on avoit peine à saisir les différences, fixées maintenant d'une maniere inaltérable. Ce sont les PRÉPOSITIONS & les ADVERBES.

Quant aux Prépositions, nous dévelopons les effets qu'elles produisent dans les Tableaux de la parole; nous étendons ce nom à des mots qu'on croyoit devoir exclure du nombre des prépositions, parce qu'ils s'accompagnent d'une autre préposition, de la préposition *a* ou de la préposition *de*, & nous en alléguons des raisons auxquelles on ne pourra pas sans doute se refuser: nous

divisons ensuite les prépositions en deux grandes Classes, les *Enonciatives* qui indiquent des raports d'existence, tels que ceux de situation, de lieu, de tems, d'existence relative, & de dépendance. Et les prépositions d'*Action* qui en indiquent l'origine, les causes, l'objet, le moyen & le modèle.

Nous prouvons qu'il n'en est aucune qui n'ait un sens propre & général, auquel on doit ramener toutes les significations diverses qu'elles offrent, & qui persuaderoient qu'elles n'ont aucune valeur fixe : nous faisons voir ensuite comment elles dépendent chacune d'un Nom primitif, auquel elles doivent toute leur énergie; & nous finissons par le dévelopement des prépositions inséparables, employées dans les Langues Françoise, Italienne & Allemande.

L'Adverbe se trouve expliqué par notre méthode d'une maniere très-claire : on voit qu'il s'est formé par ellipse, & on donne à ce sujet l'étymologie d'un grand nombre, & sur-tout celle de la terminaison *ment*, commune à plusieurs, & jusques ici absolument inconnue; mais empruntée d'un nom primitif existant dans toutes nos Langues d'Europe, & parfaitement assorti au sens de cette terminaison.

L'on avoit très-bien vu avant nous, que le nombre des CONJONCTIONS étoit beaucoup moins considérable qu'on ne pensoit; mais on croyoit l'avoir diminué autant qu'il étoit possible en les réduisant de soixante à quatorze. D'après les mêmes principes, nous faisons voir qu'elles se bornent à quatre, & que toutes les autres, telles que *si*, *or*, *mais*, &c. ne sont que des Phrases elliptiques : nous le faisons voir par le fait; & nous montrons en même tems que le relatif *qui*, dont on ne pouvoit donner une juste idée, n'est lui-même qu'une Conjonction elliptique.

Ce Livre est terminé par les INTERJECTIONS; nous disons

en

en quoi elles different des autres Parties du Discours, & nous indiquons les principales.

On n'aura pas de peine à s'apercevoir, sans doute, par cette Analyse, que nous avons envisagé ces objets sous un point de vue qui nous est presque absolument particulier, qu'il en résulte plus de facilité pour saisir tout cet ensemble, & pour s'en former des idées plus justes, plus nettes, & plus liées.

LE TROISIEME LIVRE expose les FORMES que doivent revêtir les mots qui composent ces diverses Parties, afin de pouvoir se lier entr'eux; quels sont ceux qui en sont susceptibles, ou n'en changent jamais; & quelles sont les causes de ces différences.

De-là naissent pour certains mots, les Genres, les Nombres & les Cas ou la *Déclinaison*; & pour d'autres, les Tems, les Modes, & les Formes ou la *Conjuguaison*. Les Cas sont donnés par la Nature elle-même; il n'étoit pas possible qu'on désignât de la même maniere le Pronom Actif & le Pronom Passif; de ces deux mots, l'un étant le sujet de la phrase, & l'autre étant l'objet, il en résulte pour les Pronoms deux Cas existans dans toute Langue, & même dans la Françoise où *je* & *me* sont parfaitement correspondans à l'*ego* & au *me* des Latins & des Grecs; mais tandis que nous les restraignons aux Pronoms, ces derniers Peuples transportent par analogie les Cas à tous les Noms. L'on voit en même tems que les Pronoms qui ne renferment, quant à la *forme*, que trois Cas dans notre Langue, en offrent, quant au *fait*, jusques à DIX fortement caractérisés. Observation qui répand plus de jour sur les Pronoms & donne une grande facilité pour leur comparaison d'une Langue à l'autre.

De-là, une discussion importante relativement à la préférence qu'on doit accorder à la méthode Grammaticale, qui met en ligne de compte les diverses valeurs d'un mot, sur celle qui ne

fait attention qu'à ſes formes, & celle-ci domine dans les Ouvrages des anciens Grammairiens pour qui c'étoit déja beaucoup que d'obſerver les différentes formes des mots; mais il en réſulta cette confuſion d'idées qui n'a jamais permis de s'entendre ſur le nombre des Parties du Diſcours, ſur le nombre des Cas, & des Tems, &c. puiſque les formes variant ſans ceſſe d'une Langue à l'autre, il étoit impoſſible d'arriver par ce ſeul ſecours aux Principes généraux de la Grammaire & des Langues. Auſſi nos derniers Grammairiens ont commencé de ſe tourner vers l'autre méthode, comme vers une lumiere nouvelle; mais n'ayant pu entierement ſecouer les préjugés de l'ancienne méthode, ils ſont quelquefois en ſuſpens, là où il ne devroit plus y avoir de doute; & je ne ſerois pas ſurpris, qu'on me trouvât moi-même en faute à cet égard, & que trop de circonſpection m'eut empêché de retirer de ce principe toute l'utilité dont il eſt ſuſceptible.

Comme les Verbes tirent toute leur force du ſeul Verbe Est, on ne ſera pas ſurpris de voir ici que les Infinitifs dans les Langues Perſane, Gothique, Teutonne, Grecque, &c. & dans toutes celles qui en ſont dérivées, ſoient terminés en EN, Infinitif du Verbe *eſt*; & qu'il en ſeroit de même encore des Infinitifs Latins dont la terminaiſon en *er*, *ir*, *ar*, étonne tous les Grammairiens, ſi ce Peuple n'avoit pas changé le ſon nazal d'*en* dans le ſon plus ouvert d'*er*, changement qui a eu lieu dans pluſieurs autres occaſions. On parcourt auſſi les formes des Verbes en uſage chez divers Peuples, & on rend compte de la controverſe élevée au ſujet de la Forme moyenne des Grecs.

Le Quatriéme Livre traite de l'arrangement de tous ces mots pour ſe réunir en un Tableau, afin de préſenter un ſens ſuivi. Il eſt diviſé en trois parties. La premiere indique les Régles à

observer, afin que ces mots offrent un Tout unique ; & ces Régles sont distribuées en deux classes ; la premiere regarde les mots qui marchent sur la même ligne ou en concordance, parce qu'ils désignent le même objet ; la seconde se raporte aux mots qui sont dans la dépendance des autres, parce qu'ils désignent des objets différens : ce qui forme la SYNTAXE.

La seconde Partie offre les Régles par lesquelles ces mots sont placés de la maniere la plus propre à ne former qu'un Tout ; ce qui constitue la CONSTRUCTION. Mais comme les Langues se partagent ici, que les unes mettent à gauche ce que d'autres placent à droite, on examine les Régles que doivent suivre à cet égard la Langue Françoise & la Langue Latine, dont la marche est directement oposée. Ce qui donne lieu de faire le précis de la dispute élevée à ce sujet entre plusieurs Grammairiens celébres. On indique ensuite les causes qui donnerent à la Langue Françoise une marche différente de celle que suivirent les Latins.

A cet objet, succede l'ELLIPSE, cette construction abrégée qui écarte du Tableau tous les mots qui n'y sont pas absolument nécessaires ; & l'on finit par l'exposition de la Phrase ou de la PROPOSITION, qui n'est autre chose que le Tableau même d'une idée, résultat de tous les dévelopemens de la Grammaire.

Enfin, pour rendre ces dévelopemens plus sensibles, on donne dans la troisiéme partie l'Analyse Grammaticale de deux Fables, l'une Françoise, l'autre Latine.

Ces quatre Livres, qui ont pour objet la Grammaire considerée en elle-même, indépendamment de l'aplication qu'on en a faite dans chaque Grammaire Nationale, & où l'on raporte néanmoins les procédés d'un grand nombre de Peuples, à cause de leur conformité avec ces Principes, sont suivis d'un cinquiéme Livre, destiné, sous le nom de GRAMMAIRE COMPARATIVE,

à faire voir qu'il n'exiſte aucun procédé, dans quelque Langue que ce ſoit, dont on ne puiſſe rendre raiſon par ces Principes combinés avec l'eſprit individuel de chaque Langue, & que toutes les Langues ont le plus grand raport entr'elles.

Nous avons choiſis, dans cette vue, les procédés les plus importans des trois Langues qui contraſtent le plus avec la Françoiſe; les Langues Chinoiſe, Latine & Grecque.

On voit par l'abrégé que nous donnons de la Syntaxe Chinoiſe, que cette Langue diviſée en Langue parlée & en Langue écrite, s'eſt le moins écartée des procédés de la Grammaire Univerſelle; enſorte que toutes ſes opérations ſont parfaitement analogues aux Principes de la Grammaire Univerſelle, & en ſont une vérification continuelle.

A l'égard de la LATINE, plus connue, nous nous bornons à quelques-unes de ſes Régles, à celles qui nous ont paru les plus difficiles à ſaiſir d'après les explications ordinaires. Nous avons été encore plus courts ſur la Langue GRECQUE, à cauſe de ſes grands raports avec la Latine.

Tous ces détails ſont accompagnés d'un grand nombre d'exemples, choiſis dans les Ouvrages de pluſieurs Poëtes François, Latins & Italiens, comme étant écrits dans les Langues les plus généralement connues & les plus agréables à la plûpart de nos Lecteurs. Ces exemples égayent la ſéchereſſe de la diſcuſſion, ne ſont pas ſuſpects comme ceux que forge un Auteur, & donnent lieu quelquefois à des Obſervations utiles. L'on a, en même tems, la ſatisfaction de voir que les grands Maîtres ſont conſtamment d'accord avec le principe général, lors même qu'ils ſemblent s'en éloigner.

Telle eſt l'analyſe du Volume que nous faiſons paroître, & qui eſt un préliminaire des objets que nous avons à préſenter.

C'eſt peut-être la portion la plus difficile de nos recherches, par ſa profonde Métaphyſique, par l'obſcurité de ſes Principes cachés dans la nuit des tems, par l'agrément qu'il faudroit y répandre, par la néceſſité de ſe mettre à la portée de tout le monde, ſur-tout des Jeunes Gens pour leſquels l'étude de la Grammaire eſt indiſpenſable : nous n'avons du moins rien négligé pour la leur rendre plus agréable, plus aiſée ; & nous profiterons avec autant d'empreſſement que de reconnoiſſance, de toutes les Obſervations dont on voudra bien nous honorer, & que nous continuons de demander avec inſtance à tous les Savans, regardant notre Ouvrage plutôt comme celui du ſiècle, que comme le nôtre propre.

Afin de répondre mieux à ces vûes, & d'être utiles à un plus grand nombre de perſonnes, nous procéderons inceſſamment à un Abrégé de notre Grammaire, dégagé de toute controverſe ; & nous prions inſtamment ceux qui auroient quelques remarques & quelques obſervations à nous propoſer, de vouloir bien nous les faire parvenir le plutôt qu'il leur ſera poſſible, afin que le Public en puiſſe profiter.

Quant à nos Principes ſur l'origine du Langage & de l'Ecriture, nous les publierons le plutôt qu'il nous ſera poſſible ; la plus grande partie des gravures pour ce Volume eſt déja prête ; déja nous avons reçu d'Angleterre, pour cet Ouvrage, des caractères ARABES, COPTES, ETHIOPIENS, ANGLO-SAXONS & GOTHIQUES, fondus par les Sieurs CASLON Pere & Fils, avec ce zèle & cette habileté qui diſtinguent les grands Artiſtes.

Tandis que le nombre de nos Souſcripteurs ſe multiplie au point que nous ſommes en état d'en ajouter ici, par ſuplément, une ſeconde liſte preſqu'auſſi nombreuſe que la premiere, quoi-

qu'il y ait encore un grand nombre de lieux où notre Ouvrage ne ſoit pas parvenu, le nombre des Savans qui nous honorent de leurs lumieres, & du ſecours de leurs Bibliothéques, ſe multiplie également, ſoit en France, ſoit dans les Pays Etrangers.

M. BRYANT, Secrétaire du Duc de Marlborough dans ſa qualité de Général des Armées de la Grande-Bretagne, &c. nous a envoyé les deux premiers Volumes de ſes recherches ſur l'Hiſtoire & la Mythologie ancienne, Ouvrage rempli d'une grande érudition, de choſes neuves bien vûes, & que nous nous empreſſons de faire connoître à nos Lecteurs.

M. ROWLAND JONES nous a également envoyé les ſiens ſur l'origine des Langues; nous en parlerons également dans la ſuite.

M le Major VALLANCEY, Secrétaire de la Société des Antiquaires d'Irlande, nous a fait auſſi parvenir ſes Ouvrages ſur l'origine de la Langue Irlandoiſe & ſur la Grammaire de cette Langue; ceux-ci ne ſont pas moins dignes d'attention, ſur tout par les raports qu'ils offrent entre la Langue Irlandoiſe & les Langues Hébraïque, Punique, Oſque, Celte, & Algonquine.

On nous a fait paſſer également les Ouvrages de M. PARSON ſur l'origine de la Langue Celtique, & de M. NELME ſur l'origine de l'Ecriture & de l'Alphabet.

Tous ces Ouvrages qui ont paru depuis peu, démontrent combien on s'occupe en Angleterre des objets dont nous nous occupons nous mêmes, & ne peuvent que jetter de grandes lumieres ſur ces importantes queſtions.

M. le Baron de COLLENBACH fils, ne ceſſe de nous envoyer de Vienne en Autriche, avec une complaiſance ſans égale, & malgré ſes occupations importantes, non-ſeulement des Ouvrages entiers, mais auſſi des Extraits très-étendus, & ſouvent des Tra-

ductions de plusieurs Traités relatifs à nos recherches; entr'autres les Dissertations de MM. SCHLOZER, GATTERER, Professeurs à Gottingen, sur l'origine des Peuples, & sur celle des Langues; & l'Ouvrage non-moins intéressant de M. FULDA, Pasteur dans le Duché de Wirtemberg, sur les Dialectes de la Langue Allemande.

M. SEGUIER, de l'Académie des Inscriptions & Belles-Lettres de Paris, & Secrétaire de l'Académie Royale de Nîmes, nous a aussi fait passer des Observations très-précieuses sur des objets relatifs à l'Antiquité.

M. CHAILLOU DE LIZY, Avocat & Bibliothécaire de M. le Comte d'Hautefort, & plusieurs autres Personnes de Lettres nous ont communiqué des Ouvrages Italiens, Espagnols, Allemands, &c. peu connus, remplis de vues & de monumens relatifs à nos Travaux.

L'intérêt que tant de Personnes distinguées prennent à nos Recherches, la maniere dont elles concourent à les rendre plus complettes, & l'indulgence du Public à notre égard, seront de puissans motifs pour redoubler nos efforts, afin d'aprocher le plus qu'il nous sera possible de ce qu'on attend de nous.

Nous n'avons pas été traités, il est vrai, aussi favorablement par l'Auteur anonyme des deux Extraits de notre Ouvrage qu'on a insérés dans le Journal des Savans à la fin de l'année derniere; loin d'encourager notre entreprise, il l'a présentée comme une témérité impardonnable, & qui ne pouvoit avoir que le plus mauvais succès. Nous avons lu cette Critique avec soin, dans la vue de profiter des observations utiles qu'elle pourroit contenir; nous n'y avons trouvé malheureusement que des objections vagues, des jugemens sans objet, des défis de prouver la justesse de quel-

ques-unes de nos étymologies, desquelles on ne pourroit d'ailleurs rien conclure contre la vérité de nos principes, lors même qu'elles se trouveroient aussi hazardées qu'il le prétend.

Notre premier dessein fut donc de laisser cette critique sans réponse, dans la crainte de nous détourner de notre travail en pure perte, d'autant plus que nous avions remarqué que l'Auteur des Extraits avoit moins pour objet d'éclairer le Public que de le prévenir contre notre Ouvrage : qu'il y avoit même fait paroître une humeur qui a indisposé les personnes les plus indifférentes ; ensorte que nous pourrions dire ici avec M. d'ALEMBERT : » Si la » satyre & l'injure n'étoient pas aujourd'hui le ton favori de la cri- » tique, elle seroit plus honorable à ceux qui l'exercent, & plus » utile à ceux qui en sont l'objet. On ne craindroit point de » s'avilir en y répondant ; on ne songeroit qu'à s'éclairer avec can- » deur, & une estime réciproque ; la vérité seroit connue, & per- » sonne ne seroit offensé : car, c'est moins la vérité qui blesse, que » la maniere de la dire.

Mais la plûpart de nos Souscripteurs ayant désiré que, par égard pour le Journal des Savans dans lequel cette critique étoit insérée, nous justifiassions nos Principes contre les attaques qu'on a voulu y donner, ce motif l'a emporté sur toute autre vue ; nous allons donc publier incessamment la défense de nos Principes ; & afin de rendre du moins utile la nécessité qu'on nous fait de nous justifier, nous en prendrons occasion de déveloper en même tems quelques-unes des idées que les bornes de notre Plan général & raisonné nous avoient obligé de resserrer, & nous les apuyerons d'un si grand nombre d'autorités qu'on pourra juger si le Critique a raison, en cherchant à persuader que nous sommes seuls de notre sentiment, & que ce que nous avançons ne mérite aucune considération.

SUPLÉMENT

SUPLÉMENT

Pour les pages 84 & *suivantes.*

UN Ouvrage que M. GENET a eu la complaisance de faire venir de Rome, tandis que l'impression de ce Volume étoit déjà avancée, nous a mis à même de vérifier que la Langue du TIBET, sur laquelle nous n'avions eu encore aucun secours, se prêteroit à nos Comparaisons de Langue avec autant de facilité, que toutes celles dont nous donnâmes la liste dans notre Plan Général. C'est un Ouvrage du P. GEORGES, sur l'Origine, la Religion, les Mœurs & la Langue du Tibet. Cet Auteur a lui-même aperçu un grand nombre de raports entre cette Langue & plusieurs autres d'Asie & d'Afrique; sur-tout dans la nouvelle Explication qu'il donne de la Table, en caractères du Tibet, trouvée sur les bords de l'Irtis, que BAYER inséra dans les Journaux de Leipsick, & que M. FOURMONT avoit essayé d'expliquer.

C'est-là que nous avons trouvé un mot primitif dont nous avions déja raporté la Famille dans ce Volume, pag. 84 & suiv. C'est le mot GUR, GOR, &c. signifiant *Tour*, *Révolution*, commun aux Hébreux, aux Arabes, aux Grecs, aux Celtes, aux Basques, aux Latins, &c. & aux *Tibetans.* Ce Peuple apelle une roue, une révolution, COR (pag 219), KHOR (p. 511), GHOR ou CHOR (pag. 691).

Si le P. Georges n'a pas vu le raport de ce mot avec la Famille dont nous parlons, & qu'il ne connoissoit pas, sur-tout à cause de l'affoiblissement de la voyelle O en *ou*, *u*, & *i*, il en a vu un grand nombre d'autres, & la plûpart relatifs à des Familles que nous indiquons dans ce Volume.

Il a très-bien observé, par exemple, que le mot *King*, dont nous avons parlé comme radical, (p. 579) existe aussi dans la Langue du Tibet. « *Cihen-po*, dit-il (p. 686), signifie *sublime* : c'est le » *Cen-pho* des Chaldéens, & le *Zen-fa* des Ethiopiens, qui signi- » fient *sommet*, *faîte*. Otant de ce mot la terminaison *po*, c'est le » mot Syriaque & Ethiopien *Chahen* qui signifie, 1°. grand » Propriétaire; 2°. Grand-Prêtre. C'est le *Cohen* (ou *Khen*), » des Hébreux, & le *Kan* des Tartares ».

Nous y avons aussi trouvé notre racine primitive KE, QUE, qui signifie *Force*. « KE, ajoute-t-il (p. 695) ; joint à l'article » Egyptien *The*, *Ta-Ke*, signifie *puissance*, *faculté*, *force*. C'est » le Chaldéen *Khéhe*. Apliqué à la Loi, il désigne la force avec » laquelle elle dissipe les ténèbres. C'est le CHE des Chinois, qui » signifie *entendement*; & leur *Ke*, par lesquel ils désignent *péné-* » *tration* & *cuirasse* ».

Ajoutons deux autres racines : 1°. celle de *Mere*, qui s'apelle en Latin *Mater* : mais *ter* n'est ici qu'une terminaison, qui signifie la supériorité, l'excellence : reste MA, qui est la véritable racine de ce mot, le nom primitif, commun par-là même aux Langues : aussi *MA*, dit notre Auteur (p. 718), signifie *Mere* dans la Langue du Tibet, de même que dans celle des Chinois ; tandis que les Indiens le prononcent *Mae*, & les Egyptiens *Maou*.

MRE est un mot du Tibet (p. 701), qui signifie *précepte* ; & d'où vient *Mre-pha* (p. 736), *il dit*. Ce mot *Meri*, signifie également *il dit* dans la Langue des anciens Perses, apellée *Pehlevi*. C'est la racine primitive MAR, MR, AMR, *il dit*, *il ordonna* : mot qui tient à la Famille Grecque *Mar*, *Mer*, qui signifie *lumiere*, *jour*, & dont nous avons parlé dans notre Plan Général.

Il est digne de remarque, qu'une Langue comme celle du

Tibet, parlée dans la Région la plus élevée de l'Asie, par un Peuple avec lequel les autres ont eu si peu ou point de communication, & qu'on a cru un des plus anciens de ce continent, qu'une pareille Langue, dis-je, ait des raports si étroits avec tant d'autres : raports d'autant plus incontestables, qu'ils sont donnés par un Auteur qui n'avoit nul intérêt à les chercher, & qui prouvent qu'à mesure que nous pourrons apliquer nos principes à un plus grand nombre de Langues, nous verrons les preuves s'accroître & les raports devenir toujours plus sensibles.

SUPLÉMENT

Relatif à l'Art. V. page 269. sur les TEMS.

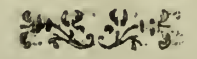
DANS ce moment, M. l'Abbé C... fait paroître un Ouvrage sur la formation du Langage ; & il a la complaisance de nous en donner un exemplaire. Sans nous être consultés, nous nous rencontrons sur un grand nombre d'objets essentiels ; ce qui est une forte présomption en notre faveur. M l'Abbé C... recherche les moyens par lesquels le Langage a pu se déveloper & donner lieu aux Parties du Discours, aux Noms, aux Adjectifs, aux Verbes, &c. Il voit que le mot EST, unit seul toutes les idées isolées : il explique comment ce Verbe se chargea de *formes temporelles*, expression heureuse : l'Adverbe est aussi défini de la même maniere que dans notre Grammaire Universelle ; il en est de même du Verbe actif. On y trouve d'heureux aperçus sur les Prépositions & sur les Conjonctions. Nous avions dit, en analysant le systême des Tems par M. Beauzée, avec les éloges qu'il mérite, qu'on pourroit peut-être l'étendre & mettre sur des lignes différentes ; quel-

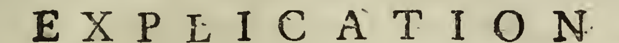
ques tems que M. Beauzée raporte au présent ; M. l'Abbé C... est allé fort au-delà de ce que nous disons. Nous ne saurions trop inviter les Savans à comparer ces diverses vues avec soin, & à fixer enfin cette portion de la Grammaire. Il seroit digne des Académies du Royaume, & de celles de l'Europe, d'exciter à cet égard le concours, & d'y travailler elles-mêmes : qui pourroit mieux seconder leurs vûes que les Savans qu'elles réunissent dans leur sein ?

Nous avons dit que le Passé donnoit lieu à plus de Tems que le Futur ; & M. l'Abbé C... s'accorde encore avec nous en cela, quoique la liste qu'il nous donne des Futurs excède celle qu'il nous donne des Passés : car la plûpart de ces Futurs étant des Tems antérieurs, ils appartiennent en effet à une époque passée.

Et quoique nos preuves, de cet Abbé & de moi, sur l'Inversion, soient d'un genre différent, nous nous sommes cependant rencontrés dans les résultats.

Nous sommes fâchés que cet Ouvrage n'ait pas paru plutôt, & que nous ayons été privés de l'avantage d'en parler plus au long & plus à propos. Cet Ouvrage est d'autant plus intéressant, qu'il peut donner lieu à des discussions importantes & utiles par les questions qu'il élève, dignes d'être aprofondies par ceux même dont il combat les idées.





EXPLICATION
DU FRONTISPICE.

CEtte Estampe représente les heureux effets de la PAROLE, pour l'instruction du genre humain, & pour la gloire & la prospérité des Empires. Ils sont peints sous l'emblême d'ORPHÉE, Fils de la Lumiere & de l'Ordre. La Lumiére & l'Ordre peuvent seuls en effet instruire & diriger les Hommes. Aussi, à la voix d'Orphée, la Nature change de face, les Hommes sortent de leurs sombres cavernes; & du fond des forêts, ils admirent la doctrine salutaire qu'il a portée au monde, ils bénissent l'instruction qui va faire leur félicité, assurer leur subsistance, agrandir leurs familles, devenir leur consolation, établir entr'eux la correspondance la plus douce & la plus satisfaisante. Les Animaux, frapés eux-mêmes de cette Lumiére, la recherchent; ils se rassemblent autour de l'Homme, devenu l'instrument de la Nature; & par leurs cris & par leurs chants ils témoignent quels avantages ils en retirent eux-mêmes.

C'est ce Spectacle ravissant qu'Horace célèbre dans ces vers:

Sylvestres homines, sacer interpresque Deorum
Cædibus & victu fœdo deterruit Orpheus,
Dictus ob hoc lenire tigres rabidosque leones.
Dictus & Amphion Thebanæ conditor urbis
Saxa movere sono testudinis, & prece blandâ
Ducere quo vellet. Fuit hæc sapientia quondam
Publica privatis secernere, sacra profanis,
Concubitu prohibere vago, dare jura maritis,
Oppida moliri, leges incidere ligno. (1)

Et que notre Poëte satyrique a tâché de rendre par ces vers (2):

Mais du DISCOURS enfin l'harmonieuse adresse
De ces sauvages mœurs adoucit la rudesse,
Rassembla les Humains dans les forêts épars,
Enferma les cités de murs & de remparts,

(1) Hor. Art Poétique.
(2) Art Poét. Chant IV.

De l'aspect du supplice effraya l'insolence,
Et sous l'appui des loix mit la foible innocence.
Cet ORDRE fut, dit-on, le fruit des premiers vers.
De-là sont nés ces bruits reçus dans l'Univers,
Qu'aux accens dont ORPHÉE emplit les monts de Thrace;
Les tigres amollis dépouilloient leur audace;
Qu'aux accords d'Amphion les pierres se mouvoient,
Et sur les murs Thébains en ordre s'élevoient.
L'HARMONIE EN NAISSANT PRODUISIT CES MIRACLES.

Observons que les diverses Étymologies qu'on a données du nom d'Orphée, & suivant lesquelles il eût signifié, selon les unes, un Savant; selon d'autres, un Médecin; selon des troisiémes, un Enchanteur, ou le fils du Jour, du Soleil, & qui sembloient augmenter l'incertitude de la Science Étymologique, sont toutes fondées. On ne peut être Fils de la Lumiere sans être savant, ou éclairé; on ne peut être éclairé sans être Médecin, c'est-à-dire sans être en état de guérir les maux physiques & moraux auxquels l'humanité est en proie; on ne peut opérer ces merveilles sans être un Enchanteur, un Génie extraordinaire, un Homme descendu du Ciel pour le bonheur de l'humanité. Aussi Esculape étoit comme Orphée, Fils d'Apollon & grand Philosophe: aussi les Législateurs du Pérou furent regardés comme les enfans du Soleil & de la Lune.

EXPLICATION DE LA VIGNETTE.

CEtte Vignette offre les noms des Savans de la Grèce les plus illustres, par l'art avec lequel ils manierent la Parole, par leurs vues sur son Origine, par leurs travaux sur la Grammaire.

Le sujet principal est PLATON. Ce Philosophe médite sur l'Origine du Langage, & il trace ces mots tirés de son Cratyle: LES CHOSES SE PEIGNENT PAR LES LETTRES ET PAR LES SYLLABES: vérité fondamentale & qu'on n'auroit jamais dû perdre de vûe. Devant lui est le buste de son illustre Maître, de SOCRATE, le premier qui ramena parmi les Grecs le bon usage de la Parole, & qui fit la guerre à l'art des Sophistes pour lui substituer l'étude de la Logique. Sur le piédestal de son buste sont les Graces, les Graces auxquelles Socrate vouloient que les Auteurs sacrifiassent, & qui donnoient tant de mérite

à ses Discours. Au-dessous de Platon, on voit divers Ouvrages Grammaticaux, ceux d'ARISTOTE, ceux d'APOLLONIUS, le Cratyle de notre Philosophe.

Le Tapis sur lequel il écrit, représente la célébre dispute qui s'éleva entre NEPTUNE & MINERVE, pour donner un nom à la Capitale de l'Attique, & que devoit décider l'utilité du Chef-d'œuvre qu'ils produiroient. On voit ces deux Divinités, ayant à leur côté, l'un le cheval qu'il fit sortir de terre, l'autre l'olivier qu'elle fit naître; Minerve l'emporta sur le terrible Dieu des Mers, & la Ville en fut apellée ATHÈNES, du nom Grec de Minerve : qu'est en effet la puissance, sans la bonté & l'utilité? Par cette Fable, les Athéniens justifioient très-ingénieusement le nom qu'ils avoient pris, & le choix qu'ils avoient fait de Minerve pour leur Déesse Tutélaire, & pour le symbole de leur Ville. C'est ainsi que tout a sa raison, & qu'aucun Nom ne fut jamais imposé au hazard.

C'est ce combat que peint OVIDE dans ses Métamorphoses (1), d'une maniere si agréable, & si concise contre son ordinaire.

Cecropia Pallas scopulum Mavortis in arce
Pingit, & antiquam de terræ nomine litem.
Bis sex cœlestes, medio Jove, sedibus altis
Augusta gravitate sedent, sua quemque Deorum
Inscribit facies. Jovis est regalis imago.
Stare Deum pelagi, longoque ferire tridente
Aspera saxa facit, medioque è vulnere saxi
Exiluisse ferum, quo pignore vendicet urbem,
At si dat clypeum, dat acutæ cuspidis hastam,
Dat galeam capiti, defenditur ægide pectus;
Percussamque sua simulat de cuspide terram
Edere cum baccis fœtum canentis olivæ :
Mirarique Deos; operis victoria finis.

Description que l'ingénieux la Fontaine a imitée dans ces vers (2):

Climéne, en un tissu riche, pénible & grand,
Avoit presque achevé le fameux différend
D'entre le Dieu des eaux & Pallas la savante.
On voyoit au lointain une Ville naissante :

---

(1) Liv. VI. Fab. III.

(2) Fables, Tom. II, *les Filles de Minée*, p. 357. Edit. de 1759.

L'honneur de la nommer, entr'eux deux contesté,
Dépendoit du présent de chaque Déité.
Neptune fit le sien d'un symbole de guerre ;
Un coup de son Trident fit sortir de la terre
Un animal fougueux, un Coursier plein d'ardeur.
Chacun, de ce présent admiroit la grandeur.
Minerve l'effaça, donnant à la Contrée
L'Olivier, qui de Paix est la marque assurée.
Elle emporta le prix, & nomma la Cité.
Athène offrit ses vœux à cette Déité.



TABLE



TABLE

Des Objets contenus dans la Grammaire Universelle & Raisonnée.

LIVRE PREMIER.

Définitions et autres Préliminaires.

LIVRE II.

DES PARTIES DU DISCOURS.

PARTIE PREMIERE.

DES PARTIES DU DISCOURS EN GÉNÉRAL.

PARTIE SECONDE.

DES PARTIES DU DISCOURS QUI CHANGENT DE FORME.

PARTIE II.

De la Déclinaison.

PARTIE III.

De la Conjugaison.

Article I. Des Modes.

Article II. Des Formes.

LIVRE

LIVRE IV.

DE LA SYNTAXE.

Fin de la Table des Objets.



APPROBATION.

J'AI lû, par ordre de Monseigneur le Chancelier, un Manuscrit qui a pour titre, *Monde Primitif analysé & comparé avec le Monde Moderne, considéré dans l'Histoire Naturelle de la Parole*, ou *Grammaire Universelle & Comparative* : je n'ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris le 17 Mai 1774.

RIBALLIER.

PRIVILÉGE DU ROI.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra : SALUT. Notre amé le Sieur COURT DE GEBELIN nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public *le Monde Primitif analysé & comparé avec le Monde Moderne*; s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilége pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le tems de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangère dans aucun lieu de notre obéissance. Comme aussi d'imprimer, ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucuns Extraits, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en beau papier & beaux caractères, conformément aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du dix Avril mil sept cent vingt-cinq, à peine de déchéance du présent Privilége; qu'avant de l'exposer en vente, le manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-

cher & féal Chevalier Chancelier Garde des Sceaux de France, le sieur DE MAUPEOU; qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle dudit sieur DE MAUPEOU; le tout à peine de nullité des Présentes; du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans-cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour duement signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conseillers Secrétaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles, tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires: CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Paris le vingt-sixiéme jour du mois de Juin l'an de grace mil sept cent soixante douze, & de notre Régne le cinquante septieme. Par le Roi en son Conseil.

LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVIII. de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n°. 1972. fol. 717. conformément au Réglement de 1723, qui fait défenses, Art. 4. à toutes personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient, autres que les Lib. & Imp. de vendre, débiter, faire afficher aucuns livres pour les vendre en leurs noms, soit qu'ils s'en disent les Auteurs ou autrement, & à la charge de fournir à la susdite Chambre huit exemplaires prescrits par l'Article 108 du même Réglement. A Paris ce 11 Sept. 1772.

F. P. HARDY, Adjoint.

GRAMMAIRE



C. P. Marillier. inv. 1774. J. B. Simonet. Sculp.

GRAMMAIRE UNIVERSELLE.

LIVRE PREMIER.

DÉFINITIONS ET AUTRES PRÉLIMINAIRES.

CHAPITRE PREMIER.

OBJET DE CET OUVRAGE.

LES avantages que les Hommes retirent de l'Art par lequel ils peignent leurs idées, sont inappréciables : cet Art est la base de la Société & la source des douceurs qu'on y éprouve.

Par cet Art admirable, qui nous distingue de tous les autres Êtres, nous manifestons nos besoins, nos craintes, nos plaisirs, nos lumieres ; nous recevons de la part des autres les secours, les conseils, les avis, les connoissances qui nous sont nécessaires. Par lui, une ame se développant à une autre,

acquiert toutes les perfections dont elle peut être susceptible : sentimens du cœur, feu du génie, richesses de l'imagination, profondeur d'esprit, tout devient un bien commun aux hommes : les connoissances de l'un, sont les connoissances de tous : ainsi en ajoutant sans cesse découvertes à découvertes, arts sur arts, lumieres sur lumieres, l'esprit de l'homme s'embellit, s'agrandit, se perfectionne sans cesse; s'embrâsant mutuellement, il s'éléve aux plus grandes choses, rien ne lui paroît au-dessus de ses forces, il ose tout, & tout paroît s'aplanir devant son audace : tandis que sans cette émulation, l'homme seul, isolé, plongé dans une langueur stupide, n'auroit presqu'aucune supériorité sur les Animaux qui vivent en famille, & que des cris avertissent de leurs besoins mutuels.

Mais l'Homme ne peint pas seulement ses idées à ceux qui l'environnent, & au milieu desquels il vit ; comme s'il remplissoit la Terre, comme s'il vivoit dans l'étendue des siécles, il a trouvé le moyen de peindre ses idées d'une maniere qui les rende sensibles à ceux dont il est éloigné, comme s'ils étoient sous ses yeux : la peinture de ses idées, si dégagées de toute matiere, prend la consistence du marbre, elle se transporte d'un bout du Monde à l'autre, elle pénétre à travers l'immensité des âges.

Ainsi l'esprit de tel Homme est présent pour tous les Peuples, lors même que cet Homme n'est plus : ainsi nous pouvons profiter des connoissances, des charmes de la conversation, du génie de tous les Sages, dans quelque tems & en quelque lieu qu'ils ayent existé.

En vain, les Hommes ont vécu épars, à de grandes distances & dans des époques prodigieusement éloignées : leur esprit se concentre en un seul point, & toujours leur génie anime & réjouit les Mortels ; d'autant plus grand qu'il s'étend sur la Nature entiere, qu'il en emprunte les couleurs & les graces ; qu'avec elle, il tonne, il fulmine, il éclate ; & qu'après nous avoir agités & émus par les Tableaux les plus terribles, s'adoucissant avec elle, il nous charme par les accens les plus doux, par le coloris le plus flatteur & par la peinture des objets les plus délicieux.

Par quel moyen l'homme est il parvenu à cet Art admirable ? Comment a-t-il pu descendre au dedans de lui même ; démêler ce qui s'y passe, saisir les Tableaux qui s'y forment, & se repliant hors de lui, rendre ces Tableaux sensibles aux hommes, toutes les fois qu'il espéroit quelqu'avantage de cette communication ?

Depuis que le Monde existe, l'Homme n'a pu être insensible à ces merveilles : déja, depuis long-tems, il a dû rechercher comment elles s'opé-

troient ; & les régles néceſſaires pour les exécuter de la maniere la plus propre à produire les effets qu'on en attend : déja, nombre de Savans diſtingués ſe ſont exercés ſur cet objet.

Ils ſont allés auſſi loin qu'on pouvoit aller ; & ſi leurs Ouvrages ne produiſent pas tout l'effet qu'on en devroit recueillir, s'ils paroiſſent quelquefois trop métaphyſiques, ſi l'on n'en voit pas les diverſes Parties naître les unes des autres avec toute la clarté qui ſeroit à déſirer ; s'ils nous apprennent plutôt ce qui eſt, que les raiſons de ce qui eſt, ne nous en prenons pas à eux ; ce n'eſt nullement leur faute ; ce n'eſt ni manque de ſoins ni infériorité de génie : ils ne pouvoient faire autrement, parce qu'ils n'avoient encore pu remonter à l'Origine primitive du langage, & parce qu'on n'avoit pu par-là même ramener l'art de peindre les idées à un principe ſimple & ſenſible, qui devenant le fondement de cet art, portât dans toutes ſes parties une vive lumiere, & les rendît auſſi énergiques qu'elles ſont ſans lui froides & pénibles.

Nos recherches ſur les connoiſſances primitives des Hommes, & ſur les cauſes de ces connoiſſances, ont dû au contraire nous conduire à ces premiers principes, qui une fois donnés, deviennent le fondement de cet Art & la raiſon de ſes régles.

Ce ſont ces recherches que nous mettons ici ſous les yeux du Public, ſous le nom de *Grammaire Univerſelle*.

Nous dirons moins en quoi conſiſte cet Art, que nous ne le laiſſerons deviner à nos Lecteurs : ils préſideront eux-mêmes à ſa formation ; ils verront naître ſes préceptes : dépouillé ainſi de ſa fine métaphyſique, qui faiſoit croire qu'il étoit au-deſſus des forces d'un commençant, il ſera tout en action ; & il deviendra intéreſſant pour ceux qu'on deſtine à l'étude des Langues, dont cet Ouvrage ſera une clef indiſpenſable, ainſi que de toutes les Grammaires qu'on a déja compoſées, qui n'en ſeront que des conſéquences, & qui en deviendront plus utiles.



CHAPITRE II.

Etymologie ou Origine du mot GRAMMAIRE.

MAIS comme ce mot GRAMMAIRE eſt barbare pour nous & ne préſente par lui-même aucune idée à notre eſprit, remontons à ſon origine; nous verrons combien on eut raiſon de le choiſir; & il nous préparera en quelque ſorte lui-même à tout ce que nous aurons à dire.

Car telle eſt l'utilité de l'Étymologie, qu'elle rétablit l'énergie de chaque mot & en fait voir à l'inſtant la valeur, qu'avoient obſcurcie la longueur des ſiécles & les altérations ſucceſſives des Langues.

Ce mot qui paroît avoir été inventé par hazard, parce qu'il n'offre dans nos Langues modernes, & même dans celle des Latins, aucun rapport avec l'Art qu'il déſigne, étoit cependant très-expreſſif dans la Langue de ceux qui le conſacrerent à cet uſage.

Il vient du Grec GRAMMA, qui ſignifie une Peinture, un Tableau, & qui, prononcé GRAB, GRAV ou GRAF, fit dans la même Langue les mots GRAPH-eus, un Peintre; & GRAPH-ein, peindre.

De cette racine, ſe forma en Grec & en Latin l'adjectif *Grammatica*, qui déſignoit manifeſtement chez eux l'Art de peindre; mot que nous avons adopté & altéré enſuite en celui de GRAMMAIRE, qui ne peint plus rien à l'eſprit.

Ce mot n'eſt pas même d'origine grecque: il leur étoit commun avec les Celtes & les Orientaux qui le prononçoient; ceux-ci, GRAB כרב; ceux-là, CRAFF & GRABH; & chez qui il ſignifioit dans ſon ſens propre & univerſel, INCISION; & enſuite les SILLONS d'un champ, qui en ſont les inciſions; enſorte qu'il ſignifia au ſens figuré, le LABOURAGE lui-même, qui conſiſte à tracer des ſillons. Il exiſte encore avec ces divers ſens chez les Arabes, qui le tiennent de la plus haute antiquité.

Ce mot devenu GREC, ſignifia chez eux tout ce que peut déſigner un Trait: mais en ſe partageant en deux mots, *Graptys* & *Gramma*.

Celui de *Graptys*, offroit ces ſens:

- 1°. Une Inciſion en général.
- 2°. Une Inciſion ſur le corps humain, une déchiquetture, ou ſcarification.
- 3°. Ces caractères ou figures qu'on traçoit ſur le corps humain en faiſant des inciſions ſur la peau, & qu'on rempliſſoit de couleurs, comme chez les Sauvages.

Celui de *Gramma*, offroit ceux-ci :	4°. Un Trait. 5°. Une Ligne. 6°. Une Lettre, parce qu'elles étoient sillonnées ou gravées profondément sur le marbre, &c. 7°. Un Tableau, une Peinture quelconque, qui sont formés de traits.

C'est de-là que nous sont venus nos mots GRAVER, avec toute sa famille ; GRAMMAIRE, ORTHO-GRAPHE, GREFFIER, GREFFER, MONOGRAMME.

D'un autre côté, le verbe GRAPH-ein, signifiant écrire, s'altéra en passant chez les Latins : il se chargea de la sifflante s : A s'adoucit en *ai* & puis en *i* : PH, en *b* : ainsi les Latins le prononcerent SCRAIB-*ere*, comme les Allemans, qui le prononçant encore de même, disent SCHREIB-*en*, pour *écrire* ; & puis SCRIB-ere dont nous fîmes *scribe*, & *escribre*, *escrire*, & enfin ÉCRIRE, qu'on ne croiroit jamais être frere de *graver* ; & descendu d'un même pere.

Ce mot GRAB ou GRAPH tenoit lui-même à un mot plus ancien & primitif qui subsiste encore dans les Langues Orientales, le mot GRA, en Hébreu & en Arabe כרה KRAH ou *Krha*, qui signifie *incision* ; *faire une incision* ; & qui est lui-même une onomatopée, l'imitation du bruit que l'on fait en déchirant, en fendant, en faisant une entaillade ; que nous peignons par notre *Cri-Cra* ; & qui a formé un grand nombre d'autres familles.

C'est ainsi qu'en remontant à l'origine des mots, on voit qu'ils porterent toujours leur signification avec eux ; & que puisés dans la Nature, ils en eurent toujours l'énergie.



CHAPITRE III.

Définition de la GRAMMAIRE, *& sa division en deux Classes.*

LA GRAMMAIRE est donc le développement des régles que l'Homme est obligé de suivre pour peindre ses idées.

Dans ce genre de peinture, l'on est dirigé nécessairement par deux points de vue différens : il faut premierement, se conformer au modéle de cette peinture : il faut secondement, le tracer d'une maniere qui soit intelligible à ceux dont on veut être entendu.

De-là résultent deux sortes de Grammaires: l'une UNIVERSELLE; l'autre, PARTICULIERE. L'une qui nous fait connoître tout ce qui doit entrer dans la peinture que nous faisons de nos idées, afin qu'elle soit conforme à son original : l'autre qui nous apprend les diverses couleurs que nous devons employer, afin de nous mettre à la portée de ceux dont nous voulons être entendus. Celle-là qui s'occupe du FOND du Tableau, ou des objets qui doivent y entrer : celle-ci qui traite des FORMES qu'on doit donner à ces objets : celle-là immuable comme la Nature dont elle est la copie, commune à tous les siécles, & à tous les Peuples ; celle-ci variable à l'infini, & se prêtant au génie inconstant de chaque Peuple, de chaque siécle ; parce que la Nature qui oblige nécessairement les Peuples à se conformer à elle lorsqu'ils veulent l'imiter, sans quoi ils ne feroient plus que des portraits de fantaisie, les abandonne à leur propre génie dans la maniere d'exprimer cette imitation.

Ainsi, un même Tableau est exécuté de différentes manieres dans les diverses Écoles de Peinture, sans cesser d'être le même; le fond est semblable, mais les formes varient sans cesse & portent toujours avec elles l'empreinte particuliere du Peuple pour qui & chez qui ce Tableau fut exécuté.

Mais les Grammaires particulieres, effet de l'Universelle, ne doivent rien avoir de contraire à celle-ci; aucun procédé chez elles dont on ne puisse rendre raison & dont on n'apperçoive la cause de la maniere la plus sensible, dès qu'on le combine avec les régles de la Grammaire Universelle, déterminées par le Génie particulier du Peuple chez lequel existe ce procédé.

CHAPITRE IV.

Existence nécessaire de la Grammaire Universelle.

CEUX qui sont dans le cas d'étudier un grand nombre de Langues, ne tardent pas à s'appercevoir que les Grammaires particulieres de toutes ces Langues, ont un fonds commun par lequel elles se ressemblent ; & que lorsqu'on en a appris une, on á beaucoup moins de peine à apprendre les autres.

C'est ce fonds commun qui forme la Grammaire Universelle, qui la constitue.

Antérieure à toute Grammaire particuliere, elle les anime toutes, les dirige toutes, est le fondement nécessaire de toutes.

C'est qu'elle n'est point l'effet du hazard, ni du caprice, & de la fantaisie des Peuples : comment tous les Peuples se seroient-ils accordés dans une chose arbitraire ? Comment un même hazard se seroit-il répeté constamment ?

Puisée dans la Nature, toujours la même, toujours invariable, & modéle de tout ce que les Hommes exécutent, cette Grammaire Universelle existe indispensablement pour eux, dès qu'ils veulent peindre leurs idées : elle leur dicte impérieusement ses loix ; & tandis qu'ils se croyent libres à cet égard, qu'ils s'imaginent être les Créateurs de l'art de peindre leurs idées, ils obéissent aux régles invariables que leur prescrit la Nature.

En effet, tout modéle de peinture, dirige nécessairement dans le choix des moyens propres à le peindre : sans cela, on ne peindroit pas, ou l'on ne feroit qu'un portrait de fantaisie qui ne représenteroit rien de réel. Le but pour lequel on peint ses idées, seroit totalement manqué, puisqu'on peindroit toute autre chose, que ce qu'on auroit dessein de peindre.

Pour peindre ses idées, l'Homme n'eut qu'à se rendre attentif à ce qui étoit nécessaire pour remplir ce but, & la Grammaire exista ; & elle exista invariablement & pour tous les Peuples.

Quoiqu'elle ne fût point écrite, quoiqu'on n'en fit point d'étude, on observoit ses régles, sans s'en écarter jamais dans l'étendue des siécles, sans les oublier, sans les violer, parce que la Nature toujours la même, les faisoit toujours connoître avec la même promptitude, & avec cette assurance

qu'elle met dans toutes ses opérations : ensorte qu'on ne sauroit s'en écarter sans être mauvais peintre, ou sans se rendre inintelligible.

D'ailleurs, dès qu'on sçut peindre une idée, on sçut les peindre toutes : la même méthode qui avoit présidé à l'expression de la premiere, présida également à l'expression de toutes les autres : ainsi les préceptes de la Grammaire devenoient universels & invariables : on ne pouvoit plus s'en écarter, sans être en contradiction avec soi-même & avec la Société entiere.

CHAPITRE V.

Quels sont les Modéles qu'elle nous apprend à peindre.

TOUTE peinture est l'imitation d'un modéle, & l'art du Peintre consiste à rendre cette imitation aussi exacte qu'il lui est possible.

La Grammaire nous offre également des modéles à imiter, par cela même qu'elle est un art de peindre, & ces modéles sont les IDÉES.

Mais en quoi consiste une idée, & comment peut-on imiter des objets intellectuels tels que les idées qui n'ont point de corps, qui ne tombent pas sous les sens, dont on ne peut imiter les traits ? Questions importantes & sans la solution desquelles, la Grammaire ne pourroit avoir ni clarté ni précision.

Le mot IDÉE que les Latins & nous, avons emprunté des Grecs, signifie mot à mot une *image*, une *figure*, les formes d'un objet : 2°. la connoissance ou la vue de ces formes, de ces images : 3°. tout ce qui se peint dans notre esprit, tout ce qu'il considere, tout ce qu'il se dit :

Soit qu'il se peigne un objet qu'il a sous les yeux.

Soit qu'il s'en rappelle le souvenir.

Soit qu'il s'occupe de quelqu'objet qui n'a aucun modéle hors de lui.

Ce mot s'est formé du mot ID, qui signifia *image*, vue, connoissance ; d'où vinrent les mots Grecs,

Ἴδε,	*ID-e*,	il a vu, il vit.
Ἰδὲ,	*ID-e*,	voyez, voilà,

Εἴδω,

εἴδω,	EID-ó,	} je vois.
ἰδέω,	ID eó,	
εἰδέω,	EID-eó,	je ſais.
εἶδος,	EID os,	forme, figure; 2°. viſage, vue.
εἴδωλον,	EID-olon,	Statue, Idole, imitation de formes.
ἴδρις,	ID-ris,	ſavant, habile.

D'où vinrent auſſi les mots Latins, Vid-*eo*, je vois; Vis-*us*, vue, &c. & nos mots *voir*, *vue*, *viſion*, *idole*, &c. qui n'ont preſque plus de rapport pour le ſon avec le mot IDÉE.

Cette Famille tient elle-même à un mot primitif qui s'eſt prononcé Id, Eid, Aid, Ad, qui ſignifie la main, & qui a donné des dérivés à une multitude de Langues. En effet, nous ne voyons, nous ne connoiſſons dans le ſens phyſique, que ce qui eſt ſous notre main, que ce que nous pouvons manier, toucher, tourner & retourner ſous toutes les faces : auſſi des Aveugles ont été habiles Statuaires, parce que la main ſuffit pour connoître & pour imiter les formes des corps.

Mais tout ce que notre eſprit conſidere, tout ce qui lui eſt préſent, s'y préſente & l'affecte toujours d'une certaine maniere : c'eſt par-la qu'il y trouve de l'attrait; qu'il diſtingue cet Être des autres, qu'il exiſte pour lui.

Ce ſont les qualités qu'il y apperçoit qui le rendent attentif, qui décident de l'idée qu'il s'en forme, & du rapport qu'il y découvre avec lui-même ou avec les autres Êtres.

Comment décidons-nous en effet de la bonté des Êtres, ſi ce n'eſt par les bons ou les mauvais effets que nous en voyons découler? Le même objet ne ſera-t-il pas bon & mauvais tout à la fois pour diverſes perſonnes, ſelon qu'elles en éprouveront du bien ou du mal?

Le Soleil, par exemple, nous affecte par ſon éclat, par ſa chaleur, par ſa forme, par ſa place, &c: nous en aurons donc l'idée, lorſque nous nous le repréſenterons comme un Globe élevé & brillant, qui éclaire & échauffe l'Univers.

L'Eau nous affecte par ſa limpidité, par ſa fluidité, par ſa vertu déſaltérante; nous en aurons l'idée, lorſque nous nous la repréſenterons ſous ces qualités qui lui ſont propres.

Nous aurons l'idée d'un Roi, lorſque nous nous le repréſenterons comme le Chef ſuprême & unique d'une ſociété nombreuſe & Maître d'une vaſte Contrée.

Nous aurons l'idée de la GRAMMAIRE, lorſque nous nous la repréſenterons comme l'aſſemblage des régles par leſquelles nous peignons nos idées & les rendons ſenſibles à nos ſemblables.

Ainſi nous ne nous repréſenterons jamais un objet, ſans l'accompagner des qualités par leſquelles il nous affecte, qui font qu'il eſt cet objet, & non un autre ; qui forment ſes caractères diſtinctifs, ſon eſſence en quelque ſorte.

On ne ſauroit ſe repréſenter une MONTAGNE, ſans ſon élévation; une VALLÉE, ſans ſon enfoncement ; une MER, ſans la vaſte étendue de ſes eaux.

Obſervons que les idées ne naiſſent pas toujours des objets extérieurs ; nous en avons qui viennent de notre ame elle-même ; qui ſont produites par la conſidération de notre état intérieur, de ce qui ſe paſſe au dedans de nous-mêmes ; qui donnent la connoiſſance de notre état actuel. Car telle eſt l'excellence de notre nature, que nous ne recevons pas ſeulement les impreſſions des objets extérieurs; mais que nous connoiſſons auſſi notre propre état, que nous devons une partie de nos idées à l'impreſſion des objets intérieurs qui ſe font ſentir en nous ; à cette puiſſance active de notre ame qui agit ſur elle-même : ainſi le ſentiment de nos beſoins fait naître diverſes idées en nous : ainſi nos affections, nos déſirs, nos volontés, &c. nous occupent tour-à-tour, & nous élévent à des idées fort différentes de celles que nous devons aux objets extérieurs.

On peut dire, que par rapport à la premiere de ces deux claſſes d'idées, nous ſommes paſſifs ; & que relativement à la ſeconde, notre ame y déploye toute ſa puiſſance active.

Ainſi, les idées que nous avons du Soleil, de l'Eau, de tous les objets phyſiques, &c. ſont en quelque ſorte des idées paſſives; car elles nous ſont données par la contemplation ou par la vue de ces objets extérieurs.

Tandis que les idées relatives aux beſoins, aux déſirs, à la volonté, ſont actives, en ce qu'elles naiſſent de la conſidération de nous-mêmes, & par cette faculté que nous avons d'agir par nous-mêmes, indépendamment de tout objet extérieur.

Par-là, deux Mondes s'ouvrent en quelque ſorte à nous : le MONDE PHYSIQUE, qui nous donne l'idée de tout ce qui eſt extérieur, de tout ce qui tombe ſous les ſens.

Et le MONDE INTELLECTUEL, qui nous donne l'idée de tout ce qui eſt intérieur, qui nous développe notre eſprit & ſes facultés; qui renferme la connoiſſance de tout ce qui n'eſt pas phyſique.

Et tous les deux ſont la ſource féconde des modèles divers que la Grammaire nous apprend à imiter, & des Tableaux qui en réſultent.

CHAPITRE VI.

Comment la Grammaire nous apprend à imiter & à peindre ces modéles.

Il ne suffit pas d'avoir des idées, & de savoir en quoi elles consistent : il faut encore, & c'est ici où naît pour nous la Grammaire, où elle vient nous prêter son secours ; il faut connoître les moyens par lesquels nous pouvons communiquer nos idées à nos semblables, & devenir participans des leurs ; faire un commerce réciproque d'idées ; en donner & en recevoir.

Rien ne seroit plus aisé, si nos idées étoient des objets corporels qui fussent hors de nous : mais elles sont dans notre esprit ; elles sont notre esprit lui-même affecté dans ce moment d'une certaine maniere : on ne peut donc transmettre ces idées au dehors de soi, comme on transmet un objet physique ; elles ne seront cependant pas perdues pour les autres, dès que cela leur deviendra nécessaire, à eux ou à nous ; nous trouverons dans notre génie, dans nos organes, dans les facultés dont nous doua la Divinité, les moyens nécessaires pour faire passer dans l'esprit des autres hommes les idées qui nous occupent, nos desirs, nos volontés, nos connoissances, le feu de notre génie, la profondeur de nos pensées ; pour leur dévoiler notre esprit, & le leur montrer comme à découvert, soit que des objets extérieurs l'affectent, soit qu'il se replie sur lui-même & qu'il soit la propre cause de ses idées.

Ces moyens consistent dans la peinture de ces idées par des signes correspondans à ces idées & qui affectent l'esprit de nos semblables de la même maniere que nous sommes affectés, en leur présentant les objets qui sont la cause de nos idées, & en les leur faisant voir précisément sous ces mêmes rapports.

Et afin que cette peinture produise exactement les effets que nous en attendons, nous serons dirigés par la Grammaire. Elle nous dit :

Parlez aux autres comme vous vous êtes parlé : que les signes que vous employerez dans cette vue, produisent sur leur esprit, par leur valeur & par leur arrangement, le même effet que produit sur le vôtre la considération de l'objet qui vous occupe & dont vous voulez leur donner la connoissance.

Si ce sont des mots que vous employez pour cela, que les uns expriment

les objets qui vous frappent; que d'autres peignent les effets que ces objets produisent sur vous; que des troisiémes servent à unir tous ceux-là en marquant leurs rapports; & qu'il en résulte un Tout lumineux qui peigne votre idée à l'esprit de vos semblables avec la même exactitude & la même précision, qu'elle est peinte dans votre esprit par la vue des objets qui la firent naître : que ce tableau soit une glace, qui réfléchisse dans leur esprit l'état actuel du vôtre.

Par cette imitation, on marche d'une maniere sûre dans la peinture de ses idées, parce qu'elle ne renferme rien d'arbitraire, parce qu'elle est exactement conforme à son modéle, parce qu'elle est la peinture simple & fidelle de l'idée, qu'elle en est en quelque sorte la réflexion.

Et ces procédés sont de tous les Peuples, & de tous les Tems, parce que dans aucun tems, dans aucun lieu & dans aucune Langue, on ne peut peindre une idée que par ses développemens, que par la distribution des diverses parties qui la constituent & qui sont elles-mêmes les développemens des objets dont on a l'idée.

CHAPITRE VII.

En quoi la Grammaire differe de la Logique & de la Rhétorique, relativement à la peinture des idées.

LA Logique a un si grand rapport avec la Grammaire, que des Savans distingués ont souvent emprunté de l'une des principes pour expliquer l'autre; & qu'il semble que la Grammaire soit fondée sur une Logique naturelle, que l'homme apporte avec lui. Toutes les deux s'occupent en effet d'idées, de ce que l'homme se dit, de ce qu'il dit aux autres : mais elles envisagent ces objets sous des faces différentes.

La Grammaire ne s'occupe que de L'EXPRESSION des idées.

La Logique en examine la VÉRITÉ.

La Rhétorique y met le COLORIS nécessaire.

La Grammaire nous apprend à peindre nos idées, telles qu'elles existent dans notre esprit.

La Logique, à les rendre telles qu'elles doivent être pour avoir la plus parfaite conformité à leurs modéles.

La Rhétorique, à les peindre de la maniere la plus propre à réveiller l'attention, & à émouvoir.

Elle parle au cœur & à l'imagination qu'elle ébranle & qu'elle touche par la beauté & la richesse de l'image, tandis que les deux autres parlent à l'esprit & à l'entendement qu'elles éclairent par la présentation simple & nue de l'image & par la vérité.

L'une cherche à rendre les idées avec toute la fidélité possible.

L'autre, à leur donner toute la certitude possible.

La troisiéme, à en faire un Tableau animé, aussi pittoresque & aussi énergique qu'il se peut.

Toutes sont nécessaires & intéressantes, parce que de leur réunion résulte la communication des idées, la plus parfaite, la plus agréable & la plus conforme à la Nature, qui ne se contente pas de donner l'existence aux Êtres, mais qui les accompagne de toutes les graces & de tout l'embellissement dont ils sont susceptibles: de même, plus on peut rendre une idée exacte dans son expression, conforme à la vérité dans son ensemble, harmonieuse & agréable dans ses développemens, & plus on remplit le but de la parole.

La Grammaire précedera toutes les autres; car afin de pouvoir décider si l'on se forme des idées vraies des objets, il faut avoir des idées & être en état de les exprimer: il faut pouvoir se parler, afin d'être en état de juger si l'on parle bien: & il faut s'être assuré qu'on s'est bien parlé, qu'on a acquis des idées vraies, avant de chercher à les faire goûter & rechercher des autres: c'est abuser du discours que d'embellir la fausseté, des charmes de la vérité.

La Logique & la Rhétorique suivront donc la marche & les procédés de la Grammaire, puisqu'elles ne viennent qu'après elle.

La Grammaire ayant appris à présenter une idée dans tout son ensemble, à la présenter avec toutes ses parties, à désigner l'objet qui l'occasionne, les qualités qu'on y apperçoit & qui en constituent l'idée, & à les lier d'une maniere qui en fasse un Tout, la Logique examine si l'on a envisagé en effet par-là cet objet sous son véritable point de vue; & la Rhétorique orne ce point de vue, cette perspective, de tous les agrémens dont elle peut être susceptible.

Ainsi plus l'on aura de justes idées de la Grammaire, plus il sera aisé

de ſimplifier & de ſe former de ſaines idées des deux autres arts avec leſquels nous ne la comparons ici, qu'afin d'avoir un principe propre à diſtinguer dans la ſuite tout ce qui eſt du reſſort de la Grammaire, de ce qui appartient aux deux autres; & ſur-tout à la Logique, avec laquelle il eſt ſi aiſé de confondre ſon méchaniſme.

CHAPITRE VIII.

Diverſes manieres dont on peut peindre ſes idées.

TEL eſt le Génie de l'Homme, telles ſont les reſſources immenſes que lui ménagea la Divinité, afin qu'il pût pourvoir à ſes beſoins, de quelque nature qu'ils fuſſent, que l'on pût peindre ſes idées d'un grand nombre de manieres différentes.

A ceux qui ſont près de nous, nous les peignons de deux manieres. Par des *S* O N S que nous prononçons, compoſés d'une ſuite de mots ou de ſignes vocaux qui correſpondent parfaitement aux idées que nous voulons peindre, & qui en tracent l'imitation fidelle dans leur eſprit.

Nous les peignons, en ſecond lieu, par des geſtes de la main, de la tête, &c. qui correſpondent également à nos idées; & qui font connoître, à ceux qui les apperçoivent, les idées dont nous voulons leur donner la communication.

Ces geſtes ſont même de deux eſpéces très différentes : les uns libres & naturels, tels que ceux qu'on emploie dans la converſation, ou dans les récits.

Les autres, plus approfondis, plus recherchés, & qui tiennent lieu de mots, de ſyllabes & de tout ſigne vocal, par leur parfaite correſpondance avec ces ſignes.

L'on ſe ſert de ces derniers avec les Sourds, tandis qu'on emploie les premiers avec ceux qui entendent, afin qu'ils comprennent mieux : ſouvent même on ne les emploie qu'avec ceux-là ſeuls qui peuvent les voir, afin qu'ils ſachent notre idée de préférence à tous ceux qui les entendroient ſi on les peignoit par des ſignes vocaux.

Ces deux ſortes de ſignes, ceux de la parole & ceux du geſte naturel, ſont auſſi différens par leurs effets qu'ils le ſont par leur nature. Les derniers

ſont plus prompts, plus animés, plus rapides dans leurs effets : les premiers ſont plus exacts, plus ſûrs, plus développés : ils détaillent mieux l'idée : ils la préſentent avec plus de préciſion & la font infiniment mieux connoître.

Les uns ſont plus propres pour peindre les idées dont on eſt vivement affecté, & qui demandent d'être peintes avec la plus grande rapidité, pour obtenir un ſecours preſſant.

Les autres ſont plus propres à peindre les idées qui tendent à inſtruire, à éclairer, à aggrandir l'ame & à l'élever.

Mais ces ſignes, ſoit vocaux, ſoit du geſte, ne ſont que pour le moment actuel : & même ils ſont reſſerrés dans un eſpace très-étroit, & bornés à un petit nombre de Perſonnes.

Il falloit donc en avoir d'autres par leſquels on pût ſe faire comprendre de ceux auxquels on ne pouvoit ſe faire entendre, à cauſe de leur abſence ; & par leſquels les inſtructions qu'on avoit à donner, puſſent paſſer d'une génération à une autre & de Peuple en Peuple, afin que l'Univers ſût les choſes importantes qu'on avoit à lui dire pour ſon avantage ; & que les lumieres d'un ſiécle ne fuſſent pas perdues pour le ſiécle ſuivant.

Dans cette vue, on inventa des ſignes permanens, pris d'Objets corporels, arrangés ou tracés de maniere à préſenter des Tableaux qui rappellaſſent toujours les idées qui y étoient attachées.

C'eſt ainſi qu'on peut peindre ſes idées avec des vaſes à fleurs, arrangés de différentes manieres, mais auxquels on ne peut ſe méprendre.

C'eſt ainſi que divers Peuples anciens tranſmettoient leurs connoiſſances à la poſtérité, par le moyen de fils de diverſes couleurs arrangés & noués d'une maniere propre à dire tout ce qu'on vouloit.

C'eſt ainſi que d'autres peignirent les Objets même ſur des corps ſolides ; & que depuis quelques milliers d'années, les Peuples d'Aſie & d'Europe ont des Caractères alphabétiques qui, étant peints ſur le papier, réveillent les mêmes idées que les ſignes vocaux dont on ſe ſerviroit.

Cette dernière Méthode a même fait diſparoître les autres dans toutes les Contrées ſavantes, parce qu'elle leur eſt infiniment ſupérieure à tous égards.

Mais, comme il n'y a pas deux choſes parfaitement égales ſur la Terre, & que les avantages & les déſavantages ſont toujours compenſés, la peinture des idées par ſignes vocaux & par geſtes, & celle des idées par Caractères tracés, ont chacune des avantages & des déſavantages différens.

Si la première eſt perdue pour les momens futurs, elle eſt plus vive, plus animée, plus agréable pour la Société.

Et ſi la dernière tranſmet les idées aux tems les plus reculés, elle n'a rien d'animé, rien de vif; c'eſt le ſilence de la ſolitude, c'eſt la profondeur de la nuit, c'eſt le froid des glaces du Nord; c'eſt la vérité dépouillée des graces du ſourire, des charmes de la voix, du feu de la converſation, des effets du ſon qui changent totalement l'expreſſion des idées.

Ajoûtez à cela les révolutions des ſiécles qui font périr ces monumens, ou qui les rendent plus obſcurs en faiſant perdre, en tout ou en partie, la valeur des mots qui les compoſent, & ſur-tout la connoiſſance des choſes auxquelles on y fait alluſion & ſans leſquelles on ne ſauroit cependant les entendre.

CHAPITRE IX.

Que la Grammaire Univerſelle préſide à ces diverſes manieres de peindre.

MAIS de quelque manière qu'on peigne ſes idées, il faut qu'elles ſoient toujours aſſorties aux régles de cette Grammaire Univerſelle qui préſide à la peinture des idées, qui nous apprend en quoi conſiſte, à cet égard, l'imitation la plus parfaite de la Nature.

En effet, les régles à ſuivre dans toutes ces Méthodes doivent être les mêmes, puiſque ce ne ſont que diverſes manières de peindre le même objet: il doit ſe retrouver dans toutes, toutes doivent exprimer la manière dont il nous affecte, les idées que nous nous en faiſons, les qualités que nous y voyons: toutes doivent mettre l'accord le plus parfait entre ces diverſes parties d'un même tout.

Ainſi, ſoit que nous parlions, ſoit que nous écrivions, nous le faiſons d'après les mêmes principes: il en eſt de même des autres.

Les Sourds & les Muets auxquels on apprend actuellement d'une manière auſſi belle que ſimple, à entendre & à compoſer en quelque Langue que ce ſoit, & dont on ne peut voir les exercices ſans attendriſſement, n'ont pas eu d'autre inſtruction. Non-ſeulement on leur a appris à exprimer leurs idées par le geſte & par l'écriture, en diverſes Langues; mais on les a élevés juſques aux principes qui conſtituent la Grammaire Univerſelle, & qui pris dans la Nature & dans l'ordre des choſes, ſont invariables, & donnent la raiſon de toutes les formes dont la peinture des idées ſe revêt chez chaque Peuple, ou dans chaque méthode différente.

CHAPITRE X.

CHAPITRE X.

Des qualités que doit avoir la peinture des idées & qui deviennent la base de la Grammaire.

AFIN que la peinture de nos idées produise les effets auxquels elle est destinée, il faut qu'elle se rapproche le plus qu'il est possible de l'idée elle-même; qu'elle revête ses qualités essentielles.

L'idée est claire, vive & rapide, c'est l'éclat & la rapidité de l'éclair; sa peinture doit avoir les mêmes qualités: elle doit être lumineuse, énergique, & aussi prompte qu'il est possible: de-là, la marche entière de la Grammaire, puisqu'elle doit tendre à peindre les idées de la manière la plus parfaite.

Ainsi, nos phrases, peinture de nos idées, doivent revêtir la plus grande clarté; n'avoir rien d'obscur & d'équivoque: chaque portion en doit être bien dessinée, tranchante & distincte.

Plus elles seront claires, & plus elles seront susceptibles d'énergie: y en a-t-il dans les discours obscurs? Ils ne parlent ni aux yeux, ni aux oreilles: ils n'ont donc nulle efficace.

Ce n'est pas tout: l'idée d'un objet se peint dans notre esprit, tout à la fois, d'un clin d'œil; il seroit donc à désirer qu'elle pût être rendue avec la même rapidité; cela seroit d'autant plus nécessaire, que les Hommes réunis en Société & liés les uns avec les autres, ont une multitude d'idées a se communiquer, & qu'on a outre cela autant d'impatience à savoir promptement ce qu'on nous veut dire, qu'on en a à le dire.

L'on fera donc succéder les paroles avec rapidité; mais comme cela n'est pas encore suffisant, on économisera encore sur le nombre des paroles; on supprimera toutes celles qui ne seront pas absolument nécessaires pour la clarté du Discours, toutes celles qui pourront se suppléer par l'ensemble, & souvent l'on mettra deux ou trois mots en un seul, pour aller plus vîte.

De-là naîtront des façons de parler singulières, & dont il semblera qu'on ne peut pas rendre raison, & qu'elles ne sont que l'effet de l'usage, tandis qu'elles seront autant d'ELLIPSES ou de Phrases abrégées; & dont une partie n'a disparu, que parce qu'elle n'auroit rien ajoûté à la clarté de la phrase en l'allongeant.

Ce qui donne lieu aux Phrases & aux Formules elliptiques, qui reviennent continuellement dans le Discours, & dont il faut connoître les causes, si l'on veut avoir une idée nette de la Grammaire & de ses procédés, souvent obscurs, parce qu'on ne faisoit pas assez d'attention à la vaste influence de ce vœu de la parole.

Nous pouvons donc, relativement à la définition de la Grammaire que nous avons dit nous donner les régles nécessaires pour peindre nos idées, ajoûter ceci : POUR LES PEINDRE DE LA MANIERE LA PLUS CLAIRE, LA PLUS ÉNERGIQUE ET LA PLUS RAPIDE.

CHAPITRE XI.

Utilité de la Grammaire Universelle.

LA Grammaire Universelle, qui nous enseigne à peindre nos idées, dont les régles, données par la Nature même, sont constantes & invariables, & l'effet nécessaire de la manière dont notre esprit se représente les Objets, réunira les plus grands avantages ; sa connoissance deviendra nécessaire pour tout le monde, puisqu'il n'est personne qui ne soit appellé à peindre ses idées, & qui n'y soit appellé par les plus pressans motifs, par celui de son propre bonheur.

1°. Elle nous procure la satisfaction, si sensible pour un Etre pensant, de pouvoir nous rendre raison de la manière dont s'opere cette peinture merveilleuse des idees, à laquelle nous devons tant d'avantages, tant de plaisir, soit par l'agrément de pouvoir exprimer nos propres idées de la manière la plus énergique & la plus capable de plaire, soit par le spectacle brillant & les ressources infinies que nous trouvons dans celles des autres, si nombreuses, si variées, si instructives, si consolantes. D'ailleurs n'est-il pas digne de l'Homme de faire un aussi bon usage de sa raison, de rechercher comment il parvient à dévoiler ainsi le plus profond intérieur de son ame, à éprouver le même avantage de la part des autres, & à n'être pas une Enigme indéchiffrable à lui-même, en ignorant la nature de ses procédés à cet égard ?

2°. Ce n'est même qu'en connoissant de quelle manière il peint ses idées, qu'il sera en état de perfectionner ses procédés ; de s'en rendre l'exercice plus aisé ou plus utile, d'en faire l'objet de ses méditations, d'en raisonner avec les

autres, de profiter de leurs obſervations & de les ſuivre dans leurs développemens. Peut-on en effet parler d'un Art dont on ignore les termes & les procédés, & ſur lequel on n'auroit jamais réfléchi ? A plus forte raiſon, pourroit-on contribuer à ſa perfection en la moindre choſe ?

3°. Elle devient ainſi la Science du Philoſophe & du Savant, qui ſe diſtinguent par-là du ſimple Manœuvre qui opere comme eux, parce qu'il a vu, par ſon expérience ou par la direction des autres, qu'on réuſſit en employant telle ou telle Méthode ; mais qui, forcé de s'en tenir aveuglément à ces procédés, ne peut s'en rendre raiſon, ni les perfectionner, ni ſe ſervir de ſon expérience à cet égard pour réuſſir dans d'autres Sciences ; encore moins pour donner de l'extenſion & de la force aux facultés de ſon ame, qui ſans ceſſe aſſervie, par des procédés dont elle ne peut voir les cauſes ni calculer les effets, ſeroit égarée pour toujours dès qu'elle s'écarteroit un inſtant du chemin battu.

Il eſt vrai qu'en fait de peinture des idées, nous ſommes obligés de marcher avec tout le monde, puiſque les régles de cette peinture ſont communes à tous, ſans quoi l'on ne parleroit, l'on ne peindroit que pour ſoi ; mais cela n'empêche pas que la connoiſſance de ces régles ne nous ſoit très-avantageuſe, puiſqu'elle ſeule nous met en état d'analyſer les Tableaux de la Parole, de les comparer avec leurs Modéles, de voir en quoi ils excellent ou en quoi ils ſont défectueux, d'en ſentir l'énergie & la beauté, de les juger, en un mot ; d'en retirer par-là même de plus grands avantages, & de nous mettre en état d'en compoſer de très-ſupérieurs à ceux que nous aurions tracés ſans cela ; de nous élever toujours au-deſſus de nous-mêmes.

4°. Cette étude eſt très-propre en effet à donner une grande étendue à notre entendement, en le formant par l'analyſe qu'il lui offre & par l'habitude d'obſervation qu'il lui fait prendre ; en le préparant aux recherches les plus profondes, & aux raiſonnemens les plus abſtraits ; en lui ſervant de baſe pour la Rhétorique, pour la Logique, & pour toutes les connoiſſances dans leſquelles il faut procéder par l'analyſe & par la conſidération de leurs principes.

Quelle étude eſt effectivement plus abſtraite, plus métaphyſique en elle-même, plus éloignée du reſſort des ſens, que l'analyſe des Tableaux de nos idées ? Ne ſoyons donc pas étonnés ſi juſques ici elle a paru ſi difficile à ſaiſir, & ſi l'on a mieux aimé apprendre à parler ſans régles, que d'être arrêté par des régles embarraſſantes, qui demandoient trop de contention d'eſprit, & dont on ne ſentoit pas la néceſſité & l'importance.

5°. C'eſt ſur-tout dans l'étude des Langues étrangères, que la Grammaire

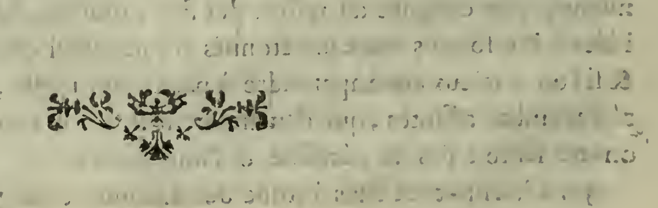
nous procure de très-grands avantages. Elle se supplée aisément quand il s'agit d'apprendre sa Langue naturelle, parce qu'on a le tems de s'instruire par l'usage; parce qu'on n'est occupé que d'un petit nombre d'objets à la fois, parce qu'on est soutenu par le feu, le charme & l'énergie de la conversation. Il n'en est pas de même dans l'étude des Langues étrangères.

Ici tout étonne, tout embarrasse, tout arrête; on est dans un Monde nouveau qui n'a rien de commun avec celui auquel on étoit accoutumé; on voit tout à la fois une multitude d'objets différens; ils s'offrent à nous de la manière la plus triste, la plus fastidieuse, la plus pénible; on n'a plus le tems de s'y livrer par la routine seule, sur-tout lorsqu'on en doit apprendre plusieurs; il faut nécessairement alors réunir toutes ses forces, suppléer par l'imagination aux charmes que le discours ne peut offrir à nos yeux obscurcis, secourir la mémoire par le jugement, compenser le tems par la vivacité de l'observation & par la vaste étendue de ses effets; que chaque pas soit accompagné de sa raison.

Marchant alors au sein même de la lumière, réunissant le secours de toutes ses facultés, on ne sera jamais égaré, jamais perdu; on ira très-vîte parce qu'on ne trouvera rien qui arrête, & l'on marchera en assurance parce qu'on ne craindra point de s'égarer.

C'est la seule marche digne d'un Etre raisonnable, qui doit être toujours en état de se rendre raison de tous ses pas. Sans elle, il sera toujours dans une nuit obscure; & se traînant pésamment dans la fange, il suivra, sans génie, une route battue. Une Langue apprise ne lui sera d'aucune utilité pour en apprendre une autre: toujours obsédé par des détails, pourroit-il s'élever à des Principes généraux & universels qui ramenassent toutes les Langues à une marche commune, lui en applanissent toutes les difficultés, & les réduisissent à de simples comparaisons entre ce qui est & ce qui doit être?

A quoi serviroit la raison, si on ne l'employoit dans les choses difficiles & dans l'acquisition des connoissances auxquelles on se dévoue? & dès qu'on pourra, par son moyen, parvenir à une supériorité à laquelle on ne sauroit s'élever sans cela, par quel motif s'y refuseroit-on?



CHAPITRE XII.

Pourquoi ces avantages n'ont pas été aussi sensibles jusques à présent.

Nous devons cependant convenir, que jusques à présent l'on n'a point retiré de la Grammaire les avantages que nous lui attribuons; on n'y voit point ces principes généraux qui en devroient être la base ; on n'apperçoit pas entre l'amas immense de régles qu'elle nous offre, cette liaison intime qui devroit les unir, & en faciliter l'étude ; on diroit qu'elles sont étonnées de se trouver à côté l'une de l'autre, qu'elles n'ont aucune cause nécessaire ; qu'elles furent uniquement l'effet de l'habitude & de l'usage : on n'y apperçoit qu'un moyen lent & pénible, d'exécuter tristement ce que l'usage nous apprendroit à faire aussi bien & plus agréablement ; & après les avoir apprises avec un dégoût extrême, on les oublie sans regret en déplorant les jours précieux perdus à cette étude.

Ceux donc qui jugeront de l'utilité de la Grammaire Universelle & de son influence sur les Grammaires particulieres, par l'expérience du passé, seront sans doute fort étonnés de ce que nous venons de dire ; ils s'imagineront qu'une prévention aveugle, nous fait outrer les avantages que nous appercevons dans ce genre de connoissance.

Nous n'en serons pas surpris ; ils étoient fondés dans l'opinion désavantageuse qu'ils avoient de ces Livres élémentaires, par le peu d'effet qu'ils produisoient, par leur obscurité profonde, par le voile qu'ils laissoient sur l'origine & la raison des diverses Parties qui les composent ; parce qu'ils ne parloient jamais qu'à la mémoire & point au jugement ; parce qu'après les avoir appris par cœur, on ne pouvoit se rendre raison de rien, & qu'il en falloit toujours revenir à l'usage, comme au meilleur guide.

On connoissoit même si peu les vrais principes des Langues & le caractère distinctif de chaque Grammaire particuliere, qu'on nous a donné pendant long-tems pour Grammaires Françoises des Ouvrages absolument calqués sur les Grammaires Latines.

Il est vrai que dans ces derniers tems, on a senti vivement combien il importoit de réformer des abus aussi étranges ; & l'on a vu paroître des Grammairiens distingués qui abjurant tout préjugé, nous ont enfin donné des Grammaires véritablement propres à la Langue Françoise.

Et comme l'on a reconnu qu'il étoit impoſſible d'éclaircir les Élémens des Langues ſans remonter à des principes généraux, l'on s'eſt encore élevé à des Grammaires générales & raiſonnées, dans leſquelles on a cherché à remédier à ces inconvéniens : on a mieux connu dès-lors le vrai génie de la Grammaire, on en a mieux développé les cauſes & les effets ; on a été aſſuré que l'uſage, auquel on étoit obligé de ſe conformer ſans ceſſe en fait de Langues, avoit toujours pour baſe une raiſon qui en devoit rendre la connoiſſance aiſée ; l'on a beaucoup moins appris la Grammaire par le ſeul ſecours de la mémoire, & l'on a pu raiſonner mieux qu'on ne faiſoit ſur la plûpart de ſes objets.

Cependant ces nouveaux Ouvrages, quelqu'intéreſſans qu'ils ſoient, n'ont pas produit les grands effets qu'on en devoit naturellement attendre, & on n'en a pas vu réſulter tous les avantages que nous attribuons à la Grammaire & qu'elle doit néceſſairement produire, parce qu'ils ont été écrits d'une maniere trop didactique ; ce qui étoit inévitable dans des Ouvrages de recherches & où il falloit juſtifier ſans ceſſe la nouvelle route qu'on ſuivoit ; & parce, ſur-tout, qu'on n'a point penſé de réformer d'après eux, les Grammaires particulieres, qui n'en ſont pas devenues plus claires & plus commodes.

Il étoit impoſſible d'ailleurs de s'élever dans ces dernieres, aux principes univerſels de la parole : le champ reſſerré de ces Grammaires ne pouvoit le comporter ; & celles dont l'étendue embraſſoit ces principes univerſels, laiſſoient encore beaucoup à déſirer à cet égard, parce qu'elles nous apprenoient plutôt ce qui étoit, que les raiſons de ce qui étoit.

C'eſt qu'on partoit en général de ce principe, que les Langues étoient arbitraires, l'effet du hazard & de la convention : principe funeſte, dont il ne pouvoit réſulter un Livre élémentaire vraiment utile, & qui préſentât les premiers principes du langage, qui ſuppoſent néceſſairement qu'il n'a rien d'arbitraire, & que l'uſage, tout deſpote qu'il eſt, leur eſt abſolument ſubordonné.

Mais dès qu'on ſuppoſe, au contraire, que les Langues ne purent être l'effet du hazard, dès qu'on eſt parvenu à les lier entr'elles, dès qu'on regarde la parole comme la peinture exacte & néceſſaire des idées, on doit voir naître toutes les parties diverſes qui entrent dans cette peinture, on en doit voir les cauſes : ces cauſes doivent être priſes dans la Nature même ; & invariables comme elle, elles doivent donner la raiſon de tous les uſages qui y ont rapport.

La Grammaire doit devenir dès-lors très-ſimple, très-claire ; dégagée de toute ſa métaphyſique, elle doit être toute en action ; par-là même, autant à la portée de ceux qui commencent l'étude des Langues, qu'elle étoit auparavant au-deſſus de leurs forces. Loin de les rebuter, de les reculer, elle doit les attirer, & leur faire faire des progrès ſenſibles : elle doit être pour eux un flambeau qui les éclaire, qui diſſipe les nuages dont l'uſage ſeroit environné ſans lui ; & qui parlant à leur jugement & à toutes les facultés de leur ame, la rende infiniment plus propre à ſonder les profondeurs des Langues, à applanir les difficultés qu'elles offrent & qui affligent, par leur incertitude, ceux même qu'elles ne peuvent rebuter.

Tel eſt le point de vue ſous lequel nous enviſageons la Grammaire, & d'après lequel nous avons dirigé nos recherches : nous donnons donc ici le fruit d'une longue ſuite d'obſervations, commencées dès le moment où voulant faire uſage de ce que nous venions d'apprendre dans notre jeuneſſe, nous nous apperçumes qu'il étoit impoſſible de rendre raiſon d'une Langue quelconque avec le peu de ſecours qu'on avoit : dès ce moment, nous cherchâmes quelque choſe de mieux ; en eſſayant auſſi de mettre à profit tout ce qu'on a donné depuis ce tems-là ſur une matiere auſſi intéreſſante. La maſſe de nos autres recherches ſur les Langues & ſur l'origine de leurs mots, nous a également donné une grande facilité pour nous élever à ces premiers principes de la parole, ſans leſquels il ne peut exiſter de Grammaire où la clarté & la ſimplicité ſoient réunies à la profondeur ; qui éclaire réellement l'uſage, & qui ſerve pour toutes les Langues.

Nous trouverons notre tems bien employé, ſi le Public applaudit à nos vues, & ſi nos Lecteurs ſe convainquent par la lumiere qu'ils y trouveront, qu'il exiſte en effet une Grammaire Univerſelle qui régle le langage, qui domine l'uſage & dont la connoiſſance produit tous les effets que nous lui avons attribués.



CHAPITRE XIII.

Des Grammaires particulieres & de leurs causes.

L'Origine des Grammaires particulieres & leurs rapports avec la Grammaire Univerſelle, ne ſont pas des problêmes moins intéreſſans que celui de la Grammaire Univerſelle : ſi des principes communs du langage donnent des loix à tous les Peuples, comment tous les Peuples different-ils dans leurs Grammaires ? & ſi les Peuples obéiſſent à des régles différentes de langage, que deviennent ces prétendus principes univerſels que nous reclamons ?

Cette queſtion qui paroît ſi embarraſſante, n'eſt cependant pas difficile à réſoudre. Toutes les Grammaires, de quelque Langue qu'elles ſoient, s'accordent ſur leurs principes généraux, ſur ces loix, ſans leſquelles il n'y auroit point de Langue, point de Grammaire, point de peinture d'idées : principes pris dans la nature des idées, puiſées elles-mêmes dans l'Univers qu'elles peignent à notre eſprit, tandis qu'il eſt conforme lui-même aux idées éternelles qu'en eut l'Etre ſuprême.

Ces principes néceſſaires, dirigent les tableaux de la parole, dans quelque tems & en quelque lieu que ce ſoit : tous portent leur empreinte ; mais ſi les Nations n'ont jamais pu s'écarter de ces loix, ſi elles ont été forcées de ſuivre leur impulſion, elles ont pu ſe livrer à leur propre génie dans la maniere d'exécuter ces loix, dans l'emplacement à donner aux diverſes parties d'un tableau, dans les formes dont elles pouvoient être ſuſceptibles, dans le plus ou dans le moins de force avec laquelle on les deſſine.

Ainſi, tout arrangement dans la peinture des idées qui n'en détruit pas l'enſemble & la clarté, eſt conforme à la Nature, & eſt dans la Nature ; ainſi, toutes les formes qui réſultent de ces divers arrangemens, ſont dans le vœu de la Grammaire Univerſelle.

C'eſt que la Nature, ſimple dans ſes principes, & économe dans ſes loix, étale les plus grandes richeſſes dans l'application de ces principes, & dans l'exécution de ces loix : & qu'elle eſt auſſi variée dans les formes, qu'elle eſt conſtante dans ce qui leur ſert de baſe.

Tout arrangement ſuppoſe, en effet, un goût qui y préſida : mais, ce goût n'eſt point donné en particulier par la Nature : quoiqu'elle faſſe ſentir la néceſſité de l'ordre & d'une diſtribution claire & exacte de tout ce qui doit entrer

dans

dans le tableau d'une idée, elle laisse au génie & au goût de chaque Peuple, les arrangemens particuliers dont ce tableau peut être susceptible, pourvu qu'ils ne soient pas en contradiction avec ses principes: de-là, le spectacle intéressant d'un même tableau exécuté de tant de maniéres différentes, & qui paroissent n'avoir rien de commun.

C'est le choix que chaque Peuple a fait d'un arrangement qui lui est propre, qui constitue l'usage, & qui devient l'origine des Grammaires particulieres qui n'en sont qu'un résultat; & c'est cet usage qui force à le suivre tous ceux qui voudront se faire entendre de ceux qui s'y conforment & qui ne peignent que d'après lui, parce qu'on ne seroit pas entendu si l'on s'en écartoit; qu'on ne parleroit que pour soi; ou que les tableaux qu'on traceroit déplairoient, parce qu'ils ne seroient pas à l'unisson des autres, parce qu'ils choqueroient par des traits qu'on ne pourroit saisir, ou qui ne seroient pas conformes au goût généralement adopté & qui a seul l'avantage de plaire.

Autant il pouvoit être indifférent d'adopter dès les premiers instans, telle ou telle maniere de peindre ses idées, autant est-il indispensable de se conformer dans la suite à la maniere qu'on a adoptée, parce qu'on n'en peut changer impunément; il seroit même absurde d'entreprendre de changer dans l'art de la parole un usage devenu universel, & qu'on ne pourroit réformer que par des peines & des travaux immenses dont l'utilité seroit peu sensible, bien loin de dédommager des soins qu'on se seroit donnés.

C'est par cette raison que les Langues, qui sont l'inconstance même dans leur prononciation, & dans la masse de leurs mots, qui abandonnent les uns, en altérent d'autres, en forment ou en empruntent sans cesse de nouveaux, sont invariables dans leurs usages grammaticaux, dans l'art d'arranger la peinture de leurs idées. C'est qu'un mot changé ne détruit rien, n'ôte rien à la beauté & à l'intelligence du tableau, tandis que la tournure d'une phrase & ses formes ne peuvent changer sans qu'elle devienne inintelligible, & sans être en opposition avec la société entiere, accoutumée à une marche différente.

La maniere dont sont arrangés les mots dans chaque Langue, forme un spectacle singulier pour ceux qui ne sont accoutumés qu'à la Grammaire de leur Langue maternelle, & qui n'ont pas sçu s'élever jusques aux principes de la Grammaire Universelle. Tous les mots leur paroissent arrangés dans cette Langue à contre sens, dans un ordre qui n'est pas le vrai, ou le plus conforme à la Nature: ils trouvent qu'ils sont les seuls qui les arrangent de la maniere la plus naturelle & la plus convenable: ils s'applaudissent, tandis qu'ils regardent d'un œil de compassion ces mal-adroits qui défigurent, selon eux, les tableaux

des idées, qui mettent à la fin ce qui devroit être au commencement, & au commencement ce qui devroit être à la fin.

Ils ont raiſon, en ſe regardant comme le centre du vrai, & en ne prenant pour régle que l'uſage de leurs peres, auquel ils ſont habitués : mais ce n'eſt pas ainſi qu'il faut juger : car alors on ſeroit juge & partie dans ſa propre cauſe, & tous ceux qui parlent une Langue quelconque auroient droit de traiter toutes les autres de même, en ſorte que, ſuivant les lieux, chaque Langue paroîtroit la ſeule qui ſuivît dans ſes tableaux l'ordre naturel, tandis que par-tout ailleurs on en affirmeroit le contraire.

La véritable maniere de décider des avantages qu'une Langue peut avoir à cet égard ſur une autre, c'eſt de les comparer avec les principes de la Grammaire Univerſelle.

On voit dès-lors que les diverſes portions d'une idée ne ſont pas aſtreintes néceſſairement à tel ou à tel ordre, & qu'il eſt indifférent en ſoi-même de les arranger d'une façon ou d'une autre, pourvu que l'ordre qu'on choiſira préſente exactement & ſans équivoque ce qu'on veut peindre; & que lorſqu'on aura adopté un de ces genres, celui qui aura paru le plus analogue à ſon propre génie ou à ſa maniere de voir, ou s'y tienne, & l'on n'en change plus.

De ce point de vue qui domine ſur toutes les Langues, on voit ainſi tous les arrangemens dont peut être ſuſceptible le tableau d'une idée; & les motifs qui déciderent tels & tels peuples à adopter de préference tels & tels arrangemens.

Dès-lors, ces tableaux ne paroiſſent plus biſarres & ſinguliers : on ne les regarde plus comme l'effet du haſard ou de la fantaiſie des peuples; & l'on n'eſt pas embarraſſé à en rendre raiſon.

Les Grammaires de toutes les Langues ne ſont plus que des ruiſſeaux, ſortis d'une même ſource, qui coulent tous, auſſi naturellement les uns que les autres, du côté vers lequel les entraîne leur pente, & qui en prennent les diverſes impreſſions.



CHAPITRE XIV.

Effets des Grammaires particulieres, ſur les Tableaux intérieurs ; & Obſervations ſur ce qu'on apelle penſer dans une Langue.

CE qui a ſur-tout contribué aux fauſſes idées qu'on ſe fait par raport aux divers arrangemens dont eſt ſuſceptible la peinture des idées, & qui perſuade que celui auquel on eſt accoutumé eſt le plus naturel, c'eſt l'habitude qu'on contracte néceſſairement d'arranger les tableaux intérieurs qu'on ſe forme des objets, ou des idées, en d'autres termes, précisément comme on les arrange dans la peinture extérieure qu'on en fait; & c'eſt ce qu'on apelle *penſer dans ſa Langue.*

En effet, lorſque nous avons une idée, c'eſt un tableau que nous nous ſommes fait à nous-mêmes ; nous nous parlons à nous-mêmes. Or pour parler à ſoi-même, on n'emploie pas d'autre arrangement, que celui qu'on met en uſage pour parler aux autres.

Mais ceci s'opérant avec la plus grande rapidité, d'un clin d'œil, ſans qu'il paroiſſe que nous y entrions pour rien, on ſuppoſe que cet arrangement intérieur des idées, nous eſt donné par la Nature elle-même, & qu'ainſi il eſt dans la Nature.

Tandis que l'ordre obſervé à cet égard dans les autres Langues, ne nous ſemble pas naturel, puiſque nous ſommes obligés de faire les plus grands efforts pour nous familiariſer avec leur marche, parce qu'elle ne nous eſt pas devenue naturelle par une longue habitude.

Illuſion qui ſe diſſipe dès qu'on ſe rapelle, que cet arrangement intérieur n'eſt que la ſuite de l'arrangement extérieur, & que la promptitude avec laquelle il s'opére, eſt l'effet de cette habitude qui nous rend les opérations factices auſſi aiſées que les naturelles.

Ainſi toutes les fois qu'un objet extérieur fait naître une idée dans notre eſprit, & que nous nous repréſentons cet objet avec les qualités que nous y découvrons, cet objet paſſe, pour ainſi dire, à travers la filiere de la Grammaire de notre Langue naturelle ; & la forme artificielle dont il ſe revêt, nous paroît ſa forme naturelle.

Auſſi, lorſqu'on écrit dans ſa propre Langue, on forme des tableaux qui ont toutes les graces d'un original, qui n'ont rien de gené & de louche, qui

ont toute la fraîcheur poſſible; parce que ce ſont en effet des originaux, puiſqu'ils ne ſont point différens du tableau intérieur qu'on s'en étoit fait, qu'ils en ſont la vive repréſentation.

Il n'en eſt pas de même lorſqu'on écrit dans une Langue différente : car le tableau intérieur que nous nous formons, ſe fait dans la nôtre, & nous ſommes obligés de le transformer enſuite peu-à-peu & avec peine, en une Langue étrangere : enſorte que le tableau qui en réſulte, n'eſt qu'une traduction, une copie gênée, qui n'a point les graces naïves d'un original, & qui portant l'empreinte de ce qu'il fut d'abord, ne préſente plus un Tout parfaitement harmonique.

C'eſt par cette raiſon que nos Maîtres nous recommandent, lorſque nous voulons écrire dans une Langue étrangere, de penſer tout de ſuite dans cette Langue, afin que nos tableaux extérieurs ſe révêtent ſi naturellement des formes propres à cette Langue, qu'ils ne paroiſſent point avoir été des traductions, & qu'on les prenne pour des originaux ; par conſéquent, pour l'ouvrage d'une Perſonne dont cette Langue ſeroit la maternelle.

Ceci ſuppoſe une connoiſſance profonde du génie diſtinctif des Langues: connoiſſance qu'on ne peut acquérir ſans les vrais principes de la Grammaire Univerſelle. C'eſt donc encore ici un des grands avantages dont elle eſt ſuivie, puiſqu'en nous faiſant voir de quelle maniere naiſſent les Grammaires particulieres, & en nous montrant leurs rapports & leurs différences avec les cauſes de ces différences, elle nous rend familieres ces diverſes méthodes, & elle nous met à même de nous en ſervir indiſtinctement, avec une égale facilité, en nous les rendant auſſi propres ou auſſi naturelles les unes que les autres.



CHAPITRE XV.

Division de la Grammaire Universelle.

PUISQUE la Grammaire Universelle est l'assemblage des Régles fondamentales qu'on observe dans la peinture des idées, elle embrassera les objets suivans.

1°. Les ÉLÉMENS qui entrent dans cette peinture, ou les diverses espéces de mots qui constituent le discours, parlé ou écrit, l'un n'étant qu'une copie de l'autre.

2°. Les diverses FORMES que ces mots devront revêtir, afin de pouvoir s'unir les uns aux autres.

3°. L'ARRANGEMENT qu'on devra donner à ces mots, ou aux divers traits qui entrent dans un tableau, afin qu'on en voye à l'instant le but, l'objet principal, les accessoires, l'ordonnance entiere.

4°. La MANIERE dont elle s'UNIT, ou dont elle s'identifie au génie particulier de chaque Langue, pour en faire naître les régles particulieres.

Ce qui formera autant de portions ou de LIVRES, qui offriront:

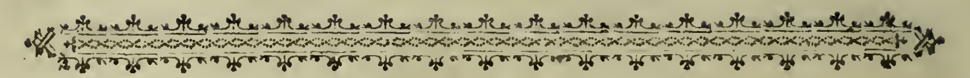
1°. Les PARTIES du discours.

2°. La DÉCLINAISON & la CONJUGAISON, ou les diverses formes dont se revêtent quelques-unes de ses parties.

3°. La SYNTAXE, ou les régles relatives à leur arrangement, à leur assemblage.

4°. La GRAMMAIRE COMPARATIVE.





LIVRE II.

DES PARTIES DU DISCOURS.

PARTIE PREMIERE

DES PARTIES DU DISCOURS EN GÉNÉRAL.

CHAPITRE PREMIER.

Que les Tableaux des idées par la parole sont composés de diverses Parties.

L'Idée est une, de l'unité d'un tableau composé d'une multitude de traits qui ne présentent qu'un Tout.

C'est que ces traits liés entr'eux par les raports les plus étroits, sont tous nécessaires les uns aux autres; ensorte que le tableau n'est complet & son but rempli, que lorsque tous les objets en raport sont réunis, qu'on ne voit point de vuide, que l'ensemble ne laisse rien à désirer.

Il en est de même de nos idées; elles roulent sur des raports: raports d'objets entr'eux, raports des objets avec les qualités qu'ils réunissent, raports avec nous, &c.

On peut même dire que toutes nos connoissances ne sont composées que de raports: nous ne faisons en toutes choses que comparer les objets entr'eux: nous apprenons par-là à les distinguer les uns des autres, & nous élevant sans cesse de comparaisons en comparaisons, de raports en raports, rien ne se dérobe à nos recherches.

On ne connoît même le bonheur, on n'en sent toute la valeur que par comparaison: il n'est jamais aussi vif, aussi intéressant, jamais il n'est aussi sensible qu'à la suite de quelque événement funeste; de quelque orage qui l'avoit altéré, même légerement: à peine se dissipe-t-il, que l'ame suffoquée par l'angoisse, revient à elle, elle respire délicieusement, elle sent tout le plaisir de

l'existence, mais d'une existence que rien ne trouble & ne gêne. Il faut avoir éprouvé un état pour s'en former de justes idées : aussi l'expérience des Peres est-elle presque toujours perdue pour les enfans.

De-là, cet esprit de curiosité, sans lequel nous ne saurions rien, & qui n'est qu'un désir de comparaisons ; mais funeste ou avantageux, suivant les objets auxquels nous l'appliquons.

Heureux celui que cet esprit de curiosité n'a jamais porté qu'à des connoissances utiles & à des essais salutaires : il n'aura jamais d'écarts à pleurer.

Tout raport suppose divers objets qui concourent à le former : ensorte que le raport n'est complet que lorsque tous les traits qui le constituent sont énoncés : nos idées qui n'expriment que des raports, seront donc composées de diverses parties successives, amenées les unes par les autres, qui se suivront & s'uniront jusqu'à ce que le raport soit complet, & que le tableau soit achevé, que l'idée soit peinte en son entier.

Il existera ainsi dans la parole deux sortes de mots très-distincts ; les uns qui désigneront les objets dont on fait la comparaison ; les autres qui feront voir qu'on les compare entr'eux : ceux-là qui forment les masses du tableau, ceux-ci qui servent à les lier.

Tel un Architecte rassemble ses matériaux, les arrange & les unit, par un ciment qui n'en fait qu'un seul Tout.

L'on sent parfaitement que ces tableaux de la parole seront composés de plus ou de moins de parties, suivant le plus ou moins de complication des raports qui entrent dans l'idée qu'ils sont destinés à représenter.

Ces diverses parties seront cependant en petit nombre, puisque les idées se réduisent à des raports qui sont à peu-près toujours de la même nature ; ce qui ne peut donner lieu à un nombre tant soit peu considérable de parties différentes.

Mais cherchons à fixer ce nombre, & voyons à quels caractères nous pourrons les distinguer les unes des autres.



CHAPITRE II.

Variations & opositions des Grammairiens sur les Parties du Discours.

EN quelque petit nombre que soient les diverses espéces de traits qui entrent dans les tableaux des idées & qu'on appelle PARTIES du Discours, les Grammairiens n'ont pas encore pu s'accorder dans leur nombre; les uns en comptent plus, les autres moins, & chacun se fonde sur des motifs qui paroissent si frappans, qu'on ne sait pour quels se décider.

S'ils s'accordent sur quelques unes, ils différent sur toutes les autres.

Une partie des anciens Grammairiens, Grecs & Latins, PLATON lui-même (1), trompés par la nature de leurs Langues, ne comptoient que deux Parties du Discours, le NOM & le VERBE: toutes les autres n'étoient qu'en sous-ordre (2). Aussi APOLLONIUS appelloit très-ingénieusement le Nom & le Verbe, *l'Ame du Discours* (3).

Les Arabes & les Hébreux n'en comptent que trois, ajoutant aux deux précédentes les Particules, ou la CONJONCTION (4).

ARISTOTE ajoutoit à ces trois, l'ARTICLE (5).

C'est la division qu'a suivie un Auteur Anglois (6); il distribue les Parties du Discours en quatre classes; les *Substantives* où entre le Nom, les *Attributives* où entre le Verbe, les *Définitives* où entre l'Article, & les *Connectives* où entre la Conjonction.

La plûpart des autres Grammmariens Anglois, comme WALLIS (7), le Dr.

(1) Dans son Sophiste.

(2) » *Partes igitur orationis*, dit PRISCIEN, Liv. 2. *sunt secundum Dialecticos duæ*; » *NOMEN & VERBUM: quia hæ solæ etiam per se conjunctæ plenam faciunt Orationem*; » *alias autem partes* συγκατηγορήματα, *hoc est consignificantia appellabant.*

(3) Τὰ ἐμψυχότατα μέρη τοῦ λόγου. Syntax. L. I. c. 3.

(4) C'est cette division que suivent les Auteurs de nos Grammaires Orientales, comme ERPENIUS & SCHULTENS.

(5) Dans sa Poëtique, ch. xx.

(6) HARRIS, Ecuyer. Sa Grammaire est intitulée : HERMÉS, or a Philosophical Inquiry concerning Language and Universal Grammar. Lond. *in*-8. 1751.

(7) WALLIS, Grammaire Angloise en Latin, *in*-8. sixiéme Edit. 1765.

LOWTH, Evêque d'Oxfort (8), le Doct. BAYLY (9); & entre les François, l'Abbé GIRARD (10), & M. BEAUZÉE (11), distinguent l'ADJECTIF du Nom, que tous les autres réunissent dans une même classe.

MM. de Port-Royal (12) & nombre d'autres, font de l'ARTICLE une classe à part, tandis que Wallis, SANCTIUS (13), & M. Beauzée le retranchent du nombre des Parties du discours pour le réunir à l'Adjectif.

Sanctius & le P. BUFFIER (14), confondent de leur côté le PRONOM avec le nom.

HARRIS distingue le Participe de toutes les autres, & il est presque le seul qui le fasse.

Pendant qu'avec Sanctius, il supprime absolument l'INTERJECTION, que les autres reclament, & nommément M. Beauzée.

Comment donc se décider au milieu de tant d'opinions contradictoires, défendues ou attaquées par des personnages aussi distingués? Les diverses Parties du discours seroient-elles donc si indifférentes, qu'on pût en négliger impunément quelques-unes? Ou leurs caractères seroient-ils si vagues, si indéterminés, qu'on pût les prendre les unes pour les autres, & même les méconnoître?

L'on sent cependant que le succès de tout ce que nous aurons à proposer sur les Parties du Discours, dépendra nécessairement des idées nettes & distinctes que nous en aurons; qu'on ne dira rien d'exact ou de convainquant à cet égard, qu'autant qu'on saura positivement à quoi s'en tenir sur leur nombre; qu'on sera en état de les distinguer d'un coup-d'œil, & de

---

(8) Dans la Grammaire Angloise intitulée: *A Short Introduction* to English Grammar with critical Notes, seconde Edit. *in*-12. 1763.

(9) Le Doct. Anselm BAYLY, Grammaire Angloise, *in*-8. 1772.

(10) Les vrais Principes de la Langue Françoise, 2 vol. *in*-12. 1747.

(11) Grammaire générale, ou Exposition raisonnée des Elémens du Langage, en 2 vol. *in*-8. 1767.

(12) Grammaire générale & raisonnée.

(13) Dans sa Minerve, Liv. I. ch. 2. SANCTIUS ou François Sanchez de Broçès, étoit Professeur en Rhétorique & en Langue Grecque à Salamanque. Son Ouvrage parut pour la premiere fois à Madrid en 1585. Il l'intitula *Minerve*, par opposition à celui d'Augustin SATURNINUS, que celui-ci avoit appellé *Mercure*: c'étoit Minerve qui redressoit Mercure.

(14) Grammaire Françoise, n°. 80-84.

s'en former un tableau lumineux, où l'on voye sans peine tout ce qu'elles ont de commun, & tout ce en quoi elles diffèrent.

Nous devons donc avant toutes choses, examiner quels sont les caractères auxquels nous pouvons reconnoître une Partie du Discours : ces caractères deviendront une pierre de touche, au moyen de laquelle nous pourrons fixer le nombre de ces Parties, d'une maniere d'autant plus sûre, que ce ne sera pas nous qui choisirons, que nous ne ferons que consulter la Nature elle-même.

Si jusques-ici, on paroît s'être plus occupé de l'énumération de ces diverses Parties, que de chercher les caractères auxquels on pouvoit les reconnoître, ne l'attribuons qu'à la méthode qu'on suit ordinairement dans l'exposition des Principes Grammaticaux, qui consiste plutôt à dire ce qui est, qu'à chercher ce qui doit être. Méthode qui donne plus de prise à l'arbitraire.

M. Beauzée l'a fort bien dit, en réfutant ceux qui confondoient le Pronom avec le Nom.

» La source de toutes les méprises, observe-t-il (1), est dans la maniere » dont on s'y est pris pour déterminer les classes de mots ».

Quoi qu'il en soit, essayons de trouver les caractères auxquels on doit reconnoître les Parties du Discours. Si nous ne réussissons pas entierement, nous aurons du moins tenté une route nouvelle : il est beau d'essayer ses forces, lors même qu'on échoueroit : c'est un chemin frayé, dans lequel d'autres peuvent pénétrer plus avant.

CHAPITRE III.

Caractères distinctifs des Parties du Discours.

NOus l'avons dit ; dans la peinture d'une idée, les mots sont amenés à la suite les uns des autres, jusqu'à ce que toutes les parties constitutives de l'idée soient représentées, & qu'ainsi le tableau en soit complet.

Il existera par conséquent, autant de parties dans les mots, qu'il en existe dans les idées.

C'est donc encore de l'analyse des idées, de leur contemplation, que dé-

(1) Grammaire générale, T. I. p. 268.

pendent les diverſes eſpéces de mots employés dans le diſcours, puiſqu'il en faut pour peindre toutes les parties d'une idée.

Mais il ne ſera pas plus difficile de diſtinguer les diverſes parties d'une idée, que de diſtinguer celles d'un corps.

Comment ſait-on qu'une partie d'un corps n'eſt pas la même que telle autre, ſi ce n'eſt parce qu'on ne peut pas affirmer de l'une ce qu'on affirme de l'autre; parce qu'elles ont des fonctions & des places différentes; parce qu'elles produiſent des effets divers; parce que ſans elles, ce corps n'exiſteroit pas, ou n'exiſteroit que d'une maniere incomplette, qu'il ſeroit défectueux?

Il en eſt de même des diverſes eſpéces de mots qui entrent dans la peinture des idées. 1°. Relatifs à des parties différentes de l'idée, appellés à y jouer chacun un rôle différent, on ne pourra pas dire de l'un ce qu'on dit de l'autre.

2°. Ils auront des fonctions différentes.

3°. Ils produiront des effets divers.

4°. Ils ſeront indiſpenſables.

Tels ſont, par conſéquent, les caractères auxquels on reconnoîtra les diverſes Parties du Diſcours, en quelque Langue que ce ſoit, & ſous quelque forme qu'on les ait traveſties, & qui les ont ſouvent fait méconnoître.

L'on comprend d'avance, que la reſſemblance extérieure de ces mots & leurs raports acceſſoires, ne ſont d'aucun poids dans cette diſcuſſion; qu'on ne doit faire attention qu'à l'eſſence même de ces mots, qu'à ce qui leur eſt propre, & qui ne ſe rencontre dans aucune des autres eſpéces. C'eſt une régle qu'il ne faut jamais perdre de vue, dans la diſtribution des Etres en différentes claſſes; ſans cela, on réunira les objets les plus diſparates, en vertu de quelques raports communs, à l'exemple de ce ſavant Naturaliſte, qui fit entrer le Lion & la Souris dans la même claſſe d'Animaux, à cauſe de quelques raports qu'il apercevoit entr'eux dans quelques-unes de leurs parties.

Mais apliquons ces divers caractères à quelque exemple, afin qu'on s'en forme une idée diſtincte.

Dans cette phraſe, CICÉRON FUT ÉLOQUENT, on voit trois mots, dont chacun apartient à une Partie différente du Diſcours; parce qu'ils réuniſſent, chacun de leur côté, les caractères diſtinctifs des Parties du Diſcours.

1°. L'on ne peut pas dire de l'un ce qu'on affirme de l'autre : l'un eſt un Nom, les deux autres conſtituent des Parties toutes différentes.

2°. Ils rempliſſent des fonctions différentes : car l'un déſigne le ſujet du tableau, l'autre une qualité de ce ſujet, le troiſiéme les lie.

3°. Ils produiſent des effets différens, puiſque l'un réveille l'idée d'un tel homme : l'autre celle d'un homme peint ſous tel caractère.

4°. Ils ſont indiſpenſables ; car ſi l'on en ſuprime un, quel que ce ſoit des trois, il n'y aura plus de tableau.

On n'aura plus qu'à donner un nom à chacune de ces Parties du Diſcours : & ce nom ſera toujours dérivé de ce qui les conſtitue eſſentiellement, des fonctions propres qu'ils rempliſſent.

Tout mot qui réunira ces quatre propriétés, & qui n'entrera dans aucune des Parties du Diſcours, déja reconnues & déterminées, formera une nouvelle Partie du Diſcours : ou, en d'autres termes, il en faudra admettre autant de différentes, qu'il y aura d'eſpéces de mots qui ſeront diſtingués par ces quatre caractères.

Tels ſont les principes d'après leſquels nous allons reconnoître les diverſes eſpéces de mots qui compoſent les tableaux de la parole, & qui feront notre excuſe auprès de ceux à qui ces diſcuſſions deplairoient ; puiſqu'elles n'ont pour but, que de faire marcher nos Lecteurs d'une maniere plus aſſurée.

CHAPITRE IV.

Enumération des Parties du Diſcours.

AFIN de reconnoître les diverſes eſpéces de mots dont eſt compoſé le Diſcours, nous commencerons par ceux qui ſont ſi néceſſaires, pour completter le raport renfermé dans une idée, qu'ils en prennent tous la livrée, enſorte que leur forme change néceſſairement avec ce raport. Nous verrons enſuite ceux qui ne faiſant point partie de ce raport principal & conſtitutif d'une idée, ſervent à lier ce raport avec d'autres raports ſubordonnés à celui-là ; ou, à lier une idée avec une autre ; & ajoutent ainſi, de nouveaux raports au principal, ſans prendre la livrée d'aucun des deux, puiſqu'ils n'apartiennent en particulier à aucun des deux.

Ceci nous donnera une diviſion ſimple & naturelle des Parties du Diſcours, en deux grandes claſſes : 1°. Les Parties du Diſcours compoſées des mots

qui changent de forme, ſuivant la nature du raport général qu'ils concourent à déſigner.

2°. Les Parties du Diſcours qui étant elles ſeules les ſignes du lien de deux idées en raport, ſont conſtamment les mêmes & ne changent jamais de forme.

Cette diviſion eſt d'autant plus intéreſſante, qu'elle porte ſur la maſſe entiere de la Grammaire, & ſur les cauſes générales qui déterminent toutes les Parties du Diſcours à revêtir les qualités de l'une ou de l'autre de ces deux claſſes.

PREMIERE CLASSE.

Parties du Diſcours qui changent de formes, afin de concourir à préſenter le même raport: & 1°. des trois Premieres.

Afin que le Tableau d'une idée ſoit complet, il faut néceſſairement trois mots: il peut y en avoir beaucoup plus, il ne ſauroit y en avoir moins.

Ces trois mots ſerviront à déſigner:

L'un, l'objet ou le SUJET de l'idée.

L'autre, la QUALITÉ qu'on y remarque & par laquelle il intéreſſe.

Le troiſiéme, la LIAISON qu'on aperçoit entre ces deux mots.

Ces trois eſpéces de mots, ſe trouvent dans le tableau que nous avons préſenté à la fin du Chapitre précédent, *Ciceron fut éloquent.*

Nous avons ici trois Parties du Diſcours, fondamentales & très-diſtinctes.

1°. *Ciceron*, indique le ſujet du Tableau.

2°. *Eloquent*, préſente une qualité, une maniere d'être d'un Homme quelconque qui excelle dans l'art de la parole.

3°. *Fut*, fait voir le raport que nous apercevons entre Ciceron & cette qualité; & complette le Tableau, en liant entr'elles ſes diverſes parties.

De ces trois parties, la premiere s'apelle un NOM, parce qu'elle ſert à nommer, à déſigner les objets ou les divers êtres qui exiſtent dans la Nature.

Celle qui eſt placée la troiſiéme, s'apelle ADJECTIF, mot formé d'ADJECTUS qui ſignifie en Latin *ajouté*; parce que les mots de cette eſpéce s'ajoutent à la ſuite du Nom, pour déſigner la qualité qu'on aperçoit dans l'objet que ce Nom déſigne: ou pour mieux dire, parce qu'il ajoute au Nom de l'objet, la connoiſſance de ſes qualités.

Celle qui est placée entre ces deux, & qui est ici le mot *Est*, s'apelle VERBE, du mot latin VERB*um*, qui signifie MOT par excellence, celui sur qui roule toute la force & l'énergie du Tableau, son harmonie entiere, sa vie en quelque sorte, puisque c'est lui seul qui en fait l'ame, qui en unit toutes les parties, qui fait qu'elles forment un Tout unique & vrai.

Telles sont les trois Parties véritablement constitutives du Langage, celles qui en font la base nécessaire, qui doivent se trouver dans tous les Tableaux de la parole, sans lesquelles il n'en pourroit exister un seul, & auxquelles devront se raporter toutes les autres Parties du Discours.

C'est à ces trois parties que doivent être ramenés en derniere analyse tous les discours & toutes les connoissances. Les Ouvrages les plus vastes & les plus compliqués peuvent toujours être réduits à un Tableau aussi simple; & ce n'est même qu'autant qu'on sera en état de les réduire à une peinture aussi serrée & aussi nette, qu'on pourra être assuré d'en avoir une connoissance exacte.

En vain donc l'on entreprendroit d'analyser un Tableau d'idées, une phrase quelconque, celles même qui ne semblent être composées que de deux seules Parties du Discours, comme lorsqu'on dit, *il pleut*, *il tonne*, *il grêle*; ou d'une seule, comme les Latins, qui suprimant *il*, disent dans le même sens *pluit*, *tonitruat*, *grandinat*, si l'on n'a pas des notions claires & distinctes de ces trois parties : mais avec leur secours, il n'est aucun Tableau d'idée, aucune phrase dans une Langue quelconque, qu'on ne puisse analyser.

Le croira-t-on ? L'on suivoit, à l'égard des Langues, des méthodes si fausses, si ténébreuses, si peu raisonnées, que pendant une longue suite de siécles on a confondu les deux parties du discours les plus distinctes, les plus fortement caractérisées, celles qui formoient les deux branches du même raport, le NOM & l'ADJECTIF. L'on n'en faisoit qu'une seule classe.

C'est qu'on ne se rendoit attentif qu'à quelques raports accessoires qui régnoient entre ces deux espéces de mots, plus sensibles encore ou plus nombreux dans la Langue Latine. Mais en se livrant ainsi à des raports accessoires, on négligeoit des différences fondamentales, & sans lesquelles on ne pouvoit que s'égarer.

Aussi les procédés grammaticaux paroissoient toujours envelopés d'un brouillard épais : on ne pouvoit en rendre raison d'une maniere lumineuse,

Les Auteurs de la Grammaire générale & raisonnée, qui les premiers tracerent en François les grands principes qu'on devoit suivre dans l'exposition des procédés grammaticaux & dont l'Ouvrage se soutient depuis près d'un siécle, s'étoient laissés eux-mêmes entraîner à cet égard par le torrent. Ils réunirent le Nom & l'Adjectif dans une même classe, ce nom & cet adjectif entre lesquels doivent se distribuer tous les procédés grammaticaux, qui se trouvoient ainsi confondus de la maniere la plus étrange. De-là & de quelques autres erreurs pareilles, l'obscurité & les embarras qu'offre cet Ouvrage.

L'Abbé GIRARD est le premier, je crois, qui ait aperçu dans ce Royaume, qu'on pouvoit faire mieux; & qui a distingué le nom de l'adjectif.

La Grammaire Philosophique qui parut quelque tems après en Angleterre sous le nom d'HERMÈS, distingua également ces deux Parties du Discours, comme nous l'avons dit ci-dessus.

M BEAUZÉE a senti de même combien il seroit absurde de confondre deux Parties aussi distinctes & aussi essentielles. Il les a également séparées dans sa Grammaire générale remplie d'observations précieuses & profondes.

Le concours de ces Hommes distingués doit faire loi; & désormais on ne doit plus voir de Grammaire, dans laquelle subsiste l'ancienne inexactitude.

Quatriéme Partie du Discours.

A ces trois Classes de mots, il s'en joint une aussi fortement caractérisée que celles-là, prise également dans la Nature même, dont le but est totalement différent de celui qui a donné naissance à ces trois, & que par conséquent on ne doit pas confondre avec elles.

Dans cet exemple, *Ciceron fut éloquent*, l'objet étoit déterminé par son Nom d'une maniere si sensible & si particuliere qu'on ne pouvoit le confondre avec aucun aurre, & que ce Nom suffisoit seul pour le faire reconnoître.

Il n'en est cependant pas ainsi de tous les Noms: un grand nombre embrassent ou peuvent s'apliquer à tous les objets de la même espéce: tels sont les mots *Homme*, *Femme*, *Roi*, *Reine*, *Assemblée*, *Plante*, *Montagne*, &c. Ces mots conviennent à tous les Etres qui sont *Hommes*, *Femmes*, *Rois*, &c.

Toutes les fois donc qu'on voudra les prendre dans un sens individuel,

les apliquer à un ſeul Homme, à une ſeule Femme, à un ſeul Roi, &c. il faudra néceſſairement les accompagner d'un mot qui les tire de cette généralité, qui les individualiſe, qui faſſe connoître préciſément, déterminément entre tous les objets que ce nom déſigne, celui que l'on a en vue.

On ne ſauroit dire, par exemple, du moins ſi l'on veut être clair & peindre un objet particulier :

» Aſſemblée étoit brillante.

» Roi eſt généreux.

» Femme eſt belle.

Ces Tableaux ſont ſi vagues, ſi indéterminés, qu'ils ne peignent rien.

En promenant l'eſprit ſur un trop grand nombre d'objets de la même nature, ſur tous ceux qu'on peut apeller *Aſſemblée*, *Roi* & *Femme*, ils ne le fixent ſur aucun : & comme on ne voit aucun objet déterminé & ſur lequel on puiſſe s'arrêter, le but de la parole eſt manqué, ſes Tableaux ſont obſcurs.

Il a donc fallu inventer des mots qui tiraſſent ces noms de leur ſens vague & indéterminé, pour leur en donner un déterminé & individuel. Ces mots exiſtent, ils exiſtent de tout tems, ils exiſteront toujours.

Tels ſont ceux-ci, LE, CE.

En les ajoutant aux Tableaux précédens, les noms des objets qui en ſont partie, changent de nature; ils deviennent auſſi déterminés, auſſi précis, qu'ils étoient vagues & indécis.

De-là ces Tableaux compoſés de quatre parties diſtinctes.

» L'Aſſemblée étoit brillante.

» LE Roi eſt généreux.

» CETTE Femme eſt belle.

Ainſi, LE, CE, &c. ſont une nouvelle Partie du Diſcours; car ils ne ſont pas des *Noms*, comme Aſſemblée, Roi, &c. ni des *Verbes* comme *eſt*; ni des adjectifs, comme *brillants*, *généreux*, *&c.*

On les apelle ARTICLES, du mot Latin *Articulus*, qui déſigne ces *articulations*, ces *jointures* au moyen deſquelles on meut les divers membres du corps : ces mots ſont en effet comme autant de jointures, au moyen deſquelles les noms ſe lient aux autres mots de la maniere la plus déterminée.

Cinquième.

Cinquiéme Partie du Discours.

Les Hommes sont souvent Acteurs dans les Tableaux de la Parole; mais les rôles dont ils y sont chargés ne sauroient être les mêmes. Tel a le premier rôle, tel autre le second, tandis que d'autres en remplissent un troisieme.

Ici, le premier rôle est sans contredit le rôle de celui qui parle; c'est l'Acteur essentiel: le second rôle sera rempli par ceux qui l'écoutent & auxquels il s'adresse: le troisiéme renfermera ceux dont il parle.

Dans ces occasions cependant, il n'est point question du nom propre de ces Acteurs. Celui qui parle n'a nul besoin de se nommer; il seroit encore fort inutile qu'il déclinât les noms de ceux auxquels il s'adresse, ou de ceux dont il parle & qui sont présens aux yeux ou à l'esprit de ceux auxquels il parle.

Ce qui est essentiel, c'est que celui qui parle se désigne comme l'Être qui parle, & qu'il désigne d'une maniere distincte, entre tous les autres, ceux auxquels il s'adresse, & ceux dont il parle.

Ce qui se fera par une cinquiéme espéce de mots consacrés aux différens rôles qu'on remplit dans le langage & qui conviennent à quiconque parle, ou écoute, ou est le sujet de la conversation.

Ces mots existent; on les appelle PRONOMS, c'est-à-dire, mots qui tiennent la place des noms: car ils désignent les Acteurs du Discours comme Acteurs, d'une maniere aussi déterminée qu'un objet est désigné par son nom; & ils désignent ces Acteurs, dans des occasions où leurs noms ne produiroient pas le même effet.

Dans cette phrase, par exemple,

JE *sais que* VOUS *êtes sages & qu'*IL *est généreux*,

on voit que celui qui dit JE, parle de lui-même; que par le mot VOUS il adresse la parole à des Sages; & que par le mot IL, il désigne un tiers dont il parle, & qui est connu de tous.

Ces Pronoms désigneront donc indistinctement, quiconque aura quelqu'un de ces rôles à remplir, quels que puissent être leurs noms: ils seront donc comme ces masques d'Arlequin ou de Pantalon qui sont portés par quiconque est chargé de jouer un de ces rôles, quoiqu'il ne soit ni Arlequin ni Pantalon.

De-là est venu l'usage d'apeller du nom de PERSONNES, qui en Latin signifie *Acteurs distingués par leurs masques*, les Acteurs du Discours qui sont distingués en effet par les Pronoms *je*, *vous*, *il*, &c. aussi parfaitement que les Acteurs le sont par leurs masques; quoique *je*, *vous*, *il*, ne soient non plus

leurs noms, que le masque d'Arlequin & de Pantalon n'est le visage de ceux qui jouent ces rôles.

Sixiéme Partie du Discours.

Les qualités d'un objet peuvent être inhérentes dans cet objet, & s'y trouver par un effet de sa nature même : c'est ainsi que le Soleil est *brillant* par sa nature ; l'Eau, *limpide* ; une Montagne, *élevée* ; un Cercle, *rond.*

Il en est d'autres qui sont l'effet de l'impression extérieure des autres Êtres, ou l'effet des volontés & des déterminations des hommes, ensorte qu'elles n'existent que pendant la durée de ces effets & qu'elles s'anéantissent avec eux : telles sont celles-ci, *aimé*, *observé*, *assiégé.*

Dans les unes on ne considere les objets qu'en eux-mêmes : dans les autres, on les considere dans leurs raports avec d'autres objets ; les unes sont absolues, les autres relatives.

Ces deux sortes de qualités si différentes, constitueront nécessairement deux Parties du Discours très-distinctes entr'elles & très différentes des autres. L'une dont nous avons déjà parlé, & qui renferme les ADJECTIFS, mots qui désignent les qualités des objets considérés en eux-mêmes.

L'autre Classe qui a beaucoup de raport avec l'adjectif, un si grand raport qu'on seroit tenté de les confondre l'une avec l'autre, désigne un raport de qualité entre deux objets, produite par l'influence de l'un sur l'autre.

Le même raport présentera ainsi l'un de ces deux objets comme actif, & l'autre comme passif ; comme on le voit par ces exemples :

Les hommes *craignant* Dieu :

Dieu *craint* par les hommes :

où CRAIGNANT désigne une qualité active dans les hommes relativement à Dieu ; & où CRAINT désigne une qualité passive dans Dieu relativement à ces mêmes hommes ; & dans lesquels ces deux qualités, l'une active, l'autre passive, désignent un raport commun entre Dieu & les hommes.

C'est dans le même sens qu'on dit *aimant* & *aimé*, *lisant* & *lu*, *voyant* & *vu*, &c.

Les mots qui composent cette Partie du Discours, s'apellent PARTICIPES, parce qu'ils participent de plusieurs idées différentes combinées ensemble, étant adjectifs sous un point de vue, & participant en même tems de *l'activité* & de la *passivité* des Êtres avec lesquels on les associe.

On ne sauroit donc la confondre avec aucune autre Partie du Discours, si l'on veut en avoir des idées nettes & distinctes.

Observations sur ces six Parties du Discours.

Les Parties du Discours que nous venons de parcourir, different si essentiellement les unes des autres par l'idée principale qui les constitue, qu'on ne sauroit les confondre entr'elles, sans resserrer les idées qu'on doit en avoir, & sans laisser sur cet objet l'obscurité dont il a été couvert jusques à présent.

En vain donc, voudrions-nous avec la plûpart des Grammairiens les réduire aux trois premieres, *Nom*, *Verbe* & *Adjectif*, en raportant le *Pronom* au nom, & *l'Article* avec le *Participe* à l'adjectif : nous n'en serions pas plus avancés ; puisqu'il faudroit avoir recours à des subdivisions, qui ne diminueroient en rien notre peine ; & qui seroient exposées à l'inconvénient de nous donner de fausses idées de ces objets, en ne les distinguant pas suffisamment les uns des autres, du moins d'après nos définitions.

Je ou *il* ne sauroient se confondre avec les Noms, puisqu'ils ne nomment qui que ce soit, qu'ils ne sont le nom d'aucun Être : nous ne saurions regarder non plus l'article *le*, comme un adjectif, puisqu'il ne désigne point de qualité.

L'on doit toujours éviter avec soin, des Classes d'objets ou des divisions qui sont inutiles pour nous donner des idées nettes des choses, ou pour nous en faciliter la connoissance ; qui ne servent qu'à charger la mémoire & qu'à étonner l'entendement.

Et si nous mettons l'article, l'adjectif, le participe au rang des Parties du Discours, c'est parce que de cette maniere nous marcherons plus commodément.

Ces six espéces de mots complettent la premiere Classe des Parties du Discours ; celles qui se revêtent de diverses formes, suivant le sujet du Tableau dont elles font partie ; parce qu'étant destinées à ne présenter entr'elles qu'un même rapport, un même Tableau, il faut qu'elles puissent prendre toutes à la fois des formes analogues les unes aux autres pour ne former qu'un tout ; & se trouver à l'unisson les unes des autres, seul moyen de mettre de l'harmonie entr'elles.

C'est ainsi que lorsque le sujet du Tableau sera au singulier, toutes les autres parties, verbe, adjectif, article, &c. seront au singulier ; & qu'elles passeront toutes au pluriel si le sujet du Tableau est au pluriel : que tandis qu'on dit au singulier,

» L'Orateur doit être éloquent,

On dira au pluriel,

» Les Orateurs doivent être éloquens.

IIe. Classe.

Parties du Discours, dont les mots ne changent jamais de Forme.

Les diverses Parties du Discours que nous venons de parcourir, n'ont pas été difficiles à reconnoître : absolument dépendantes du sujet du Tableau, & si étroitement liées avec lui qu'elles portent sa livrée, nous n'avons eu qu'à considérer ce sujet, & nous avons aussitôt aperçu tous ses accompagnemens nécessaires.

Mais jusques à présent, ce sujet ou cet Être n'a été considéré que relativement à lui-même. Cependant les Êtres ne sont pas isolés : ils tiennent tous les uns aux autres ; & telle est la manière dont l'Univers est formé, & dont ses diverses Parties ne présentent qu'un Tout, qu'un seul Tableau, quelqu'immense qu'il soit dans son vaste ensemble, que chacun des Êtres qui le composent a une infinité de raports avec les autres : ensorte que nous ne saurions nous former de justes idées d'un Être quelconque, sans y joindre celles des raports qu'il soutient. Voyez, par exemple, la multitude de ceux qu'offre l'idée d'une jeune personne : elle tient à celle d'un Pere, d'une Mere de Famille ; elle offre un ensemble de jeunesse, de graces, d'étourderie, d'instruction, &c. L'idée d'un Etre en général se lie à celles du tems, de situation, de mouvement ou de repos, de forme, de matiere, &c. L'idée d'action se lie avec celle des objets sur lesquels on agit, avec lesquels on agit, en faveur desquels on agit, &c.

Ainsi le sujet d'un Tableau avec toutes ses dépendances est sans cesse lié avec les sujets d'autres Tableaux, eux-mêmes à la tête comme lui, d'un grand nombre de mots : il faudra donc nécessairement des mots qui servent à unir ces divers Tableaux & tous ces raports, d'une maniere qui n'en fasse qu'un seul tout.

Ces mots différens de tous ceux que nous venons d'examiner, formeront de nouvelles Parties du Discours, dont le caractère distinctif sera de ne changer jamais de forme, parce que, faits pour lier deux objets différens, ils ne peuvent prendre la livrée d'aucun des deux : ainsi, ils n'éprouveront jamais aucun de ces changemens, auxquels sont exposés les autres espéces de mots dont nous avons parlé & qui sont faits pour revêtir les formes du mot principal qui les commande.

Auſſi quelques Grammairiens, frapés de cette différence, ſans pouvoir trop s'en rendre raiſon, envelopérent les Parties du Diſcours qui forment cette ſeconde Claſſe ſous le titre commun de PARTICULES ; mot qui par lui-même ne préſente d'autre idée à l'eſprit que celle de *petite portion* ou *portiuncule* ; & que l'on a rejetté à cauſe de cela ; mais qu'on pourroit adopter néanmoins, en diſant que l'on entend par-là toutes ces Parties du Diſcours, qui ne ſubiſſant jamais aucun changement de forme, ſont contenues toutes entieres en un ſeul mot, très-court lui-même ; & ſont dénuées par conſéquent de cette variété qui diſtingue les autres Parties du Diſcours, & ſur-tout le verbe, & qui les fait paroître ſous mille formes plus intéreſſantes les unes que les autres.

Cette ſeconde Claſſe contiendra diverſes eſpéces de mots, deſtinés, les uns à marquer les diverſes nuances de nos qualités & de nos actions ; les autres, à lier les objets en raport les uns avec les autres ; des troiſiémes, à lier divers Tableaux d'idées : il y en aura encore pour exprimer les affections de notre ame qui accompagnent nos idées, ſans ſe mêler ou ſe confondre avec elles.

Premiere Partie du Diſcours de la deuxième Claſſe.

La même action, le même état, la même qualité ſont ſuſceptibles d'une infinité de nuances : car deux perſonnes ne poſſéderont pas la même qualité dans le même dégré : elles ne s'acquitteront pas de la même action également ; les uns y feront paroître plus d'adreſſe, les autres plus de vivacité, des troiſiémes plus d'intelligence, &c.

Il faudra donc des mots qui expriment ces diverſes nuances ; & ces mots ne changeront point de forme, puiſqu'ils ne tiennent ni au ſujet principal, ni à l'enſemble du Tableau ; qu'ils ne ſervent qu'à déterminer quelques-unes de ſes Parties ; avec leſquelles leur raport eſt ſi ſenſible, que tout autre ſecours ſeroit inutile pour le manifeſter.

Ces mots néceſſaires pour ces diverſes nuances exiſtent, & exiſtent dans toutes les Langues, parce que tous les Peuples en ont ſenti la néceſſité : tels ſont ceux-ci : *bien*, *ſupérieurement*, *parfaitement*, *&c.* *mal*, *moins*, *peu*, *&c.*

S'aſſociant à toute ſorte de Tableaux ſans éprouver aucun changement, on dira également :

Il écrit *bien* : &, ils écrivent *bien*.

Il chante *parfaitement*, & ils chantent *parfaitement*.

J'ai *peu* lu : ils ont *peu* lu.

Ces Mots ſont apellés ADVERBES, c'eſt-à-dire, *Mots faits pour les Verbes*, pour les accompagner, parce qu'ils ſervent à déterminer leur ſignification, ou les nuances des qualités & des actions qu'ils expriment.

Deuxiéme Partie.

Les Objets exiſtans ſont liés entr'eux par divers raports, nous venons de le voir, par des raports de place, de ſituation, de cauſe, de motif, &c. Ou pour mieux dire, tout raport ſupoſe deux objets en liaiſon : un fils ſupoſe un pere; un pere ſupoſe un fils : l'idée de ſituation ſupoſe un objet ſitué & une place où il eſt ſitué : l'idée de capacité ſupoſe un contenant & un contenu

Il faudra donc des mots qui lient ces objets aux raports, & qui puiſſent les lier ſous tous les raports poſſibles.

Dans ces Phraſes, par exemple :

» Le Ciel fut irrité CONTRE les Hommes, à cauſe de leurs vices.

» Céſar perdit la vie, DE la main même de ſes amis »,

ces mots CONTRE & DE, font voir, l'un, un raport entre les Hommes & le Ciel irrité : l'autre, un raport entre la mort de Céſar, & la main de ſes amis.

Les mots qui marquent ces raports, ſeront toujours placés comme ici entre les deux objets en raport : ils précéderont ainſi conſtamment le ſecond de ces objets. C'eſt ce qui les fit apeller par les Latins PRÉPOSITIONS ; c'eſt-à-dire, *Mots placés avant*, c'eſt-à-dire avant le mot qui complette le raport, & elles conſervent ce nom dans nos Langues Modernes.

Troiſiéme Partie.

Une idée principale en amene ſouvent un grand nombre à ſa ſuite pour l'apuyer, pour l'embellir, pour la déveloper : alors on voit diverſes idées ſe ſuccéder rapidement, en s'uniſſant les unes aux autres.

Cette nouvelle opération exigera donc de nouveaux mots, qui lui ſoient aſſortis & qui marquent l'union de ces diverſes idées, en même tems qu'ils indiqueront le but divers pour lequel on les réunit, qu'ils ſeront aſſortis aux différens raports des idées qu'ils uniſſent,

Ces Vers de Boileau offrent plusieurs mots de cette espèce:

» Ma Muse en l'attaquant, charitable & discrette,
» Sait de l'homme d'honneur, distinguer le Poëte....
» Qu'il soit doux, complaisant, officieux, sincere,
» On le veut, j'y souscris, ET suis prêt à me taire.
» MAIS que pour un modéle, on montre ses écrits,
» Qu'il soit le mieux renté de tous les beaux esprits;
» COMME Roi des Auteurs, qu'on l'éleve à l'Empire,
» Ma bile alors s'échauffe ET je brûle d'écrire.

Ces trois ET, ces trois QUE, ce MAIS & ce COMME, sont autant de mots qui unissent diverses idées, & qui n'en forment qu'un seul Tableau composé de toutes ces Parties.

Les mots de cette espéce s'apellent CONJONCTIONS; c'est-à-dire, mots au moyen desquels on lie les idées les unes aux autres, afin qu'elles ne forment qu'un Tout.

Quatrième Partie.

Notre ame, vivement émue par l'impression des objets extérieurs, ou par le sentiment de ses propres besoins, de ses plaisirs ou de ses maux, manifeste les divers effets de ces sensations, par des cris d'étonnement, & par des exclamations qui en portent l'empreinte. Les sons qui en proviennent forment une espéce de mots, qui n'ont rien de commun avec tous ceux dont nous venons de parler, parce qu'ils se suffisent à eux-mêmes; que seuls, ils expriment tout ce qu'ils ont à dire. C'est par cette raison que presque tous les Grammariens ne les ont pas mis, soit de fait, soit de droit, au nombre des Parties du Discours. Ils peuvent cependant se joindre à notre seconde Classe; puisque ne s'unissant jamais à un autre mot, ils ne sont jamais dans le cas de changer de forme.

Tels sont ceux-ci : AH ! HÉLAS ! OH !

On apelle ces mots INTERJECTIONS, du Latin *inter*, entre, & *jactus*, jetté; parce que ces mots, expression de nos sensations, sont *jettés* par *intervalles*, suivant l'effet des sensations, & *semés* çà & là *entre* les diverses portions du Discours qu'ils semblent interrompre & suspendre.

Récapitulation.

Nous pouvons donc compter dix Parties du Discours, subdivisées en deux classes, & dont nous traiterons dans cet ordre.

Premiere Classe.

Le Nom.	Le Pronom.
L'Article.	Le Participe.
L'Adjectif.	Le Verbe.

Deuxieme Classe.

La Prépofition.	La Conjonction.
L'Adverbe.	L'Interjection.

Toutes communes de droit ou de fait à tous les Peuples, toutes indifpenfables, toutes rempliffant dans la parole des fonctions différentes, & qui ne permettent point de les confondre : toutes fe reconnoiffant à des définitions qui leur font propres, qui ne fauroient convenir à aucune autre.

Auffi, quelque Divifion que l'on fuive, foit que réuniffant le pronom avec le Nom, l'Adjectif avec l'Article & le Participe, l'Adverbe avec la Prépofition, &c. l'on n'en compte que trois ou quatre ; foit qu'en les féparant, on en faffe monter le nombre plus haut, on fera toujours obligé de revenir à ces dix, en derniere analyfe. Enforte qu'une difpute à cet égard, ne feroit qu'une pure difpute de mots.

CHAPITRE V.

Tableaux de différentes efpéces qui en réfultent.

DE ces différentes Parties du Difcours, réfultent des Tableaux fort différens les uns des autres; les uns font fimples, les autres compofés : les uns n'annoncent que de fimples qualités, les autres repréfentent des actions : les uns n'omettent rien, les autres laiffent à l'intelligence des hommes à fupléer le plus de mots qu'il fe peut. Chacun d'eux produit des effets divers, qui influent néceffairement fur la peinture de nos idées : nous ne faurions donc aller plus loin, fans jetter un coup-d'œil fur ces diverfités : elles éclaireront l'enfemble de notre marche.

I. *Tableau*

I.

TABLEAUX de nos idées, considérés relativement à leur simplicité.

A cet égard, les Tableaux de nos idées sont simples, complexes, & composés.

1°. Ils sont SIMPLES, lorsqu'ils ne renferment qu'une seule idée, un seul sujet, un seul attribut: lorsque nous disons, par exemple, *le Soleil est brûlant*; *l'Eau est glacée*; *le Temps est orageux.*

2°. Ils sont COMPOSÉS lorsqu'ils offrent plusieurs Êtres différens réunis à la même qualité, comme celui-ci:

» Alexandre, César, Attila, Gengiskan, furent les fléaux du genre
» humain.

Ou lorsqu'ils offrent plusieurs qualités réunies au même Être, comme dans ces louanges du Loup au Limier:

Que tu me parois beau, dit le Loup au Limier,
» Net, poli, gras, heureux & sans inquiétude;

& par lesquelles il lui attribue six qualités différentes.

Ils sont encore Complexes, lorsque quelques-uns de leurs membres ne peuvent être exprimés que par la réunion de plusieurs mots: tel celui-ci:

» L'Univers est l'ouvrage d'un Être Tout-Puissant, qui réunit toutes les
» perfections & toutes les connoissances.

Les Tableaux de nos idées sont COMPOSÉS, lorsqu'ils sont formés par la réunion d'un grand nombre de Tableaux simples, liés les uns aux autres par des conjonctions ou par le sens, pour ne former qu'un seul tout, de même que les diverses parties du corps ne font qu'un Tout, au moyen de leur liaison les unes avec les autres.

II.

TABLEAUX de nos idées, relativement à la nature des qualités de leurs objets.

Les qualités d'un objet quelconque, sur-tout de l'objet principal du Tableau, peuvent désigner, ou sa maniere d'exister, ou ses actions, ou ce qu'il éprouve de la part des autres êtres.

De-là trois sortes de Tableaux très-différens dans leur nature & dans leur expression, & que nous pouvons apeller :

Tableaux ÉNONCIATIFS.

Tableaux ACTIFS.

Tableaux PASSIFS.

Les premiers énoncent la simple existence, avec telles ou telles qualités ; comme ceux-ci :

La Terre est RONDE ; l'Homme est RAISONNABLE.

Les seconds présentent les objets comme agissans ; tels sont ceux-ci :

» Jules César conquit les Gaules, & subjugua l'Empire Romain.

» Colomb découvrit le Nouveau Monde.

» Les Hommes passent, sans cesse, d'une action à une autre.

Les troisiémes peignent les Êtres comme objets de quelqu'action : ceux-ci sont nécessairement l'inverse de ceux-là. Tels sont ces Tableaux :

» Les Gaules furent conquises, & l'Empire Romain subjugué, par Jules
» César.

» Le Nouveau Monde fut découvert par Colomb.

» L'Univers fut formé par la Divinité.

Il n'est point d'Homme qu'on ne puisse peindre, tout à la fois, de ces trois manieres, parce qu'il n'existe point d'Homme qui ne renferme quelque qualité, qui ne se porte à quelqu'action, ou qui ne reçoive l'impression de quelqu'Agent.

Tel est ce Tableau :

» ERMINIE est une femme accomplie : sensible & belle, elle emploie ses
» jours à faire du bien : elle est chérie & respectée de tous ceux
» qui la connoissent.

Ces Tableaux différent autant par la nature des mots qui expriment cette diversité de qualités, que par cette différence même de qualités ; & il falloit qu'il en fût ainsi, afin que la peinture fût plus conforme à son modéle, & que le contraste de ces Tableaux fût plus sensible & plus énergique.

Ainsi ceux de la premiere espéce ne sont composés que d'Adjectifs, de cette Partie du Discours dont nous avons dit qu'elle ne peignoit que les qualités des Êtres, considérées en elles-mêmes, & indépendamment de toute action de ces Êtres.

Ceux de la seconde & de la troisiéme espéce sont composés de PARTICIPES ; Partie du Discours que nous avons dit n'exprimer que les qualités qui sont relatives aux actions des Hommes, & qui se divisent en deux classes ; *Parti-*

cipes *actifs* & *Participes passifs*, à cause du double raport que supose une action ; une action ne pouvant avoir lieu sans la considération de deux Objets ; dont l'un agit, & dont l'autre éprouve l'effet de cette action.

Il est vrai que dans les Exemples que nous avons donnés à l'égard des Tableaux de la seconde espéce, ou des Tableaux actifs, on ne voit point de Participes : mais observez aussi qu'on n'y voit point le Verbe Est, qui est si essentiel dens les Tableaux de nos idées, & qu'offrent les Tableaux *énonciatifs*, & les Tableaux *Passifs*.

Il s'est donc fait ici un mêlange du Verbe Est, & du Participe *Actif*, ou plutôt on leur a substitué une *formule* plus briéve, qui en tient la place, & qui tire d'eux toute son énergie, comme nons nous en assurerons dans la suite : observation qui fera disparoître une des plus grandes difficultés qu'offroit l'étude de la Grammaire, & qui a pour objet les Verbes Actifs.

I I I.

Tableaux des idées, considérés relativement à l'expression de leurs diverses Parties.

Ce que nous venons de dire au sujet des Tableaux actifs, dont le Participe & le Verbe *Est* ont disparu, nous fait voir qu'il existe des Tableaux de la parole, irréguliers en apparence, & dans lesquels on ne sauroit reconnoître avec toute la précision nécessaire, les Parties du Discours dont nous avons fait l'énumération. Ces phrases, *il va*, *il fait*, *il aime*, *j'écris*, *je lis*, semblent anéantir tous nos principes ; ces principes où nous posons, comme une vérité incontestable, que la peinture d'une idée quelconque exige trois termes ; un sujet, une qualité, un mot qui les unisse. Ici, au contraire, il n'y a que deux termes ; & dans plusieurs Langues, il n'y en a même qu'un seul. L'Italien, par exemple, dit *è*, au lieu de *il est* : tout comme le Latin dit *est*, dans le même sens ; & le Grec, *esti*.

Ces Tableaux irréguliers sont pourtant très-communs dans toutes les Langues : s'ils ne frappent pas dans les Langues maternelles, parce que l'habitude fait qu'on n'en est point étonné, ils arrêtent sans cesse dans les Langues étrangères, où tout est nouveau : ils arrêtent sur-tout le Grammairien qui veut les analyser, & qui trouve sans cesse ses principes en défaut.

Mais ne nous laissons pas séduire par cette aparence trompeuse : pour peu que nous voulions percer au-delà de son écorce, nous verrons que ces pré-

tendues irrégularités sont conformes aux principes les plus rigoureux de la Grammaire, toujours fondés sur le vœu de la Parole.

Elle cherche à se raprocher, le plus qu'elle peut, de la rapidité de la pensée ; mais, pour y parvenir, elle ne se contente pas de rendre ses mots très-courts, de n'avoir sur-tout que des monosyllabes très-simples pour les mots qui reviennent continuellement dans le Discours, tels que les articles, les conjonctions, les pronoms, la plûpart des noms & des verbes, comme *ce*, *le*, *un*, *que*, *je*, *vous*, *lui*, *ceci*, *nez*, *main*, *pied*, *chef*, *&c.* mots dont le nombre est très-considérable en toute Langue ; ce qui abrége beaucoup le Discours, qui deviendroit à charge si ces mots étoient plus longs, par la peine qu'ils donneroient pour s'en souvenir, & par le tems qu'on perdroit en vain à les prononcer. La Parole s'est encore ménagé deux autres ressources, non moins heureuses, pour parvenir au même but avec autant de succès.

1°. Elle fond plusieurs mots en une seule syllabe, afin de gagner plus de tems, & d'arrêter l'attention sur moins d'objets. C'est ainsi qu'au lieu de dire, par une phrase longue & pédantesque, *ce livre est le livre de moi*, nous disons *c'est mon livre*, où CE, tient la place de *ce livre* ; & MON, celle de ces trois mots, *le . . . de moi*: exemple par lequel on peut juger de l'économie singulière que la Parole fait du tems, par ce moyen.

2°. Elle suprime tout mot qui ne seroit point nécessaire pour l'intelligence du Tableau, & qui se supplée sans peine par la réunion des autres. Dans cette phrase, par exemple : *Des Savans sont persuadés que cet Auteur est utile ; d'autres, non*: combien de mots & de parties du Discours ont été omises ? mais qu'on n'a supprimées que parce qu'elles n'auroient rien ajouté à la clarté & à la force du Discours en étant exprimées, & n'auroient fait que fatiguer l'attention : car, c'est comme si l'on avoit dit : *Un grand nombre d'Hommes* Savans sont persuadés que *l'*Auteur *dont nous parlons* est utile ; *Un grand nombre* d'autres *sont persuadés que cet Auteur n'est pas utile.* Phrase qui ne fait que fatiguer par sa longueur insipide, sans dire rien de plus.

C'est ainsi que le Discours s'approche, le plus qu'il est possible, de la rapidité de nos idées ; qu'on n'est point arrêté par une foule de mots qui ne disent rien ; qu'on parvient à cette briéveté que recommande HORACE (1) :

> *Est brevitate opus, ut currat Sententia, neu se*
> *Impediat verbis lassas onerantibus aures.*

(1) Liv. I. Sat. x. 9.

» Soyez concis dans vos discours, afin qu'ils s'avancent rapidement & » qu'ils ne se retardent pas eux-mêmes, par des mots qui achevent d'accabler » l'oreille fatiguée. »

C'est sur-tout dans les momens où l'on a besoin du plus pressant secours, & dans ceux où l'ame est entraînée par les sentimens les plus impétueux & les plus oposés, qu'on a recours à ces façons de parler; qu'on passe par-dessus une exactitude grammaticale, nécessaire sans doute pour rendre la peinture des idées plus finie, plus réguliere; mais incompatible avec la situation dans laquelle on se rencontre: alors on voudroit être aussi concis que le geste, aussi rapide que le tems; on écarte donc le plus de mots qu'on peut; on n'exprime que ceux qui sont nécessaires pour remuer fortement; on laisse à l'intelligence des autres à deviner ce qu'on ne dit pas.

L'on a encore recours à ces formules abrégées, pour éviter la monotonie d'une marche toujours la même. Il en est dans les Langues comme dans le Physique; la variété y plaît, autant que l'uniformité paroît insipide. Mais, par le moyen dont il s'agit ici, on diversifie ses expressions à l'infini: ce que l'on a dit d'une maniere, on le répéte d'une autre; à un Tableau d'une espéce, en succéde un très-différent; ce qui soutient infiniment plus l'attention, que fatigueroit un son ou une harmonie toujours la même.

Qu'on réfléchisse sur la langueur & la monotonie insuportable que répandroit dans le Discours l'usage de peindre les trois sortes de Tableaux dont nous avons parlé, *Enonciatifs*, *Actifs & Passifs*, toujours de la même maniere, tous par le Verbe *Est*; qu'on dit également *il* EST *sage*; *il* EST *lisant*; *il* EST *aimé*: & l'on ne sera pas surpris qu'on ait cherché à varier ces formules.

De-là ces *mots amphibies*, comme MON, qui n'apartenant à aucune partie du Discours en particulier, semblent hors de toute régle: de-là ces *phrases* singulières qu'on ne peut soumettre à la même analyse que les autres, & qui paroissent l'effet d'un usage capricieux & fantasque; mais dont dépendent en grande partie la finesse & l'énergie des Langues.

Plus une Langue est vive & se raproche du geste, & plus elle sera remplie de phrases pareilles: elles seront donc très-communes dans les Langues d'Orient: elles abondent dans la Langue Latine, & nos Langues modernes en font aussi un grand usage.

C'est ainsi que nous abrégeons les Tableaux actifs, en disant *il lit*, au lieu de dire *il est lisant*; & que les Latins abrégent également les Tableaux passifs en disant, par exemple, *amatur*, au lieu de *ille est amatus*, il est aimé.

La Grammaire doit donc s'occuper eſſentiellement de ces objets : elle en doit déveloper les cauſes & les effets.

Elle donne à ces formules abrégées le nom d'Ellipses, d'un mot Grec qui ſignifie *omiſſion, action de laiſſer*.

Pluſieurs Grammairiens s'en ſont occupés avec beaucoup de ſuccès. Si cet Objet renferme encore quelqu'obſcurité, c'eſt peut-être parce qu'ils ne l'ont pas aſſez fondu avec l'enſemble de leurs Ouvrages, & parce qu'ils ont rejetté à la fin ce qu'ils en ont dit.

Afin d'éviter cet inconvénient, nous en parlons dès à préſent ; nous le lions avec nos grands principes ; & nous nous en ſervirons comme d'une clef eſſentielle pour réſoudre les difficultés qu'offriront ſucceſſivement, à cet égard, toutes les Parties du Diſcours : car il n'en eſt aucune relativement à laquelle on n'ait fait uſage de l'Ellipſe ; & qui ne renferme des choſes très-obſcures, ſi l'on n'a pas recours à cette maniere de les expliquer.

A cet égard, nous verrons deux ſortes d'*Ellipſes*, d'où réſulteront des *Noms Elliptiques* & des *Phraſes Elliptiques*.

Les Mots Elliptiques, ſeront ceux qui tiennent lieu de pluſieurs parties du Diſcours, tels que *y*, *en*, *mon*, *&c.*

Les Phrases Elliptiques, ſeront celles dont on aura ſuprimé quelque partie du Diſcours, quelque mot, parce que cette omiſſion les rendoit plus conciſes, ſans nuire à leur clarté.



PARTIE SECONDE.

DES PARTIES DU DISCOURS QUI CHANGENT DE FORME.

CHAPITRE PREMIER.

DU NOM.

PREMIERE PARTIE DU DISCOURS.

Tous nos Discours roulent sur quelque objet, sur ces objets que renferme l'Univers dans sa vaste enceinte : c'est toujours un objet qui compose la base des peintures que forme la Parole : sans eux, il n'y auroit nulle connoissance, nulle comparaison, nul langage. Lors même que nous parlons de choses qui paroissent les moins relatives aux objets, telles que les qualités & les actions, c'est toujours un objet que nous avons en vue ; ou ceux dans lesquels résident ces qualités, ou ceux qui operent ces actions, ou ceux auxquels elles se rapportent.

§. I.

Pourquoi le Nom est la premiere des Parties du Discours.

Le Nom, cette Partie du Discours qui désigne les Êtres, ces objets existans ou qu'on supose exister, & sans lesquels il ne peut y avoir nul discours, nulle peinture, le *Nom*, dis-je, marchera donc nécessairement à la tête des Parties du Discours : car ce n'est point le hazard, ce n'est point le caprice qui déciderent de leur rang & de leur prééminence ; leur place leur fut assignée par la Nature, par cette même Nature qui en avoit fixé le nombre. C'est elle, elle seule qui peut nous conduire efficacement dans le dédale obscur des régles du langage : elle le fait par des moyens si simples, si lumineux, si sensibles, qu'on ne peut s'égarer en la prenant pour guide.

Nous pourrons bien quelquefois nous tromper dans sa recherche, ne pas arriver jusques aux vrais motifs de ce qu'elle a établi : mais ces erreurs, mais cette ignorance ne doivent retomber que sur nous : nous n'aurons pas tous

vu ; mais nous aurons aperçu la vraie maniere de voir, nous l'aurons aperçue d'une maniere ferme, nous l'aurons indiquée aux Hommes ; s'ils la goûtent, s'ils la ſuivent, notre but eſt rempli, nous n'avons plus rien à déſirer ; nous recevrons comme un don du Ciel, tout ce qui contribuera à nous éclairer ſur ce que nous n'aurons pu apercevoir.

§. 2.

Utilités des Noms.

C'eſt par les Noms, que les Hommes déſignent les uns aux autres, tous les Êtres exiſtans & qu'ils font connoître à l'inſtant ceux dont ils veulent parler, comme s'ils les mettroient ſous les yeux, comme s'ils les peignoient : qu'on entende prononcer le nom d'un objet connu, on le voit auſſitôt comme s'il étoit préſent : on le voit auſſi clairement, auſſi nettement que s'il frapoit les yeux.

Ainſi dans la retraite la plus iſolée, dans la nuit la plus profonde, nous pouvons paſſer en revue l'univerſalité des Êtres; nous repréſenter nos parens, nos amis, tout ce que nous avons de plus cher, tout ce qui nous a frapé, tout ce qui peut nous inſtruire ou nous récréer; & en prononçant leur nom, nous pouvons en raiſonner avec nos pareils d'une maniere auſſi ſûre que ſi nous pouvions les montrer au doigt & à l'œil.

C'eſt que cette faculté admirable tient au ſouvenir, à cette facilité dont nous ſommes doués, de nous repréſenter tout ce que nous avons vu, quoiqu'il ne ſoit plus ſous nos yeux ; & de nous rendre ainſi l'Univers toujours préſent, en le concentrant pour ainſi dire en nous-mêmes.

Par les Noms, nous tenons ainſi regiſtre de tout ce qui exiſte, & de tout ce que nous avons vû; même de ce que nous n'avons jamais vu, mais qu'on nous a nommé, en nous le faiſant remarquer par ſes raports avec les objets que nous connoiſſons.

Auſſi n'exiſte-t-il aucun Être, dont on puiſſe avoir beſoin de rapeller le ſouvenir, qui n'ait ſon nom; puiſque ce n'eſt que par cette eſpéce d'anſe qu'on peut le ſaiſir, & le mettre ſous les yeux : auſſi dès qu'on entend parler d'un objet inconnu, demande-t-on à l'inſtant ſon nom, comme ſi ce nom ſeul le faiſoit connoître : mais ce nom rapelle un objet auquel on attache telle idée, il le ſuplée en quelque ſorte, & cela ſuffit.

Ne ſoyons donc pas étonnés que l'Homme qui parle de tout, qui étudie tout,

tout, qui tient note de tout, ait donné des Noms à tout ce qui exiſte : à ſon corps & à toutes ſes parties, à ſon ame & à toutes ſes facultés, à cette multitude prodigieuſe d'Êtres qui couvrent la Terre ou qui ſont cachés dans ſon ſein, qui rempliſſent les Eaux, ou qui traverſent ſans peine la vaſte étendue de l'air : au Ciel, & à tous les Êtres qui y brillent, & à tous ceux que ſon eſprit y conçoit : qu'il en donne aux Montagnes, aux Fleuves, aux Rochers, aux Forêts : à ſes habitations, à ſes champs, aux fruits dont il ſe nourrit : à ces Inſtrumens de toute eſpéce avec leſquels il exécute les plus grandes choſes ; à tous les Êtres qui compoſent ſa Société ; à une femme chérie ; à des enfans, objets de toute ſon eſpérance ; à des amis auxquels ſon cœur eſt attaché & qui lui rendent la vie précieuſe ; à des Chefs qui veillent pour lui. C'eſt par leur nom que ſe perpétue d'âge en âge le ſouvenir de ces Perſonnages illuſtres, qui mériterent du genre humain par leurs bienfaits ou par leurs lumieres.

Il fait plus : tantôt il donne des Noms à des objets qui ne ſont pas exiſtans : tantôt il en donne à une multitude d'Êtres, comme s'ils n'en formoient qu'un ſeul : ſouvent même, il donne des Noms aux qualités des objets, afin d'en pouvoir parler de la même maniere qu'il parle des objets dans leſquels ces qualités ſe trouvent.

Ainſi, les Êtres ſe multiplient en quelque ſorte pour lui à l'infini, puiſqu'il éléve à ce rang ce qui n'eſt pas, & les ſimples manieres d'être des objets exiſtans. De-là, différentes eſpéces de Noms, que nous allons parcourir rapidement.

§. 3.

Des différentes eſpéces de Noms.

Comme nous diſons, *Soleil*, *Lune*, *Ciel*, *Terre*, mots par leſquels nous déſignons des Êtres exiſtans, nous diſons également *Homme*, *Plante*, *Fleuve*, *Maiſon* ; mots qui ne ſont le nom d'aucun Être en particulier ; mais qui nous préſentent tous ceux qui ſont de la même nature, & qui deviennent ainſi de la plus grande utilité pour nous donner des idées nettes de tous les Êtres, ſans qu'on ſoit accablé par leur nombre, comme on le ſeroit ſi l'on ne pouvoit les conſidérer que dans les individus.

Nous diſons également *Blancheur*, *Hauteur*, *Rondeur*, *Bonté*, *Amitié*, *Bienfaiſance*, &c. déſignant par-là, non des Etres, mais les qualités du corps ou de l'ame, conſidérées comme objet de nos idées, comme l'Être ou

la chose dont nous nous occupons, que nous nous peignons, abstraction faite de tout ce dans quoi elles se trouvent, & dont nous envisageons les raports avec de vrais Êtres.

Invention admirable, qui donne une facilité extrême pour rendre le discours plus rapide, plus énergique, plus utile par-là même.

Dans cette phrase, par exemple, *la France est un Royaume d'une vaste étendue*, nous voyons ces trois sortes de Noms:

France, est le Nom d'un objet individuel, d'un Pays.

Royaume, est le Nom de tous les Pays qui sont gouvernés comme la France.

Étendue, est le nom d'une qualité considérée comme si elle existoit seule, comme si elle avoit une existence à part, séparée de celle des Êtres dans lesquels elle se trouve.

De ces trois espéces de Noms, la premiere s'apelle Nom propre, ou individuel, parce qu'il est borné à celui qui le porte, qu'il lui appartient en *propre*, sans partage, sans division.

La seconde s'apelle Nom apellatif, parce qu'il sert à donner une *apellation* commune à tous les Êtres de la même espéce.

La troisiéme s'appelle Nom abstrait, parce qu'on le donne à un des États sous lesquels un Être quelconque peut être envisagé, comme si cet état étoit un être réel, considéré en lui-même, & en mettant à l'écart cet Etre lui-même & ses autres qualités, dont on fait ainsi abstraction pour ne s'occuper que d'une seule.

Le premier de ces Noms peint un individu dans son ensemble, dans ce qui le constitue, dans ce qui fait qu'il est un tel Être, & qui ne se trouve qu'en lui.

Le second de ces Noms le peint sous les qualités qui lui sont communes avec tous les autres Êtres de la même espéce.

Le troisiéme le peint comme s'il n'étoit composé que d'un seul trait, comme s'il n'étoit qu'étendu, qu'il fût seulement large, rond, bon, mauvais, grand, &c. comme si cette qualité étoit tout l'Etre.

Relativement à ce dernier nom, on ne considere un objet que dans une seule qualité : relativement au second, on le considere dans ce en quoi il ressemble aux Êtres de la même espéce : relativement au premier, on le considere dans cet ensemble qui fait qu'il est *lui*, & non tel autre.

Cette division des Noms en Propres, Apellatifs & Abstraits, n'est donc point idéale : prise dans la Nature, elle est absolument necessaire pour la per-

fection du langage; on ne sauroit donc la passer sous silence. On pourroit, à toute force, confondre les noms abstraits avec les noms apellatifs; car dans les noms apellatifs on fait abstraction de tout ce qui étoit propre à chaque individu : cependant les noms abstraits sont encore très-différens des noms apellatifs; car ceux-ci conservent toujours l'idée d'une substance existante, comme les noms d'*Arbre*, de *Montagne*, d'*Homme*, &c. au lieu que ceux-ci, *blancheur*, *largeur*, &c. ne considerent qu'une seule qualité, & la considerent comme si elle seule composoit un Être réel & complet.

Telle est l'utilité des mots de cette troisieme Classe, qu'ils deviennent le sujet d'autant de Tableaux qui n'existeroient pas sans cela, & qui sont d'une ressource infinie pour analyser les Ètres, & pour les connoître infiniment mieux par ces décompositions. Le langage s'en empare comme s'ils étoient de vrais Noms, des Noms d'Etres apellés *candeur*, *sagesse*, *marche*, ou de telle autre maniere : il en use par analogie, comme s'ils étoient des Noms d'Êtres existans; il les soumet à ses régles, à son analyse, à son génie : il s'éléve ainsi à des idées qu'il n'auroit pas eues sans cet artifice; & il en forme des Tableaux qui ne laissent rien à desirer pour la perfection de nos connoissances, en faisant que tout devient l'objet de notre examen, de nos recherches, de notre méditation; les qualités des objets, comme les objets eux-mêmes, ce qu'ils ont de commun & ce qu'ils ont de propre : qu'en un mot rien ne se dérobe à notre analyse, & à notre pinceau.

§. 4.

Origine ou Etymologie du mot NOM.

Mais avant d'aller plus loin, cherchons quelle fut l'origine d'un mot aussi remarquable & aussi simple.

Ce mot est composé de deux consonnes unies par une voyelle : s'il est commun à plusieurs Langues, les consonnes ne changeront, pas ou très-légerement; car ce sont les consonnes & la signification d'un mot qui le constituent, qui en font l'essence; tandis que les voyelles varient autant qu'il est possible : ainsi ce mot que nous prononçons NOM, pourra être prononcé ailleurs *nam*, *nem*, *nim*, *num*, sans cesser d'être le même, s'il conserve le même sens.

Nous le trouvons d'abord chez les Latins; ils le prononcerent NOM-*en*, en y ajoûtant une terminaison à leur mode.

Nous le trouvons aussi chez les Grecs : mais ce Peuple babillard & si sensible à l'harmonie, le fit précéder d'une voyelle : il devint chez eux le mot *o*-NOM-*a*, qu'ils prononcerent *ónym* dans les composés, d'où vint *syn-onyme*.

Ces Peuples n'en furent pas les inventeurs; car il leur est commun avec une multitude de Nations, mais qui presque toutes le prononcent *Nam*.

Les Indiens disent *Naom* pour Nom.

Les Persans, *Nam*.

Les Germains, *Name*.

Les Anglois, *Name*.

Les Anglo-Saxons, *Nama*, *Noma*, *Nome*.

Les Goths, *Namo*.

Les Suédois, *Namn*.

Les Irlandois, *Ainim*.

Les Gallois, *Enwm*.

Les Hébreux ont ce même mot : mais ils le prennent dans un sens analogue. NAM signifie chez eux *Parole* en général, parole vraie & certaine; sentence : & NAMA, parler, dire, prononcer; 2°. affirmer, assurer.

De-là vinrent les Conjonctions Latines NAM & ENIM, qui furent des Conjonctions affirmatives comme notre *Car*, & qui tirerent leur force de cette valeur primitive de *Nam*.

On voit par-là combien il étoit inutile d'en attribuer l'invention aux Latins ou aux Grecs, n'étant né ni chez les uns ni chez les autres, mais ces deux Peuples en ayant été redevables à de plus anciens.

Afin de parvenir plus facilement à son origine, observons que la consonne *m*, n'est ici que par accident, la voyelle *o* s'étant simplement nazalée; ensorte que ce mot se prononçoit primitivement *No* ou *Nw*; par un *o* fort long, qui se changea aisément en nazale.

Aussi les Descendans des anciens Celtes le prononcent sans *m*.

Chez les Cornouailliens, *A-now*,

Chez les Bas Bretons, *Ha*-NO, & *Ha nw*,

Chez les Gallois, *E* NW,

signifient Nom, renommée, réputation.

De-là en Breton, *Ha-nwa*, nommer, & en Gallois *E-nwi*.

Mais dès cet instant, ce mot se lie à une famille immense qui en dérive, & qui répand un grand jour sur lui : c'est celui du Verbe NO, connoître, qui a produit :

Novi des Latins, & qui précédé de *g*, comme cela arrive ſouvent aux lettres *l* & *n*, a fait:

Gnoeo, } des Grecs.
Gnómi, }

Know, des Anglois.

Qui tous ſignifient connoître, ſavoir.

De-là encore *cognovi*, *ignotus*, &c. des Latins.

Gnou, connu, manifeſté; mot qui étoit encore en uſage chez les Bas-Bretons avant le XVe. ſiécle.

Known, des Anglois, } qui ſignifient auſſi *Connu.*
Gnotos, des Grecs, }

Gnò, des Irlandois, illuſtre, renommé, fameux,

Nós, connoiſſance.

Notha, découvert.

Je ne doute pas que ces mots, Nous, qui chez les Grecs ſignifie eſprit, ce qui en nous eſt doué de connoiſſance;

Nou, qui chez les Egyptiens, ſignifioit Dieu, l'Eſprit, par excellence;

Numen, qui chez les Latins ſignifioit la Divinité, qui connoît tout;

ne vinſſent de la même origine.

Nous trouvons également ce mot chez les Arabes: chez eux *No* נע ou *nov* נוע, qu'on peut auſſi prononcer *nhev*, ou *nghov*, ſignifie *voix*, *ſon*, *modulation*; 2°. *bruit*, *rumeur*: devenu verbe, il ſignifie *parler*, s'exprimer d'une maniere intelligible: & 2°. d'une maniere agréable & flatteuſe, cajoler, flatter.

Nous verrons dans le Dictionnaire Primitif, par quel motif ce mot No fut chargé de cette ſignification.

§. 5.

Noms conſidérés comme le sujet *des Tableaux des idées.*

Les Noms ne ſont pas ſeulement à la tête des Parties du Diſcours, parce que ſans eux il n'y auroit point de Diſcours; mais ſur-tout parce qu'ils ſont conſtamment le ſeul point de réunion de tous les Traits qui compoſent les Tableaux de la parole; l'objet pour lequel ils ſont tous amenés; celui qui de-

vient la base de tous les autres, & dont ceux-ci tirent leur énergie, leur beauté, leur sublimité.

Ceci nous ramene toujours à la Nature, dont nous ne saurions nous écarter un instant sans nous égarer. Ce n'est point parce que l'homme l'a voulu, qu'il existe des Noms; & que ces Noms sont l'ame de la Parole, les sujets auxquels se raportent tous les Tableaux qu'elle exécute. Ces Noms sont l'ame de la Parole, parce qu'ils représentent les Êtres dont est composé l'Univers; & parce que tout ce qu'on dit, est nécessairement relatif à ces Êtres: ensorte que leurs Noms seront le centre de tout ce qu'on en dit, comme ces Êtres sont eux-mêmes la base de toute action, de tout mouvement, de toute qualité.

La volonté des Hommes n'entre pour rien dans toutes ces choses, que pour s'y conformer: ne soyons donc pas surpris de n'y trouver rien d'arbitraire; que tout y soit déterminé par la Nature même; que tous les Peuples & toutes les Langues s'accordent à cet égard.

Le Nom est donc au Discours, ce que l'objet principal est à un Tableau, ce que le Héros est au Drame, ce qu'un Être est à ses effets.

Tout se raporte à lui: l'habileté du Peintre consiste à ne laisser voir que lui, & à fondre le reste du Tableau avec un si grand art qu'on aperçoive sans peine & sans équivoque, que tout se raporte à cet objet; & que tout ce qui dans le Tableau n'est pas lui, n'est là que pour lui, pour le faire connoître, pour le faire valoir: ensorte que lorsqu'on cacheroit le sujet, qu'on tireroit un voile sur lui, qu'on suprimeroit son Nom, ceux qui jetteroient les yeux sur ce Tableau imparfait en aparence, ne pourroient s'empêcher de reconnoître le sujet auquel il se raporte.

Tel doit être en effet l'art des Tableaux de nos idées, que la connoissance de leur sujet nous fasse comprendre à l'instant tout ce qu'on nous en dit, & qu'en même-tems la vue des dévelopemens du Tableau soit telle qu'elle pût seule nous en faire deviner le sujet.

C'est cet art qui nous donne une si grande facilité pour entendre les Ouvrages écrits en Langues étrangères; car la seule connoissance du sujet nous offre déjà l'idée de tout ce qu'on en va dire; ce qui rend aisée l'intelligence du Tableau, sur-tout si l'Auteur a été un grand Peintre; s'il a bien vu, s'il a bien senti, s'il a rendu son sujet avec tant de sagacité, d'exactitude & de netteté qu'on ne puisse s'empêcher de croire qu'il n'y a rien de plus naturel, & qu'on en eût aisément fait autant.

Ce sont les Auteurs de ce genre qui rendent une Langue célèbre, comme

les grands Peintres illustrent les Écoles d'où ils sont sortis : c'est par de pareils Écrivains que la Langue Grecque est devenue celle de tous les gens de goût, & que l'étude de quelques Langues modernes devient indispensable pour quiconque veut orner son esprit & élever son ame, en la nourrissant de tout ce qu'on a composé de plus parfait & de plus exquis.

Peut-on, par exemple, jetter les yeux sur ce beau Tableau du CAHOS, & ne pas en saisir à l'instant l'ensemble ? Peut-on hésiter sur le sens qu'on y doit attacher ; ne pas avouer que tous les traits qui le forment n'en sont que des dévelopemens qui s'y raportent, & dont il est la base ? C'est OVIDE qui nous parle :

» *Ante Mare & Terras*, dit-il, *& quod tegit omnia Cœlum*,
» *Unus erat toto naturæ vultus in orbe*,
» *Quem dixere* CHAOS : *rudis, indigestaque moles*,
» *Nec quicquam, nisi pondus iners, congestaque eodem*
» *Non bene junctarum discordia semina rerum*.
» *Nullus adhuc mundo præbebat lumina* TITAN,
» *Nec nova crescendo reparabat cornua* PHŒBE,
» *Nec circumfuso pendebat in aëre tellus*
» *Ponderibus librata suis : nec brachia longo*
» *Margine terrarum porrexerat* AMPHITRITE.
» *Quaque erat & tellus, illic & pontus & aër :*
» *Sic erat instabilis tellus, innabilis unda*,
» *Lucis egens aër : nulli sua forma manebat* ;
» *Obstabatque aliis aliud : quia corpore in uno*
Frigida pugnabant calidis, humentia siccis,
Mollia cum duris, sine pondere habentia pondus. »

» Avant l'existence de la Mer, de la Terre, du Ciel qui sert d'envelope à » l'Univers, la Nature étoit par-tout la même : aussi l'apella-t-on le CAHOS ; » masse informe, grossiere, & sans énergie, où les principes de toutes choses » étoient entassés & confondus. TITAN (†) n'éclairoit pas encore le Monde. » PHŒBÉ n'avoit pas encore eu lieu de réparer son croissant : la Terre n'étoit » pas encore suspendue, par son propre poids, au milieu des airs : AMPHITRITE » n'avoit pas encore étendu ses bras autour des Continens. Tout étoit Mer, »

(†) TITAN, PHŒBÉ, AMPHITRITE, Noms qui semblent inventés par hazard & que les Poëtes Grecs donnerent au Soleil, à la Lune & à l'Océan, étoient autant de Tableaux à la valeur desquels on ne pouvoit se méprendre. TITAN, composé de *Ti*,

» Terre, Air; la Terre étoit liquide, l'Eau massive, l'Air dénué de lumière; » nul Être n'avoit une forme fixe & constante; tout faisoit obstacle à tout; & » dans un même corps, les Élémens glacés combattoient contre les brûlans, » les humides avec les secs, les mols avec les durs, les pesans avec les légers ».

Qu'on ôte de ce Tableau le mot de CAHOS, qu'on n'annonce point l'objet dont on parle, & chacun le reconnoîtra néanmoins, parce qu'il ne renferme aucune expression, aucun trait qui ne soit absolument relatif à cet objet, & qui ne le désigne avec la plus grande netteté.

Il en est de même de ce beau Tableau de l'AMINTE:

... Qual cosa è piu picciola d'AMORE:
S'in ogni breve spazio entra, e s'asconde
In ogni breve spazio? or sotto all'ombra
Delle palpebre, or tra minuti rivi,
D'un biondo crine: or dentro le pozzette
Che forma un dolce riso in bella guancia;
E pur fa tanto grandi e si mortali
E così immedicabili le piaghe.

Qui peut méconnoître le sujet de ce Tableau, cet objet si petit en aparence, dont on dit qu'il s'insinue dans les espaces les plus resserrés, qu'il se cache à l'ombre d'une paupiere, dans les contours ondoyans d'une belle chevelure, dans le creux que forme le doux sourire sur une joue aimable, & dont les blessures sont cependant si funestes, & irremédiables? Mais ôtez le nom de l'objet, que devient ce Tableau?

N'en est-il pas de même de cette pensée de notre ingénieux & naïf Fabuliste?

Petit poisson deviendra grand
Pourvu que Dieu lui prête vie;
Mais le lâcher en attendant,
Je tiens pour moi que c'est folie.

Sans le nom qui fait le sujet de cette pensée, que devient-elle? quelle est son utilité?

---

auguste, élevé, Univers, & de TAN, feu, flambeau, signifioit mot à mot le *Feu auguste*; le *Flambeau de l'Univers*. PHŒBÉ venant de PHOE, feu, lumiere, & de BA, aller, signifioit *Lumiere vagabonde*; ce qu'on apelle une Planette. AMPHITRITE, composé d'*amphi*, autour, & de *tribo*, non dans le sens d'effrayer ou de ronger, comme on l'a cru, mais d'*étendre*, de *prolonger*, signifioit au pied de la lettre *celle qui s'étend tout autour qui embrasse, qui étreint*.

Le Nom eſt donc l'ame de nos Diſcours ; il en amene toutes les Parties : il les lie, il les unit, il n'en forme qu'un Tout intéreſſant & vrai, qui fait paſſer dans l'eſprit des autres ce qu'on penſe du ſujet ſur lequel il roule.

En vain donc on voudroit analyſer un pareil Tableau, & s'en former une juſte idée, ſi l'on ne commence par s'aſſurer du mot qui en préſente le ſujet, puiſque c'eſt le trait le plus intéreſſant du Tableau, dont la connoiſſance fait auſſi tôt comprendre tout ce qu'on en dit ; & nous met en état de juger le Tableau lui-même, de voir s'il remplit toute l'étendue de ſon ſujet, & s'il le peint avec les graces, la délicateſſe & le genre de beauté dont il eſt ſuſceptible.

§. 6.

Noms diſtingués en ſujet & en objets dans un même Tableau.

Le Nom conſidéré comme le point de réunion de toutes les portions d'un même Tableau, s'apelle Sujet, le ſujet du Tableau; mais quoique tout Nom puiſſe être ſujet à ſon tour, tous les Noms qui ſe trouvent dans un Tableau ne ſont pas pour cela autant de ſujets, puiſqu'il ne peut en exiſter qu'un ſeul dans chaque Tableau. Les autres Noms n'y entrent donc qu'en ſous-ordre ; ils n'y ſont introduits que pour déveloper le ſujet, pour l'embellir, pour mettre au jour ſes effets, ſes qualités, ſes raports avec les autres objets.

En effet, & nous l'avons déja vu, les Êtres ſont tous liés dans la Nature, ils tiennent tous les uns aux autres ; tous ſont dans une dépendance mutuelle : on ne ſauroit donc en connoître un, ſans avoir une idée nette & exacte de ſes raports avec ceux auxquels il tient, & ſans déſigner ceux-ci. Le ſujet d'un Tableau eſt donc accompagné d'autres Noms en plus ou moins grand nombre, qui feront comme ſon eſcorte, qui conſtitueront ſa dignité & ſon énergie. Ainſi dans les exemples que nous venons de raporter, un ſeul ſujet domine ſur un grand nombre de Noms.

Cependant, il n'eſt point à craindre qu'au milieu de tant de Noms, on ſe méprenne jamais ſur celui-ci, & qu'on ne puiſſe le démêler d'entre tous les autres : il eſt comme le Chef qu'on diſtingue toujours de ſa Troupe. Tous ces Noms ſont employés de maniere à faire connoître quel eſt celui qui domine, quels ſont ceux qui en dépendent, & qui ne ſont là que pour lui ou à cauſe de lui : on ne peut ſe méprendre un inſtant au rôle auquel ils ſont apellés.

C'eſt ce qui conſtitue la clarté & la beauté des Tableaux de la parole : tout

en eſt par-là diſtinct, clair, ſenſible, ſans équivoque : aucun mot ne nuit à l'autre; nul ne lutte avec le ſujet, ou lui préjudicie.

Tel un Peintre obligé de faire entrer dans le Tableau, une multitude de Perſonnages, les groupe, les raproche ou les fait fuir avec un ſi grand art & une ſi grande intelligence, que le ſujet du Tableau, le Perſonnage dominant & auquel tous les autres ſe raportent, ſe fait reconnoître à l'inſtant.

Ainſi le Diſcours, malgré le nombre prodigieux d'objets ou de Noms qui le compoſent, offre toujours cette unité qui en fait l'eſſence & l'énergie, & ſans laquelle on ſe rendroit inintelligible, en n'offrant qu'un vain entaſſement de mots.

§. 7.

De l'Origine des Noms propres & des Noms apellatifs.

Cette diſtinction de Noms, en *propres* qui ne déſignent qu'un individu, & en *apellatifs* qui déſignent tous les objets de la même eſpéce, eſt devenue la ſource d'un Problême, que de grands Philoſophes n'ont pu réſoudre d'une maniere ſatisfaiſante. Les Noms apellatifs ſont-ils plus anciens que les Noms propres, ou ceux-ci leur ont-ils donné naiſſance ? telle eſt la queſtion dont il s'agit.

Les Noms, dit on, ne furent inventés que pour correſpondre à nos idées : or dès leur origine, elles furent conformes à la Nature : mais la Nature n'offre que des individus : les Noms propres ou individuels durent donc être les premiers.

D'un autre côté, tous les Noms propres ſont apellatifs par leur nature : SEM, ſignifioit l'Elevé ; NICOLAS, le Peuple vainqueur ; SUSANNE, Fleur de Lys : & tels ſont nos Noms propres ſignificatifs, MARCHAND, POTIER, GRAND, PETIT, &c. Il faut donc que les Noms apellatifs ayent été les premiers.

Comment ſe décider entre la Nature qui ne montre que des individus, & entre les Langues qui ne montrent que des eſpéces ? Les Hommes d'ailleurs auront-ils attendu à donner des noms, juſques à ce qu'ils ayent pu s'élever aux idées abſtraites des eſpéces ?

De quelque côté qu'on ſe tourne, on voit des raiſons qui paroiſſent ſans réplique : cependant elles conduiſent à des conſéquences contradictoires : une des deux opinions eſt donc fauſſe ; ou le ſeroient-elles toutes deux ?

Cette queſtion ſi embrouillée, s'éclaircira cependant aiſément, dès qu'on

ceſſera d'en chercher la ſolution dans de faux principes ; & qu'on prendra la Nature pour guide.

Lorſque l'Homme dut impoſer des Noms, il avoit ſous les yeux les grands objets que lui offroit la Nature : mais ces objets ſe diviſoient en deux Claſſes : les uns, en petit nombre, étoient ſeuls de leur eſpéce ; les autres ſe préſentoient par groupes nombreux ; & pour apercevoir cette différence, il ne falloit nulle métaphyſique, nulle profondeur de génie, point de comparaiſons fines, ni de combinaiſons d'idées : encore moins l'intervention particuliere de la Divinité deſcendue du Ciel comme par une machine, pour réſoudre ces difficultés & faire franchir ces prétendus abîmes.

L'Homme ouvrant les yeux, voyoit d'un côté une prodigieuſe quantité d'Êtres de la même eſpéce, une multitude d'Arbres, une multitude de Plantes, une multitude d'Animaux, une multitude d'Etoiles, &c. Il voyoit en même tems des objets ſeuls de leur eſpéce, un ſeul Soleil, une ſeule Lune, un ſeul Chef de Famille, une ſeule Maîtreſſe de maiſon, une ſeule Contrée, un ſeul Fleuve, un ſeul Lac, une ſeule Mer, &c.

A chacun de ceux-ci il donnera ſans contredit un nom, & ce nom ſera un nom individuel, un Nom propre : mais ſera-t-il la folie de donner à chaque arbre, à chaque brin d'herbe, à chaque grain de ſable, &c. à chaque feuille de la forêt, &c. un nom particulier qui lui ſeroit abſolument inutile, lors même qu'il pourroit s'en ſouvenir ? ne ſe contentera-t-il pas d'enveloper tous les objets de la même nature ſous un même nom, ſauf à en diſtinguer quelques-uns au beſoin, d'une maniere plus particuliere ?

De-là, des Noms apellatifs nés dans le même tems que les Noms propres & d'une maniere parfaitement conforme à la Nature, qui en fit au vrai tous les frais : l'homme n'eut que le plaiſir & la gloire de l'imitation.

Mais s'il y eut dans l'origine des Noms propres, comment ſont-ils devenus apellatifs? Rien de plus ſimple encore. A meſure que l'homme, prenant poſſeſſion des diverſes Contrées de la Terre, qui forment ſon habitation, aperçut d'autres Êtres ſemblables à ceux qu'il connoiſſoit, & qu'il avoit cru juſques-là uniques, il donna à ces nouveaux Objets les noms de ceux auxquels ils reſſembloient : ainſi il apella les nouveaux Lacs, les nouveaux Fleuves, les nouvelles Familles, &c. du même nom qu'il avoit déja donné à ces Objets, tandis qu'ils étoient uniques à ſes yeux.

De cette maniere, les Noms propres devinrent autant de Noms apellatifs, non d'origine, mais par analogie, par comparaiſon.

Tandis que par un échange réciproque de valeur, les Noms apellatifs de-

venoient des Noms propres, toutes les fois qu'on les apliquoit à un ſeul objet particulier: c'eſt ainſi que les Noms de BIBLE & d'AL-CORAN, qui étoient apellatifs dans l'origine, déſignant en Grec & en Arabe tout Livre en général, ne déſignent plus chez les Chrétiens & les Mahométans que leurs Livres Sacrés.

C'eſt par le même principe que nous diſons dans un ſens individuel, la Ville, la Riviere, le Palais, la Cour, &c. quoique ces mots ſoient en eux-mêmes apellatifs, après avoir été dans l'origine des Noms propres.

Cette propriété qu'ont tous les Noms apellatifs de s'employer dans un ſens très-étendu ou dans un ſens très-reſtraint, répand ſouvent de l'obſcurité ſur les Auteurs anciens & ſur les Étymologies des Noms propres.

Les Latins, par exemple, apelloient *Cerites* la populace de Rome. Lorſque leurs Savans voulurent remonter à l'origine de ce nom, ils trouverent ſur leur chemin le mot *Cere* dont il étoit certainement venu; mais qu'ils prirent pour le Nom propre de la ville de *Cere*, ſur la côte d'Italie, apellée autrement AGYLLA, ville célébre par ſon port de mer & par ſon commerce dans des tems très-reculés: & là deſſus ils bâtirent ce Roman, que les Romains, en reconnoiſſance d'un ſecours important qu'ils avoient reçu des *Cerites*, les avoient admis dans leur ville, mais ſans aucun privilége de Citoyens; & que de-là étoit venu l'uſage d'apeller *Cerites*, la populace de Rome, qui étoit privée de tout droit de Cité.

Je ne ſais comment on a pu ſe réſoudre à répeter ce trait d'orgueil extravagant: c'eût été une récompenſe bien ridicule pour ces braves habitans de *Cere*, d'être confondus ainſi avec une vile populace, tandis que Rome donnoit le Droit de Bourgeoiſie à des Peuples qui lui avoient fait la plus cruelle guerre.

Mais c'eſt qu'on ignoroit que CERE ou KERE, *Kaire*, étoit un mot primitif qui ſignifioit VILLE; que le mot de CERITES ſignifioit par conſéquent *habitans de Ville*, & qu'il étoit devenu peu à peu le Nom propre de la populace de Rome, mot à mot ſes *vilains*, tandis qu'*Urbani* qui ſignifioit auſſi habitans de la Ville, étoit conſacré comme n'ayant pas dégéneré, aux vrais habitans de Rome, à ſes *Citoyens*.

C'eſt ce même mot qui, devenu le Nom propre de la Capitale de l'Egypte LE CAIRE, n'a plus été reconnu par les Arabes qui l'ont confondu avec un autre mot qui ſignifie *Victoire*, & qui ont cru qu'elle avoit été apellée ainſi en mémoire de l'entrée triomphante du Vainqueur de l'Egypte.

L'on avoit également perdu de vue l'origine du nom des THEUTONS, parce

qu'on avoit oublié qu'il venoit du nom apellatif THEUT, *Thet*, qui signifia une Contrée, Terre, Pays, & qui les désigna comme Meres Nourricieres des Hommes.

TEUTONS signifioit donc mot-à-mot *les Enfans du Pays*. Expression commune aux anciens Peuples, & qui persuada dans la suite qu'ils se regardoient comme une production de la Terre, & comme n'étant jamais venus d'ailleurs.

Ce même mot TERRE, peut occasionner des sens très-divers dans les Livres anciens, suivant qu'on le regardera comme un Nom propre ou comme un Nom apellatif.

Ajoutons pour terminer cet article, que l'on ne donne des Noms propres aux objets, qu'on désigne par des Noms apellatifs, qu'autant qu'on y est obligé par l'emploi individuel de ces objets : ainsi l'Astronome désigne chaque Étoile par un Nom propre, le Chasseur en donne à ses Chiens; le Pâtre, aux Animaux qu'il éléve, l'Agriculteur, aux morceaux de Terre qu'il cultive, &c. chacun selon son besoin.

De-là ces Langues particulieres d'Arts, de Sciences, de Métiers, &c. dont le Dictionnaire est si vaste, & dont les mots ne sont connus que de ceux qui se consacrent à ces Arts, à ces Métiers, &c. & forment dans toutes les Langues, une Langue à part, inconnue à tous ceux qui n'en ont pas fait une étude particuliere.

Rien d'ailleurs qui soit plus conforme à la raison, que de donner & d'aprendre les noms de chaque objet, seulement à mesure que cette connoissance nous devient nécessaire.

C'est ainsi que les Noms forment la portion la plus considérable des mots dont les Langues sont composées: & nous verrons bientôt qu'il n'est aucun mot, de quelque espéce que ce soit, qui ne tienne essentiellement à un nom, & qui ne lui doive toute son énergie.

§. 8.

Des Genres.

Tout se tient dans la Nature : c'est une vérité dont nous avons déja fait usage & que nous serons souvent dans le cas de répéter : mais elle se manifeste d'une maniere éclatante dans les Êtres animés, & sur-tout relativement aux Hommes : Dieu qui voulut qu'ils vécussent en société, les forma de façon que

pour compoſer une Famille, ils ſont obligés de s'unir de deux en deux, chacun ſemblable à l'autre quant à l'eſpéce, chacun différent quant au ſexe.

Il fallut donc que les Noms donnés aux divers Êtres, portaſſent encore cette empreinte de la Nature; & fiſſent connoître non-ſeulement chaque eſpéce d'Êtres, mais le ſexe même des Êtres de chaque eſpéce.

Ainſi tandis que ſous le nom d'HOMMES pris dans le ſens le plus étendu, on deſigne toute l'eſpéce humaine, on n'en déſigne plus qu'une partie ſous ce même nom d'*Hommes* pris dans un ſens plus étroit, tandis que l'autre partie du genre humain eſt déſignée par le nom de *Femmes*.

De-là ſe forme une claſſe de mots ſinguliere qui tient comme le milieu entre les Noms propres & les Noms apellatifs: car celle-ci n'apartient pas à un ſeul individu comme le nom propre, ni à l'eſpéce entiere comme le Nom apellatif; mais elle déſigne les Êtres de deux en deux, ſuivant qu'ils ſont aſſociés dans la Nature par ſexes; & en les variant ſimplement, ſuivant l'aplication qu'on en fait à l'un ou à l'autre ſexe.

C'eſt ainſi qu'en Hébreu ISH ſignifie *Homme*: & ISHA, Femme: que l'on dit *Fils* & *Fille*, *Maître* & *Maîtreſſe*, *Roi* & *Reine*, *Prince* & *Princeſſe*, &c. & pour les Animaux, *Lion* & *Lionne*, *Chien* & *Chienne*, *Loup* & *Louve*, *Canard* & *Canne*.

Enſorte que le même nom devient maſculin quand il s'aplique à l'un des ſexes, & féminin quand il s'aplique à l'autre.

De-là vint le nom même de SEXE, formé du mot Latin SEC-*are* qui ſignifie *ſéparer*, *partager*, *couper en deux*, parce que par le ſexe, l'eſpéce eſt coupée en deux portions, & comme en deux moitiés d'un Tout.

Chacune de ces portions ou chacun de ces Sexes fut apellé GENRE, du mot primitif GEN qui deſigna toute idée de production, deſtination des ſexes.

La diſtinction des Noms en deux genres, l'un maſculin & l'autre féminin, conformément aux deux ſexes, fut donc priſe dans la Nature; on auroit donc tort de croire qu'elle ſoit arbitraire & de pure fantaiſie. Il eût été abſurde de déſigner tous les Êtres animés, quoique de ſexe différent, par le même nom ſans diſtinction de ſexe, parce que le langage n'auroit jamais été d'accord avec le fait, & parce qu'on auroit toujours été embarraſſé de ſavoir de quel des deux Êtres on parloit, tandis qu'on n'eût mis aucune différence entre leur nom commun.

Mais comme les Hommes n'ont jamais aſſigné de noms qu'autant qu'ils ont été néceſſaires, de même ils n'ont pas diſtingué par le genre toutes les

eſpéces d'Êtres animés : il en eſt un grand nombre dont les deux ſexes ſont renfermés dans le même nom, comme *Mouche*, *Oiſeau*, *Inſecte* & autres animaux de ce genre dont une plus grande diſtinction ſeroit abſolument inutile.

Tandis que par raport aux Animaux domeſtiques, qui ſont non-ſeulement de la plus grande utilité aux hommes, mais d'une utilité très-différente ſuivant qu'ils ſont mâles ou femelles, & outre cela d'une qualité très-différente ſuivant cette diviſion, on a porté l'exactitude juſques à leur donner des Noms ſi différens, qu'on ne ſoupçonneroit pas, en ne conſidérant que leurs noms, qu'ils ſont de la même eſpéce.

Les noms de TAUREAU & de VACHE, de BELIER & de BREBIS, de BOUC & de CHÉVRE, de COQ & de POULE, &c. déſignent le même animal ſuivant qu'il eſt mâle ou femelle.

N'en ſoyons pas ſurpris : l'utilité qu'on retire de ces animaux ſuivant qu'ils ſont mâles ou femelles, eſt ſi différente, qu'elle en fait en quelque façon comme deux Êtres différens : le Taureau eſt compagnon de l'homme dans le labourage; la Vache devient par ſon lait la nourriciere ou le ſoutien de la Famille ; non-ſeulement dans les Familles Pâtres ou errantes, mais même pour les Familles Agricoles. La Brebis, la Chévre, & la Poule ſont ſi utiles à ces mêmes Familles, qu'elles ne pouvoient trop en marquer en quelque ſorte leur reconnoiſſance en les diſtinguant par un nom honorable.

Les mâles & les femelles de ces animaux ſe diſtinguent encore par des caractères ſi différens, l'un eſt ſi fier, ſi turbulent, ſi courageux, l'autre eſt ſi craintif, ſi pacifique, ſi modeſte, qu'on n'auroit pu les confondre par un ſeul nom.

D'ailleurs, ces noms furent toujours des épithètes ; c'eſt-à-dire des mots relatifs à l'idée qu'on ſe formoit de ces Êtres. TAUREAU ſignifioit Fort, Puiſſant; BELIER, le bélant; ſon nom Latin, ARIES, le martial, parce qu'il eſt toujours prêt à ſe battre. BŒUF, qui vient de BOUS, mot Grec qui déſigne également le mâle & la femelle de cette eſpéce, ſignifie le *gros*, *l'énorme* (†). Il en ſeroit de même de tous ces autres noms.

(†) BOV eſt un mot primitif qui déſigne toute idée relative à grandeur & à ſon opoſé. TOR eſt un autre mot primitif qui déſigne toute idée relative à force & à puiſſance. BÉ eſt une onomatopée, imitation du bruit : BEL déſignant le bétail à laine, eſt de la plus haute antiquité ; en Hébreu, JO-BEL ſignifie un Bélier ; 2°, ſa Corne ; 3°; le Cor

2°. *Genres par Analogie.*

Mais l'homme n'eſt pas le ſimple imitateur de la Nature : ſouvent il ſuplée à ce qu'elle lui fait connoître : & là où finit ſon imitation, commence ſa marche d'analogie & de comparaiſon ; tranſportant ainſi une invention, un établiſſement, d'un objet à un autre. C'eſt ce qu'il exécute ſur-tout à l'égard des Noms par leſquels il déſigne une multitude d'Êtres inanimés dans leſquels il n'y a point de ſexe, & qu'il revêt néanmoins d'une terminaiſon maſculine ou féminine, ſuivant qu'il y aperçoit quelque choſe de relatif aux idées qu'il ſe forme d'un Être conſidéré comme mâle ou comme femelle.

Un Nom ſera, par exemple, du genre maſculin, lorſque l'objet qu'il déſigne offrira quelqu'une des propriétés du ſexe maſculin ; qu'il ſera doué de force, de vivacité, d'efficace, d'élévation, ou qu'il contribuera à communiquer quelque vertu, quelque propriété, qu'il ſera propre à féconder les Êtres productifs, & plus actif que paſſif.

Un Nom ſera au contraire du genre féminin, lorſque ſon objet offrira quelqu'une des propriétés, du ſexe féminin ; qu'il aura plus de graces que de force, plus de douceur que de vivacité, plus de délicateſſe que de vigueur ; ou qu'il ſera un Être portant quelque production & fécondé par la Nature ; & plus paſſif qu'actif.

D'après ces vues, le Soleil ſera du genre maſculin, parce qu'il a une lumiere forte & vigoureuſe, qu'il ne la doit à aucun autre corps céleſte, qu'il la répand par-tout ; & que par ſa chaleur, il féconde tous les Êtres.

La Lune, au contraire, ſera du genre féminin, parce que ſa lumiere eſt infiniment plus foible & plus douce que celle du Soleil, & qu'elle n'eſt que d'emprunt.

Auſſi les conſidéroit-on poétiquement comme *Frere & Sœur* ; d'où vint la Fable d'Apollon & de Diane, Enfans de Latone, & par conſéquent frere & ſœur. On les conſidéra également comme Mari & Femme, d'où vint l'Hiſtoire de Paſiphaé, Femme de Minos & Mere d'un Minotaure.

---

qu'on faiſoit avec ſa Corne ; 4°. la Fête qu'on annonçoit au ſon du Cor, d'où *Jubilé*. Balo, en Latin, ſignifie Béler : c'eſt le cri de cet animal. Balens, dans nos vieux monumens, ſignifie un Bélier ; Belin, *Beline*, le bétail à laine ; Belie, le lieu où on le renferme. Voy. Carpentier, Suplém. au Gloſſaire de du Cange, T. I. Art. Balens.

L'Air

L'Air & le Ciel ſont du genre maſculin, parce qu'ils ſont regardés comme les principes de la fécondation de la Terre, qu'ils y font deſcendre par la chaleur & par les pluies ſans leſquelles il n'y auroit point de productions ici-bas.

Tandis que la Terre, au contraire, eſt du genre féminin par la même raiſon, parce qu'elle eſt regardée comme un Être fécondé par le Ciel, comme ſon Épouſe & la Mere nourriciere des Humains. C'eſt ce qui fit apeller Uranus ou le Ciel, le Mari de Ghé ou de la Terre; & qui donna lieu à ces vers de Virgile (1):

Tùm Pater omnipotens fœcundis imbribus Æther
Conjugis in gremium Lætæ deſcendit; & omnes
Magnus alit magno commixtus corpore fœtus.

» Alors le Ciel, le Pere Tout-Puiſſant, deſcend en pluies fécondes dans » le ſein de ſon Epouse qu'il ranime; & par le mélange de ces deux gran- » des portions de l'Univers, naiſſent & croiſſent toutes les productions.

Non jam Mater alit Tellus, vireſque miniſtrat. (2)

» La Terre n'eſt plus une Mere, elle ne nourrit plus & ne donne plus » de nouvelles forces.

Salve Magna Parens Frugum Saturnia Tellus.
Magna virum. (3)

» Je te ſalue, Terre que cultiva Saturne, Mere féconde des Fruits & des Nations.

C'eſt par la même raiſon que les Villes, les Contrées, la Patrie ou la Terre de nos Peres, ſont du genre féminin. Elles reçoivent dans leur ſein les ſemences de tout: elles ſont les Meres & les Nourricieres de leurs Habitans: auſſi les anciennes Villes de l'Orient regardoient le titre de Mere, comme le plus glorieux pour elles: c'eſt de-là qu'eſt venu notre mot Métropole, qui ſignifie mot à mot Ville-Mere; mais qui étant formé de mots barbares pour nous,

(1) Georg. Liv. II. 325.
(2) Eneid Liv. XI. 71.
(3) Georg. Liv. II. 173.

n'offre plus à notre esprit l'idée intéressante de Mere & de Nourriciere ; & n'y réveille que l'idée moins flateuse de supériorité.

La masse des Eaux salées, qui environne & sépare les Continens de notre Globe, est du genre féminin dans le nom de MER, parce qu'on les considere comme le réceptacle & les productions d'une prodigieuse quantité de plantes & d'animaux ; & elle devient du genre masculin dans le nom d'OCÉAN, parce qu'alors on ne fait attention qu'à sa vaste étendue & au mugissement terrible de ses flots.

Le TEMS est du genre masculin en diverses Langues, à cause de ses influences sur tout ce qui existe. Il est personifié par un Vieillard dans ce Distique ingénieux :

> Ὁ γὰρ Χρόνος μ'ἔκαμψε, τέκτων δ' οὐ σοφὸς
> Ἅπαντα δ' ἐργαζόμενος ἀσθενέστερα. (4)

» Le Tems, cet Artiste qui n'est pas sage & qui gâte tout ce qu'il tou-
» che, m'a courbé comme un arc.

L'ÊTRE SUPRÊME, Auteur & Pere de tout ce qui existe, sera du genre masculin : cependant comme cette idée est relative à celle de féminin, & qu'en Dieu il n'y a nul raport pareil, quelques Peuples feront la Divinité du Genre qui n'annonce ni masculin ni féminin, afin d'en donner une idée plus sublime.

La VERTU & la BEAUTÉ seront dans toutes Langues du genre féminin, parceque l'une est l'apanage de ce Sexe, & que l'autre est si belle, si intéressante, si aimable, qu'on ne peut se dispenser de lui donner le sexe des Graces.

3°. *Bisarrerie des Genres.*

Il faut avouer cependant qu'il s'est glissé à cet égard beaucoup de bisarrerie & d'arbitraire dans les Langues, parce que les mêmes mots, en passant d'une génération à une autre, ou d'une Langue à une autre, ont souvent changé de genre ; ainsi ARBRE, qui est masculin en François, est féminin en Latin, tandis que CHALEUR, qui est féminin en François, est masculin en Latin (*a*).

---

(4) STOB. Ecl. p. 591.

(*a*) NAVIRE, qu'on avoit d'abord fait avec raison du genre féminin en François est actuellement du genre masculin, quoiqu'on ait contredit en cela le Latin dont il vient & la raison qui étoit pour le féminin : mais on consulta l'oreille, pour laquelle un *Navire* est beaucoup plus agréable que l'expression *une Navire*.

Rien n'eſt plus déſolant qu'une telle méthode, parce qu'on ne ſauroit ſe faire à cette variété de genres qu'eſſuie un même mot en paſſant d'une Langue à une autre; & qu'il faut mettre continuellement ſon eſprit à la torture, pour ſe familiariſer avec cette inconſtance perpétuelle de genres, qu'on ne peut preſque plus ramener à des principes communs & ſatisfaiſans.

Auſſi les Grammairiens n'ont pu s'empêcher de ſouhaiter que la diſtinction des genres fût totalement anéantie dans toutes nos Langues, & ils ont cru trouver un apui dans la Langue Angloiſe où, ſelon eux, il n'y a point de diſtinction de Genre (†).

Mais pour éviter un inconvénient, auquel on pourroit peut-être remédier de quelqu'autre maniere, ils priveroient les Langues de la reſſource & des avantages précieux qu'elles trouvent dans la diſtinction des genres, & que nous allons tâcher de faire ſentir, après avoir relevé l'inexactitude dans laquelle on tombe, en diſant que la Langue Angloiſe ne connoît point de diſtinction de Genre.

Au premier coup d'œil, en effet, l'Anglois paroît méconnoître cette diſtinction; ſes Noms ne ſont point diſtingués par des terminaiſons maſculines & féminines; ſes Adjectifs n'en ont point, ſes Articles non plus: à partir de-là, on ſe croit donc en droit de conclure qu'ils n'ont point de Genre: on ſe tromperoit cependant, parce qu'ils ont des Pronoms féminins, & qu'ils n'employent pas ces Pronoms indiſtinctement avec toute ſorte de Noms, ſe ſervant des maſculins pour les uns & des féminins pour les autres; preuve qu'ils conſiderent les uns comme maſculins, les autres comme féminins.

Le SOMMEIL & la MORT, par exemple, ſont maſculins chez eux comme en Grec: auſſi employent-ils pour eux les Pronoms maſculins. » MORT, dit » un de leurs celébres Grammairiens, leur paroîtroit extrêmement ridicule ſi elle » étoit traveſtie en femme ». Et il cite ce paſſage de SHAKESPEAR, qui dit, en parlant de la Vie (5):

..... Merely Thou art Death's Fool;
For HIM Thou labour'ſt by thy flight to shun,
And yet run'ſt tow'rds HIM ſtill:

» Tu n'es que le jouet de DEATH (Mort): car tandis que tu prends ton

---

(†) Entr'autres, M. DUCLOS, dans ſes Remarques ſur la Grammaire générale de LANCELOT, ou de PORT-ROYAL: ſentiment, par raport auquel il a été relevé d'une maniere très-intéreſſante par M. BEAUZÉE, T. II. Chap. des Genres.

(5) *Meas for Meas.*

» vol pour l'éviter, ta course impétueuse ne cesse de t'entraîner vers Lui ».

4°. *Avantages de la distinction des Genres.*

Ce n'est point sans raison que les Peuples se sont accordés à distinguer les Noms par des Genres, lors même qu'ils ne désignoient pas des Êtres distingués dans la Nature par leur sexe : tous sentirent qu'il en résultoit un grand nombre d'avantages pour les Tableaux de la Parole, & que ces avantages l'emporteroient toujours sur les légers inconvéniens qui en résulteroient pour se souvenir du genre assigné à chaque Nom. Essayons de nous en former quelqu'idée.

1°. Ce qui rend la Nature vraiment belle & animée, ce sont les Êtres animés. La plus belle campagne, la perspective la plus intéressante, est froide & languissante si l'on n'y aperçoit des Êtres animés. Quel prix ne donnent pas à un beau Canal, à une Mer vaste & tranquille, des Animaux qui s'y jouent ou des Vaisseaux qui les sillonnent? Qu'est le plus beau Palais sans un Maître & une Maitresse? qu'est une Ville sans Habitans? que seroit le Monde sans Êtres animés? Il en est de même des Tableaux de toutes ces choses: ils ne plaisent qu'autant qu'on y aperçoit des vestiges de pareils Êtres. Aussi les grands Peintres ont-ils soin de lier toutes leurs Perspectives avec des Personnages dont l'action est analogue à ces Perspectives: chez eux, point de Mers sans Vaisseaux, point de Ports sans un Peuple immense répandu çà & là, pressé & dans le plus grand mouvement; point de Place publique sans gens affairés; point de beaux Monumens sans Admirateurs, &c. Il en sera donc de même des Tableaux de la Parole; ils ne sauroient plaire qu'autant qu'ils seront animés, qu'ils respireront: & ils ne sauroient y parvenir qu'autant que leurs mots seront eux-mêmes pleins de vie: mais comment animer des mots, comment leur donner la vie d'un Tableau? Rien de plus simple: en les revêtant d'un sexe, en les personifiant, en en faisant des Êtres animés, en leur prêtant la chaleur & la vie. Alors tout s'embellit dans la Parole, tout y paroît plein d'énergie & de charmes: ce ne sont plus des mots qui se succèdent froidement les uns aux autres: ce sont des traits de la plus vive lumière; ce sont des objets, à l'existence desquels on prend l'intérêt le plus vif, dont on peut connoître l'origine, les raports, les qualités, les effets; à l'égard desquels rien n'est désormais indifférent.

C'est ainsi qu'en élevant à la qualité des Noms & des Êtres animés, tout ce que nous voulons représenter par la Parole, nous devenons véritablement

Peintres : c'eſt ce qui conſtitue la beauté & la ſublimité de la Poéſie, & qui fait l'excellence de l'Art Oratoire.

Auſſi tous les Noms ont-ils des genres chez tous les Peuples, ou ſe perſonifient-ils chez ceux qui ont négligé d'avoir des genres, dès qu'ils veulent toucher, émouvoir, remuer fortement l'imagination & le cœur.

2°. Le Diſcours en acquiert infiniment plus d'harmonie & de graces. Trop de monotonie, trop d'uniformité, fatiguent & ennuient. La Beauté elle-même déplaît, ſi elle n'eſt relevée par quelque variété. Combien ne ſeroient donc pas inſipides & fâcheux, & pour l'oreille & pour la vue, les Tableaux de nos idées où tous les Noms ſeroient monotones, & ſans diſtinction de genres? Ainſi lors même que la Nature ne nous conduiroit pas à cette diſtinction de Noms, nous devrions en inventer quelqu'une, afin qu'ils ne fuſſent pas tous jettés au même moule, qu'ils fuſſent animés par le contraſte, & qu'on ne fît pas comme un Peintre qui habilleroit tous ſes Perſonnages de la même façon, ou qui leur donneroit à tous le même ton. Par la diverſité des genres au contraire nous imitons la Nature, & auſſi-tôt nos Diſcours s'animent & offrent le plus grand intérêt, celui-là même des ſenſations.

3°. Le Langage ne ſauroit être non plus ſur le même ton : il ne ſauroit être compoſé de ſons abſolument doux, ou abſolument graves & forts : il exige néceſſairement de la variété dans ſes modulations, & il ne peut être flateur qu'autant qu'on y aperçoit un juſte mêlange de ces ſons : mais comment peut-il y parvenir avec plus de ſuccès qu'en imitant la Nature, qu'en la prenant pour guide? Celle-ci n'a pas revêtu tous les Êtres de la même force, ou de la même douceur : elle les a contraſtés avec le plus grand ſoin : il falloit donc qu'il en fût de même dans les Tableaux de nos idées, afin qu'ils fuſſent plus flateurs : mais c'eſt l'effet que produiſent les Genres dans le dégré le plus éminent.

Imitant la force & la vigueur des Êtres maſculins, les Hommes ont donné à une partie des Noms, cette force & cette vigueur, en leur donnant une terminaiſon forte & vigoureuſe formée par des conſonnes ou par des voyelles fortes & ſonores.

Tandis qu'ils ont imité la douceur & la délicateſſe des Êtres féminins, en donnant à une autre partie de leurs mots, une terminaiſon douce & légere.

C'eſt ainſi que ces mots,

Fort, *Vaillant*, *Héros*, *Berger*,

ont une prononciation plus forte & plus nerveuſe que celle qu'ils offrent en adouciſſant leur derniere conſonne par le ſon d'une voyelle, comme,

Forte, *Vaillante*, *Héroïne*, *Bergere*.

C'eſt ainſi que *Signora* eſt plus doux que *Signor*, *Paſtorella* que *Paſtor*.

Le mêlange de ces terminaiſons jette dans le Diſcours cette harmonie, cette grace & cette vérité que répand dans les Tableaux le mêlange agréable de la lumiere & de l'ombre.

4°. Ces terminaiſons ſont enfin d'un très-grand avantage pour faire connoître les mots qui ſont liés par quelque raport, & quelles ſont les perſonnes qui parlent; & pour donner aux Tableaux des idées, plus d'exactitude, de vérité & de clarté.

Qu'on jette les yeux, afin de s'en aſſurer, ſur les mots qui n'offrent pas cette diſtinction, & ſur le ſens indéterminé qui en réſulte; ſur cette phraſe, par exemple,

» Et moi auſſi je fus ſage,

qui laiſſe l'eſprit dans l'indéciſion ſur la perſonne qui s'exprime ainſi.

Il en eſt de même de cette phraſe Italienne, *Io, anchè io, fui amante*, qu'on ne ſait s'il faut rendre ainſi: *Moi, moi auſſi je fus amant*; ou s'il faut y employer le genre féminin en traduiſant: *Moi, moi auſſi je fus amante.*

Equivoque qui regne également dans le *Me amante* des Latins; qui peut quelquefois devenir très-embarraſſante, & que la diſtinction des genres fait diſparoître.

§. 9.

Des Nombres.

Nous avons vu que le Nom Apellatif déſigne ce qu'offrent de ſemblable tous les objets de la même eſpéce; & qu'en prononçant les mots, *arbre*, *plante*, *montagne*, *&c.* nous ne donnons l'idée d'aucun arbre, d'aucune plante, d'aucune montagne en particulier; mais l'idée en général de tout ce qui eſt arbre, de tout ce qui eſt plante, de tout ce qui eſt montagne.

Mais telle eſt l'utilité de ces Noms apellatifs, que nous pouvons les tirer de cette généralité, & les apliquer à un ſeul individu ou à pluſieurs.

Dans cette phraſe, par exemple,

» Le Mortel le plus heureux eſt celui qui ſait mieux borner ſes
» déſirs,

le Nom apellatif, *Mortel*, eſt appliqué à un ſeul individu, dont il devient en quelque ſorte le Nom propre.

Dans cette phraſe au contraire,

» Les Mortels ſe rendent malheureux par l'excès de leurs déſirs, que
» ne peuvent contenter les plus grandes richeſſes & les plaiſirs les
» plus variés,

ce Nom apellatif, *Mortel*, comprend tous les individus auxquels il convient.

On distinguera donc, à cet égard, les noms apellatifs en deux Classes, suivant qu'on s'en servira pour désigner un seul individu, ou plusieurs.

L'on dira de celui qui ne désigne qu'un individu, qu'il est au Nombre Singulier; & de celui qui désigne plusieurs individus, qu'il est au Nombre Pluriel.

Le Mortel, est un Singulier.

Les Mortels, un Pluriel.

Cette distinction des Noms, en Singulier & en Pluriel, est de toutes les Langues, parce qu'elle est donnée par la Nature : mais chaque Langue varie dans la maniere d'énoncer cette distinction : cependant elles le font toutes par le plus léger changement possible ; en François, par la simple addition de la finale *s*; les Italiens, par une simple voyelle, ou par le changement d'une voyelle en une autre : *libro*, un livre, par exemple, au singulier; & *libri*, livres au pluriel, comme en Latin. Les Orientaux, & avec eux anciennement les Anglois, par l'addition finale d'*im*, *in* ou *en* : ainsi, tandis que CHILD signifie *Enfant* en Anglois, CHILDREN signifie *Enfans*, pluriel qui répond à l'ancien singulier *Childer* & *Childr*, qui n'existe plus : mais ce détail apartient à la Grammaire Comparative.

Nous pouvons admirer ici l'Art avec lequel se forment les Langues, & avec quelle simplicité elles parviennent à cette briéveté & à cette concision qu'éxige la parole : une lettre ou un son de plus ou de moins, & le Tableau change totalement ; il n'offre qu'un individu, ou il les présente tous : c'est un miroir magique qui change en un clin d'œil pour faire voir tout ce qu'on désire, & qui se prête à toute l'impatience, à toute la vivacité de la volonté & de l'imagination.

Quelques Peuples de l'Orient, les Grecs eux-mêmes, prenant pour guide la Nature qui offre dans les Êtres animés, & sur-tout dans l'Homme, un grand nombre de parties doubles, deux yeux, deux oreilles, deux mains, &c. & qui porte les Êtres animés à s'associer de deux en deux, ou par paires, avoient imaginé une troisiéme nuance dans les Noms relativement au nombre : celle-ci renfermoit deux individus, ni plus ni moins ; c'est ce qu'on apella DUEL.

Ces Observations sur les Genres & sur les Nombres, paroîtront minutieuses à ceux qui savent très-bien parler leur langue, sans avoir jamais réfléchi sur l'Art avec lequel on est parvenu à parler : cependant ces Observations sont

indiſpenſables, dès qu'on veut analyſer cet Art. On s'en aperçoit ſur-tout lorſqu'on étudie des Langues étrangères : les procédés inconnus qu'on a alors ſous les yeux & par leſquels on eſt ſans ceſſe arrêté, forcent d'en examiner les cauſes, & prouvent que rien n'eſt minutieux en Grammaire.

Mais il en eſt de même de toutes les Sciences. Elles ſe réduiſent, toutes ſans exception, à paſſer, des principes les plus ſimples, les plus indifférens en aparence, aux connoiſſances les plus compliquées & les plus vaſtes. Qui ſauroit ſuivre cette route ſans s'en écarter, & tenir toujours ce fil, aprendroit, pour ainſi dire, les Sciences les plus relevées en ſe jouant : car il verroit ſans ceſſe la raiſon de chaque pas qu'il feroit; il ſeroit toujours environné de la plus vive lumiere.

§. 10.

Noms, ſource ou racine de tous les Mots.

Une autre prérogative des Noms, & qui les diſtingue de la maniere la plus intéreſſante de toutes les autres Parties du Diſcours, c'eſt qu'ils ſont la ſource ou les racines de tous les mots dont elles ſont composées : c'eſt que tous ceux-ci ſont nés de ceux-là, & que ſi l'on conſidere les mots dont toutes les Langues ſont formées, comme des Familles ou comme des Arbres Généalogiques, elles auront conſtamment un Nom à leur tête : enſorte qu'on ne peut indiquer aucun mot, de quelque eſpéce qu'il ſoit, adjectif, verbe, adverbe, conjonction, prépoſition, &c. qui ne deſcende d'un Nom, & qui n'en tire toute ſon énergie.

Les Noms deviennent ainſi la baſe, le fondement, la clef des Langues : c'eſt à eux que doit ſe réduire leur étude; ils ſont comme autant de cauſes entre leſquelles on doit diſtribuer tous les mots; & l'on ne ſera aſſuré de ſaiſir le ſens de tous ceux-ci, d'en connoître les cauſes, d'être remonté à leur vraie étymologie, qu'autant qu'on ſera en état de les raporter au Nom qui leur donna naiſſance.

Cette Thèſe paroîtra ſans doute nouvelle, & peut-être impoſſible à démontrer : on la mettra au rang de ces propoſitions ſingulieres, de ces paradoxes qu'une imagination ardente prend pour la vérité : nous oſons cependant nous flater que nos Lecteurs ſont déja familiariſés avec elle, & qu'ils déſirent du moins qu'elle ſoit vraie, puiſque l'étude des Langues & des Mots, ſi néceſſaire & cependant ſi pénible & ſi faſtidieuſe, en deviendroit aiſée & agréable. Heureuſement, on ne ſera pas réduit en cela au ſimple déſir : nous verrons dans

dans la ſuite, le fait démontrer conſtamment ce que nous avançons; & nous pouvons aſſurer, en attendant, que la raiſon ſuffit ſeule pour nous en convaincre.

En effet, la Parole, nous l'avons dit, n'eſt qu'une peinture: elle peint nos idées: mais nos idées ſont elles-mêmes la peinture des objets: il faut donc néceſſairement que les Noms, cette Partie du Diſcours qui déſigne les objets, les peignent d'une maniere aſſez préciſe, aſſez exacte pour les faire reconnoître à l'inſtant.

Les Noms ne peuvent donc exiſter par haſard: ils auront été donnés par l'objet même, ils lui auront été aſſimilés, préciſément de la maniere dont la Parole peut s'aſſimiler à un objet & le peindre.

Les Noms ſeront donc les ſeuls mots qui puiſſent exiſter ſans dérivation, puiſqu'eux ſeuls peignent les objets, les ſeuls Êtres exiſtans.

Les autres mots, au contraire, ne peignent que les qualités de ces objets, de ces Êtres, leurs diverſes actions, leurs différens états: il faut donc que ces derniers mots ayent avec les Noms des objets dont ils peignent les qualités, le même raport qu'ont ces qualités avec leurs objets; mais quel peut être ce raport entre les Noms & les autres mots, ſi ce n'eſt que tous ceux-ci ſoient liés au Nom, & qu'ils lui tiennent par dérivation, de la même maniere que les qualités d'un objet ſont une dérivation de la nature même de cet objet?

Les mots dérivés réveilleront ainſi l'idée du Nom dont ils dérivent, avec la même promptitude, la même juſteſſe & la même netteté que l'idée d'une qualité réveille celle de l'objet auquel elle apartient.

C'eſt cette harmonie, ſimple & noble, qui conſtitue la beauté du langage, & qui ſeule peut en faciliter l'étude.

Tel eſt l'effet de l'ordre qui ſimplifie tout, qu'il fait diſparoître les peines & les efforts qu'il a fallu ſoutenir pour arriver juſques à lui, qu'il ſemble qu'on en eût fait autant parce qu'on en trouve les principes en ſoi, & qu'on voit que c'eſt la ſeule maniere dont puiſſe exiſter l'enſemble des objets qui le forment.

Mais auſſi dès que cet ordre n'eſt plus aperçu, tout retombe dans la confuſion la plus étrange, tous les objets ſont brouillés, leurs raports anéantis, ces raports par leſquels ils s'éclairoient & ſe ſoutenoient, par leſquels on en ſaiſiſſoit l'enſemble avec la plus grande facilité, & qui offroient les charmes irréſiſtibles de l'harmonie & du beau.

C'eſt dans ce déſordre étonnant qu'eſt tombée la connoiſſance des Langues:

elles n'offrent plus d'harmonie, plus de raport, plus d'ensemble ; tout y est jetté au hasard & dans une confusion extrême : les dérivés d'un même mot ne tiennent plus à ce mot : on n'aperçoit aucune liaison entr'eux ; la connoissance de l'un est nulle pour acquérir celle de l'autre : par-tout des mots étrangers les uns aux autres, dont on ne connoît plus la famille.

En considérant cette confusion, presque semblable à celle des élémens renfermés pêle-même dans le sein du cahos, on ne soupçonneroit jamais que les mots ayent été assujettis à une marche réguliere ; & que si elle est méconnue, c'est uniquement parce qu'on n'aperçoit pas les moyens de la rétablir.

On eût dû l'espérer de ceux qui nous ont donné des Dictionnaires où les mots sont rangés par familles : mais ils avoient manqué leur route dès le premier pas, en regardant les Verbes comme la racine des mots, & en prenant ainsi les branches pour le tronc.

Ils ne connoissoient, d'ailleurs, ou ne comparoient que quelques Langues, insuffisantes pour leur donner tous les points de comparaison nécessaires pour un travail de cette nature.

Ce qui leur faisoit penser que les Verbes étoient les vrais mots radicaux, c'est qu'ils voyoient un raport étonnant entre les Verbes & les Noms : c'est que dans diverses Langues, ils trouvoient beaucoup de verbes sans Nom qui leur correspondît ; c'est qu'en effet un grand nombre de mots, même de Noms, dérivent des Verbes ; mais aucune de ces considérations ne peut anéantir notre principe.

Principe au moyen duquel tous les mots tiennent aux Noms, qui tiennent eux-mêmes aux objets, & d'où résulte cette harmonie admirable que la Nature met dans tous ses Ouvrages, & sans laquelle rien ne pourroit exister.

§. 11.

De l'Invention des Noms.

Mais de quelle maniere l'Objet a-t-il pu conduire au Nom qu'on lui assigna ? Comment, entre cette multitude de sons par lesquels on pouvoit désigner un objet, se décida-t-on pour celui qui devint son Nom ?

Ce ne put être qu'en assignant pour Nom à chaque objet, celui de tous ces sons qui avoit avec lui le raport le plus étroit.

A cet égard, les Noms, sur-tout les Primitifs, se divisent en deux grandes Classes.

1°. Ceux qu'on apelle ONOMATOPÉES, c'est-à-dire, Noms déjà formés par la Nature, & qui désignent les objets par un son qui imite leur cri, si ces objets sont des Animaux; où les bruits & les sons qui résultent de leurs mouvemens.

Tels sont 1°. ces Noms d'Animaux, BŒUF, imitation de son beuglement; BÉLIER, imitation du bêlement de cet animal; COUCOU, imitation du chant de cet oiseau; CIGALE, imitation du cri de cet insecte, plus sensible dans le Latin CIC-*ada*, &c.

2°. Ces Noms d'Instrumens, *Tambour*, *Tymbale*, *Tympanon*, *Trompette*, *Fanfare*, *Trictrac*, &c.

3°. Ces Verbes relatifs aux cris des Animaux, & au bruit des Instrumens, *mugir*, *beugler*, *bêler*, *hennir*, *miauler*, *bondir*, *tonner*, *sonner*, *siffler*, *souffler*, &c.

4°. Ces mots encore, *Sons*, *Tons*, *Timpan* de l'oreille qui occasionne l'ouie des sons, *Tonnerre*, *Bombe*, *Taffetas* qui imite le bruit de cette étoffe quand on la froisse, &c.

Telle encore la Famille immense de CRA ou GRA, dont nous avons vu une partie des dérivés, à l'occasion de l'origine du Nom de la Grammaire.

5°. On peut joindre à cette Classe, les Noms des Parties du Corps, tirées du son ou du bruit qu'on en tire. Les DENTS sont apellées de ce nom parce qu'elles sont la touche sur laquelle on prononce *D*. La BOUCHE prend son nom de ce qu'à son ouverture, qui la caractérise, on prononce *B*. L'Oreille, le Nez, le Pied, la Main, &c. ont aussi des origines pareilles, comme nous le ferons voir dans nos Principes sur l'Origine du Langage & de l'Ecriture.

II. La seconde Classe des Noms, relativement à leur origine, renferme tous ceux qui rapellent l'Objet, non par l'imitation du bruit ou du cri, mais par le raport du Nom avec une qualité distinctive de l'Objet.

Nous le démontrerons dans le plus grand détail, soit dans l'Ouvrage que nous venons d'indiquer, soit dans notre Dictionnaire Primitif; mais pour en donner un exemple qui dévelope notre idée, prenons au hasard un mot primitif, qui semble n'avoir nul raport à son objet.

C'est le mot primitif GUR ou GYR (†) qui désigne tout cercle, toute

(†) La voyelle *u* se confond sans cesse avec la voyelle *i*; c'est par cette raison que l'*u* grec est toujours distingué en Latin & en François par ce caractere, & que dans un

étendue circulaire, toute idée relative à cercle, à circonférence, d'où vint notre propre mot *Cercle.* Certainement si quelque objet étoit difficile à peindre, à imiter, à exprimer par la parole, c'étoit le cercle : mais on pouvoit s'aider du geste, en décrivant de la main une enceinte, un circuit ; on n'eut donc qu'à imiter avec la langue ce mouvement circulaire ; le son qui en provenoit, se trouvoit le Nom simple, naturel & énergique du Cercle. Ce son est Gur, ou Gyr : la langue, pour le prononcer pleinement, lentement & fortement, comme se prononcerent tous les mots dans leur origine, parcourt tout le circuit de l'instrument vocal ; car en commençant à le prononcer, elle apuie contre le bas de la mâchoire inférieure ; & partant ainsi de l'extrémité extérieure de l'instrument vocal, elle s'éleve vers le palais pour se replier vers l'extrémité intérieure de cet instrument, ou vers le fond de la bouche, ensorte qu'elle décrit un demi cercle.

Le son Gur ou Gyr, étoit donc entre tous les sons possibles, le seul qui pût convenir de la maniere la plus parfaite à l'idée du cercle, de tour, de révolution : aussi dans les Langues d'Orient & dans celles d'Occident est-il devenu le Nom propre de cercle, de tour, & la racine d'une prodigieuse quantité de mots relatifs à entourer, environner, enveloper.

Raportons en divers exemples tirés de ces principales Langues : ils deviendront intéressans par leurs raports singuliers, en même tems qu'ils donneront une idée de la nature des Mots radicaux & de la maniere dont ils deviennent la source d'une prodigieuse quantité de mots.

GUR ou GYR,

Nom primitif désignant toute idée de Cercle, de Tour, d'Enceinte, avec ses principaux dérivés dans la plûpart des Langues.

En Arabe, כור, Kur ou Cyr, Tour, spirale.
מ־כור, *Ma*-Kur, Bonnet à plusieurs Tours, Turban.
כור, Kur-*a*, S'enveloper la tête d'un mouchoir à plusieurs Tours, se couvrir d'un bonnet à plusieurs Tours.

Ce Verbe réunit dans les Dictionnaires Arabes, un grand nombre d'autres

même mot on écrit indifféremment *u* & *y*.

Observons encore que les lettres *K*, *C*, *G*, se substituent sans cesse l'une à l'autre, ensorte que ce mot *Gur* peut être écrit de toutes ces façons, *Kur*, *Kyr*, *Kir*, *Cur*, *Cyr*, *Cir*, *Gur*, *Gyr*, *Gir*, *Gor*, *Gwr*, &c.

significations différentes, qui ne paroissent présenter aucun raport entr'elles, & rien qui puisse déterminer quelle est la dominante : défaut commun aux Dictionnaires, mais sur-tout aux Arabes, qui désorientent sans cesse les plus habiles dans cette Langue : mais toutes celles qu'offre ce Verbe KURA s'arrangent très-bien au moyen de l'idée propre & primitive du mot qui forma ce Verbe.

Ce mot, après avoir formé le Verbe KURA avec la signification d'*envelo-per*, continuant à lui prêter les divers sens qu'il offre lui-même, lui fera signifier très-naturellement, en Arabe :

I°. Au sens de CEINTURE :

1°. *Se ceindre* ; d'où au figuré,

2°. *Se hâter*, *se dépêcher* : car on ne peut se hâter lorsqu'on porte l'habit long comme les Orientaux & les Femmes, qu'en se ceignant.

3°. *Etre dans un état très-abject.* En effet, l'habit ceint & troussé étant l'emblême du travail, deviendra celui des gens abjects, obligés de porter toujours un pareil habit par leur genre même de vie.

4°. *Réprimander*, *railler*, *critiquer*, parce qu'on réprimande ceux sur qui l'on est élevé, désignés par l'épithète *de ceux qui sont ceints*, ou les Travailleurs, les Ouvriers, les SERFS.

II°. Au sens de TOUR, de révolution :

5°. *Tourner*, *tournoyer*, s'avancer en *tourbillon*.

6°. *Faire rouler* quelqu'un, le culbuter, le percer en peloton.

III°. Au sens d'objets RÉUNIS en rond, en peloton :

7°. *Réunir*, *rassembler* mettre en tas, *faire cercle*.

En Hébreu, גור, GUR, GYR, signifie *assembler*.
א-גר, *A*-GAR, mettre en un monceau.
מ-גור, *Me*-GUR-*a* Grenier.
גורן, *Me*-GUR-*n*, Aire, Place circulaire où l'on foule les grains ; 2°. Grenier.
ח-גור, *Ha*-GUR, Ceinture, Cordon,
ח-גר, *Ha*-GAR, ceindre.

En Grec Γῦρ-ος, GUR-*os*, GYR-*os*, Cercle, Tour.
Γυρ-ὸς, GUR-*os*, courbé, vouté.
Κυρ-τος, KUR-*tos*, vouté, bossu.
Κιρ-Κος, KIR-*kos*, tout ce qui est rond.
Α-γορ-α, *A*-GOR-*a*, Place publique, Marché, Lieu d'Assemblée.

En Latin, GUR-*us*, GYR-*us*, } Cercle, Circuit, Tour.
GUR-*o*, dans Varron, GYR-*o* } Tourner, arrondir; 2°. Tourner sur le Tour.
GYR-*atio*, Tournoyement.
2°. CIRC-*us*, Cirque.
CIRC *ulus*, Cercle.
CIRC-*uitus*, Circuit.
CIRC-*ulo*, Circuler.
CIRC-*um*, Autour, environ.
CIRC-*inus*, Compas, instrument avec lequel on décrit un Cercle.

En Anglo-Saxon, GYR-*dan*, CIR-*ran*, } Tourner,
CER-*re*, Tours & Contours.
GER-*del*, GYR-*dl*, } Ceinture.
Be-GYR-*dan*, Ceindre.

En Allemand, GURT, Ceinture, Cordon.
GURT-*en*, } Ceindre.
En Islandois, GYR-*ta*, } Ceindre.
En Anglois, GIR-*d*, } Ceindre.
GIR-*dle*, } Ceinture.
En Hollandois, GOR-*de*, } Ceinture.
GOR-*den*, Ceindre.
En Irlandois, COR, Ceinture; 2°. Cordon; Tour; 3°. Mouvement circulaire.
En Lorrain GOUR-*et*, Boule.
En Gallois, GUR-*i*, GWR-*i*, Tour, Ceinture.
GWR-*Wec*, Autour.
GWYR, Courbé.

En Bas-Breton,	Gour-*is*,	Ceinture
	Gour-*isa*,	Ceindre.
	Gour-*isat*,	Une Ceinturée, *ou* une Ventrée.
En Basque,	Gur,	Autour.
	Gir-*atu*,	Rouler.
	Gir-*aca*,	Faire Tourner.
	Gir-*aboilla*,	Tourbillon.
	Gir-*eg-uzquia*,	Tournesol.
	Chir-*quia*,	Circuit; 2°. Subterfuge.
	Gur-*cila*,	Roue de Chariot.
	Gur-*pildu*,	Rouer.
	Guerri-*coa*,	Ceinture; 2°. Autour.
	Guerri-*catua*,	Ceint.
	Guerr-*unca*,	Les Reins.
	Guir-*oa*,	Saisons, Révolutions de l'année.
	Cer-*ua*,	Voûte des airs, le Ciel.
	Cer-*ucoa*,	Céleste.
	Gor-*abilla*,	Anneau à anse.
En Bas-Breton,	Cern,	Cerne, Circuit, Enceinte; 2°. Prison.
	Cer-*na*, / *En*-Cer-*na*,	Entourer, cerner.

De-là ces divers Dérivés:

1°. *Le Grec*,	Kir-*ris*, / Kir-*Kos*,	Espéce d'Epervier.
Le Latin,	Cir-*cos*,	Espéce d'Epervier.
	Cir-*canea*,	Espéce d'Oiseau de proi
L'Hébreu,	ע-גור, *Ho*-Gyr,	Nom d'Oiseau.
Le Hollandois,	Gier,	Vautour.
Le Latin,	Gyro *Falco*,	Faucon.
Le François,	Ger-*Faud*,	Faucon.

Noms donnés à ces Oiseaux, parce qu'ils tournent au haut

2°. *Le Gallois*,	Chwer-*is*,	Devidoir
Le Bas-Breton	Guer-*zit*,	Fuseau.
3°. *L'Anglo-Saxon*,	Cyr-*faelle*,	Gourde.
L'Allemand,	Kur-*bis*,	Courge, Gourde.
	Gur-*ke*,	Concombre.

Le Latin,	*Cu*-Cur-*bita*,	Courge, Citrouille.
L'Allemand,	Kur-*be*,	Manivelle.
4°. *L'Anglois*,	Cur-*l*,	Boucle, Friſure.
	To-Cur-*l*,	Boucler, Friſer.
L'Irlandois,	Cur-*nin*,	Friſure, Boucle.
Le Latin,	Çir-*ri*,	Cheveux bouclés, friſés.
5°. *Le Grec*,	Γωρυ-τος, Gor-*utos*,	Carquois, Etui cylindrique à mettre des flèches.
6°. *Le Languedoc*.	Gir-*ouflado*,	Eſpéce de fleur ronde.
Le François,	Gir-*oflée*,	
7°. *L'Italien*,	Ghir-*landa*,	Fleurs arrangées en couronne.
Le François,	Guir-*lande*,	
8°. *L'Italien*, *L'Eſpagnol*,	Gir-*andola*,	Roue à laquelle ſont attachés des feux d'artifice; 2°. Mouvemens, Détour.
9°. *L'Arabe*,	כור, Kur,	Railler, critiquer; 2°. Mépriſer.
L'Hébreu,	גער, Ghor,	Gronder, critiquer, blâmer.
Grec de Sparte,	Gor-*iaô*,	Critiquer, ſe moquer.
L'Anglois,	Gir-*d*,	Raillerie, ſarcaſme.
L'Allemand,	Gurr-*en*,	Gronder, battre avec ſa ceinture, &c.
Le Hollandois,	Gorr-*en*,	

De-là encore diverſes Familles, d'une très-grande étendue :

1°. Cair, Ker, Ville.
2°. Gar-*d*, Maiſon, Habitation.
3°. Gar-*d*, Jard, Jardin.
4°. Ꝗuerr-*a*, *Quaero*, chercher, tourner autour, aimer, déſirer.
5°. Gar, Guer, Habiller, vêtir, ſe garnir.

C'eſt à cette racine Gur, Enceinte, Tour, que ſe rapportent ces mots Italiens.

Gir-*o*,	Cercle, Circuit.	Cer-*chio*,	Cercle,
Gir-*one*,	Grand Tour.	Cer-*chiare*,	Environner.
Gir-*ata*,	Tour.	Cer-*chiellino*,	Petite Aſſemblée.
Gir-*are*,	Tourner, 2°. Embraſſer	Cer-*cine*,	Bourrelet.
Gir-*amento*,	Action de Tourner.	Cer-*cone*,	Vin tourné.
Gir-*ellajo*,	Qui fait des poulies; 2°. inconſtant, léger.	Cir-*ca*,	Environ.
		Cir-*colo*.	Cercle, &c.

Ces mots

Ces mots ESPAGNOLS:

GIR-*ar*,	Tourner.	COR-*ba*,	Courbure.
GIR-*asol*,	Tournesol.	COR-*bata*,	Cravate.
GORR-*a*,	Bonnet de voyageur qui couvre la tête & les épaules.	COR-*coba*,	Bosse.
		COR-*cobado*,	Bossu.
GORR-*ones*,	Tourtes rondes en forme de bonnet.	COR-*dillera*,	Chaîne de Montagnes ; d'où, Les CORDILLERES du Pérou.
GUR-*ublada*,	Troupe de gens.		
GUR-*upera*,	Croupiere.	CER-*ca*,	Autour ; 2°. enclos.
GOR-*bion*,	Gros Cordon en broderie.	CER-*car*,	Environner, &c.

Ces mots FRANÇOIS:

1°. CER-*cle*.	2°. Ger-*faut*.	4°. Cer-*ner*.
Cir-*cuit*	Gour-*de*.	5°. Cour-*be*
Cir-*que*.	Cour-*ge*.	Cour-*bure*.
Cir-*conférence*.	Cu-cur-*bite*.	Cour-*bature*.
Cir-*culation*.	Gour-*din*.	Cour-*ber*.
Gir-*ouette*.	3°. Cor-*de*.	6°. Quer-*ir*.
Guir-*lande*.	Cor-*don*.	Cher-*cher*, &c.

Une aussi grande multitude de mots, tous liés par le son & par le sens, & subsistans chez tant de Nations diverses, sont une preuve sans réplique qu'une énergie particuliere les maintenoit contre toutes les révolutions des Tems, & qu'ils avoient une origine commune.

C'est ainsi que tous les mots naissent des Noms, & que ceux-ci tiennent à la Nature de la maniere la plus forte & la plus sensible.

Ils ne falloit donc, pour les trouver, aucune recherche profonde, aucune métaphysique : la nécessité & l'imitation firent tout.

Par-là diminue prodigieusement la masse des mots dont on a à rendre raison : & ne craignons pas d'être embarrassés à trouver la cause de tous les Primitifs ! Celui qui forma l'Instrument vocal, lui donna l'étendue nécessaire pour qu'il pût se prêter à tous les besoins de la Parole : sans cela, il eût manqué son but : son analyse nous fournira donc au besoin, la raison de chaque mot.

§. 12.

Des Noms DÉRIVÉS, COMPOSÉS & FIGURÉS.

Dans cette longue Famille de Mots que nous venons de raporter, on en voit de plusieurs espéces.

1°. Les uns offrent le Primitif pur & simple : tels,

Le Basque, GUR, Au-tour.

L'Arabe, KUR, Tour, spirale.

2°. D'autres y ajoutent quelques lettres à la tête ou à la fin, pour en faire un Nom, un Verbe, un Adverbe, un Adjectif, &c. tels,

GYR-*us*, Cercle.

GYR-*o*, tourner.

CIR-*cum*, au-tour.

Cu-CUR-*bita*, Citrouille.

3°. Des troisiémes s'associent à d'autres mots pour présenter un sens plus composé, tels

Cir-cum-eo, aller au-tour.

4°. D'autres enfin transportent le primitif du sens propre à un sens figuré; tels,

GIRD, en Anglois, raillerie, sarcasme.

Ce sont ces différences, ces variétés du mot primitif & radical qu'on apelle DÉRIVÉS, COMPOSÉS & FIGURÉS.

Par cet artifice admirable & commode, l'Homme suplée au petit nombre de sons primitifs donnés par l'instrument vocal, qui n'auroit pu être plus considérable, à moins que la Divinité n'eût augmenté l'étendue de l'instrument vocal; ce qui l'auroit mis hors de toute proportion avec le corps dont il fait partie. Mais elle y supléa par cette industrie que l'homme dévelope à l'égard des Noms primitifs, & qui les rend suffisans pour exprimer toutes ses idées.

Par le secours des DÉRIVÉS, le même Nom devient successivement verbe, adverbe, adjectif, préposition, &c. en se prenant dans un sens abstrait.

Par le secours des COMPOSÉS, il réunit en un seul mot diverses idées, celles de plusieurs mots radicaux.

Par le secours des FIGURÉS, il double & triple l'étendue des Primitifs; car par le moyen des mots qui peignent des objets corporels, il exprime & peint

très-bien les objets moraux & ſpirituels, dont il ne pourroit point parler ſans cet artifice.

Ainſi un même ſon ſe reproduit en quelque maniere à l'infini, pour ſe prêter à tous nos beſoins, & pour déſigner toutes les idées qui peuvent avoir quelque raport à un même objet phyſique, dont le Nom devient ainſi la clef de tous ces mots, & leur communique l'énergie qu'on y remarque.

On ne ſauroit donc diſtinguer avec trop de ſoin les diverſes ſignifications d'un même Nom ; ni faire trop d'efforts pour ramener à une même famille, à leur ſource primitive, tous les dérivés & tous les composés qui s'en ſont formés, puiſque c'eſt le moyen le plus propre pour diminuer les peines extrêmes que cauſe l'étude des Langues, & pour la rendre ſatisfaiſante en mettant à l'inſtant ſous les yeux la cauſe & la raiſon de tous les mots qui compoſent une famille, & toutes les ſignifications qu'ils préſentent.

Nous avons alors d'autant plus de facilité à nous ſouvenir de toutes ces diverſités, que nous ne ſommes plus réduits comme auparavant, au ſimple ſecours de la mémoire ; mais que l'intelligence ou l'entendement viennent encore à ſon appui, & lui donnent une force étonnante dont elle ſeroit dénuée ſans cela.

Cette diſtribution des mots par familles eſt d'autant plus néceſſaire, que le nombre des radicaux eſt très-peu conſidérable, tandis qu'il exiſte une maſſe prodigieuſe de mots dérivés, compoſés & figurés, qui forment un cahos effroyable ſans commencement & ſans fin, lorſqu'on n'y met aucun ordre, & où tout paroît l'effet du haſard.

Les Auteurs des Dictionnaires tâchent de ſupléer à ce déſordre, en ramenant les dérivés & les compoſés à leurs racines : mais à cet égard, ils tomboient dans deux inconvéniens très-fâcheux.

1°. Comme ils ignoroient le raport de la Langue dont ils donnoient le Dictionnaire, avec les autres Langues, ils ne pouvoient ramener aucun mot à ſa véritable origine; ce qui perſuadoit qu'ils étoient tous l'effet du haſard.

2°. Quoiqu'ils diſtinguaſſent avec ſoin les mots dérivés & compoſés, la plûpart ne tenoient aucun compte de la diſtinction des Noms en propres & figurés, parce que dans un grand nombre d'occaſions ils ne pouvoient décider lequel des divers ſens d'un mot étoit le propre, & quel étoit le figuré.

Auſſi, lorſqu'un de nos Grammairiens les plus diſtingués, s'excuſe auprès

du Public de ce qu'il considere un Ouvrage qu'il donnoit sur les Mots figurés, comme une portion de la Grammaire, & qu'il dit: » Ce Traité me » paroît être une Partie essentielle de la Grammaire, puisqu'il est du ressort » de la Grammaire de faire entendre la véritable signification des Mots, & » en quel sens ils sont employés dans le Discours (1); il prouve combien on étoit à cet égard dans l'enfance; & qu'il n'étoit pas lui-même bien convaincu de l'universalité de son principe.

Et pourquoi? C'est qu'il n'avoit nulle idée des Noms radicaux de toutes les Langues; Noms qui peuvent seuls donner le sens propre de tous les Mots: aussi son excellent Ouvrage sur les Tropes, porte sur une base chancelante qui nuit à son utilité. Ceci n'est pas difficile à prouver.

» Je voudrois, dit-il (2), que nos Dictionnaires donnassent d'abord à un » mot Latin *la signification propre* que ce mot avoit dans l'imagination des » Auteurs Latins: qu'ensuite ils ajoutassent les divers sens figurés que les » Latins donnoient à ce Mot ».

Mais il ne s'apercevoit pas que tant de sagesse étoit une chose impossible dans son systême: car voici comment il définissoit le sens propre d'un mot; » Le sens propre d'un mot, c'est la premiere signification du Mot (3).

N'auroit-il pas dû nous aprendre plutôt quels étoient les caractères auxquels nous reconnoîtrions cette premiere signification? Sans parler de l'équivoque que renferme cette expression, *premiere signification* d'un mot; puisqu'on ne sait s'il faut entendre par-là la premiere de toutes les significations dont un Nom fut revêtu, ou celle de toutes ses significations connues qu'il faut mettre à la tête. Lorsque jettant, par exemple, les yeux sur le mot Latin ANIMUS, nous lui voyons toutes ces significations; » 1°. l'ame, » l'esprit; 2°. le cœur, le courage, la générosité; 3°. la volonté, le désir; » 4°. amour, amitié; 5°. avis, dessein, résolution; 6°. fierté, hauteur; » 7°. conscience; 8°. fantaisie, humeur, caprice; 9°. haleine, souffle, respiration; 10°. la raison, le naturel, tour d'esprit, &c. » comment saurons nous quelle fut sa premiere signification, ou quelle doit être la premiere?

N'en faisons point un crime à cet Auteur, auquel la Grammaire doit

(1) M. MARSAIS, *Traité des Tropes*. Art. V. de la Part. I.
(2) Pag. 38.
(3) Pag. 21.

tant : il vit très-bien qu'il falloit un ordre dans les Mots ; mais on étoit alors dans des ténèbres trop profondes à cet égard, pour qu'il pût apercevoir le vrai fondement de cet ordre.

Substituons à ce qu'il apelle *premiere signification d'un Mot*, idée vague & inutile, une autre définition. Disons que le sens propre d'un mot est toujours une signification physique, & sur-tout la signification physique présentée par la racine monosyllabique de ce nom, & jamais l'on ne sera dans l'embarras. Ainsi on verra d'un coup-d'œil que l'idée physique du Vent, fut la signification propre & premiere du mot Animus : que sa seconde signification fut celle de Souffle ; & que celle d'Esprit ou d'Ame qui paroissoit la premiere ou la propre, n'est qu'une signification figurée, de l'invention des Latins.

Et dès-lors, on a un point de comparaison de plus pour remonter à l'origine de ce nom, puisqu'il se lie aussi-tôt avec le Grec Anemos, qui signifie le *Vent*.

D'ailleurs, pourquoi ne désirer, comme il fait, un si bel ordre que pour le Latin ? Les autres Langues n'en sont-elles pas aussi dignes ? ou en seroient-elles moins susceptibles ? Quel service pour l'humanité si tous les Dictionnaires présentoient une marche aussi lumineuse, aussi satisfaisante, aussi belle !

Notre Savant se trompoit encore, lorsqu'il rejettoit l'opinion de ceux qui ont avancé que les Mots ou les Tropes avoient été inventés par nécessité, à cause du défaut & de la disette des mots propres : & il faisoit bien voir qu'on n'avoit, dans le tems où il écrivoit, aucune idée exacte de la nature des Langues, lorsqu'il ajoutoit : » je ne crois pas qu'il y ait un assez grand nombre de mots qui supléent à ceux qui manquent, pour pouvoir dire que tel » ait été le premier & le principal usage des Tropes ».

Il n'existe aucun Nom qui n'ait été accompagné d'une signification figurée, relative à quelque objet qui ne pouvoit être exprimé par un sens propre.

Si nous nous sommes étendus sur cet objet, c'est à cause de son importance, & parce qu'il faut justifier son opinion, lorsqu'on ose être d'un sentiment différent de celui qu'adopta un grand Homme.

Pour terminer ce long Article, nous n'avons plus qu'à alléguer quelques exemples de ces diverses espéces de Mots.

Ceux-ci, *Vigne*, *Vignoble*, *Vigneron*, *Vendange*, sont des dérivés du mot Vin.

Maison, *Maisonnette*, sont des dérivés de l'ancien mot Mas, qui si-

gnifioit *Habitation.* MAÇON & *Maçonnage*, dérivent du primitif MAG ou MAK, habile, qui a formé l'Anglois, to *Make*, faire, le mot *Machine*, qui nous est commun avec les Grecs & les Latins, & le mot Latin MACHIO, un Maçon.

Nous avons un grand nombre de composés nés dans notre Langue, sans compter un beaucoup plus grand nombre empruntés du Latin, du Grec, &c.

Du nombre des premiers, ceux-ci:

Mi-di.	Au-jour-d-hui.
Mi-nuit.	Dès-or-mais.
Main-tenir.	Coq-à-l'âne.
Chauve-souris.	Man-œuvre.
Porte-faix.	Para-sol.
Passe-par-tout.	Chausse-trape.
Fier-à-bras.	Pate-nôtres.

Et ceux-ci composés d'une négation ou d'une préposition jointes à un Nom, à un adjectif, &c.

Non-obstant.	Con-formité.
Néan-moins.	Dif-formité.
In-utile.	Trans-formation.
In-juste.	In-formation.

Tandis que ceux-ci,

Baromètre.	Géométrie.
Palingénésie.	Astronomie.

sont des composés de mots Grecs.

Des Noms Diminutifs & Augmentatifs.

N'omettons pas une Classe intéressante de Noms qu'on apelle DIMINUTIFS & AUGMENTATIFS, parce qu'ils semblent diminuer la grosseur d'un objet pour le faire paroître plus délicat, plus fin, plus aimable; ou l'augmenter, pour le faire paroître plus difforme, plus lourd, plus haïssable. Ils ajoutent ainsi à l'expression du Nom, en l'associant aux idées agréables ou désagréables que son objet fait éprouver: & ils produisent cet effet par le simple changement d'une syllabe ajoutée à ce Nom. Elle est rude ou forte, pour exprimer la sensation désagréable que cause un Objet: elle est douce & flatteuse, pour exprimer les sensations douces & agréables.

Ces Mots sont une suite de la facilité qu'a l'Homme d'imiter par le langage tout ce qui existe, & même de la nécessité dans laquelle il est de le

faire, pour être entendu. Ils seront très-communs dans les Langues expressives des Peuples du Midi, qui sont chantantes & remplies d'images : ils seront plus rares dans les Langues des Peuples du Nord, moins chantantes, moins remplies d'images, & plus Philosophiques que pittoresques. Ceux-ci auront quelques Mots de cette espéce ; mais ils ne s'en serviront que dans le style familier, ou dans les Poésies légères & badines : ils les banniront de tout Ouvrage sérieux, pour n'en pas affoiblir la gravité & la force.

Aussi la Langue Françoise n'a que quelques diminutifs, & moins encore d'augmentatifs. On peut mettre entre ces derniers les mots suivans :

Savantas, pour désigner un Savant pesant & lourd.
Rimailleur, pour désigner un mauvais Poëte.
Barbouilleur, pour désigner un mauvais Peintre, un mauvais Ecrivain.
Gentillâtre, pour désigner une personne d'une Noblesse peu relevée.
Marâtre, pour désigner une Mere dénaturée.
Polisson, pour désigner une personne qui n'est pas faite pour aller de pair avec les personnes polies, bien élevées & distinguées par leur rang.

Nos Diminutifs sont ordinairement terminés en ETTE.

Fill-ette.	*Gentill*-ette.
Sœur-ette.	*Foll*-ette.
Fleur-ette.	*Seul*-ette.
Herb-ette.	*Pauvr*-ette.
Chansonn-ette.	*Mignon*-ette.
Maisonn-ette.	*Grande*-lette.

Nous avons même des Mots qui ne furent dans leur origine que des diminutifs ; tels *Bracelets*, *Cordonnet*, *Ficelle*, *Aiguille*, *Oreilles*, *&c.*

Nous avons quelques diminutifs en ILLON, un *Oisillon*, un *Corbillon*.

ARIETTE est encore un diminutif : nous le devons aux Italiens qui apellant ARIA un air à chanter, se servent d'*Ariette* dans le même sens où nous dirions *Chansonnette*, ou *petit Air*.

Il ne tint pas aux premiers Poëtes qui épurerent notre Langue, qu'elle n'abondât en diminutifs de toute espéce : leurs Ouvrages en sont remplis. Nourris des Poëtes Grecs, Italiens & Provençaux qui en font le plus grand usage, ils crurent que notre Poésie en seroit plus riante, plus pittoresque : mais cet usage n'alloit pas avec le caractère de la Nation ; elle ne put l'adopter, ou plutôt elle le borna aux Poésies familieres, où ils font un meilleur effet.

MAROT a dit,

> .... Ainſi la Brebiette
> » S'enfuit du Loup, & la Biche foiblette
> » Du fort Lion ; ainſi les Colombettes
> » Vont fuyant l'Aigle..... (1)

Les Diminutifs que RONSARD employa dans l'Imitation de l'Ode d'Anacréon, ſur l'Amour piqué par une Abeille, forment encore un joli effet.

> Le petit Enfant d'Amour
> Cueilloit des fleurs à l'entour
> D'une Ruche où les *Avettes*
> Font leurs petites *Logettes*.
>
> Comme il les alloit cueillant,
> Une Avette ſommeillant
> Dans le fond d'une *fleurette*,
> Lui piqua la main *douillette*.
>
> Sitôt que piqué ſe vit,
> Ah! je ſuis perdu, ce dit,
> Et s'encourant vers ſa Mere,
> Lui montra ſa plaie amere.
>
> .... Qui t'a, dis-moi, faux garçon,
> Bleſſé de telle façon ?
> Sont-ce mes Graces riantes
> De leurs aiguilles poignantes ?
>
> Nenni, c'eſt un *ſerpenteau*
> Qui vole au printems *nouveau*
> Avec que deux *ailerettes*
> Çà & là ſur les *fleurettes*.
>
> Ah ! vraiment je le cognois ;
> Dit Vénus ; les Villageois
> De la montagne d'Hymette
> Le ſurnomment *Meliſſette*. (2)

Ce même RONSARD, qu'on regarda dans ſon tems comme le Prince des Poëtes François, & dont les Poéſies furent commentées par d'habiles gens, comme on commentoit celles des Grecs & des Romains, crut que la Poéſie Paſtorale exigeoit qu'on n'employât les Noms qu'en diminutif : il les dénatura ainſi d'une maniere trop ridicule pour qu'on ait tenté de l'imiter.

Henri II. eſt *Henriot*.
Catherine de Médicis, *Catin*.
Charles-IX, *Carlin*.
Le Duc d'Anjou, *Angelot*.
Henri IV, *Navarrin*.
La Ducheſſe de Savoye, *Margot*.
La Princeſſe Claude, fille d'Henri II, *Claudine*.
Charles, Duc de Lorraine, *Charlot*.

---

(1) Traduction des deux premiers Liv. des Métamorph. d'OVIDE, Hiſt. de *Daphné*.

(2) RONSARD, Odes, Liv. IV. 14. *Avette* & *Meliſſette* ſignifient tous deux *petite Abeille* ; & ſont des diminutifs formés l'un ſur le Latin *Ape*, & l'autre ſur le Grec *Meliſſa*, qui tous déſignent la Mouche à miel.

Michel

Michel de l'Hôpital, *Michau.*

Du Bellay, *Bellot.*

Une *Odelette* eſt pour lui une petite Ode.

L'Amour eſt un *Archerot*, le petit Archer.

La Langue Italienne abonde en diminutifs : en voici quelques exemples.
Du Mot Casa, caſe, maiſon, elle forme tous ceux-ci :

Caſ-*accia*,	Maiſon vieille & affreuſe.
Caſ-*alino*,	Maiſon qui tombe en ruine.
Caſ-*occia*,	Maiſon de bois.
Caſ-*olare*,	Maſure.
Caſ-*amento*,	Grande Maiſon, beau logement.
Caſ-*cina*,	Ferme.
Caſ-*ella*,	Petite Maiſon.
Caſ-*ellino*, Caſ-*ettina*,	Maiſonnette.
Caſ-*ipola*,	Cahutte, Maiſonnette.
Caſ-*one*,	Grande Maiſon.

D'Uccello, Oiſeau :

Uccell-*accio*,	Grand Oiſeau.
Uccell-*ame*,	Grand amas d'Oiſeaux.
Uccell-*one*,	Un Niais, un gros Butor.
Uccell-*otto*,	Un gros Oiſeau.
Uccell-*etto*, Uccell-*ino*, Uccell-*inuzzo*, Uccell-*uzzo*,	Petit Oiſeau.

La Langue des Provinces Méridionales de la France, eſt également remplie de diminutifs pleins d'énergie, & qui font l'agrément de leurs Chanſons. Il en eſt une qui dit :

Hurouſe la *Manette*
Qu'un jour aura l'hounou
De desfa l'*eſpinglette*
Que los ten en priſou.

On y voit des terminaiſons différentes, ſuivant la nature du Diminutif. Les terminaiſons en as, en aou, en astro, peignent des idées déſagréables.

Foul-as, un grand Fou.

Bart-as, un lieu plein de Buissons.
Fang-as, un lieu plein de Fange.
Barjh-aou, un grand Parleur, un Bavard.
Pourt-aou, un grand Portail.
Ment-astra, Menthe sauvage, comme les Latins disent *Ole*-astro, pour l'Olivier sauvage.

Les terminaisons EL, ETTE, OT, INO, peignent des idées agréables.

Pastour-el, un jeune Berger.
Pastour-elette, une jeune Bergere.
Auz-elet, petit Oiseau.
Ombr-ette, petite Ombre.
Pich-ot, *Pich*-otte, Petit, Petite.
Escurez-ino, Obscurité.

Des Mots figurés & allégoriques.

Enfin, point de Nom dans notre Langue qui ne réunisse quelque sens figuré, à ceux qu'il présente au propre.

Humeur, *Goût*, *Esprit*, *Air*, *&c.* si communs dans notre Langue, sont très-difficiles à définir, à cause de la multitude de sens figurés dont ils se sont chargés insensiblement.

Lien, *attachement*, *douceur*, *hauteur*, *sublimité*, *élévation*, *profondeur*, *démarche*, &c. se prennent au sens figuré, comme au sens propre.

Par-là, nous donnons du *corps* aux Pensées, du *ressort* à l'Ame, de la *solidité* à l'Esprit, de la *dureté* au Cœur; le génie est plein de *feu*, & l'imagination *étincelle*.

Le terme de *Nudité* est même commun à l'ame comme au corps : on dit *montrer* son ame *toute nue*; une ame *dénuée* de vertu, & *dépouillée* de gloire. Le pécheur honteux de sa *nudité*, en est effrayé.

Ceux qui n'ont jamais réfléchi sur les Langues, & qui s'imaginent que chaque mot ne doit avoir qu'un seul sens, sont bien étonnés lorsqu'étudiant les Langues étrangeres, sur-tout les anciennes Langues d'Orient, ils y apperçoivent continuellement & de la maniere la plus sensible ce double sens d'un même mot. Alors ils s'imaginent que ces Langues sont pauvres, misérables, incorrectes, & qu'on peut leur faire dire tout ce qu'on veut; mais ils ne prennent pas garde qu'ils ne prouvent en cela que leur jugement précipité, pour ne pas dire leur ignorance, ou leur mal-adresse.

On pourroit donc composer des Discours très-étendus où il n'entreroit que des mots désignant des objets physiques qui ne s'appliqueroient qu'à des ob-

jets ſpirituels ou moraux. Il en exiſte de pareils, & on les apelle ALLÉGORIES, c'eſt-à-dire, diſcours dont les mots renferment un ſens différent de celui qu'ils ſemblent préſenter.

Je ne puis me refuſer au plaiſir de tranſcrire ici une charmante Idylle allégorique, qu'on a déjà citée comme un exemple parfait d'allégorie (5).

Dans ces prés fleuris
Qu'arroſe la Seine,
Cherchez qui vous mene,
Mes cheres Brebis.
J'ai fait, pour vous rendre
Le deſtin plus doux,
Ce qu'on peut attendre
D'une amitié tendre;
Mais ſon long courroux
Détruit, empoiſonne
Tous mes ſoins pour vous,
Et vous abandonne
Aux fureurs des Loups.
Seriez-vous leur proie,
Aimable troupeau!
Vous de ce hameau
L'honneur & la joie;
Vous, qui gras & beau
Me donniez ſans ceſſe
Sur l'herbette épaiſſe
Un plaiſir nouveau.
Que je vous regrette!
Mais il faut céder.
Sans chien, ſans houlette,
Puis-je vous garder?
L'injuſte Fortune
Me les a ravis.
En vain j'importune
Le Ciel par mes cris;
Il rit de mes craintes,
Et ſourd à mes plaintes,
Houlette ni chien,
Il ne me rend rien.
Puiſſiez-vous, contentes
Et ſans mon ſecours,
Paſſer d'heureux jours!
Brebis innocentes,
Brebis mes amours,
Que Pan vous défende;
Hélas! il le fait;
Je ne lui demande
Que ce ſeul bienfait.
Oui, Brebis chéries,
Qu'avec tant de ſoin
J'ai toujours nourries;
Je prends à témoin
Ces bois, ces prairies:
Que ſi les faveurs
Du Dieu des Paſteurs
Vous gardent d'outrages,
Et vous font avoir
Du matin au ſoir
De gras pâturages;
J'en conſerverai
Tant que je vivrai
La douce mémoire;
Et que mes chanſons
En mille façons
Porteront ſa gloire
Du rivage heureux
Où vif & pompeux,
L'Aſtre qui meſure
Les nuits & les jours,
Commençant ſon cours,
Rend à la Nature
Toute ſa parure;
Juſqu'en ces climats,
Où ſans doute las
D'éclairer le Monde,
Il va chez Thétis
Rallumer dans l'onde
Ses feux amortis.

(5) Idylle de Mad. des HOULIERES, T. II. Elle a déja été raportée par M. du Marſais dans ſes Tropes.

On croit entendre une Bergere qui se plaint à ses Brebis de l'impuissance où elle est de les mener dans de bons pâturages ; mais le vrai sens de cette Idylle est la peinture de la tristesse dont cette Dame étoit affectée à la vue des besoins de ses Enfans, auxquels elle ne pouvoit remédier.

Il put & il dut y avoir de pareils Discours, dès les premiers tems : on dut même prendre plaisir à en inventer, afin de donner l'essor à son imagination & à son génie ; & afin de faire briller son esprit & son intelligence.

Aussi voyons-nous les Figures & les Allégories usitées dans les siécles les plus reculés. Il n'est peut-être point d'ancien monument qu'on puisse comprendre en s'attachant au premier sens qu'ils offrent, sur-tout ceux qui sont écrits en vers.

De très-beaux Génies sont tombés dans de grossieres fautes, & ont souvent manqué la vérité pour n'avoir pas fait cette attention : divers monumens en sont devenus barbares.

Qu'on en juge par ces deux traits. Les Anciens ont dit que les Habitans de l'Isle de Ceylan *avoient deux Langues* ; & ils ont apellé les Tyriens & les Carthaginois *Gens à deux langues*.

Ces doubles langues ont été un objet de confusion pour les Interprêtes : les uns ont cru que les Insulaires Ceylandois avoient deux langues dans la bouche, ensorte qu'ils pouvoient tenir à deux personnes à la fois un discours différent : & d'autres, que par l'épithète donnée ici aux Tyriens & aux Carthaginois, on avoit voulu dire qu'ils étoient des babillards, ou qu'ils parloient deux Langues différentes : tandis qu'on vouloit dire que ceux-ci étoient des fourbes & des trompeurs, & que ceux-là parloient deux idiomes différens.

C'est sur-tout relativement à la Mythologie, que l'ignorance du style allégorique a causé les plus grands ravages : qu'elle a totalement dénaturé ce qu'une Religion ancienne avoit d'intéressant & de sublime.

Les réflexions sur l'Art de peindre les idées, ne doivent pas servir uniquement à en connoître les régles, l'étendue & l'utilité : elles doivent sur-tout conduire à l'intelligence des Auteurs ; & elles auront tout le succès possible si elles contribuent à nous donner des idées saines & exactes des Ouvrages dont la lecture est nécessaire pour rendre la vie plus agréable, & plus heureuse, & pour l'employer de la maniere la plus satisfaisante & la plus consolante.

CHAPITRE II.

DES ARTICLES.

SECONDE PARTIE DU DISCOURS.

§. I.

Destination des Articles.

LES ARTICLES sont une Partie du Discours si essentielle aux Noms, qu'on ne sauroit avoir une idée complette de ceux-ci sans le secours de ceux-là : c'est donc ici la seule place qui leur convienne ; & leur examen doit suivre immédiatement les Noms, dont ils sont inséparables : mais pour cet effet reprenons la division des Noms.

Nous avons vu qu'il existoit des Noms propres, qui ne conviennent qu'à un seul individu : des Noms apellatifs, qui conviennent à chaque individu de la même espéce ; & des Noms abstraits, qui présentent les qualités considérées en elles-mêmes, & non dans leurs raports avec les objets dans lesquels elles se trouvent, & qui les présentent comme si elles avoient une existence propre.

Nous avons vu encore que ces trois sortes de Noms offroient, par une suite de leur nature ou de leurs caractères propres, cette différence remarquable : que les Noms propres forment toujours un Tableau déterminé, par leur simple énoncé, parce qu'ils ne désignent jamais qu'un seul objet, & qu'on ne peut point être embarrassé dans l'application qu'on en doit faire ; tandis que les Noms abstraits & les apellatifs qui n'ont qu'un sens indéterminé, ne peuvent former par eux-mêmes aucun Tableau, & qu'ils sont obligés pour produire cet effet, de se faire accompagner de mots qui déterminent leur sens.

Ce qui est d'autant plus nécessaire, que c'est dans cette détermination que consiste l'essence des Tableaux des idées ; qu'ils acquierent par-là cette clarté qui écarte toute équivoque, tout doute, qui fait qu'on est entendu sans peine & de la maniere la plus précise.

Toutes les fois donc que nous aurons occasion de désigner un objet quelconque par un de ces Noms apellatifs ou abstraits, qui ne présentent par

eux-mêmes rien de déterminé, nous ſerons obligés, ſous peine de n'être point entendus, d'accompagner ces Noms de quelques mots qui les tirent de ce ſens vague & indéterminé qu'ils offrent, afin d'en faire le Nom ou l'indice de l'Objet précis que nous voulons peindre : enſorte qu'on les reconnoiſſe à l'inſtant, auſſi ſurement que ſi nous les montrions de la main.

Tel eſt l'uſage des Articles : ils déterminent comme par le geſte, entre pluſieurs objets auxquels convient le même Nom, celui que nous avons en vue.

§. 2.

Ils forment une des parties générales du Diſcours.

Les Articles conſtitueront donc une Partie du Diſcours, commune à tous les Peuples & à toutes les Langues, puiſque dans tous les tems le Diſcours a dû être précis & déterminé ; enſorte qu'aucune Langue n'a pu ſe diſpenſer de faire uſage d'un caractère quelconque, propre à produire cet effet.

Ce caractère aura une valeur à lui, relative à cet effet ; il correſpondra à l'Article, il en ſera un de droit.

Sa valeur ſera différente du Pronom, de l'Adjectif, de toute autre Partie du Diſcours, parce qu'aucune de celles-là ne peut produire l'effet pour lequel furent inventés les Articles.

On l'a confondu néanmoins avec l'Adjectif à cauſe de ces trois raports communs :

1°. Que les uns & les autres accompagnent les Noms.

2°. Qu'ils en portent également les livrées.

3°. Qu'ils y ajoutent des idées acceſſoires qui en déterminent le ſens.

Ces raports ſont réels ; & il n'eſt pas étonnant que de célébres Grammairiens en ayent conclu, que les Articles doivent être réunis aux Adjectifs.

Mais ils conviennent qu'il regne entre les Adjectifs & les Articles une différence ſi eſſentielle, qu'elle exige qu'on aſſigne à ces derniers une denomination diſtinctive.

L'un les apelle Adjectifs *pronominaux* (1) ; un autre leur donne tantôt le nom d'adjectifs *métaphyſiques*, tantôt celui d'adjectifs *prépoſitifs*, & même

(1) M. l'Abbé Girard.

celui de *prénoms* (2) ; tandis qu'un troisiéme qui combat d'une maniere très-solide toutes ces dénominations nouvelles & systématiques (3), s'en tient au Nom si connu d'ARTICLES.

» C'est en effet, dit-il, le seul nom que je croye convenable à l'espéce de » mots dont il s'agit, le seul du moins dont on puisse faire usage, pour ne » pas introduire gratuitement un terme nouveau, & pour suivre néanmoins » les principes immuables d'une Nomenclature raisonnée.

» 1°. Les individus sont comme les membres du corps entier dont la na» ture est exprimée par le Nom apellatif; or le mot Grec *Arthron*, & le mot » *Articulus*, tous deux employés ici par les Grammairiens, signifient égale» ment ces jointutes, qui non-seulement attachent les membres les uns » aux autres; mais qui servent encore à les distinguer les uns des autres. » Sous ce dernier aspect, le même mot peut servir avec succès à carac» tériser tous les adjectifs qui, sans toucher à la compréhension, ne servent » qu'à la distinction plus ou moins précise des individus auxquels on aplique le » Nom apellatif.

» 2°. L'un des Adjectifs compris dans cette Classe est déjà en possession de » ce Nom dans les Grammaires particulieres de toutes les Langues, où il est » usité. On connoît dans notre Grammaire l'Article *le*, *la*, *les*: dans celle » des Italiens, *il*, *la*, *lo*; dans celle, &c.

» 3°. Le principal caractère que personne ne peut se dispenser de reconnoî» tre dans la nature de ce premier Article, est aussi une partie essentielle de la » nature commune de tous les autres adjectifs qu'on lui associe ici; je veux » dire la propriété de fixer déterminément l'attention de l'esprit sur les indi» vidus auxquels on aplique la signification abstraite des Noms apellatifs, ca» ractère qui distingue en effet ces adjectifs des autres.

Mais puisque les Articles différent des Adjectifs en un objet essentiel; puisqu'ils méritent un nom absolument distinct, faisons-en aussi-tôt le partage, assignons-leur des places séparées : n'augmentons pas l'embarras & les difficultés qu'occasionne la Grammaire, par des réunions qui ne donnent pas une idée de plus, & qui ne peuvent que causer de la confusion par l'embarras dans lequel on se trouve pour distinguer des objets auxquels on donne le même nom.

---

(2) M. du MARSAIS, Logique & Principes de Grammaire, pag. 346, 347.

(3) M. BEAUZÉE, Grammaire générale, T. I. 305-307.

Voici donc la différence essentielle qui regne entre les Articles & les Adjectifs, & qui nous décide à leur donner un rang séparé entre les Parties du Discours.

C'est que les Articles n'ajoutent à l'idée du Nom apellatif qu'ils accompagnent, qu'une idée de présence plus ou moins éloignée: idée qui ne tombe pour ainsi dire que sur l'extérieur de l'objet, & qui est nulle pour faire connoître son intérieur ou sa nature.

» Le, *la*, *les*: Ce, *cette*, *ces*, dit un Grammairien célèbre (1), ne sont » que des Adjectifs qui marquent le mouvement de l'esprit qui se tourne vers » l'objet particulier de son idée.

Quand on dit CET Homme, UN Roi, LE Lion, on désigne ces objets comme présens d'une maniere plus ou moins sensible; mais on ne dit rien qui les définisse, qui fasse connoître leurs qualités.

Les Adjectifs, au contraire, nous font pénétrer dans l'intérieur de ces objets présentés par les Articles: ils nous en dévelopent la nature & les qualités; ils nous les font connoître par leurs propriétés, par leurs vertus.

Ainsi, lorsqu'après avoir dit *cet Homme*, *un Roi*, *le Lion*, lorsqu'après avoir fait naître l'idée de ces objets dans l'esprit de ceux auxquels nous parlons, & l'avoir déterminée par l'Article, nous ajoutons; CET Homme *est aimable*; UN Roi *sage est toujours grand*; LE Lion est *fier* & *généreux*: nous dévelopons la nature même de ces objets: nous allons fort au-delà du point où les Articles nous avoient amenés: c'est une nouvelle Partie du Discours que nous mettons en œuvre, non moins essentielle que les autres, & qui en est absolument différente.

On ajoute, il est vrai, que si les Articles étoient une Partie différente des autres, elle existeroit dans toutes les Langues; mais nous discuterons cet objet un peu plus bas, à l'occasion de la PLACE que doivent occuper les Articles.

Nous nous contenterons de dire ici que, de l'aveu même de ces Personnes, ces Langues ont un très-grand nombre d'Articles; & que dans le cas qu'il existât une Langue assez informe pour n'avoir aucun Article de droit ou de fait, cet exemple ne pourroit avoir aucune influence sur une Grammaire générale. Un Peintre ne laisse pas de représenter les hommes avec deux pieds & deux jambes, quoiqu'il n'existe que trop d'aveugles & de boiteux.

---

(1) Du MARSAIS, Principes de Gramm. pag. 377.

Malheur

Malheur aux Langues qui privées d'Articles, ne pourroient jamais représenter des Tableaux déterminés : mais malheur également aux Grammaires générales qui voudroient se régler sur ces modèles informes, négliger en leur faveur des modèles admirables puisés dans la Nature même, que ne peut altérer la dépravation de quelques individus. Les estropier tous, par égard pour quelques-uns, ce seroit imiter ce Tyran qui mutiloit les Etrangers pour les réduire à sa taille. C'est dans ce qui est véritablement beau & parfait, que les Arts doivent uniquement puiser leurs Loix & leurs régles.

§. 3.

Idée plus précise des Articles.

Dans nos Langues modernes & dans les Langues les plus intéressantes de l'Antiquité, il existe donc des Articles ; & ces Articles déterminent l'idée vague des Noms apellatifs, en faisant que ces Noms deviennent ceux d'un individu tiré de la grande masse des Êtres & mis sous les yeux de la personne à qui l'on parle : dès-lors, le Nom devient l'objet déterminé du Tableau. Tels seront ces mots, CE, LE, UN.

En effet, si nous disions :

Palais est superbe
Façade en est de la plus belle architecture,
Pavillon donne sur la riviere ;

on sentiroit que ces Tableaux sont imparfaits, parce qu'ils ne présentent aucun objet déterminé. *Palais*, *Façade*, *Pavillon*, étant des Noms qui conviennent à tout ce qui est Palais, Façade ou Pavillon, on ne sait quel est le Palais, la Façade, le Pavillon dont on parle.

Il faut donc nécessairement les accompagner d'un mot qui fasse connoître précisément de quel individu on parle, qui le mette sous les yeux de la maniere la plus sensible. Et tel est l'effet que produisent ces mots CE, LE, UN. Ils changent ces Tableaux indéterminés, en ceux-ci :

CE Palais est superbe.
LA Façade en est de la plus belle architecture.
UN des Pavillons donne sur la riviere.

CE, LA, UN sont donc autant d'Articles, & ils en ont tous les caractères : chacun d'eux donne un sens déterminé à l'objet qu'il accompagne : on ne voit plus qu'un Palais, qu'une Façade, qu'un Pavillon ; & l'objet qu'on voit, est précisément, entre tous les individus de la même espéce, celui qu'il falloit voir. Mais chacun de ces Articles présente l'objet d'une maniere différente.

Ce, amene le mot *Palais*, & détermine l'individu auquel il faut l'apliquer, en le *montrant*.

La, amene le mot *Façade*, & détermine de quelle façade il s'agit en *l'indiquant*, sans la montrer d'une maniere aussi nette, parce qu'il est assez connu.

Un, amene le mot *Pavillon*, & détermine l'individu auquel il faut l'apliquer, en l'énonçant par la simple idée individuelle.

Pour mieux sentir ces différences, apliquons ces Articles à un même mot, au mot *Homme*, par exemple :

Apercevez-vous cet Homme qui est près de ce noyer ?

Voyez-vous l'Homme que j'attends ?

Ne voyez-vous pas un Homme dans cette plaine ?

Par cette expression cet *Homme*, je le montre : par l'expression l'*Homme*, je l'indique sans le montrer, parce qu'il est assez connu : par l'expression un *Homme*, je n'en détermine point l'individu en le montrant, ou en l'indiquant ; mais en l'énonçant simplement comme individu ; en demandant si l'on ne voit pas un objet dont j'énonce le nom, *Homme*.

Le premier de ces Hommes est sous les yeux, on le *montre*.

Le second n'est pas sous les yeux : on ne peut donc pas le montrer ; mais on est plein de son idée, il en a déjà été parlé : on n'a donc qu'à *l'indiquer* & on le fait.

Le troisiéme n'est ni sous les yeux, ni dans l'esprit, on n'en a point encore parlé : il est simplement question de savoir si on aperçoit un pareil individu, on *l'énonce* donc, parce que l'on ne sauroit pas sans cela de quoi l'on parle.

Nous pourrons donc désigner ces Articles par ces Noms :

Ce, Article démonstratif.

Le, Article indicatif.

Un, Article énonciatif.

Les voici réunis dans une même phrase avec le même Nom.

» Ce jour où vous parûtes au milieu des aplaudissemens du Public,
» fut le jour le plus brillant de votre vie : il sera pour vous un jour à
» jamais mémorable ».

Un, énonce simplement l'idée de jour : ce, met cet individu sous les yeux : le, indique cet individu comme déjà connu, comme déjà désigné.

L'idée présentée par un un est la plus simple des trois. Celles qu'offrent *le* & *ce*, sont un peu plus composées : le premier n'indique qu'un individu : les autres l'indiquent comme connu ou comme présent.

Ajoutons qu'ici *un* ne ſe prend pas dans le ſens relatif de l'*un* numérique, par opoſition à un plus grand nombre; mais dans ſon ſens abſtrait, préſentant l'individu conſidéré ſeulement en lui-même.

§. 4.

Caractères des Articles.

Les Articles ſont des mots extrêmement courts, de ſimples monoſyllabes; ils ne conſiſtent qu'en un ſeul ſon, en un ſeul éclat de voix; & il falloit qu'ils fuſſent ainſi; car plus longs, ils n'auroient pas été plus utiles; leur but étant déjà rempli par ce ſimple ſon: leur longueur auroit fatigué l'attention en pure perte, & elle les auroit trop éloignés de la valeur du geſte qu'ils remplacent & dont ils ont l'énergie.

2°. Ils ſont très-ſonores, & il le falloit, étant fort courts, afin qu'ils puſſent produire leur effet à l'inſtant.

3°. Afin qu'ils produiſiſſent cet effet plus ſurement, & qu'on vît mieux l'objet auquel on les raportoit, on leur fait porter la livrée de cet objet: ils ſont maſculins ou féminins comme eux, au ſingulier ou au pluriel avec eux. Ainſi on dit:

CET Homme, CETTE Femme, CES Hommes.

LE Fils, LA Fille, LES Fils.

De cette maniere, ils annoncent en quelque ſorte les Noms, ils en ſont les Hérauts, ils préparent à ce qu'on va dire, & ne permettent plus de ſe tromper ſur l'aplication du Tableau qui va ſuivre.

4°. Ils ne marchent jamais ſans un Nom, n'ayant aucune ſignification ſans eux. C'eſt un principe que nous aurons occaſion de diſcuter plus bas.

§. 5.

Du Nombre des Articles.

Rien n'eſt plus propre à prouver combien on avoit des idées peu claires ou peu déterminées à l'égard des Articles, que la diverſité étonnante qu'on obſerve entre les Grammairiens à leur ſujet. Les uns n'en comptent qu'un ſeul dans la Langue Françoiſe; tel M. DUCLOS. M. BEAUZÉE en compte neuf eſpéces différentes; en attribuant à la Claſſe des Articles, des mots dans leſquels d'autres Grammairiens voyoient en effet mal-à-propos des Pronoms ou des Adjectifs.

Le ſeul Article ſur lequel ils s'accordent tous, c'eſt l'Article LE. Ceux qu'on y ajoute ſont trois univerſels; dont un collectif, *tout*; un diſtributif, *chaque*; un négatif, *nul*, *nulle*.

Ces indéfinis, *plusieurs*, *aucun*, *quelque*, *certain*, *tel*.

Les Numériques, *un*, *deux*, *trois*, &c.

Les Poſſeſſifs pour chaque perſonne, *mon*, *ton*, *ſon*, &c.

Un Démonſtratif pur, *ce*, *cette*, *ces*.

Un Démonſtratif conjonctif, *qui*, *lequel*.

Il faut convenir que ces différens mots ont un très-grand raport avec les Articles, qu'ils en tiennent même lieu dans un grand nombre d'occaſions; & qu'on a raiſon de ne les regarder, ni comme des Pronoms, ni comme des Adjectifs.

Il faut convenir encore que ceux qui ne voyoient dans la Langue Françoiſe que le mot LE pour tout Article, en bornoient beaucoup trop le nombre, donnoient lieu à le faire retrancher du nombre des Parties du Diſcours, puiſque ce LE manque dans quelques Langues; & qu'ils n'avoient par conſéquent aucune idée juſte de l'Article.

N'y auroit-il cependant pas un juſte milieu à tenir entre ces deux extrêmes? entre n'admettre qu'un ſeul Article, ou étendre ce nom à une auſſi grande quantité de mots.

Du premier coup d'œil on aperçoit une différence frapante entre quelques-uns de ces mots : tous ſervent en effet à déterminer les Noms apellatifs par l'idée d'une exiſtence individuelle qui les rend préſens à ceux auxquels on parle.

Mais les uns n'expriment que cette idée, ils l'expriment purement & ſimplement, ſans mêlange d'aucune autre idée.

D'autres y ajoutent ſenſiblement de nouvelles idées qui n'ont rien de commun avec celle-là : tels ſont ceux-ci, *mon*, *ma*, *nos*; *ton*, *ta*, *tes*, &c.

Non-ſeulement ils ſervent d'Articles, mais ils ajoutent à l'idée qu'offre l'Article une autre idée toute différente de celle-là; l'idée de la perſonne à qui apartient l'objet dont on détermine l'individualité.

Reconnoîtrons-nous donc ceux-ci & leurs pareils pour Articles? Non, ſans doute : nous en parlerons, à la vérité, au ſujet des Articles, puiſqu'ils les remplacent, mais nous ne les mettrons pas au rang des articles, parce qu'ils n'en ſont pas, qu'ils en ont pris la place par adreſſe, par un effet de l'art grammatical qui ſe prêtant au déſir de rendre le diſcours plus coulant, charge un ſeul mot des fonctions de pluſieurs Parties du Diſcours; parce qu'en effet

ils sont du nombre de ces mots que nous avons apellés *Elliptiques*, & qu'ils se décomposent en plusieurs Parties du Discours lorsqu'on veut les analyser.

Dès-lors nous n'aurons pour Articles que les trois mots, CE, LE, UN; & nous serons forcés de les reconnoître tous les trois comme des Articles, parce qu'ils en remplissent toutes les fonctions, & qu'ils ne peuvent point se décomposer par d'autres mots.

Tandis que les autres mots que nous retranchons de cette liste, se décomposent tous par l'un de ces Articles, dont ils ont l'énergie, & par d'autres Parties du Discours, comme nous le verrons plus bas.

Et c'est ici un principe fondamental qu'on ne doit jamais perdre de vue; de ne point faire entrer dans une Partie du Discours, des mots qui ne lui apartiennent pas directement. C'est très-bien fait de ne pas mettre au rang des Pronoms & des Adjectifs, ces Êtres amphibies, tels que *mon*, *ton*, &c. mais le même esprit d'équité ne permet pas d'en charger les Articles. Qu'ils soient ce qu'ils seront prouvés être, des mots Elliptiques, qui s'attribuent à eux seuls les fonctions de plusieurs.

§. 6.

Des Articles, relativement aux Noms propres.

De tout ce que nous avons dit jusqu'à présent au sujet des Articles, il résulte que les Noms propres n'en ont pas besoin, puisqu'ils sont suffisamment déterminés par eux-mêmes. Ainsi nous disons *Alexandre*, *César*, *Henri IV*, *Louis XV.*

Nous ne les faisons précéder de l'Article que lorsque nous voulons accompagner ces Noms de quelque terme qui les reléve, sans employer les Noms ordinaires de Monsieur, de Madame, ou de Mademoiselle. C'est dans ce sens que nous faisons précéder de l'Article indicatif les noms des Actrices; que nous disons, LA *Camargo*, LA *Clairon.*

Les Italiens vont beaucoup plus loin que nous à cet égard : ils font précéder du même Article le nom des Auteurs, des Peintres, des Poëtes, &c. & c'est d'eux que nous avons emprunté ces Noms propres précédés d'un Article qui semble en faire partie, LE *Tasse*, LE *Rimbrand*, LE *Guide*, LE *Titien.*

Il paroît qu'ils tinrent cet usage des Grecs, qui mirent souvent l'Article indicatif à la tête des Noms propres : ils disoient, LE *Philippe*, LE *Socrate*,

Nous disons, il est vrai, L'*Alexandre du Nord*, LE *Mécène* de la France; mais c'est parce que nous n'employons pas ces noms comme des Noms propres, mais comme des Noms apellatifs; ou plutôt c'est une formule qui tient lieu de ces phrases : *ce Prince est pour le Nord ce qu'Alexandre fut pour les Grecs. Cet Homme généreux est à l'égard des Savans de la France ce que Mécène étoit à l'égard de ceux de Rome.*

§. 7.

Livrées que portent ces Articles.

Faits pour marcher avec les Noms, pour les précéder, pour être leurs Hérauts, ils y réussiront infiniment mieux s'ils en portent les livrées, s'ils prennent la même forme qu'eux; s'ils sont masculins ou féminins avec eux, au singulier ou au plurier comme eux.

C'est ce qu'ils éprouvent dans diverses Langues : dans la Françoise, par exemple, où l'on dit :

LE Mari & LA Femme.

CE jeune Homme, CETTE jeune Fille.

D'autres Langues vont plus loin à cet égard ; elles ont des Articles pour les deux genres au plurier : l'Italien, par exemple, dit:

GLI *occhi*, les yeux : LE *notte*, les nuits.

I *Pastori*, les Bergers : LE *Pastorelle*, les Bergers.

Cet usage réunit ce double avantage :

1°. Qu'en annonçant un Nom, on fait connoître d'avance quel sera son genre, & à quel nombre il sera.

2°. Que le raport de l'Article avec le Nom en devient infiniment plus grand, & le Tableau beaucoup plus précis. Un Article qui seroit toujours le même, quelque forme que prît le Nom, lui seroit beaucoup plus étranger, s'uniroit beaucoup moins avec lui, offriroit moins d'ensemble.

On en peut juger par l'effet que produisent les deux genres du même Article pluriel en François : toujours LES; *les* Hommes, *les* Femmes ; tandis que les Italiens disent, GLI Uomini, LE Donne.

Ajoutons que l'Article *le*, perd sa voyelle devant un mot qui commence par une voyelle, afin de rendre la prononciation plus coulante : ainsi on ne dit pas, *le Oiseau*, ni *la* Eglise; mais, *l'*Oiseau, *l'*Eglise, &c.

Quant à l'Article CE, il se change en pareille occasion dans CET : *cet Oiseau*; & s'il prend ici une consonne de plus au lieu de perdre sa voyelle, comme dans

le, c'eſt parce que la plûpart du tems cet article *ce*, ſe dénatureroit par la prononciation, s'il perdoit ſon *e* devant une voyelle : car *c'Oiſeau* ne ſe prononceroit pas comme *ce Oiſeau*, mais avec la prononciation du K, comme dans *ca*. Ce n'eſt donc point par biſarrerie que *le* & *ce* ſubiſſent une ſi grande différence, quand ils ſont tous deux devant une voyelle.

Auſſi *ce* devient *c'* dans une occaſion où la prononciation n'en eſt point changée : dans le mot c'*eſt*.

C'eſt un grand Homme, comme on diroit, CE eſt un grand homme.

§. 8.

De la place que doivent occuper les Articles ; & que les Latins en ont eu.

Puiſque les Articles ſont deſtinés à reſtreindre l'étendue des Noms & à en faire des Noms d'individus, ils accompagneront néceſſairement les Noms ; mais quelle place occuperont-ils relativement à eux ? les précéderont-ils néceſſairement toujours ? ou ne pourroient-ils pas être également placés après ? Sans contredit, ils peuvent choiſir entre ces deux places, ſuivant le génie des Peuples ; tout comme de deux nombres, le plus grand ſe met le premier ou le dernier, ſuivant la maniere de voir de chaque Nation. Nous diſons *cent & un*, en faiſant paſſer le plus grand nombre le premier, tandis que les Orientaux, les Germains, &c. diſent *un & cent*, trouvant qu'il eſt plus digne du nombre le plus grand de fermer la marche. Ainſi pourvû que le vœu de la parole ſoit rempli, & que le Nom apellatif ſoit préſenté d'une maniere individuelle, peu importe la maniere & la place.

Si quelque Peuple ſuivoit cet uſage, on auroit donc tort de dire qu'il eſt ſans Articles, & d'en conclure que les Articles ne ſont pas d'un uſage univerſel, & ne peuvent être regardés par conſéquent comme une des Parties indiſpenſables du Diſcours.

Car il faudroit avoir établi, 1°. qu'un Article ceſſe de l'être, dès qu'il ne précéde pas le Nom, & qu'il le ſuit.

2°. Que ces Peuples n'ont aucun Article qui marche à la tête du Nom.

Mais il ſe pourroit très-bien que ces Peuples ne miſſent à la fin du mot & en terminaiſon, qu'un ſeul Article, l'Article indicatif qui eſt notre *le*, tandis qu'ils mettroient à la tête les deux autres Articles, le démonſtratif *ce* & l'énonciatif *un* : & c'eſt ce qu'on a omis de nous aprendre. On pourroit même

aſſurer, ſans riſque de ſe tromper beaucoup, qu'ils mettront ordinairement de préférence ces deux derniers Articles avant les Noms.

C'eſt quelque cauſe pareille qui a fait croire que les Latins étoient ſans Articles : car 1°. on borne alors le nom d'Article à l'Article indicatif *le* ; 2°. on peut même aſſurer que les Latins ne le ſuprimerent dans certaines occaſions, que parce qu'il étoit remplacé & par le ſens & par la terminaiſon.

Comment arrive-t-il, en effet, que les Latins & les Grecs ayant une même Méthode Grammaticale qui les diſtingue de toutes les autres Langues en quelque façon, les Grecs ſe ſervent toujours de l'Article indicatif, & que les Latins s'en ſervent ſi rarement qu'on ſe perſuade qu'ils n'en ont point ? Cette différence ne ſeroit pas naturelle ; il ſeroit abſurde que les Grecs employaſſent un Article qui leur ſeroit de toute inutilité ; mais tout eſt d'accord, en ſupoſant que les Latins, Peuple grave & peu parleur, faiſoient l'ellipſe de l'Article indicatif toutes les fois qu'ils le pouvoient ; & ils le pouvoient preſque toujours par la nature de leur Langue. Ne le faiſons nous pas nous-mêmes quelquefois avec ſuccès ; lors, par exemple, qu'au lieu de dire froidement LA *pauvreté n'eſt pas* UN *vice*, nous diſons avec la vivacité du Proverbe, *pauvreté n'eſt pas vice* ?

Tandis que dans nos Langues modernes, les Noms ne portent aucun caractère avec eux, qui indique de quel genre ils ſont, chaque nom Latin & Grec porte, au contraire, ſon genre avec ſoi. Si le nom eſt maſculin, il prend une terminaiſon maſculine : s'il eſt féminin, ſa terminaiſon eſt féminine : ainſi comme ils diſent *bon*-US pour *bon*, & *bon*-A pour *bonne*, ils diſent de même *Domin*-US, le Maître ; & *Mens*-A, la Table ; enſorte que la ſeule prononciation du Nom en fait connoître le genre.

Dès-lors l'Article ſe trouve remplacé & inutile quant à ſa propriété d'indiquer le genre des Noms : la terminaiſon tient lieu d'Article.

L'Article indicatif n'a plus alors qu'une fonction à remplir ; c'eſt de faire connoître que le Nom qu'il accompagne doit ſe prendre individuellement : mais nous pouvons être ſûrs qu'il n'étoit preſque plus néceſſaire, même pour cela, la terminaiſon du Nom & l'enſemble de la phraſe le ſupléant ſi parfaitement qu'on pouvoit le ſuprimer preſque toujours, tout comme on ſuprimoit dans cette Langue les prépoſitions en une multitude de circonſtances : puiſqu'il étoit impoſſible qu'on pût s'y méprendre, & attribuer un ſens vague à un mot déterminé dans un ſens individuel par tant de caractères frapans.

Mais quoique l'Article indicatif ſe ſous-entende preſque toujours en Latin, on auroit tort de retrancher les Articles du nombre des Parties du Diſcours, même

même par raport à la Langue Latine, & à plus forte raison pour les autres: puisque cet Article ne constitue pas lui seul cette Partie du Discours; & qu'il en reste d'autres qui ne se suprimoient pas, quand ce ne seroit que l'Article démonstratif.

On peut même dire que les Latins avoient quatre Articles, correspondans aux trois que nous venons d'attribuer à la Langue Françoise:

Le Démonstratif HIC, qui répond à *ce*.

L'Indicatif ILLE, qui répond à *le*.

L'Énonciatif UNUS, qui répond à *un*.

Le Démonstratif IS, qui désigne sur-tout les personnes, & qui se rend également en François par *ce*.

HIC, ILLE & IS peuvent être réunis dans une même phrase: alors les deux premiers désignent des objets qui sont sous les yeux: *hic*, ceux qui sont près: *ille*, ceux qui sont éloignés; & *is*, ceux qui sont absens.

Gradation fine, mais que nous ne pouvons imiter dans notre Langue, qui n'a point de mot consacré à cette derniere idée.

Il formeroit en François un quatriéme Article. Ainsi les Langues peuvent avoir plus ou moins d'Articles, suivant les nuances qu'elles observeront dans la maniere d'individualiser les Noms.

M. du Marsais avoit déjà très-bien aperçu que ces deux mots ILLE & UNUS avoient la propriété de nos Articles.

» Les Latins, dit-il (1), faisoient un usage si fréquent de leur adjectif dé-
» monstratif *ille*, *illa*, *illud*, qu'il y a lieu de croire que c'est de ces mots que
» viennent notre *le* & notre *la*. *Ille ego. Mulier illa: Hic* ILLA *parva Philoctetæ*
» (2). C'est-là que LA petite Ville de Petilie fut bâtie par Philoctete.... Pétrone
» faisant parler un Guerrier qui se plaignoit de ce que son bras étoit devenu pa-
» ralytique, lui fait dire: *Funerata est pars* ILLA *corporis mei*, *quâ quondam*
» *Achilles eram.* Il est mort, CE bras, par lequel j'étois autrefois un Achille...
» Il y a un grand nombre d'exemples de cet usage que les Latins faisoient de
» leur *ille*, *illa*, *illud*, sur-tout dans les Comiques, dans Phédre & dans les
» Auteurs de la basse Latinité ....

» A l'égard de *un*, *une*, dans le sens de *quelque* ou *certain*, dit-il plus bas
» (3), en Latin *quidam*, c'est encore un adjectif prépositif qui désigne un

(1) Principes de la Gramm. pag. 326.

(2) Eneid. III. 401.

(3) Princ. de Gramm. p. 350.

» Individu particulier, tiré d'une eſpéce, mais ſans déterminer ſinguliè-
» rement quel eſt cet individu, ſi c'eſt Pierre ou Paul. Ce mot nous vient
» auſſi du Latin. *Quis eſt is homo*, unus- *ne amator*? *Hic eſt* unus *ſervus*
» *violentiſſimus* (4). *Sicut* unus *pater-familias* (5). *Qui variare cupit rem pro-*
» *digaliter* unam; celui qui croit embellir un ſujet, *unam rem*, en y faiſant
» entrer du merveilleux (6). *Fortè* unam *aſpicio adoleſcentulam* (7). Donat,
» qui a commenté Térence dans le tems que la Langue Latine étoit encore
» une Langue vivante, dit ſur ce paſſage que Térence a parlé ſelon l'uſage, &
» que s'il a dit *unam* au lieu de *quandam*, c'eſt que telle étoit, dit-il, & que
» telle eſt encore la maniere de parler.

Cet Article a même un pluriel en Latin comme en François: on dit dans notre Langue *les uns*, *quelques-uns*, tandis que le nombre *un* ne peut avoir un pluriel: les Latins ont dit également *uni*, *unæ*. *Ex* unis *geminas mihi conficiet nuptias* (7). *Aderit una in* unis *ædibus* (8). C'eſt une obſervation que fait avec beaucoup de juſteſſe le même Auteur contre la Grammaire de Port-Royal, où l'on avance qu'*un* n'a d'autre pluriel en François que *des* avant les ſubſtantifs; & *de*, quand l'adjectif précéde: ayant ignoré ce que les Grammairiens qui leur ſuccéderent ont ſi bien vu, que *de* n'étoit qu'une prépoſition; & *des*, un mot compoſé par la réunion de cette prépoſition *de* avec l'article *les*.

Enfin, une preuve frapante que les Articles ne ſe ſuprimoient dans la belle Latinité que par ellipſe, & à cauſe des terminaiſons qui les ſupléoient, c'eſt qu'à meſure que cette belle Latinité ſe corrompit, & que l'on négligea les terminaiſons, il fallut exprimer néceſſairement les Articles, enſorte que les Langues qu'on prétend n'être qu'une altération du Latin, font un uſage continuel des Articles, telles que l'Italien & le François.

Des Savans diſtingués (9) ont prétendu même que tandis que les plus grands Ecrivains de Rome ſous-entendoient l'Article, le peuple de Rome, celui des Campagnes, & ceux des Provinces, énonçoient continuellement l'Article; enſorte que nous n'avons fait que perpétuer cet uſage: ils vont même plus loin;

(4) Plaute. (5) Ciceron.

(6) Horace. (7) Térence. (8) Même Auteur.

(9) M. Bonami, Mém. de l'Acad. des Inſcr. & Belles-Lettres, T. XX. M. le Marq. Maffei, Génie de la Littérature Italienne, T. I. Part. I. 12°. Paris, 1760.

car ils font voir que les Latins employoient l'Article dans des occasions où nous ne nous en servons pas.

§. 9.

Heureux effets des ARTICLES *dans les Tableaux de la Parole.*

L'universalité des Articles chez tous les Peuples, la nécessité dans laquelle les hommes ont toujours été de s'en servir, & la diversité de ces Articles, au moyen de laquelle ils font face à un plus grand nombre de besoins & de vues, prouvent à quel point les Articles sont avantageux à l'art de la Parole, & les grands effets qu'ils doivent y produire.

Mais ces preuves acquerront une plus grande force par la considération de ces grands effets, puisqu'ils justifieront plus qu'aucun raisonnement, ce que nous avons dit jusqu'à présent en faveur des Articles.

Personne n'ignore que les Tableaux de la Parole doivent réunir la clarté, la concision & la beauté de l'expression, avec la force & la vivacité du sentiment: mais on ne sauroit remplir ces grands effets sans employer des idées déterminées, & dont les objets soient bien dessinés & sans équivoque.

On ne sauroit donc y parvenir sans les Articles, puisque ce sont eux qui donnent aux Noms ce sens déterminé & individuel, qui en met l'objet sous les yeux de maniere à ne pouvoir le méconnoître.

1°. Ils répandent dans le Discours la plus grande clarté, parce qu'en annonçant les Noms, ils les annoncent comme masculins ou comme féminins, comme singuliers ou comme pluriels, comme présens ou comme absens, &c. ce qui en rend les idées aussi déterminées qu'il est possible.

2°. Le langage réunissant dans les Articles seuls ces diverses fonctions, & les exprimant par une seule syllabe, donne au Discours toute la concision, toute la netteté & toute l'énergie dont il peut être susceptible.

3°. Les Noms qui paroissent ainsi précédés de divers avant-coureurs dont ils changent selon les occurrences, & qui sont en quelque façon une partie d'eux-mêmes, en deviennent plus variés, plus agréables, moins nuds; ils en acquierent plus d'harmonie, plus de parure, & c'est toujours celle du moment.

4°. De-là résultent des Tableaux aussi vifs que variés.

Ainsi du seul nom de CIGALE, nous formerons ces Tableaux si différens:

La Cigale, celle qu'on connoît & qui eſt la ſeule dont on parle.

Cette Cigale, celle qu'on a ſous les yeux.

Une Cigale, celle qui n'a rien de déterminé, qu'on n'a pas ſous les yeux, qu'on ne connoît pas d'une maniere déterminée, certaine Cigale.

Tandis que ſi nous n'avions point d'Articles, tous ces Tableaux ſeroient triſtement réduits à ce ſeul mot, Cigale.

Notre charmant Fabuliſte n'auroit pu dire ;

» La *Cigale ayant chanté*
» *Tout l'Eté*, &c.

Il eût été réduit à dire, *Cigale ayant chanté*, &c. ce qui auroit eu beaucoup moins d'énergie, préſentant un ſens moins déterminé.

On peut voir dans l'exemple ſuivant, ſi connu, quelle diverſité & quelle netteté jette dans le Diſcours cet emploi des Articles.

Fils de Roi.	Ce Fils de Roi.
Fils du Roi.	Ce Fils du Roi.
Fils d'un Roi.	Ce Fils d'un Roi.
Le Fils du Roi.	Un Fils de Roi.
Le Fils d'un Roi.	Un Fils du Roi.
Le Fils de ce Roi.	Un Fils de ce Roi.

Où par le ſeul changement des Articles, on forme au moins douze Tableaux différens, & pleins d'énergie par la préciſion qu'ils mettent dans le Diſcours, & par la maniere dont ils le rendent propre à exprimer les nuances les plus déliées de nos idées.

5°. Le ſentiment enfin s'y trouve intéreſſé de la maniere la plus eſſentielle. Car ſi l'on parle pour augmenter le nombre des idées, on parle ſouvent encore pour mettre en jeu les ſentimens, pour émouvoir, pour toucher, pour attendrir.

On ne ſauroit produire ces effets cependant par des peintures vagues, confuſes, indéterminées : des Tableaux auſſi imparfaits fatigueroient, peineroient & ne produiroient aucun effet durable. Plus, au contraire, ils ſeront déterminés & précis, plus ils mettront l'objet ſous nos yeux, plus ils nous le rendront ſenſible, & plus nous en ſerons vivement affectés.

Et c'eſt-là le grand effet des Articles : deſtinés à détacher les objets de la grande maſſe univerſelle, à les mettre ſous nos yeux, faits pour les préſenter ſous toutes leurs faces, ils deviennent d'une reſſource étonnante pour former des Tableaux, au moyen deſquels ces objets excitent ſur nous les ſen-

timens les plus vifs, & les plus touchans, par leur présence nette, précise & circonstanciée.

Aussi les Poëtes, qui dans toutes les Langues & chez tous les Peuples, n'écrivent que pour toucher & pour faire passer dans l'ame de leurs Lecteurs les sentimens les plus vifs, qui étudient dans cette vue tout ce qui peut y conduire, font un usage continuel des Articles.

En voici quelques exemples pris au hasard dans celui de nos Poëtes qui par sa composition belle & touchante, mérita le nom de *Poëte du sentiment.*

» Vous voyez devant vous, fait-il dire à Hippolyte, lorsqu'il déclare à » Aricie ses sentimens pour elle,

» Vous voyez devant vous UN Prince déplorable,
» D'UN téméraire orgueil exemple mémorable.....
» Asservi maintenant sous LA commune Loi,.....
» UN moment a vaincu mon audace imprudente.
» CETTE ame si superbe est enfin dépendante.....
» LA lumiere du jour, LES ombres de LA nuit,
» Tout retrace à mes yeux LES charmes que j'évite.

Discours où le mêlange des trois Articles, CE, LE & UN, forme divers Tableaux, tous nuancés différemment, & faisant une impression forte & vive par la maniere précise, nette & déterminée dont ils présentent leur objet.

Leur effet n'est pas moins intéressant dans ce Discours de Monime à Mithridate:

» ..... De mon sort, je ne pouvois me plaindre,
» Puisqu'enfin aux dépens de mes vœux LES plus doux,
» Je faisois LE bonheur d'UN Prince tel que vous.
» Vous seul, Seigneur, vous seul, vous m'avez arrachée
» A CETTE obéissance où j'étois attachée.
» Et ce fatal amour, dont j'avois triomphé,
» CE feu que dans L'oubli je croyois étouffé,
» Dont la cause à jamais s'éloignoit de ma vue,
» Vos détours L'ont surpris.....
» Et le tombeau, Seigneur, est moins triste pour moi,
» Que LE lit d'UN Epoux qui m'a fait CET outrage;
» Qui s'est acquis sur moi CE cruel avantage;
» Et qui me préparant UN éternel ennui,
» M'a fait rougir d'UN feu qui n'étoit pas pour lui.

Dans BAJAZET, il fait dire à Acomat :

» J'étois de CE Palais sorti désespéré,
» Déja sur UN Vaisseau dans le Port préparé,
» Chargeant de mon débris les reliques plus cheres,
» Je méditois ma fuite .....

Avec quel art fait-il dire à PHÉDRE :

» Que CES vains ornemens, que CES voiles me pésent !
» Quelle importune main, en formant tous CES nœuds,
» A pris soin, sur mon front, d'assembler mes cheveux ?

Les Latins opéroient les mêmes effets avec leurs terminaisons de deux genres & leurs différens cas ; ensorte qu'on n'avoit nul besoin d'exprimer l'Article. Jugeons-en par ces Vers :

Primus amor Phœbi Daphne Peneïa ; quem non
Sors ignara dedit : sed sæva Cupidinis ira.
Delius hunc, nuper victo serpente superbus,
Viderat adducto flectentem cornua nervo
Quidque tibi, lascive puer, cum fortibus armis ?
Dixerat, ista decent humeros gestamina nostros :
Qui dare certa feræ, dare vulnera possumus hosti,
Qui modo pestifero tot jugera ventre prementem.
Stravimus innumeris tumidum Pythona sagittis.
Tu face nescio quos esto contentus amores
Irritare tua : nec laudes assere nostras.
Filius huic Veneris : Figat tuus omnia, Phœbe ;
Te meus arcus, ait : quantoque animalia cedunt
Cuncta Deo, tanto minor est tua gloria nostra.
Dixit : & eliso percussis aëre pennis.
Impiger umbrosa Parnassi constitit arce
Deque sagittifera prompsit duo tela pharetra
Diversorum operum : fugat hoc, facit illud, amorem :
Quod facit, auratum est, & cuspide fulget acuta.
Quod fugat, obtusum est, & habet sub arundine plumbum ;
Hoc Deus in Nympha Peneïde fixit : at illo
Læsit Apollineas trajecta per ossa medullas.
Protinus alter amat : fugit altera nomen amantis
Sylvarum latebris, captivorumque ferarum
Exuviis gaudens, innuptæque Æmula Phœbes (1).

(1) Métamorph. d'OVID, Liv. I. Métam. XIV.

Si l'on traduit ce charmant morceau mot à mot, & sans supléer par les Articles, les terminaisons & les cas du Texte qui donnoient lieu de les sous-entendre, on aura cet ensemble informe :

Premier amour d'Apollon, Daphné Penéenne, que ne donna pas sort aveugle; mais cruelle colere de Cupidon. Dieu de Délos fier du serpent récemment vaincu, avoit vu celui-ci occupé à tendre arc : qu'ont de commun, lui dit-il, avec toi, folâtre Enfant, armes redoutables ? Nous sommes seuls capables de porter elles : nous sommes seuls contre qui, *animaux & adversaires, seroient efforts impuissans pour garantir vie d'eux. Nous* qui *par grêle de flèches avons abattu énorme Python, qui de ventre infect couvroit si vaste étendue de terrain : qu'il te suffise avec tien flambeau d'attiser je ne sais* quels *amours; ne t'attribue pas gloire de nous.....*

Mais cessons une traduction aussi ridicule, dont tous les traits sont décousus, vagues, indéterminés, qui ne présentent nul ensemble, qui ne forment point de Tableau.

Ils en offrent cependant un très-beau en Latin, & nous l'avons imité servilement en François : d'où vient donc l'énorme différence qu'on remarque entre les deux ? de la seule omission des Articles : elle seule dépare en François ce beau Tableau : remettons ces Articles, & nous ne parlerons plus un langage barbare; & nous aurons ce Tableau intéressant :

» LA Fille *du* Penée, Daphné, inspira LA premiere de L'amour à Apollon :
» ce ne fut point par un effet *du* sort aveugle, ce fut celui de LA vengeance
» cruelle de Cupidon. LE Dieu de Délos fier de LA victoire qu'il venoit de
» remporter sur LE serpent, aperçut CE petit Dieu occupé à tendre UN arc :
» qu'ont de commun avec toi, folâtre Enfant, lui dit-il, CES armes redouta-
» bles ? Nous sommes seuls en droit de les manier; nous à *qui* ne peut résister
» *aucun* animal, *aucun* adversaire; nous *qui* sous la grêle de *nos* flèches,
» avons fait tomber L'énorme Python, *qui* de son ventre infect couvroit une si
» vaste étendue de champs. Qu'il te suffise d'attiser avec *ton* flambeau je ne
» sais quels amours, & n'ose plus aspirer à *notre* gloire. LE fils de Vénus lui
» répond : Phœbus, *ton* arc perce tout, & LE nôtre te percera; ainsi autant
» *ta* gloire est au dessus de tout, autant LA nôtre sera au-dessus de la tienne :
» il dit, & fendant L'air d'UN vol rapide, il s'éleve au sommet du Parnasse :
» là il tire de *son* Carquois deux flèches d'un travail bien oposé : L'une ins-
» pire l'amour, L'autre le fait fuir. Celle qui l'inspire est d'or & LA pointe en
» est acérée : celle qui le fait fuir est de plomb, & la pointe en est émoussée.
» Cupidon blesse de celle-ci la Nymphe du Penée; tandis que de l'autre il

» perce Apollon d'outre en outre. Celui-ci aime aussi-tôt, celle-là abhorre aussi-tôt LE nom d'Amant. Emule de la chaste Diane, elle ne cherche que LES » forêts, elle ne prend plaisir qu'*aux* dépouilles *des* bêtes fauves.

D'où provient cette différence extrême entre ces deux traductions d'un même texte, dont l'une n'a cependant d'autre avantage sur l'autre que d'avoir employé les Articles omis dans la premiere ?

Si la supression des Articles produit un aussi mauvais effet dans notre Langue tandis qu'elle n'en produisoit aucun en Latin, n'est-on pas en droit d'en conclure que la premiere de ces traductions est moins conforme à la Latine que la seconde, & que celle-ci s'en raproche par les Articles, ce qui paroît contradictoire? c'est qu'ils n'étoient suprimés en Latin, que parce que les terminaisons & les cas des Noms les faisoient supléer avec la plus grande facilité; tandis qu'en François, rien ne peut les faire supléer dès qu'ils sont omis.

Ceci est si vrai, qu'aussi-tôt que les Latins sont obligés d'employer un de ces mots qu'on a pris pour des Articles, mais qui répondant à d'autres idées que le simple Article, ne peuvent plus être supléés comme lui, ce Peuple les exprime : c'est ainsi que tandis qu'Ovide suprime ici *ce*, *le*, *un*, vrais Articles, il est obligé d'exprimer, *qui*, *meus*, *tuus*, *noster*, &c. qui exprimant plus d'idées que l'Article, ne peuvent absolument point être suprimés comme lui.

Il en est de même de ce Tableau du TASSE (1):

Usciva homai DAL molle e fresco grembo
De LA gran madre sua LA notte oscura,
Aura lievi portando e largo nembo
Di sua rugiada pretiosa e pura
E scotendo DEL vel L'humido lembo
Ne spargeva I fioretti e LA verdura:
E I venticelli dibattendo L'ali
Lusingavano IL sonno DE mortali.

» Déja LA Nuit obscure quittoit LE sein de son illustre Mere; déja elle s'é» loignoit de tout ce qu'il lui offre d'agréable & de frais, accompagnée des vents » légers & de cette immense nue que forme sa pure & précieuse rosée. Elle » secoue LES bords humides de son voile, & séme par-tout LES fleurs & LA » verdure : tandis que LES Zéphirs flattent LE sommeil DES Humains par L'agi» tation de leurs aîles.

(1) Jérusalem délivrée, Chant XIV. 1-8.

Mais

Mais ce grand Peintre se surpasse ici, par l'usage de l'Article indicatif:

» Io n'andrò pur (dice ella) anzi che l'Armi
» De l'Oriente il Re d'Egitto mova.
» Ritentar ciascun' arte, e trasmutarmi
» In ogni forma insolita mi giova:
» Trattar l'arco e la spada: e serva farmi
» De' piu potenti, e concitargli à prova.
» Purche le mie vendette io veggia in parte;
» Il rispetto e l'honor stiasi in disparte.

» J'irai plutôt, dit-elle, vers l'Armée que LE Roi d'Egypte rassemble dans » l'Orient: j'y épuiserai LES effets de mon Art; je prendrai toutes LES formes » possibles; je m'armerai de L'arc & de L'épée: je me ferai Esclave des plus » Grands & les animerai mutuellement: que LE respect & L'honneur soient » sacrifiés, pourvu que je satisfasse ma vengeance.

Ces exemples, qu'on pourroit apuyer de mille autres, démontrent à quel point les Articles intéressent le sentiment & sont nécessaires pour présenter les objets avec la plus grande précision.

On voit par-là, comment ils contrastent les uns avec les autres, & comment ils remplissent un des grands buts de la Peinture, qui est de produire les plus grands effets par l'opposition & la diversité des objets.

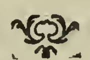
Qu'il en résulte une diversité agréable & une harmonie flatteuse, dont seroient privés les Tableaux, dans lesquels ils se trouvent réunis, & où régneroit sans eux une monotonie insuportable.

De combien de beautés, par conséquent, nous serions privés sans eux, & que ce n'est pas à tort qu'on met au rang des Parties du Discours, une Classe de mots qui produit seule de si grands effets.

Ceux qui les emploient ne l'ont, sans doute, pas toujours fait d'après ces réflexions: mais le sentiment qui les inspire, & la Nature qu'ils veulent peindre, leur a fait sentir la nécessité de ces nuances, de ces contrastes, de ces peintures déterminées; & le langage leur prête aussi-tôt les couleurs qui conviennent à ceux dont ils veulent être entendus.

---

(3) Ibid. Chant XVI. str. 72.



§. 10.

Des Mots qu'on a regardés comme des Articles.

Nous avons vu plus haut qu'il existe un grand nombre d'autres mots, que de célèbres Grammairiens ont regardé comme des Articles, parce qu'ils marchent aussi à la tête des Noms ; & que d'autres ont regardé comme des Pronoms ou comme des Adjectifs, parce qu'ils peuvent être tout cela en effet, suivant le point de vue sous lequel on les considérera : nous en avons donné la liste dans notre §. 5. en ajoutant que cette énumération étoit exacte ; mais que nous remarquions une différence essentielle entre les vrais Articles & ceux-ci : c'est que les premiers sont des Articles purs & simples, d'une si grande simplicité qu'on ne peut les décomposer par aucun autre mot ; que rien ne peut en tenir la place.

Que les autres, au contraire, sont des façons de parler elliptiques qui abrégent singuliérement le Discours, en tenant lieu de plusieurs mots auxquels ils doivent toute leur énergie.

Faisons voir maintenant que nous étions fondés à avancer cette proposition, & dévelopons les mots auxquels ceux-là sont redevables de leur énergie.

Ceci est incontestable pour les mots apellés Articles Possessifs : ce sont des mots elliptiques qui ont été substitués à plusieurs autres, pour rendre le discours plus coulant.

Mon, par exemple, se décompose par *le ... de moi* : mon chapeau, signifie exactement *le chapeau de moi* : c'est ainsi que parloient les Grecs, quand ils disoient, *ho Patèr moy*, le pere de moi, ou *mon pere*.

Ton se décomposera par *le ... de toi* : ton livre, c'est-à-dire, le livre de toi : & *son*, par *le ... de lui* : son équipage, c'est-à-dire, l'équipage de lui.

Les Italiens abrégent aussi cette phrase, mais moins que nous ; ils disent, le *mien*, le *tien*, le *sien* ; *il mio capello*, le mien chapeau ; *la tua bocca*, la tienne bouche, &c.

Nous les imitions en cela autrefois, dans le tems où nous disions, *un mien Roi*, *la tienne Mere*.

On ne sauroit donc mettre ces mots au rang des Articles, puisqu'ils sont un abrégé de l'Article, du Pronom & d'une Préposition ; & qu'ils sont tout-à-la-fois Pronom, Préposition & Article.

Ainsi, autant à retrancher du nombre des Articles.

Le Démonstratif Conjonctif qui, est encore dans le même cas : c'est une

formule abrégée qui tient lieu d'une Conjonction, d'un Article & d'un Nom : lorsque nous disons, par exemple :

Les Auteurs qui ont traité de l'Histoire de Rome, prétendent que Romulus fut le Fondateur de cette Ville ;

Ce sont deux phrases que nous avons réunies en une seule, qui tient lieu de celle-ci :

Les Auteurs prétendent que Romulus fut le Fondateur de Rome : *& ces Auteurs* ont traité de l'Histoire de Rome.

Qui, tient donc ici la place de ces trois mots, de la Conjonction *&*, de l'Article Démonstratif *ces*, & du Nom Apellatif *Auteurs*. C'est ce que désigne fort bien M. Beauzée, en apellant qui, un Article démonstratif-Conjonctif ; *Article*, puisqu'il renferme un Nom apellatif qu'il énonce ; *Démonstratif*, puisqu'il renferme l'Article *ce* ; & *Conjonctif*, puisqu'il tient lieu de la Conjonction *&*.

Dans cette phrase, *la personne qui vous déplaisoit est partie* ; qui, tient également lieu de ces mots, *& cette personne*.

Il en est de même de que.

Dans ces Vers, par exemple :

» Que vois-je ! Mermecide ! est-ce toi que j'embrasse ?

L'ame entraînée par l'impétuosité du sentiment, exprime tout-à-la-fois une multitude d'idées : c'est comme si l'on disoit :

» Je vois un Personnage : *ce Personnage* seroit-il Mermecide ? Mermecide ! en t'embrassant, embrassé-je toi-même, ô toi Mermecide ?

Rien de plus froid & de plus contraire à la vivacité de l'action que cet entassement de paroles : deux que, & la phrase ne peut être plus courte & plus vive.

Il en est de même lorsque la phrase commence par qui : dans celle-ci, par exemple :

Qui pourra m'aprendre où s'est caché mon fils ?

Qui tient lieu de ces mots; *Où trouverai-je une Personne en état de m'aprendre, &c.*

Il en est de même de ce qu'on apelle Article Universel, *tout*, *toute*, &c. Ce n'est qu'un mot substitué à plusieurs autres, pour rendre la phrase plus courte.

Ainsi, en disant *tous les hommes*, c'est comme si nous disions, *l'ensemble des individus que nous apellons* les hommes.

Tout est bien, c'est-à-dire, *l'ensemble de ces choses dont nous parlons :* ou *l'ensemble de ce qui existe* est bien.

Tous ces mots ne sont donc des Articles, ou ne jouent le rôle des Articles, à la tête des Noms qu'ils précédent, que parce qu'ils renferment en eux-mêmes de vrais Articles, en vertu desquels ils acquiérent le privilége de paroître seuls à la tête des Noms, & de les annoncer de la même maniere qu'ils le sont par les Articles.

Ainsi, ces mots amphibies, qui ont paru tout-à-la-fois Pronoms, Adjectifs, Articles, ne sont rien de tout cela, en particulier; mais tout cela à la fois : ils ne doivent donc pas être raportés à aucune Partie du Discours en particulier, mais être rangés comme tant d'autres dans cette nombreuse Classe de *mots elliptiques*, qui rendent le Discours si serré & si coulant.

§. II.

Articles devenus inséparables de quelques Noms.

Il est arrivé très-souvent aux Noms qui se transmettent d'une Langue à une autre, d'y passer avec leur Article, comme si cet Article faisoit partie du Nom même; & parce que la Langue dans laquelle ils s'incorporent les fait encore précéder de ces Articles, ils marchent avec deux Articles, l'un national & l'autre étranger & inconnu.

Tels sont nos mots venus de l'Orient & précédés de la syllabe Al. Tels *Almanach*, *Alembic*, *Alcoran*, & *Alcaïde*, usités chez les Espagnols, qui en ont eux-mêmes beaucoup plus que nous.

Dans tous ces mots, al est l'Article *le* : ainsi Al-manach signifie le Calendrier ; Al-*embic*, le Vaisseau ; Al-*coran*, le Livre ; Al-*caïde*, le Juge. On devroit donc dire le Manach, le Ambic, le Coran, le Caïde : au lieu qu'en disant l'*Almanach*, l'*Alembic*, c'est comme si nous disions *le le Manach*, *le le Ambic*, *le le Coran.* Ce qui nous paroîtroit souverainement ridicule, si des Etrangers traitoient ainsi nos mots.

Il nous est arrivé une chose plus singuliere encore ; c'est qu'après avoir ajouté nos propres Articles à des mots empruntés de l'Etranger, nous avons cru que ces Articles apartenoient à ces mots, & nous les avons fait précéder une seconde fois de nos Articles : cela nous est arrivé dans les mots, *loisir*, *lierre*, & *lui.* Les deux premiers sont composés du Latin otio prononcé *oisi* ; & hedera prononcé yere : nous les prononçâmes avec l'Article, *l'oisi* & puis

l'*oisir*; & *l'yerre*. Ensuite croyant que *l'* faisoit ici partie du Nom, nous avons dit *le loisir* & *le lierre* : ce qui dénaturoit totalement ces mots, & empêchoit de reconnoître leur origine.

Quant à LUI, il tient la place de *le hui* ou *l'hui*, le ci-présent, le dont il s'agit; c'est ce même hui qui est entré dans *au-jour-de-hui*, au jour de ce présent : c'est un vieil Article démonstratif venu des tems les plus reculés, & qui fit le HUI-*us* des Latins & le HOU des Grecs.

Les Grecs avoient déjà cet usage de fondre l'Article Oriental *al*, avec les Noms. Ce qui leur est arrivé, par exemple, pour ALEXANDRE & pour ALCIDE : ce dernier est exactement le même Nom que LE CID, c'est-à-dire, *le Héros*, nom que Corneille a rendu si célébre. Les Orientaux ôtant du nom d'Alexandre l'Article, ne l'apellent jamais que SCANDER : c'est ce nom si connu parmi nous, depuis le fameux SCANDER-BEG, qui portoit ainsi le même nom qu'Alexandre.

Les Grecs ont aussi une multitude de Noms formés par la réunion d'un mot avec d'anciens Articles. Par exemple, leur mot *o-dontes*, les dents, est formé du mot *dont* qui signifie *dent*, joint à l'Article O : & lorsqu'ils disoient *hoi odontes*, c'est comme s'ils eussent dit *les les dents*; c'est comme nous, quand nous disons L'AL-CORAN, le le Coran.

Ainsi les mots se chargent sans raison de nouvelles syllabes qui les éloignent de ce qu'ils étoient d'abord, & en rendent l'origine difficile à connoître.

§. 12.

Origine des Mots qui servent d'Articles.

Mais comment est-il arrivé que ces mots, *le*, *ce*, *un*, &c. ayent été chargés de la valeur qu'ils ont, l'un d'indiquer un objet, l'autre de le montrer, le troisiéme de l'énoncer; sur-tout dans nos principes où tout a sa raison & où tout commence par le physique & non par les idées abstraites, telles que les idées qu'offrent ces mots? C'est qu'ils tiennent à des mots plus anciens, à des noms d'objets relatifs à ces idées.

UN, énonce par la simple idée d'individu; *un* homme est venu; *un* homme a dit; *une* flèche le perça, &c. Mais ce mot est la corruption du mot primitif EIN, qui désigne tout Être existant; & qui s'est formé du verbe même E, qui désigna sans cesse l'existence.

CE, montre : mais il vient du primitif *ça*, *cei*, *ci*, qui désigna l'agitation, le

mouvement, le lieu vers lequel on se tourne; d'où vinrent les mots Grecs *zeô*, fermenter; *zaô*, vivre; *zôon*, être sensible, animal; & qui fut par conséquent très-propre à exprimer l'existence sensible, un Être qu'on avoit sous les yeux, tout lieu à la portée de la vue: d'où se formerent une multitude de mots relatifs à cette idée, tels que le Latin SIT-*us*, situation; SED-*es*, siége; le Grec EKEI, en ce lieu, le même que notre mot *ici*; l'Hébreu ZE, qui signifie *ce*; la terminaison démonstrative des Latins *ce* dans *ec-ce*, voilà; dans *hicce*, celui-ci, &c. L'Article Anglois THE, qui signifie *le* & se prononce *ze*: notre *ça* qui fait partie des mots *en-ça*, *de-ça*, *or ça*, &c.

LE, montre aussi, mais des objets plus éloignés que ceux indiqués par *ce*, & qui sont sous les yeux. Ceux qu'indique le mot *le*, sont de côté, & non sous les yeux; c'est que LE signifia dans l'origine *côté*, *flanc*, *aile*. De-là vinrent le Latin LAT-*us*, côté; AL-A, aîle, &c. De-là notre mot *là*, en ce lieu.

C'est donc en vertu de leur origine, que l'Article UN énonce un objet en général; que LE indique un objet plus raproché, quoiqu'éloigné; & que CE désigne un objet qui est sous les yeux. On ne fit que les prendre dans un sens abstrait.

C'est de ce même *ce*, prononcé *ke*, que vint encore le mot QUI, par lequel on indique également; & qui forma en Latin trois ou quatre adverbes de lieu; *quî*, ici; *quò*, où; *quà*, par où: *qui*, est donc *ce*: & de-là toute sa force. Ainsi, lorsqu'on dit, par exemple: *les Auteurs* QUI *ont traité de l'Histoire de Rome*; c'est comme si, après avoir donné un sens trop général à cette expression, *les Auteurs*, on cherchoit à le restreindre, & à lui en donner un plus particulier, pour prévenir les mauvais effets qui en pourroient résulter; & qu'on ajoutât, *c'est-à-dire*, *ces Auteurs seuls de l'Histoire de Rome.*

Telle est la valeur de *qui*, chez les Grecs qui le prononçoient *Tis*, à la Picarde. Ils l'employent fréquemment comme Article, *en tini tameiô melitos*, ἐν τινι ταμείω μέλιτος, *dans* UNE *ruche*, dit ÉSOPE dans une de ses fables. *En tini topoi*, *dans* UN *lieu*, dit-il dans la Fable suivante (1). Il lui donne divers autres sens, ensorte qu'il signifie également chez lui *qui*, *lequel*, *certain*, *quelque*, &c. C'est le sens de la phrase qui fait connoître la valeur qu'on doit lui donner.

(1) Fables d'ESOPE, Liv. I. Fabl. 30 & 31.

§. 13.

Si LE *ou* LA *employés sans Noms, sont des Articles.*

La Langue Françoise employe fréquemment *le*, *la*, *les*, sans Noms : à la fin de ces phrases, par exemple :

J'ai vu le Parc de Versailles : je LE trouve très-beau.

J'ai lu le livre que vous m'avez prêté ; & je puis vous LE rendre.

Avez-vous vu la Cour ? Je LA verrai.

Ces doubles *le*, *la*, &c. ont intrigué les Grammairiens : lorsqu'une fois la nature du premier a été reconnue, il a été question de décider quelle étoit la nature du second. Ici, partage entre les plus célébres : les uns prétendent qu'ils sont d'une nature absolument différente : les autres veulent qu'ils soient tous les deux de la même nature.

Entre ces premiers est M. du MARSAIS. » Quelques Grammairiens, dit-il » (1), mettent *la*, *le*, *les* au rang des Pronoms : mais si le Pronom est un » mot qui se met à la place du Nom dont il rapelle l'idée, *le*, *la*, *les* ne » seront Pronoms que lorsqu'ils feront cette fonction. Alors ces mots vont tous » seuls, & ne se trouvent point avec le Nom qu'ils représentent : *la vertu est* » *aimable*, *aimez-la*. Le premier *la* est Adjectif métaphysique, ou, comme on » dit, Article ; il précéde son substantif *vertu* ; il personifie la *vertu* : il la fait » regarder comme un individu métaphysique. Mais le second *la*, qui est après » *aimez*, rapelle la *vertu*, & c'est pour cela qu'il est Pronom & qu'il va tout » seul. Alors *la* vient de *illam*, elle.

» C'est la différence du service ou emploi des mots, & non la différence ma- » térielle du son, qui les fait placer en différentes Classes .... Ce même son *la* » n'est-il pas aussi quelquefois un adverbe qui répond aux Adverbes Latins *ibi*, » *hâc*, *isthâc*, *illâc*; il *demeure là*, il *va là*, &c. ? N'est-il pas encore un nom » substantif, quand il signifie une note de musique ? Enfin, n'est-il pas aussi » une particule explétive qui sert à l'énergie ? *Ce* jeune homme-là ; *Cette* fem- » me-là.

M. l'Abbé FROMANT (2) ne voit dans ces deux *le*, *la*, qu'une même espéce de mot. » L'Article, dit-il, est une sorte de Pronom lorsqu'il précéde » un verbe, & par conséquent lorsqu'il précéde un nom. *Avez-vous lu* la *Gram-*

(1) Princ. de Gramm. p. 349.

(2) Suplém. à la *Gramm. Gén.* II, vij.

» *maire nouvelle?* *Non, je* la *lirai bien-tôt.* Pourquoi voudroit-on que *la* ne » fût pas de même nature dans ces deux endroits ?

Pourquoi ? c'eſt parce qu'en effet ils ne ſont point de la même nature.

Le premier ſert à donner une idée déterminée de l'objet qu'il précede : le ſecond, à rapeller cet objet tel qu'il a été déterminé.

Le premier détermine & ne rapelle pas : le ſecond rapelle & ne détermine pas.

Le ſecond peut même exiſter dans des phraſes dont le premier eſt banni. Dans cette phraſe :

» Charles fut battu, & le Turc LE conſtitua priſonnier »,

LE ne peut être une ellipſe relative au commencement de la phraſe ; car on n'y voit point de *le* : on ne peut pas dire, le Turc *le Charles* conſtitua priſonnier.

Il en eſt de même de celle-ci :

« Cette voiture ne vaut rien, je vous la renverrai ».

On ne ſauroit dire que *la* eſt une ellipſe de cette expreſſion, la voiture : car une ellipſe n'eſt jamais contraire à la vraie conſtruction d'une phraſe, & il ſeroit abſurde de dire, *cette voiture ne vaut rien*, je *vous renverrai* la *voiture* ; puiſqu'il n'y a point de conſtruction entre ces deux phraſes, & que l'expreſſion *la voiture* ne ſert nullement à rapeller le mot *cette voiture* : & ſi l'on a pu faire marcher ſans ſon nom l'Article *la*, pourquoi ne peut-on pas faire marcher ſans ſon nom l'Article *cette*, & dire, cette voiture ne vaut rien ; je vous *cette* renverrai : l'ellipſe ſeroit tout auſſi juſte avec *cette*, qu'avec *la*.

Concluons que ces deux *le*, ſont très-différens : le premier eſt un Article, puiſqu'il détermine : le ſecond eſt un Pronom, puiſqu'il rapelle.

Si M. l'Abbé FROMANT fût ſorti de ſon exemple, il s'en ſeroit aperçu ſans peine : auſſi ne ſauroit-on être trop réſervé pour conclure d'après un exemple : il faut pour cet effet conſidérer un objet ſous toutes ſes faces.

Nous verrons dans les Pronoms, que *le* eſt le Pronom *direct* de la troiſiéme perſonne, employé comme objet du Diſcours :

Que le Pronom de la troiſiéme Perſonne, employé comme *ſujet*, eſt en François IL : *il* aime.

Qu'employé comme *terme* ; c'eſt LUI : je *lui* écris.

Qu'employé comme *objet*, c'eſt *le* : je *le* chéris.

Que ce *le* eſt un vrai Pronom analogue à *me* & à *te* ; que ſi *le* n'étoit pas un Pronom, notre Langue ſeroit privée d'un mot eſſentiel & indiſpenſable : on ne pourroit plus dire : Il LE flatte ; comme on dit, il *me* flatte, il *te* flatte.

CHAPITRE III.

CHAPITRE III.

DES ADJECTIFS

TROISIEME PARTIE DU DISCOURS.

§. 1.

Nécessité d'avoir des Mots pour désigner les Qualités *des objets.*

CE qui existe, existe toujours d'une certaine maniere, sous telle ou telle forme, avec telle ou telle qualité : & c'est par ces qualités que nous distinguons les objets les uns des autres, qu'ils nous affectent, qu'ils nous intéressent; les uns par leurs formes brillantes ou élégantes, les autres par leurs qualités usuelles.

Ainsi les vives couleurs de la lumiere, la splendeur du Soleil, la magnificence d'un beau couchant, l'éclat de l'aurore, le brillant de la rosée, celui des perles, la finesse d'une taille élégante, affectent agréablement la vue : tandis que les qualités admirables qui distinguent un Pere, une Mere, une Epouse, des Enfans, un Ami, un Protecteur, &c. & qui constituent l'utile, l'honnête, le vrai, le consolant, &c. ont des droits inaltérables sur notre cœur. La Divinité elle-même nous attire à elle par ses perfections & par ses bienfaits.

Otez à un objet ses qualités, & il ne sera plus rien: dépourvu de tout attrait, de toute aparence, il s'évanouira, il n'aura nulle existence pour nous.

Telle est la perfection de l'homme, qu'il ne cesse de vouloir acquérir des qualités qui puissent le rendre toujours plus agréable à ses semblables, à la Divinité, à lui-même. Par elles, il s'éléve fort au-dessus de ce qu'il est; & il peut être aujourd'hui fort au-dessus de ce qu'il étoit hier, & devenir ainsi un Etre tout nouveau : plus il acquiert, & plus il voit qu'il peut acquérir. C'est un Monde immense que le Créateur livre à sa conquête, & par lequel il se raproche de tout ce qu'il y a de plus parfait. Insensé celui qui se croit déjà tout ce qu'il peut être !

Les objets étant donc tout ce qu'ils sont, par leurs qualités, & toutes nos idées, tous nos Discours roulant sans cesse sur les objets, nos idées, nos Discours rouleront réellement par-là même, sur les qualités de ces Objets.

Les qualités des objets doivent donc revenir ſans ceſſe dans le Diſcours : elles doivent y occuper une place auſſi diſtinguée qu'intéreſſante.

On aura des mots pour chacune d'elles, qui ne ſeront que pour elles, qui les peindront, qui les rapelleront, qui rendront ſenſible l'intérêt qu'elles offrent. Tels ſeront, *hauteur*, *élévation*, *beauté*, *ſplendeur*.

Mais ces mots peignent ces qualités en elles-mêmes, & ſans aucun raport à aucun objet : il en faudra donc d'autres qui peignent les objets comme poſſédant ces qualités, & tels ſeront ceux-ci : *haut*, *élevé*, *beau*, *ſplendide*.

Ces derniers auront dans le Diſcours une place fixe & diſtinguée : ils ſeront conſtamment à côté des Noms que portent les objets dans leſquels ſe trouvent les qualités qu'ils expriment : ainſi le langage ſe raprochera de la Nature de la maniere la plus énergique : car les qualités étant adhérentes aux Êtres, les mots qui les expriment ſe trouvent adhérens aux Noms de ces objets ; & ils forment avec eux un enſemble, pareil à celui qu'offrent l'objet lui-même & ſes qualités.

§. 2.

On les apelle Adjectifs, & pourquoi.

Auſſi apelle-t-on, avec raiſon, ces mots Adjectifs, du verbe Latin *adjicere*, ajouter, parce qu'ils ſont toujours ajoutés aux Noms & qu'ils ſont deſtinés à ajouter à l'idée des Noms, celles des qualités qui ſe rencontrent dans les objets qu'ils déſignent.

En prononçant un Nom quelconque, celui de Temple, par exemple, nous ne déſignons aucun Temple en particulier : en le faiſant précéder d'un Article, *ce Temple*, nous en déſignons un, mais nous ne préſentons point ſes qualités : ſi au contraire nous diſons, *ce Temple eſt exhauſſé*, *vaſte*, *bien percé*, &c. nous indiquons les qualités que nous apercevons dans l'Objet nommé ; & nous en donnons ainſi des idées plus déterminées, plus dévelopées.

Ainſi ces mots *exhauſſé*, *vaſte*, *percé*, &c. ſont des Adjectifs. Tels ſont encore ceux-ci :

Haut.	Agréable.	Elégant.
Grand.	Prudent.	Beau.
Elevé.	Sage.	Merveilleux.
Rond.	Joli.	Fini, &c.

§. 3.

Propriétés des Adjectifs, & en quoi cette Partie du Discours differe des Noms & des Articles.

L'Adjectif & le Nom different essentiellement, en ce que le Nom présente seul l'idée d'un objet, au lieu que l'Adjectif supose toujours un Objet dans lequel doit se trouver la qualité qu'il peint : que le Nom marche tout seul sans avoir besoin de suport, & que l'Adjectif a besoin d'un Nom qui le soutienne & au moyen duquel il ait un sens absolu.

Dès-lors on dira : un toît *élevé*, une tour *haute*, un édifice *rond*, une promenade *agréable*, un homme *prudent*, un Ministre *sage*, un *joli* enfant, un Petit-Maître *élégant*, un *beau* tableau, un ouvrage *merveilleux*.

2°. On voit encore cette différence entre le Nom & l'Adjectif, que le Nom ne convient qu'aux objets de la même espéce, au lieu que l'Adjectif peut s'associer avec des Objets ou des Noms de toute espéce : ainsi le mot ÉLEVÉ peut s'apliquer à tout Objet dans lequel on reconnoîtra une qualité pareille. L'on dira :

Un lieu *élevé*, un homme *élevé*, des sentimens *élevés*.
Un flambeau *élevé*, un tableau *élevé*, des nuages *élevés*.
Un style *élevé*, une voix *élevée*, &c.

3°. On pourroit regarder les Adjectifs comme des ellipses ; car ils peignent moins la qualité elle-même, que l'état d'une personne qui possede telle ou telle qualité.

Ainsi, *haut*, *élevé*, *riche*, &c. ne sont pas, à proprement parler, des qualités, mais des qualificatifs, des mots qui représentent les Êtres auxquels on les attribue, comme possédant telles ou telles qualités, celles de *hauteur*, d'*élévation*, de *richesse*, &c.

Un lieu *élevé*, est donc mot à mot *un lieu dans lequel on trouve la qualité désignée par le mot hauteur.*

Cet homme est *prudent*, est une phrase qui signifie mot à mot, *cet homme posséde la qualité que nous apellons prudence.*

4°. Les Adjectifs ne sont donc pas essentiels à la parole ; on pourroit s'en passer à toute rigueur : mais on y gagne de la briéveté, ce qui est un grand point ; & des tournures très-variées & sans monotonie, ce qui en est un autre fort important.

De-là, résultent les tableaux que nous avons apellés *énonciatifs*; tels que ceux-ci:

Cette Tour est immense.
Ce Dôme est prodigieux.
Le Soleil est brûlant.
Le Tems est dérangé.

Et qui forment les tableaux les plus communs du langage.

5°. Nous trouvons donc ici entre les Articles & les Adjectifs, un caractère qui les distingue essentiellement. Les Adjectifs, comme nous venons de voir, ne sont que des formules elliptiques, qui peuvent se résoudre par d'autres, d'une maniere aussi nette. Il n'en est pas de même des Articles; ceux-ci ne tiennent lieu d'aucune autre formule: ils ne peuvent être rendus par aucune autre.

6°. Enfin, l'Adjectif sépare en quelque sorte en deux classes tous les Êtres; l'une, formée de ceux auxquels convient la qualité qu'il exprime: l'autre, qui renferme ceux auxquels on ne peut pas l'attribuer.

Ainsi les lieux *élevés* suposent les lieux qui ne le sont pas: les hommes *sages* suposent des hommes dépourvus de sagesse: ainsi de suite.

7°. Les Noms & les Adjectifs ayant entr'eux des différences aussi essentielles, doivent donc avoir des places très-distinctes entre les Parties du Discours. Mais telles étoient les idées vagues & peu exactes qu'on en avoit, que ces deux Parties du Discours avoient toujours été réunies en une seule, comme si un Adjectif étoit un Nom, comme si la possession d'une qualité étoit un Être, comme si le contenant & le contenu étoient la même chose; jusqu'à ce que nos derniers Grammairiens, qui ont analysé la parole avec tant d'art, se sont enfin aperçus de cette erreur, & ont eu soin de l'éviter.

§. 4.

ORIGINE DES ADJECTIFS.

1°. *La Comparaison.*

Nous avons vu que tous les mots naissent des Noms: les Adjectifs auront donc pris leur source dans les Noms: mais comment les mêmes mots qui désignoient des objets, pouvoient-ils désigner encore des qualités? N'y auroit-il pas de la contradiction, ou de l'embarras, dans ce double emploi? D'ailleurs un objet n'est pas sa qualité: comment le nom de l'un pouvoit-il

devenir le nom de l'autre ? D'un autre côté, on ne pouvoit inventer des mots qui ne fussent pas des Noms.

Cependant les Adjectifs existent : on trouva donc le moyen d'enlever ces difficultés : n'en soyons pas surpris : on en avoit besoin : or, rien de plus ingénieux que le besoin.

Parler en est un, & il le fut dès les commencemens, dès la premiere famille qui exista. C'étoit une Compagne aimable à laquelle on vouloit plaire : des enfans chéris qu'on vouloit former & instruire : des plaisirs qu'on vouloit peindre : des ordres qu'on avoit à donner, des précautions qu'il falloit indiquer : j'allois dire, des ennuis qu'on désiroit de charmer, comme s'il y avoit des momens d'ennuis dans une vie active, au milieu de cette variété étonnante qu'offre sans cesse la Nature & la vie champêtre : l'ennui ne fut connu des Mortels que lorsque cessant d'être Laboureurs ou Bergers, ils abandonnerent les campagnes où ils n'avoient aucun moment de vuide, où la Nature les maîtrisoit ; & qu'ils vinrent s'enfermer & s'entasser dans les Villes, où ils connurent pour la premiere fois l'oisiveté & le repos ; & avec eux, l'ennui, & le poids incommode de l'existence, pour qui a le tems de s'en apercevoir.

Le Langage d'ailleurs étoit en bonnes mains. Les Meres de famille, toujours de moitié dans toute la vie, & dont le caractère est si vif, si délicat, si sensible, si plein d'imagination, durent nécessairement aller très-loin dans cette carriere : le langage dut devenir entre leurs mains, nombreux & agréable ; il dut se remplir d'images & de figures : il dut être tout comparatif, afin d'être à la portée des jeunes têtes qu'elles avoient à instruire.

On n'a donc qu'à se mettre à la place de la premiere Mere de famille qui ait parlé, (& elle étoit belle & douce cette premiere Femme,) & l'on fera comme elle, & l'on aura sa Grammaire ; & ce sera celle que nous avons.

La Nature & l'analogie avoient donné les Noms, peinture des objets ; la comparaison donna les Adjectifs, qui, sans être la peinture directe des qualités, n'en sont pas moins énergiques.

En effet, comparer, c'est connoître : ce que nous ne connoissons pas, mais que nous voulons découvrir, nous le comparons avec ce que nous connoissons déjà : cette comparaison est un flambeau qui perce l'obscurité la plus profonde ; ensorte que de comparaisons en comparaisons, nous parcourons un chemin immense ; & les ténebres fuient loin du cercle étroit qui nous environnoit d'abord.

Ainsi, lorsque l'on voulut désigner la qualité d'un objet, on emprunta le nom de l'objet dont cette qualité faisoit le caractère propre.

Un Homme rond fut un *homme-cercle*, ou un *homme-boule.*
Un Homme grand fut un *homme-mont.*
Un Homme groſſier étoit un *homme-ours.*
Un Homme pieux étoit un *Fils du Ciel.*
Un Homme impie étoit un *Fils de la Terre.*
Un Homme franc fut un *homme-forêt.*
Un Homme fin & ruſé fut un *homme-ville.*

Les graces charmantes de la jeuneſſe furent des *roſes*, des *lys*, une *Aurore*, une *fleur* qui annonce les fruits & qui diſparoît promptement.

Pour peindre la beauté, pour exprimer qu'une femme réuniſſoit en elle tout ce qui plaît, tout ce qui charme, pour déſigner en un mot la premiere Mere de famille, on n'eut à prononcer qu'un ſeul mot; & ce mot ſignifia toutes ces choſes, & les ſignifia de la maniere la plus énergique, parce que ce mot fut le nom de l'Aſtre le plus beau, de celui dont l'aparition porte dans l'Univers la vie & le plaiſir, comme une Mere de famille, jeune, belle, & touchante, eſt pour ſa famille une ſource de bonheur & d'agrémens.

Ce mot fut Bel: nom du Soleil, comme Souverain des Aſtres. Dire une *Femme belle*, c'étoit dire une *Femme-Soleil.*

L'on exprimoit par-là tout ce que renferme l'idée de beauté; on l'exprimoit de la maniere la plus courte, la plus préciſe, la plus énergique: & ce qui eſt aſſez ſingulier, c'eſt que ce Nom qui n'étoit que d'emprunt, eſt reſté à la beauté, & a été perdu pour le Soleil. C'étoit dépouiller le Ciel pour enrichir la Terre.

Pour déſigner la chaleur des Vents d'Orient, on les apella *Vents de feu*: & pour déſigner la douceur balſamique des Vents du Midi dans un beau jour d'Eté, on les apella *Vents de miel.*

Ce langage de comparaiſon, fondé ſur celui d'imagination, & venant à ſon ſecours, réuniſſoit nombre d'avantages: la ſimplicité d'une Langue naiſſante peu chargée de mots: la richeſſe du Langage Poëtique rempli de figures & de comparaiſons; l'exactitude du Langage Philoſophique, qui doit toujours s'aſſortir à la nature des choſes, & qui ne peut procéder que par comparaiſons.

Toutes les fois donc qu'on voulut déſigner la qualité d'un objet, on fit marcher deux Noms enſemble.

L'un indiquoit l'Objet dont on parloit.

L'autre déſignoit ſa Qualité, en faiſant voir le raport de cet objet, avec celui dont ce ſecond mot étoit le Nom.

Ainsi les Noms étoient employés, tantôt comme désignant des objets & tantôt comme désignant des qualités.

Enployés seuls, ils désignoient des objets ; employés à la suite d'un autre, ils désignoient des qualités.

Ainsi le mot *Eminence* employé seul, désignoit un objet, un terrain élevé ; mais dans cette phrase, un *homme-eminence*, il ne désignoit plus qu'une qualité, celle d'un homme grand & élevé.

Bel, seul ou précedé d'un Article, signifioit le Soleil : joint à un nom d'homme ou de femme, ils ne désignoit plus qu'une qualité ; la qualité d'éblouir comme le Soleil.

Un *arbre Dieu* désignoit son excellence.

L'homme-Terre ne désignoit que la qualité de cultiver la terre.

Nous avons encore un Livre rempli d'expressions de cette nature : on a cru qu'il parloit un langage singulier & extraordinaire, un langage oriental : tandis qu'il parle le langage énergique, simple & touchant de la Nature, le seul que les hommes aient pu parler dans l'origine, & des principes duquel aucune Langue n'a jamais pu s'écarter. Le style de ce Livre dépose ainsi en faveur de sa haute antiquité.

Cette marche de l'esprit humain est si naturelle, qu'on la retrouve dans toutes les Langues anciennes ; & qu'elle seule peut mettre quelqu'ordre dans leurs Dictionnaires. Rien n'est plus désolant pour une personne qui est dans l'idée que les Adjectifs sont des mots totalement différens des Noms, que de voir dans ces Dictionnaires le même mot signifier toujours & des Noms & des Adjectifs : ces Langues lui paroissent un cahos inconcevable, & il seroit tenté de croire que leurs Auteurs n'avoient pas le sens commun.

Mais avec ces principes, ces Phénomènes s'expliquent : ces diverses significations découlent les unes des autres, & ces Langues sont tout ce que pouvoit être une Langue, tout ce que sont les nôtres.

L'on n'est plus étonné que dans les Langues Celtiques ;

BAR signifie, 1°. une Montagne, une Colline.
2°. Haut, élevé.
3°. Sublime, excellent.
4°. Un homme élevé, un BAR-*on* : rien de plus ordinaire dans nos anciens Historiens que cette expression, le *Roi* & ses BAR-*ons*.

BAN signifie, 1°. une Elévation, une Montagne, un Rocher.
2°. Haut, élevé.

3°. Exquis, diſtingué, illuſtre.
4°. Prince, Chef, nom reſté dans les Bans de Croatie, & dans Ban-*neret*, venu de Bann-*iere*, qui ſignifie une choſe élevée pour ſervir de point de ralliement.

Cab, Cap ſignifie, 1°. toute Extrémité, Tête, Sommet.
2°. Tout ce qui a une Cap-*acité* comme la tête.
3°. Cap-*able*.
4°. Celui qui eſt à la tête, un Cap, que nous prononçons Chef, & qui eſt reſté avec ſa vraie prononciation dans Cap-*itaine*, &c.

Dun ſignifie toute profondeur.
2°. Profond, élevé, grand.
3°. Un Prince, un Juge, un Seigneur, nom reſté dans Don, Dunes, & Dun-*aſte* ou Dyn-*aſte* des Grecs, & leur Dun-*é*, force, puiſſance; d'où vinrent Dun-*amai*, je puis, & Dyn-*amique* ou ſcience des forces.
4°. Fortereſſe.
5°. Ville forte, & ville profonde.
6°. Un homme lourd, une bête; d'où la fameuſe Dun-*ciade*; Poëme Anglois, qui ſignifie mot à mot le Pëme du lourdaut ou de la bête.

2°. *La Dérivation.*

On s'aperçut bientôt qu'il étoit très-incommode de faire marcher deux Noms à côté l'un de l'autre : qu'il étoit fâcheux qu'un même mot eût deux ou un plus grand nombre de fonctions à remplir : qu'il étoit même quelquefois très-difficile de ſaiſir leur ſens; de décider quel des deux devoit ſe prendre dans le ſens abſolu ou dans le ſens relatif, comme objet ou comme qualité.

On chercha donc à remédier à cet inconvénient; & pour cet effet, on eut recours à un moyen de la plus grande ſimplicité, & peut-être le ſeul qui fût poſſible; ce fut d'ajouter à la fin du Nom, une ſyllabe qui faiſoit connoître que ce Nom ne ſe prenoit plus comme Nom, mais dans le ſeul ſens de qualification : & cette ſyllabe fut formée du verbe E qui marque l'exiſtence; ou du verbe A qui marque la poſſeſſion, la propriété.

Dès-lors, au lieu de dire *un lieu-glace*, on dit *un lieu glac*-é. Cet e ajouté

à la

à la fin du mot, tenoit lieu des mots *qui est* : un lieu glacé, signifia mot à mot *un lieu* qui est *glace*.

On ne dit plus *un objet-monstre*, *mais un objet monstru*-EUX, c'est-à-dire, *objet* qui est *monstre*.

Au lieu d'*homme-cité*, on dit *un homme citoyen*.

Un apartement-fleur, devint *un apartement fleuri*.

Un discours-miel, fut *un discours mielleux*.

Par cette invention aussi simple qu'heureuse, le nombre des mots fut doublé, triplé, quadruplé, chaque nom donnant lieu à un grand nombre d'Adjectifs; & le langage en devint plus aisé, plus coulant, plus riche, plus lumineux.

C'est ainsi que du mot FAC, qui désignoit une *action*, les Latins firent :

FAC-*ilis*, qui est aisé à faire.

FAC-*iens*, celui qui fait.

FACT-*urus*, celui qui fera.

FACT-*us*, qui a été fait.

FACT-*iosus*, qui est actif, agissant.

FACT-*itius*, qui est fait à la main, artificiel, factice.

FAC-*undus*, qui fait des chef-d'œuvres, éloquent, beau parleur.

FAC-*etus*, qui fait des choses agreables, plaisant, enjoué, facétieux.

De CAP, vinrent, suivant ces diverses significations, relativement à TÊTE :

CAP-*ax*, capable, qui a un grand Cap, une grande Tête, une grande Capacité.

CAP-*italis*, tout ce qui regarde la tête, l'objet principal, la vie : ce qui est Capital.

CAP-*itatus*, qui a une grosse tête.

CAP-*itosus*, qui a une tête ; opiniâtre, têtu.

2°. Dans le sens de MAIN & de *prendre* :

CAP-*iens*, qui prend.

CAP-*tus*, qui a été pris.

CAP-*tiosus*, qui enlace, qui prend dans ses filets, captieux.

CAP-*tivus*, qui a été fait prisonnier, captif.

3°. Dans le sens de CAV-*ité*, ou faculté de contenir :

CAV-*us*, creux, profond, cavé.

CAV-*atus*, creusé, encavé.

CAV-*ernoſus*, rempli de creux, de cavernes.

CAV-*ans*, qui creuſe.

Il n'exiſte aucun adjectif, dans aucune Langue quelconque, même en Latin & en Grec, qui ne vienne d'un Nom, ou encore uſité dans ces Langues, comme *Sylveſtris*, ſauvage, qui habite les forêts, & qui eſt une phraſe entiere formée de ces mots:

Sylv-eſt-eris, qui ſignifient mot à mot, celui qui eſt dans les forêts, & dont la racine eſt SYLV-*a*, forêt.

Ou qui ne vienne de quelque mot qui ceſſa d'être en uſage, & qu'elles laiſſerent perdre.

C'eſt ainſi que POT-*ens*, qui ſignifie en Latin *puiſſant*, ne vient pas du verbe POSSE, pouvoir; mais du Celte, POT, élévation, force: d'où vinrent le Latin:

POT-*es*, tu es puiſſant.

POT-*ens*, un être puiſſant.

POT-*ent-ia*, la qualité d'un être puiſſant, ſa puiſſance.

POT-*ſum*, je ſuis puiſſant, je peux, qu'on prononça enſuite *poſſum*.

En ajoutant à la fin des Noms le mot OUR, UR, OR, qui ſignifient *homme*, & IX, ou ISHE, qui ſignifie *femme*, on en fit une autre eſpèce d'Adjectifs, qui déſignerent ceux qui agiſſoient.

ACT-*or*, Acteur, celui qui fait.

ACTR-ICÉ, (1) Actrice, celle qui fait.

CAPTA-T*or*, CAPTATR-*icé*, celui ou celle qui cherche à prendre, à attraper; intriguant.

CANTAT-*or*, CANTATR-*icè*, un Chanteur, une Chanteuſe, une Cantatrice.

Telle eſt la maniere dont ſe formerent les Adjectifs; ce fut la troiſieme Partie du Diſcours: elle augmenta prodigieuſement le nombre des mots, ſans former une ſeule racine de plus, ou un ſeul Nom de plus.

Il n'exiſte ainſi aucun Adjectif qui ne ſe lie avec un Nom, & qui n'en tire toute ſon énergie; dès-lors aucune peine pour les aprendre: ce qui facilite & ſimplifie ſingulierement l'étude des Langues, qu'embarraſſoit prodigieuſement la multitude des Adjectifs, lorſqu'on ne pouvoit les lier avec les Noms qui les formerent.

(1) A l'ablatif, parce que le nom primitif y eſt mieux conſervé qu'au nominatif *Actr-ix*.

§. 5.

Des Phrases Elliptiques occasionnées par les Adjectifs.

Observons encore à quel point l'invention des Adjectifs abrége le discours & le raproche du geste & de la rapidité de la pensée. En effet, ces expressions l'*Homme-montagne*, *l'Homme-ours*, *un Être puissant*, *un Discours sublime*, sont de vraies phrases elliptiques qui abrégent le discours & le rendent plus vif sans lui rien ôter de sa clarté. C'est comme si l'on avoit dit, l'*Homme* qui est semblable en hauteur à une *montagne*; l'*Homme* qui est aussi grossier qu'un *Ours*; *un Être* qui est *puissant*, *un Discours* qui est *sublime*.

Ils donnent lieu à une Ellipse beaucoup plus considérable encore : la supression du Nom lui-même qu'ils étoient faits pour accompagner. Ainsi au lieu de dire :

Les Hommes sçavans, *les Hommes riches*, *les Hommes élevés en grandeur dans une Nation*, on dit simplement :

Les Savans, *les Riches*, *les Grands* : ensorte que l'Adjectif devient un nom qui en a tous les attributs, & qui marche avec ces Articles qui n'étoient faits que pour les Noms.

Chaque Nation a des ellipses de cette nature; & leurs Langues en deviennent difficiles à saisir, lorsque ces ellipses leur sont propres. Les Latins disent, par exemple :

Sumere prætextam, prendre la bordée de pourpre.

Quid multis, quoi de plusieurs ?

Phrases obscures si l'on ne peut suppléer les mots sous-entendus : dans le premier exemple, le mot *togam*, robe : dans le second, le mot *verbis*, paroles : & celui d'*opus* : *quid* opus est *multis* verbis, qu'est-il besoin de plusieurs paroles, de beaucoup de discours ?

Sumere togam *prætextam*, prendre la robe bordée de pourpre.

§. 6.

Les Adjectifs portent la livrée des Noms.

Les Adjectifs étant ainsi destinés à accompagner les Noms & à faire tableau avec eux, durent donc nécessairement en porter les livrées. Lorsque le Nom fut au singulier ou au pluriel, au masculin ou au féminin, l'Adjectif

dut prendre une forme masculine ou féminine, & passer au nombre singulier ou au nombre pluriel. Ainsi chaque Adjectif eut ; comme les Noms, un singulier & un pluriel ; mais il réunit de plus en lui les divers genres des noms. Nous disons, par exemple :

Un lieu éminent.	Des lieux éminens.
Une personne éminente.	Des personnes éminentes.
Un lieu muré.	Des lieux murés.
Une ville murée.	Des villes murées.

Eminent est un singulier masculin.
Eminente, un singulier féminin.
Eminens, un pluriel masculin.
Eminentes, un pluriel féminin.

L'Italien dit de même, à l'imitation des Latins :

Alto, haut.	*Alti*, hauts.
Alta, haute.	*Alte*, hautes.

Cette sujétion des Adjectifs relativement aux Noms, fut une chose aussi nécessaire qu'agréable. Si l'Adjectif n'eût pas porté les livrées du Nom, comment auroit-on connu leurs raports ? comment le Nom auroit-il amené son Adjectif ? comment y auroit-il eu dans le Discours cette unité & cette harmonie, sans laquelle il ne peut exister aucun tableau ?

D'ailleurs cet accord de l'Adjectif avec le Nom qu'il accompagne, & dont il détermine la qualité, met dans le Discours beaucoup de grace & d'agrément : on peut dire qu'il est au Langage, ce que les accords sont à la Musique.

Ces accords sont très-aisés à trouver dans la Langue maternelle : car on sait toujours de quel genre est le Nom qu'on a employé, & l'on y assortit sans peine l'Adjectif : d'ailleurs, l'oreille est tellement accoutumée à ces accords, qu'elle ne s'y trompe jamais.

Mais autant ils paroissent simples & aisés dans les Langues maternelles, autant deviennent-ils difficiles dans une autre : car ici, on n'a plus les mêmes facilités, les mêmes secours.

D'un côté, il faudroit se rapeller de quel genre sont les Noms que l'on prononce, & souvent on ne le peut : d'un autre côté, lorsqu'il nous arrive de les mal assortir, notre oreille qui n'y est point accoutumée, ne nous avertit point que cet assortiment est faux, qu'il y a dissonance au lieu d'accord ; désunion au lieu d'harmonie. L'étude ou la réflexion peuvent seules nous le faire sentir : mais combien est pénible & tardif tout ce qui n'est que le fruit de la réflexion !

§. 7.

Des Terminaisons Adjectives,

Les Adjectifs destinés ainsi à s'accorder avec les genres des Noms, durent donc avoir eux-mêmes autant de genres ou autant de terminaisons différentes, que les Noms en avoient.

C'est ainsi qu'en François nous disons *grand* & *grande*, *vif* & *vive*, *orné* & *ornée*.

A cet égard, il regne dans la Langue Françoise une monotonie qui ne peut être plus grande : tous nos Adjectifs sont, pour ainsi dire, jettés au même moule ; tous les féminins se terminant en E.

Ensorte que si le masculin se termine en E, il n'y a point de différence entre le masculin & le féminin : c'est ainsi que nous disons, *sage*, *foible*, *riche*, *pauvre*, pour les deux genres ; un homme *sage*, une femme *sage*.

Ces Adjectifs d'une seule terminaison nous sont venus des Langues anciennes : les Latins en avoient plusieurs de pareils & terminés également en *e* à l'ablatif pour le masculin & pour le féminin, tels que *sapiente*, sage ; *felice*, heureux.

Les Italiens ont également emprunté des Latins leurs Adjectifs en *e*. Tous les autres se terminent chez eux en *o* pour les masculins, & en *a* pour les féminins, à la maniere encore des Latins : ils disent :

Amato, aimé,	*Amata*, aimée.
Dotto, savant,	*Dotta*, savante.
Buono, bon,	*Buona*, bonne.

Tout comme on dit en Latin, *amato* & *amata*, *docto* & *docta*, *bono* & *bona*.

Ces Adjectifs se terminoient en O & en A, afin de prendre les propres livrées des Noms masculins & des Noms féminins qu'ils accompagnoient, & qui se terminoient, comme nous avons vu, en *o* & en *a* : PUER-*o*, enfant ; MENS-*a*, table.

Si les Noms anciens se terminoient ainsi, c'est parce qu'ils portoient en cela la livrée des Articles primitifs O & A, *le* & *la* des Grecs & des Latins primitifs.

Ho paid-ó, l'enfant ; *hA thyr-a*, la porte, disent les Grecs ; & qui devinrent *hoc* & *hAC*, chez les Latins postérieurs.

Amat-o signifioit donc mot à mot, *celui qui* est *aimé*.
Amat-a, *celle qui* est *aimée*.

§. 8.

Dégrés de Comparaisons.

Revenons à notre premiere Mere de famille. Elle s'aperçut bientôt que la même qualité n'étoit pas possédée dans le même degré de perfection par les Objets dans lesquels elle se trouvoit : que tous les fruits bons & agréables ne l'étoient pas également : que les jours chauds ou froids ne l'étoient pas dans la même proportion : que les divers individus de sa famille n'étoient pas sages, complaisans, spirituels, aimables, &c. dans le même dégré : son cœur lui faisoit trouver nécessairement une grande différence entre les objets : tout ce qui l'environnoit, l'affectoit en un mot dans des dégrés bien différens.

Il fallut chercher les moyens d'exprimer ces diverses nuances d'une même qualité : à quel point un objet surpassoit les autres à cet égard: pourquoi l'on éprouvoit plus de satisfaction de l'un que de l'autre.

Le geste fut encore le premier moyen auquel on eut recours: les Sauvages, pour dire *peu*, prennent une touffe de leur chevelure: pour exprimer *beaucoup*, *infiniment*, *tout*, ils prennent leur chevelure entiere.

Les enfans, pour marquer qu'ils n'aiment qu'un peu, raprochent leurs mains, & ne laissent entr'elles qu'un petit espace : & pour marquer la plus vive affection, ils écartent les bras le plus qu'ils peuvent.

C'est la seule maniere dont on puisse peindre en effet les divers dégrés d'une qualité : on n'a pu que les comparer aux diverses hauteurs, à la diverse étendue des objets : les hauteurs métaphysiques & morales ont dû se peindre par les hauteurs physiques, & n'ont jamais pu se peindre autrement. Ne soyons donc pas étonnés si nous trouvons à cet égard les mêmes procédés chez tous les Peuples ; & si jamais ils n'en ont pu s'éloigner, malgré tous leurs raffinemens & toute leur inconstance.

Ainsi après avoir désigné une qualité considérée en elle-même, on eut un signe pour marquer une portion supérieure de cette qualité ; & l'on en eut pour marquer la portion la plus considérable qu'il fut possible d'en avoir.

Ces signes furent toujours empruntés de mots qui marquoient *multitude*, *augmentation*, *supériorité*, *élévation*, *immensité*, *excellence*.

Tels sont nos mots, *plus*, *très*, *le plus*, *fort*, &c. Tels furent en Latin, *or*, *im*, *ter*, &c.

Plus, désignant pluralité, nombre supérieur, augmentation de plénitude, devint le signe naturel d'un dégré supérieur de qualité.

Le plus renchérit sur celui-là.

Très, venant de *tre*, qui ſignifie trois, & renchériſſant ſur plus, devint un nombre indéfini, au-delà duquel on ne pouvoit aller, & où ſe terminoit toute idée de ſupériorité.

Ces nuances dans les qualités s'apellerent *Dégrés de Comparaiſon.*

Dégrés, parce que l'on monte de l'une à l'autre, comme d'une marche à une autre.

De *Comparaiſon*, parce qu'on y parvient en obſervant une même qualité dans deux objets différens, en comparant le point dans lequel l'un de ces objets l'emporte ſur l'autre à cet égard.

Nous avons en François quatre Dégrés de Comparaiſon.

1°. Le Positif : il exprime la qualité en elle même, purement & ſimplement. *Grand*, *haut*, *ſage*, *doux*, ſont des Poſitifs.

2°. Le Comparatif : il exprime un dégré ſupérieur. *Plus grand*, *plus haut*, *plus ſage*, *plus doux*, ſont des Comparatifs.

3°. Le Superlatif relatif, qui éléve au-deſſus de tous les autres. *Le plus grand*, *le plus haut*, *le plus ſage*, *le plus doux.*

4°. Le Superlatif absolu, qui éléve au plus haut dégré où l'on puiſſe atteindre : *très-ſage*, *très-haut*, *très-grand*, *très-doux.*

M. Beauzée voudroit qu'on donnât à ce dernier Superlatif, le nom d'Ampliatif, parce que le nom d'*abſolu* excluant tout raport, il en réſulte que » le Superlatif abſolu énonce *ſans raport*, un raport de ſupériorité : ce qui » renferme, ajoute-t-il, une contradiction inſoutenable, » On peut donc choiſir entre ces deux Noms ; & ſi je conſerve celui d'abſolu, c'eſt que, ſelon moi, ce Superlatif énonce le plus haut dégré d'une qualité en elle-même ; & non comme le Superlatif relatif, relativement à la maniere dont elle eſt poſſédée par les autres. Ce qui ne renferme nulle contradiction, puiſque c'eſt un raport de ſupériorité *ſans raport* à ceux qui poſſédent cette même qualité. En effet, quand je dis, *il eſt très ſage*, je déſigne un raport de ſupériorité relatif à ſage ; au lieu qu'en diſant, *il eſt le plus ſage*, j'indique un raport de ſupériorité relatif à ceux qui poſſedent la qualité de ſage dans un haut dégré. Enſorte qu'il y a ici deux ſortes de raports, tandis que dans la formule précédente il n'y en a qu'un ſeul.

Quelquefois le poſitif tient lieu de Superlatif : on dit le *juſte*, *le ſaint*, le *parfait*, pour déſigner un Être qui eſt juſte, ſaint, parfait au plus haut dégré & par excellence.

C'eſt dans ce ſens que les Athéniens apellerent *Ariſtides*, le Juste : & ſi un Payſan le condamna au banniſſement à cauſe de cette épithète, ce n'eſt

pas qu'il fût offusqué de la justice d'Aristides, tout le monde aimant la justice & les gens justes ; mais c'est parce qu'il étoit révolté qu'on lui eût donné ce titre à l'exclusion des autres : si on l'eût apellé *très-juste*, il ne s'en fût pas mis en peine : mais l'épithète *le juste* lui déplaisoit, parce qu'elle étoit synonyme à l'expression *le seul juste*.

C'est dans ce même sens que J. C. disoit à ses Disciples : « Ne prenez pas » le titre de bon ; Dieu seul est *bon* ».

Les Latins se servoient du mot OR qui signifioit *montagne*, *élévation*, pour désigner le Comparatif ; & de IM, qui désignoit l'immensité, pour le Superlatif.

Ainsi, ALT-*us* signifioit haut.
Alti-OR, plus haut.
Alt-iss-IM-*us*, très-haut.

C'est de-là que nous viennent nos *Eminentissime*, *Révérendissime*, *Généralissime*, plus communs encore en Italien qu'en François ; quoique ceux-là & la plûpart des peuples modernes se servent comme nous de *plus* & de *très*.

Piu dotto, plus savant.

C'est dans ce même sens que les Latins se servoient de *ter*. On voit dans PLAUTE ces expressions :

Ter-veneficus, le plus grand des empoisonneurs.
Tri-parcus, le plus grand des avares.

HORACE a dit *Tergeminis tollere honoribus*, élever aux honneurs tré-doubles, c'est-à-dire, aux plus grands.

Dans VIRGILE : *O terque quaterque beati* : O trois & quatre fois heureux ; comme dans HOMERE, *Tris Makares kai tetrakis*.

De-là l'expression *Tris-megiste*, qui signifie *trois fois très-grand*, & qui fut un surnom de Mercure.

Il n'est pas étonnant qu'on ait choisi *trois*, prononcé ensuite *très*, pour en faire la marque du Superlatif, parce que *trois* allant au-delà de *plus*, commence un nombre sans fin, dont il tient lieu.

Chacun sait encore que pour tenir lieu de Superlatif, on répete quelquefois l'adjectif trois fois, sur-tout dans les anciennes Langues ; ainsi *saint*, *saint*, *saint*, ce qui est la même chose que *trois fois saint*, signifie *très-saint*.

Quelquefois, au lieu de distinguer des objets physiques par les Dégrés de Comparaison, on les distingue par des Noms différens : c'est ainsi qu'*Éminence*, *Tertre*,

Tertre, *Colline*, *Mont*, *Montagne*, &c. diſtinguent les élévations par leurs différens dégrés de hauteur; chacun de ces Noms ajoutant à l'idée de l'autre.

Ruiſſeau, *Riviere*, *Fleuve*, &c. diſtinguent les diverſes grandeurs d'une eau courante.

Cabane, *maiſonnette*, *Maiſon*, *Hôtel*, *Palais*, diſtinguent les diverſes grandeurs des habitations.

Hameau, *Village*, *Bourg*, *Ville*, *Cité*, ſont autant de Noms donnés aux habitations réunies des hommes, ſuivant que le nombre en eſt plus ou moins grand.

Cette diſtinction de noms donnés à des objets de la même nature, ſuivant qu'ils ſont plus ou moins conſidérables, met une très-grande exactitude dans le langage, beaucoup plus grande que ne peuvent le faire les Dégrés de Comparaiſon : mais cette méthode ſeroit impoſſible pour tous les objets, & ſur-tout pour les Moraux.

Il eſt vrai qu'elle devient très-embarraſſante, lorſqu'on ſe tranſporte dans une Langue qui n'a pas fait les mêmes diſtinctions, & qui apellera tout, *Montagne*, *Riviere*, *Maiſon*, *Ville*, ſans aucune diſtinction de grandeur; car on s'imagineroit volontiers qu'on les prenoit dans le même ſens que nous; ce qui multiplie ces objets à l'infini, & à tort.

C'eſt par une mépriſe pareille qu'on place *dix-huit mille* Villes dans l'ancienne Egypte, au lieu de *dix-huit mille* amas d'habitations différens, compris les hameaux, les villages, les bourgs, tout comme les grandes Villes.

C'eſt par la même mépriſe qu'on voit tant de Villes & tant de Rois dans la Paleſtine, tandis qu'en Europe il y a ſi peu de Villes & bien moins de Rois.

Quelquefois nous n'exprimons que par un ſeul mot l'Adjectif & le Dégré de Comparaiſon : ainſi nous diſons :

Meilleur au ſens de *plus bon.*
Majeur, pour *plus grand.*
Mineur, pour *plus petit.*
Seigneur, pour *plus âgé*, *plus vénérable.*

Mais nous avons emprunté ces mots des Comparatifs Latins : ils diſoient dans le même ſens *meli-or*, *maj-or*, *min-or*, *ſeni-or*, mots formés par la réunion de l'Adjectif avec celle d'*or*, marque du Comparatif; *maj* ſignifiant grand; & *min*, petit; *maj-or* ou *majeur*, eſt plus grand : & *min-or* ou *mineur*, plus petit.

De-là encore *min-ime*, mot à mot, *très-petit.*

Et *max-ime*, mot à mot, *très-grand*, & qui eſt devenu le nom propre des ſentences les plus grandes, les plus relevées.

§. 9.

Des Liaiſons Comparatives.

Juſqu'ici nous n'avons conſidéré les qualités que relativement à un ſeul objet : mais il arrive très-ſouvent qu'on compare la même qualité relativement à deux objets différens, nommés tous les deux dans le même Tableau. Il faut alors un mot qui ſerve à lier le dernier objet avec le premier, & d'une maniere qui faſſe voir dans quelle proportion le premier de ces objets réunit la qualité dont il s'agit, relativement au ſecond.

Nous en avons deux différens en François; QUE, pour faire contraſter deux Noms au Comparatif; & DE, pour les faire contraſter au Superlatif. Ainſi nous dirons:

L'Amphytrion de Moliere eſt *plus* intéreſſant QUE celui de Plaute.
Cette récolte eſt *plus* abondante *que* les autres.

Tandis que nous diſons au Superlatif:

C'eſt la perſonne la plus aimable *de* ſa famille.
Virgile eſt le *plus* grand *des* Poëtes Latins.

Autrefois nous nous ſervions de *de* pour le Comparatif, de même que pour le Superlatif.

On diſoit, *plus des autres*, au lieu de *plus que les autres*.

» Car il avient bien que li Pere & la Mere, dit BEAUMANOIR (1), aiment » tant un de leurs enfans *plus des autres*, qui ils vouroient que il peuſt eſtre » aeritez de tout le leur. »

De lui, au lieu de, *que lui*.

» Oncques depuis cent ans, dit Froiſſart (2), parlant de la mort de Chan- » dos, ne fut plus courtois, ne plus plein de toutes bones & nobles vertus & » conditions entre les Anglois, *de lui* ».

De moi, au lieu de, *que moi*.

» Dieu, dit lors (3) Salphar, y a il au monde Chevalier plus malheureux » *de moi*? »

---

(1) Coutume de Beauvoiſis, ch. XIV. p. 81.

(2) Liv. I. p. 386.

(3) Roman de Perceforeſt, Vol. 6. f. 42 R°. Col. 1.

» Ne quier plus (4) ne faire ne doi
» Madame à lui del tot m'otroi ;
» Mais Ken li truiſe (5) bonne foi,
» Ke autres n'en ſoi mieux *de* moi. (6)

Les Italiens ſe ſervent également de la prépoſition *di* dans ces deux occaſions, pour le Comparatif & pour le Superlatif.

Voi ſiete piu dotto DI *Pietro*, vous êtes plus ſavant QUE Pierre ; là où nos Anciens auroient dit, *plus ſavant* DE Pierre.

Piu grande DI *te*, plus grand (de) *que* toi.

La piu bella DE *Donne*, la plus belle des Femmes.

Ils ne ſe ſervent de QUE, que lorſque l'on compare deux actions ou deux qualités.

E piu bella CHE *giovane* : elle eſt plus belle QUE *jeune*.

Leggo piu CHE *non parlo* : je lis plus que je ne parle.

En ceci nous imitons les Latins qui ſe ſervoient de *ex* (de) pour le Superlatif ; & d'une prépoſition ſous-entendue pour le Comparatif ; enſorte que c'étoit une phraſe elliptique.

Cicero fuit eloquentior (præ) *fratre*.

Cicéron fut plus éloquent (en comparaiſon) DE ſon frere.

E trilus junior, le plus jeune *des* trois.

Au lieu qu'en ſe ſervant de *quàm* en Latin, ou de *che'* en Italien, *que* n'eſt qu'une ſeule conjonction, qui réunit deux phraſes ; comme ſi l'on diſoit, *elle eſt plus belle*, qu'elle n'eſt *jeune*.

Il eſt plus ſavant que lui, c'eſt-à-dire, *il eſt plus ſavant qu'il* n'eſt ſavant.

C'eſt ainſi que dans l'étude des Langues, on voit à chaque inſtant des différences ſingulieres de Peuple à Peuple, & même de ſiécle à ſiécle pour le même Peuple : de la même maniere qu'un Voyageur en changeant de contrée, voit ſans ceſſe des mœurs & des uſages fort différens : d'abord il eſt étonné, révolté ; enſuite il s'en amuſe, & il finit par en découvrir les mo-

---

(4) Gontier, anc. Poëtes Franç. Mſſts. dans le Recueil des Poëtes Franç. avant 1300 T. III. art. 659, p. 1014.

(5) Ce mot ſignifie trouve.

(6) Je dois ces Exemples à M. de SAINTE-PALAYE, qui poſſede ſi bien toutes les Langues ſucceſſives compriſes ſous le nom de François, & qui nous en prépare un Dictionnaire très-intéreſſant, qui renfermera une étendue de près de 12 ſiécles, exemple unique.

tifs ; il en tire alors des conséquences utiles pour le reste de ses pélerinages & de sa vie entiere.

§. 10.

Intérêt & énergie que les Adjectifs répandent dans le Discours.

Les Adjectifs ne sont pas des mots de simple nécessité : destinés à déveloper les qualités des objets, ils doivent répandre nécessairement sur chaque objet un intérêt plus ou moins vif, & les faire paroître agréables ou désagréables, grands ou médiocres, dignes de gloire ou de blâme, suivant les qualités qu'ils nous y font apercevoir. Ainsi non-seulement ils contribuent à peindre les objets ; mais ils répandent encore dans les Tableaux des idées, une énergie & un coloris étonnant, qui les anime & n'y laisse rien de froid & de languissant.

Aussi les Poëtes & les Orateurs en font un très-grand usage : ils deviennent entre leurs mains des ÉPITHÈTES, mot Grec qui signifie *mis par-dessus*, parce qu'ils sont comme une parure mise par-dessus le Nom, pour l'habiller, pour l'orner, pour le rendre plus vif, plus intéressant, pour lui donner une nouvelle vie.

Tel est ce Tableau d'un de nos Poëtes les plus sévères & les plus exacts (1) :

» Mais la Nuit aussi tôt de ses ailes *affreuses*,
» Couvre des Bourguignons les Campagnes *vineuses*,
» Revole vers Paris, & hâtant son retour,
» Déja de Montlheri voit la *fameuse* tour.
» Ses murs dont le sommet se dérobe à la vue,
» Sur la cime d'un roc s'alongent dans la nue,
» Et présentant de loin leur objet *ennuyeux*,
» Du passant qui le fuit, semblent suivre les yeux.
» Mille oiseaux *effrayans*, mille corbeaux *funébres*
» De ces murs *déserts* habitent les ténébres.
» Là, depuis trente hyvers, un Hibou *retiré*
» Trouvoit contre le jour un réfuge *assuré*.
» Des désastres *fameux* ce Messager *fidéle*,
» Sait toujours des malheurs la *premiere* nouvelle :
» Et tout prêt d'en semer le présage *odieux*,
» Il attendoit la nuit dans ces *sauvages* lieux.

(1) Boileau : le Lutrin, Chant. III. 1-16.

Dans ce court Tableau, on compte jusqu'à quatorze Adjectifs ou Épithètes, dont aucune ne porte à faux, qui animent cette description, qui en font ressortir tous les traits avec force.

Il semble qu'on voit ces *ailes affreuses*, ces Campagnes *vineuses*, ces oiseaux *effrayans*, ces murs *désertés*, ces lieux *sauvages*, &c. on partage l'idée que s'en forme l'Auteur, on en éprouve la sensation.

Il n'est pas moins énergique dans ces Vers (2):

» Le Théâtre, *fertile* en Censeurs *pointilleux*,
» Chez nous, pour se produire, est un Champ *périlleux*;
» Un Auteur n'y fait pas de *faciles* conquêtes,
» Il trouve, à le sifler, des bouches toujours *prêtes*.

Il en est de même de ces Vers de RACINE (3):

» O rives du Jourdain! O champs *aimés* des Cieux!
» *Sacrés* monts, *fertiles* vallées,
» Par cent miracles *signalées*;
» Du *doux* Pays de nos Ayeux
» Serons-nous toujours exilées.
» Pleurons & gémissons, mes *fidéles* Compagnes (4);
» A nos sanglots donnons un libre cours:
» Levons les yeux vers les *saintes* Montagnes
» D'où l'innocence attend tout son secours.
O *mortelles* allarmes!
» Tout Israël périt, pleurez, mes *tristes* yeux;
Il ne fut jamais sous les Cieux
» Un si *juste* sujet de larmes.

On peut juger du bel effet que font ces épithètes par ces Vers d'un grand Poëte Italien, qui ouvre ainsi la Comédie d'Hypermnestre (5):

» *I teneri tuoi voti al fin seconda*
» Propizio *il padre, o Principessa: al fine*
» *All'* Amato *Linceo*
» *Un* illustre *Imeneo*
» *Oggi ti strinnera.*

(2) L'Art Poëtique, Chant III.
(3) Esther, Act. I. Sc. II.
(4) Ib. Sc. V.
(5) METASTASIO.

» O Princeſſe, ton Pere te devenant propice, ſeconde enfin tes *tendres vœux:* » un *illuſtre* Hymenée va t'unir aujourd'hui à ton Amant *chéri.*

Elpinice eût pu ſe contenter de dire : » Princeſſe, ton Pere ſeconde tes » vœux, & l'Hymenée va t'unir à ton Amant.

Mais ces expreſſions ſans ame, ſans coloris, ſans chaleur, n'euſſent point fait Tableau : elles n'euſſènt pas rapellé mille choſes qui augmentent le prix de cette nouvelle, qui forment tout ce qu'il a de touchant. Au lieu qu'on s'intéreſſe pour ces vœux ſi *tendres*, on aplaudit à ce Pere qui leur eſt enfin devenu *favorable*, on croit voir cet *illuſtre* Hymenée, on partage la joie de cet Amant *chéri.*

Le TASSE en fait un brillant uſage dans cette Strophe où il annonce les préparatifs de l'Armée Chrétienne pour le combat, au point du jour :

Gia l'Aura *Meſſagiera* eraſi deſta
Ad annuntiar che ſe ne vien l'Aurora :
Ella intanto s'adorna e l'*aurea* teſta
Di roſe colte in Paradiſo, infiora ;
Quando il Campo, ch'a l'arme homai s'apreſta,
In voce mormorava *alta* e *ſonora* ;
E prevenia le trombe, e queſte poi
Dier piu *lieti* e *canori* i ſegni ſuoi.

» Déja l'Aube *meſſagere* s'étoit levée pour annoncer l'arrivée de l'Aurore ; » tandis que celle-ci ſe pare & orne de roſes *celeſtes* ſa tête *dorée* ; cependant » l'Armée qui ſe préparoit au combat, pouſſe déja des cris *perçans* ; & les trom- » pettes *prévenues* ſe hâtent de donner leur ſignal *harmonieux* & *réjouiſſant.*

Plus l'imagination eſt brillante & fleurie, & plus les objets qu'on décrit ſont accompagnés d'épithètes riches & heureuſes.

Cependant il ne faut pas les prodiguer, ni les appliquer mal-à-propos : il faut qu'elles ſortent du Tableau même ; qu'on ne puiſſe les ſuprimer ſans faire perdre au Tableau de ſa force & de ſon agrément : ſans cela elles ſont inſipides & de pur rempliſſage. Les Poëtes François ſe diſtinguent ſur-tout par leur ſévérité à cet égard : il en eſt quelques-uns, tel que le plus grand de nos Poëtes lyriques, dont on ne peut ôter ni changer les épithétes qu'ils emploient, ſans les affoiblir, tant elles ſont bien choiſies & convenables au ſujet.

CHAPITRE IV.

DU PRONOM.

QUATRIEME PARTIE DU DISCOURS.

§. 1.

Nécessité des Pronoms.

LEs idées qu'on avoit du Langage, étoient si étroites, si bornées, si vagues, que des Grammairiens ont cru que les Pronoms n'étoient pas une partie essentielle & primitive du Discours, & qu'ils les confondoient avec les Noms. Ce n'étoit pas leur faute ; c'étoit celle de leur siécle moins éclairé sur ces objets que le tems où nous vivons : nous nous attacherons donc moins à les combattre qu'à présenter la vérité : sa présence suffit seule pour dissiper les erreurs qu'on prenoit mal à propos pour elle.

La Partie du Discours qui fait le sujet de ce Chapitre, est aussi essentielle que les autres : on peut même dire qu'il a un mérite qui lui est particulier ; c'est qu'elle intéresse le sentiment & le cœur d'une maniere plus directe : c'est qu'elle fait tenir à l'homme comme Être, & comme Être raisonnable, un rang aussi distingué dans la Parole que celui que la Nature lui assigna entre les Êtres. La Parole parvient ainsi non-seulement à peindre les objets, mais à les peindre dans l'ensemble de leurs caractères & dans tout ce qui les distingue les uns des autres.

Jusques ici, tous les Discours que nous avons vu, & qui ont tous été composés d'Articles, de Noms & d'Adjectifs, ont été entiers : tous ont roulé sur des objets qui ne prenoient nulle part à la conversation, qui n'étoient ni vous ni moi, qu'on étoit obligé par-là même de désigner par leur nom, afin de les faire connoître aux personnes à qui l'on vouloit en parler, afin que vous & moi sussions de quel objet il étoit question.

Mais tous nos discours ne rouleront-ils jamais que sur des objets étrangers ? ne nous auront-ils jamais nous-mêmes pour objets ? ne m'adresserez-vous pas la parole ? ne vous répondrai-je pas ? ne vous parlerai-je pas à vous de vous-même ? ne me parlerez-vous pas à votre tour & de vous & de moi ?

La Parole faite pour lier tous les hommes, ne les liera-t-elle pas encore plus fortement par ce moyen ? Ici un Pere & une Mere de Famille s'adresseront à des enfans chéris ; ils leur donneront des marques d'affection, ils leur adresseront des conseils salutaires, ils les formeront à la vertu. Là, un Epoux s'entretiendra avec son Epouse, ils resserreront par les discours les plus intéressans les liens qui les unissent : ailleurs un ami parlera à un ami, leur ame s'ouvrira l'une à l'autre : elle en deviendra plus douce, plus sensible, plus forte. Par-tout des Hommes parlent à des Hommes, sur eux-mêmes, tout autant que sur des objets étrangers ; dirigés ainsi les uns par les autres, l'Homme en devient un Être nouveau par les lumieres étonnantes qu'il puise dans ces entretiens, faits uniquement pour cela. Infortuné celui que n'en fait que des objets de discorde, d'animosité, de séduction & de vice ; qui change en poison le plus doux des biens!

Mais comment ces personnes se désigneront-elles l'une à l'autre ? Sera-ce en disant leur nom ? Mais il est très-inutile, puisque ces personnes savent comment elles s'apellent : l'on peindroit même très-mal par ce moyen, puisqu'on ne nomme que les objets absens, ou ceux dont on veut parler comme n'étant pas du nombre de ceux qui conversent ensemble ; & ce seroit se confondre avec eux que de se nommer en pareille occasion : d'ailleurs, rien de si burlesque qu'une pareille méthode : tel seroit, par exemple, d'après cela, le langage d'un Auteur qui adresseroit la parole à son Lecteur.

» *Lecteur*, seroit-il réduit à dire, puisse cet écrit que *Auteur* destine à *Lecteur*, plaire à *Lecteur*, trouver grace auprès de *Lecteur*, & *Lecteur* disposer à *Auteur* regarder avec indulgence.

L'impossibilité de tenir un pareil langage dut se faire sentir à la premiere Mere de Famille. Elle comprit fort bien qu'elle ne pouvoit dire à son Fils :

» Fils, l'amitié que *Mere* a pour *Fils*, engage *Mere* à dire à *Fils* que *Fils* évite tout ce qui pourroit à *Fils* nuire & rendre *Fils* désagréable aux yeux de semblables à *Fils*.

Dès l'instant que la Parole exista, dès le moment où une personne adressa la parole à son semblable, on dut sentir la nécessité d'avoir des mots qui peignissent ceux qui parloient, d'une maniere conforme au rôle qu'ils jouent dans la parole : que des mots représentassent la personne qui parloit, comme parlante ; celle à qui l'on s'adressoit, comme une personne à qui l'on s'adresse ; celle dont on parle, comme une personne sur laquelle on fait rouler le discours. Ensorte que par la seule inspection de ces mots, on vît aussitôt qu'une personne

perſonne parloit, qu'elle parloit à une autre, & au ſujet d'une autre, & quelles étoient toutes ces perſonnes.

On ſe conformoit ainſi à la Nature, & on jettoit dans les Tableaux de la Parole, la même variété que l'on remarque dans le cours de la vie. De là réſultoit une nouvelle Partie du Diſcours abſolument différente des autres, & non moins néceſſaire.

§. 2.

Quels ils ſont.

Ces mots exiſtent donc dans les Langues; ils y exiſtent depuis la plus haute Antiquité, & ils forment néceſſairement une Claſſe ſéparée, parce qu'ils ont une fonction unique, qui n'a rien de commun avec celles d'aucune autre eſpéce de mots.

Ces mots ſont en François, Je pour la perſonne qui parle, Tu pour la perſonne à qui l'on parle, Il pour la perſonne dont on parle ſi elle eſt du ſexe maſculin; & Elle ſi elle eſt du ſexe féminin.

Subſtituons Je & Tu, dans le diſcours de notre Mere de Famille à ſon Fils, aux noms de *Fils* & de *Mere* : il deviendra auſſi clair & auſſi pittoreſque qu'il étoit ténébreux & ſans effet. Au lieu d'un Diſcours ridicule, on aura ce Tableau ſimple & net :

» Fils de *Je*, (*ou* mon Fils,) l'amitié que j'ai pour *toi* m'engage à *te* dire,
» que *tu* évites tout ce qui pourroit *te* nuire, & *te* rendre déſagréable aux yeux
» des ſemblables à *toi* (*ou* de *tes* ſemblables).

De-là ces différens Tableaux, ſemblables en tout, hors à l'égard des Pronoms :

Je ſuis ſage.	Je ſuis aimé.
Tu es ſage.	Tu es aimé.
Il eſt ſage.	Il eſt aimé.
Elle eſt ſage.	Elle eſt aimée.

Dans le premier de ces Tableaux, la perſonne qui parle, parle de ce qui la concerne elle-même.

Dans le ſecond, elle parle de la perſonne à qui elle s'adreſſe.

Dans le troiſiéme & le quatriéme, elle parle d'une troiſiéme perſonne différente d'elle qui parle & de celle à qui elle parle.

Ce ſont ces mots Je, Tu, Il, Elle, qu'on apelle Pronoms : c'eſt-à-dire

mots qui font la même fonction que les Noms; car ils désignent comme eux les objets dont on parle.

Ils ont été apellés aussi PERSONNELS, parce qu'ils désignent les personnes.

JE, est le Pronom de la premiere personne, celle qui parle.

TU, le Pronom de la seconde personne, celle à qui l'on parle.

IL ou ELLE, le pronom de la troisiéme personne, celle dont on parle.

Quelquefois ces trois Pronoms sont réunis dans le même Tableau.

» J'ai vu votre Fils; & JE m'empresse à VOUS aprendre qu'IL est devenu » sage.

Nous ne devons pas être surpris de la différence qui régne relativement au sexe entre les Pronoms des deux premieres personnes & ceux de la troisiéme. Il eût été très-inutile, que la personne qui parle eût indiqué son sexe & celui de la personne à laquelle elle parle, puisqu'elles le savent toutes deux; au lieu qu'on l'ignore relativement à une troisiéme personne qu'on ne voit pas & qui est nécessairement de l'un ou de l'autre sexe.

Mais tous ont un pluriel comme un singulier.

JE, fait au pluriel NOUS.
TU, fait VOUS.
IL, fait EUX, ou ILS.
ELLE, fait ELLES.

§. 3.

Autres espèces de Pronoms, & 1°. des Pronoms Actifs & Passifs.

Ces mots figurent ainsi dans les Tableaux de la Parole; & ils y figurent comme *sujets* du Tableau, soit dans les Tableaux énonciatifs, comme celui-ci, *vous êtes sage*, mais aussi & principalement dans les Tableaux actifs.

JE fais, TU fais, IL fait.

JE parle, TU parles, IL parle.

Cependant les personnes ne sont pas toujours les sujets des Tableaux: elles en sont souvent aussi les objets: celle qui agit, agit souvent sur une autre; souvent encore elle reçoit à son tour les impressions des actions des autres.

Il faudra donc nécessairement alors d'autres Pronoms: car ceux qui sont consacrés à représenter les personnes comme agissantes & comme sujets, ne peuvent servir à les peindre comme objets ou comme passives: ces idées étant trop oposées & trop contradictoires, pour être exprimées par les mêmes signes.

Ainſi, après avoir peint la premiere perſonne comme ſujet, comme active dans ce Tableau, JE *vous chéris*, elle ſe repréſentera comme objet de l'action d'une autre, comme paſſive dans ce Tableau, *vous* ME *chériſſez*.

Il en eſt de même des autres perſonnes.

La ſeconde, active & ſujet dans ce Tableau, TU *immoles tes paſſions à la vertu*, devient objet & paſſive dans celui-ci, *l'ambition* TE *berce de ſes vains projets*.

La troiſiéme, active & ſujet dans ce Tableau;

IL *vainquit ſes Ennemis*; eſt paſſive & objet dans celui-ci, *ſes Ennemis* LE *firent priſonnier*, LE *lierent &* LE *précipiterent dans le fleuve*.

Il en eſt de même pour le féminin *Elle*, qui après avoir été actif & ſujet dans cette phraſe,

ELLE *gagne l'amitié de tous ceux qui ſont ſenſibles à la vertu*; devient objet & paſſif dans celle-ci:

On ne peut LA *voir ſans* LA *chérir.*

ME, eſt donc le Pronom paſſif de la premiere perſonne.	*TU* ME *conduis.*
TE, eſt le Pronom paſſif de la ſeconde.	*JE* TE *conduis.*
LE, eſt le Pronom paſſif maſculin de la troiſiéme perſonne.	*TU* LE *conduis.*
LA, eſt le Pronom paſſif féminin de la troiſiéme.	*JE* LA *conduis.*

Qu'on ne ſoit pas étonné de la diſtinction nouvelle que nous faiſons des Pronoms en actifs & en paſſifs. Dès que les Pronoms repréſentent les perſonnes, ils ont dû néceſſairement ſe plier à toutes les circonſtances dans leſquelles ſe rencontrent les perſonnes: or c'eſt dans les perſonnes que ſe trouvent l'*activité* & la *paſſivité* exprimées par le langage: il a donc fallu des Pronoms pour peindre les perſonnes en tant qu'actives: il en a fallu pour les peindre en tant que paſſives: ſans cela, le diſcours eût été inexact: il n'eût pas peint. Tranſporter ces qualités actives & paſſives dans les Verbes, au lieu de les conſidérer dans les perſonnes, c'étoit les dénaturer: il ne faut donc pas être ſurpris ſi l'on avoit tant de peine à donner des idées nettes de ces objets: nous verrons dans la ſuite la cauſe de ces mépriſes; obſervation qui mettra ceci au-deſſus de toute contradiction & de tout doute.



§. 4

Des Pronoms Réciproques.

Qui peut agir ſur autrui, peut agir ſur ſoi-même ; une même perſonne peut donc être conſidérée tout à la fois comme active & comme paſſive, comme effet & cauſe, comme étant l'objet de ſes actions : c'eſt dans ce ſens qu'on dit :

Je ME *conduis le moins mal que je peux. Tu* TE *négliges trop.*

A cet égard, les Pronoms paſſifs de la premiere & de la ſeconde perſonne ſont les mêmes lorſqu'ils déſignent que ces perſonnes agiſſent ſur elles-mêmes, ou qu'on agit ſur elles ; car c'eſt la même perſonne repréſentée dans le même état.

Il n'en eſt pas de même pour la troiſiéme perſonne : il a fallu néceſſairement ici une autre eſpéce de Pronom.

En effet, lorſque je dis *il* LE *conduit*, je parle viſiblement de deux perſonnes différentes, l'une qui conduit & que j'apelle *il* ; l'autre qui eſt conduite & que j apelle LE.

Il ſera donc impoſſible de ſe ſervir de ce même LE, lorſqu'on voudra dire que c'eſt IL qui eſt conduit par lui-même ; puiſque ce mot LE indique néceſſairement une autre perſonne.

Auſſi a-t on inventé dans cette vue un troiſiéme Prònom pour la troiſiéme perſonne, & uniquement pour elle, puiſqu'elle ſeule en avoit beſoin. Ce Pronom eſt *ſe*: ainſi on dit *il* SE *conduit bien*, *il* SE *corrige*, *il* SE *tourmente* ; pour marquer l'action de IL ſur lui-même ; tandis que *le*, marquoit ſon action ſur un autre.

Ce Pronom SE, ſert pour le pluriel comme pour le ſingulier : on dit *ils* SE conduiſent *bien*, tout comme, il SE conduit *bien*.

Il a une autre valeur, c'eſt de déſigner l'action réciproque de pluſieurs perſonnes les unes envers les autres ; comme dans cette phraſe ; *ils s'aiment vivement.*

§. 5.

Des Pronoms Terminatifs.

Les Acteurs du Diſcours ſe rencontrent ſouvent dans une quatriéme poſition : ils ont alors le but auquel ſe raportent les actions dont on parle.

En effet, lorſqu'on agit, c'eſt ſouvent en faveur de quelqu'un : alors, ce

quelqu'un est le but, le terme de cette action: il a donc fallu une autre espéce de Pronoms pour exprimer les personnes qui se trouvent dans cette position. Ces Pronoms sont, MOI, TOI & LUI.

Ainsi l'on dit:

Envoyez-MOI ce Livre, écrivez-MOI, dites-MOI, &c.
C'est à TOI que ce discours s'adresse.
C'est à TOI de bien faire, fais-TOI du bien.
Je LUI ai fait présent d'une bague.
Je LUI ai dit: je LUI ai envoyé. Je LUI fais du bien.

Ici, LUI sert pour le féminin comme pour le masculin.

» J'ai les plus grandes obligations à cette personne; je LUI en témoigne » ma reconnoissance le plus qu'il m'est possible.

» Cette Dame se trouva dans un danger éminent; je LUI tendis les bras » pour la sauver.

On peut apeller ces Pronoms, TERMINATIFS; parce qu'ils désignent les personnes comme terme des actions.

Les Pronoms Terminatifs sont, au pluriel,

NOUS; ils NOUS ont dit.
VOUS; ils VOUS ont dit.
LEUR; ils LEUR ont dit.

Et si l'action de la troisiéme personne se raporte à elle-même, SOI devient alors le Pronom de cette personne.

C'est à SOI-même qu'il porta ce coup fatal.

§. 6.

Fonctions des Pronoms actifs dans les Tableaux passifs.

Les Pronoms actifs servent encore à former les Tableaux passifs. On dit, JE *suis aimé*, TU *es aimé*, IL *est aimé*, comme on dit, J'*aime*, TU *aimes*, IL *aime*.

Ces Pronoms servent donc à marquer l'actif & le passif: mais, dira-t-on, ils ne peuvent être tout à la fois actifs & passifs; d'où l'on conclura qu'ils ne sont ni l'un ni l'autre; & qu'ainsi notre distinction des Pronoms en actifs & en passifs, est une distinction frivole & sans fondement.

On auroit tort cependant de tirer une pareille conclusion: ces expres-

ſions J'*aime* & *on* M'*aime*, offrent très-certainement un Pronom actif dans JE & un Pronom paſſif dans ME. Cette obſervation eſt de la plus grande juſteſſe.

Mais dans cette phraſe, JE eſt en même tems le ſujet du Tableau : enſorte qu'il a ici deux fonctions à remplir : 1°. celle de peindre la perſonne comme active : 2°. celle de la peindre comme ſujet de la phraſe.

On s'en ſervira donc dans ce dernier ſens, toutes les fois qu'on voudra peindre la perſonne comme ſujet : ainſi on dira, JE *ſuis grand*, JE *ſuis habile*, où JE eſt ſimplement ſujet d'un Tableau énonciatif ; & l'on dira, JE *ſuis aimé*, JE *ſuis vaincu*, &c. où JE eſt ſimplement ſujet d'un Tableau paſſif.

Il en eſt de même des autres Pronoms : dans ces phraſes,

TU *es grand*, IL *eſt beau* ; TU *es aimé*, IL *eſt vaincu* ; TU & IL ſont des ſujets de Tableaux énonciatifs & de Tableaux paſſifs.

Ils ne marquent aucune activité dans les perſonnes qu'ils déſignent ; ils énoncent ſimplement que ces perſonnes *exiſtent* avec telle qualité, ou dans un tel état.

Auſſi point de phraſe paſſive de cette eſpéce, qu'on ne puiſſe rendre par les Pronoms que j'ai apellé paſſifs : au lieu de dire,

Je *ſuis aimé*, TU *es aimé*, IL *eſt aimé* :

nous pouvons dire,

On M'*aime*, *on* T'*aime*, *on* L'*aime*.

Au lieu de dire, JE *ſuis aimé de mes Parens*, *de moi*, *de nos Chefs*, on dira, *mes Parens* M'*aiment* ; *je* M'*aime* ; *nos Chefs* M'*aiment*.

Ce qu'on apelle mal-à-propos, LE CHANGEMENT DE PASSIF EN ACTIF ; puiſqu'on ſubſtitue un vrai Pronom paſſif à un Pronom qui ne l'eſt pas par lui-même & qui l'eſt uniquement par les acceſſoires.

Tout paſſif ſupoſe un actif : on peut donc conſidérer ces phraſes, *mes Parens m'aiment*, *nos Chefs m'aiment*, *je ſuis aimé*, comme l'abrégé de deux phraſes telles que celles-ci, *mes Parens aiment & c'eſt moi qu'ils aiment* ; *nos Chefs aiment & je ſuis celui qu'ils aiment*, &c.

Il n'en eſt pas de même des Actifs. J'*aime*, *je fais*, &c. ne ſupoſent pas l'exiſtence de deux perſonnes.

§. 7.

Le Pronom n'eſt point un Nom.

Nous l'avons déja dit : des Grammairiens diſtingués ont été fort embar-

raſſés ſur la nature du Pronom ; & pluſieurs l'ont confondu avec le Nom ; tel SANCTIUS : d'autres ont cru qu'ils étoient employés à la place des Noms, pour en tenir lieu & pour éviter l'ennui que cauſeroit leur répétition continuelle.

Il étoit aiſé de tomber dans ces erreurs, dans un tems où l'on n'avoit point d'idées nettes des Parties du Diſcours, & où l'on ignoroit les vrais principes de la Grammaire. Les Pronoms peuvent être confondus aiſément avec les Noms, parce qu'ils ſont employés de la même maniere dans la contexture des Tableaux de la parole ; qu'ils tiennent lieu des objets, comme les Noms ; & qu'employés comme ſujets, ils obligent de la même maniere que les Noms, toutes les autres Parties du Diſcours à prendre leurs livrées.

On aura cru aiſément encore que les Pronoms tenoient lieu des Noms, parce que c'eſt exactement le cas des Pronoms de la troiſiéme perſonne : ceux-ci ſe ſubſtituent conſtamment à des Noms qu'on ne veut pas répéter. C'eſt ainſi qu'ANDROMAQUE s'en ſert dans ce diſcours à Cephiſe :

» Veille auprès de Pyrrhus ; fais-LUI garder SA foi,
» S'il le faut, je conſens qu'on LUI parle de moi.
» Fais-LUI valoir l'Hymen où je me ſuis rangée ;
» Dis-LUI qu'avant ma mort je LUI fus engagée ;
» Que SES reſſentimens doivent être effacés ;
» Qu'en LUI laiſſant mon fils c'eſt L'eſtimer aſſés.
» Fais connoître à mon Fils les Héros de SA Race ;
» Autant que tu pourras, conduis-LE ſur leur trace :
» Dis-LUI par quels exploits leurs noms ont éclaté,
» Plutôt ce qu'ILS ont fait, que ce qu'ILS ont été.
» Parle-LUI tous les jours des vertus de SON Pere,
» Et quelquefois auſſi parle LUI de SA Mere.
» Mais qu'IL ne ſonge plus, Cephiſe, à nous venger :
» Nous LUI laiſſons un Maître, il LE doit ménager.
» Qu'IL ait de SES Ayeux un ſouvenir modeſte :
» IL eſt du ſang d'Hector ; mais IL en eſt le reſte. (1)

Dans ce diſcours qui n'eſt que de ſeize vers & qui contient au moins quarante-deux Pronoms en nature ou en ellipſe, les ſix premiers LUI ſe raportent

(1) Andromaque, Act. IV. Sc. I.

à Pyrrhus : de même que les trois LUI contenus dans ces expressions, SA *foi* au lieu de *la foi de lui*, SES *ressentimens* au lieu de *les ressentimens de lui*, & L'estimer au lieu d'*estimer* LUI.

Tandis que les cinq LUI qui viennent ensuite, se raportent au Fils d'Andromaque : de même que tous ces mots, SA *race* au lieu de *la race de lui;* LE après *conduis*; SON Pere au lieu de *Pere de* LUI, &c. & les cinq IL, contenus dans les quatre derniers vers.

Et que quatre autres se raportent aux *Héros de sa race*, dans les vers 8. 9. & 10.

Observons en passant que LE & LA étant employés ici comme Pronoms à la suite de Noms sans Article, fournissent une nouvelle preuve de ce que nous avons avancé que ces mêmes LE & LA ne sont pas des Articles, mais de vrais Pronoms lorsqu'ils se trouvent après une interrogation. Car ces *le* & *la* sont exactement de la même nature.

En effet, tous ces raports des Pronoms avec les Noms, ne sauroient les faire confondre les uns avec les autres, à cause des différences essentielles qui se trouvent entr'eux.

Le Nom indique par lui-même un objet; il n'a pas besoin pour cela d'être uni à un autre mot; seul, il produit son effet entier & sans équivoque : parce qu'il est toujours déterminé à un seul & unique objet, ou à des objets qui sont tous de la même nature : au lieu qu'il n'en est pas de même des Pronoms.

Ceux-ci n'ont qu'une valeur vague, qui par elle-même n'offre que l'idée de *Personne* : quand on ne verroit que ces mots, LUI, VOUS, JE, pourroit-on dire quels Êtres on a voulu désigner par-là ?. quelqu'un s'apelle-t-il LUI, VOUS, ou JE, pour que ce soit leur nom, & qu'en l'entendant on voye aussitôt que c'est tel & tel qu'on a voulu désigner ? On saura bien que JE, désigne un Être qui parle : mais quel est cet Être ? est-ce un homme, une femme, ou un animal comme ceux qui parlent dans les Fables ? C'est ce qu'il sera de toute impossibilité de déterminer, si l'on ne sait déja de qui l'on parle.

C'est ainsi que dans ce discours d'Andromaque, les six premiers LUI se raportant à Phyrrhus, & les cinq suivans au Fils d'Andromaque, il seroit impossible de savoir les Personnages qu'on a voulu désigner par ces LUI réitérés, si les noms de Pyrrhus & de Fils d'Andromaque disparoissoient.

§ 8.

§. 8.

Du mot PERSONNE.

Ce mot, dont nous faiſons un uſage continuel dans ce Chapitre, mérite ſans contredit un article ſéparé. S'il revient ſans ceſſe au ſujet des Pronoms, parce que les Pronoms ſont deſtinés à déſigner les perſonnes, il ne revient pas moins dans le Diſcours ordinaire. Rien de plus commun que ces expreſſions : *C'eſt une belle* PERSONNE, *je n'ai vû* PERSONNE, PERSONNE *n'eſt venu.*

Mais comment parvint-on à choiſir ce mot pour remplir ces diverſes fonctions ? Nous le devons aux Latins.

Les Acteurs Grecs & Latins ne paroiſſoient jamais ſur le Théâtre qu'avec des maſques qui envelopoient la tête entiere, comme un Caſque ; & ces maſques étoient différens ſuivant le rôle des Acteurs : comme le Théâtre Italien qui s'eſt beaucoup moins éloigné que le nôtre des anciens, nous en offre encore de pareils.

Ces maſques étoient faits de façon que la voix en devenoit beaucoup plus forte, plus ſonore, plus étendue, enſorte qu'elle rempliſſoit beaucoup mieux la vaſte étendue des Théâtres anciens, faits pour le public entier, & non pour la portion la plus riche de la Nation.

Ils en furent donc apellés PERSONA, des deux mots Latins *per* & *ſonat*, qui ſignifient IL RETENTIT *extrêmement.*

Du maſque, ce nom paſſa à l'Acteur lui-même : il fut apellé PERSONA, du même nom que ſon maſque. N'en ſoyons pas ſurpris ; c'eſt la même choſe en François ; nous apellons MASQUES, les perſonnes qui paroiſſent avec un maſque ; nous diſons, *les* MASQUES *ſont venus*, *on n'a pas admis les* MASQUES ; *ces* MASQUES *étoient très-amuſans.*

Le ſens de ce mot ne s'arrêta pas là, il s'étendit encore au rôle des Acteurs.

Enſuite aux Figures en cire qui repréſentent les perſonnes de la maniere la plus parfaite.

On voit par VARRON (1), que dans le tems de la belle Latinité, on ſe ſervoit déja du mot PERSONNE dans le ſens où nous le prenons ici, pour déſigner les trois rôles des Acteurs du diſcours, comme adreſſant la parole, comme étant ceux à qui on l'adreſſe & comme étant ceux dont on parle.

Enfin, il n'y eut plus qu'un pas à faire pour étendre ce mot à tout Être

(1) De Ling. Lat. Liv. VII, p. 96, 97.

humain envisagé comme Acteur dans la grande scène du Monde. Dans ce sens, il désigne tout Être humain vivant, considéré comme faisant usage de ses facultés actives & remplissant quelque fonction, jouant un rôle quelconque.

Ne soyons pas surpris non plus que ce mot qui désigne des Hommes, soit du genre féminin, tandis qu'il semble plus naturel qu'il fût du genre masculin.

L'ayant emprunté des Latins, nous lui avons conservé le même genre qu'il a chez eux ; & s'il étoit chez eux du genre féminin, c'est qu'il n'étoit pas un nom dans son origine : mais un simple adjectif féminin, dont le masculin est PERSONUS, qui signifie *retentissant*, *résonnant*.

PERSONA est donc une ellipse, ou un vrai adjectif dont le nom a été suprimé parce qu'il se supléoit de soi-même, qu'il s'en alloit sans dire. Et ce mot étoit FACIES, FIGURA, TESTA, *Larva*, face, figure, tête, masque, ou tel autre mot du genre féminin : *testa personna*, une tête retentissante ; & puis simplement *persona*, une retentissante.

C'est un article à ajouter à la longue Liste des Ellipses que nous offre SANCTIUS.

Et c'est encore ici un exemple bien sensible de la maniere dont les Adjectifs deviennent des noms, & des procédés de l'esprit humain dans les sens qu'il attache à un mot, & qui sont toujours conformes à l'analogie la plus sévère, & au vœu de la parole.

§. 9.

Du nombre des Pronoms.

Telle en est donc la Liste.

1°. *Pronoms* ACTIFS.

Je, Nous.
Tu, Vous.
Il, Ils & Eux.
Elle, Elles.

2°. *Pronoms* PASSIFS.

Me, Nous.
Te, Vous.
Le, Les.
La, Les.

3°. *Pronoms* RÉCIPROQUES.

Me, Nous
Te, Vous.
Se, Se.

4°. *Pronoms* TERMINATIFS, *après les Verbes & avec une préposition.*

Moi, Nous.
Toi, Vous.
Soi, Se.
Lui, Leur.

5°. Pronoms Terminatifs avant les Verbes & ſans prépoſitions, & qui ſont les mêmes que les Pronoms Réciproques.

Nous bornons ainſi les Pronoms à ces mots qui déſignent les perſonnes expreſſément & ſans pouvoir ſe décompoſer; ce qui les réduit à un nombre très-peu conſidérable, relativement à tous les mots qu'on faiſoit entrer dans cette Partie du Diſcours, & dont nous ne conſervons que ceux qu'on apelloit *Pronoms perſonnels*; parce qu'il eſt contradictoire d'admettre des Pronoms qui ne ſoient pas perſonnels.

Nos derniers Grammairiens François avoient déjà très-bien vu ceci; ainſi nous n'avançons rien à cet égard, qu'ils n'ayent déjà prouvé. La ſeule différence entr'eux & nous, eſt celle dont nous avons déjà parlé dans le Chapitre des Articles, & par laquelle ils regardent comme des Adjectifs ou Articles des mots qu'on mettoit au rang des Pronoms, tels que, *mon*, *ton*, *qui*, &c. & que nous avons dit n'être pas non plus des Adjectifs, mais les ellipſes d'un Article, d'une Prépoſition & d'un Pronom: comme lors qu'Andromaque diſant, *fais connoître à mon Fils les Héros de* SA *Race*, ſubſtitue cette tournure SA *Race*, à celle-ci LA *Race* DE LUI.

On peut voir dans la Grammaire Générale de M. Beauzée (1), la maniere dont il démontre que tous ces mots AUTRUI, CECI & CELA, ON, PERSONNE, QUICONQUE, QUOI, RIEN, qu'on avoit pris pour des Pronoms, n'en ſont point.

Nous ne ſaurions répéter ici ſans une trop grande digreſſion, ce qu'il dit à ce ſujet: d'ailleurs, nous aurons occaſion de préſenter ce que ces mots ont de plus intéreſſant, lorſque nous en ſerons aux Étymologies de la Langue Françoiſe.

§. 10.

Hiſtoire de TU *& de* JE.

TU, pendant une longue ſuite de ſiécles, fut employé uniquement pour déſigner la perſonne à laquelle on parloit: les Hebreux, les Grecs, les Latins, &c. ne connurent que cette formule; l'on ne craignoit pas de s'en ſervir à l'égard de la Divinité, des Princes, de ſon Pere, de ſa Mere, de tout ce qu'il y avoit de plus reſpectable.

---

(1) Gramm. Gén. T. I. p. 281. &c.

Mais lorſque l'eſprit d'égalité eut été anéanti dans l'Europe par la puiſſance opreſſive des Céſars, & que cette Partie du Monde après avoir été la proie de leur vanité tyrannique fut celle des Nations barbares qui déchirerent l'Empire des Romains, qu'on eut totalement perdu de vue la Nature, & qu'on chercha à s'élever par de fauſſes marques de grandeur; Tu, révolta les Maîtres de la Terre: ils auroient cru être deshonorés, avilis, ſi on leur eût parlé comme au reſte des Humains: ils chercherent des titres propres à perſuader qu'ils étoient infiniment au-deſſus de leurs ſujets; & entr'autres titres qu'ils imaginerent, ils voulurent être appellés Vous, du même mot dont on ſe ſervoit pour déſigner une multitude de Perſonnes, comme pour dire que ſeuls, ils valoient plus que tous ces hommes, que tous ces ſerfs, ces vils eſclaves, ces chiens proſternés à leurs pieds.

Cette manie ſe communiquant de proche en proche, tous les Grands ſe firent apeller de même, & bien-tôt tous ceux qui crurent avoir quelque ſupériorité ſur les autres.

Ainſi *Tu* ſe trouva banni de chez tous les Peuples de l'Europe livrés au pillage & à l'ignorance: ce n'étoit en effet que dans des ſiécles de fer où l'on pouvoit s'aviſer de confondre les nombres & d'apeller pluſieurs ce qui n'étoit qu'un.

Dès-lors Tu & Vous devinrent les mots ſymboliques de la puiſſance & de l'infériorité.

Cet uſage, qui ne marquoit d'abord que la vanité de ceux qui l'introduiſirent, & qui, tourné en habitude, n'a plus rien de choquant, devint inſenſiblement une ſource de beautés & réunit divers avantages, parce que les hommes trouverent le moyen de tirer parti d'une choſe tout-à-fait monſtrueuſe en ſoi.

Ainſi Tu, ſe ſouvenant encore de ſon ancienne gloire, ſe conſerva, malgré tous les efforts de Vous, un Empire étendu. Il regne dans les Ouvrages des Poëtes: il eſt dans le cœur & ſur les lévres des amis: un Pere le donne encore à des Enfans chéris: Tu remet l'égalité & l'aiſance dans les converſations familieres & amicales: des Peuples qui ont un reſte de liberté expirante, diſent encore Tu à la Divinité: les Quackers s'en ſervent à l'égard de tout Être ſingulier; & leurs diſcours ſemblent reſpirer la fierté noble & généreuſe des anciens Romains, que nous avons conſervée dans nos compoſitions Latines, dans ces compoſitions où nous oſons dire Tu à ceux que nous n'oſons apeller que Vous en François: comme ſi l'eſprit de ces Républicains s'étoit tranſmis juſques à nous & ſe communiquoit encore à quiconque parle leur Langue.

C'eſt ainſi que Tu trompoit la vigilance des Tyrans qui aſſerviſſoient l'Europe ; & que Vous n'eſt devenu qu'un langage de ſimple politeſſe vis-à-vis une ſeule Perſonne.

Dans le même tems, Je éprouvoit un ſort à-peu-près pareil. Ce mot étant celui qui déſigne la Perſonne comme active, comme maitreſſe de ſes volontés, parut trop libre, trop fier, trop lié à l'indépendance & à l'égalité pour pouvoir ſe ſoutenir, tandis que Tu diſparoiſſoit. Je, fut donc auſſi banni du langage reſpectueux, ſur-tout dans l'Orient : on ne s'apella plus que *ton ſerviteur*, *ton eſclave*, *ton chien* ; tandis qu'on laiſſoit tranquillement renverſer du Trône ceux devant qui l'on venoit de s'humilier à ce point. C'eſt de-là qu'eſt venue cette formule qui termine toutes nos Lettres, qui étoit inconnue aux Anciens, & qui n'eſt plus qu'une affaire d'étiquette.

Telle eſt l'hiſtoire de Tu & de Je, auſſi anciens que les Hommes, comme nous allons le voir ; mais dont le ſort a toujours ſuivi le ſort des Hommes eux-mêmes, preſque toujours hors de la Nature, & qui dégénerent ſouvent à force d'aſpirer à une plus grande perfection & de s'écarter du chemin battu. On pourroit cependant dire qu'il y avoit en ceci une eſpéce de raiſon ; car les Pronoms peignant les perſonnes, il ſemble que les Pronoms propres aux perſonnes libres & élevées en autorité, ne peuvent convenir à celles qui ſont dans la dépendance.

Ajouterons-nous que de l'uſage de Tu & de Vous, en parlant à une ſeule perſonne, ſont nés les mots *tutayer* & *vouzayer* ? Le premier eſt très-connu : le ſecond eſt employé dans des Ouvrages compoſés ſur la diſtinction de *Tu* & de *Vous* ; & ſur le choix qu'on en doit faire dans la traduction des Livres anciens. Quelques perſonnes croyent qu'il vaudroit mieux dire *vouſer* que *vouſayer* : je préférerois ce dernier, comme étant plus ſonore & plus harmonieux, & non moins conforme à l'analogie qui doit préſider à la formation des mots : mais c'eſt à l'uſage à décider la fortune de l'un ou de l'autre, ou à former un troiſiéme mot plus agréable que ceux-là.

§. II.

Origine des mots qui nous ſervent de Pronoms.

Les mots qui nous ſervent de Pronoms, Je, Me, Tu, Te, Il, &c. ſont communs aux Langues d'Europe & d'Aſie, & l'on ne voit entr'elles à cet égard que les différences qu'y ont mis néceſſairement les révolutions des tems

& les changemens de prononciation : comme on le verra d'une maniere frapante dans le Dictionnaire Comparatif des Langues.

N'en soyons pas surpris : ces mots étoient trop simples, trop représentatifs, trop nécessaires, trop sensibles pour ne s'être pas conservés jusques à nous, pour avoir jamais pu être anéantis.

Ce qui est vrai & naturel subsisté à jamais, parce qu'il plaît toujours & qu'il est toujours recherché avec empressement.

Ces mots d'ailleurs revenant dans tous les Tableaux de la Parole, n'étoient jamais dans le cas d'être oubliés ; chaque répétition étoit un engagement de le répeter de nouveau dès que l'occasion s'en représenteroit, & elle s'offroit continuellement.

Le Pronom Je de la premiere Personne, est formé du primitif e, ïe, qui désigna sans cesse l'éxistence, comme nous le verrons dans le Chapitre suivant.

On ne pouvoit choisir un mot plus expressif pour désigner la personne qui parle, qui s'annonce, qui dit *me voici.*

Aussi nous représente-t-on la Divinité comme en faisant son Nom propre. De-là le Ieoua des Hébreux, qui signifie mot à mot *Je*, ou Je suis celui qui est.

Et le Iou-Piter des Latins, qui signifie mot à mot le *Pere* Je.

Le Pronom de la seconde personne dut être considéré sous un autre point de vue ; & relativement à l'honneur qu'on rendoit à la personne à qui l'on parloit : précisement, par raport à ce même sentiment qui fait qu'aujourd'hui nous l'apellons *Vous*, au lieu de *Tu.*

Mais telle étoit la valeur primitive de cette consonne t, que par sa propre nature, comme nous le verrons dans l'Analyse de l'instrument vocal, elle devenoit le signe de tout ce qui étoit *grand & sonore*, par conséquent de tout ce qu'il y avoit de plus agréable & de plus flatteur. De-là les Noms primitifs de tout ce qu'on avoit de plus cher.

De-là ta & atta, qui signifia Pere ; ta-ta, qui signifie un Pere nourricier & tout ce qui est bon à manger : Tater, tout ce qu'on goûte & qu'on trouve bon ; Tête ou Te-sta, la portion supérieure de l'homme, son Chef ; & dont le diminutif est le nom de ces sources délicieuses où tous les hommes puisent dans leur enfance une nourriture salutaire, & qui parent le plus bel objet de la Nature.

C'est donc de cette touche, consacrée dès les premiers instans à exprimer tout ce qui étoit intéressant & aimable, qu'on se servit pour désigner les

perſonnes auxquelles on s'adreſſoit; pour les avertir qu'elles alloient devenir le but du Diſcours.

Comme il étoit inutile, impoſſible peut-être, de trouver pour le même objet un mot plus court & plus énergique, on n'en chercha point d'autre pendant une longue ſuite de ſiécles, comme nous avons vu; & depuis même qu'on a ſubſtitué *Vous* à *Tu*, on conſerve encore celui-ci dans la Poéſie héroïque, & lorſqu'on parle à tout ce qu'on a de plus cher & de plus intime en même tems.

Pour indiquer la troiſiéme perſonne, il fallut la montrer: on ne ſera donc point ſurpris que le même mot qui déſigne la place, le lieu, ait déſigné la troiſiéme perſonne. C'eſt en effet des mots qui marquent la place, le lieu, que viennent nos Pronoms IL & LUI.

IL, comme le ILLE des Latins, vient du primitif L, qui déſigne le côté, l'aile, le lieu: & LUI, vient, comme nous avons vu, de l'article *le* & du mot HUI ou HOU, qui déſigna le lieu, celui qui eſt dans le lieu & qui ſubſiſte encore dans notre *où*, tout comme dans *lui*.

Nous pouvons remarquer ici à quel point le diſcours ſe raproche du geſte & de la rapidité de l'idée, par la briéveté des Pronoms & des mots qui marquent le lieu. Ainſi toutes ces phraſes *j'y ſuis*, *il y eſt*, *où es-tu*? ſont des Tableaux qui tiennent lieu de diſcours très-longs, & qui ne ſont composés cependant que de trois ſons, dont l'un indique la perſonne dont il s'agit, le ſecond un lieu, une place, & le troiſiéme la propriété d'exiſter. Ainſi, cette phraſe, *il y eſt*, qui reſſemble au diſcours d'un muet, dit tout autant que celle-ci, *la perſonne dont vous parlez eſt dans le lieu où vous croyez qu'elle eſt*, & elle a par-deſſus elle l'avantage de la briéveté & de la rapidité, qualité ſi eſſentielle à la parole.

§. 12.

Pronoms Elliptiques.

Enfin nous avons vu plus haut que les Pronoms s'ellipſoient ou ſe fondoient en un ſeul mot avec l'Article & la prépoſition qui les précédoient; & qu'au lieu de dire, *le livre de moi*, *la maiſon de moi*, on diſoit, MON *livre*, MA *maiſon*.

Les trois Pronoms ſont dans ce cas: de-là tous ces mots qu'on a cru long-tems être autant de Pronoms & qu'on apelloit *Pronoms conjonctifs*.

Pour la premiere perſonne, MON, *ma*, *mes*; *Notre*, *nos*.

Pour la ſeconde perſonne, Ton, *ta*, *tes*; *Votre*, *vos.*

Pour la troiſiéme perſonne, Son, *ſa*, *ſes*; *Leur*, *leurs.*

Ainſi Mon marque un objet du genre maſculin apartenant à une ſeule perſonne, à celle qui parle.

Ma, un objet du genre féminin apartenant à la perſonne qui parle.

Mes, pluſieurs objets de la même eſpéce apartenant à une ſeule perſonne.

Notre, un objet apartenant à pluſieurs perſonnes.

Nos, pluſieurs objets apartenant à pluſieurs perſonnes.

Il en eſt de même des mots relatifs aux autres perſonnes.

On ſera peut-être ſurpris de ce que *mon* a un féminin, tandis que *notre* n'en a point, du moins en François. C'eſt ſans doute parce que le mot *notre* renferme toutes les perſonnes qui connoiſſent la choſe dont on parle, & que par-là même il eſt inutile de leur en faire connoître le genre qu'elles ſavent tout auſſi-bien que la perſonne qui parle. Ainſi les Langues qui en déterminoient malgré cela le genre, ſuivoient moins le beſoin, que cette portion d'analogie qui régloit les terminaiſons & les genres de leurs adjectifs.

Ceci nous fait apercevoir d'une maniere très-naturelle pourquoi dans notre Langue nous n'aportons pas la même attention à diſtinguer les genres au pluriel comme au ſingulier, l'article les ſervant pour les deux: c'eſt que ni l'analogie ni le beſoin ne le demandent. Ce n'eſt point l'analogie des terminaiſons; car elle eſt beaucoup plus bornée & moins ſtricte chez nous que chez les Latins: ce n'eſt pas le beſoin non plus; car l'on ne connoît le plurier que par le ſingulier: or ce ſingulier a déja apris ce genre; il eſt donc moins néceſſaire de l'énoncer auſſi fortement, dès que la forme matérielle de la langue & l'oreille qui ſuit toujours cette forme, ne l'exigent pas.

C'eſt ainſi que rien n'eſt arbitraire dans les Langues; & que lorſque deux Peuples prennent à cet égard deux routes différentes qui ſemblent opoſées, ou l'effet de l'uſage & du hazard, une raiſon ſupérieure en eſt toujours le motif.



CHAPITRE V.

DU VERBE.

CINQUIEME PARTIE DU DISCOURS.

§. 1.

Nécessité d'un Mot qui serve de point de réunion aux diverses portions des Tableaux de nos idées.

NOus avons déja parcouru diverses Classes de mots en usage dans le Discours, & toutes nécessaires pour peindre nos idées : cependant aucun d'eux ne remplit encore le but de la parole ; ils n'expriment que des objets isolés ; ils ne sauroient donc faire corps entr'eux : ils ne peuvent seuls présenter cette unité intéressante qui constitue un Tableau & qui en fait un seul tout, quelque immense que soit le nombre des objets individuels qu'il nous offre. C'est ainsi que les nombreux matériaux rassemblés pour un édifice majestueux & superbe, ne forment pas encore l'édifice ; il faut des points de réunion, à la faveur desquels ils ne composent qu'un tout, qui remplisse le but pour lequel ils furent préparés.

De même, il en faut un, entre tous ces mots, qui les raproche, les unisse, n'en forme qu'un seul tout qui réponde parfaitement à l'idée qu'on veut peindre, tel qu'en représentant toutes les Parties dont elle est formée, il ne les décompose pas, il n'anéantisse pas les raports qu'on y aperçoit; qu'on voye sans peine qu'ils ne forment qu'un tout parfaitement semblable à l'idée qu'on a voulu peindre, & qui ne peut convenir à aucune autre idée.

Ce point de réunion, ce mot qui doit unir toutes les espèces de mots dont nous avons parlé, & toutes celles qu'il nous reste encore à décrire, formera donc une nouvelle espèce de mots, puisqu'il aura une propriété absolument différente de celles qui distinguent toutes les autres Parties du Discours, une propriété aussi belle qu'indispensable ; celle de mettre la chaleur & la vie entre tous ces mots isolés, de les réunir par groupes, par Tableaux, par grandes masses qui présentent les raports même qui lient les grands objets de la Nature, ces raports qui forment de l'Univers un seul Tout, dont les diverses Parties

ſe tiennent mutuellement & ſont toutes liées les unes aux autres : marque ſenſible de l'intelligence immenſe de celui qui fit toutes ces choſes, qui les conçut, comme l'Ouvrier conçoit l'objet unique qu'il va faire, comme le Peintre conçoit ſon Tableau, quelque compliqué qu'il ſoit; comme le Poëte ſaiſit l'enſemble de tout ce qu'il va chanter, & qui met entr'eux cette unité admirable qu'il avoit conçue & d'où naît une harmonie non moins admirable.

Ainſi nous pourrons, au moyen de ce nouveau mot, réunir ſans trouble & ſans confuſion les diverſes Parties d'une idée, quelque compliquée qu'elle ſoit; en former un Tableau où tout ſoit ſimple, net & harmonieux: paſſer ſans obſtacle à un ſecond, le lier de la même maniere au premier : & de Tableaux en Tableaux, de liaiſons en liaiſons, d'idées en idées, former un Diſcours immenſe compoſé d'une multitude prodigieuſe d'objets individuels, qui n'offrent cependant par leur enſemble qu'un Tout, un ſeul Tableau, dont les diverſes parties étroitement unies s'apuient mutuellement, s'expliquent & ſe dévelopent les unes par les autres ; & ne laiſſent rien à déſirer pour l'intelligence du ſens, par une ſuite néceſſaire de l'harmonie qui regne entr'elles & de leur exacte correſpondance.

La place que devra occuper cette nouvelle Partie du Diſcours, ne ſera ni arbitraire ni difficile à trouver. Elle ſera donnée par la Nature elle-même, qui ſert de modèle à toute peinture & à celle des idées, tout comme à celle des objets phyſiques. La parole, deſtinée à déveloper les qualités qu'on aperçoit dans les objets, devra néceſſairement trouver le moyen de lier ces qualités avec le nom de leur objet : ainſi la place de la nouvelle Partie du Diſcours dont il s'agit ici, ſert entre le Nom & ſes qualités : elle deviendra le nœud qui les uniſſant étroitement, n'en formera qu'un Tout harmonique, & ſans lequel tous les mots épars & iſolés, ſeroient comme un amas de matériaux entaſſés confuſément qui n'offrent aucun plan, & ne produiſent aucun effet.

C'eſt par-là & par-là ſeulement que nos expreſſions deviendront un Tableau parfait, par l'union intime qui regnera entr'elles, & par les raports étroits qu'elles mettront entre l'objet & ſes qualités. Ce n'eſt qu'alors en effet qu'on peut dire que l'idée eſt peinte, qu'elle eſt rendue, qu'elle fait Tableau.

§. 2.

Que ce mot eſt donné par la Nature.

Si la Nature indique d'une maniere auſſi exacte la néceſſité, les qualités & la place de ce mot dont la préſence met la derniere main aux Tableaux

de la Parole, & fait qu'ils deviennent précisément ce qu'on désire qu'ils soient, aura-t-elle abandonné aux Hommes le choix même de ce mot? aura-t-il été indifférent de prendre pour cet effet le premier son qui se sera présenté ? tout son aura-t-il pu servir également de point de réunion ?

C'est ce qu'il faut que soutiennent ceux qui n'ayant jamais réfléchi sur l'origine des Langues, se persuadent que le hazard y fit tout, & que le choix des Hommes n'y entra pour rien.

Mais ils errent, n'ayant pu saisir le fil de l'aimable & éternelle vérité. Il falloit peindre; & ce qu'on devoit peindre, c'est l'existence des qualités dans les objets où on les aperçoit : le mot qui exprime l'existence, devint donc le mot même par lequel on lia à jamais les qualités des objets avec les noms de ces objets eux-mêmes : par lequel on les réunit entr'eux au moyen de cette même existence qui les fait ce qu'ils sont. Imitation aussi grande que simple, qui conduisant les hommes aussi surement que rapidement à la vérité, fit que dès les premiers instans ils purent converser entr'eux sans peine & sans effort; & qu'ils n'eurent nul besoin d'épuiser le métaphysique du Langage, dont la Nature sage & belle leur évitoit les pénibles & lentes recherches.

Est, ce mot qui désigne l'existence, est donc le mot qui liera les noms des objets avec les mots qui peignent leurs qualités : il sera ce mot nouveau qui, sans être Nom, Article, Adjectif ou Pronom, unira tous ces mots entr'eux, leur donnera une force, une chaleur, une existence, une vie qu'ils ne peuvent avoir sans lui, & mettra dans les Tableaux de la Parole, cette force d'expression, & cette énergie qui se fait sentir dans les Êtres.

Aussi est-il de l'usage le plus fréquent, même dans notre Langue, où il paroît soit en nature soit en ellipse dans tous les Tableaux de la Parole. On le voit, par exemple, dans ces phrases de la belle Scène de Joas & d'Athalie (1):

Athalie. » Epouse de Joas, est-ce là votre Fils ?
Josabet. » Qui ? lui, Madame ?
Athalie.
Lui ?
Josabet.
Je ne suis point sa Mere.
« Voilà mon Fils.

(1) Athalie, Tragéd. Act. II. Scen. VII.

ATHALIE.

Et vous, quel EST donc votre Pere ?...

» Cet âge EST innocent....

» Ne ſait-on pas au moins quel Pays EST le vôtre ?

JOAS. » Ce Temple EST mon Pays; je n'en connois point d'autre.

ATHALIE. ..... Quel EST tous les jours votre emploi ?

JOAS. J'adore le Seigneur....

ATHALIE. Dieu veut-il qu'à toute heure on prie, on le contemple ?

JOAS. Tout profane exercice EST banni de ſon Temple....

ATHALIE. J'ai mon Dieu que je ſers; vous ſervirez le vôtre....

JOAS ..... Il faut craindre le mien ;

Lui ſeul EST Dieu, Madame, & le vôtre n'EST rien.

ATHALIE. Sa mémoire EST fidelle....

David m'EST en horreur ; & les Fils de ce Roi,

Quoique nés de mon ſang, SONT étrangers pour moi.

Et dans le Chœur ſuivant:

» Un enfant courageux publie

» Que Dieu lui ſeul EST éternel....

» Loin du Monde élevé, de tous les dons des Cieux

» Il EST orné dès ſa naiſſance.

Ces Vers, très-beaux d'ailleurs, fourniſſent une multitude d'EST, qui ſont indiſpenſables pour en lier les penſées & pour en faire des Tableaux dont le ſens ſoit clair & complet. Suprimez-les, le ſens reſte ſuſpendu, le Tableau eſt informe, la penſée incorrecte.

Par-tout, il lie un adjectif ou une qualité avec le nom auquel elle ſe raporte. Ces phraſes ſont autant de Tableaux compoſés, 1°. d'un nom ; 2°. d'un mot déſignant une qualité ; 3°. de ce mot unitif EST dont nous parlons ici.

1°. *Un* NOM.	2°. *Une* QUALITÉ.	3°. *Le mot* EST,
Age,	innocent.	qui lie chacune de
Temple,	mon pays.	ces QUALITÉS
Tout profane exercice,	banni.	avec le nom au-
Sa mémoire,	fidelle.	quel on trouve
Dieu,	éternel.	qu'elle convient.
Il,	orné.	

On auroit également l'idée de tous ces noms, de toutes ces qualités : mais ſans EST, ils n'auroient nul raport, on ne verroit point un *âge innocent*, une *mémoire fidelle*, un *Dieu éternel*, &c. Ces mots ne feroient point Tableau.

Tandis qu'au moyen de ce mot, le Langage devenoit toujours plus énergique, une peinture toujours plus fidelle.

§. 3.

Qu'il est apellé VERBE, & pourquoi.

Ce mot servant à former tous les Tableaux de la Parole, à mettre entr'eux une force, une chaleur, une vie dont ils seroient privés sans lui, faisant que la Parole remplit enfin par-là son but, qui est de peindre les idées, méritera d'être distingué de tous les autres, & d'avoir un nom qui en donne l'idée la plus juste & la plus intéressante. Ce nom est celui de VERBE.

VERBE est un mot que nous avons emprunté des Latins, & qui signifie en général *mot*, mot de quelqu'espéce que ce soit: mais ici, le MOT par excellence.

EST ne pouvoit être mieux nommé, puisqu'il est le mot qui donne au discours toute son énergie, & qui fait que la Parole produit son plein & entier effet, en faisant aussi-tôt connoître tout ce qu'elle vouloit qu'on sût.

Ce mot VERBE étoit lui-même dérivé de la racine primitive, VER, VAR, BAR, PAR, PER, qui désigna toute idée relative à PAR-*ole*, à PAR-*ler*, & en général, toute idée d'*émanation* & de passage d'un lieu dans un autre. PARLER, n'est-ce pas en effet faire passer son idée dans l'esprit d'un autre? La PAROLE n'en est-elle pas le véhicule? & la Parole par excellence, n'est-elle pas celle qui complette les tableaux de nos idées; qui en réunit toutes les portions, & qui n'en fait qu'un seul tout; qui fait connoître par conséquent l'objet dont on parle, & les traits sous lesquels on doit le reconnoître? C'est de lui dont on se servira par conséquent pour tous les tableaux de la parole: si nous voulions faire, par exemple, celui du TEMS, nous dirions:

Le TEMS EST la mesure de la durée des Êtres qui se succedent sans cesse: il commença pour cette terre au moment où des hommes purent apercevoir la succession des jours & des nuits: il commence pour chaque individu avec son existence. C'EST lui qui nous amène dans cette chaîne immense d'Êtres, sans cesse remplacés les uns par les autres. C'EST lui qui, fuyant sans cesse, & se précipitant continuellement dans l'abîme des nuits, nous entraîne avec lui dans sa course rapide. Amenés & ramenés par un même flux, nous voyons sans cesse de nouvelles générations s'élever sur nos débris, comme nous nous

ſommes élevés ſur ceux de tant d'autres. Plus fort que nous, hors de notre puiſſance, nous allons cependant le maîtriſer, rallentir ſa courſe fugitive, le groſſir à nos yeux, le doubler, le redoubler, en rempliſſant chacun de ſes inſtans, en marquant chacun d'eux par quelque choſe dont on puiſſe ténir note. Une vie pleine de choſes, courte de Tems, EST très-longue; car on ne peut la décrire ſans beaucoup de tems. Une vie longue de Tems, vuide de choſes, EST très courte au contraire; car il n'en reſte rien. Un inſtant ſuffit pour la retracer à nos yeux

Toutes nos connoiſſances ſe réduiſent en effet à la vue claire & ſimple des qualités qui ſe trouvent dans les objets: enſorte qu'il n'eſt aucune ſcience qu'on ne puiſſe réduire à la ſimple expreſſion d'un NOM & d'une QUALITÉ unis par le Verbe EST, & ne formant alors qu'un ſeul tout.

La Grammaire elle-même ſe réduit à l'union d'un Nom & d'une Qualité par ce Verbe.

En diſant: « la Grammaire EST cette ſcience qui nous aprend à peindre nos » idées », on unit un Nom & une Qualité par le Verbe EST.

§. 4.

La Grammaire & la Logique comparées à cet égard.

Le Verbe eſt donc un mot qui unit les qualités avec leurs Objets, & qui fait voir que les objets dont on parle exiſtent avec telles & telles qualités qu'on leur attribue.

C'eſt ce qui fait qu'en terme de Logique, la Qualité eſt apellée ATTRIBUT; & le nom de l'objet, SUJET; car il eſt le ſujet auquel on raporte l'attribut: dans cette phraſe, par exemple, le *Soleil* eſt *brillant*; *brillant* eſt un attribut; & *Soleil*, ſujet; car c'eſt à lui qu'on attribue la qualité d'être brillant.

Le Verbe n'eſt que la copule, le lien qui unit l'attribut au ſujet.

Et le tout enſemble forme un tableau qu'on apelle PHRASE ou *Propoſition*; & en terme de Logique, JUGEMENT ÉNONCÉ. *Jugement énoncé*, pour le diſtinguer de l'idée qu'il peint, & qui eſt un jugement intérieur; & *Jugement*, parce qu'on juge, qu'on décide que les qualités qu'on aperçoit ſe trouvent dans tels ſujets, ou que tels ſujets renferment telles qualités: par exemple, que c'eſt le Soleil qui eſt brillant.

Sans cela, on parleroit *ſans jugement*; car on attribueroit à des ſujets

des qualités qu'ils n'ont pas ; tout ſeroit en confuſion ; & l'on ne peindroit rien, ſinon le cahos & la frivolité de ſes idées : tandis que le *jugement ſain & exquis* conſiſte à n'attribuer aux Êtres, que les qualités qui leur conviennent.

Ne ſoyons donc pas étonnés ſi la Grammaire & la Logique ont de ſi grands raports, & ſi elles s'éclairciſſent mutuellement. On peut même aſſurer que la Grammaire & l'étude des Langues ſont une Logique-Pratique.

Ceux qui n'ont vu dans cette étude des Langues qu'un objet de pure curioſité, ou ſeulement utile pour remplir quelque Place, ſans aucune liaiſon avec la perfection de nos facultés intellectuelles, n'avoient qu'une idée très-imparfaite des heureux effets de l'étude d'une Langue quelconque, faite avec ſoin, & comme devroient être étudiées toutes les Langues, avec méthode, & en les analyſant ſans ceſſe : cette étude donne néceſſairement à l'eſprit une force & une étendue très-ſupérieure à celle qu'on s'en forme d'ordinaire ; elle le rend incomparablement plus propre à pénétrer dans les profondeurs des ſciences : elle donne à nos facultés, par l'exercice qui en eſt la ſuite, une ſoupleſſe, une conſtance, une pénétration, une ſagacité dont elles ſeroient incapables ſans cela, & qui ſont néanmoins de toute néceſſité pour acquérir des connoiſſances, & pour ſoutenir ſon attention. Auſſi lorſqu'on a le courage de s'enfoncer dans l'étude d'une Langue, & de n'y laiſſer rien d'obſcur, il n'eſt preſque plus rien qui puiſſe arrêter : on en peut juger par la différence étonnante qui regne entre des perſonnes très-ſpirituelles dont l'eſprit n'a pas été exercé par ces difficultés, & celles qui, avec moins de génie, ont été rompues par cet exercice. C'eſt ainſi qu'un corps qui n'eſt pas fait à la fatigue, n'eſt point capable des mêmes efforts qu'un autre moins vigoureux, mais accoutumé aux plus grandes fatigues.

§. 5.

Source des mépriſes dans leſquelles on eſt tombé au ſujet du Verbe.

Ceux qui auront lu quelqu'une des Grammaires qui ont précedé ces recherches, ſeront ſans doute étonnés de la définition que nous donnons du Verbe ; ils la trouveront certainement très-différente de celles qu'on en donne ordinairement ; mais elle n'en ſera pas plus fauſſe.

D'un côté, tous les Grammairens ſe ſont contredits juſqu'ici dans leurs dé-

finitions à cet égard : ainſi nous ne faiſons rien de nouveau, en ne nous attachant à aucune de celles qu'ils ont données.

D'un autre côté, ils ont tous conſidéré le Verbe ſous un point de vue abſolument différent : ils ſont tombés dans une mépriſe qui a été pour eux une ſource d'erreurs : c'eſt qu'ils ont confondu le Verbe, qui ſert à unir les qualités avec leurs objets & qui eſt unique, avec d'autres mots qui ne ſont Verbes qu'en vertu de leur réunion avec celui-là, comme nous le verrons dans les Chapitres ſuivans : de-là leurs embarras pour trouver une définition qui convînt à tous ces objets, comme ſi une même définition pouvoit embraſſer des objets auſſi différens : de-là encore leurs diſtinctions de Verbes en Subſtantifs auxilliaires & en Verbes non auxilliaires, qui n'ayant nul fondement dans la Nature, ne pouvoient être d'aucune utilité pour la faire connoître & la déveloper.

De-là enfin leurs propres contradictions, & le mêlange de lumieres & de ténèbres qu'offrent leurs explications, qui troublent & déſorientent ceux qui ſont réduits à les prendre pour guide.

C'eſt ainſi que la Grammaire générale & raiſonnée qui a été l'oracle de la Nation pendant un ſiécle, tranſporte à la Grammaire la définition que le Verbe doit avoir en Logique, & prête a celle-ci la définition que le Verbe doit avoir, conſidéré relativement à la Grammaire : l'uſage du Verbe fut, ſelon ſes Auteurs, de ſignifier l'*affirmation* : tandis qu'ils apellent le Verbe dans la Logique, la *Copule* ou le lien de la Propoſition : mais ſentant leur mépriſe ſans en deviner la cauſe, il reviennent en arriere, & diſent que c'eſt-là ſon principal uſage : & ſe reprenant encore, ils ajoutent, que « l'on peut » dire que le Verbe de lui-même ne doit point avoir d'autre uſage que de » marquer la liaiſon que nous faiſons dans notre eſprit des deux termes d'une » Propoſition ». Ils s'égarent alors de nouveau pour ajouter : « mais il n'y a » que le Verbe Être qu'on apelle ſubſtantif qui ſoit demeuré dans cette ſim» plicité ». Comme ſi ce qu'ils venoient de dire du Verbe pouvoit convenir à d'autres mots qu'au Verbe *Être*.

Mais telle eſt la force du préjugé, qu'il fait errer çà & là, & perdre de vue la lumiere au moment même où l'on eſt le plus frapé de ſon éclat. Ces illuſtres Auteurs ſentoient toute la foibleſſe de leur définition, & combien elle contrarioit l'idée qu'on devoit avoir du Verbe. Mais perſuadés avec tous les autres que le Verbe *Être* n'étoit pas ſeul Verbe, ils ne purent plus ſe faire un ſyſtême ſûr & qui les ſatisfît.

Il arriva ici ce que nous avons déja vu à l'égard des Pronoms. On n'a été ſi fort

si fort embarrassé à leur égard que parce qu'on confondoit avec eux d'autres mots très-différens, mais qui avoient réuni en eux la valeur du Pronom. Ainsi l'on n'a été embarrassé au sujet du Verbe, que parce qu'on a confondu avec lui des mots très-différens, mais qui ont également réuni en eux sa valeur.

La Grammaire de Port-Royal est si victorieusement combattue à cet égard par M. Beauzée, qu'il seroit très-inutile d'insister davantage ici sur leurs définitions du Verbe. Celles qu'en donne M. BEAUZÉE, & qui sont très-métaphysiques, s'accordent parfaitement avec ce que je dis, & conduisent à faire regarder ÊTRE comme le seul VERBE de droit, & comme celui qui a prêté sa force à tous les mots qui ont été élevés à ce rang.

Aussi, ajoute-t-il, (1) qu'on « doit trouver dans le Verbe ÊTRE la pure » nature du Verbe en général : & c'est pour cela que les Philosophes enseignent » qu'il auroit été possible dans chaque Langue, de n'employer que ce seul » Verbe, le seul en effet qui soit demeuré dans sa simplicité originelle...... » Quelle est donc la nature du Verbe ÊTRE, ce Verbe essentiellement fon- » damental dans toutes les Langues? Il y a près de deux cents ans que RO- » BERT-ESTIENNE nous l'a dit, avec la naïveté qui ne manque jamais à ceux » qui ne sont point préoccupés par les intérêts d'un systême particulier. Après » avoir distingué les Verbes en actifs, passifs & neutres, il s'explique ain- » si (2) : Outre ces trois sortes, il y a le Verbe nommé substantif qui est » ESTRE, qui ne signifie ne action, ne passion : mais seulement il dénote » l'estre & existence ou subsistance d'une chascune chose qui est signifiée par » le nom joint avec lui; comme *je suis*, *tu es*, *il est*. Toutefois il est si néces- » saire à toutes actions & passions, que nous ne trouuerons Verbes qui ne se » puissent résouldre par luy ».

Il est donc démontré que la définition du Verbe ne convient qu'au Verbe ÊTRE; que les autres ne le sont qu'en vertu de leur union avec lui; & qu'ainsi ils ne doivent non plus être mis au rang des Verbes, qu'on n'a mis au rang des Pronoms tous les mots qui ne s'étoient confondus avec les Pronoms que parce qu'ils s'étoient unis aux vrais Pronoms, pour ne former qu'un seul mot; tels que *mon*, *ton*, *son*, &c. Faire autrement, ce seroit violer ses propres principes, voir la bonne méthode, & en suivre une mauvaise.

(1) Tome I. p. 407

(2) Traité de la Gramm. Franç. Paris, 1569. p. 37.

§. 6.

Réponse à quelques Objections.

Il ſeroit inutile de dire qu'on a grand ſoin de diſtinguer ces diverſes eſpéces de Verbes. Puiſqu'on a rejetté la diſtinction des Pronoms & qu'on a été inexorable à leur égard, ſoyons-le de même ſur l'article du Verbe : rejettons de ce rang tout ce qui ne peut s'accorder avec ſa définition vraie & bien ſentie.

Mais que deviendront ces Verbes ? ce qu'ils ſont : des Participes elliptiques ; des mots formés de la réunion des Participes & du Verbe ; comme nous le démontrerons après avoir parlé des Participes au Chapitre ſuivant.

On ne peut qu'être effrayé de la foibleſſe de l'eſprit humain, lorſqu'on conſidere les inadvertences & les fautes qui échapent aux plus habiles ; & les terribles ſuites de ces inadvertences en aparence ſi légeres : croiroit-on que la Grammaire ſur laquelle on écrit depuis tant de ſiécles, fût encore ſi peu connue qu'on ne pût en claſſer les diverſes eſpéces de mots, d'une maniere aſſurée ; & que ceux qui ont eu aſſez de pénétration pour apercevoir quelques-unes des fautes dans leſquelles on étoit tombé à cet égard, n'aient pas eu des principes aſſez ſûrs pour achever ce travail & ſe ſoutenir ainſi juſqu'à ce qu'il euſſent mis en leur véritable place ce qui conſtitue les Parties du Diſcours ? Cependant, quel ſuccès pouvoit-on ſe promettre de ſon travail, juſqu'à ce que cette diſtribution eût été faite de la maniere la plus conforme à la nature des choſes ; & par-là même, la plus complette, la plus lumineuſe & la plus ſatisfaiſante ?

Mais les Sciences & les Connoiſſances, de quelqu'eſpéce que ce ſoit, ſont comme une toile immenſe qui ne pourroit s'achever que dans une longue ſuite de ſiécles : chacun y mettroit du ſien, les uns moins bien, les autres mieux ; & chacun ſe mettant à la ſuite du travail des autres, en profiteroit pour remplir ſa tâche d'une maniere plus parfaite : tandis que celui qui le critiqueroit, & qui feroit peut-être mieux à certains égards, ſeroit à d'autres fort inférieur.

Exiger d'une perſonne qu'elle ne ſe trompe jamais dans ſes ouvrages, ou les rejetter abſolument à cauſe des taches qu'on y trouve, c'eſt donc être injuſte, n'avoir nulle idée des difficultés dont les ſciences ſont hériſſées, & des forces paſſagères de l'eſprit humain qui manquent ſans qu'on s'en doute, c'eſt ſe condamner à ne rien écrire, ſi l'on ne veut être traité comme l'on traite les autres.

Ce que nous venons de dire ſur les mots qui ſe ſont attribué la valeur du Verbe ÊTRE en l'ajoutant à leur valeur propre, ſera une confirmation de tout ce que nous avons dit ſur la maniere dont la parole tend à ſe raprocher de la rapidité de la penſée, & à ne pas ſéparer les portions d'idées qu'elle peut laiſſer réunies.

Ce principe eſt ſi fécond, qu'il a lieu pour toutes les Parties du Diſcours, enſorte qu'il n'y en a aucune qui ne préſente des formules elliptiques qu'il faut néceſſairement analyſer ſi l'on veut avoir une connoiſſance claire & démontrée des procédés du Langage.

§. 7.

Origine du Verbe EST, *le ſeul qui exiſte.*

Mais quel raport pouvoit-il exiſter entre ce mot EST, & l'union des qualités avec leur objet? Aſſurer qu'on n'en pouvoit choiſir de plus expreſſif, n'eſt-ce pas ſe faire illuſion & avancer un vrai paradoxe?

Tel eſt le langage qu'on a tenu juſqu'ici, lorſqu'on étoit dénué de tout principe ſur les cauſes du Langage & l'origine de ſes mots; mais qu'on abandonnera à meſure qu'on verra la lumiere s'élever ſur ces objets intéreſſans.

Si le mot EST anime le Langage, s'il eſt aux mots ce que la vie eſt aux Êtres, c'eſt que ce mot peint le ſigne de la vie; & qu'il le peint de la maniere la plus parfaite, par une onomatopée parlante.

Le ſigne de la vie eſt la reſpiration: c'eſt par elle que dans les ténébres de la nuit nous nous aſſurons qu'une perſonne chérie vit encore; qu'elle n'eſt pas endormie pour toujours: c'eſt par elle que nous nous aſſurons en plein jour dans les maladies où la vie ſemble anéantie, qu'on eſt encore au nombre des vivans.

La reſpiration eſt en effet la cauſe ſeconde de la vie, c'eſt elle qui ſoutient & ranime le jeu des parties du corps, néceſſaire pour entretenir ce mouvement qui la forme: & là où ceſſe cette reſpiration, là où elle ne peut plus s'exercer, là ſe termine la vie.

Lors donc qu'on voulut nommer l'exiſtence, la peindre aux oreilles, on n'eut qu'à imiter le ſon même de la reſpiration; mais d'une reſpiration forte & qui ſe fait entendre profondément. Et ce ſon fut le mot HÉ ou EST.

Ainſi, le lien de la parole, le mot qui met la vie entre tous les autres, & qui les change en tableaux pleins d'énergie, eſt lui-même une peinture, un mot imitatif puiſé dans la Nature, qui ne dépendit point de l'homme, dont

personne ne put ignorer la valeur & ne pas le comprendre dès qu'il fut prononcé, puisqu'il représentoit ce que chacun sentoit en soi-même.

§. 8.

Langues dans lesquelles il existe.

Ce mot, né dès les premiers tems, a dû par sa naissance même se transmettre jusqu'à nous : il se trouve dans la plûpart des Langues, & il n'en existe aucune qui ne lui doive quelques-uns de ses mots.

Nous le reconnoissons dans tous ceux-ci :

Me HE, des Indiens, je suis.
Toe HE, tu es.
Whe HE, il EST.
HET, des Hébreux, *il* EST ; à la tête des Verbes passifs en *Hith-pahel.*
AIST, des Persans ; ou *Ast*, il EST.
HEI, חי, en Arabe, il est, il vit.
EST-*i*, des Grecs, } qui signifient *il* EST.
EST, des Latins, }
È, des Italiens, qui signifie *il* EST.
E'W, en Bas-Breton, *il* EST.
ES, à Vannes, dialecte du Celte.
EIS ou YS, des Flamands & des Anglois, } *il* EST.
IST des Allemands, }
EST, des François.
AS & ES, אִשׁ en Chaldéen, ÊTRE.
AI, en Persan, tu ES.
EIS, en Grec, tu ES.
ES, en Latin, tu ES.
IZ-*an*, }
IZ-*ate*, } en Basque, ÊTRE.
IZ-*atu*, }
IZ-*ana*, en Basque, *essence.*
IZ-*atea*, en Basque, *existence.*

§. 9.

Diverses Familles de mots qui en descendent.

De-là une multitude de mots qui forment un grand nombre de Familles.

I°. EIS, signifiant un, unité, ce qui est.

En Grec, HEIS, HEN, un; 2°. seul; 3°. séparé, individuel.
En Allem. EIN, un: mot qui est le Chef d'une Famille immense,
En Flamand, EEN, un.
En Island. EIN, ...
En Goth, AINS, ...

Mot qui se dénaturant, fit:

En Latin, UN-*us*.
Anglo-Sax. AN.
En Anglois, A, prononcé E, & AN & ONE.
En Chinois, YE, prononcé *Ghe*, UN.
En Allemand, EIN-*en*, rassembler, réunir.

II°. EIS signifiant Homme, celui qui est.

En Hébreu, { AISH ou AIS, Homme. / AISHA, Femme.
En Latin, { EIUS, au nominatif IS, celui qui est, lui. / E-A, celle qui est.
En Bas-Bret. E, ou EF, lui.
En Allem. ES, lui, au neutre.
En Holland. { HY, (prononcez *hei*,) lui. / HET, elle.
En Etrusq. AIS-*oi*, les Dieux.
En Oriental, *En Runique* } AS & AIS, Dieu, celui qui est; l'unité.
En Latin, ASSIS, un sou.

III°. AI & EI, signifiant le Tems pendant lequel on EST, la Vie, la Durée, l'Eternité.

En Hébreu, חיה, HEIÉ, Vie; 2°. Age.
חי, HEI, Vivant.
היה, EIÉ, il est.

En Arabe,	חיון, HEIOUN,	vivant, qui ne paſſe pas.
En Grec,	A-EI,	toujours, dont l'exiſtence eſt ſans ceſſe la même.
	AI-ÔN,	Age, durée.
	AIÔN-*ios*,	Eternel.
En Latin,	ÆT-*as*,	Age, vie, durée de la vie.
	ÆVUM,	Tems, vie, perpétuité.
	ÆVITAS,	Age, vieilleſſe.
	ÆT-*ernus*,	Eternel.
En Flamand	EEUWE	Siécle.
En Hébreu,	עוד, OED,	Tems, âge.
En Latin,	V-ET-*us*,	Vieux, qui a de l'âge, qui a une longue durée.
En Gallois,	ADD-OED,	Vie, age.
	OED,	Tems.
	EU,	Toujours.
En Goth.	AIW,	Toujours.
En Allem.	EWIG,	Eternel.
En Theut.	EUUO,	Durée ſans fin, Eternité.

IV°. ED, AID, AD, ſignifiant le lieu où l'on EST, l'habitation.

En Latin,	ÆD-*es*,	Maiſon.
En Franç.	ÉDI-*fice*,	Habitation bâtie ; du Latin, ÆDI-*ficium*.
En Celte,	EDD,	Habitation, maiſon.
En Irland.	EDE-*an*,	Aſyle, retraite.
En Grec,	ÊTH-*os*,	Habitation, domicile.
En Gall.	ADD-*ef*,	Maiſon, habitation.
En Celte,	AID,	Habitant.
En Baſque,	ET-*ea*,	Maiſon.
	Eteheco,	Domeſtique.

V°. ES, ſignifiant, 1°. la Chaleur, 2°. la Nourriture :

Et par leſquelles on conſerve ſon exiſtence : Familles immenſes, dont nous ne pourrions mettre le détail ici, mais auxquelles appartiennent ces mots connus :

EST,	Côté du Monde d'où vient le Soleil, le Feu qui éclaire & ranime l'Univers.
VESTA,	Déeſſe du Feu.
ESSE,	Manger, en Latin, en Grec, en Theuton, &c.

Hed, HES, tout ce qui ſe mange ; d'où vinrent :

1°. ESCA, en Latin (ſans aſpiration) Aliment.

Com-EST-*ible* en François.

2°. *V*-ESCI (*h* adouci en *v*) en Latin, ſe nourrir : d'où (*v* ſe changeant en *b*)

BEST-*ia*, Être qui ſe nourrit ; en François, *beſte*, & puis *bête*.

De-là viennent divers mots François qui appartiennent à ces diverſes Familles ; tels :

Être.	*Veſta.*	Edifice.
Un Être.	*Été.*	Edifier.
Eſſence.	*Est.*	Com-EST-ible.
Exiſter.	Son oppoſé *Oueſt.*	BÊTE.
Exiſtence.	*Un* & *Unité.*	As déſignant UN.

De-là encore EVE, ſignifiant celle qui donne la vie, l'exiſtence, qui met au jour.

De-là l'Oriental HEVÉ, la vie, l'Eternité ; 2°. le Serpent, ſymbole de l'Immortalité.

Et le Grec HEBÉ, qui ſignifie la Jeuneſſe, la fleur de l'âge, & dont on fit la Déeſſe HEBÉ, Echanſonne des Dieux immortels & Epouſe d'Hercule tranſporté au Ciel, ou du Soleil renouvellé & rajeuni.

Ajoutons que ce mot HE ou E rempliſſoit parfaitement par ſa ſimplicité & par ſon énergique conciſion, le vœu de la parole qui eſt de ſe raprocher du geſte & de ſe hâter avec la rapidité du tems ; & qu'il n'embarraſſoit nullement la marche du Diſcours, & les tableaux de nos idées : ce qu'il eût fait pour peu qu'il eût été plus long, puiſqu'il revenoit ſans ceſſe.

Si l'on eſt ſurpris de voir que ce mot n'a point dépendu du choix des hommes, & qu'il eſt commun aux Peuples d'Europe & d'Aſie anciens & modernes, on ne le ſera peut-être pas moins quand on verra dans le Volume ſuivant, que le caractère avec lequel on l'écrit n'a pas été plus arbitraire que le mot même qu'il repréſente ; & que ce caractère a été emprunté du ſeul objet phyſique qui pût ſervir à en faire ſentir la valeur. C'eſt ainſi que tout tend à établir cette grande vérité juſqu'ici trop inconnue, que la parole eſt une peinture, & que les hommes furent néceſſairement dirigés dans cette peinture par la Nature même qu'ils n'eurent qu'à imiter.

§. 10.

Comment il s'associa avec les Pronoms.

E désignant l'existence, & devenu VERBE en unissant les Noms avec leurs Adjectifs, ou les mots qui peignent les objets avec ceux qui peignent leurs qualités, se trouva sans cesse à la suite des Pronoms.

En effet, la personne qui parle, *je*, *moi*, a souvent occasion de se représenter existente sous telle & telle forme, avec telle ou telle qualité, dans tel ou tel état.

Elle a sans cesse occasion encore de représenter de la même maniere les personnes auxquelles elle s'adresse, & celles dont elle parle. Ainsi l'on sera dans le cas de dire:

Je ES bon, tu ES bon, il EST bon.

C'est ainsi que s'expriment les Indiens: HE sert pour les trois personnes, comme nous l'avons vu dans l'article précédent.

Ici, le Pronom marchoit le premier, & le Verbe venoit après, & toujours le même pour chaque personne.

On fut bientôt dégoûté de cette monotonie, & l'on chercha à y remédier. On n'eut pas beaucoup de peine; l'on n'eut qu'à ajouter après HE, une terminaison prise du Pronom même.

MI signifioit *moi*; on dit donc EI-MI, au lieu de *moi est.*

S désignoit la seconde personne; on n'eut qu'à dire EI-S, & cela signifia tu ES. HE ou EST resta pour la troisieme personne.

Ainsi au lieu de *je est*, *tu est*, *il* EST, toujours *est*, on eut *eimi*, *eis*, *est*: c'étoit le Langage Asiatique qui passa dans la Grèce & en Italie avec les Colonies Orientales. Après bien des révolutions, *eimi* se trouva changé en *sum* chez les Latins, puis en *suim*, & enfin chez nous en *suis*: ensorte que nous disons je *suis*, qui semble n'avoir plus de raport avec EST, tandis que nous continuons à dire *tu* ES, *il* EST. Et c'est ce qu'on apelle les Personnes du Verbe, expression impropre, & qui occasionna diverses méprises dans la suite.

Il résulta de cet usage que les Pronoms étant réunis au Verbe, ne furent plus exprimés seuls; ils étoient déjà avec le Verbe; il eût donc été inutile de les répeter.

Mais lorsqu'on eut perdu de vue cette origine, & que le Verbe s'étant altéré,

été, n'offrit plus les Pronoms d'une maniere distincte, on s'imagina que le verbe désignoit les personnes par lui-même ; & qu'il réunissoit en lui toute la force des Pronoms.

Ce qui brouilla toutes les idées relatives au Verbe, & lui fit attribuer les propriétés du Pronom, dont les principales sont l'*activité* & la *passivité*, qui ne peuvent point se trouver dans le Verbe, puisqu'il n'est qu'un simple lien.

§. II.

Diverses manieres dont il se combine avec eux.

Il y eut ainsi deux manieres de considérer le Verbe Être : l'une, suivant l'usage primitif conservé chez les Indiens, & par lequel on l'employe tout seul, sans aucune variété relative aux personnes, du moins au singulier.

L'autre, à la maniere grecque, en l'unissant aux Pronoms, à la tête desquels il se plaçoit.

Il s'en forma une troisieme dans la suite ; celle-ci consista à se servir du Verbe uni au Pronom & à le faire précéder également du Pronom ; soit parce que le Pronom verbal s'étoit si fort défiguré qu'on ne le reconnoissoit plus, comme dans SUIS où l'on ne voit plus de traces du Pronom ME ; soit parce que les Langues qui se servirent de cette troisieme méthode, étoient trop accoutumées à mettre le Pronom avant le Verbe, pour le souffrir après ; & telle est la Langue Françoise en particulier : elle ne dit pas simplement avec les autres Peuples, *suis*, *es*, *est*, mais elle répete le Pronom, en disant *je suis*, *tu es*, *il est*.

Associer le Verbe avec chaque personne successivement, c'est ce qu'on apelle le FLÉCHIR.

On le fléchit au singulier & au pluriel, puisque chaque personne a un singulier & un pluriel.

Alors, on l'associe d'abord avec les trois personnes au singulier & ensuite avec les trois personnes au pluriel : ainsi nous disons en François :

Je suis.	Nous sommes.
Tu es.	Vous êtes.
Il est.	Ils sont.

Tandis que les Grecs disoient d'une maniere plus courte :

Ei-mi.	Es-men.
Ei-s.	Es-te.
Ei, ou Esti.	Ei-si, & Enti.

Les Latins qui avoient fait précéder la premiere perſonne, de la lettre s, ajouterent également cette lettre à la premiere & à la troiſieme perſonne du pluriel : de ſorte qu'ils eurent ce Verbe :

Sum.	*Sumus.*
Es.	*Eſtis.*
Eſt.	*Sunt.*

Les Orientaux n'arrangent pas ces perſonnes de la même maniere que nous: ils commencent par la troiſiéme, & finiſſent par la premiere. Ce Verbe ſe fléchit donc ainſi chez les Perſans :

Ast, il eſt.	*And*, ils ſont.
Ai, tu es.	*Ai*, vous êtes.
Am, je ſuis.	*Aim*, nous ſommes.

L'on voit dans AM *je ſuis*, & dans AND *ils ſont*, l'origine de *Eimi* & celle de *Enti*, le *ſunt* des Latins & notre SONT.

Obſervons que ſi les Latins firent précéder de la lettre s, trois de ces perſonnes, ce ne fut point par un effet du caprice : ce fut pour en adoucir la prononciation, que l'aſpiration & les naſales *m* & *n* qui s'y trouvent rendoient trop dure : ce qui n'étoit pas à négliger dans un mot auſſi commun : car c'eſt une choſe à remarquer, que les Latins étoient auſſi ennemis des aſpirations que les Grecs en étoient amis ; ce qui mit une très-grande différence dans l'ortographe de la plûpart des mots communs à ces deux Peuples.

§. 12.

Origine des mots qui marquent en Latin le Paſſé & le Futur du Verbe Être.

Il ne ſuffiſoit pas de déſigner l'exiſtence actuelle, ou le tems préſent : il falloit encore être en état de déſigner l'exiſtence paſſée & l'exiſtence future, le Tems qui n'étoit plus, & celui qui n'étoit pas encore ; mais qui alloit ſuivre. Est ne pouvoit plus ſervir à ces uſages, ſi différens de celui pour lequel il étoit employé. Il fallut donc recourir à d'autres ſons, & que ces ſons fuſſent également propres à peindre ces nouvelles idées, comme on en avoit un qui peignoit l'exiſtence actuelle & qui étoit pris dans la Nature.

Le ſon fugitif FU fournit l'un de ces mots : il déſigna chez les Latins le tems paſſé du Verbe EST. Ce ſon eſt tiré de la portion extérieure de l'inſtrument vocal, & il eſt repouſſé en dehors avec force, enſorte qu'il fuit loin de

cet Inſtrument. On ne pouvoit donc mieux peindre l'exiſtence qui n'eſt plus, le tems paſſé qui s'enfuit ſans qu'on le revoye jamais. Auſſi, FU eſt le mot qui déſigne en diverſes Langues l'exiſtence paſſée : dans la Perſane où בד VUD, ſignifie *il* FUT ; en Latin où Fu-*i*, ſignifie je fus, *fu-iſti*, tu fus, *fu-it*, il fut, mot à mot *il eſt s'enfuyant.* Il en eſt de même dans toutes les Langues qui ont emprunté ce tems du Latin.

De cette même racine viennent une multitude de mots avec la même ſignification.

En Hébreu,	פוח,	*Fuch*,	pouſſer ſa voix, ſouffler.
	פוג,	*Fug*,	ceſſer d'être.
	פיח,	*Phich*,	cendres, reſtes du bois conſumé.
	אפך,	A-FEC,	variable, qui ceſſe d'être le même,
	פס,	PHES,	être diſperſé, finir, diminuer.
	א-פס,	*A*-FES,	ceſſer d'être, finir, défaillir.
	פוץ,	FUTS,	diſperſer, diſſiper, briſer, anéantir.
	פוק,	FUQ,	enlever, ébranler, chanceler.
En Grec,	Φυσε,	*Fuſsê*,	ſouffle ; 2°. tout ce qui ne renferme que du vent, un ſoufflet, une veſſie, une bulle d'air ; 3°. vanité, faſte.
	Φυξ,	*Fugs*,	fuite.
	Φυγε,	*Fuge*,	fuis.
	Φευγω,	*Feugô*,	je fuis.
	Φευ,	*Fey*,	Fy.
En Latin,	*Fuga*,	fuite.	
	Fuge,	fuis.	
	Fumus,	fumée.	

En François, *Fuir*, *fuite*, *fugue*, *fumée* ; *feu*, pour déſigner une perſonne qui n'eſt plus, qui *fut*.

De-là le mot Hébreu, Grec & Latin, FUC פוך qui ſignifie du *fard*, couleur qui n'a qu'une exiſtence fugitive & paſſagere : & d'où vint le nom de FUCUS que porte l'algue, plante marine, parce qu'elle entroit dans la compoſition du fard, ou du FUC : ou plutôt parce que les Fucus n'ont en général qu'une exiſtence fugace.

Le FUTUR au contraire, s'avance avec rapidité : il n'eſt pas ; mais déja nous le touchons. On le peindra donc au moyen du ſon le plus roulant, le plus ſonore, le plus propre à repréſenter un objet qui s'avance & dont le ſon aug-

mente à proportion qu'il eſt plus près : *R* ſera donc le nom du tems futur puiſque c'eſt le ſon le plus roulant & qui ſe renforce à meſure qu'il roule davantage : De-là,

*E*R-*o* je ſerai, ER-*is* tu ſeras, ER-*it* il ſera, &c. Tems qui ſubſiſte dans toutes les Langues nées des débris de la Latine, mais que nous avons fait précéder de la lettre *s*, comme les Latins l'avoient déja fait pour le préſent. Ainſi nous diſons, *je ſerai*, *tu ſeras*, *il ſera* : les Italiens, *egli ſarà*, il ſera ; l'Eſpagnol, *ſerà*.

Il y a plus, c'eſt que dans ces trois Langues, tous les futurs ſe diſtinguent par le ſon *R*. Ainſi nous diſons j'ai*me-rai*, je *voud-rai*, &c. de même que les Latins l'obſerverent pour l'un de leurs futurs, diſant *amav*-ER-*o* j'aurai aimé, *leg*-ER-*o* j'aurai lu.

Il eſt même très-aparent que chez les premiers Grecs *R* déſignoit le futur ; & qu'à la longue ce ſon ſe changea en *S*, qui eſt le caractère diſtinctif de leurs futurs. On ſait que *R* & *S* ſont des Tons qui ont été ſans ceſſe ſubſtitués les uns aux autres.



CHAPITRE VI.

DES PARTICIPES.

SIXIEME PARTIE DU DISCOURS.

§. 1.

Raports & différences des Participes & des Adjectifs.

Nous avons vu qu'entre toutes les qualités dont les Êtres sont revêtus, il y en avoit qui n'étoient qu'*énonciatives*, que celles-ci s'exprimoient par des *adjectifs* qui désignoient la qualité d'un objet purement & simplement, & qui se lioient avec le nom de cet objet par le Verbe *est*; comme lorsque nous disons, le Soleil est *grand*; la Terre est *ronde*; l'Eau est *limpide*.

Mais outre les qualités exprimées par ces Adjectifs, il en est d'autres d'une classe très-différente, qui représentent les divers États qu'éprouvent les Êtres, par la propriété qu'ils ont d'agir les uns sur les autres.

Celles-là, unique effet de la constitution de ces Êtres, & auxquelles ils ne peuvent aporter aucun changement.

Celles-ci, produites par la liberté qu'ont les Êtres d'agir sur eux-mêmes ou les uns sur les autres, & d'exécuter ainsi les projets qu'ils conçoivent.

Celles-là toujours les mêmes, sans aucune variété relative au tems.

Celles-ci n'ayant qu'un tems, & flexibles comme les opinions & comme la volonté des Êtres qui les produisent.

Celles-là qui n'influent en rien sur la perfection des Êtres: celles-ci par lesquelles ils l'augmentent ou la diminuent; suivant le bon ou le mauvais usage qu'ils en font.

§. 2.

Définition des Participes.

Les Participes seront donc les mots qui expriment les divers États des Êtres, occasionnés par la propriété qu'ils ont d'être susceptibles d'action.

Et ces mots ſeront toujours liés avec l'idée de tems, parce que les actions ſe paſſent dans le tems & que les États qui en ſont la ſuite ne durent qu'un tems.

§. 3.

Diviſion des Participes.

Toute action peut être conſidérée ſous deux points de vue.

Premierement, par raport à l'Être qui agit : ſecondement, par raport à l'Être qui éprouve les effets de cette action.

Le premier de ces Êtres eſt actif ; & le ſecond eſt paſſif.

Ce qui conſtitue deux ſortes de Participes.

Le Participe actif, , tel qu'*aimant*, *louant*, *liſant* ; car ces mots peignent un Être comme occupé à *aimer*, à *louer*, à *lire* ; comme faiſant l'action d'aimer, de louer, de lire.

Le participe passif, tel qu'*aimé*, *loué*, *lu* ; car ces mots peignent les effets des actions d'aimer, de louer ou de lire : ils peignent des objets comme étant aimés, loués, lus, par d'autres Êtres, par ceux dont on a dit qu'ils étoient *aimant*, *louant*, *liſant.*

§. 4.

Objets à conſidérer dans les Participes.

On a donc trois choſes à conſidérer dans tout Participe.

1°. L'Être qui éprouve l'État dont on parle.

2°. L'État qu'on lui attribue.

3°. Le Tems dans lequel cet État a lieu.

Tout cela ſe trouve dans *aimant* comme dans *aimé.*

1°. On y voit un Être dans l'état d'agir, ou dans l'état par lequel il éprouve l'effet d'une action.

2°. On y voit les États divers qu'on lui attribue ; celui *d'aimer* & celui d'*être aimé.*

3°. On y voit que ces divers États ont lieu dans un Tems quelconque : car un Être peut *être* aimant, *avoir été* aimant, ou *devenir* aimant : de même il peut *être aimé* au moment préſent, avoir *été aimé*, ou ſe voir *aimé* dans la ſuite.

§. 5.

Tableaux qui en résultent.

Ces Participes se lient aux objets auxquels ils se raportent, ou auxquels on attribue l'un ou l'autre de ces États, de la même maniere que les Adjectifs, par le verbe ÊTRE, lien commun de tous les Tableaux de nos idées.

Ainsi l'on dit, *il est* AIMANT & *il est* AIMÉ, tout comme nous avons vu qu'on disoit, *il est grand*, *il est doux*, *il est élevé*.

De ces Tableaux, le premier s'apellera *Tableau actif*; & le second, *Tableau passif*.

Le premier, ACTIF, parce qu'il peint l'action, l'Être qui agit.

Le second, PASSIF, parce qu'il peint l'impression de l'action d'un Être sur un autre Être; parce qu'il peint l'Être qui éprouve l'effet de cette action, qui n'est que patient ou passif à son égard.

§. 6.

Que les Participes sont une des Parties du Discours.

Jusques-ici on ne mettoit point les Participes au nombre des Parties du Discours : mais on se fondoit sur les motifs les plus foibles : & en effet, n'en faire une partie séparée, comme PRISCIEN, (1) que parce qu'ils ont des cas & des genres & point de modes, c'est ne vouloir persuader personne : aussi tous les Grammairiens les ont considérés comme une dépendance des Verbes, ou comme des Adjectifs-verbaux. Mais ils respectoient une vieille erreur, qui mérite d'autant moins de considération qu'elle a embrouillé cette matiere au-delà de toute expression, & qu'elle a fait oublier ce que les Participes furent dans l'origine. Trompant ainsi par les formes actuelles de ces objets, elle a fait totalement perdre de vue la véritable place des Participes.

Il est donc tems de la leur rendre, & de débarrasser par-là cette classe de mots, des obscurités qu'on y rencontre encore, uniquement par cette raison.

On ne sauroit les confondre avec les Adjectifs, puisque ceux-ci n'expriment, comme nous l'avons vu, qu'une partie de ce qu'expriment les Participes, & qu'ils différent si fort dans leurs fonctions, quoique leur forme soit la même.

---

(1) Lib. II *de Oratione*.

On peut bien moins encore les confondre avec le Verbe, puisque l'essence de celui-ci est d'unir les mots qui désignent les qualités avec ceux qui indiquent les objets dans lesquels se trouvent ces qualités.

Quelque jour même on ne pourra pas concevoir qu'on ait réuni sous un même point de vue les Noms, les Adjectifs, les Participes & les Verbes : qu'on ait vu une seule & même partie du Discours dans ces divers mots, *Soleil*, *brûlant*, *aimé* & *être* : que cette confusion se soit soutenue si long-tems, & dans les siécles les plus brillans de la Littérature Françoise.

La maniere dont nos Grammairiens s'expriment à ce sujet ; les diverses tournures qu'ils prennent pour faire disparoître les nuages dont il est environné ; la méthaphysique profonde à laquelle ils sont forcés d'avoir recours pour débrouiller ce cahos, prouvent sensiblement combien ils étoient peu satisfaits des idées communément reçues à cet égard : c'est peut-être ici une des Parties qu'ils ont le plus soignée, & qui est présentée de la maniere la moins satisfaisante.

C'est qu'ils tenoient trop à l'ancienne maniere de voir : c'est qu'ils vouloient raccommoder un systême impossible à défendre : qu'ils n'avoient pas osé secouer d'anciens préjugés, & travailler sur des fondemens tout neufs.

C'est perdre son tems & ses soins que de chercher à raccommoder un édifice qui tombe en ruine de toutes parts : de vouloir mettre de l'ordre dans des objets qui n'en sont pas susceptibles : de s'obstiner à réunir des choses qui ne se peuvent concilier.

Les Participes ne vont ni avec les Adjectifs, ni avec les Verbes ; ils ne peuvent s'expliquer ni par les uns ni par les autres ; ils ont leur marche propre & unique : des caractères particuliers qui ne se trouvent qu'en eux, qui ne constituent qu'eux, qui en font un ordre de mots absolument séparés des autres à tous égards, & pour le fonds, & pour la forme ; & même pour la maniere dont ils s'ellipsent, objet qu'il ne faut jamais perdre de vue, & qu'on ne met cependant pas en ligne de compte : faisons-les donc marcher seuls, & ils nous arrêteront moins ; les trois quarts de la peine seront suprimés.

§. 7.

Pourquoi ils furent apellés Participes.

D'après ces préliminaires, il sera très-aisé de rendre raison de la dénomination qu'on leur a donnée, qui nous vint des Latins, mais qui se lie avec notre Verbe *participer*, ou *prendre part.* Ce n'est point, comme on l'a cru, parce

parce qu'ils participent de deux natures, de la nature des Adjectifs & de celle des Verbes : mais parce qu'à la différence des qualités exprimées par les Adjectifs & qui ne sont pas l'effet de la participation des objets auxquels on les attribue, celles-ci au contraire sont toujours l'effet de la participation des Etres qui les font naître, qu'ils y prennent part, qu'ils s'y intéressent, qu'ils s'y portent avec ardeur pour les faire réussir. En effet, l'Homme, par sa volonté, par sa détermination, est toujours de moitié dans les actions, tandis qu'il n'entre pour rien dans les qualités qu'il tient de la Nature, telles que celles qui concernent la grandeur, la taille, la couleur, la beauté, &c. Et telle est la force même du mot PARTICIPE, composé des mots PART-*em* CAP-*ere* ou CIP-*ere*, prendre part.

Cette différence étoit trop remarquable pour ne pas se faire sentir vivement; & cette propriété trop intéressante, pour que cette Partie du Discours n'en prît pas son nom. On dut voir dès les premiers instans que l'Homme participoit à ses actions; qu'elles étoient l'effet de sa détermination; que c'est par-là qu'elles devenoient dignes de blâme ou de louange; que tandis qu'on se contente d'admirer ceux qui sont bien, on aplaudit ceux qui font bien; & qu'on ne pouvoit donner à cette portion de mots un nom plus distingué, mieux assorti & plus propre à en faire sentir le prix.

L'origine que nous assignons ici aux Participes est d'autant plus exacte & d'autant plus vraie, que les Participes sont beaucoup plus anciens que les Verbes dont on les dit participans, & avec lesquels on ne pouvoit les comparer dans les commencemens, puisqu'ils n'existoient pas; comme nous le prouverons dans le Chapitre suivant qui aura les Verbes pour objet.

Là, nous verrons que tout Verbe qui fait plus qu'unir le nom d'un objet avec celui de sa qualité, & qui exprime en même-tems une action, tels que *j'aime*, *je lis*, *je joue*, &c. tirent toute leur force des Participes eux-mêmes, dont ils n'ont fait que prendre la place : & que ces Verbes, loin d'être, comme on l'a cru, une partie fondamentale du Discours, n'en forment qu'une portion de convenance, qui pour être sentie doit s'analyser en dernier ressort par le Participe, & par le Verbe EST, ce Verbe qui unit entr'elles les parties essentielles des Tableaux de nos idées.

Il est vrai qu'on fait marcher les Participes à la suite de ces Verbes comme s'ils en étoient nés & qu'ils en fussent une dépendance : mais on ne pouvoit faire autrement d'après la maniere dont on envisageoit ces objets : comme on n'avoit pas des principes sûrs, il étoit impossible de découvrir la véritable analogie de tous ces objets & de les caser dans leur place naturelle : par-

tout, le factice en prenoit la place; & comme on ne raisonnoit que d'après ce factice, il falloit nécessairement qu'on s'égarât; qu'on mît à la fin ce qui devoit être au commencement, & qu'on regardât comme cause ce qui n'étoit qu'effet.

Mais lorsqu'on cherche la vérité, & qu'on veut avoir des idées nettes des choses, il ne faut jamais partir de ce qui s'est fait ou de ce qui s'est dit; mais de ce qui devoit se faire ou se dire; & de ce qui a fait qu'on a agi ou dit autrement.

Si ceux qui les premiers réunirent les Participes aux Verbes & les mirent à la fin de toutes les portions du Verbe, le firent parce qu'ils s'imaginerent que les Participes étoient nés des Verbes & ne les avoient pas formés, ils se tromperent très-grossiérement; & leur autorité est nulle, étant contraire au fait & à la raison.

S'ils les joignirent aux Verbes, parce qu'ils apercevoient entr'eux les plus grands raports, & parce que la connoissance de l'un conduisoit à la connoissance de l'autre, ils avoient raison : mais ils auroient dû en avertir & ne pas les rejetter à la fin des Verbes, pour ne pas induire en erreur ceux pour l'instruction de qui ils écrivoient, & qui en ont toujours conclu, ce qu'on ne pouvoit qu'en conclure, que les Participes étoient nés des Verbes, & que ceux-ci étoient essentiels, tandis que ceux-là n'étoient qu'un accessoire.

Mais on peut affirmer sans crainte de se tromper, que les premiers qui rassemblerent ces observations se tromperent eux-mêmes : qu'on avoit déja perdu dès-lors la vraie origine de toutes ces choses; & que dans l'impossibilité où ils étoient de remonter à cette origine, ils ne chercherent qu'à mettre un ordre quelconque dans les faits qui existoient, & qui leur servoient de base.

De-là les difficultés dont cet objet est hérissé, que nos Grammairiens ont tâché d'enlever; qu'ils auroient entiérement dissipées, s'il n'avoit fallu pour cela que de l'esprit & l'intelligence des Langues : tandis que la vraie généalogie de ces espéces de mots pouvoit seule en donner la solution : & cette vraie généalogie étoit impossible à trouver, sans la comparaison des Langues les plus anciennes & sans la connoissance de leurs raports avec leurs idées.

Les difficultés qui regardent les Participes, naissent sur tout de ce que l'Ellipse s'est emparée de cette Partie du Discours : c'est là en quelque sorte qu'elle a établi son Empire; c'est-là qu'elle abrége la parole d'une maniere dont nous n'avons point d'exemple dans aucune autre espéce de mots. L'on auroit donc besoin ici de la métaphysique la plus déliée, & de tout ce que l'Art

grammatical a de plus profond, d'un ſecours ſupérieur pour découvrir les routes ſecrettes que l'ellipſe ſuivit ici, pour retrouver les longueurs qu'elle franchit, & pour reconnoître les moyens par leſquels l'eſprit humain eſt parvenu à cette façon de s'exprimer auſſi briéve qu'énergique.

§. 8.

Utilité & beauté des Participes.

Si l'utilité & la beauté d'une Partie du Diſcours dépend du rôle que jouent dans le Diſcours les mots dont elle eſt compoſée, il en eſt peu qui ſoit plus utile & plus intéreſſante, que les Participes, tels que nous les préſentons ici; déſignant les actions & les déterminations de la volonté; antérieurs aux Verbes; n'en reconnoiſſant qu'un ſeul, le Verbe *eſt*, avec lequel ils puiſſent s'aſſocier; & ame ou baſe fondamentale de tous les autres qui leur doivent tout ce qu'ils ſont.

C'eſt par ſes qualités actives que l'Homme ſe diſtingue entre tous les Êtres; & par les actions qui en ſont la ſuite, qu'il exerce & manifeſte ſes facultés les plus excellentes, ſa liberté & ſon intelligence : elles font une de ſes plus belles prérogatives. Par leur changement continuel & toujours effet de ſa volonté qui les commence, les continue, les ſuſpend ou les reprend ſuivant les circonſtances, il ſe prête à tous les beſoins, il ſe porte à tout, il pourvoit à tout; il ſurvient à tout; il cultive les Arts, il va de connoiſſance en connoiſſance, il ſe perfectionne ſans ceſſe; ſes ſemblables trouvent en lui & il trouve en eux des ſecours toujours efficaces.

C'eſt par leurs actions que les Peuples, les Sociétés, les Familles, que chaque individu, s'élevent au-deſſus de leur état actuel, banniſſent la pareſſe & l'indolence, améliorent leur ſort, & diſpoſent la Terre à recevoir, à entretenir, à rendre heureux un plus grand nombre d'Hôtes.

Par leurs actions, les Hommes ſe montrent tels qu'ils ſont, éclairés, ſages, généreux, compâtiſſans, pleins de vertu; ou ignorans, lâches, rampans, vicieux, corrompus.

C'eſt par les actions qu'on s'éléve ou qu'on s'abaiſſe, qu'on devient digne de louange ou de blâme, qu'on ſe fait aimer ou déteſter.

Les actions des hommes ne peuvent jouer un ſi grand rôle ſur la ſcène de ce monde ſans en jouer un très-grand dans le diſcours : elle y méritent donc une place diſtinguée, une place qui ſoit à elles, & non à aucun autre mot : &

cette place est celle des Participes, puisque ceux-ci peignent les Hommes dans tous leurs états, actifs & passifs, & qu'il n'est aucun Tableau d'idée où il faille peindre l'Homme dans l'un ou dans l'autre de ces états, qui ne soit parfaitement exécuté par l'un ou l'autre Participe, comme nous aurons lieu de nous en assurer dans la suite, & comme l'ont très-bien vu les Grammairiens.

§. 9.

Pourquoi on avoit négligé jusques-ici cette portion du Discours.

Mais si les Grammairiens sont convenus que tous les états actifs & passifs pouvoient très-bien se peindre par les Participes, comment est-il arrivé qu'ils n'en ayent pas fait une des Parties du Discours ; qu'ils les ayent confondus avec le Verbe, dont la fonction est si différente ; qu'un fait aussi frapant, ait été en pure perte pour eux, & qu'une si belle Partie du Discours leur ait échapé d'une manière qui paroît inconcevable, & qui donne un air d'innovation & de paradoxe à celui qui apelle de leur jugement ?

Cette méprise est arrivée tout naturellement, si naturellement, qu'elle étoit presqu'impossible à éviter ; & qu'on ne pouvoit pas s'apercevoir que c'en fût une, à moins d'avoir des principes très-différens de ceux dont on partoit.

L'on avoit mis à la place des Participes, leur équivalent formé par ce qu'on apelle *Verbes actifs & passifs*. Ainsi les états actifs & passifs se trouvoient en possession d'une place séparée, quoique sous un autre titre. A cet égard, la méprise étoit en quelque sorte réparée, quoiqu'il en naquît une de fait, & contraire à toute analogie, qui consistoit à regarder les Participes comme étant nés des Verbes, tandis que ceux-ci, comme nous le verrons au Chapitre suivant, ne sont qu'une formule plus courte qu'on substitua aux Participes & au Verbe.

Mais il résulta de cette premiere méprise, une erreur capitale & qui a brouillé toutes les idées grammaticales ; c'est que ces Verbes actifs & passifs qui devoient former, sous le nom de *Participes*, une classe du Discours séparée de toute autre, & sur-tout de ce qu'on apelle *Verbe*, furent confondus avec celle-ci : ensorte que deux Parties du Discours très-distinctes & dont la définition de l'une ne pouvoit être la définition de l'autre, furent confondues en une seule ; & qu'on chercha dès-lors une définition qui convînt à ces deux Parties du Discours, comme si elles n'en formoient réellement qu'une.

ſeule : ce qui dénaturoit tout, & a jetté les Grammairiens dans des embarras & des difficultés, dont rien ne pouvoit les tirer qu'en revenant à la Nature & au vrai, qu'en ſéparant les Participes du Verbe, & en ne voyant dans ce qu'on apelle Verbes actifs & paſſifs, qu'une formule abrégée du Verbe & du Participe.

C'étoit ainſi qu'une premiere erreur en entraînoit un grand nombre d'autres ; & que celles-ci avoient tellement fait diſparoître les traces du vrai, qu'on ne ſoupçonnoit pas même qu'on ſe fût égaré.

§. 10.

Formation & Origine des Participes.

Nous avons vu que les Participes étoient diviſés en deux Claſſes, les uns actifs, tels qu'*aimant*, qui peignent les hommes dans un état d'action en même-tems qu'ils déſignent le genre d'action dont ils s'occupent. Les autres paſſifs, tels qu'*aimé*, qui les peignent comme éprouvant les effets d'une action étrangere, & qui déſignent en même-tems la nature de cette action.

Je ſuis aimant, ſignifie donc, *je ſuis* dans cet état actif qu'on apelle *aimer.*

Je ſuis aimé, ſignifiera *je ſuis* dans cet état paſſif qui conſiſte à éprouver les effets de l'action qu'on apelle *aimer.*

Ces Tableaux ne ſignifient rien, ou ils ſignifient tout cela ; & ces dévelopemens ſont puiſés dans l'idée même du Participe, puiſqu'ils peignent les états actif & paſſif, qui réſultent des actions auxquelles on ſe porte, ou deſquelles on éprouve les effets.

Ils ſont donc elliptiques, puiſqu'ils peignent tant d'idées avec ſi peu de traits : mais comment eſt-on parvenu à former ces ellipſes & à créer ces mots ? D'une maniere très-ſimple, très-naturelle & qui donne très exactement la définition des Participes.

Ce fut par la réunion de deux mots : l'un qui peignoit l'action qu'on vouloit déſigner : l'autre qui peint les Êtres dans un état actif ou paſſif, ſans déterminer la nature de cette action.

Ce mot eſt *é* pour le paſſif, & *én* ou *an* pour l'actif : mots qui ne peuvent être plus ſimples & qui tirent toute leur force du Verbe E qui peint l'éxiſtence en elle-même purement & ſimplement ; au lieu que *en* peint un Être dans l'exiſtence active, & que *é* le peint dans l'exiſtence paſſive.

Ainſi, *Ai-mant* eſt compoſé de deux mots qui ſignifient

ANT, celui qui eſt dans un état actif.

AIM, amour, état d'amour.

Aim-é, eſt compoſé de deux mots qui ſignifient :

É, celui qui eſt dans un état paſſif réſultant de l'action d'un autre.

AIM, amour, état d'amour.

Mot-à-mot, *Aim-ant*, l'Être actif amour : *Aim-é*, l'Être paſſif amour. expreſſions qui tirent toute leur force de leur forme elliptique.

Cette formation des Participes n'eſt point particuliere à notre Langue : elle nous eſt commune avec la plûpart ; on peut dire, avec toutes, quoique ſous diverſes formes.

Ainſi les Latins diſoient *Leg*-ENTE, l'Être qui lit.

Leg-E-TO, l'Être qui eſt lu ; & par ſyncope, *legto* ou *lecto*.

Et avec la prononciation forte :

Aman-te, l'Être qui aime.

Am-ato, l'Être qui eſt aimé.

De-là l'uſage des Languedociens de terminer tous ces paſſifs en *at*, diſant, *amat*, aimé, *bleſſat*, bleſſé ; *cantat*, chanté, &c.

Il en étoit de même des Grecs : ils formoient ce Participe paſſif par le moyen d'*eis*, le même que notre *é* : & le Participe actif par le moyen d'*ôn*, le même qu'*en*, avec une légere altération dans la voyelle. Ainſi :

Ti-ÔN, ſignifie chez eux celui qui honore, l'Être qui honore.

Ti-EIS, honor-é, l'Être qu'on honore.

Ces formules avoient l'avantage d'abréger ſingulierement le diſcours & de lui donner plus de force & plus de clarté. Il ne faut donc pas être ſurpris, ſi elles ſe trouvent dans toutes les Langues de cette façon ou ſous des formes qui l'équivalent.

Divers Tems des Participes.

Nous avons dit que les Participes étoient relatifs au tems, parce que toute action eſt dans un tems. A cet égard, il exiſte diverſes eſpeces de Participes ; ou pour mieux dire, on peut exprimer par la forme du Participe tous les tems poſſibles.

Nous avons en François divers Participes actifs.

Un Présent,	aimant,	*je suis aimant.*
Un Passé Positif,	ayant aimé,	*je suis ayant aimé.*
Un Passé comparatif,	ayant eu aimé,	*je suis ayant eu aimé.*

Les autres Participes actifs s'expriment par des Participes d'autres Verbes joints à l'action d'*aimer*.

Un Passé Prochain,	venant d'aimer,	*je suis venant d'aimer.*
Un Futur positif,	devant aimer,	*je suis devant aimer.*
Un Futur prochain,	allant aimer,	*je suis allant aimer.*

On pourroit avoir un Futur éloigné, celui que nous sommes obligés d'exprimer par *qui sera aimant*, & qui correspond au Latin *amaturus*, participe futur qui ne signifie ni *devant* aimer, ni *allant* aimer, mais *celui qui sera aimant.*

Nous avons aussi divers Participes passifs analogues à ceux-là.

Un Présent, aimé, *je suis aimé*, & qui s'associe comme tous les Participes à tous les tems du Verbe *je suis.*

Un Passé positif,	ayant été aimé,	*je suis ayant été aimé.*
Un Passé prochain,	venant d'être aimé.	
Un Futur positif,	devant être aimé.	
Un Futur prochain,	allant être aimé.	

Nous devrions avoir deux autres Participes.

Un Passé éloigné,	signifiant	*celui qui fut aimé.*
Un Futur éloigné,	signifiant	*celui qui sera aimé.*

Les Grecs ont une maniere très-commode de former leurs Participes: c'est comme nous dans *aim ant* & dans *aim-é*, avec les tems du Verbe *est*; mais ils en ont plus que nous. En voici un exemple:

Ti, signifie chez eux l'action d'honorer: en le combinant avec le Verbe *Être*, ils en ont ces Participes.

Actifs.

Ti-*ôn*,	celui qui est honorant, honorant.
Ti-*sôn* (1),	celui qui va honorer.

(1) Prononcez s comme s'il y en avoit deux.

Ti-*ôn*	celui qui honorera.
Ti-*sas*,	celui qui vient d'honorer.
Ti-*ón*,	celui qui a honoré, ayant honoré.
Te-ti-*kôs*,	celui qui fut honorant, ayant eu honoré.

PASSIFS.

Ti-*omenos*,	qui est honoré, honoré.
Te-ti-*somenos*,	qui va être honoré, allant être honoré.
Ti-*Thesomenos*,	qui doit être honoré, devant être honoré.
Ti-*theis*,	qui vient d'être honoré, venant d'être honoré.
Ti-*eis*,	qui a été honoré, ayant été honoré.
Te-ti-*menos*,	qui fut honoré.

§. 11.

De leur forme adjective.

Ces Participes désignant des qualités, subiront donc les mêmes loix que les Adjectifs qui désignent également des qualités : comme ceux-ci, ils auront des nombres & des genres, afin de porter les livrées de leur objet & de s'unir plus étroitement avec eux.

C'est ainsi qu'on dit *aimé* & *aimée* au masculin & au féminin singuliers : *aimés* & *aimées* au masculin & au féminin pluriels.

Il en est de même du Participe actif en Grec, en Latin & dans le vieux François de nos Peres : ils disoient *aimante*, *aimans*, *aimantes* ; tandis qu'il est actuellement indéclinable.

Je ne sache pas qu'on en ait cherché la raison : il doit cependant y en avoir une nécessairement, rien n'arrivant sans cause, en Grammaire tout comme dans la Nature. Et cette cause doit exister dans la maniere dont nous envisageons actuellement ces Participes actifs.

§. 12.

Du Participe en ant, *& si notre Langue a des Gérondifs.*

L'on peut dire que l'usage des Participes actifs est borné à désigner les circonstances dans lesquelles on se rencontre au moment dont on parle.

Le

Le Prologue de la Tragédie d'Esther contient, par exemple, cinq ou six Participes actifs, qui sont tous circonstanciels.

» Et l'Enfer COUVRANT tout de ses vapeurs funébres,
» Sur les yeux les plus saints a jetté ses ténébres.

Comme si l'on disoit, l'Enfer a jetté ses ténébres sur les yeux les plus saints, EN *couvrant* tout de ses vapeurs funébres.

Déja ROMPANT par tout leurs plus fermes barrieres,
» Du débris de leurs forts, il couvre ses frontieres.

Ou, *déja* EN *rompant par-tout*, &c.

Il en est de même dans ce morceau de la Scène premiere du premier Acte.

» Mais lui VOYANT en moi la fille de son frere,
» Me tint lieu, chere Elise, & de pere & de mere :
» Du triste état des Juifs jour & nuit agité,
» Il me tira du sein de mon obscurité ;
» Et sur mes foibles mains FONDANT leur délivrance,
» Il me fit d'un Empire accepter l'espérance.
» A ses desseins secrets, *tremblante*, j'obéis.
» Je vins ; mais je cachai ma race & mon Pays.
» Qui pourroit cependant exprimer les cabales
» Que formoit en ce lieu ce peuple de Rivales,
» Qui toutes DISPUTANT un si grand intérêt,
» Des yeux d'Assuerus attendoient leur arrêt ?

Ces *voyant*, *fondant*, *disputant*, désignent autant de circonstances, & peuvent se rendre par, EN *voyant*, EN *fondant*, EN *disputant*.

Il n'est pas moins circonstanciel dans cette phrase, je *l'ai vu* PARLANT *à son Fils*, c'est-à-dire, *tandis qu'il parloit à son Fils* : car cette formule *tandis que*, est un circonstanciel parfaitement relatif à *en*, dont on ne peut se servir ici à cause de l'équivoque qui en résulteroit ; parce qu'on ne sauroit si c'est à lui ou à moi que se raporteroit l'expression *en parlant*.

C'est par cette raison que l'Abbé GIRARD avoit fait du Participe actif François, un Gérondif, c'est-à-dire un circonstanciel.

L'on sent très-bien que dans toutes ces occasions, le Participe ne peut prendre les livrées du sujet de la phrase, de ce nom auquel se raporte le Ta-

bleau entier, puiſqu'il n'en exprime pas les qualités, mais ſeulement les acceſſoires.

Auſſi toutes les fois que le Participe eſt employé comme un ſimple adjectif pour déſigner les qualités d'un objet, il ſe décline comme les adjectifs : ainſi l'on dit, *Vérité* FRAPANTE, *Eaux* BONDISSANTES, *Fleurs* ODORANTES, *Mere* TREMBLANTE, *Tableaux* PARLANS.

De ce que nos Participes actifs en *ant* ne ſont jamais ſuſceptibles de genre & de nombre, on peut donc aſſurer hardiment qu'ils ne ſont jamais employés en François dans leur vrai uſage de *participes*, mais ſimplement comme des circonſtanciels ou comme des adjectifs.

Ainſi lorſqu'on nous dit que les Participes en *ant* ſont indéclinables, on nous induit en erreur, parce qu'on nous fait croire qu'ils ſont indéclinables employés même dans leur fonction propre de participes : ce qui n'eſt pas par le droit, mais qui eſt de fait en notre Langue, parce que les participes n'y paroiſſent jamais dans leur état, qui eſt d'être aſſocié au Verbe ÊTRE.

Il eſt fâcheux que l'Académie Françoiſe qui décida à la fin du ſiécle dernier que le participe ceſſoit d'être participe, & n'étoit plus qu'un adjectif lorſqu'il s'accordoit en genre & en nombre avec un nom, n'ait pas aperçu les vrais fondemens de cette aſſertion : elle n'auroit pas augmenté l'obſcurité qui regne ſur cette matiere importante, en multipliant les êtres & faiſant d'un même mot un participe, un adjectif & un gérondif.

Mais on n'avoit alors qu'une très-foible idée de la nature des Langues, & des vrais principes de la Grammaire : enſorte que la déciſion de l'Académie, conforme au fait, mais qui n'en indiquoit point les cauſes, qui en rendoit même la découverte impoſſible, étoit au-deſſous de ce Corps illuſtre ; & n'a pu qu'égarer ceux qui l'ont pris pour guide, en ſupoſant que nous avions outre les Participes, des adjectifs en forme de participes & des gérondifs en forme de participes, mais qui n'étoient point participes. Ce qui eſt la choſe la plus monſtrueuſe que je connoiſſe, & qui peut marcher de pair avec ces cercles qu'on multiplioit ſans ceſſe dans des ſiécles d'ignorance, pour rendre raiſon du mouvement des Cieux.

Je ne doute point que ſi l'Académie Françoiſe avoit actuellement une pareille déciſion à faire, elle ne ſe contenteroit pas de déclarer qu'en tel cas le Participe devient adjectif, mais qu'elle remonteroit aux cauſes même qui font que ce mot paroît tantôt avec des genres & tantôt ſans genres ; & qu'elle répandroit dans cette diſcuſſion la lumiere que la ſaine critique répand ſur toute eſpéce de queſtion.

Nous pouvons donc poser comme des principes incontestables :

1°. Que tout participe employé comme participe, c'est-à-dire dans toute l'étendue de sa signification propre, comme désignant l'état d'une personne résultant d'une action quelconque, a toujours la forme adjective, & revêt comme l'adjectif les livrées du nom auquel il se raporte.

Que c'est par cette raison qu'on dit, IL *est* AIMÉ; ELLE *est* AIMÉE.

Que par la même raison on dit dans toute Langue IL *est* AIMANT; ELLES *sont* AIMANTES.

2°. Que lorsqu'on ne le fait pas accorder en François, avec son nom, à l'actif comme au passif, c'est parce que le participe n'est jamais employé dans notre Langue avec le Verbe *est*, c'est-à-dire sous sa vraie forme, ou dans son état primitif.

3°. Que s'il devient adjectif lorsqu'il s'accorde avec son nom, c'est parce que dans toutes ces occasions il est employé comme participe, quoique l'on ne s'en soit pas aperçu, à cause de l'ellipse du Verbe *être* en vertu duquel il se décline; comme cela a lieu dans tous les exemples allégués ci-dessus. Ainsi, *vérité frapante*, est pour, *vérité* QUI EST *frapante*: *Eaux bondissantes*, pour *Eaux* QUI SONT *bondissantes* : *Mere tremblante*, pour *Mere* QUI EST *tremblante.*

5°. Que dans toutes les occasions où il est indéclinable, il désigne une circonstance, un événement accessoire à l'objet principal, dont il ne peut, par conséquent, porter les livrées.

Aimant est donc participe dans tous ces cas :

1°. Il est TREMBLANT, elles sont TREMBLANTES.

2°. Cette mere TREMBLANTE, obéit aussi-tôt.

3°. Il s'aprocha en TREMBLANT, c'est-à-dire dans l'état d'un homme qui est TREMBLANT.

Dans le premier cas, TREMBLANT est participe, & par conséquent déclinable : ce seroit une faute grossiere de dire *elles sont tremblant.*

Dans le second, il est *participe* encore : mais n'étant plus accompagné du Verbe *est*, il ne paroît plus qu'adjectif.

Dans le troisiéme, il est *participe* également : mais resté presque seul d'une longue phrase ellipsée, & précédé d'une préposition qui semble en faire un nom, on ne sçait plus ce qu'il est ; & pour se tirer d'embarras, on l'apelle GÉRONDIF, parce qu'on trouve en Latin que les formules de ce genre s'apellent *gérondifs*. Mais qu'est-ce qu'un gérondif, demandera-t-on ? quelle est l'origine de cet Être ? comment se trouve-t-il dans la Langue Françoise ? comment des

personnes assez éclairées pour bannir de cette Langue, ces cas qu'on y avoit transportés sans raison du Latin, ont-elles pu se résoudre, oubliant leurs excellens principes, à faire passer dans cette même Langue un nom qui tient essentiellement à la doctrine des cas; & qui d'ailleurs n'explique rien, ne conduit point à la cause de ces formules singulieres? Laissons donc ces mots aux Latins; & nous élevant au-delà de la Grammaire Latine elle-même, ne voyons dans tous ces exemples que des participes, qui font partie les uns de phrases complettes & entieres, les autres de phrases elliptiques.

La doctrine des participes en deviendra plus claire, plus simple, plus conforme aux grands principes du Langage.

Si cette méthode produit un heureux effet relativement au participe en *ant*, nous allons voir qu'elle n'est pas moins utile à l'égard du participe en *é*: mais celui-ci donnant lieu à une discussion plus étendue, nous en ferons un Article séparé.

ARTICLE II.

DU PARTICIPE QUI SERT A FORMER LES VERBES PASSIFS.

§. 1.

Etat de la question.

NOUS voici parvenus à une question plus épineuse que toutes celles que les Participes nous ont offertes jusques-ici.

Il s'agit de décider si les Participes qui servent à former les passifs, tels qu'*aimé*, *loué*, *lu*, sont le même mot qui sert à former les tems passés des Verbes actifs, en se joignant au Verbe *avoir*, comme lorsqu'on dit *il a* AIMÉ, *il a* LOUÉ, *il a* LU; ou s'ils sont d'une nature absolument différente.

Nos Grammairiens n'ont pas négligé cette question importante: elle tient trop essentiellement à notre Langue, & elle est trop intéressante, pour qu'ils n'aient pas cherché à la résoudre. Mais l'ont-ils fait d'une maniere aussi lumineuse qu'il eût été à souhaiter? sont-ils remontés aux principes par lesquels seuls cette question pouvoit s'éclaircir? en ont-ils tiré tout le parti possible?

c'eſt ce dont il eſt aiſé de s'inſtruire, en comparant ce qu'ils en ont dit, & que nous allons mettre ſous les yeux de nos Lecteurs, afin qu'ils nous ſuivent plus facilement dans cette diſcuſſion importante. Voici comment ils ſe ſont exprimés à ce ſujet.

§. 2.

Opinions de divers Grammairiens à ce ſujet.

1°. *MM. de* Port-Royal.

» On peut conſidérer deux choſes dans les Participes, diſent MM. de » Port-Royal (1). L'une, d'être vrais Noms adjectifs ſuſceptibles de » genres, de nombres & de cas : l'autre, d'avoir, quand ils ſont actifs, le » même régime que le Verbe; *amans virtutem*. Quand la premiere condition » manque, on apelle les Participes *gérondifs*, comme, *amandum eſt virtu-* » *tem*. Quand la ſeconde manque, on dit alors que les Participes actifs ſont » plutôt des *Noms verbaux* que des Participes.

» Cela étant ſuppoſé, je dis que nos deux Participes *aimant* & *aimé*, en » tant qu'ils ont le même régime que le Verbe, ſont plutôt des gérondifs » que des Participes .... & qu'alors *aimé* eſt actif & ne differe du Parti- » cipe, ou plutôt du Gérondif en *ant*, qu'en deux choſes; l'une, en ce que » le Gérondif en *ant*, eſt du préſent; & le Gérondif en *é*, en *i*, en *u*, du » paſſé : l'autre, en ce que le Gérondif en *ant* ſubſiſte tout ſeul, ou plutôt » en ſous-entendant la particule *an*; au lieu que l'autre eſt toujours accom- » pagné du Verbe auxiliaire *avoir*, ou de celui d'être, qui tient ſa place en » quelques rencontres; *j'ai* aimé Dieu.

» Mais ce dernier Participe, outre ſon uſage d'être Gérondif actif, en a » un autre, qui eſt d'être Participe paſſif : & alors, il a les deux genres & » les deux nombres, ſelon leſquels il s'accorde avec le ſubſtantif, & n'a point » de régime : & c'eſt ſelon cet uſage, qu'il fait tous les tems paſſifs avec le » Verbe Être : *il eſt* aimé, elle eſt aimée, &c.

2°. L'Abbé Girard.

L'Abbé Girard s'exprime ainſi à ce ſujet (2) : » Releverai-je l'inattention » de ceux qui ont donné au Gérondif (*aimant*) le nom de *Participe actif*; &

(1) Gramm. Gén. Part. II. ch. XXII.
(2) Vrais Principes de la Langue Franç. Tom. II. p. 7. &c.

» celui de *Participe Passif*, au simple Participe (*aimé*) ? Ce dernier est, pour » le moins, aussi souvent actif que passif; n'étant déterminé à l'une ou à l'autre » de ces espèces, que par l'auxiliaire qui lui est uni. Quand on dit, *il est mal-* » *traité par ses parens*, il sert à exprimer l'action dans l'espèce passive ; mais » quand on dit, *il a beaucoup aimé les femmes*, il exprime sûrement l'ac- » tion dans l'espèce active. D'ailleurs, les Verbes neutres, qui ne sont & ne » peuvent être actifs ni passifs, n'ont-ils pas un participe servant à former » leurs tems composés ? & ce mode peut-il être chez eux d'une autre es- » pèce que les autres ? Quand on dit, *j'ai dormi*, *j'ai vécu*, l'action énoncée » s'étend-elle jusqu'à un objet distingué du sujet ? & quand on dit, *ils sont* » *sortis* ; *eux sortis*, *les autres entrerent*, le sujet souffre-t-il l'événement au » lieu de le produire ? & cet événement y procéde-t-il d'un terme ou d'une » chose étrangere au sujet ? Si cela n'est pas ainsi, comme l'évidence le dé- » montre, ces participes excluent alors de leur essence ce qui fait celle de l'ac- » tif & du passif, par conséquent cette épithète de *passif*, donnée générale- » ment à ce mode, n'est pas la réflexion d'une exacte & profonde Logique, » ni même, j'ose le dire, d'une grande attention à tous nos usages ».

3°. M. du Marsais.

Telle est, à cet égard, la Doctrine de M. du Marsais.

» Je crois, dit-il (3), qu'on n'a donné le nom d'auxiliaire à *être* & à » *avoir*, que parce que ces Verbes étant suivis d'un nom verbal, deviennent » équivalens à un Verbe simple des Latins. *Veni*, je *suis venu*.... Pour moi » je suis persuadé qu'il ne faut juger de la nature des mots, que relativement » au service qu'ils rendent dans la Langue où ils sont en usage, & non » par raport à quelqu'autre Langue dont ils sont l'équivalent. Ainsi ce n'est » que par périphrase ou circonlocution que, *je suis venu*, est le prétérit de » *venir*. *Je* est le sujet, c'est un Pronom personnel. *Suis* est seul le » Verbe, à la premiere personne du tems présent, je *suis* actuellement : » *venu* est un participe, ou adjectif verbal, qui signifie une action passée, » & qui la signifie adjectivement comme arrivée ; au lieu qu'*avénement* la » signifie substantivement & dans un sens abstrait. Ainsi, *il est venu*, c'est-à- » dire, il *est actuellement celui qui est venu* ; comme les Latins disent *ven-* » *turus est*, il *est actuellement celui qui doit venir*.

(3) Principes de Gramm. p. 563.

» *J'ai aimé* : le Verbe n'eſt que *ai*, *habeo*. *J'ai* eſt dit alors par figure, » par métaphore, par ſimilitude. Quand nous diſons, *j'ai un livre*, &c. *j'ai* » eſt au propre, & nous tenons le même langage par comparaiſon lorſque » nous nous ſervons de termes abſtraits. Ainſi nous diſons, *j'ai aimé*, com- » me nous diſons, *j'ai honte*, *j'ai peur*, *j'ai envie*, *j'ai ſoif*, *j'ai faim*, *j'ai* » *chaud*, *j'ai froid*. Je regarde donc *aimé* comme un véritable nom ſubſtan- » tif & métaphyſique, qui répond à *amatum*, *amatu* des Latins &c... » Or, comme en Latin *amatum*, *amatu* n'eſt pas le même mot qu'*amatus*, » *a*, *um*, de même *aimé* dans *j'ai aimé*, n'eſt pas le même mot que dans *je* » *ſuis aimé* ou *aimée*. Le premier eſt actif, *j'ai aimé*; au lieu que l'autre eſt » paſſif, *je l'ai aimé*. Ainſi quand un Officier dit, *j'ai habillé mon Régiment*, » *habillé* eſt un nom abſtrait pris dans un ſens actif : au lieu que quand il » dit, les *Troupes que j'ai habillées*, *habillées*, eſt un pur adjectif participe.

4°. M. Duclos.

M. Duclos, dans ſes Remarques ſur la Grammaire de Port-Royal, ne reconnoît de Gérondif que dans le Participe en *ant* : & par raport au Participe paſſif indéclinable joint à l'auxiliaire *avoir*, (j'ai *aimé* Dieu) il aimeroit mieux l'apeller *Supin*, que Gérondif.

5°. M. Beauzée.

M. Beauzée, venu après tous ceux-ci, eſt entré dans un beaucoup plus grand détail (4).

» Si la plûpart de nos Grammairiens, dit-il, ont confondu le Gérondif François avec le préſent du Participe Actif, trompés en cela par la reſſem- » blance de la forme (5), une reſſemblance pareille entre notre Participe » Paſſif ſimple & notre Supin, les a jettés à cet égard dans une mépriſe toute » pareille.

» Je ne doute point que ce ne ſoit pour bien des Grammairiens un vé- » ritable paradoxe, que de vouloir trouver dans nos Verbes un Supin, » proprement dit : mais je prie ceux qui ſeroient prévenus contre cette idée,

(4) Gram. Génér. T. II. pag. 321-337.

(5) M. Beauzée venoit de faire voir que ce qui diſtingue le Gérondif & le Participe actif, c'eſt que le premier eſt un véritable Nom, tandis que le dernier eſt un véritable Adjectif.

» de prendre garde que je ne ſuis pas le premier qui l'ai miſe en avant, » & que M. Duclos indique aſſez nettement qu'il a du moins entrevu que ce » ſyſtême peut devenir probable.... Eſſayons-en ici l'examen, & commen- » çons par le Supin des Verbes Latins, où tout le monde le reconnoît.

» Le mot Latin *Supinus*, ſignifie proprement *couché ſur le dos* : c'eſt l'état » d'une perſonne qui ne fait rien, qui ne ſe mêle de rien; & de-là vient » que *Supinus* a été pris pour *otioſus* (oiſif), pour *negligens* (négligent), » pour *mollis* (lâche, mou). Sur quel fondement a-t-on donné cette déno- » mination à certaines formes des Verbes Latins ? ....

» Quand une puiſſance agit, il faut diſtinguer l'action, l'acte & la paſſion. » L'*acte* eſt l'effet qui réſulte de l'opération de la puiſſance conſidérée en » ſoi, ſans aucun raport, ſoit à la puiſſance qui l'a produit, ſoit au ſujet ſur » qui eſt tombée l'opération de la puiſſance : c'eſt l'effet vu dans l'abſtrac- » tion la plus complette. L'*action* eſt l'opération même de la puiſſance; c'eſt » le mouvement phyſique ou moral qu'elle donne pour produire l'effet; mais » ſans aucun raport au ſujet ſur qui peut tomber l'opération. La *paſſion* en- » fin eſt l'impreſſion produite dans le ſujet ſur qui eſt tombée l'opération.

» Ainſi l'*acte* tient en quelque maniere le milieu entre l'*action* & la *paſ-* » *ſion*; il eſt l'effet immédiat de l'action, la cauſe immédiate de la *paſſion* : » il n'eſt ni l'action, ni la paſſion. Qui dit *action*, ſupoſe une puiſſance qui » opére; qui dit *paſſion*, ſupoſe un ſujet qui reçoit une impreſſion : mais » qui dit *acte*, fait abſtraction & de la puiſſance active & du ſujet paſſif.

» Or, voilà juſtement ce qui diſtingue le Supin des Verbes Latins.... ; » il exprime l'acte.

» De-là vient qu'il peut être mis à la place du *paſſé*, & qu'il a eſſen- » tiellement le ſens *du tems paſſé*, dès qu'on le met à la place de l'action.... » parce que l'action eſt néceſſairement antérieure à l'acte, comme la cauſe » à l'effet....

» Je crois actuellement démontré que nous avons un Supin non-ſeu- » lement pour le François, mais pour l'Italien, l'Eſpagnol, l'Allemand, &c. » C'eſt en effet ce mot indéclinable, dérivé du Verbe, qui ſert à la compo- » ſition des *paſſés*, avec l'auxiliaire *avoir*; de ſorte que les Verbes de ces Lan- » gues, qui ne ſe conjuguent pas avec cet auxiliaire, n'ont véritablement point » de Supin.

	» SUPIN.	PASSÉ.
» FRANÇOIS.	*Loué.*	*J'ai* LOUÉ.
» ALLEMAND.	*Gelobet.*	*Ich habe* GELOBET.

» ITALIEN.

» ITALIEN.	*Lodato.*	*Hò* LODATO.
» ESPAGNOL.	*Alabado.*	*He* ALABADO.

» Ce Supin, dans nos Langues modernes comme dans le Latin, eſt un » vrai Prétérit (1) & c'eſt pour cela qu'il ſert à la compoſition des prétérits » poſitifs avec les ſimples préſens de l'auxiliaire *avoir*, qui ne ſervent alors » qu'à caractériſer les diverſes époques auxquelles ſe raporte l'antériorité d'exiſ- » tence. *J'ai* LOUÉ, *j'avois* LOUÉ, *j'eus* LOUÉ, *j'aurai* LOUÉ : comme ſi l'on » diſoit, *j'ai* actuellement, *j'avois* ou *j'eus* alors, *j'aurai* alors par-devers moi, » en ma poſſeſſion, l'*acte* dépendant de l'action de *louer*. ....

» Cette affinité du Supin & du Participe paſſif eſt d'autant plus remar- » quable, qu'elle eſt univerſelle, & que par-tout, l'un ne diffère de l'autre qu'en » ce que le Supin eſt abſolument indéclinable par raport aux genres, & que » le participe eſt ſuſceptible de toutes les terminaiſons génériques autoriſées » par l'uſage.

» Le Supin n'a point de genre, ou n'a qu'un genre, parce que ... c'eſt un » Nom : le participe paſſif reçoit tous les genres autoriſés dans la Langue, » parce que c'eſt .... un Adjectif. Mais tous deux ſont au prétérit, par- » ce que tous deux préſupoſent l'action; l'action précède l'acte marqué par » le Supin; & l'acte précède l'impreſſion déſignée par le ſens paſſif....

» Le matériel de notre Supin eſt ſi ſemblable à celui de notre Participe » paſſif, que quelques-uns auront peine à croire que l'uſage ait prétendu » les diſtinguer. Mais on ſait bien que ce n'eſt point par la forme extérieure, » ni par le ſimple matériel des mots, qu'il faut juger de leur nature : autrement » on riſqueroit de paſſer d'erreur en erreur.

» Notre Supin eſt employé comme Nom : on dit, *j'ai lu*, (comme on dit » *j'ai vos lettres*)... Il eſt évident au contraire que notre Participe paſſif eſt » toujours adjectif : ce qui établit une différence bien ſenſible.

» L'origine de cette reſſemblance univerſelle du Supin & du Participe » paſſif, vient par-tout de ce que le Participe paſſif eſt formé du Supin.

6°. M. FRISCH.

Nous pouvons ajouter à toutes ces opinions celle de M. FRISCH, qui a ſoutenu depuis peu (2), contre VOSSIUS, que les participes paſſés du paſſif tels

(1) Le Prétérit eſt la portion d'un Verbe, qui déſigne le tems paſſé.

(2) Dans les nouveaux Mêlanges de Leipſick, en Latin, T. V. p. 122 & *ſuiv.*

qu'*amatus* ou AIMÉ, étoient actifs tout comme passifs, qu'ils ont le même régime que les Verbes actifs, & qu'ils ne viennent point du Supin, quoiqu'ils soient comme eux actifs & passifs, & qu'ils soutiennent d'autres raports avec eux.

§. 3.

Résumé de ces opinions.

Reprenons ces diverses opinions, qui ne peuvent être plus différentes.

MM. de Port-Royal font d'*aimé* & de tout mot pareil, deux mots très-différens 1°. un GERONDIF quand ils sont associés au Verbe *avoir* : 2°. un PARTICIPE PASSIF, quand ils sont associés au Verbe *être*.

M. l'Abbé GIRARD n'y voit qu'un seul mot, actif & passif, suivant les circonstances. Et c'est à-peu-près l'opinion de M. FRISCH.

M. du Marsais fait d'AIMÉ, dans j'ai *aimé*, un Nom abstrait pris dans un sens actif : & d'AIMÉ, dans cette phrase, *la personne que j'ai aimée*, un adjectif-participe.

M. DUCLOS voit dans AIMÉ, joint à *j'ai*, un Supin, & c'est cette opinion qu'embrasse M. Beauzée, tandis qu'il est participe passif dans je *suis aimé*.

Ainsi ce mot est tout à la fois Participe, Supin, Gérondif, ou Adjectif; tandis que, selon les uns, il vient du Supin; & que, selon d'autres, il n'en vient pas.

Il ne sauroit être tout cela : comment se décider entre ces divers Auteurs, si oposés, & tous distingués, tous au fait de leur Langue, tous ayant aprofondi les Principes généraux du Langage ?

Nous n'avons qu'un moyen pour réussir dans cette recherche; & c'est celui que nous avons déja employé à l'égard du Participe en *ant* : c'est de bannir tout mot qui n'éclaircit point la chose ; & de remonter à des principes plus généraux encore que ceux que ces Savans ont pris pour guide.

Ils sont tous partis de l'idée que les Participes étoient nés des Verbes : comme ils leur sont antérieurs, ainsi que nous le démontrerons, on ne pouvoit parvenir à la vraie solution de cette question embarrassante.

Essayons de faire mieux.

§. 4.

Observations préliminaires.

Mais afin de réussir dans cette recherche, faisons ici quelques remarques

préliminaires : elles pourront répandre du jour ſur cette queſtion, & en amener la ſolution d'une maniére auſſi ſimple que naturelle.

1°. M. BEAUZÉE a très-bien prouvé que les Adjectifs-verbaux qui ſuivent le Verbe *j'ai*, comme *aimé* dans *j'ai aimé*, ne ſont pas des Gérondifs, c'eſt-à-dire, qu'ils ne déſignent pas des circonſtances de tems : il eſt, en effet, très-étonnant que MM. de Port-Royal ſoient tombés dans une mépriſe de cette nature mais la Grammaire Générale n'étoit alors qu'au berceau, & cette mépriſe prouve combien on étoit encore éloigné dans ce tems-là des vrais principes de la parole.

2°. M. du Marſais, en faiſant de ces mots un Nom abſtrait pris dans un ſens actif, ne nous en donne pas la vraie idée : il s'en écarte cependant beaucoup moins : car il en explique le matériel par comparaiſon ; parce qu'on peut dire que ces Adjectifs-verbaux déſignent une choſe qu'on a, de la même maniere que feroit un Nom ; ces phraſes *j'ai aimé*, *j'ai fait*, paroiſſant relatives à celle-ci, *j'ai un habit*, *j'ai un fils*.

3°. M. Beauzée a donc pu, d'après ce principe, prendre ce Nom abſtrait-actif pour un Supin, parce que ces adjectifs-verbaux *aimé*, *loué*, ſe rendent en Latin par un mot parfaitement ſemblable, pour la forme, aux Supins des Latins : car *j'ai loué*, ſe diſoit en Latin *habeo* LAUDATUM : *j'ai aimé*, *habeo* AMATUM : or *laudatum*, *amatum*, conſidérés ſeuls, ſont ce que les Latins apellerent *Supin*.

Malgré cela, je ne puis me réſoudre à regarder ces adjectifs-verbaux ni comme des Noms, même dans le ſens le plus abſtrait & le moins abſolu ; l'idée de Nom étant contradictoire avec celle d'Adjectif : ni comme des Supins ; 1°. parce que dans *habeo laudatum*, *habeo amatum* ; *laudatum*, *amatum* peuvent être conſidérés comme de vrais adjectifs au genre neutre & qui s'accordent avec le Subſtantif *negotium*, ou avec ID, ce qui eſt parfaitement conforme au génie de la Langue Latine : ainſi *habeo laudatum* eſt pour *habeo* negotium, *habeo* id negotium, ou *habeo* id *laudatum*, j'ai choſe louée.

2°. Parce que lors même qu'on auroit raiſon de voir des *Supins* dans ces phraſes Latines, il ſeroit très-inutile de vouloir expliquer par ce Nom les phraſes Françoiſes dont il s'agit ; puiſque les *Supins* ſont des cas, & que nous n'en avons point en François ; & que leur Nom ayant été inventé pour rendre raiſon d'une formule Latine, ne peut ſervir à expliquer une formule Françoiſe.

Ajoutons que le Verbe J'AI n'eſt ici que par contre-coup, & comme

formule elliptique, au lieu de *je ſuis ayant*, & qu'il en eſt de même du mot *aimé*, qui eſt ici au lieu de *été aimant*; enſorte que *j'ai aimé* correſpond à cette phraſe entiere, *je ſuis ayant été aimant.*

Mais il eſt évident qu'*ayant* eſt dépouillé ici de toute idée de poſſeſſion, & qu'il eſt impoſſible de lui ſubſtituer le mot POSSEDANT. On ne peut dire *je ſuis poſſédant été aimant*: tandis que dans ces phraſes *j'ai une montre*, *j'ai une maiſon*, ou dans celles-ci, *je ſuis ayant une montre*, *une maiſon*, on rendra très-bien ce mot *ayant* par le Verbe *poſſéder*: en diſant *je ſuis* POSSEDANT *une montre*, *une maiſon.*

J'ai, ne déſigne donc ici qu'un ſimple changement d'état, enſorte qu'il occupe la place du Verbe *être*, le ſeul qui par lui-même déſigne toute idée d'*état*: en effet, J'AI ÉTÉ, eſt pour *je ſuis été*; J'AI ÉTÉ *aimé*, pour *je ſuis été aimé*: maniere propre & primitive d'exprimer ces idées, qui ſubſiſte encore chez les Italiens & les Allemands, & dans diverſes Provinces où l'on parle François: ainſi les Italiens diſent:

Io SONO *ſtato*, je ſuis été; là où nous diſons, *j'ai été.*

Io SARO *ſtato*, je ſerai été; là où nous diſons, *j'aurai été.*

Les Allemands diſent tout de même:

Ich BIN *geweſen*, je ſuis été.

Les enfans diront, *je ſuis été*, plutôt que *j'ai été.*

Nous ne ſaurions donc expliquer ces formules où l'Adjectif-verbal eſt employé avec *j'ai*, ſans remonter à leur origine & ſans les analyſer avec la plus grande exactitude: mais nous parviendrons ſûrement par-là à des idées exactes & lumineuſes, propres à répandre du jour, non-ſeulement ſur cette portion de notre Langue, mais auſſi ſur les autres Langues, ſans en excepter les Supins des Latins, & le Grec qui ne les connoît pas.

§. 5.

Du Participe ou Adjectif-verbal joint au verbe ÊTRE.

Nous avons vu que les Participes peignent les divers états dont on eſt ſuſceptible par l'effet des facultés relatives aux actions.

Mais relativement aux actions, on éprouve deux ſituations très-différentes: car l'on agit ſoi-même, ou l'on éprouve les effets de l'action d'un

autre. Dans la premiere de ces situations l'on est *Acteur*, & l'on fait éprouver à un autre les effets de son action. Dans la seconde, l'on est l'*Objet* sur lequel porte l'action d'un autre, & l'on en éprouve les effets.

C'est ce qu'on apelle *état* ACTIF & *état* PASSIF.

Ici l'on s'est partagé : les uns ont cru qu'il n'y avoit point de milieu entre ces deux états ; que tout étoit action & passion : d'autres ont cru qu'il y avoit un état moyen entre ces deux ; cet état où l'on fait abstraction de la puissance active & du sujet passif ; l'*acte* considéré en lui-même sans aucun raport soit à la puissance qui l'a produit, soit au sujet sur qui est tombée l'opération de cette puissance.

Cette remarque est très-juste : mais l'acte considéré sous ce point de vue, ne donne lieu à aucune formule particuliere dans les Langues : ou l'acte n'est point considéré en lui-même ; ou s'il est considéré en lui-même sans aucun raport à l'action, il se range dans la classe des simples adjectifs : comme lorsqu'on dit *un Tableau* PEINT, *une Fille* FAITE, *une Maison* BÂTIE.

Aussi verrons-nous que cette observation est inutile pour expliquer la formule où l'adjectif verbal est joint au verbe AVOIR, motif cependant pour lequel on y avoit recours.

En effet, tous les Tableaux de la Parole se réduisent à ces trois :

Tableau énonciatif, qui désigne les qualités, ou tout ce qui est indépendant des actions & de leurs effets.

Tableau actif, qui peint une action ou des puissances actives.

Tableau passif, qui peint les effets d'une action ou l'objet sur lequel la puissance active fait impression.

Il n'y en a pas d'une quatriéme espéce.

Dans l'état, soit actif, soit passif, l'action ou ses effets peuvent être présens, passés ou futurs. De-là trois espéces de Participes, les *présens*, les *passés* & les *futurs*.

Il ne s'agit ici que des présens qui s'associent au Verbe *Être*, & des passés qui s'associent au Verbe *Avoir*.

En effet, si nous nous représentons comme *agissant*, nous employons le Verbe ÊTRE.

Je suis faisant.	Je suis lisant.
J'étois faisant.	J'étois lisant.
Je fus faisant.	Je fus lisant.
Je serai faisant.	Je serai lisant.
&c.	&c.

Et si nous nous représentons comme hors de l'état d'agir, nous nous servons du Verbe Avoir.

J'ai fait.	J'ai lu
J'avois fait.	J'avois lu.
J'eus fait.	J'eus lu.
J'aurai fait.	J'aurai lu.
&c.	&c.

D'un autre côté, l'objet qui éprouve l'effet d'une action, l'éprouve actuellement, ou l'a éprouvée : c'est ici où l'on peut dire qu'il n'y a point d'intermédiaire sensible & dont on puisse tenir compte par une formule particuliere. Car tout objet qui est parvenu au point où on vouloit le porter, & qui n'éprouve plus l'effet de quelque action parce qu'on l'a mis dans l'état où l'on vouloit qu'il fût, peut se rendre par un passif passé.

Ainsi tandis qu'une personne est aimée, elle peut dire *on m'aime* : quand elle cesse d'être aimée, elle peut dire *on m'a aimée.*

Quand on peint une personne, elle peut dire *on me peint*: quand on l'a peinte, elle peut dire *on m'a peinte.*

Ici les Langues renferment une équivoque ; car en rendant ces deux phrases par le passif, on peut les rendre dans un certain sens par la même formule, par la formule *je suis peinte.* En effet, si on envisage *peinte* comme un état qu'on éprouve actuellement, *je suis peinte* est relatif à *on me peint* : & si l'on considere ce mot *peinte* comme représentant une qualité qu'on a acquise par l'effet d'une action étrangere, on peut dire encore *je suis peinte*, c'est-à-dire *j'existe en Tableau* ; expression où l'on fait abstraction totale de l'idée d'action : mais cette équivoque n'a aucune suite fâcheuse, parce que le sens la redresse, qu'elle n'a pas lieu dans les autres cas, & qu'on peut la corriger par le passé, relativement au dernier sens, en disant *j'ai été* au lieu de *je suis.*

Nous pouvons donc apeller,

Faisant, un Participe présent actif.

Fait, un Participe présent passif.

Et tandis que l'on dira comme ci-dessus,	On dira au passif présent,
Je suis faisant.	Je suis fait.
J'étois faisant.	J'étois fait.
Je fus faisant.	Je fus fait.
Je serai faisant.	Je serai fait.

Les Latins auroient deux façons d'exprimer cette formule *je ſuis fait*, ſuivant qu'elle ſeroit analogue à ces expreſſions *on me fait* & *on m'a fait*; *on me fait* ſe rendroit par FIO; *on m'a fait*, par FACTUS SUM.

Legor ſignifiera *on me lit*, ou *je ſuis lu.*

Sum lectus, je ſuis lu, ou *on m'a lu.*

Ces participes préſens deviendront des participes paſſés en ſe joignant tous les deux au participe paſſé du Verbe Être, *ayant été*: ainſi,

Ayant été faiſant, ſera le participe paſſé actif.

Ayant été fait, ſera le participe paſſé paſſif.

Et l'on dira :

Je ſuis ayant été faiſant.	Je ſuis ayant été fait.
J'étois ayant été faiſant.	J'étois ayant été fait.
Je fus ayant été faiſant.	Je fus ayant été fait.
Je ſerai ayant été faiſant.	Je ſerai ayant été fait.

Ces formules ſont longues & monotones: on les abrégera donc, & on trouvera même moyen de les varier, comme nous allons le voir.

§. 6.

Comment le Participe paſſé actif s'ellipſe.

Nous verrons bien-tôt que toutes les formules compoſées primitivement d'un participe actif, s'ellipſent, & nous en indiquerons les motifs.

Ce qui eſt très-certain, c'eſt que le participe paſſé actif joint au Verbe *je ſuis*, comme dans cette phraſe, *je ſuis ayant été faiſant*, s'ellipſe en celle-ci, *j'ai fait*: tandis que ſon correſpondant *je ſuis ayant été fait*, s'ellipſe en celle-ci, *j'ai été fait.*

Voilà donc deux phraſes elliptiques, l'une active, l'autre paſſive, énoncées par le participe préſent paſſif FAIT, comme ſi ces deux phraſes étoient paſſives, & au préſent.

Le ſecond de ces FAIT eſt inconteſtablement le participe paſſif & au paſſé, à cauſe de *j'ai été*, qui eſt un paſſé.

Mais le premier de ces FAIT, *j'ai fait*, qu'eſt-il ? Eſt-il un participe ou n'en eſt il pas un ? S'il en eſt un, de quelle eſpéce eſt-il ? eſt-il actif ? eſt-il paſſif ? eſt-il tout cela à la fois ? S'il n'en eſt pas un, dans quelle claſſe de mots faudra-t-il le ranger ? C'eſt-là la grande difficulté à réſoudre.

§. 7.

De l'Adjectif-verbal joint au Verbe j'ai.

Afin d'être en état de décider de quelle nature eſt cette formule, *j'ai fait*, & de pouvoir aſſigner une place entre les Parties du Diſcours à cet adjectif-verbal qui accompagne le Verbe *avoir*, nous devons commencer par analyſer les idées que renferme une pareille formule.

Lorſqu'après le Verbe *j'ai*, nous mettons un adjectif-verbal comme *lu*, *écrit*, *fait*, &c. nous donnons à connoître toutes ces choſes :

1°. Qu'il exiſte un Objet dans un tel état.

2°. Qu'il n'exiſte dans cet état que depuis peu.

3°. Qu'il vient d'y être mis par *moi* qui parle.

Idées eſſentielles qu'il ne faut point perdre de vue ſi l'on veut avoir une idée nette & diſtincte de ces formules, qui paroiſſent ſe refuſer à toute analyſe.

Ainſi de quelque maniere qu'on tourne ces formules, ſoit qu'on regarde *j'ai* comme déſignant la poſſeſſion, ſoit qu'on l'enviſage comme déſignant un ſimple état d'exiſtence, l'adjectif-verbal ſera toujours un paſſif, parce qu'il déſignera conſtamment une choſe qui a été faite par le ſujet de la phraſe.

Si, par exemple, on veut que *j'ai*, ſignifie je poſſéde, *j'ai lu* ſignifiera néceſſairement *je poſſede lu*, c'eſt-à-dire je *poſſede cela lu par moi.*

J'ai écrit, c'eſt-à-dire je poſſéde une choſe écrite par moi.

J'ai bâti, c'eſt-à-dire je poſſéde une choſe bâtie par moi.

Si l'on aime mieux rendre *j'ai* par l'idée d'exiſtence, il ſignifiera qu'on exiſte avec la qualité d'avoir fait telle action.

J'ai écrit, c'eſt-à-dire, je viens de faire que telle choſe a été écrite par moi.

J'ai bâti, c'eſt-à dire, je viens de faire que telle choſe a été bâtie par moi.

De quelque maniere qu'on analyſe ces phraſes, on aura toujours les mêmes réſultats.

Ainſi, tandis que cet adjectif-verbal eſt un participe préſent paſſif avec le Verbe Etre, comme dans *je ſuis écrit*, *je ſuis bâti*, il eſt un participe paſſé paſſif elliptique avec le Verbe *avoir*, comme dans *j'ai écrit*.

Mais comment un participe paſſif a-t-il pris la place d'un participe actif? car

car la phrase à abréger étoit composée du participe passé actif, comme dans *je suis ayant été écrivant*, *je suis ayant été bâtissant.*

Rien de plus simple : on ne peut avoir été faisant, qu'une chose n'ait été faite : ainsi, dire qu'une chose a été faite par soi, ou qu'on a été faisant une chose, c'est toujours la même idée : mais si cela étoit différent quant au sens, il ne l'étoit point relativement à la briéveté si nécessaire pour le Discours : aussi a-t-on préferé ici, sans balancer, la formule elliptique à l'autre.

On y parvint encore fort aisément. *Je suis ayant* fut changé comme tout Participe semblable, en *j'ai* ; car *j'ai* n'est autre chose que *je suis ayant.* On eut alors cette formule : *j'ai été faisant.*

Cette formule étoit encore trop longue : on substitua *fait*, Participe passé passif, au Participe passé actif, & on eut, *j'ai fait*, qui disoit la même chose, & qui avoit outre cela l'avantage d'être infiniment moins monotone ; ayant d'ailleurs tout le piquant de l'ellipse & l'agréable d'un juste mêlange de l'Actif avec le Passif.

Si maintenant on veut apeller le mot qui constitue cette formule elliptique, *Nom*, *Gérondif*, *Supin ou Participe*, peu importe ; ce qui importoit, c'étoit de l'analyser, d'en donner une idée nette, claire, déterminée, de fixer l'analogie qui régnoit entre ces diverses formules.

C'est au Lecteur à voir si nous avons réussi ; la chose est sûre s'il a saisi nos vues, & si elles le satisfont.

§. 8.

Pourquoi ce Participe elliptique ne se décline pas toujours.

Tout Participe se décline quand il est dans son état naturel, puisqu'il est de l'essence du Participe d'être Adjectif, ce qui le fait apeller Adjectif-verbal ; & que tout Adjectif se décline.

C'est ainsi qu'on dit, *je suis* AIMÉ, & *je suis* AIMÉE, tout comme on dit, *je suis bon*, & *je suis bonne.*

Mais de ce qu'ils ne se déclinent pas dans certaines occasions, il ne s'ensuit pas qu'alors ils ne sont plus participes, & qu'ils sont une espéce de mots différens : mais seulement qu'ils ne sont pas dans le cas d'être déclinés, parce qu'ils ne sont unis à aucun Nom, condition sans laquelle ils ne sont point susceptibles de genre. C'est ainsi que *bon* n'en est pas moins un Adjectif, quoiqu'il ne se raporte à aucun Nom, & qu'on ne puisse pas dire qu'il est au

genre masculin, dans cette phrase, *il est bon de faire cela* : car *il*, n'est point considéré ici comme Nom; & s'il y en avoit un, ce seroit plutôt celui de chose qui est féminin; & que les Latins rendoient par le Neutre, qui n'est autre chose que l'Adjectif indépendamment d'aucun genre.

Nous avons déja vû, que le participe actif en *ant* ne se décline point, lorsqu'il est employé comme circonstantiel, quoiqu'il ne cesse pas d'être participe; mais parce qu'il est considéré comme n'étant pas qualificatif dans ce moment, comme ne se raportant pas au Nom qui fait le sujet du Tableau.

Il en est de même pour le participe elliptique précedé du Verbe *j'ai*: car il est si fort détaché de tout Nom, qu'il est impossible qu'on lui assigne un genre, masculin ni féminin : en effet, en disant, *j'ai écrit*, *j'ai lu*, indique-t-on un Nom avec lequel pussent s'accorder *écrit*, *lu ?*

Aussi, dès qu'on nomme un objet auquel ils peuvent se raporter, aussitôt on les fait accorder entr'eux pour le genre. Ainsi on dira : *les lettres que je vous ai* ÉCRITES, *les personnes que vous avez* CONSULTÉES, *les robes que je vous ai* ENVOYÉES, parce qu'on voit manifestement que ce qu'on a *écrit*, ce sont les *lettres* dont on parle : que ces *personnes* sont celles qui ont été consultées; & ces *robes*, celles qui ont été envoyées.

C'est par la même raison que l'on dit, comme dans la Chanson, *je l'ai* PERDUE, *ma bien-aimée*; *je vous l'ai* RENVOYÉE, *cette lettre que vous m'aviez* DEMANDÉE; parce qu'on voit dans toutes ces phrases le nom auquel se raporte le Participe.

Et si nous disons, *j'ai* ECRIT *ces lettres*, & non, *j'ai* ECRITES *ces lettres*, ce n'est point parce qu'*ecrit* n'est pas un Participe, mais parce que lorsqu'on le prononce il n'y a encore aucun nom avec lequel on puisse le faire accorder; c'est comme si l'on disoit simplement *j'ai ecrit* : car alors il est impossible de mettre *écrit* au féminin plutôt qu'au masculin, ou au masculin plutôt qu'au féminin. Ainsi on le laisse tel qu'il est en lui-même.

Cependant, dira-t-on, vous ajoutez tout de suite un nom féminin : cela est vrai, mais ce nom n'est plus considéré comme le mot auquel se raporte l'Adjectif-verbal déja prononcé : celui-ci s'est incorporé avec *j'ai,* d'une maniere si étroite, qu'ils semblent ne présenter qu'un seul mot; ce qui est si vrai, qu'il n'est aucun Grammairien qui ne fasse regarder *j'ai écrit* comme un tems du Verbe *écrire.*

Cette formule si embarrassante tient donc uniquement à l'illusion qu'on se fait en la prononçant, & à l'égalité qu'on met entre ces phrases, *j'ai aimé*,

j'ai écrit, & ces même phrases suivies d'un nom, comme *j'ai aimé cette personne*, *j'ai écrit* cette lettre. Ainsi l'on auroit pu, sans blesser les régles de la Grammaire, dire, *j'ai aimée cette personne*, comme font les Italiens, pour qui il est indifférent dans ces occasions de faire accorder ou non le Participe avec le nom suivant, tout comme nous le faisons accorder avec celui qui le précéde : ils disent, par exemple, *io ho* PERDUTE *queste lettere*, j'ai PERDUES ces lettres ; & *io ho* PERDUTO *queste lettere*, j'ai perdu ces lettres.

Aussi ferions-nous ces Participes du même genre que leur Nom, si nous mettions ce Nom avant eux, & après *j'ai* : j'ai ces lettres PERDUES : j'ai ces personnes AIMÉES : j'ai ces robes ACHETÉES.

Mais pourquoi préférons-nous une tournure qui paroît contre toutes les régles, à cette premiere tournure où tout est dans l'ordre ? Par une raison très-simple : c'est qu'en disant *jai* ces lettres *perdues*, on peut croire que je posséde des lettres qui ont été perdues par d'autres : au lieu qu'en disant *j'ai* PERDU *ces lettres*, il n'y a plus d'équivoque : c'est moi qui ai perdu, & non qui ai trouvé ce qui avoit été perdu : en vertu de ce que cette ellipse, comme nous l'avons vû, emporte avec soi que ce qui a été fait, a été fait par la personne même qui est le sujet de la phrase.

Et c'est une régle constante, dans toutes les Langues, quoique peu connue cependant, mais qu'il ne faut jamais perdre de vue, qu'un mot placé entre deux autres & qui devroit naturellement s'accorder avec le dernier, s'en détache pour s'incorporer en quelque façon avec le premier, dès qu'il en résulte plus de clarté, ou simplement plus de concision, sans nuire à la clarté nécessaire à la phrase.

§. 9.

Le Participe Passif employé comme circonstantiel, & comme un simple Adjectif.

Nous avons déjà vû que le Participe actif s'employoit non-seulement dans son sens le plus étroit, mais encore dans deux autres sens analogues à celui-là ; 1°. pour désigner quelque circonstance, & 2°. pour désigner une simple qualité ; sans cesser d'être le même mot, parce que chacun de ces sens découle nécessairement du sens propre que présente ce Participe.

Mais si l'on n'a pas été pleinement convaincu de cette vérité, on le sera sans doute dès qu'on s'apercevra que la même chose a exactement lieu

pour le Participe Passif; & qu'outre son sens propre, il s'employe encore comme circonstance & comme une qualité pure & simple.

C'est ainsi que ces formules *ce* CONSIDÉRÉ, *tout mûrement* PESÉ, *ces choses* DITES, expriment de simples circonstances, ou sont autant de circonstantiels, & n'en sont pas moins des participes; puisque c'est comme si l'on disoit, *cela ayant été* considéré; tout *étant* mûrement pesé; ces choses *ayant été* dites.

C'est ainsi qu'on dit encore; *un homme* CHÉRI, *un Roi* ADORÉ, *une chose* IMPRÉVUE, *une Fille* FAITE; qui sont autant de Participes: mais qui paroissent ici dénués de toute valeur de participe, pour ne revêtir que celle du simple adjectif.



CHAPITRE VII.

DES PARTICIPES ELLIPTIQUES,

OU

DES VERBES DIFFÉRENS DU VERBE ÊTRE

SUITE DE LA SIXIÉME PARTIE DU DISCOURS

ARTICLE PREMIER.

Nécessité de cette espéce de mots ; & comment ils ont lieu.

§. I.

Difficultés qu'offre cet objet, & leur source.

De même qu'une perspective est plus difficile à saisir, à proportion que l'horison devient plus vaste, & présente un plus grand nombre d'objets, ainsi à mesure que nous avançons dans la carriere, nous voyons les difficultés augmenter : les objets, plus nombreux & plus compliqués, donnent plus de peine à classer ; il est beaucoup moins aisé de saisir leur ensemble.

Déjà, les Articles & les Pronoms avoient présenté plus d'épines que les Noms : les Participes ont renchéri sur tous : & nous n'en sommes délivrés, que pour retomber dans cette immensité de discussions minucieuses & abstraites que traîne à sa suite cette espèce de mots qu'on a apellés jusques-ici VERBES ; qu'on a réuni ainsi sous une même dénomination avec ÊTRE, le seul Verbe qui puisse exister ; & que nous n'envisageons que comme des Participes elliptiques, parce qu'ils tirent toute leur énergie de la réunion du Participe avec le Verbe *Être*, dont ils ne sont que l'abrégé.

Les difficultés en sont d'autant plus grandes, que l'origine de cette espèce de mots semble se perdre dans la nuit des tems ; que leur influence est immense ; que leurs effets se font sentir avec la plus grande force ; que leurs dévelopemens sont très-nombreux.

En conſidérant la place diſtinguée que ces mots occupent dans le Diſcours, on a cru qu'ils en étoient une Partie diſtincte de toute autre ; mais on ſe trompoit : & en s'égarant dès le premier pas, on dut néceſſairement s'en former de fauſſes idées; car on étoit entre ce qu'on croyoit évident, & la Nature qui faiſoit ſentir le contraire ; tandis que les détails, effrayans par leur complication & par leur obſcurité, n'offroient qu'une Nomenclature ſéche & rebutante, d'autant plus pénible, qu'elle varie dans chaque Langue, & ſemble n'être qu'une ſuite de l'uſage. Or rien de moins ſatisfaiſant & de plus difficile à retenir, que ce dont on ne ſauroit ſe rendre raiſon.

Il eſt cependant très-fâcheux que cette portion de la Grammaire renferme tant de difficultés : car elle produit les plus grands effets par ſa belle fécondité, & par l'art avec lequel elle ſe prête à tous les beſoins de la Parole, pour peindre les parties ſucceſſives dont eſt compoſée l'exiſtence.

L'on peut dire qu'elle eſt le plus noble effort du langage, comme elle en eſt l'objet le plus compliqué.

Il n'eſt plus queſtion ici de ſimples Noms, de ſimples actions, ou de la peinture d'un objet qu'on a ſous les yeux : il s'agit de meſurer l'exiſtence, de peindre les diverſes Parties de la durée des Êtres, de parcourir la ſucceſſion des Tems, de les comparer entr'eux comme s'ils étoient préſens, de les rapeller tous ſans en confondre aucun, en obſervant leurs diſtances avec la même exactitude qu'on connoît celles des Êtres qui tombent ſous les ſens : de ſe dédommager par la contemplation des ſiécles, de ce qu'on ne vit que dans un ſeul, comme on ſe dédommage par la vue de ce qu'on n'eſt que dans un point.

Nous en avons déja vû, à la vérité, quelques traits en parlant du Verbe ÊTRE ; mais on peut dire que par ſa réunion avec les Participes, il a acquis à cet égard un dégré de force, & une étendue qu'il n'auroit jamais eue ſeul, en même tems que le Langage acquiert par-là une harmonie & une variété auſſi agréable qu'énergique ; & qui augmentent infiniment l'éclat & la rapidité des Tableaux de nos idées.

Ainſi, deux forces réunies produiſent des effets étonnans, dont elles auroient été incapables ſi elles euſſent agi ſéparément. Ceux qui les premiers unirent les Participes & le Verbe Être, n'agirent peut-être pas préciſément par une ſuite de cette conſidération; mais ils ſuivirent en cela la Nature, qui les portoit d'elle-même à l'obſervation de ce principe, comme elle les y

avoit déjà portés l'égard de quelques autres Parties du Discours, mais avec bien moins d'appareil & de magnificence.

Ce sont en effet de vraies richesses pour les Hommes, que les Tableaux qui résultent de cette facilité avec laquelle ils peignent tous les Tems, ceux qui ne sont pas encore, comme ceux qui n'existent plus que dans leur souvenir, & par lesquels ils peuvent rendre compte de tous leurs procédés passés & régler l'ordre de tous ceux dont ils ont à s'occuper.

Tâchons donc de nous former de ce beau méchanisme, des idées aussi nettes & aussi exactes qu'il nous sera possible; c'est alors que nous connoîtrons tout le secret du Langage, & que nous pourrons juger du génie des Nations, par la maniere dont elles auront le plus aproché de la perfection à cet égard.

§. 2.

Nécessité de réunir en un seul Nom les Participes & le Verbe.

Nous avons déjà vû dans notre Chapitre cinquiéme que le Verbe est cette Partie du Discours, qui sert à unir entr'eux les Mots qui désignent un objet, & ceux qui désignent ses qualités; que ce Verbe s'apelle EST; que celui-ci remplissant tout l'objet de cette Partie du Discours, il devoit être unique, & qu'il ne pouvoit pas même y en avoir d'autres, celui-là étant donné par la Nature elle-même.

Toutes les Langues cependant sont remplies de Verbes de toutes espéces; Verbes actifs, Verbes passifs, Verbes neutres, Verbes déponens, Verbes réguliers, Verbes irréguliers, Verbes défectueux, &c.

Serions-nous donc en contradiction avec toutes les Langues? ou ceux qui ont donné le nom de Verbes aux mots dont il s'agit, & qui ont été aussi-tôt obligés de faire du Verbe *Être* une Classe absolument séparée des autres, ne nous induiroient-ils pas en erreur, en mettant au rang des Verbes, des mots qui ne le sont point eux-mêmes, & qui ne le devinrent que par leur réunion avec le Verbe Être?

C'est ce dont nous n'aurons pas de peine à nous assurer en remontant à l'origine des mots que nous avons apellés *Elliptiques*, c'est-à-dire, mots qui réunissent en eux la valeur de plusieurs Parties du Discours.

Nous en avons déjà vu sur presque toutes ces espéces de mots, principalement au sujet des Articles & des Pronoms.

Leur objet est de rendre le Discours plus concis, plus nerveux, moins monotone; en faisant disparoître dans un grand nombre d'occasions des mots qui reviennent sans cesse dans le Langage, & dont la répétition trop fréquente, produiroit nécessairement de très-mauvais effets & allongeroit inutilement le Discours.

Mais si l'on dut recourir dans quelqu'occasion à des expressions elliptiques, ce fut très-certainement par raport au Verbe.

Il revenoit continuellement dans le Discours, & à chaque pensée, à chaque phrase, à chaque Tableau, aux Actifs & Passifs, comme aux énonciatifs.

Rien ne pouvoit être plus insipide que ces EST, perpétuellement répetés; sur-tout quand ils étoient joints aux Participes, comme dans ces Phrases, *il* EST *dormant*, *il* EST *agissant*, &c. Combien de fois ne revient-il pas dans le discours suivant ?

» O mon fils! de ce nom, je SUIS encore *osant* ÊTRE vous *nommant*; » SOYEZ *souffrant* cette tendresse, & SOYEZ *pardonnant* aux larmes que SONT » *m'arrachant* pour vous des allarmes qui SONT trop justes. Loin du Trône » nourri, de ce fatal honneur hélas! vous ÊTES *ignorant* le charme empoi- » sonneur..... SOYEZ *promettant*, sur ce livre & devant ces témoins, que Dieu » SERA toujours le premier de vos soins; que sévere aux méchans, & des bons » le réfuge, entre le pauvre & vous, vous SEREZ *prenant* Dieu pour Juge; » ÉTANT *souvenant*, mon fils, que caché sous le lin, comme eux, vous FUTES » pauvre, & comme eux vous FUTES orphelin ».

Ce langage nous choque, sans doute, il nous paroît souverainement ridicule: il est du moins trop long & trop monotone; on chercha donc un moyen propre à rendre à cet égard le Discours plus coulant & plus concis, en faisant disparoître le Verbe dans la plûpart de ces occasions; mais en le faisant disparoître à propos, & sans que sa supression troublât le sens du Discours & la beauté du Tableau.

On y parvint à l'égard de ces Tableaux actifs d'une maniere très-simple; en substituant au Verbe & au Participe le nom même de l'action qu'il indique, & en plaçant ce nom à la suite du Pronom, comme si nous disions; *vous*, *marche*; *vous*, *offre*; *vous*, *montre*: pour dire, *vous* êtes dans cet état qu'on apelle *offre*, dans celui qu'on apelle *montre*.

C'est ainsi que nous disons: *Je marche*, *il marche*; *j'offre*, *il offre*; *je montre*, *il montre*: comme nous disons, *une marche*, *une offre*, *une montre*.

De

De cette maniere, les Noms, ces Noms racines de tous les mots, & d'où nous avons déjà vu que vinrent les Adjectifs & les Pronoms, devinrent également des *Verbes actifs* en s'associant avec les Pronoms.

Ils furent des VERBES, parce qu'ils représentoient le Verbe *Être*; ils furent actifs, parce qu'ils peignoient un Être agissant, ou son action.

Cette ellipse étoit très-naturelle, & ne donnoit point de peine à saisir; on voyoit sans effort que la personne désignée, n'étoit pas l'action même par laquelle on la qualifioit; qu'on vouloit donc simplement la représenter comme existant actuellement dans l'état actif dont résultoit cette action.

Cette ellipse étoit belle & hardie, quoiqu'elle fût d'une simplicité extrême: mais plus elle étoit simple, & plus elle ennoblissoit le Discours, & le rendoit énergique.

Telle fut l'origine des Verbes actifs; de ces Verbes qui occupent un rang si distingué & si important dans les Tableaux des idées, qui donnent une si grande peine à retenir lorsqu'on ne peut pas les raporter à quelque nom connu, & dont la source perdue dans la nuit des tems, faisoit croire qu'ils étoient absolument l'effet du hasard.

Par leur moyen, le Discours purgé de ses EST trop fréquens & de ces Participes qui y répandoient une langueur insuportable, acquiert un éclat très-supérieur à celui qu'il offroit: les tableaux de nos idées en sont plus nets, & infiniment plus vifs. Qu'on en juge par le Discours que nous avons donné plus haut pour exemple, & qui se change aussi-tôt en ces beaux vers:

» O mon fils! de ce nom j'OSE encor vous NOMMER;
» SOUFFREZ cette tendresse, & PARDONNEZ aux larmes
» Que M'ARRACHENT pour vous de trop justes allarmes.
» Loin du Trône nourri, de ce fatal honneur
» Hélas! vous IGNOREZ le charme empoisonneur...
» PROMETTEZ sur ce livre & devant ces témoins,
» Que Dieu sera toujours le premier de vos soins;
» Que sévere aux méchans, & des bons le réfuge,
» Entre le Pauvre & vous, vous PRENDREZ Dieu pour Juge;
» Vous souvenant, mon Fils, que caché sous le lin,
» Comme eux vous fûtes pauvre, & comme eux orphelin (1).

(1) Athalie, Trag. Act. IV. Sc. III.

§. 3.

Tout Verbe actif est elliptique & vient d'un Nom.

Il n'existe aucun Verbe elliptique qui ne dérive d'un Nom ; & il n'existe peut-être aucune racine primitive qui n'ait servi à figurer comme Verbe, ainsi qu'elle figuroit déja comme Nom. Tels sont ces mots Orientaux :

AVAL, Deuil & mener deuil.
ADAM, Rouge & rougir.
OR, Lumiere & éclairer.
AIB, Haine & haïr.
LEM, Aliment & s'alimenter.
LEG, Lecture & lire.

Il en est de même dans les Langues de l'Occident, anciennes & modernes. La Langue Angloise qui a suprimé presque toujours les terminaisons des Verbes, est admirable pour fournir des exemples à cet égard. Tout Nom y devient Verbe : tels sont ceux-ci :

SORROW, Tristesse & être triste.
RED, Rouge ; & REDDEN, rougir.
LIGHT, Lumiere & éclairer.
DOG, Chien, & épier ou suivre à la piste comme le chien.
HAND, La main, & donner de main en main.
HAP, Accident, hasard, & arriver par hasard.
MAIM, Mutilation & mutiler.
TAX, Taxe & taxer.

Toutes les Langues qui descendent, comme l'Anglois, de l'ancien Theuton, ou du Celto-Scythe, telles que la Langue des Goths, le Suédois, le Belge ou Flamand & Hollandois, & le Germain ou Allemand haut & bas, forment également leurs Verbes sur les Noms. Il est vrai que la plûpart de celles-ci distinguent les premiers par la terminaison *ain*, *ein*, *en*, qui leur est commune avec les Grecs : mais c'est une preuve qu'ils viennent des Noms, puisqu'ils sont plus composés.

Nous avons aussi en François un grand nombre de Verbes parfaitement semblables aux Noms dont ils dérivent : tels ceux-ci :

Vol & voler.	Marche & marcher.
Coupe & couper.	Boucle & boucler.

Ces raports ont quelquefois éprouvé, à la vérité, des altérations très-considérables, tels que ceux-ci :

Saveur & ſavoir.	Sel & ſaler.
Vue & voir.	Main & manier.
Premier & primer.	Habit & habiller.
Prix & aprécier.	Faim & affamer.

Plus ſouvent encore, le Verbe n'a plus de Nom qui y correſponde, du moins dans le même ſens, dans notre Langue, comme dans les autres.

Eſſuyer & *tabler* ſont déjà bien éloignés de ſueur & de table. *Frotter* & *habiter*, d'où viennent *frottement* & *habitation*, ne viennent d'aucun Nom connu dans notre Langue.

§. 4.

Erreurs dans leſquelles on eſt tombé à cet égard.

Ceux qui ſe ſont imaginés que les Langues Orientales, & ſur-tout l'Hébreu, étoient fort pauvres, puiſqu'elles étoient obligées d'employer le même mot, tantôt comme Nom, tantôt comme Verbe, n'avoient donc pas réfléchi ſur la vraie origine du Langage : ils ne s'apercevoient pas qu'ils alloient déclarer pauvres toutes les Langues de l'Univers ; & que ce qu'il leur plaiſoit d'apeller diſette, étoient de vraies richeſſes ; les tréſors du Langage philoſophique, du ſentiment & du goût ; ceux de la Nature qui, avec le plus petit nombre d'élémens poſſibles, opere les effets les plus vaſtes & les plus variés : ſans compter qu'il étoit infiniment plus avantageux de déduire tous les mots poſſibles d'un petit nombre de racines, que s'il avoit fallu impoſer des noms différens à chaque objet, à chaque action, à chaque état.

On voit encore par-là combien on eut tort, lorſque claſſant par racines les mots des anciennes Langues, on mit les Verbes à la tête, dans la ſupoſition que ces Verbes étoient nés avant les Noms : ce qui étoit contraire au fait & à toute raiſon. C'étoit prendre la cauſe pour l'effet, & l'effet pour la cauſe ; ou pour mieux dire, c'étoit agir à l'aventure, comme des gens qui croyoient que les mots s'étoient formés par haſard & ſans autre cauſe déterminante que la néceſſité de parler. En effet, l'uſage d'une choſe ne ſauroit précéder ſon exiſtence ; on déſigna donc cette choſe avant que d'en faire uſage. Vouloir donner un nom à une action, ſans en avoir donné aux organes qui l'exécutent, & aux objets ſur leſquels elle ſe porte, ce ſeroit tenter l'impoſſible, ou vouloir inventer des mots vuides de ſens.

§. 5.

Les Verbes qui paroissent ne tenir à aucun Nom radical, viennent également d'un Nom : exemple tiré des Verbes BEL *ou* VEL *aller vîte*; & HUNT, *chasser.*

Il est vrai qu'on trouve souvent dans ces anciennes Langues, des Verbes auxquels ne répondent aucun nom : ce qui viendroit à l'apui de l'idée que cette classe de mots est antérieure aux Noms. Mais outre qu'on y trouve aussi des Noms sans aucun Verbe qui y corresponde, on peut être assuré que ces Verbes tirent leur origine des Noms qui existoient réellement dans la Langue même qui nous offre ces Verbes, au moment qu'ils s'y formerent ; mais qu'elle les laissa perdre ; ou plutôt, que les Auteurs qui ont écrit dans cette Langue, n'ayant pas eu occasion de nous les transmettre, ils semblent n'avoir jamais existé : & l'on peut être assuré de les trouver infailliblement dans les Langues analogues à celle-là, & encore subsistantes.

Il n'est en effet aucun Verbe Hébreu, dénué de son Nom primitif, dont on ne trouve la racine dans d'autres Langues, telles que l'Arabe ou les Langues Celtiques.

Il existe, par exemple, un Verbe Hébreu qui n'est lié à aucun Nom Hébreu aussi simple que lui, & dont il puisse être descendu ; ensorte qu'il paroît être sa propre racine; & ce qui est plus singulier, c'est qu'il réunit deux significations très-différentes, qui ne paroissent point faites pour exister dans le même mot, qui suposeroient ainsi deux racines très-différentes, & qui fortifieroient dans l'idée que les Mots Hébreux réunissent en eux les significations les moins analogues; & qu'on peut ainsi faire dire aux phrases qu'ils forment, tout ce qu'on veut.

Ce mot, c'est le Verbe בהל Bel, qu'on prononcera *bel*, *vel*, *fel*, comme on voudra, peu importe, & qui signifie :

1°. Troubler, effrayer, répandre la consternation.
2°. Se hâter, se précipiter, s'avancer avec la plus grande vîtesse.

Assurément, il n'est personne qui ne soit étonné de voir ces deux significations réunies sur un même mot; & aucun Lettré expert dans les Langues, qui ne soit prêt d'affirmer que ce Verbe est pur Hébreu; qu'il n'existe qu'en cette Langue; qu'il lui est tout au plus commun avec la Chaldéenne où

il ne paroît même que dans le second sens ; qu'il n'a aucune racine, & qu'on ne sauroit le comparer avec les mots d'aucune autre Langue ; qu'il seroit inutile sur-tout de lui chercher des parens dans celles de l'Occident, telles que le Grec, le Latin, le Theuton, &c.

Mais ouvrons les Dictionnaires, & nous trouverons des raports jusqu'ici inconnus, & qui ne l'étoient que parce qu'on ne les cherchoit pas: & nous verrons que le Verbe Hébreu *Bel*, avec ses deux significations, est tiré d'une racine commune aux autres Langues; & que de ces deux significations, la seconde doit marcher la premiere ; tandis que celle qu'on a toujours mise à la tête, n'est qu'un résultat de celle qu'on ne regardoit pas comme la principale : faute essentielle, mais dans laquelle tombent constamment nos Faiseurs de Dictionnaires, qui ne purent jamais décider en effet du rang des significations d'un mot, que par la maniere dont ces diverses significations étoient plus ou moins employées: ce qui étoit les classer presque toujours à rebours ou à contre-sens. Ne soyons donc pas étonnés s'ils se sont toujours perdus, & s'ils n'ont rien vu dans la comparaison des Langues.

Comparaisons étymologiques sur l'origine du Verbe Hébreu Bel.

Bel signifiant en Hébreu *aller vîte*, & pouvant se prononcer vel, tout comme bel, vient incontestablement de la même racine que ces mots Latins:

Vel-*ox*,	Vîte, qui va vîte.
Vel-*ocitas*,	Vîtesse.
Vel-*ites*,	Soldats armés à la légere, & qui, par conséquent, peuvent se transporter avec beaucoup de vélocité d'un lieu à un autre.

Il n'est pas moins certain que les Latins, pour en faire un Verbe, altérerent légerement le son de la voyelle, & en firent le Verbe & les mots suivans:

Vol-*o*	Voler, fendre l'air avec la plus grande vel-*ocité*; 2°. Passer vîte.
Vol-*ucris*,	Oiseau : 2°. Léger, vîte, qui semble voler.
Vol-*aticus*,	Volage.
Vol-*atilis*,	Qui vole, qui passe vîte.
Vol-*atus*,	Vol, volée, &c.

Ils en formerent une troisieme famille en le prononçant Fel, puis *Fl*; Famille qui comprend ces mots :

Floc-*cus*, Toute matiere légere que le vent emporte ; Floccon.
Floc-*ci-facio*, Comparer à un Floccon.
Floc-*ci-pendo*, Péser un Floccon : phrases proverbiales, pour dire qu'on ne tient nul compte d'une chose, qu'on la méprise, qu'on la dédaigne.
Floc-*ces*, Lie, marc de raisin, parce qu'on les jette au vent, qu'on n'en fait aucun cas.

II. Les Grecs le prononcerent suivant l'occasion, Bal, Bel, Ble, Bol, & en firent cette Famille nombreuse & fortement caractérisée :

Bea-*os*, Bel-*os*, Flèche, Dard, Trait, armes qui fendent l'air avec vitesse ; aussi, dit-on, aller comme un trait ; 2°. Coup, Plaie : ce qui est l'effet de la flèche.
Bel-*énités*, Pierre pointue comme une flèche.
Bel-*enos*, Poisson qui a du raport à une flèche.
Bol-*is*, Dard, Fleche : 2°. Sonde.
Bol-*ê*, Coup.
Ball-*ó*, Bel-*lo*, Ble-*o*, } Je jette, je lance, je darde, j'atteins, je frape.
Be-blê-*ka*, J'ai dardé, j'ai jetté, j'ai frapé.
Bol-*eo*, Lancer, Fraper.
Blê-*ma*, Action de lancer, Coup, Plaie.
Blê-*tron*, Massue.

III. L'Arabe nous donnera tous ces mots, apartenant à la même Famille :

בלץ, Bal-*atz*, בלז, Bal-*az*, } S'enfuir, courir avec vel-ocité.
אבלש, *A*-bel-*as*, Être troublé, être consterné, ne pouvoir parler de frayeur.
בלת, Bolt, Fuyard, les Fuyards d'une armée.
בלק, Bal-*q*, Aller vîte, se hâter ; 2°. être étonné, être saisi de frayeur.
Bul-*eik*, Nom d'un cheval qui va très-vîte.

בלהש, Blesh,	S'avancer avec rapidité.
בלהין, Bletz,	S'enfuir de frayeur.
בלי, Bali,	Affliction, épreuve.
בהלן, Bel,	Etre inquiet, avoir du fouci.

Mots qui repréfentent toutes les fignifications du Verbe Hébreu.

IV. Cette Famille exifte en entier avec tous ces fens, dans les dialectes du Celto-Scythe ou de l'ancien Theuton; tels que l'Anglo-Saxon, l'Anglois, le Flamand, l'Allemand: mais dans toutes ces Langues, on l'a prononcé comme le Grec BLEO, lancer, en *bl*, *vl*, *fl*. De-là tous ces mots:

1°. *Anglo-Saxon*,	FLA.	Flèche.
Anglois,	FLITS.	
Allemand,	FLITSCH-*pfeil.*	

Ce qui nous donne l'origine de notre mot FLÈCHE, inconnue jufqu'ici (1), & qui tient ainfi aux mots Latins en VEL, & aux mots Grecs en BEL & en BLÉ, afpirés légerement.

2°. *Anglo-Saxon*,	FLÆNE,	Lance.
	FLEAM,	Fuite, Exil.
	Flean,	S'évader, s'enfuir.
	Fleogan,	S'enfuir, voler.
	Flyht,	Fuite.
	Flyma,	Transfuge, &c.
L'Allemand,	FLUG,	Vol, action de fendre l'air.
	Flugel,	Aîle.
	Flugs,	Vîte, incontinent, fur le champ.
	Fliegen,	Vol; 2°. Voler.
	Fliehen,	Fuir.
	Flucht,	Fuite.
	Fluchten,	Se fauver.
	Fluchtig-keit,	Inconftance.
	Flick,	Qui a des plumes, qui fe remplume.
	Fleifs,	Diligence, &c.

(1) MÉNAGE avoit vu le raport de ce mot avec l'Allemand *Flits*; mais il n'avoit pu remonter plus haut: l'Allemand étoit pour lui à cet égard le bout de l'Univers, le *non plus ultra* étymologique.

Le Flamand,	VLUGT,	Vol, essor; 2°. Fuite; 3°. Voliere.
	Vlug,	Léger, prompt; 2°. Vif, subtil.
	Vlugheid,	Légereté.
	Vlugtig,	Fugitif, volatil.
	Vleugel,	Aîle.
	Vlyt,	Diligence, activité.
	Vlytig,	Diligent.
	Vlieden,	Fuir.
L'Anglois, 1°.	FLE-ET,	Vîte, qui va vîte; comme on diroit, FEL-ET, qui est fleche.
	Fleeting,	Qui passe vîte, chose passagere.
	FLY,	Voler; 2°. S'enfuir; 3°. Echaper.
	Fledge,	Commencer à avoir des aîles.
	Fletcher,	Faiseur de flèches.
	Flight,	Vol.
2°.	*Fling*,	Un Coup; 2°. Darder, lancer, jetter.
3°.	*Flinch*,	Quitter, abandonner, se retirer.

De-là ces noms :

1. *Anglo-Saxon*,	*Flea*,	Une Mouche.
Alemand,	*Fliege*,	
Flamand,	*Vlieg*,	
Anglois,	*Fly*,	
2. *Allemand*,	*Floh*,	Une Puce.
Flamand,	*Vloo*,	
Anglois	*Flea*,	

3°. De-là vient encore le nom des *O*-BEL-*isques*, emblêmes des rayons du Soleil ou de ses flèches. Les mêmes mots qui désignoient l'un de ces objets, servant toujours à désigner l'autre; comme nous apellons encore *flèches* les clochers pointus qui ont la forme d'Obélisque.

4°. L'Anglo-Saxon *Bæl* qui a fait les mots Anglois BALE, tristesse, chagrin, employé par SPENCER & par CHAUCER; & BALE-*full*, plein de tristesse, triste, funeste; ce qui cause du trouble: composé de *full* qui signifie plein, rempli, & de BALE.

5°. Les Noms de BAL-*iste* & d'*Ar*-BAL-*ette*; machines à lancer des flèches, des dards, &c.

6°. Le

6°. Le mot Allemand *Pfeil*, flèche, dard, trait.

7°. Le mot Anglois *Fly-boat*, un FLIBOT, dont nos Etymologiſtes n'ont pas penſé de chercher l'origine chez les Anglois, & qui paroît composé de leur mot *boat*, une barque, & du mot FLY, *qui eſt toujours en mouvement*, tout comme nous diſons un camp-volant.

On pourroit y ajouter, 8°. le BELL-*um* & la BELL-*one* des Latins, qui ſignifioient; l'un, la guerre; & l'autre, la Déeſſe de la guerre. La guerre conſiſte à ſe lancer des armes, telles que la flèche, & à ſe donner & recevoir des coups mutuellement. Les Latins qui n'entendoient rien à l'origine de leurs mots, s'imaginerent que celui-ci venoit de DUELL-*um*, un combat entre deux perſonnes : il ſeroit bien plus naturel de le raporter à la grande Famille de BEL, trait, flèche. BELL-*are* ſignifieroit alors mot à mot, *lancer des flèches*, *ſe battre à coups de flèches*. C'étoit peindre la choſe en grand & imiter l'écriture hiéroglyphique, où des flèches tournées les unes contre les autres, déſignent la guerre.

Nous pouvons maintenant reprendre les divers membres de cette Famille, & dire :

1°. Que la tige en eſt BEL, VEL, BLE, FLE, ſignifiant un trait, une flèche.

2°. Que de-là ſe forment les mots en *bel* ou *vel*, qui ſignifient *aller vîte*, *vîteſſe*, *diligence*, *légereté* : *fuite*, *fuir*.

3°. Que ces mots ſe prirent enfin dans le ſens de conſternation, de trouble, d'effroi, parce que c'eſt l'effet naturel des combats & des flèches qui portent avec elles le carnage, la terreur & la mort.

Enſorte que les deux ſignifications du Verbe Hébreu ſont très-naturelles, & ſe déduiſent ſans peine de la racine primitive BEL, ſignifiant une flèche, un trait, & tout ce qui va vîte comme un trait.

La Langue Angloiſe nous fournira encore un exemple frapant de la maniere dont les Verbes ſe ſéparent de leur nom radical, & ſemblent s'être formés ainſi par haſard, ou être devenus racines à eux-mêmes.

To HUNT, ſignifie chez eux faire la guerre aux animaux, chaſſer; & ce Verbe ſemble ne tenir chez eux à aucun nom; au contraire, celui de la chaſſe qui eſt *hunting*, eſt un dérivé du Verbe même *hunt*.

Mais on auroit tort également d'en conclure que ce Verbe eſt radical, & que les Verbes peuvent être antérieurs aux Noms. Celui-ci ne paroît radical que parce que les Anglois en ont altéré la racine, qui exiſte encore dans les Lan-

gues Allemande & Flamande, où *hunt* & *hond* signifient un chien. Et ce qui est plus singulier encore, c'est que dans ces deux dernieres Langues, on ne se sert pas de cette racine pour exprimer le Verbe *chasser* : en sorte que ces Langues se sont partagées cette famille ; les unes ayant le Nom, l'autre le Verbe, tous réunis dans une plus ancienne, dans l'Anglo-Saxon, où HUND signifie un chien ; HUNDA, un Chasseur, & HUNDAN, chasser.

C'est ainsi qu'il n'existe aucun mot qui soit seul, & qui ne tienne à une multitude de Langues. C'est ainsi encore qu'il n'existe aucun Verbe, dans quelque Langue que ce soit, qui ne soit dérivé d'un Nom.

§. 6.

Comment se formerent les Verbes Elliptiques Actifs, chez les Hébreux, les Grecs & les Latins.

Mais puisque tout Nom devient Verbe, en acquérant la valeur du Participe réuni au Verbe EST, on peut les employer, ou seuls à la suite des Pronoms ; ou incorporés avec le Verbe EST, mis en terminaison.

La premiere de ces méthodes est à peu près celle des Hébreux ; & elle paroit être plus ancienne.

La seconde est celle des Grecs & des Latins ; mais sur-tout des Latins primitifs, & avant que les terminaisons de leurs Verbes se fussent altérées.

Par celle-ci, le Verbe ÊTRE avec toutes ses personnes, se place à la suite du nom radical qui devient ainsi un Verbe. Donnons-en un exemple.

PHIL désigne en Grec toute idée relative à l'*amitié*, & à l'union de deux personnes Ce mot devient un Verbe elliptique, en se faisant suivre du Verbe ÊTRE : & l'on dit :

PHIL-*ei*, il aime ; mot-à-mot, *il est uni à l'amitié*.
PHIL-*eis*, tu aimes, tu es uni &c.
PHIL-*eo*, j'aime, je suis uni &c.

Il en fut de même chez les Latins. Doc signifiant chez eux toute idée relative à l'action de montrer, d'indiquer, *d'enseigner*, il devint Verbe par son union avec le Verbe Être. De-là :

Doc-*et*, Il enseigne ; mot-à-mot, il est uni à l'enseignement, il existe enseignant.
Doc-*es*, Tu enseignes.
Doc-*eo*, J'enseigne, &c.

L'on voit le même uſage dans la Langue Perſanne. Le Verbe EST ſe joint à la ſuite de ſes Noms, pour en faire des Verbes.

פך PAK, ſignifie chez eux, *pur*, *pureté* : joint au verbe ÊTRE, il ſignifie *être pur*.

PAK-*am*, Je ſuis pur.
PAK-*ai*, Tu es pur.
PAK-*aſt*, Il eſt pur.

On n'objectera pas que ſur trois conjugaiſons latines, il n'y en a qu'une à laquelle ceci puiſſe convenir ; parce que les deux autres ſont caractériſées par les voyelles A & I, qui n'ont nul raport au Verbe *Eſt*. Cette remarque au lieu de détruire ce que nous venons d'avancer, le confirme au contraire, comme l'a déja obſervé l'Auteur des Elémens Primitifs du Langage. A eſt ici l'abrégé du Verbe *avoir*, & I celui d'*Ire* ou *aller*. Mais ces deux Verbes s'employent continuellement au lieu du Verbe ÊTRE, quand il déſigne lien, union. Tous les jours nous diſons, J'AI *de la force*, pour dire que la force & moi ſommes *unis*.

§. 7.

Comment ſe forment les Verbes Elliptiques Paſſifs.

Dans toutes nos Langues modernes, les Verbes Paſſifs ne ſe forment que par le Verbe ÊTRE, accompagné du Participe Paſſif. Nous diſons, *Je* SUIS *aimé*, *Tu* ES *aimé*, *Il* EST *aimé*.

Il en fut de même chez les Latins : ils diſoient :

Amatus ſum, je ſuis aimé.
Amatus fui, je fus aimé, &c.

Les Grecs en faiſoient de même pour la plûpart des prétérits Paſſifs.

Tous leurs autres Tems ſont formés comme les Actifs, par l'addition du Verbe *Être* à la fin de la racine. Ainſi ils diſent :

TI-*omai*, Je ſuis honoré.
TI-*ê*, Tu es honoré.
TI-ET-*ai*, Il eſt honoré.
TI-ESTH-*é*, Vous êtes honorés.
TI-ONT-*ai*, Ils ſont honorés.

Les Latins diſent auſſi :

DOC-*eor*, Je ſuis enſeigné.

Doc-e-*ris*, Tu es enſeigné.
Doc-et-*ur*, Il eſt enſeigné.
Doc-e-*mini*, Vous êtes enſeignés.
Doc-ent-*ur*, Ils ſont enſeignés.

§. 8.

Le Verbe EST, *ſouvent ſuprimé dans les Tableaux énonciatifs.*

N'omettons pas que le Verbe EST ſe ſuprime ſouvent auſſi dans les Tableaux énonciatifs, lorſqu'ils ſont partie d'un Tableau plus conſidérable, afin qu'on n'aperçoive qu'un ſeul EST, celui qui domine ſur la phraſe entiere, & qui s'unit à l'objet eſſentiel du Tableau. Il eſt ſuprimé trois fois dans cette phraſe que nous avons déja citée :

Loin du Trône nourri, de ce fatal honneur
Hélas! vous ignorez le charme empoiſonneur.

La phraſe entiere ſeroit celle-ci, *ayant* ÉTÉ *nourri loin du Trône, vous ignorez que le charme de cet honneur qui* EST *ſi fatal*, EST *empoiſonneur.*

Ces ellipſes rendent le diſcours plus vif, plus coulant, plus harmonieux, ſans lui rien ôter de ſa clarté. Elles deviennent néceſſaires ſur-tout dans la Poëſie, obligée de s'aſſujettir à la marche du chant & de la danſe, & forcée par conſéquent à ſuprimer tout ce qui l'auroit retardée dans ſa courſe. De-là, la ſource de preſque toutes les ellipſes uſitées dans toutes les Langues, parce qu'elles commencerent par la Poéſie.

La Poëſie Orientale ſuprimoit le Verbe, ſur-tout dans les Comparaiſons : » comme les lys entre les épines, diſent-ils, ainſi celle que je chéris entre les Vierges ». Car le Verbe s'y ſuplée de lui-même.

Ces ellipſes favoriſent encore l'impatience qu'on a d'arriver à la fin du diſcours, & le déſir qu'on laiſſe quelque choſe à faire à notre intelligence : nous voulons entendre à demi-mot.

§. 9.

Vues de M. l'Abbé Barthelemi & de M. l'Abbé Bergier ſur ce ſujet, conformes à ce qu'on vient d'expoſer.

Tout ce que nous venons de dire, quelque ſingulier qu'il paroiſſe, eſt cependant ſi conforme à la vérité, & ſi naturel, qu'il a déjà été aperçu en tout

ou en partie par quelques Sçavans. Ainsi M. l'Abbé Barthelemi, dans sa Dissertation sur le Raport des Langues Phénicienne, Egyptienne & Grecque (1), prouve fort bien que les Verbes Grecs Actifs & Passifs, sont formés par la réunion d'un mot avec le Verbe Être.

M. l'Abbé Bergier a fait voir la même chose dans ses Elémens Primitifs sur les Langues.

Celui-ci discute en même tems la plûpart des Principes que nous venons de déveloper, & il le fait d'une maniere si analogue à ce que nous en disons, que nous ne pouvons nous refuser au plaisir de le transcrire; en témoignant en même tems notre surprise de ce que ceux qui ont écrit depuis lors sur ces objets, n'en ont pas sçu profiter; & de ce que ceux qui ont critiqué si amèrement cet Ouvrage, n'ont pas rendu justice du moins à ce que nous en allons extraire : comme si ces vérités étoient du nombre de celles qui ne peuvent germer que lentement.

» Les Grammairiens François, dit-il (2), ont remarqué comme une propriété » de nos Verbes, qu'ils se conjugent à l'aide de deux auxiliaires, Être & Avoir. » Il y a quelques observations à faire sur l'un & sur l'autre.

» Il paroît d'abord que le Verbe substantif est auxiliaire en Grec & en La» tin comme en François : on peut ajouter même qu'il est impossible de con» juguer sans lui dans aucune Langue.

» Quand on dit : *Tuptô* (3), *tupteis*, *tuptei*, *tuptomen*, *tuptete*, *tuptousi*, &c. » si l'on retranche la syllabe radicale du Verbe, qui est *Tup*, ou *Tupt*, que » reste-t-il? *ô*, *eis*, *ei*, *omen*, *ete*, *ousi*. C'est le Verbe substantif pur, dans » toutes ses inflexions avec de très-légeres variétés....

» Bien plus... ce principe que le Verbe substantif entre nécessairement dans » la composition de tous les Verbes, & qu'il est le seul auxiliaire, se tire évidem» ment de la définition même, que les Grammairiens & les Logiciens don» nent du Verbe en général. C'est, disent-ils, un terme qui exprime la liai» son du sujet & d'un attribut; qui renferme par conséquent un jugement. Or, » cette liaison ne peut être exprimée que par le Verbe substantif, que les Lo» giciens nomment pour cette raison *copula*. C'est en lui qu'est renfermée toute » l'essence du jugement: d'où ils concluent fort bien, qu'à prendre les termes

(1) Mém. de l'Acad. des Inscrip. & Bel. Let. Tom. XXXII.

(2) Pag. 119-127.

(3) Verbe Grec qui signifie, *je frape*, &c.

» à la rigueur, il n'y a qu'un ſeul Verbe dans toutes les Langues, qui eſt le Verbe » ſubſtantif ; ou, ce qui eſt le même, qu'il ne peut y avoir de Verbes ſans lui...

» La raiſon fondamentale de toutes ces vérités, c'eſt que le Verbe ſubſtan- » tif n'eſt auxiliaire que quand il eſt pris dans le ... ſens... de liaiſon. Or, » la racine primitive des Verbes EO, HABEO, FIO, *aller*, *venir*, *devenir*, eſt » auſſi l'idée de liaiſon ou de proximité : il n'eſt donc pas ſurprenant que les » deux premiers puiſſent être auxiliaires, comme *être* (*dans le ſens de*) liai- » ſon. Quand nous diſons, *j'ai du courage*, cela ſignifie que *le courage & moi* « *ſommes étroitement liés*, *intimément unis. Je vais à la maiſon*, *je viens à la* » *maiſon*, *je m'aproche de la maiſon*, c'eſt la même choſe. Un Maître, au lieu » de dire à ſon Valet, *viens ici*, lui crie ſimplement *aproche. Je deviens ſage*, » ſignifie que je m'aproche de la ſageſſe.

» Dans ces obſervations, l'on ne prétend pas prendre parti entre M. l'Abbé » Girard dans ſes Elémens de la Langue Françoiſe, & les autres Grammairiens. » Juſqu'à ce que tous ſoient convenus de l'eſſence & de la définition du Verbe, » il eſt permis de s'en tenir au ſentiment commun. Que ce ſoit l'eſſence, ou » ſeulement une propriété du Verbe de renfermer une affirmation ou un juge- » ment, cela m'eſt égal. Toujours eſt-il vrai qu'il n'y a point de Verbe qui ne ren- » ferme le Verbe ſubſtantif, ou expreſſément, ou équivalément; & cela me ſuffit....

» De tous ces principes qui me paroiſſent clairs, je tire une nouvelle con- » ſéquence, qu'il n'y a donc point de Verbe en Hébreu ; puiſque dans cette » Langue, le Verbe ſubſtantif n'eſt point auxiliaire, & n'entre pour rien dans les » Conjugaiſons, ſi ce n'eſt dans la cinquieme, (*la Paſſive*)...

» Ce que l'on nomme *Participe*, eſt un Adjectif, ſignifiant un attribut, diſ- » tingué par des genres & des nombres, comme les Noms, & ordinairement » par des tems comme les Verbes : or, les Verbes Hébreux ont des genres & » des Nombres ; ils ont des perſonnes, & point de tems : ce ſont donc plutôt » des Participes que des Verbes.

» On peut prouver ce même fait par la comparaiſon de l'Hébreu & du Sy- » riaque. Dans celui-ci, pour exprimer le paſſé, on joint le Verbe ſubſtantif » au Participe, comme nous faiſons dans *je ſuis allé*, *je ſuis venu* ; par conſé- » quent, ſans cette addition, qui ne ſe fait point en Hébreu, le Participe de- » meure aoriſte ou indéterminé.

» Mais une Langue peut-elle ſe paſſer de Verbes ? Plus aiſément que l'on » ne penſe ; le Verbe ſert à joindre l'attribut au ſujet, par le moyen du Verbe » ſubſtantif qui en fait la liaiſon, relativement à un certain tems. Dans l'Hé- » breu, le Participe n'exprime que l'attribut, & laiſſe à l'eſprit le ſoin de ſu- » pléer la liaiſon & le tems qui convient au ſujet dont on parle.

ARTICLE II.

INVENTION DES TEMS ET LEUR GRADATION.

§. I.

Des Tems en général.

Jusqu'ici nous n'avons considéré l'existence que dans un point, dans le moment actuel : c'est le seul tems qui pût exister pour nous, si nous étions bornés à de simples sensations : n'éprouvant jamais que la sensation actuelle, nous n'aurions de connoissance que celle du moment : mais telle est la perfection de l'homme, que non-seulement il a le sentiment du présent ; mais qu'en se rapellant ses actions passées, il conserve encore le souvenir du tems qui n'est plus ; & que portant ses vues au-delà du présent, il découvre des tems qui ne sont pas encore : ainsi notre existence actuelle s'accroît de l'existence passée que nous nous rapellons, & de l'existence future que nous prévoyons.

C'est par cette faculté admirable que l'homme est véritablement homme, qu'il se montre un Être vraiment intelligent : car ce n'est que par-là qu'il peut se former un plan de conduite pour sa vie entiere, faire que chaque instant soit dirigé au même point que tous ceux qui le précéderent ou qui le suivront ; & ne pas vivre au jour le jour, comme les Sauvages, les enfans, ou les animaux.

C'est par une suite de cette faculté que naquirent les Arts, dont l'unique but est de se procurer pour l'avenir une existence plus agréable ; & que se forma l'Histoire, dépôt des événemens passés, pour l'instruction des vivans.

C'est par elle que l'homme résiste même à tous les charmes du moment actuel, aux jouissances les plus délicieuses, afin de pouvoir jouir du tems qui n'est plus ; & que franchissant les bornes du tems, il s'enfonce dans une éternité qu'il conçoit être & qu'il espere, & se conduit dès cette vie d'une maniere qui ne puisse point troubler la jouissance de celle-là, en se trouvant en contradiction avec elle.

Cette diversité de Tems, influant sans cesse sur notre conduite, se pein-

dra continuellement dans nos idées : toutes porteront leur empreinte. En effet, à quel objet pouvons-nous penser, quel être pouvons-nous nous représenter, quelle action même pouvons-nous nous peindre sans les voir dans le tems présent, ou dans le tems passé, ou dans un tems à venir ?

Nous ne saurions donc peindre aucune idée, sans la peindre en même tems avec ses raports à un tems quelconque ; de-là, la nécessité d'avoir des mots qui peignent l'existence présente, l'existence passée, & l'existence future ; de-là la nécessité que le *Verbe*, le lien de la parole, changeât suivant ces raports ; & de-là ses trois formes dont nous avons déjà parlé, il *est*, il *fut*, il *sera*. EST, qui lie par l'idée d'existence actuelle ; FUT, qui lie par l'idée d'existence passée ; SERA, qui lie par l'existence future.

De-là, la division du Verbe en trois Tems, le Présent, le Passé & le Futur ; dont nous avons également déjà parlé.

Dès que les Participes furent réunis au Verbe ÊTRE, ils durent l'être successivement à chacun de ses Tems ; ainsi ces nouveaux Verbes eurent également trois Tems.

Mais de tous ces Tems, quels naquirent les premiers ? c'est ce que nous nous proposons de discuter dans ce second Article. Pour cet effet, transportons-nous au tems passé, dans le tems où la Société commença & où les hommes durent commencer par pourvoir aux besoins actuels.

§. 2.

Impératif, premier des Tems.

Avant qu'on pût penser à l'avenir ou qu'on cherchât à se rapeller le passé, il fallut pourvoir au moment présent ; car comment se rapeller l'un ou rêver à l'autre, tandis qu'on eût été agité du plus pressant besoin, celui de pourvoir au moment ? Le premier soin des hommes fut donc de réunir leurs efforts pour se procurer ce qui leur étoit indispensable pour la vie ; tel dut donc être le but de leurs premiers discours.

Ce n'est donc pas dans les harangues des Orateurs, dans les discours des Philosophes, dans les récits des Historiens, chez ceux qui sont rassasiés, ou qui n'ont nul lieu d'être en peine pour le lendemain, que nous devons chercher comment se dévelopa la chaîne des Tems. Ce n'est pas même dans les Grammairiens ; ceux-ci sont toujours partis des choses qu'ils trouvoient établies : ils n'étoient pas à même de voir comment elles s'étoient établies.

Celui qui a besoin, demande, prie, sollicite, & lorsque plusieurs concourent

rent à une même action, le plus habile, ou celui pour qui elle se fait, dirige les autres ; il leur dit ce qu'ils doivent faire : tandis que celui qui en a d'autres à son service, leur commande.

Les Verbes commencerent donc par l'IMPÉRATIF, par ce tems qui dit de la maniere la plus courte & la plus prompte, ce qu'on doit faire : car dans les choses pressées & où il faut exécuter sur le champ, on ne sauroit chercher de longs discours ; & ce n'est pas dans le besoin qu'on s'amuse à haranguer.

Aussi l'Impératif est-il comme les discours des muets ; à peine est-il au-dessus du geste : il est comme lui isolé, décousu, l'affaire de l'instant, un simple son, comme l'autre est un simple mouvement ; presque toujours composé d'une seule syllabe-

Viens, *va*, *donne*, *aide*, *fais*, *prends*, *porte*, *marche*, *dis*, *parle*, *vois*, *sois*, &c. tels sont les Impératifs dans toutes les Langues, parce qu'aucune ne put s'écarter de la Nature, dont elles furent toujours l'expression.

C'est par cette raison que l'IMPÉRATIF est le tems qui sert à énoncer toutes les Loix : ce style simple & majestueux est digne de la grandeur de la Loi, & de son importance : c'est l'évidence, l'utilité, le salut commun, qui dicte aux hommes les moyens d'être heureux : c'est l'ordre éternel & nécessaire qui, non content de faire entendre sa voix, fait connoître en même tems le besoin urgent d'être obéi.

Le Législateur des Hébreux, qui ne met que l'Impératif dans la bouche du Créateur, fut donc un grand Peintre, sur-tout lorsqu'il veut représenter la promptitude avec laquelle il forma l'Univers. C'est comme s'il disoit : *Lumiere*, SOIS ! *& la lumiere fut. Sec*, PAROIS ! & il *parut*. Ainsi il le peint donnant des ordres à ce qui n'étoit pas, parce qu'il alloit paroître comme on paroît à la voix de son Maître : il semble qu'on voit la Nature attentive à la voix d'un Pere bienfaisant, & se hâter de lui obéir, se prêter aussi-tôt à ses ordres, devenir tout ce qu'il veut (†). C'est le spectacle le plus grand qu'on pût

(†) Un Philosophe Payen a cité cette expression de Moyse, comme un exemple frappant du sublime. Un Evêque du dernier siécle, célebre par ses connoissances, s'éleva contre ce jugement : il n'y vit qu'un simple récit historique, & par conséquent rien que de très-ordinaire ; c'est qu'il le lisoit mal : il le traduisoit ainsi : *Dieu dit que la lumiere soit, & la lumiere fut.* C'est un narré simple, d'un fait étonnant ; mais un simple récitatif n'a rien de sublime. Otez le récitatif, représentez Dieu parlant, & la lumiere

mettre ſous les yeux des hommes. C'étoit mieux peindre la grandeur & la puiſſance de Dieu, qu'avec un gros Livre de Métaphyſique.

§. 3.

Le PRÉTÉRIT, *ſecond des Tems*.

Bientôt, chacun raconte ce qu'il a fait, les peines qu'il a eues, les obſtacles qu'il a été obligé de vaincre, les moyens qu'il a mis en œuvre pour les enlever, les ſuccès dont ils ont été ſuivis, le point où il a laiſſé ſon ouvrage : mais pour raconter tout cela, pour le peindre relativement au Tems, on donnera au Verbe une tournure différente, qui faſſe voir que la choſe eſt paſſée : l'on avoit dit, *va*, *viens*, *fais*, *donne*, &c. l'on dira, *je ſuis allé*, *je ſuis venu*, *j'ai fait*, *j'ai donné*, *j'ai fini*, &c.

Ce ſera donc ici une nouvelle portion du Verbe ; un nouveau Tems qu'on apellera PRÉTÉRIT, le Tems paſſé ou le PARFAIT, parce qu'il peint un évenement paſſé, qui n'eſt plus, une choſe faite & parfaite, telle qu'on la déſiroit.

§. 4.

Du FUTUR.

Cela ne ſuffit pas : il faut encore pourvoir à l'avenir, prendre des meſures pour ce que l'on fera le lendemain, & pendant tout le tems qu'on continuera les mêmes travaux : il faut donc tranſporter la peinture de l'action dans l'avenir ; lui donner une nouvelle forme qui peigne cette nouvelle eſpéce d'exiſtence ; cette exiſtence qui n'eſt encore en réalité que dans notre eſprit ; mais qui le ſera à ſon tour dans la Nature.

Ce ſera encore ici une nouvelle portion du Verbe, un nouveau Tems

---

paroiſſant à ſa voix. Liſez : *Dieu dit : lumiere, ſois ! & la lumiere fut :* & l'expreſſion s'ennoblit, elle devient majeſtueuſe & ſublime. Ce n'eſt plus un Hiſtorien qu'on entend, ce n'eſt plus un récit froid d'une choſe éloignée : c'eſt la choſe même qu'on voit, c'eſt la Divinité même qu'on entend ; on eſt préſent à l'événement, il offre tout l intérêt de ce dont on eſt ſpectateur ; car ce qu'on voit eſt bien ſupérieur à ce qu'on n'entend que réciter. Mais avec beaucoup de connoiſſances, on peut ne point s'entendre en ſublime, & traduire d'une maniere qui faſſe abſolument diſparoître celui d'un Auteur, & qui lui ôte toute ſon énergie.

qu'on apellera Futur, parce qu'il peint un évenement qui n'est pas encore, mais qui doit être.

C'est dans ce sens qu'on dit *j'irai*, *je viendrai*, *je ferai*, *je donnerai* : mots où l'existence future est désignée par la valeur de R, comme nous l'avons deja expliqué par raport au Verbe *Être*.

Ainsi naquirent les différentes formes que prirent les Verbes pour peindre l'existence d'une action, conformément aux diverses portions de Tems dans lesquelles elle se fait, ou peut se faire. Nous donnons à ces formes le nom de Tems, sans prendre garde que ce mot devient équivoque, à cause du double sens qu'il acquiert par-là ; ce que les Anglois ont sagement évité, en distinguant ces objets par des Noms différens. Time signifie chez eux le *Tems*; pendant que Tense désigne les Tems du Verbe.

§. 5.

L'inspection des Langues prouve que l'Impératif fut le premier des Tems.

Mais puisqu'un même Verbe se charge ainsi d'un grand nombre de nuances différentes, suivant qu'il peint une action présente, passée ou future, ne faudra-t-il pas mettre entre toutes ces nuances un arrangement constant ? Et cet arrangement sera-t-il abandonné au simple caprice ? La raison n'aura-t-elle point de méthode à prescrire ici ? ou chaque Tems se sera-t il placé au hasard ? Non sans doute : tout a son ordre, & il faut que tout ce qui le constitue ait sa place marquée par cet ordre même.

Lorsque nos Grammairiens ont placé les Tems de l'Indicatif à la tête des Verbes, & avant ceux de l'Impératif ; lorsqu'ils ont arrangé les Tems de l'Indicatif, de maniere que le Présent est le premier, ensuite le Passé, & enfin le Futur ; ils ont suivi une méthode aussi contraire à la Nature qu'à la facilité de l'instruction. Ils ont anéanti par cette prétendue symétrie l'ordre dans lequel naquirent ces tems, le raport qui regne entr'eux relativement à cette filiation, celui qui existe entre le Verbe & sa racine.

C'est que ceux qui arrangerent ces Tems n'avoient aucune idée de la maniere dont ils s'étoient formés, & qu'ils chercherent seulement à mettre un arrangement entre toutes ces portions de Verbes, qu'ils voyoient en usage.

Ce désordre se fait sentir vivement en Gerc, où l'on n'aperçoit qu'avec peine les raports existans entre les Noms & les Verbes qui en naquirent,

parce qu'on y met le Préſent pour Tems radical, tandis que ce Préſent fut le dernier des Tems, & celui qui occaſionna par conſéquent le plus de changemens dans la racine, afin de le diſtinguer des Tems qui exiſtoient déja.

En effet, les Préſens, Tupt-*o*, je frape; *Lambano*, je prens; *Manthano*, j'enſeigne; *Didómi*, je donne; ſont beaucoup plus éloignés de leurs racines, Tup, coup; Lab, main; Math, meſure, connoiſſance; Do, don; que l'Impératif du Futur ſecond, *Tupe*, frape; *Labe*, prens; *Mathe*, enſeigne; *dos*, donne.

De-là, l'énergie de ce Tems Impératif, ſoit qu'on veuille flatter & carreſſer comme une mere à l'égard d'un enfant chéri; ſoit qu'on apelle quelqu'un à ſon ſecours; ſoit qu'on donne des ordres ou qu'on preſcrive quelqu'opération. On pourroit l'apeller le *Tems des paſſions* ou du ſentiment. Ne l'apeller qu'Impératif, c'eſt lui ôter les trois quarts de ſa valeur: c'eſt nous ramener à la barbarie de ceux qui l'inventerent & qui partirent des ordres donnés par les Empereurs à des Sujets qu'ils traitoient en eſclaves.

Déja, des Savans diſtingués ont aperçu que ce Tems étoit le plus ſimple de tous, & qu'on devoit le regarder comme la racine du Verbe. Leibnitz, qui ſentoit ſi vivement l'utilité des recherches étymologiques, vit que l'Impératif chez les Allemands étoit le Tems le plus ſimple de tous. M. le Préſident de Brosse s'eſt déclaré hautement pour cette opinion, & M. l'Abbé Bergier y borne toute l'étendue des Verbes Hébreux.

Si l'Impératif eſt le Tems radical dans les Langues Allemande & Grecque, il en eſt de même pour le Latin & pour l'Hébreu.

Ama, aime; Lege, lis; Dic, dis; Fer, porte, ſont plus courts qu'aucun autre Tems de ces Verbes.

Et dans tous les Verbes Hébreux composés de deux ſyllabes, l'Impératif n'en a jamais qu'une, préciſément comme le nom radical dont il vient.

יעד, *I*-hyd, fixer un jour; נתן, *Na*-than, donner; יגל, *I*-hyl, croître; ישן, *I*-sen, vieillir; font à leur Impératif *yd*, *than*, *yl* ou hyl, sen; enſorte qu'ils repréſentent dans la plus grande exactitude ces Noms primitifs:

Id, le tems; Then, don; Hul, plante; Sen, vieilleſſe.

Cette obſervation n'eſt qu'une bagatelle en aparence; mais pour n'avoir pas ſu cette bagatelle, tous les Savans en Langues Orientales ſe ſont conſtamment égarés en fait d'étymologies, parce qu'ils regardoient comme dénués de racines tous les Verbes, tels que *Iyd*, *Nathan*, *Ihyl*, *Iſan*, &c. & parce qu'ils n'ont jamais aperçu leurs raports avec une foule de mots Grecs, La-

tins, Celtes, &c. nés des mêmes racines : enſorte que ces mots Latins, par exemple, ID-*us*, les Ides ; SYL-*va*, forêt ; SEN-*ex*, vieillard, &c. étoient des mots qui n'avoient, ſelon eux, aucun correſpondant dans les Langues Orientales.

Mais lorſqu'on néglige les petites choſes, & qu'on laiſſe échaper les principes, il faut néceſſairement que la vérité échape elle-même ; & que toutes les connoiſſances qui dépendent de ces principes ne ſoient pour nous qu'un cahos ; que nous voyions, ſans voir.

§. 6.

Comment les Orientaux en formerent le Prétérit & le Futur.

D'abord après l'Impératif, naquirent le Prétérit & le Futur. Les Orientaux les formerent d'une maniere auſſi ſimple qu'énergique.

Pour peindre le Paſſé qui n'eſt plus, ils mirent la racine derriere le Pronom perſonnel : pour marquer le Futur, ils placerent la racine en avant du Pronom : le premier de ces tableaux peignoit le tems comme paſſé, comme étant bien loin derriere nous : le ſecond le peignoit comme venant à notre rencontre, comme Futur.

De PHAKD, ou PECT, qui ſignifie VISITE, vinrent ces Tems :

PHAKD-*ti*, Tu viſitas.
PHAKD-*i*, Je viſitai.
E-PHAKD, Je viſiterai.
TI-PHAKD, Tu viſiteras.

Cette maniere de conjuguer fut commune aux CHALDÉENS, aux ASSYRIENS, aux PHÉNICIENS, aux SYRIENS, aux EGYPTIENS, aux ETHIOPIENS, & aux ARABES qui l'ont encore. Encore aujourd'hui ceux-ci diſent :

NASAR-*ta*, Tu vengeas.
NASART-*o*, Je vengeai.
A-NSORO, Je vengerai.
Te-NSORO, Tu vengeras.

Elle fut certainement commune aux plus anciens Peuples de l'Italie, du moins pour le Prétérit : puiſque le Prétérit Latin eſt encore parfaitement ſemblable au Prétérit Oriental ; qu'on y dit :

LEG-*i*, Je lus.
LEGIS-*ti*, Tu lus.
LEGER-*unt*, Ils lurent.

Comme les Hébreux disent PHAKD-*i*, *Phakd*-TI, PHAKD-*ou* ou PHAKD-*oun*, je visitai, tu visitas, ils visiterent.

C'est par cette raison que les Prétérits Latins sont plus simples que les Présens, lorsqu'on a altéré la racine pour former ceux-ci.

Fregi, je rompis, qui vient de FREC ou BREC, *brèche*, est plus voisin de la racine, que le Présent *Frango*.

Tactus, qui a été touché, & qui vient de TACT, le *tact*, le *toucher*, est plus près de la racine que *tango*, je touche.

Il faut en effet que les derniers dérivés soient plus éloignés de la racine, ou lui ressemblent moins que les premiers.

Ces raports sont trop sensibles & trop conformes à la seule maniere dont les Verbes ont pu se former & devenir représentatifs, pour être mis un instant en doute.

Les causes qui produisirent ces Tems divers qui composent l'ensemble des Verbes, commencent donc à se déveloper. Déjà brillent de l'éclat de la raison ces formes variées qui paroissoient l'effet du hasard : on y voit la marche constante de la sagesse, qui sut toujours trouver dans la Nature des ressources efficaces contre les besoins que celle-ci fait naître.

En prenant cette sagesse pour guide, nous retrouverons donc ses opérations, malgré l'éloignement des tems où ces choses naquirent, malgré la mobilité & l'inconstance des élémens qui les composent, & malgré les altérations que les Verbes ont essuyées dans l'étendue des siecles, & par tant de révolutions dont les funestes effets ont encore été augmentés par l'impatience des Peuples qui tendent sans cesse à abréger le Discours, & qui réduisent presque à rien les terminaisons des mots ; ensorte qu'on est obligé, à la longue, de deviner les élémens dont ils furent d'abord composés.



ARTICLE III.

Division des Tems, & ſur-tout dans la Langue Françoiſe.

§. I.

Les Langues n'ont pas toutes le même nombre de Tems.

AYANT ainſi fixé nos idées ſur les cauſes des Tems dont les Verbes ſont compoſés, & ſur l'origine des premiers auxquels on fut obligé de recourir, pour peindre l'ordre dans lequel les actions & les événemens ſe ſuccédoient, paſſons au dévelopement de ceux qui exiſtent dans notre Langue : ce ſera une régle de la plus grande utilité pour reconnoître la valeur des Tems employés par chaque Peuple ; & pour juger des progrès qu'on a faits à cet égard, dans les diverſes Langues qu'on a le plus d'intérêt à connoître.

Car elles n'ont pas toutes la même quantité de Tems ; du moins de Tems formés uniquement par la racine, comme *j'aime*, *j'aimai* & *j'aimerai*. A cet égard, la Langue Grecque eſt la plus riche, ayant huit Tems actifs, tous compoſés de la ſeule racine, tandis que le Latin n'en a que cinq : l'Anglois & l'Allemand, deux ſeulement ; & la Langue Françoiſe, quatre ; leurs autres Tems ſont compoſés de Verbes auxiliaires tels qu'*être* & *avoir*.

Quelques perſonnes ont cru que ces Périphraſes ou ces Tems compoſés de pluſieurs mots, étoient un vice, une imperfection dans nos Langues modernes, & qu'il ſeroit à déſirer que tous nos Tems fuſſent également compoſés de la racine ſeulement, avec quelque légère modification, comme chez les Grecs. Il eſt certain que le diſcours y gagneroit du côté de la briéveté : mais on y perdroit beaucoup à d'autres égards.

Si l'on vouloit exprimer de cette maniere tous les Tems poſſibles d'un Verbe, leur étude deviendroit très-pénible, par la difficulté de diſtinguer exactement dans une liſte auſſi nombreuſe, le ſens de chaque terminaiſon : il eſt infiniment plus aiſé de les ſaiſir lorſqu'ils ſont exprimés par la réunion de pluſieurs mots ; ſur-tout à cauſe des irrégularités qui en naiſſent de toutes parts ; & dont la Langue Grecque eſt une preuve trop ſenſible. Auſſi ne peut-on indiquer aucune Langue dans laquelle on n'ait des Tems compoſés, même dans la Langue Grecque, quoiqu'elle ſoit ſi riche en Tems ſimples.

Il résulteroit de-là un autre inconvénient : c'est qu'un pareil usage répandroit sur les Langues une sécheresse, une langueur, une monotonie insuportable. Si c'est un avantage d'abréger ses expressions, sur-tout celles qui reviennent sans cesse, ce seroit un mal d'abréger des expressions qui reviennent rarement, & dont le sens seroit par-là même beaucoup plus difficile à saisir : ensorte qu'au lieu d'abréger, il se trouveroit qu'on auroit embarrassé sa route & qu'elle seroit devenue beaucoup plus longue à parcourir.

§. 2.

D'où vient la différence qu'on observe entre les Langues sur le nombre des Tems.

Ne soyons pas surpris de ce que les Langues différent si fort dans le nombre de leurs Tems simples ou composés.

La Nature n'en indique, à proprement parler, que deux : le *Passé* qui sert à raconter ce qu'on a fait ou qu'on a vu, & qui peut servir de régle pour l'avenir ; le *Futur*, pour lequel on doit se préparer. Le *Présent* n'est rien dans la Langue de la Nature : on le voit ; qu'a-t-on à en dire ? & d'ailleurs, il passe si rapidement, qu'il n'est plus lorsqu'on voudroit en parler.

Avec ce Présent lui-même, il n'existe donc que trois Tems dans la Nature : & ce sont les seuls sur lesquels les Peuples puissent se rencontrer ; étant d'ailleurs si distincts qu'il est impossible de les prendre l'un pour l'autre.

Les Tems que les Langues nous offrent de plus, ne sont donc que des nuances de ces Tems, des intermédiaires au moyen desquels ces trois époques se raprochent les unes des autres ; par lesquels le Présent va se confondre avec le Passé, & le Futur se raproche du présent : ce sont des Présens plus ou moins Présens, des Passés plus ou moins éloignés, des Futurs à distances inégales. Ce sera un Passé dans une distance immense, un autre infiniment plus près, un Passé presque Présent, ou un Présent qui est déja dans le Passé, &c. Ainsi les couleurs les plus tranchantes se raprochent par des nuances intermédiaires, de façon qu'au point de séparation on ne peut dire à quelle des deux couleurs il apartient : ainsi le point où l'on cesse de monter ne se distingue pas de celui où l'on commence à descendre.

La Langue la plus exacte seroit celle qui pourroit peindre toutes ces gradations : la moins exacte, celle qui n'auroit point de termes moyens pour

toutes ces nuances : cependant de ce que l'une ſeroit plus exacte, il n'en réſulteroit pas qu'elle fût la plus utile ou la plus riche ; parce qu'il n'eſt pas néceſſaire de tenir note de cette immenſité de gradations ; qu'il ſuffit d'être en état de peindre les plus importantes, celles qui ſont les plus intéreſſantes & qui peignent les nuances les plus ſenſibles.

L'on ſent parfaitement que dans ce choix, les Nations pourront différer conſidérablement entr'elles : & telle Nation voudra mettre entre ces intermédiaires une gradation moins lente, tandis que telle autre voudra la précipiter & ſauter par-deſſus toutes ces diſtinctions qui plaiſent à celle-là. D'où peut réſulter une grande différence entre les Tems, d'une Langue à une autre.

Cependant elles pourront s'accorder à avoir plus de tems paſſés que de préſens ou de futurs, parce qu'on raconte plus qu'on ne prévoit, & parce qu'il eſt bien plus aiſé de diſtinguer les tems écoulés & qu'on a vus, que les futurs dans leſquels rien ne s'eſt fait encore. C'eſt ainſi que nous mettons une grande différence entre une même action conſidérée comme ſe faiſant dans un tems très-peu éloigné, ou dans un tems plus éloigné ; ou comme faite dans un tems éloigné purement & ſimplement : qu'au premier ſens, nous diſons *je faiſois*, *je mangeois* ; au ſecond, *je fis*, *je mangeai* ; au troiſiéme, *j'ai fait*, *j'ai mangé* : tandis que les Latins confondent ces deux dernieres formules en une ſeule, & que les deſcendans des anciens Germains, les Allemans, les Anglois, &c. confondent les deux premieres.

On ſent encore très-bien que les richeſſes de cette eſpéce, ne pourront pas ſe tranſporter des Langues qui les poſſédent dans une qui en ſeroit privée, puiſque celle-ci n'en a pas l'équivalent : enſorte qu'une Langue peut avoir des beautés dont une autre ſera totalement dénuée ; & que celle-ci ſera obligée de confondre en un ſeul pluſieurs objets très-diſtincts dans celle-là, parce qu'elle n'aura aucun moyen pour ſaiſir leurs différences.

L'habileté de ſes Ecrivains conſiſtera à l'en dédommager par des tournures heureuſes qui produiſent le même effet ; ou à faire paſſer par une noble hardieſſe le tems étranger dans leur propre Langue, comme l'ont fait les Ecrivains d'Italie, qui tranſportant chez eux notre expreſſion *je viens de* ... comme *je viens de faire*, *je venois de faire*, diſent maintenant, *io vengo di far*, *io veniva di lodare* : innovation qui d'abord fit murmurer ; mais que ſon utilité a fait enfin adopter.

§. 3.

Systême des Tems, suivant M. l'Abbé GIRARD.

La distinction des Tems est d'une si grande simplicité, qu'on se trouve toujours dans le plus grand embarras lorsqu'on veut en rendre raison : c'est ce dont il est très-aisé de se convaincre en jettant les yeux sur les noms que les Grammairiens leur ont donnés, & sur les difficultés qu'ils rencontroient lorsqu'ils vouloient rendre raison de ces noms.

C'est ainsi qu'ils avoient inventé les noms de PRÉSENS *imparfaits*, de PRÉTERITS *parfaits*, *plusque parfaits*, *indéfinis composés*, *surcomposés* ; de FUTURS *un peu passés*, avec lesquels on n'expliquoit rien & l'on brouilloit tout.

Laissons dans l'obscurité ces dénominations qui n'étoient bonnes que pour mettre à la torture ceux qui étoient forcés de les aprendre ; & voyons ce que nos derniers Grammairiens ont fait pour les simplifier.

L'Abbé Girard remarquant que tout événement pouvoit être consideré sous deux points de vue, relativement au tems dans lequel il a eu lieu, & relativement à un autre événement arrivé dans un autre tems, avec lequel on le comparoit, divisa tous les Tems en deux Classes ; les Tems ABSOLUS où l'on ne considere une action que relativement au Tems : les Tems RELATIFS où l'on considère le tems de cette action relativement au tems dans lequel se passa une autre action.

Ainsi, *je* MANGE est un tems absolu ; cette action n'est comparée qu'au tems : *je* MANGEOIS *lorsque vous êtes venu*, est un tems relatif ; car il est comparé au tems où l'on vint.

De-là, huit Tems dans notre Langue, selon ce Grammairien : deux PRÉSENS ; deux PRÉTERITS pour un événement arrivé dans un tems qui existe encore : deux Prétérits apellés AORISTES (†), pour les événemens arrivés dans un tems qui n'est plus ; & deux FUTURS. Voici un exemple de ces huit Tems.

PRÉSENT ABSOLU, j'aime.	PRÉSENT RELATIF, j'aimois.
PRÉTERIT ABSOLU, j'ai aimé.	PRÉTERIT RELATIF, j'avois aimé.
AORISTE ABSOLU, j'aimai.	AORISTE RELATIF, j'eus aimé.
FUTUR ABSOLU, j'aimerai.	FUTUR RELATIF, j'aurai aimé.

(†. Du mot Grec *a-oriston*, non défini, non borné ; car ce Tems se perd dans le vague du Passé, & convient à toutes ses portions.

Il va les déveloper lui-même (1) : nous tranſcrirons ſes propres paroles avec d'autant plus de plaiſir, que c'eſt ce qui avoit paru de mieux juſques alors ſur cette matiere.

» JE FAIS, eſt préſent abſolu ; parce que cette formation ne fait répon-» dre le tems de l'événement qu'à celui de la parole, comme étant le » même.

Je fais de mon mieux pour que le Lecteur m'entende.

» JE FAISOIS, eſt préſent relatif ; parce qu'il repréſente le tems de l'événe-» ment ſous deux raports, ſçavoir comme préſent au tems de quelque cir-» conſtance déſignée, & comme paſſé eu égard à celui de la parole.

Je faiſois dernierement réflexion à la ſottiſe des hommes, en voyant les uns compter ſur la conſiance des femmes, & les autres s'offenſer de leur infidelité.

» J'AI FAIT, eſt prétérit abſolu ; le tems de l'événement y répondant ſim-» plement au moment de la parole, comme paſſé à ſon égard :

J'ai fait tout ce que j'ai pu pour vous rendre ſervice ; & vous n'avez pas fait la moindre choſe pour m'en temoigner de la reconnoiſſance.

» J'AVOIS FAIT, prétérit relatif ; parce qu'il fait répondre l'événement » comme paſſé, non-ſeulement par raport au tems où l'on parle, mais en-» core par raport à quelque circonſtance arrivée après lui, & paſſée de même » par raport à l'inſtant de la parole :

J'avois fait les démarches convenables quand il a paru s'y opoſer.

» JE FIS, eſt aoriſte abſolu ; le tems de l'événement y étant ſeulement re-» préſenté dans une période paſſée par raport à celui qui coule avec le tems » de la parole :

Je fis l'année derniere moins d'ouvrage, quoique je travaillai plus aſſiduement que je n'ai fait celle-ci.

» J'EUS FAIT, eſt aoriſte relatif ; puiſqu'il fait répondre le tems de l'événe-» ment, non-ſeulement à un période paſſé par raport à celui de la parole,

(1) Tom. II. p. 25 & ſuiv.

» mais encore à un tems passé dans ce même période par raport à une autre
» circonstance qui est arrivée :

J'eus fait mes affaires dans la derniere Campagne avant que mon Concurrent fût arrivé.

» Je ferai, est futur absolu ; parce qu'il représente le tems de l'événement
» uniquement comme postérieur à celui de la parole :

Je ferai demain ce que je ne pourrai pas faire aujourd'hui.

» J'aurai fait, est futur relatif ; parce qu'il représente le tems de l'événe-
» ment sous deux faces, comme postérieur à celui de la parole & comme
» antérieur à celui de la circonstance dont il doit être accompagné :

J'aurai fait mon ouvrage à la fin de l'année.

§. 4.

Systême de M. Harris.

Un Savant Anglois, qui donna dans sa Langue, sous le nom d'Hermès, il y a plus de vingt ans, des Principes de Grammaire Philosophique & universelle, remplis d'érudition & de génie, porta le nombre des Tems jusqu'à douze ; en les considérant sous un point de vue, tout-à-fait neuf, d'une maniere plus grande & plus philosophique que tout ce qui avoit paru en ce genre.

» Le Tems, dit-il, est divisible & étendu (1) ; par conséquent, chaque
» portion déterminée du Tems, même le présent, a toujours un commen-
» cement, un milieu & une fin.

» De-là, se déduit d'une maniere très-simple la Théorie entiere des Tems, (*Tenses*).

» L'on voit d'abord les Tems indéfinis, dans lesquels l'on considere l'événe-
» ment sans aucun raport à son commencement, à son milieu, à sa fin ; mais
» en lui-même : & les Tems définis, dans lesquels on le considere relative-
» ment à ces diverses gradations.

» Ces Tems indéfinis, qu'on peut nommer très-bien Aoristes, sont au
» nombre de trois ; l'Aoriste du Présent, l'Aoriste du Passé & l'Aoriste du
» Futur. Les Tems définis sont au nombre de trois pour désigner le commen-

(1) Hermés, Liv. I. ch. VII. p. 118.-136. On m'a assuré qu'on préparoit une nouvelle Edition fort augmentée. Je dois la connoissance de cet Ouvrage à M. Dromgold, Chevalier de S. Louis & Mestre-de-Camp de Cavalerie, dont la Bibliothéque m'a été très-utile.

» cement de ceux-là : au nombre de trois également, pour désigner leur » terme moyen ; & au nombre de trois encore, pour en fixer la fin : ce qui » donne NEUF Tems définis.

» Nous pourrons apeller les trois premiers de ces neuf tems, Tems Inceptifs ; les trois suivans, Tems Moyens ; & les trois derniers, Tems complétifs.

De-là ces douze Tems :

AORISTE *du Présent.*

En Grec.	En François.	En Anglois.
Γραφω,	j'écris.	I write, *j'écris.*

Aoriste du Passé.

Εγραψα,	j'écrivis.	I wrote, *j'écrivis.*

Aoriste du Futur.

Γραψω,	j'écrirai.	I shall write, *je dois* ou *je devrai écrire.*

PRÉSENT *Inceptif.*

Μελλω γραφειν,	je vais écrire.	I am going to write, *je suis allant écrire.*

Présent Moyen.

Τυγχανω γραφων,	j'écris	I am writing, *je suis écrivant,*

Présent Complétif.

Γεγραφα,	j'ai écrit.	I have written, *j'ai écrit.*

PASSÉ *Inceptif.*

Εμελλον γραφειν,	j'allois écrire.	I was beginning to write, *j'étois commençant à écrire.*

Passé Moyen.

Εγραφον,	j'écrivois.	I was writing, *j'étois écrivant.*

Passé Complétif.

Εγεγραφειν,	j'avois écrit.	I had done writing, *j'avois fait écrivant.*

FUTUR *Inceptif.*

Μελλησω γραφειν,	j'irai écrire,	I shall be beginning to write, *je dois* ou *je devrai être commençant à écrire,*

Futur Moyen.

Εσομαι γραφων, je ſerai écrivant. I shall be writing, *je dois* ou *je devrai être écrivant.*

Futur Complétif.

Εσομαι γεγραφως, j'aurai écrit. I shall have done writing, *je devrai avoir fait écrivant.*

L'Auteur Anglois apuie ceci d'un grand nombre d'obſervations & de preuves d'autant plus intéreſſantes, que juſques à lui on n'avoit point conſidéré les Tems des Verbes ſous un point de vue auſſi ingénieux.

Il fait voir que les Latins connurent les Tems inceptifs, qu'ils érigerent en Verbes apellés Inchoatifs, c'eſt-à-dire, *qui marquent le commencement*: tels furent Cal-esco, je commence à me réchauffer : Alb-esco, je commence à blanchir.

Il raporte que les Grammairiens Grecs les plus illuſtres, Apollonius, Gaza, &c. ont conſidéré le *Préſent* comme un événement incomplet, & le *Paſſé* comme le complément du préſent. L'*Imparfait* comme un Paſſé incomplet, & le *Pluſque parfait* comme un Paſſé qui a tout ſon complément.

Il ajoute une remarque très connue du moins dans nos Contrées, que l'Imparfait, qu'il apelle Paſſé moyen, & l'Abbé Girard, Préſent relatif, déſigne auſſi tout ce qui eſt uſuel & ordinaire; les expreſſions pareilles à celles-ci, *il ſe levoit*, *il écrivoit*, ne ſignifiant pas ſeulement *il étoit ſe levant*, *il étoit écrivant*, mais ſignifiant auſſi *il ne* cessoit *de ſe lever*, *il ne* cessoit *d'écrire*: parce que ce qui eſt fréquemment répeté, porte néceſſairement ſur le Tems paſſé.

Et ſi les anciens Artiſtes, dit-il encore, ſe ſervoient de ce tems pour marquer qu'ils étoient les Auteurs des Ouvrages que le Public avoit ſous les yeux, c'étoit par modeſtie & pour marquer qu'ils ne les regardoient pas comme finis : formule qu'ont imitée nos plus célébres Imprimeurs, tels qu'Henri-Etienne, Morel, Jean Bienné ou Benenatus, & en dernier lieu, chez les Anglois, le Docteur Taylor dans ſa belle Edition de Démoſthènes.

Il finit par une très-belle remarque relative à la Langue Latine : c'eſt que les Tems y ſont formés d'après cette marche ; le Paſſé & le Futur qui paſſent viennent du Préſent moyen ou qui paſſe : de *ſcribo*, j'écris, viennent *ſcribebam*, j'écrivois ; *ſcribam*, j'écrirai. Du Préſent Complétif, *ſcripſi*, j'ai écrit, viennent le Paſſé & le Futur Completifs, *ſcripſeram*, j'avois écrit ; *ſcripſero*, j'aurai écrit. Ce qui forme les ſix Tems de la Langue Latine.

Ceci a lieu, même pour les Verbes irréguliers. De *fero*, je porte, viennent *ferebam*, je portois ; & *feram*, je porterai : & de *tuli*, j'ai porté, viennent *tuleram*, j'avois porté ; & *tulero*, j'aurai porté.

ARTICLE IV.

Système de M. Beauzée.

§. 1.

Il admet vingt Tems.

M. Beauzée considérant cet objet sous un point de vue beaucoup plus vaste, aperçoit vingt tems différens dans nos Verbes François & dont quelque Langue que ce soit peut être susceptible, étant pris dans la Nature elle-même.

Ces Tems sont divisés en six Classes.

1°. Ceux qui sont formés par la seule racine du Verbe.

J'aime.	J'aimai.
J'aimois.	J'aimerois.

2°. Ceux qui sont composés de la racine combinée avec le Verbe avoir ou avec le Verbe Être.

J'ai aimé.	J'eus aimé.
J'avois aimé.	J'aurai aimé.

3°. Ceux qui sont composés de ces derniers tems combinés avec eu, participe du Verbe avoir, ou avec été, participe du Verbe Être, à la suite du Verbe avoir.

J'ai eu aimé.	J'eus eu aimé.
J'avois eu aimé.	J'aurai eu aimé.

4°. Ceux qui sont composés du Verbe venir.

Je viens d'aimer.	Je viendrai d'aimer.
Je venois d'aimer.	

5°. Ceux qui sont composés du Verbe devoir.

Je dois aimer.	Je devrai aimer.
Je devois aimer.	

6°. Ceux qui sont composés du Verbe aller.

Je vais aimer.	J'allois aimer.

Les deux premieres divisions nous offrent les huit Tems de l'Abbé GIRARD ; ces deux premieres divisions & les deux dernieres nous donnent les mêmes Tems que la Grammaire Angloise de M. HARRIS. M. Beauzée a donc ajouté ici les Tems de la troisiéme & de la quatriéme division.

Il est incontestable que les Tems des deux dernieres divisions sont des FUTURS.

Il n'est pas moins incontestable que les Tems qui forment les divisions deuxiéme, troisiéme & quatriéme, sont des PRÉTÉRITS.

Les quatre Tems qui composent la premiere division seront donc des PRÉSENS.

La conséquence paroît juste. Cependant on ne peut s'empêcher au premier coup-d'œil de la regarder comme un paradoxe insoutenable. Mais ne nous hâtons pas dans notre jugement.

Voyons plutôt d'après quels Élémens notre Auteur a construit sa Table.

Et afin de saisir ces procédés avec plus de facilité, formons-en un Tableau qui mette sous les yeux ces Tems avec leurs raports, ensorte que tout ce qui sera relatif à l'explication de ces Tems ne soit que des conséquences du Tableau même.

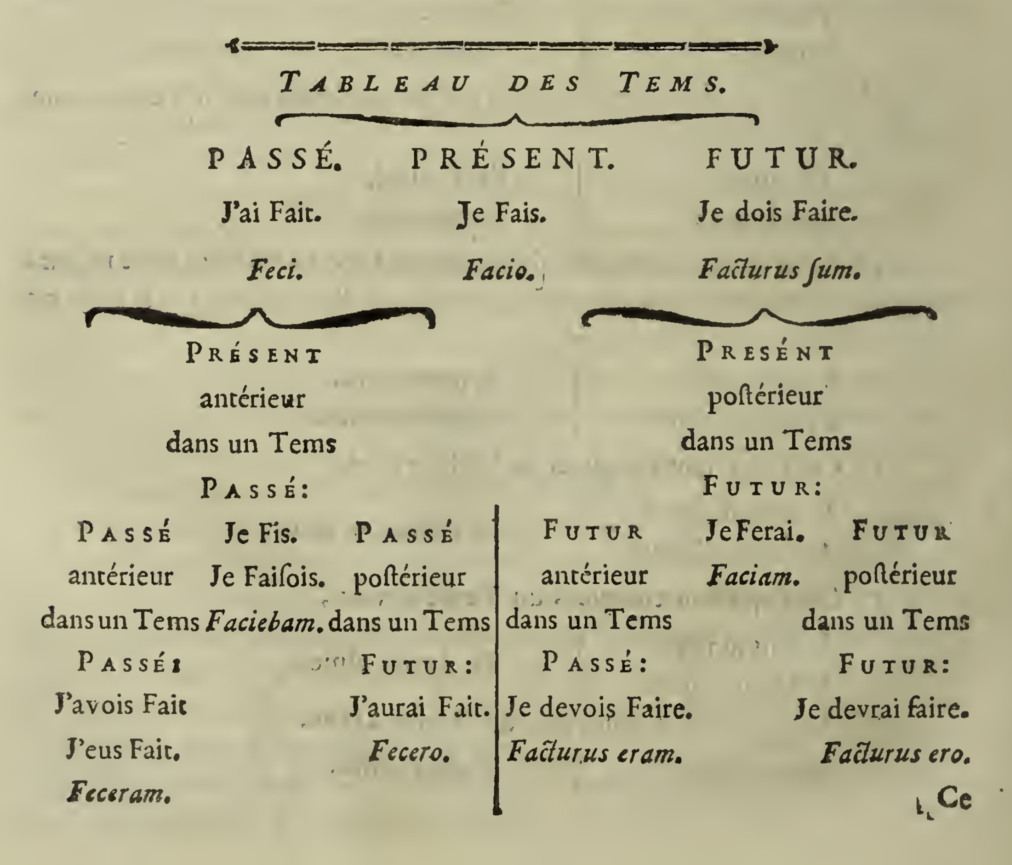


TABLEAU DES TEMS.

PASSÉ. J'ai Fait. *Feci.*

PRÉSENT. Je Fais. *Facio.*

FUTUR. Je dois Faire. *Facturus sum.*

PRÉSENT antérieur dans un Tems PASSÉ: Je Fis. Je Faisois. *Faciebam.*

PASSÉ antérieur dans un Tems PASSÉ: J'avois Fait J'eus Fait. *Feceram.*

PASSÉ postérieur dans un Tems FUTUR: J'aurai Fait. *Fecero.*

PRÉSENT postérieur dans un Tems FUTUR: Je Ferai. *Faciam.*

FUTUR antérieur dans un Tems PASSÉ: Je devois Faire. *Facturus eram.*

FUTUR postérieur dans un Tems FUTUR: Je devrai faire. *Facturus ero.*

Ce

Ce Tableau eſt diviſé en trois parties : l'une au milieu ou en face du Lecteur, & qui repréſente le Tems Présent : l'autre à ſa gauche, qui repréſente le Passé : le troiſieme à ſa droite qui repréſente le Futur.

Ces trois Tems qui dominent le Tableau, ſont ce qu'ils ſont dans toutes les circonſtances poſſibles : au jour de hier comme au jour actuel, & comme ils le ſeront demain ; parce que ce qu'ils ſont, c'eſt toujours relativement à eux-mêmes, & que ce raport ne change point.

Chacun de ces Tems peut être conſidéré comme ayant un tems qui le précéde & un tems qui le ſuit : ce qui donne neuf Tems.

Car le moment préſent, *je fais*, a un Paſſé, *j'ai fait* ; & un Futur, *je dois faire*.

Le moment paſſé, *hier*, a de même un préſent, *je fis* ; un paſſé, *j'avois fait* ; un futur, *j'aurai fait*.

Le moment futur, *demain*, a un préſent, *je ferai* ; un paſſé, *je devois faire* ; un futur, *je devrai faire*.

Si nous apellons les momens qui précédent antérieurs, & les momens qui ſuivent postérieurs, nous aurons :

1°. Un paſſé antérieur, *j'avois fait* ; & un paſſé poſtérieur, *j'aurai* fait.

2°. Un préſent antérieur, *je fis* ; & un préſent poſtérieur, *je ferai*.

3°. Un futur antérieur, *je devrois faire* ; & un futur poſtérieur, *je devrai faire*.

Ces trois Tems antérieurs & ces trois Tems poſtérieurs, joints aux trois premiers fondamentaux, font neuf Tems, qui forment dans le Tableau trois Triangles, dont le ſommet eſt en haut, & dont celui du milieu, plus élevé, entre dans les deux autres.

§. 2.

Dévelopement du Tableau.

Vous trouvez ces neuf Tems dans le Tableau d'une maniere à les rendre auſſi ſenſibles qu'il ſe puiſſe : d'abord paroiſſent ſur la premiere ligne, comme nous avons dit, un Passé qui eſt à gauche, j'ai fait ; un Préſent qui eſt en face, je fais ; un futur qui eſt à droite, je dois faire.

Au-deſſous du Paſſé ſont trois Tems en portique, dont deux Paſſés & un Préſent.

Au-deſſous du Futur ſont trois autres Tems en portique auſſi, dont deux Futurs & un Préſent.

Ce Tableau offre donc trois Préſens, trois Paſſés & trois Futurs, ou trois Paſſés, trois Préſens & trois Futurs, ſi l'on veut ſuivre l'ordre des Tems.

1°. *Des trois Paſſés.*

Des trois Paſſés, l'ûn eſt en face de vous : c'eſt celui qui eſt paſſé relativement au moment où l'on parle, conſidéré en lui-même & ſans aucun raport à aucune autre époque, à aucun autre événement.

A votre gauche eſt un autre paſſé, déſigné par le nom d'antérieur ; c'eſt qu'il eſt paſſé non-ſeulement pour le moment où l'on parle, comme *j'ai fait*, mais qu'il étoit paſſé, qu'il n'exiſtoit plus lorſqu'on a pu dire *je fis* : J'AVOIS FAIT *mon devoir lorſque* JE FIS *ce que vous liſez*,

A votre droite eſt un autre paſſé déſigné par le nom de poſtérieur ; c'eſt qu'il vient après le tems où l'on parle ; & qu'il ſera paſſé avant le tems dont on parle. J'AURAI FAIT *mon devoir avant que vous reveniez*.

Au milieu de ces trois Tems en eſt un autre apellé Préſent antérieur : mais pour nous en former une juſte idée, quittons les Paſſés, & allons aux Préſens.

2°. *Des trois Préſens.*

Nous avons vu que le Paſſé étoit accompagné de deux Paſſés ; l'ûn qui le précéde, l'autre qui le ſuit.

Mais ſi l'époque du Paſſé eſt précedée & ſuivie d'époques qu'on peut regarder comme Paſſées, le préſent ne pourra-t'il pas être précedé & ſuivi d'époques qu'on pourra regarder également comme préſentes ? l'une avant le tems où l'on parle, & l'autre après le tems où l'on parle : l'une paſſée au tems où l'on parle, mais préſente au tems paſſé dont on parle : l'autre future au tems où l'on parle, mais préſente au tems futur dont on parle.

De-là ces trois Préſens :

JE FAIS. *Je fais* ce que vous m'avez preſcrit ; Préſent actuel.

JE FIS. *Je fis* hier ce que vous m'aviez preſcrit ; Préſent antérieur, puiſqu'ici je me repréſente comme étant faiſant dans le moment dont on parle, *hier*, tems antérieur au moment où l'on parle.

JE FERAI. *Je ferai* demain ce que vous me preſcrirez : Préſent poſtérieur, puiſqu'ici je me repréſente comme étant faiſant dans le moment dont on parle & qui viendra après celui où l'on parle, *demain*.

Mais comment eſt-ce que ce Préſent antérieur & ce Préſent poſtérieur ſe trouvent renfermés, l'un entre les Paſſés, & l'autre entre les Futurs?

La raiſon en eſt très-ſimple. Nous avons vu que le moment préſent où l'on parle a un paſſé & un futur; mais il en eſt de même de toutes les époques. Le Tems paſſé étoit néceſſairement entre un Tems paſſé & un Tems futur, par raport auxquels il étoit *préſent*. Le Tems futur ſera néceſſairement entre un Tems Paſſé & un Tems Futur, par raport auxquels il ſera *préſent*.

De même, lorſque je dis *hier je* FIS telle choſe, où mon action eſt préſente relativement à cette époque, exiſtente dans le même tems, je pouvois dire hier, J'AVOIS FAIT telle choſe, tems qui eſt paſſé relativement à cette exiſtence; & je pouvois dire *demain* J'AURAI FAIT *telle choſe*; ce qui fait voir que *je fis* eſt un préſent relativement à *j'avois fait* & *j'aurai fait*.

3°. *Des trois Futurs.*

Le *Préſent*, Tems où l'on parle, a un Futur, *je dois faire.*

Mais ce moment futur, comme nous l'avons dit, doit ſe trouver entre un Paſſé & un Futur qui n'eſt pas encore arrivé: car on peut dire HIER (Tems Paſſé) *je* DEVOIS *faire une viſite*; ce qui eſt un Futur dans un Paſſé: & DEMAIN *je* DEVRAI FAIRE *une viſite*; ce qui eſt un Futur dans un Futur: mais quel eſt le Préſent entre ce Paſſé & ce Futur, ſi ce n'eſt *je ferai*? DEMAIN *je* FERAI une viſite, expreſſion qui préſente mon action comme exiſtente en même tems que demain.

De tous ces tems, les trois qui ſe raportent à l'époque où l'on parle ſont indéfinis, indéterminés; car rien ne les borne. Ils ſont ce qu'ils ſont par eux-mêmes, & ils le ſont conſtamment & indépendamment de toute circonſtance. Ce ſont les trois Tems par excellence & abſolus.

Les autres ſont bornés par l'époque dans laquelle on les conſidere. Le préſent antérieur & le préſent poſtérieur ne ſont ce qu'ils ſont que relativement à l'époque dont on parle, comparée à l'époque où l'on parle: leur place eſt circonſcrite, elle ne peut être ailleurs. *Je fis* n'indique qu'une époque: *je fais* s'aſſocie avec toutes. *J'avois fait* n'indique qu'une époque: *j'ai fait* s'aſſocie avec toutes; comme nous le ferons voir plus bas.

Ce ſont les trois Tems, tranſportés à des époques particulieres, à hier & à demain, tout comme à aujourd'hui.

Et comme nous diſons :

AUJOURD'HUI, au moment où je parle, *je fais*, *j'ai fait*, & *je dois faire.*

On peut dire également :

HIER, au moment dont je parle, PASSÉ pour l'époque où je parle, *je fis*, *j'avois fait*, *je devois faire.*

DEMAIN, au moment dont je parle, FUTUR pour l'époque où je parle, *je ferai*, *j'aurai fait*, *je devrai faire.*

Et l'on pourra en former un nouveau Tableau :

	PRÉSENS.	PASSÉS.	FUTURS.
AUJOURD'HUI, préſent,	Je fais.	J'ai fait.	Je dois faire.
HIER, Paſſé, jour antérieur,	Je fis.	J'avois fait.	Je devois faire.
DEMAIN, Futur, jour Poſtérieur,	Je ferai.	J'aurai fait.	Je devrai faire.

On voit donc par ce Tableau que, *je fais*, *je fis*, *je ferai*, ſont des Préſens, l'un au Préſent ou actuel, l'autre au paſſé ou antérieur ; le troiſiéme au futur ou poſtérieur.

Ou que le premier eſt un Préſent-Préſent ou Préſent actuel.
Le ſecond, un Paſſé-Préſent ou Préſent antérieur.
Le troiſiéme, un Futur-Préſent ou Préſent poſtérieur.

Que *j'ai fait*, *j'avois fait*, *j'aurai fait*, ſont trois Paſſés : l'un au moment actuel, l'autre dans un tems Paſſé, le troiſiéme dans un tems Futur : ou en d'autres termes, que,

Le premier eſt un Préſent-Paſſé.
Le ſecond, un Paſſé-Paſſé.
Le troiſiéme, un Futur-Paſſé.

Que *je dois faire*, *je devois faire*, *je devrai faire*, ſont trois futurs ; l'un au moment préſent, l'autre dans un tems paſſé, le troiſiéme dans un tems futur : ou en d'autres termes, que,

Le premier eſt un Préſent-Futur.
Le ſecond, un Paſſé-Futur.
Le troiſiéme, un Futur-Futur.

Ou en d'autres termes, trois futurs ; l'un préſent, l'autre antérieur, l'autre poſtérieur.

§. 3.

Cette division met d'accord tous les Grammairiens.

Cette distribution des Tems en Tableaux, rend raison de toutes les différences qu'on trouve à cet égard entre les divers Grammairiens, parce qu'on en voit aussi-tôt les causes, provenues du point de vue sous lequel ils envisageoient les Tems.

Car tous les Tems qui sont sur la ligne de HIER, jour passé, peuvent être considérés comme des *Passés*; ce qui a fait apeller PASSÉS, *je fis*, *j'avois fait*, *je devois faire*.

Et tous les tems qui sont sur la ligne de *demain*, jour futur, peuvent être considérés comme des Futurs : ce qui a fait apeller FUTURS, *je ferai*, *j'aurai fait*, *je devrai faire*.

Mais entre ces trois Tems Passés & ces trois Futurs, regnent des différences sensibles : de-là leurs divers noms. Comme *j'avois fait* est un passé avant un passé, on l'apelloit *plusque passé* ou *plusqueparfait*. M. Beauzée l'apelle *Passé antérieur*; dénomination plus sensible & qui se définit toute seule.

Comme *j'aurai fait* est un passé dans l'avenir, on l'apelloit *second Futur*, *Futur relatif*. M. Beauzée l'apelle *Passé postérieur*.

De même *je ferai* est sur la ligne des Futurs; aussi l'a-t'on apellé *Futur* : mais il est dans la colonne des Présens : c'est le présent dans le futur. M. BEAUZÉE l'apelle donc *Présent postérieur*; ce qui est plus sensible & plus aisé par conséquent à aprendre.

Voulons-nous considérer le premier Tableau sous un autre point de vue; ne considérer comme Présent que le tems *je fais*; tout ce qui sera à sa gauche sera passé, tout ce qui sera à sa droite sera futur : voilà ce qui a fait regarder *je fis* comme un passé, & *je ferai* comme un futur.

Mais voilà quatre passés au moins & quatre futurs : comment distinguer tous ces futurs ? faut-il donner à chacun, des noms différens, les graduer, les mettre tous dans des intervalles différens ? Mais cela ne finiroit point : & delà tous les embarras qu'on a eus pour les classer.

Par la méthode de M. BEAUZÉE, rien de plus simple, tout est présent, passé ou futur; rien de plus; mais chacun de ces tems est tout cela relativement au tems présent, au tems passé & au tems futur : dès-lors *je fis*, & *je ferai* sont des présens; l'un au tems passé, l'autre au tems futur : il ne reste

plus que trois passés & trois futurs ; dont un de chacun au tems passé, au tems futur, & au tems présent ou actuel.

J'ai fait, passé au tems actuel.
J'avois fait, passé au tems passé.
J'aurai fait, passé au tems futur.

Ainsi de quelque maniere qu'on envisage ce Tableau, on se reconnoit toujours, quelque méthode qu'on ait sous les yeux : & l'on peut décider par son propre sentiment quelle est la plus commode, la plus étendue, la plus intéressante.

§. 4.

D'un second Présent Antérieur.

Dans le premier Tableau, au-dessous du présent antérieur, *je fis*, nous voyons JE FAISOIS ; & au-dessous du passé antérieur *j'avois fait*, nous voyons J'EUS FAIT.

J'eus fait & *je faisois* ne sont pas la même chose que *je fis* & que *j'avois fait* : mais ce sont des tems de la même nature : *j'eus fait* est un passé antérieur comme *j'avois fait*: & JE FAISOIS est un présent antérieur comme *je fis* : dévelopons-en les preuves, & les différences qui regnent entre ces tems de même nature.

Quand nous disons d'une maniere historique, en racontant ce qui nous est arrivé, HIER *je le* RENCONTRE *en chemin*, *je lui* DEMANDE *où il* VA, je vois qu'il S'EMBARRASSE ; tous ces Verbes sont des présens au tems passé, au tems de hier ; c'est comme si nous disions, HIER *je le* RENCONTRAI *en chemin*, *je lui* DEMANDAI *où il* ALLOIT, *je* VIS *qu'il* S'EMBARRASSOIT.

Je le RENCONTRAI, *je lui* DEMANDAI, sont des présens antérieurs, tout comme je fis: *il* ALLOIT, *il* S'EMBARRASSOIT seront donc encore des présens antérieurs ; car ils correspondent aux présens, *il va*, *il s'embarrasse*.

C'est ce dernier tems *il alloit*, *il s'embarrassoit*, dont on fait ici un second Présent antérieur, un Présent pour le Tems passé.

On l'a apellé PRÉTERIT IMPARFAIT ; *Prétérit*, parce qu'il est au tems passé ; *imparfait*, parce qu'il désigne un événement moins passé que *j'ai fait*: mais rien n'est moins passé que le *présent*.

Le nom de présent antérieur donné à ces deux tems, démontre leurs raports : tous les deux, présens au passé.

Mais on voit cette différence entr'eux, que, JE FAISOIS indique ſimplement une action comme préſente hier, & que, JE FIS renferme cette action toute entiere dans l'époque de hier. *Hier* je FAISOIS *un ouvrage*, mais je ne l'achevai pas: *hier* JE FIS *cet ouvrage*, il fut achevé dans l'époque même de hier.

On apellera celui-là préſent antérieur ſimple, & celui-ci préſent antérieur périodique.

C'eſt à cauſe du raport de ces deux Tems que la plûpart des Langues ne les ont point diſtingués & n'ont qu'une maniere de les exprimer. Telles ſont les Langues Allemande, Angloiſe & Flamande.

L'Allemand, ICH WAR, ſignifie *j'étois* & *je fus*.

L'Anglois,	I WAS,	} ſignifient également *j'étois* & *je fus*.
Le Flamand,	ICH WAS,	

Les Latins n'ont ici de même qu'un ſeul Tems, FACIEBAM, je faiſois.

Auſſi lorſque ces Peuples veulent dire *je fis*, *je trouvai*, ils ſont obligés de ſe ſervir de *je faiſois*, *je trouvois*; *je* faiſois *cela hier*, *je le* trouvois *ſur mon chemin*.

§. 5.

Du ſecond Paſſé antérieur.

Des deux Paſſés antérieurs, J'AVOIS FAIT eſt ſimple; mais dans un autre ſens, il déſigne ſimplement une exiſtence antérieure à une époque antérieure elle-même au tems où l'on parle.

J'avois fait mon ouvrage lorſque vous vintes.

L'autre eſt périodique: il marque une exiſtence antérieure miſe en comparaiſon avec une époque, un évenement pris dans un période antérieur au tems où l'on parle.

J'EUS FAIT mon ouvrage *avant* qu'il achevât le ſien; *en même tems* que lui, *après* lui.

Cette diſtinction manque à diverſes Langues: les Latins, par exemple, n'avoient qu'un prétérit antérieur.

§. 6.

De la diſtinction des Tems en Indéfinis & Définis.

Tout Préſent, Paſſé ou Futur peut être INDÉFINI ou DÉFINI: c'eſt-à-dire

qu'ils peuvent désigner toutes les époques, passée, présente & future, ou être restreints à n'en désigner qu'une seule.

Toutes les fois qu'ils sont considérés comme actuels, antérieurs & postérieurs, ils sont bornés à une seule époque ; & renfermés dans cette époque, ils sont *définis*.

Mais toutes les fois qu'ils ne sont point concentrés dans une seule époque, ils sont aplicables à toutes ; ils deviennent par conséquent *indéfinis*.

Ici nous n'aurons qu'à transcrire en quelque sorte les expressions même de notre Auteur.

1°. *Présent Indéfini*.

Quand nous disons à quelqu'un *je vous* LOUE *d'avoir fait cette action* ; notre action de *louer* est énoncée comme coexistente avec l'acte même de la parole, au moment où l'on parle.

Que l'on dise dans un récit, *je le* RENCONTRE *en chemin*, *je lui* DEMANDE *où il* VA, *je* VOIS *qu'il* S'EMBARRASSE, tous ces tems sont employés comme des présens dans un Tems qui n'est plus, qui a été antérieur au moment où l'on parle.

Et si l'on dit, *je* PARS *demain*, *je* FAIS *tantôt mes adieux*, on énonce comme présentes des actions qui n'auront lieu que dans un tems postérieur au moment où l'on parle.

Enfin quand on dit, *Dieu* EST *juste*, *le Tout* EST *plus grand qu'aucune de ses parties*, on énonce des vérités qui sont présentes dans tous les Tems, dans toutes les époques possibles.

Mais au lieu de ce présent antérieur, *je le rencontre*, mettez un Tems qui soit borné à cette fonction, & vous aurez le Présent antérieur qu'on a pris pour un Passé, je le *rencontrai*.

Et si vous substituez de même à ce présent postérieur *je pars demain*, ou *demain je le rencontre*, le présent postérieur qu'on a pris pour un Futur, vous aurez, *je partirai*, *je rencontrerai* ; ce qui donne ces trois présens :

Je rencontre, *je rencontrai*, *je rencontrerai*.

2°. *Prétérit indéfini*.

Le *Prétérit* est un tems également indéfini ; c'est-à-dire, qu'il sert pour les trois époques, présente, passée & future.

En disant, *j'ai* LU *un excellent Livre*, on indique un Prétérit actuel.

Il eſt poſtérieur ou dans l'avenir, en diſant, J'AI FINI *dans un moment.*

Il eſt antérieur ou dans le paſſé, lorſque vous dites en récit *à peine* A-T-IL PARLÉ, *qu'il s'éleve de toutes parts un bruit confus.*

Subſtituez à ces prétérits ces Tems, J'AURAI FINI, à peine AVOIT-IL PARLÉ; & vous reconnoîtrez auſſi-tôt les Prétérits poſtérieurs & antérieurs.

3°. *Futur indéfini.*

Il en eſt de même du futur: il eſt indéfini ayant lieu pour les futurs actuels, antérieurs & poſtérieurs.

Il marque l'exiſtence future indépendamment de tout raport à aucun tems; dans cette phraſe, par exemple, *tout homme* DOIT *mourir*; comme ſi l'on diſoit, *tous les hommes qui nous ont précédé* DEVOIENT MOURIR, *ceux d'aujourd'hui* DOIVENT MOURIR, *& ceux qui nous ſuivront* DEVRONT MOURIR.

Il marque, 2°. un futur actuel: *je redoute le jugement que le Public* DOIT PORTER *de cet ouvrage*; car il s'agit ici d'un jugement à venir.

Et 3°. un futur poſtérieur: *ſi je* DOIS SUBIR *un examen, je m'y prèparerai avec ſoin*: comme ſi nous diſions, je me préparerai avec ſoin s'il arrive un tems où je DEVRAI SUBIR un examen.

Et 4°. un futur antérieur, en diſant, en récit; *quand je* DOIS HARANGUER, *la parole me manque, je ne ſçais plus où j'en ſuis*: & qui devient futur antérieur JE DEVOIS: comme dans cette phraſe, *la parole me manqua au momemt où* JE DEVOIS HARANGUER.

Notre Auteur s'apuie ici d'un paſſage de VARRON, ce Savant Romain *obſervateur attentif, intelligent, patient, ſcrupuleux même*, qui avoit très-bien remarqué (1) que ces trois Tems *j'avois fait, j'ai fait, j'aurai fait*, étoient des prétérits; & que ceux-ci, *je faiſois, je fais, je ferai* étoient des préſens ou des tems non encore paſſés; & qui blâmant vivement ceux qui les arrangeoient différemment, obſervoit que le méchanique de ces tems s'étoit conformé à ces raports.

» Similiter errant qui dicunt ex utraque parte verba omnia commutare » ſyllabas oportere; ut in his, *pungo, pungam, pupugi*; *tundo, tundam, tutudi*: diſſimilia enim conferunt, verba INFECTA cum PERFECTIS. Quod » ſi IMPERFECTA modò conferrent omnia verbi principia incommutabilia

(1) De Ling. Lat. Lib. VIII. p. 56.

» viderentur : ut in his, *pungebam*, *pungo*, *pungam* : & contrà ex utraque » parte commutabilia, ſi PERFECTA ponerent ; ut *pupugeram*, *pupugi*, *pu-» pugero.*

§. 7.

De neuf autres Tems qui ne ſont pas entrés dans les Tableaux précédens.

Outre les onze tems qui compoſent le premier Tableau, notre Auteur en compte neuf autres diviſés en trois claſſes :

Trois Prétérits prochains.
Deux Futurs prochains.
Quatre Prétérits comparatifs.

1. *Des cinq Tems Prochains.*

On peut conſidérer la diſtance d'un événement comme éloignée ou comme prochaine ; & dire ; *il y a* long-tems *que j'ai lu*, & *il y a* peu de tems *que j'ai lu : je lirai* dans très-peu de tems, & *je ne puis lire que* dans un tems très-éloigné.

Si l'on a recours à des formules pour exprimer ces idées ſans employer des mots qui déſignent le tems, ſans être obligé de dire *long-tems*, *peu de tems*, *dans un tems éloigné*, on aura de nouveaux Tems qui pourront s'appeller, les uns TEMS ÉLOIGNÉS, les autres TEMS PROCHAINS. En François, nous n'en connoiſſons aucun de la premiere eſpèce ; mais nous avons cinq Tems prochains.

De ce nombre ſont trois Prétérits formés par le Verbe *venir.*

Je VIENS *de lire*, *je* VENOIS *de lire*, *je* VIENDRAI *de lire.*
Le premier eſt un *Preterit* PROCHAIN *indeſini.*
Le ſecond, un *Preterit* PROCHAIN *antérieur.*
Le troiſiéme, un *Préterit* PROCHAIN *poſterieur.*

Les deux autres Tems prochains ſont deux Futurs, formés du Verbe ALLER.

L'un eſt indéfini, *je* VAIS *lire*, *je* VAIS *faire.*
L'autre eſt antérieur, J'ALLOIS *lire*, J'ALLOIS faire.

3°. *Des quatre Préterits* COMPARATIFS.

On les apelle COMPARATIFS, parce qu'ils préſentent un événement anté-

rieur mis en comparaiſon avec un événement antérieur auſſi, mais poſtérieur au premier. C'eſt ainſi qu'on dit:

Dès que J'AI EU FAIT *je ſuis parti pour vous voir.*

Ils ſont au nombre de quatre, formés par les quatre Préterits dont nous avons déja parlé, & qu'on apellera POSITIFS pour les diſtinguer de ceux-ci; & par le participe EU, qui joint ainſi une antériorité comparative à l'antériorité déſignée par les préſens du Verbe AVOIR.

Ces quatre PRÉTERITS COMPARATIFS ſont:

Un indéfini, *j'ai* EU *fait.*
Uu antérieur ſimple, *j'avois* EU *fait.*
Un antérieur périodique, *j'eus* EU *fait.*
Un poſtérieur, *j'aurai* EU *fait.*

Ces Tems avoient déja été reconnus par M. l'Abbé de DANGEAU (3): mais ne faiſant attention qu'à leur forme & non à leur valeur, il les apella SUR-COMPOSÉS, parce qu'il avoit donné aux Préterits Poſitifs, *j'ai fait*, *j'avois fait*, le nom de *Tems compoſés*; ce qui ne donnoit aucune idée de leur valeur & des motifs qui avoient occaſionné leur invention.

On ne trouveroit peut-être pas dans nos bons Ecrivains des exemples de ces derniers Tems: mais les Auteurs Comiques, les Epiſtolaires & les Romanciers pourroient bien en fournir ſi on les parcouroit dans cette vue; & tous les jours de pareilles expreſſions ſont employées dans les converſations par les Puriſtes les plus rigoureux: ce qui eſt la marque la plus certaine qu'elles ſont dans l'analogie de la Langue Françoiſe. Enfin, » ſi elles ne ſont pas » encore dans le langage écrit, ajoute l'Auteur dont nous expoſons ici les » idées fort en abregé, elles méritent du moins de n'en être pas rejettées: » tout les y reclame, les intérêts de cette préciſion philoſophique qui eſt un » des caractères de notre Langue, & ceux même de la Langue; qu'on ne » ſauroit trop enrichir dès qu'on peut le faire ſans contredire les uſages analo- » giques.

---

(3) Opuſcul. ſur la Lang. Franç. p. 177.

§. 8.

Tableau Général.

De-là résulte ce Tableau Général :

PRÉSENS.

INDÉFINI,			Je chante.	J'arrive.
DÉFINIS,	Antérieur,	*Simple*,	Je chantois.	J'arrivois.
		Périodique,	Je chantai.	J'arrivai.
	Postérieur,		Je chanterai.	J'arriverai.

PRÉTÉRITS.

1°. POSITIFS.

INDÉFINI,			J'ai chanté.	Je suis	arrivé.
DÉFINIS,	Antérieur,	*Simple*,	J'avois chanté.	J'étois	
		Périodique,	J'eus chanté.	Je fus	
	Postérieur,		J'aurai chanté.	Je serai	

2°. COMPARATIFS.

INDÉFINI,			J'ai eu chanté.	J'ai été	arrivé.
DÉFINIS,	Antérieur,	*Simple*,	J'avois eu chanté.	J'avois été	
		Périodique,	J'eus eu chanté.	J'eus été	
	Postérieur,		J'aurai eu chanté	J'aurai été	

3°. PROCHAINS.

INDÉFINI,		Je viens de chanter.	Je viens	d'arriver.
DÉFINIS,	Antérieur,	Je venois de chanter.	Je venois	
	Postérieur,	Je viendrai de chanter.	Je viendrai	

FUTURS.

1°. POSITIFS.

INDÉFINI,		Je dois chanter.	Je dois	arriver.
DÉFIN	Antérieur,	Je devois chanter.	Je devois	
	Postérieur,	Je devrai chanter.	Je devrai	

2°. PROCHAINS.

INDÉFINI,	Je vais chanter.	Je vais	arriver.
DÉFINI antérieur,	J'allois chanter.	J'allois	

ARTICLE V.

Observations particulieres, et Conclusion.

§. I.

Simplicité de ce Systême, & ses avantages.

Tel est le Systême de M. Beauzée à l'égard des Tems ; nous avons tâché en l'analysant de ne lui rien ôter de sa force, & de le rendre plus aisé à saisir par les divers Tableaux dont nous avons accompagné ce précis.

Il réunit les avantages de la simplicité avec la plus vaste étendue ; l'on peut par ce moyen classer tous les Tems sans en multiplier les dénominations, & en les ramenant toujours à une mesure commune. Trois mots en font tout le mystère : un Présent, un Passé & un Futur. Ces trois divisions étant également apliquées ensuite à chacune de ces époques, qui ont nécessairement un Tems avant & un Tems après elles, donnent les neuf Tems qui sont de toutes Langues, & à chacun desquels on imposoit des noms plus difficiles à concevoir que la chose même.

Il est de fait que tous ceux qui aprennent pour la premiere fois la division de ces Tems, sont désorientés & perdus dès qu'ils sont hors des trois Tems dont les Noms paroissent seuls ici : tandis qu'il n'est personne, pas même de jeune Ecolier, qui ne conçoive très-bien un Passé antérieur, un Passé actuel & un Passé postérieur, un Présent antérieur & un Présent postérieur, & des Futurs de la même espéce : devenus par-là sensibles pour lui, il les saisit & ne les oublie plus.

Cependant cet arrangement si simple, si lumineux, n'a encore été adopté nulle part, & les Grammaires qui ont paru depuis lors, ont paru avec les anciennes dénominations & n'ont fait aucune mention de ce nouveau systême.

Peut-être leurs Auteurs ne le connoissoient pas, & en ce cas ils avoient tort : ceux qui veulent diriger les autres, doivent du moins sçavoir eux-mêmes ce qui s'est dit d'essentiel sur les objets qu'ils veulent enseigner : sinon, ils risquent de perpétuer les erreurs, les préjugés, les ténébres, en rendant inutiles les travaux des hommes les plus éclairés. Peut-être ne se sont-

ils pas donné la peine même de lire ce ſyſtême, effrayés par un langage qui leur ſembloit abſurde, & en contradiction avec toutes leurs idées : mais n'eſt-ce pas l'effet de tout ce qu'on n'a jamais vu; & pourra-t-on jamais redreſſer ſes idées ſur quelqu'objet que ce ſoit, quand on s'abandonnera abſolument à de pareilles impreſſions? n'eſt-ce pas ce ſentiment aveugle qui perpétue tant de préjugés & d'erreurs?

Ce n'eſt pas qu'il faille admettre tout ce qui eſt nouveau; ce ſeroit une autre extrémité non moins dangereuſe : mais il ne faut ſe refuſer à l'examen d'aucune choſe qui paroît nouvelle, par cela même qu'elle eſt nouvelle ou contraire à ce qu'on connoît; & ne ſe décider que d'après cet examen.

Pour nous, qui travaillons pour le Public, & qui le reſpectons trop pour ne pas lui donner le plus de lumieres qu'il nous eſt poſſible ſur des objets importans, nous tâchons de lire tout ce qui peut éclaircir les objets dons nous nous occupons, & nous nous eſtimons très heureux lorſque nous rencontrons des morceaux qui nous paroiſſent dignes d'être mis ſous ſes yeux : nous euſſions cru lui manquer en ne lui donnant pas connoiſſance de celui-ci; & nous croyons rendre ſervice aux jeunes gens en leur recommandant de ſe familiariſer avec lui.

§. 2.

Tems qu'on pourroit ajouter à ceux-là.

Ce n'eſt pas qu'il ne fût ſuſceptible de quelques remarques, & peut-être de quelqu'amélioration ou changement pour les détails.

On pourroit, par exemple, ajouter un Préſent actuel, *je ſuis faiſant*, très-diſtinct de *je fais*, tout comme M. Beauzée a déjà très-bien vu qu'en Latin *amor* & *amatus ſum*, tous deux Préſens paſſifs, n'étoient cependant pas préciſément le même tems. Celui dont nous parlons ſeroit le Présent défini actuel.

Dès qu'on met *je dois, je devois & je devrai faire* au nombre des Tems, on ne ſauroit refuſer d'y placer auſſi *je dus faire & j'avois du faire.*

Peut-être pourroit-on auſſi donner aux Préſens, antérieur & poſtérieur, des dénominations qui les ſéparaſſent moins du Paſſé & du Futur actuel auxquels ils apartiennent.

Ce ſont du moins les deux ſeuls Tems qui puiſſent être ſuſceptibles de quelqu'obſcurité, lorſqu'on cherche leur place relativement à celle de tous les au-

tres Tems. Car telle devroit être la ſuite entiere des Tems, que cette ſuite ne formant qu'une ſeule ligne, chaque Tems y eût ſa place déterminée. Le Préſent ſeroit au milieu de la ligne, le Paſſé à gauche, le Futur à droite, & chacun des autres Tems, à droite ou à gauche de ceux-là, ſuivant leur nature : enſorte qu'on appercevroit auſſi-tôt la valeur de chacun de ces Tems, en voyant la portion de ligne qu'ils occuperoient.

Je ne ſais ſi je me trompe, mais il me ſemble que juſques alors on ne pourra jamais être ſûr que les Tems ſont bien caſés, bien déterminés, bien préſentés ; & qu'ils n'auront que des dénominations relatives, qui donnent trop de priſe à l'arbitraire, & n'entraînent pas d'une maniere aſſez victorieuſe le conſentement général.

Auſſi voyons-nous dans M. Beauzée même (1), qu'un Académicien d'Arras doutoit que ſon ſyſtême pût s'accorder avec le méchaniſme de toutes les Langues connues ; & qu'il ne comprenoit pas comment on pouvoit regarder *je fis* comme un préſent, ſi l'on ne convenoit que *j'ai fait* doit être ſouvent regardé auſſi comme un préſent.

Les expreſſions dont il ſe ſert à cet égard prouvent qu'il avoit adopté l'arrangement de l'Abbé Girard dont nous avons parlé, & qui étoit ſi intéreſſant pour le tems où il parut ; mais trop borné, & trop incommode en ce qu'il coupoit la ligne des Tems en quatre diviſions générales par les Aoriſtes, tandis que M. Beauzée ne la coupe qu'en trois, comme elle eſt dans la Nature.

Ajoutons qu'il eſt impoſſible que le ſyſtême des Tems, dans quelque Langue que ce ſoit, ne s'accorde avec celui-ci, où la ligne des Tems eſt coupée en trois portions & chaque portion ſubdiviſée en d'autres de la même nature.

D'ailleurs cette maniere intéreſſante de ſubdiviſer les Tems, ſera de la plus grande commodité pour reconnoître la valeur des Temps de chaque Langue, en les comparant à ces grandes diviſions, auxquelles il faut néceſſairement qu'ils ſe raportent.

Le Savant Critique dont nous parlons, anéantit lui-même ſa remarque ſur *j'ai fait*, en avouant qu'en diverſes occaſions il ne peut être employé pour *je fis* : c'eſt reconnoître que *je fis* a une valeur propre qui le diſtingue du paſſé & qui en fait ainſi un Préſent antérieur, ou un préſent dans le paſſé : au lieu que *j'ai fait* eſt toujours paſſé, dans le paſſé comme dans le préſent, toujours à gauche, jamais en face.

---

(1) Tom. I, p. 439, & ſuiv.

§. 3.

Ligne du Tems.

Supposons que la ligne du Tems soit divisée en trois Portions, *le Passé*, *le Présent*, *le Futur*; les trois Tems qui y répondent seront, *j'ai Fait*, *je Fais*, *je dois Faire*: mais la premiere & la seconde de ces portions se subdiviseront en d'autres, d'où résulteront de nouveaux Tems.

Ligne du Tems.

PASSÉ.	PRÉSENT.	FUTUR.
J'ai Fait.	*Je Fais.*	*Je dois Faire.*
Divisions du Passé, au nombre de quatre.	Division unique.	Divisions du Futur au nombre de trois

Avant-hier	Hier	Ce matin	A l'instant	A l'instant	A l'instant	Demain	Après-demain.
J'avois fait.	*Je fis.*	*Je faisois.*	*J'aurai fait.*	Je *suis faisant.*	*Je devois faire.*	*Je ferai.*	*Je devrai faire.*

On voit par cette division que, *j'ai Fait* & que *je dois Faire*, sont des Tems indéfinis; car ils conviennent à toutes les divisions possibles du Passé & du Futur.

J'ai fait à l'instant, ce matin, hier, avant-hier.
Je dois faire à l'instant, demain, après-demain.

Par raport aux divisions du Passé,

J'*avois fait* ne convient qu'aux événemens antérieurs à *je fis*.

Je fis convient au tems sous lequel il est placé & à tous les tems antérieurs.

Je faisois, à tous les Tems qui le précédent.

J'aurai fait, correspond pour le passé à la seule division sous laquelle il est placé; & pour le futur, à toutes les divisions dont celui-ci est témoin.

J'aurai fait à l'instant, demain, après-demain.

Tandis que *Je devois faire* convient à toutes les divisions du Passé, & à une seule du Futur.

Et

Et que *je ferai* convient, tout comme *je dois faire*, à toutes les divisions du futur, mais d'une maniere différente : l'un, marquant ce qu'on a à faire ; & l'autre, disant précisément ce qu'on fera.

Si l'on vouloit donner des Noms particuliers à chacune de ces subdivisions, on pourroit les appeller ainsi :

J'avois fait, Passé antérieur.

J'aurai fait, Passé postérieur.

Je fis, Passé défini.

Je faisois, Passé comparatif peignant l'existence qui étoit actuelle en un tel tems.

Je suis faisant, sera un Présent défini.

Je devois faire & je *devrai faire*, seront les futurs, antérieur & postérieur.

Je ferai, sera le futur défini.

Ajoutons que dans ces divisions du Passé, *avant hier* tient lieu de tous les Tems passés antérieurs à hier : & que dans les divisions du Futur, *après demain* tient lieu de tous les Tems postérieurs à demain.

§. 4.

Si un Tems doit être retranché du nombre des Tems par la raison qu'il forme une phrase.

On sera peut-être tenté de rejetter du nombre des Tems ceux qui sont composés d'un grand nombre de mots ; & l'on craindra que le nombre des Tems ne se multiplie mal à propos, si l'on regarde comme des Tems ceux qui sont formés par des Verbes différens des Verbes AVOIR & ÊTRE.

Mais dès qu'on admet des Tems formés de deux Verbes, pourquoi en borneroit-on le nombre à ceux qui sont composés de ceux-là ? Pourquoi en retrancheroit-on ceux qui dérivent des mêmes principes ?

Or, si l'on admet *j'ai fait* & *j'ai été aimé*, au nombre des Tems, parce qu'ils ne désignent qu'une seule maniere d'exister, qu'unité d'action, pourquoi ne reconnoîtroit-on pas comme Tems de Verbes, toute phrase composée de deux ou plusieurs mots qui n'exprimeroient ensemble qu'une seule maniere d'exister, qui offriroient unité d'action ?

Dès-lors on devra non-seulement admettre les vingt Tems dont il est ici

queſtion ; mais on pourra en étendre le nombre & enrichir par ce moyen nos Langues, déja ſupérieures à cet égard aux anciennes.

Il ne faut pas aller bien loin pour trouver des Langues qui ayent admis, d'après ces principes, des Tems différens des nôtres.

Les Anglois ne ſe contentent pas de dire au préſent I LOVE, *j'aime*, ils diſent encore *I do love*, je fais amour, *je ſuis* exiſtant avec l'action d'*aimer*.

S'ils diſent, I SHALL LOVE, je dois ou je devrai aimer, ils diſent encore *I will love*, je veux aimer, je ſuis exiſtant avec la diſpoſition d'aimer.

Et *I can love*, je ſuis exiſtant avec la PUISSANCE d'aimer.

Tems parfaitement analogues à ceux-ci, *je dois aimer*, c'eſt-à-dire *je ſuis exiſtant avec* l'OBLIGATION *d'aimer:* & *je vais aimer*, c'eſt-à-dire, *je ſuis exiſtant avec la* DISPOSITION *d'aimer dans l'inſtant.*

L'on peut dire qu'il y a ce raport entre *je vais aimer*, *je veux aimer & je dois aimer*, que ces trois Tems déſignent également le futur ; mais que *je dois* le déſigne d'une maniere très-indéfinie & dans toute l'étendue du futur : que le ſecond, *je veux*, déſigne cet événement comme plus prochain, & nous-mêmes comme diſpoſés actuellement à exécuter l'action qu'il préſente ; & que le premier, *je vais*, déſigne cet événement comme au point d'arriver, & nous-mêmes comme nous mettant à même d'exécuter ce que nous devons & voulons.

Je veux faire ſeroit ainſi du nombre des futurs prochains.

Par cet arrangement des Tems, la Langue Françoiſe en particulier ſe préſente ſous un point de vue plus régulier, plus étendu, plus ſatisfaiſant : on ſe demandera moins comment une Langue dans laquelle avoient paru des Ouvrages ſi admirables à tous égards, pouvoit avoir une Grammaire auſſi peu intéreſſante, & auſſi déſavantageuſe (†).

» (*) En liſant nos Grammaires, diſoit un Journaliſte (*a*), il eſt fâcheux de ſentir » malgré ſoi, diminuer ſon eſtime pour la Langue Françoiſe, où l'on ne voit preſque » aucune analogie ; où tout eſt biſarre pour l'expreſſion comme pour la prononciation, » & ſans cauſe ; où l'on n'apperçoit, ni principes, ni régles, ni uniformité ; où enfin » tout paroît avoir été dicté par un capricieux génie. En vérité, dit-il encore ailleurs (*b*), » l'étude de la Grammaire Françoiſe inſpire un peu la tentation de mépriſer notre » Langue ». Les DU MARSAIS & les BEAUZÉE n'avoient pas encore paru.

(*a*) Jugemens ſur quelques Ouvrages nouveaux, Tom. IX. p. 73.

(*b*) Racine vengé, IPHIG. II. 46.

§. 5.

Correspondance de ces Tems avec ceux des Latins.

N'omettons pas que ce nouvel arrangement des Tems s'accorde fort bien avec la Langue Latine.

Les trois Présens y sont exprimés par la même voyelle ; FAC-*iebam*, FAC-*io*, FAC-*iam*.

Les trois Passés, par la voyelle *e* ; FEC-*eram*, FEC-*i*, FEC-*ero*.

Et les trois Futurs, par le Verbe Être ; FAC-*turus eram*, *sum*, *ero*.

Ce qui fait voir que ces Tems s'étoient formés, suivant la même analogie d'après laquelle on les a disposés ici.

Lorsque les Grammairiens Latins donnent le nom de *Prétérits imparfaits* au Présent antérieur *je faisois*, & celui de *plusque parfait* au Passé antérieur, c'est qu'ils les regarderent, celui ci comme un Passé absolument passé, & celui-là comme un Passé qui n'est pas encore absolument passé, qui a encore quelque chose du Présent.

Et si en François, l'autre Présent antérieur JE FIS a été appellé *Prétérit simple* par quelques-uns & *Passé défini* par quelques autres (1), c'est que les premiers ne faisoient attention qu'à ce qu'il est formé simplement de la racine du Verbe ; & que les seconds ont très-bien vu qu'il étoit borné à un tems précis, tandis que *j'ai fait* est indéfini.

Toutes ces dénominations étoient vraies d'après le point de vue d'où l'on partoit : mais n'étant pas déterminées par un raport commun, elles donnoient trop lieu à l'arbitraire, & ne se faisoient pas sentir avec assez de promptitude & d'évidence.

---

(1) C'est le nom que leur donne entr'autres M. PALOMBA dans son *Abrégé de la Langue Toscane*, dont il a déja paru ; trois vol. *in* 8°.



CHAPITRE VIII.

DES PRÉPOSITIONS.

SEPTIEME PARTIE DU DISCOURS.

ARTICLE PREMIER.

Des Prépositions en général.

§. 1.

Effets des Prépositions.

SI les Parties du Discours dont nous venons de traiter, jouent un grand rôle par leurs dévelopemens & par les formes diverses que prennent les mots qui les constituent, celles qui nous restent à examiner se distingueront par des qualités contraires. Les mots dont nous allons nous occuper, n'ont qu'une maniere d'être : cependant leur énergie est telle, qu'ils operent les plus grands effets dans les Tableaux de nos idées, auxquels ils sont absolument nécessaires pour la liaison de leurs divers objets.

Mais tel fut le sort de ces mots, qui ne tiennent à aucun autre, d'être employés, sans que leur origine en fût mieux connue ; au point que jusqu'à présent, on ne pouvoit se rendre raison du choix qu'on en avoit fait, & des causes de leur énergie.

De ce nombre sont ceux qu'on apelle PRÉPOSITIONS. Tels sont les mots écrits en lettres majuscules qu'offrent les tableaux suivans. Le premier contient l'aveu que l'épouse de Thésée fait de sa funeste passion : le second peint les effets des larmes d'Armide sur les Guerriers de Godefroy.

L'emploi que RACINE & LE TASSE font de ces mots si simples & si peu saillans, auxquels on ne fait presque nulle attention, en fera sentir encore mieux la nécessité, & l'on n'en sera que plus disposé à nous suivre dans l'examen que nous allons en faire.

TABLEAU FRANÇOIS.

Mon mal vient DE plus loin : A peine au Fils d'Egée
Sous les Loix de l'Hymen je m'étois engagée :
Mon repos, mon bonheur sembloit être affermi :
Athènes me montra mon superbe Ennemi.
Je le vis, je rougis, je pâlis A sa vue ;
Un trouble s'éleva DANS mon ame éperdue :
Je reconnus Vénus & ses feux redoutables,
D'un sang qu'elle poursuit, tourmens inévitables (1).

TABLEAU ITALIEN.

Il chiaro humor chi DI si spesse stille
Le belle gote e'l seno adorno rende,
Opra effetto DI foco il qual IN mille
Petti serpe celato e vi si apprende:
O miracol D'Amor, che le faville
Tragge DEL pianto, e i cor NE l'acqua accende :
Sempre SOVRA Natura egli hà possanza ;
Ma in virtù DI costei se stesso avanza (2).

» Les larmes qui coulent en abondance & qui relevent la beauté DE ses » belles joues, & DE son sein, produisent DES effets pareils à ceux DU feu : » elles pénétrent le cœur de mille & mille Guerriers ; elles s'en emparent. O » prodige de l'Amour, qui se sert des pleurs pour faire naître des flammes, & » qui change en feux brûlans un élément humide ! Seul, il domine sur la Na- » ture : dès que leurs forces sont réunies, il s'éleve au-dessus de lui-même ».

Ces Tableaux sont certainement d'une grande beauté, pleins de force & d'harmonie. Cependant si l'on en suprime ces mots A, DE, SOUS, DANS, SUR, &c. qui excitent peu d'attention, on ne voit plus de sens : l'harmonie est détruite, il ne reste qu'un amas de mots sans liaison.

Ainsi des mots qui semblent ne rien peindre, ne rien dire, dont l'origine est inconnue, & qui ne tiennent en apparence à aucune famille, amenent l'harmonie & la clarté dans les Tableaux de la parole : ils y deviennent si nécef-

---

(1) Phédre, Act. I. Sc. III.
(2) Jérusalem délivrée, Chant IV, Strophe 76.

ſaires, que ſans eux, le langage n'offriroit que des peintures imparfaites.

C'eſt ainſi que dans la ſociété, tous les individus ne ſont pas également diſtingués : mais tous y jouent leur rôle ; & le rôle de ceux qui ſont moins élevés, contribue à la perfection du Tout.

Comment ces mots obſcurs peuvent-ils produire de ſi grands effets, & répandre à la fois dans le Diſcours tant de chaleur & de fineſſe ? Par quel accord tous les Peuples ont-ils adopté ces mots, dont l'origine leur étoit inconnue ? D'où provint leur énergie ? Quelle place occupent-ils dans les diverſes Parties du Diſcours ? Queſtions intéreſſantes & dont nous allons nous occuper.

Leur diſcuſſion ſera d'autant plus ſatisfaiſante, que tout ce que nous avons dit juſqu'ici répandra de la lumiere ſur ce qui nous reſte à dire ; & qu'à meſure que ce vaſte enſemble s'aggrandit, nous apercevons mieux les objets néceſſaires pour le rendre parfait.

§. 2.

Les Objets de la Nature ſont liés entr'eux par des raports.

Nous n'avons juſqu'ici conſidéré les Objets qu'en eux-mêmes, ou dans les qualités qu'on y apperçoit : mais il n'en eſt aucun qui ne faſſe partie d'un enſemble, & qui ne ſupoſe l'exiſtence de pluſieurs autres Objets.

L'univers ſupoſe un Créateur ; & un Créateur, des Êtres qu'il forma. Un fleuve ſupoſe un rivage ; & un rivage, un fleuve. Une vallée ſupoſe des montagnes ; & des montagnes, des terreins moins élevés. *Point de fumée ſans feu, point de roſes ſans épines.*

Une Mere de famille réveille l'idée d'un grand nombre d'Êtres : celles d'époux, d'enfans, de maiſon ; de grands moyens de ſubſiſtance, d'éducation, de charmes, &c.

Avec l'idée des Rois ſe préſentent celles de Sujets, de Souveraineté, de ſoins paternels, de revenus, de Seigneurs, de troupes, &c.

L'Ombre ſupoſe un corps qui la produit, & un corps qui la reçoit ; une lumiere interceptée, des couleurs tranchantes, &c.

Une action ſupoſe un Agent qui la produit, un motif qui la détermine, un objet ſur lequel elle influe, des moyens qui l'operent, des circonſtances qui l'accompagnent, &c.

L'article ſupoſe un Nom ; l'Adjectif, un Sujet ; le Pronom, un Verbe, &c.

Il eſt aiſé de remarquer que ces Objets correſpondent les uns aux autres ;

de maniere que la connoiſſance de l'un ne ſauroit être complette ſans la connoiſſance de l'autre.

Cette correſpondance s'apelle RAPORT, RELATION: & l'on dit que les mots *ſont en raport*, lorſqu'ils expriment des Objets qui ſe ſupoſent mutuellement.

§. 3.

Tableaux réſultans de ces raports.

De-là, ſe formeront de nouveaux Tableaux plus composés que ceux que nous avons vus juſqu'à préſent.

Ils offriront néceſſairement :

1°. Les Noms des deux Objets en raport.

2°. Un mot qui marque que ces deux Objets ſont en raport.

3°. Un mot qui déſigne ce raport même, ſa nature.

4°. Un mot qui lie ce raport avec le ſecond Objet.

Ainſi quand nous diſons :

» Alexandre étoit fils DE Philippe ;

nous avons d'abord deux NOMS en raport, *Alexandre* & *Philippe.*

2°. Un mot qui marque que le premier de ces Noms eſt en raport, le mot *étoit.*

3°. Le mot qui marque ce raport, *Fils.*

4°. Le mot DE qui marque que c'eſt rélativement à Philippe qu'Alexandre ſoutenoit le raport de Fils.

Quelquefois, à la vérité, on fait l'ellipſe du mot qui marque le raport, parce qu'il eſt ſuffiſamment indiqué par la phraſe entiere. Dans cette phraſe, par exemple, *le Soleil eſt ſur l'horiſon*, on ne voit que trois membres : 1°. les deux Objets en raport : 2°. le mot *eſt* qui indique qu'ils ſont en raport : & 3°. le mot *ſur*, qui marque que c'eſt relativement à l'horiſon que le Soleil ſoutient le raport dont on parle. On a omis le mot qui devoit déſigner le genre de ce raport ; le mot *parvenu*, le *Soleil eſt* parvenu *ſur l'horiſon.* Mais comme le mot SUR emporte néceſſairement cette idée, on a pu économiſer ce mot ; & l'on ne s'aperçoit pas même de ſa ſupreſſion.

Si l'on veut s'aſſurer de la néceſſité des deux Objets qui ſont en raport, on n'a qu'à en ſuprimer un : auſſi-tôt la phraſe n'a plus de ſens ; le Tableau

eſt imparfait. Et ſi, en laiſſant ſubſiſter les Noms de ces Objets, on ſuprime le mot qui lie le dernier avec le reſte de la phraſe, le Tableau eſt également imparfait, la phraſe n'a point de ſens.

D'après ces principes, il ſera facile de ſaiſir les fonctions que rempliſſent les Prépoſitions, ou les mots de la nature de ceux qui ſont imprimés en lettres majuſcules dans les deux paſſages que nous avons raportés au commencement de ce Chapitre. Ainſi dans le premier de ces Paſſages:

De, fait connoître d'où *vient* le mal que Phédre éprouve.
A, la perſonne avec qui elle eſt *engagée.*
Sous, la nature de l'engagement qu'elle a contracté.
Dans, la portion d'elle-même où *s'éleva* le trouble dont elle eſt agitée.
De, les perſonnes pour qui les tourmens de Vénus ſont inévitables.

Dans les Vers Italiens, la prépoſition di eſt répétée quatre fois.

Le premier di fait connoître l'abondance des *larmes* que répand Armide.
Le ſecond, la nature des effets que produiſent ces larmes.
Le troiſième, l'Auteur de ce *prodige.*
Le quatrième, l'Objet *par la force* duquel l'Amour s'éleve au-deſſus de lui-même.
In fait connoître les perſonnes qui éprouvent les effets qu'operent les larmes d'Armide.
Del, d'où naiſſent les flammes que l'amour produit dans ce moment.
Sovra, ſur quel Objet ce Dieu étend ſon empire.

§. 4.

Origine du mot Préposition.

Ces mots ayant une valeur ſi fortement caractériſée, & qui leur eſt propre, forment donc une nouvelle Partie du Diſcours. C'eſt celle qu'on apelle Préposition, des deux mots latins *præ* & *poſitum*, qui ſignifient *mis devant, mis pour dominer*, tout comme nous diſons, *prépoſer une perſonne ſur d'autres, la prépoſer à un ouvrage*, pour dire qu'on lui en confie l'inſpection; qu'elle eſt chargée de diriger ceux qui y travaillent.

Ce Nom étoit d'autant plus énergique, que ce ſont les ſeuls mots de la Langue Latine, dont la place ſoit fixe & immuable. Eux ſeuls offrent l'exemple

ple de mots qui précedent néceſſairement d'autres mots, ſans pouvoir ſe trouver après, ſi l'on en excepte les Pronoms après leſquels ils peuvent ſe placer, mais en s'incorporant à eux.

Toutes les fois qu'on aperçoit une Prépoſition dans une phraſe, on eſt donc aſſuré qu'elle lie deux mots entre leſquels elle ſe trouve placée quant au ſens; mais qui peuvent être auſſi tous deux après elle, comme cela arrive dans la Poëſie, où les tranſpoſitions ſont ſi communes.

Ainſi LE TASSE, voulant dire que *Dudon ſe montra enflammé* D'*une noble colere*, déplace la Prépoſition DE qui devoit être entre *Dudon* & *colere*; mots dont elle montre le raport; & la mettant au commencement du Tableau, il s'exprime ainſi :

D'une noble colere, Dudon ſe montra enflammé.

.... Di nobil ira
Dudon si moſtrò ardente.

Des deux mots qui lient la Prépoſition, & entre leſquels elle ne ſe trouve pas toujours, quoique l'analyſe la ramene conſtamment à cette place, le premier s'apelle ANTÉCÉDENT, c'eſt-à-dire, *qui marche le premier, qui précéde*; & le dernier s'appelle CONSÉQUENT, c'eſt-à-dire, *qui vient immédiatement après.*

§. 5.

Les Prépoſitions lient quelquefois deux mots dont l'enſemble déſigne un ſeul Objet.

Quelquefois les Prépoſitions ne ſervent qu'à lier deux mots qui préſentent un ſeul objet; c'eſt ainſi que ces mots, *une volée d'oiſeaux*, *une livre d'argent*, *une troupe d'hommes*, ne préſentent qu'un ſeul & même objet.

Cette obſervation peu importante en elle-même, rend raiſon de phraſes qui paroiſſent extraordinaires, & dont l'analyſe devient embarraſſante. Ce ſont ces phraſes, ou ces membres de phraſe, qui commencent par une Prépoſition ſuivie d'un Conſéquent, auquel ne répond aucun Antécédent. Phraſes très-communes dans nos Langues modernes, & qui ſemblent, au premier coup d'œil, opoſées à la marche naturelle des Langues. Telle eſt celle-ci d'un Auteur célèbre (1).

---

(1) BOILEAU, Préface de ſes Œuvres, pag. 5. Edition *in*-8°. 1701.

» Lorſque d'excellens ouvrages viennent à paroître, la cabale & l'envie » trouvent moyen de les rabaiſſer, & d'en rendre en aparence le » ſuccès douteux ; mais cela ne dure guères ».

Phraſe compoſée de la Prépoſition DE ou D', ſans aucun Antécédent, & dans laquelle le ſujet eſt à la ſuite d'une Prépoſition, contre la nature du ſujet qui doit marcher ſans Prépoſition.

Ces formules ne paroiſſent ſingulieres, que parce qu'on a ſacrifié l'exactitude grammaticale à la brieveté du Diſcours ; & qu'on doit toujours ſuprimer ce qui n'ajouteroit rien à l'idée qu'on veut peindre. Il y a donc ellipſe dans cette phraſe : ſi cette figure n'étoit pas employée, on auroit dit :

» Lorſque les Ouvrages pareils à ceux qu'on met au nombre des excellens Ouvrages viennent à paroître, &c.

Ainſi, nous diſons ; *des Auteurs penſent que*, &c. au lieu de dire, *un certain nombre d'Auteurs penſent que*, &c.

§. 6.

Prépoſition ſous-entendue.

D'autres fois, au contraire, c'eſt la Prépoſition elle-même qu'on ſous-entend, & le ſeul changement de place du Conſéquent ſuffit pour cela. Ainſi dans la Langue Françoiſe, au lieu de dire, *il a donné* à lui *tout ce qu'il demandoit*; on dit, *il* lui *a donné tout ce qu'il demandoit.*

Les Italiens diſent de même ; TI *darò tutto ciò che vorrai* ; je te donnerai tout ce que tu voudras.

Cette même Prépoſition A ſe ſuprime également après les Impératifs : *donnez* moi, *dites-moi*, &c. : parce qu'elle n'ajouteroit rien à la clarté de la phraſe.



ARTICLE II.

PRÉPOSITIONS FRANÇOISES, DISTRIBUÉES EN DIVERSES CLASSES.

§. 1.

Nécessité de classer les Prépositions.

DEUX Objets pouvant être considérés sous un grand nombre de raports, il faut nécessairement autant de Prépositions qu'il existe de raports.

Comme ceux-ci sont à peu près les mêmes chez tous les Peuples, parce qu'ils sont pris dans la Nature, on aura à peu près le même nombre de Prépositions dans toutes les Langues : il pourra tout au plus être augmenté par quelques distinctions plus fines & plus aprofondies.

Mais ces Prépositions étant fort nombreuses, sur-tout dans nos Langues modernes, il ne sera pas inutile de les diviser par classes : on en saisira plus aisément la valeur, & on aura moins de peine à les retenir.

§. 2.

Observations préliminaires sur les Mots qu'on doit regarder comme des Prépositions, à l'occasion de quelques-unes auxquelles on refuse ce titre.

Mais avant de parcourir ces diverses Classes, nous ne saurions nous dispenser d'examiner une question d'où dépend l'exactitude de leur dénombrement. Elle consiste à savoir si l'on peut regarder comme Prépositions, des mots qui sont séparés par les Prépositions A & DE, du nom qui exprime le dernier des deux Objets en raport : tels sont les mots *hors*, *près*, *loin*, *jusques*, &c. On dit en effet, *hors* DE *l'apartement*, *près* DE *ces lieux*, *loin* DE *moi*, *jusqu'*A *la Ville.*

Ces mots avoient toujours été regardés comme des Prépositions, lorsque l'Abbé Girard ne les fit pas paroître dans la liste qu'il en dressa, & M. Beauzée crut ensuite devoir leur disputer ouvertement ce titre. Le principe sur lequel il

ſe fonde, eſt qu'une prépoſition ne ſauroit être gouvernée par une autre Prépoſition ; encore moins, être compoſée de deux mots; d'où il infére que *hors*, *près*, *loin*, &c. ne ſont pas des Prépoſitions, mais des Noms ou des Adverbes; & qu'ici, A & DE ſont les vraies Prépoſitions.

2°. *Motifs qui doivent les faire conſidérer comme des Prépoſitions.*

L'objection eſt des plus ſpécieuſes: il eſt certain qu'on peut employer *hors*, *près*, *loin*, &c. ſans les accompagner du nom d'aucun objet, comme dans ces phraſes, *il eſt près*, *il eſt loin*; mais de-là il ne s'enſuit pas qu'on puiſſe regarder ces mots comme des Adverbes : car les Adverbes ne ſupoſent aucun objet poſtérieur, auquel ils ſe raportent; au lieu que *près*, *loin*, &c. ſont des termes relatifs, qui ſupoſent néceſſairement un objet exprimé ou ſous-entendu, auquel ils ſe raportent : on eſt *près*, *loin*, &c. non dans un ſens abſolu, mais relativement à un objet exprimé & ſous-entendu. L'objet ſous-entendu dans ces phraſes, *il eſt près*, *il eſt loin*, n'eſt pas difficile à connoître : ce ſont les perſonnes qui parlent ; c'eſt le lieu dont on parle : il eſt *pres*, il eſt *loin* de nous, du lieu où nous ſommes.

D'ailleurs A & DE n'expriment nullement le raport qu'on veut déſigner : toute la force de ce raport réſide dans le mot qui les précéde. Prenons pour exemple cette phraſe: *Enee étoit deja loin* DU *rivage.* Quel eſt ici le raport entre Enée & le rivage ? n'eſt-ce pas l'éloignement ? Le raport d'Enée avec le rivage, c'eſt d'en être *loin*; tout comme lorſqu'on dit *Enée eſt* DANS *le port*, le raport d'*Enée* avec le *port* eſt d'être *dans.*

Mais ces mots ſont ſuivis d'autres Prépoſitions ! Qu'importe ? un mot, pour être placé à la ſuite d'un autre, n'en change pas la nature, ne lui ôte point ſa valeur. Les ſecondes Prépoſitions A & DE ne ſe trouvent d'ailleurs à la ſuite des autres que pour achever de déterminer le ſens qui étoit encore ſuſpendu; & dans l'ordre des idees, loin que ces dernieres Prépoſitions ſuivent toujours immédiatement les autres, elles font ſouvent ſous entendre quelques intermédiaires: *être* HORS DU *Camp*, ſignifie *être hors* l'enceinte *du Camp. Être* PRÈS *d'ici*, c'eſt *être près* les confins, les avenues *d'ici.*

Ceci eſt d'autant plus vrai, qu'en général les Prépoſitions *hors*, *près*, &c. peuvent n'être pas accompagnées des Prépoſitions A & DE. *Preſſo Roma*, diſent les Italiens, près Rome; *preſſo Parma*, près Parme. Auſſi nous arrive-t-il quelquefois de ſuprimer ces Prépoſitions: *nul n'aura de l'eſprit* hors *nous & nos Amis*.

Dira-t-on que *hors* n'eſt pas employé ici dans l'acception de ces mots *hors de*, & qu'il y eſt ſynonyme *d'excepté*, *d'hormis*, au lieu que *hors de* expriment la ſituation extérieure d'un objet relativement à un autre? Mais *hors* ſera donc Prépoſition toutes les fois qu'il repréſentera *hormis*: faudra-t-il donc à chaque fois analyſer une idée, pour ſavoir s'il eſt employé dans cette acception ou dans une autre? Point du tout : *hormis*, *excepté*, préſentent le même ſens que *hors* : ils déſignent le raport d'être mis *hors* d'une claſſe d'objets : *hors* ſera donc toujours Prépoſition.

Si l'on retranchoit de la claſſe des Prépoſitions, tous les mots ſemblables à *hors*, *près*, *loin*, &c. le nombre des Prépoſitions demeureroit fort incomplet : on ſeroit forcé, pour y ſupléer, de recourir à d'autres Parties du Diſcours; & l'on ne pourroit dire, pourquoi, lorſqu'on eût commencé à inventer des Prépoſitions pour exprimer certains raports, on n'en inventa pas autant qu'il en falloit pour exprimer tous les raports de la même nature : ce qui offriroit une biſarrerie des plus ſingulieres. On peut donc regarder ces locutions, *il eſt près*, *il eſt loin*, comme des ellipſes où l'on a ſuprimé la plus grande partie de la phraſe. A conſidérer la choſe ſous ce point de vue, on doit trouver quelque différence dans l'uſage des Langues à l'égard des Prépoſitions. Les Langues hardies auront écarté tous les mots dont la ſupreſſion ne nuiſoit point à la clarté de la phraſe; celles qui ſont moins hardies auront conſervé A & DE comme néceſſaires pour mieux préſenter l'enſemble de la phraſe ellipſée; quelquefois, elles ſembleront avoir héſité ſur l'emploi ou la ſupreſſion de ces mots, & les auront employés & ſuprimés ſelon la circonſtance, ou indifféremment.

3°. Les Grecs les employoient comme Prépoſitions.

Les Grecs employoient tous ces mots ſans les faire eſcorter d'une autre Prépoſition : ils diſoient

Μεχρι Συσων,	*Mekhri Souſôn*,	Juſques Suze.
Εξω Βελων,	*Exô Belôn*,	Hors (la portée de) les flèches.
Τηλυ Αγρων,	*Telou Agrôn*,	Loin les champs.
Εγγυς Εμου,	*Engys Emou*,	Près moi.

Objectera-t-on que ces mots n'étoient chez eux que des Adverbes? Mais ce ne ſeroit qu'une diſpute de mots, qui proviendroit de ce que juſqu'ici on s'eſt formé de fauſſes idées des Prépoſitions Grecques. Les Grammairiens

Grecs prirent le nom de Prépositions dans un sens beaucoup plus restreint que nous ; ils le bornerent à ces mots, qui servoient également à marquer le raport entre les noms de deux objets, & à former de nouveaux mots en se mettant à la tête des mots radicaux ou primitifs. Ainsi *EN* étoit chez eux une Préposition : 1°. Parce qu'il se plaçoit entre deux objets en raport, comme dans cette phrase : Εν οικῳ ειναι, *en oikôi einai*, être EN la maison.

2. Parce qu'il servoit à former de nouveaux mots en se préposant aux mots radicaux : ainsi de ce même mot *oik*, précédé de *en*, on faisoit :

Ενοικιζειν, *En-oik-izein*, placer quelqu'un EN maison ; comme nous dirions *em-maisonner* quelqu'un ; & comme nous disons *emprisonner*, *emmailloter*, *enfermer*.

Tous les autres mots qui ne servoient pas à en former de nouveaux, de cette façon, & qui marquoient cependant les raports, étoient réunis dans une classe séparée qu'on apelloit *Adverbes avec régime* ; & qui sont de vraies Prépositions dans le sens que tous nos Grammairiens modernes attachent à ce nom.

4°. *La maniere différente dont d'autres Peuples les employent, n'empêche pas qu'elles ne soient des Prépositions.*

La Langue Latine où l'on ne bornoit pas le nom de Prépositions aux seuls mots correspondans à ceux que les Grecs apelloient ainsi, s'éloigna souvent aussi de la Langue Grecque à l'égard de la maniere dont elle les employoit : si la Préposition s'y trouve suivie seulement de son régime *erga patrem*, envers son pere, *sine nummis*, sans espéces, elle y est souvent accompagnée d'une seconde Préposition, *versus* AD *muros*, vers les murs ; *procul* A *me*, loin de moi.

Les Italiens placent indifféremment A & DE, à la suite des Prépositions, ou les supriment tout-à-fait ; *sopra a-lla terra*, & *sopra la terra* ; *verso di voi* & *verso voi* ; comme si nous disions *sur à terre*, de même que *sur terre* ; *vers de vous*, de même que *vers vous*.

Dans notre Langue, de même que dans la Latine, nous avons des Prépositions qui ne sont accompagnées que de leur régime, du nom en raport, *vers la riviere*, *avec lui* ; tandis que d'autres sont toujours suivies d'une seconde Préposition, *jusqu'à vous*, *loin de moi* : quelquefois aussi, selon la circonstance, nous faisons marcher seule la même Préposition, ou nous en mettons une au-

tre à ſa ſuite ; *près de moi*, *près de ſa maiſon des champs*.

Puiſque les Grecs diſoient ἐγγυς ἐμου, *près de moi*, τηλου σου, LOIN VOUS, les Romains auroient pu dire *propè me*, *procul te*: mais d'un côté ils purent s'imaginer que l'énergie du Génitif Grec n'étoit qu'imparfaitement rendue par leur Accuſatif ou par leur Ablatif; & de l'autre, que ces deux cas ne différant que par une légère prononciation dans les pronoms *me* & *te*, il ne falloit pas moins qu'une ſeconde prépoſition pour rendre l'énergie d'un tel Génitif, & pour achever de déterminer le cas : de-là, *propè ad me*, *procul à te*.

Du mot *ad* ſont venues & la Prépoſition Italienne *à*, & la nôtre *à*. *Fino A-l noſtro muro*, *uſque AD noſtrum murum*, *juſques A notre mur*; où l'on voit que ces quatre derniers mots ont été, pour ainſi dire, calqués ſur les quatre mots latins correſpondans.

Comme on avoit déjà changé en *a* la Prépoſition *ad*, la reſſemblance de ſon ne permettoit guères de faire uſage de la ſeconde *a*; on eut recours à une autre Prépoſition qui avoit le même ſens, chez les Latins eux-mêmes, la Prépoſition *de*, prononcée, *dé* en Latin, & *di* en Italien. *De tempore cœnare*, ſouper DE bonne-heure ; *DE te ſatis ſcio*, à l'égard DE toi, j'en ſais aſſez ; DE *minoribus eſt*, il eſt DE les (des) moindres ; on peut joindre à ces exemples cette expreſſion figurée de Térence, DE *meo unguento olet*, à laquelle répond la nôtre, *il ſe pare* DE *mes habits*.

Une raiſon particuliere à la Langue Françoiſe ſemble nous avoir déterminés à placer en certains cas, DE à la ſuite d'une autre Prépoſition. Le régime de celles-ci, par exemple, *près*, *loin*, eſt ſouvent un monoſyllabe, tel que *moi*, *toi*, *lui*: ſi un de ces Pronoms ſuivoit immédiatement la Prépoſition, on entendroit quelque choſe de ſec ou de dur, dont l'oreille s'accommoderoit difficilement, *loin lui*, *près toi* : les ſons s'allieroient mal, ou ſe heurteroient entr'eux au lieu que la Prépoſition *de* qui vient ſe placer au milieu, les lie l'un à l'autre, & en rend la prononciation plus agréable. Auſſi ſuprime-t-on DE toutes les fois que le nom de l'objet, dont *près* marque le raport, a une certaine longueur, & que l'oreille ne demande point de ſon intermédiaire entre cette Prépoſition & ce nom ; on dit en effet *près* DE *moi*, & *près la maiſon du Commandeur*.

PRÈS ne ſera-t-il donc Prépoſition que dans ce dernier cas ? Faudra-t-il dans le premier que DE le dépouille entiérement de ſa fonction prépoſitive pour ſe l'attribuer à lui ſeul ? Mais reconnu inutile dans le dernier exemple, ce n'eſt donc pas lui qui exprime le raport de deux ob-

jets ; ce mot, par conséquent, ne sauroit empêcher que *près* & leurs semblables, *hors*, *loin*, &c. ne continuent d'être des Prépositions.

Ce Principe rendra le nombre des Prépositions plus complet, & nous ne serons pas obligés d'en exclure plusieurs mots reconnus pour être des Prépositions dans un grand nombre de Langues & qu'un léger accessoire ne doit pas dégrader.

§. 3.

Prépositions divisées en deux Classes générales.

Il se présente d'abord une distribution générale en deux grandes Classes, selon que les Prépositions figurent dans les Tableaux énonciatifs, ou dans les Tableaux actifs & passifs: ce qui comprend tous les Tableaux possibles d'idées.

Nous apellerons les unes *Prépositions énonciatives* ; & les autres, *Prépositions d'actions.*

Les premiers, qui peuvent être à cet égard comparées aux Adjectifs, expriment de simples raports d'existence, effets de la nature même des Êtres.

Les secondes, ainsi que les Verbes, expriment des raports d'action, effets de la volonté & des opérations des ÊTRES animés.

Chacune de ces Classes se subdivisera en d'autres, suivant la nature des raports qu'elles expriment.

PREMIERE CLASSE.

PRÉPOSITIONS ÉNONCIATIVES.

Les Prépositions énonciatives désignent de simples raports d'existence, résultant de la nature même des Êtres. C'est ainsi que deux objets peuvent être comparés entr'eux dans leurs raports de situation, de tems ; de lieu, d'existence & de dépendance : ce qui donne cinq espèces de Prépositions :

Prépositions qui indiquent un raport de SITUATION.
Prépositions qui indiquent un raport de LIEU.
Prépositions qui indiquent un raport de TEMS.
Prépositions qui indiquent l'EXISTENCE RELATIVE.
Prépositions qui indiquent la DÉPENDANCE.

I. SUBDIVISION.

I. Subdivision.

Prépositions qui indiquent un raport de situation.

La situation d'un objet est toujours relative à celle d'un autre; car ce n'est qu'en comparant les objets entr'eux, qu'on se forme une idée de leur situation : mais cette situation peut être considérée sous différens points de vûe; & de-là dérive le plus grand nombre des raports & des Prépositions.

Les différens raports que présente la situation des objets, sont ceux de *surface*, de *capacité*, de *distance*, d'*ordre* : ce qui donne quatre espéces de Prépositions qui indiquent des raports de situation.

I. *Prépositions de situation relatives à la surface.*

On distingue deux sortes de surfaces, l'une horisontale, l'autre perpendiculaire. La surface d'une Table est de la première espéce ; & celle d'un édifice de la seconde.

Prépositions de situation, relatives à la surface horisontale.

Les surfaces horisontales ayant un dessus & un dessous, donnent lieu à deux différens raports de situation, qui s'expriment nécessairement par deux prépositions différentes. Car un même objet peut être placé au-dessus, ou au-dessous d'une telle surface : de-là les deux Prépositions SUR & SOUS.

SUR est une Préposition qui exprime un raport de situation d'un objet, supérieure relativement à la surface horisontale d'un autre objet.

SOUS est une Préposition qui exprime un raport de situation d'un objet, inférieur relativement à la surface horisontale d'un autre objet.

Ce Livre est SUR la table; ce Livre est SOUS la table.

Prépositions de situation, relatives à la surface perpendiculaire.

Les surfaces perpendiculaires, comme celles d'un mur, d'une porte, offrent deux raports de situation : car un objet peut être placé relativement à une pareille surface, par devant ou par derriere. D'où résultent ces deux Prépositions, DEVANT & DERRIERE.

DEVANT eſt une Prépoſition qui exprime un raport de ſituation d'un objet, antérieure relativement à une ſurface perpendiculaire d'un autre objet.

DERRIERE eſt une Prépoſition qui exprime un raport de ſituation d'un objet, poſtérieure relativement à une ſurface perpendiculaire.

Cette table eſt placée DEVANT le mur, DERRIERE le mur.

II. *Prépoſitions de ſituation, relatives à la capacité d'un objet.*

Si l'on conſidere un objet, tel qu'une maiſon, un étui, relativement à ſa capacité, ou à la propriété qu'il a de contenir d'autres objets dans ſon intérieur, il en réſulte deux nouveaux raports : car cet objet en renferme un autre, ou ne le renferme pas. De-là ces deux Prépoſitions DANS & HORS.

DANS eſt une Prépoſition qui exprime la ſituation d'un objet relativement à un autre objet, où il eſt contenu.

HORS eſt une Prépoſition qui exprime la ſituation d'un objet relativement à un autre objet, où il n'eſt pas contenu.

Cet homme eſt DANS ſa chambre, DANS ſon lit.
Il eſt HORS de ſa chambre, HORS du lit.

III. *Prépoſitions de ſituation, relatives à la diſtance.*

Les raports de ſituation d'un objet conſidéré relativement à la diſtance, peuvent être en très grand nombre, parce que la diſtance eſt un raport qui n'a rien de fixe & qui varie à l'infini.

On peut conſidérer cette diſtance ſous deux points de vue différens ; l'un vague, ou indéterminé : l'autre précis & déterminé. De-là diverſes prépoſitions dont les unes préſenteront une diſtance indéterminée ; & les autres, une diſtance préciſe.

Prépoſitions de ſituation, relatives à une diſtance indéterminée.

PRÈS eſt une Prépoſition relative à la ſituation d'un objet qui eſt ſéparé d'un autre par une diſtance peu conſidérable & indéterminée.

Oſtie eſt PRÈS de Rome.

LOIN eſt une Prépoſition relative à la ſituation d'un objet qui eſt ſéparé d'un autre par une diſtance conſidérable & indéterminée.

Paris eſt LOIN de la Mer.
Il eſt LOIN de ces lieux.

VERS eſt une Prépoſition relative à la ſucceſſion d'un objet conſidéré comme étant placé du côté d'un autre objet, ſans déterminer la diſtance où ils ſont l'un de l'autre.

C'eſt VERS la riviere qu'on l'a vu.

Prépoſitions de ſituation, relatives à une diſtance déterminée.

CONTRE eſt une Prépoſition relative à la ſituation d'un objet qui n'eſt ſéparé par aucune diſtance de l'objet auquel on le compare.

Il eſt CONTRE le mur.

OUTRE eſt une Prépoſition relative à la ſituation d'un objet conſidéré comme s'étendant au-delà d'un autre objet, comme paſſant au-delà d'un autre objet.

Le Pays d'OUTRE-mer.

L'Abbé Fleury a dit : » *S.* Louis étant encore OUTRE-mer, écrivit » à ſa fille Iſabelle une lettre de ſa main où il l'exhortoit fortement » au mépris du monde, & à l'entrée en Religion.

Cette Prépoſition a vieilli dans le ſens propre, & on lui ſubſtitue *au-delà.* Mais elle s'eſt conſervée au ſens métaphorique ; & c'eſt dans ce ſens qu'on dit :

OUTRE meſure, OUTRE ſes gages, OUTRE cela.

JUSQUES eſt une Prépoſition relative à la ſituation d'un objet conſidéré comme parvenu à un tel point.

Il s'avança JUSQUES-là ; il vint JUSQU'à moi.

IV. *Prépoſitions relatives à l'ORDRE dans lequel ſe trouvent les objets.*

L'ordre dans lequel ſe trouvent les objets, relativement à d'autres objets, peut être conſidéré ſous trois différens raports : ou cet objet précéde les autres, ou il les ſuit, ou il eſt au milieu.

AVANT, Prépoſition qui marque qu'un objet en précéde un autre.

On ne doit pas marcher AVANT ſes Supérieurs.

APRÈS, Prépoſition qui marque qu'un objet en ſuit un autre.

APRÈS l'éclair, le tonnerre.

ENTRE, Prépoſition qui marque qu'un objet ſe trouve au milieu de deux autres.

La Suiſſe eſt ENTRE la France & l'Allemagne.

PARMI, Prépoſition qui marque qu'un objet eſt au milieu d'un grand nombre d'autres avec leſquels il eſt confondu.

On le trouva PARMI ceux que la fête avoit attirés.

SECONDE ESPÉCE DE PRÉPOSITIONS ÉNONCIATIVES.

Prépoſitions qui marquent les raports de LIEU.

Un objet conſidéré relativement à un lieu, peut y *être*, *y aller*, *en venir*, *y paſſer* : de-là diverſes Prépoſitions.

A Cette Prépoſition eſt relative au lieu où l'on eſt, & au lieu où l'on va, lorſque ce lieu n'eſt qu'une Ville, &c.

Il eſt A Rome, il va A Rome.

DE. Cette Prépoſition eſt relative au lieu d'où l'on vient :

Il vient DE Rome.

PAR. Cette Prépoſition eſt relative au lieu qu'on traverſe :

Il a paſſé PAR Rome.

DANS. Cette Prépoſition eſt relative ; 1°. au lieu où l'on eſt :

Il eſt DANS Rome.

2°. A celui où l'on va, lorſqu'il n'eſt pas déſigné par ſon nom :

Il paſſe DANS des Pays lointains.

EN. Cette Prépoſition eſt relative au lieu où l'on eſt & à celui où l'on va lorſqu'il eſt déſigné par ſon nom.

Il eſt EN France, il va EN France.

Si un nom de lieu ſe préſente à nous comme individuel, on ſe ſert de la Prépoſition A, & non de la Prépoſition DANS, quoique ce ſoit en lui-même une vaſte Contrée : ainſi l'on dit :

Aller A la Chine, AU Japon, AU Chili.
Être A la Chine, AU Japon, AU Chili.

CHEZ eſt une autre Prépoſition de ſituation qui indique le lieu comme étant la demeure d'une Perſonne.

Je vais CHEZ vous. Il eſt CHEZ lui. Il le trouva CHEZ le Marquis.

TROISIEME ESPECE DE PRÉPOSITIONS.

Prépoſitions qui marquent les raports de TEMS.

Relativement au tems, on peut comparer le tems auquel une choſe commence & celui pendant lequel elle dure, avec le tems où une autre choſe commence & avec celui pendant lequel elle dure. De-là naiſſent diverſes Prépoſitions.

DÈS eſt une Prépoſition qui indique le TEMS où une choſe commença.

DEPUIS eſt une Prépoſition qui indique la continuation d'une choſe commencée en un TEMS qu'on déſigne.

PENDANT, DURANT, } ſont des Prépoſitions qui indiquent des choſes qui ſe font en même TEMS.

ENVIRON eſt une Prépoſition qui indique le tems par aproximation.

DÈS ce *tems-là* il devint ſage.
DEPUIS ce *tems* il n'a ceſſé d'être ſage.
PENDANT ce *tems* il fut ſage.
DURANT la paix il ſe prépara à la guerre.
ENVIRON ce *tems*-là; ENVIRON Noël, il alla chez vous.

Telle eſt la différence entre ces deux Prépoſitions *Durant* & *Pendant*; que celle-la exprime un tems de durée, dit l'Abbé Girard (1), & qui s'adapte dans toute ſon étendue à la choſe à laquelle on le joint: tandis que

(1) Vrais Principes de la Lang. Franç. T. II. p. 191.

Pendant ne fait entendre qu'un tems d'époque, qu'on n'unit pas dans toute ſon étendue, mais ſeulement dans quelqu'une de ſes parties.

QUATRIEME ESPECE DE PRÉPOSITIONS ENONCIATIVES.

Prépoſitions qui indiquent un raport d'union.

Les objets peuvent exiſter ſeuls ou réunis : ce qui donne lieu à de nouveaux raports, & par-là même à de nouvelles Prépoſitions.

AVEC eſt une Prépoſition qui indique un raport de réunion & de concours.

Il eſt AVEC ſes amis.
Il l'enleva AVEC ſes mains.

SANS eſt une Prépoſition qui exclut tout raport de réunion & de concours.

Il eſt SANS amis.
Il l'enleva SANS le ſecours de perſonne.

EXCEPTÉ, HORMIS, } ſont des Prépoſitions qui n'excluent qu'une portion d'Objet.

Il aime tous les hommes, HORMIS les ingrats.
Il les enleva tous, EXCEPTÉ le Chef.

HORS eſt une Prépoſition qui excepte une portion d'Objet.

Nul n'aura de l'eſprit, HORS nous & nos amis.

CINQUIEME ESPECE DE PRÉPOSITIONS ÉNONCIATIVES.

Prépoſitions qui déſignent les raports de Propriété, de Dépendance, d'Origine.

Les raports de propriété, de Dépendance, d'Origine, reviennent continuellement dans la Société ; mais n'étant pas ſuſceptibles de pluſieurs points de vûe, ils ne donnent lieu qu'à deux Prépoſitions, DE & A.

Ces Prépoſitions marquent également la Propriété & l'Apartenance, mais d'une manière propre à chacune : l'une a un plus grand raport à la dépen-

dance, & l'autre en a davantage à la possession : parce que l'une marque d'où l'on vient, & l'autre où l'on va. Ainsi l'on dit :

C'est une Lettre DE ma sœur.
J'envoye ceci A ma sœur.
C'est le Livre DE Pierre.
Ce Livre appartient A Pierre.
C'est le fils DE mon Maître.
C'est au Chef A commander.

SECONDE CLASSE.

PRÉPOSITIONS circonstancielles ou relatives aux Actions.

Les Prépositions qui désignent les raports des Actions, sont en beaucoup plus petit nombre, parce que les Actions ont beaucoup moins de faces que les Objets physiques, & qu'elles sont moins susceptibles de contraste ; ensorte que chacune de ces faces donne lieu à un plus petit nombre de Prépositions.

Toute Action peut être considérée sous ces divers raports :

Son origine & son auteur.
Sa cause & son motif.
L'objet auquel elle se raporte.
Le moyen par lequel elle s'opere.
Le modéle d'après lequel on l'exécute.

1°. *Raport d'Origine.*

DE & PAR sont deux Prépositions qui indiquent les Auteurs & l'origine d'une Action.

Son armée fut vaincue PAR les Romains.
Cette action ne peut venir que D'un bon esprit.

2°. *Raport de Motif.*

ATTENDU & VU sont des Prépositions qui indiquent les motifs qui déterminent à une Action.

Attendu sa sagesse, on le recompensa.
Vu la circonstance des tems, on se tint sur ses gardes.

Sauf est une Préposition qui indique qu'on ne se détermine à une action, qu'autant qu'on n'a point de motif plus puissant pour ne la pas faire.

Sauf meilleur avis, on suivit le sien.

3°. Raport d'Objet.

A, }
Pour, } Indiquent les Objets auxquels aboutit une action.

Cette action tendoit A son avantage.
Il s'attachoit A plaire.
Je me conduisis ainsi POUR le mieux.
Je l'ai fait POUR lui-même.

Envers indique l'Objet par raport auquel on se conduit de telle ou de telle manière.

Il est toujours plein de douceur ENVERS ses ennemis.

Touchant, }
Concernant, } sont des Prépositions qui désignent les Objets relativement auxquels on se détermine à une Action.

Touchant cette affaire, on se conduira de telle maniere.
Concernant cet objet, on prit cette résolution.

4°. Raport de Moyen.

Avec, }
Par, } marquent les raports d'un Objet comme moyen & instrument.

Cette action fut exécutée PAR un Héros.
Il en vint à bout AVEC le secours de ses amis.

Moyennant indique le raport d'un Objet comme suffisant pour exécuter une action.

Moyennant ces avances, on réussira.

Malgré

MALGRÉ, NONOBSTANT, } ſont des Prépoſitions qui indiquent opoſition dans les moyens ou dans le concours.

On le fera MALGRÉ lui.
Il le voulut, NONOBSTANT toute repréſentation.

5°. Raports de Modéle & de Régle.

On ſuit un Modéle, ou l'on s'en écarte. De-là les Prépoſitions SELON, SUIVANT, CONTRE.

L'Abbé Girard dit des deux premieres, « qu'elles uniſſent par conformité ou » par convenance ; avec cette différence que, *ſuivant* dit une conformité plus » indiſpenſable, regardant la pratique ; & *ſelon*, une ſimple convenance, ſou- » vent d'opinion. »

» Le Chrétien ſe conduit SUIVANT les maximes de l'Evangile.
» Je répondrai à mes Critiques SELON les objections qu'ils feront.

CONTRE, marque qu'on viole la Régle, qu'on eſt opoſé à un Objet.

Il agit CONTRE la Loi.
Il s'eſt décidé CONTRE le bon ſens.

Obſervons que le ſens de cette derniere Prépoſition eſt dérivé de celui que nous lui avons aſſigné plus haut ; car, au phyſique, lorſqu'on veut renverſer, détruire une ville, on éleve ſes batteries en face de cette ville, on les place contre : de-là l'idée d'opoſition attachée inſenſiblement à cette Prépoſition.

Les Prépoſitions Françoiſes ſeroient donc, d'après cette diviſion, au nombre de quarante-deux, ſans compter les doubles emplois de cinq ou ſix, telles que *hors*, *de*, *à*, *par*, &c.

L'Abbé Girard n'en comptoit que trente-deux.

M. Beauzée en reconnoît trente-cinq, quoiqu'il ſuprime quatre de celles qu'avoit admiſes l'Abbé Girard, c'eſt-à-dire, *devant*, *derriere*, *avant* & *hors*, & que nous avons cru devoir ajouter aux trente-cinq reconnues par M. Beauzée.

M. Beauzée en admet donc *ſept* qui ne ſont pas dans l'Abbé Girard, *attendu*, *concernant*, *dès*, *joignant*, *moyennant*, *ſauf* & *vû*.

Celles que nous comptons nous-mêmes de plus que M. Beauzée, ſont les

quatre qu'il a rejettées de l'Abbé Girard, & ces quatre ſont: *loin*, *juſques*, *environ* & *près*.

PHRASES PRÉPOSITIVES.

Avec ces derniers Grammairiens, nous n'avons pas mis au rang des Prépoſitions, nombre de mots qu'on avoit toujours regardés comme tels.

Arriere.	Dehors.	Proche.
Deça.	Deſſus.	Auprès.
Delà.	Deſſous.	Autour.
Dedans	Le-long.	En préſence.
Devers.	Vis-à-vis.	A l'encontre, &c.

Cependant nous ne les regardons par avec eux comme des Noms, ou comme des Adverbes : mais comme des phraſes prépoſitives qui tiennent lieu de Prépoſitions dont notre Langue eſt privée, & qui pourroient devenir parfaitement ſemblables à nos autres Prépoſitions, ſi l'on rendoit l'ellipſe plus complette.

En effet, ſoit qu'on les employe comme Noms, ou comme Adverbes, ſoit qu'on les faſſe précéder ou ſuivre de quelqu'autre Prépoſition, on ne peut ſe diſſimuler qu'on a ſous-entendu des mots entre leſquels ceux-ci faiſoient la fonction de Prépoſitions.

L'ARRIERE *d'un vaiſſeau*, eſt pour *la portion qui eſt* derriere *le vaiſſeau*.
LE DEDANS *d'un vaſe*, eſt *la portion* du *vaſe qui eſt* dans *ſa capacité*.
LE DEHORS, eſt *la portion* de ce *vaſe qui eſt* hors *ſa capacité*.
En DEÇA, c'eſt être EN la portion qui eſt *deçà* un lieu, une riviere.
En DELA, c'eſt être EN la portion qui eſt *delà* un lieu.
AUTOUR DE, c'eſt être EN ce qui conſtitue le tour D'un objet.

Ces phraſes commençant ainſi par une Prépoſition, & étant deſtinées à marquer des raports, ne peuvent être apellées que *phraſes prépoſitives*, & le mot qui les conſtitue n'en doit pas être moins regardé comme une Prépoſition, puiſqu'il déſigne des raports, & qu'il n'eſt placé immédiatement après une autre Prépoſition que par l'effet de l'ellipſe.

Les raports qu'ils déſignent différent des raports énoncés par les prépoſitions précédentes; ils doivent par conſéquent être mis à leur ſuite : ils l'ex-

priment même dans d'autres Langues par des prépoſitions ſemblables aux autres, tout comme ils pourroient ne former qu'un ſeul mot dans la nôtre même, ſi elle ſuivoit la marche hardie des premiers qui la parlerent.

De quatre Prépoſitions anciennes qui ne ſubſiſtent plus que dans certaines formules.

Il exiſtoit autrefois dans notre Langue quatre Prépoſitions dont nous ne nous ſervons plus que dans quelques formules que l'uſage a en quelque façon conſacrées : ce ſont nos mots, ÈS, LÈS, RIERE, RÈS Ils entrent dans ces phraſes *Maître-*ÈS*-Arts*, *Villeneuve-*LÈS*-Avignon*, *ſitué* RIERE *un tel terrein*, *RÈS-Terre.* Nous dirions aujourd'hui : *Maître* DANS *les Arts*, *Villeneuve* PRÈS *Avignon*, *ſitué dans le territoire* d'un tel lieu, *ſur la ſuperficie de la Terre.*

Les Prépoſitions ne ſe correſpondent pas exactement d'une Langue à l'autre.

Puiſqu'un raport entre deux objets peut s'exprimer par une Prépoſition ou par une phraſe prépoſitive, & que le choix, à cet égard, dépend uniquement du plus ou du moins de hardieſſe d'une Langue dans ſes ellipſes, il arrivera continuellement que ce qui s'exprime par une Prépoſition dans une Langue, s'exprimera dans une autre par une phraſe prépoſitive : mais par la méthode que nous ſuivons ici, & qui raproche ces deux manieres d'énoncer les raports, on ne ſera jamais embarraſſé pour analyſer des phraſes relatives à l'objet dont nous traitons ici.

Afin qu'on puiſſe s'en former une idée plus exacte, ajoutons ici les Prépoſitions en uſage dans la Langue Italienne ; on verra que leur nombre qui eſt très-conſidérable, ſe réduiroit preſqu'à rien, ſi l'on en ôtoit toutes celles qui ſe font ſuivre des Prépoſitions A & DE, & toutes celles qui ſont un compoſé de pluſieurs mots.

PRÉPOSITIONS ITALIENNES.

1°. *Enonciatives.*

SOPRA, ſur.
Sotto, ſous.
Anzi, devant.
Dietro, derriere.

FRA, } Entre.
Tra, } Entre.
A, à.
Di, de, d'où.

Dentro, dans.	*Da*, de, par.
In, en.	*Per*, par, pour.
Fuori, hors.	*Longo*, le long.
Presso, près.	*Incontro*, devant.
Contro, contre.	*Rimpetto*, vis-à-vis.
Vicino, voisin.	*Attorno*, autour.
Rasente, joignant.	*Intorno*, à l'entour.
Oltre, outre.	*Accanto*, à côté.
Fino, jusques.	*Addosso*, dessus.
Anzi, } Avant.	*Affronte*, en front.
Innanzi, } Avant.	*Appié*, au pied.
Dopo, après.	*Allato*, contre, à côté.
Verso, vers.	*Entro*, entre.
Inverso, envers.	*Appo*, chez.

2°. *Actives.*

DA, dez.	ECCETTO, excepté.
A, à.	*Mediante*, moyennant.
CON, avec.	*Secondo*, selon.
Senza, sans.	*Circa*, touchant, environ.

Ce qui fait au moins quarante-quatre Prépositions, sur lesquelles il y en a à peine douze qui puissent être regardées comme des Prépositions, si l'on ôtoit de ce nombre celles qui se font suivre des Prépositions A & DI, telles que *sopra*, sur; *sotto*, sous; *entro*, entre; *verso*, vers; & celles qui sont formées par des phrases elliptiques, telles que *accanto*, à côté; *affronte*, en front, vis-à-vis; *appié*, au pied, &c.



ARTICLE III.

LES PRÉPOSITIONS ONT UN SENS PROPRE ET GÉNÉRAL;

CES observations à l'égard des Prépositions sont d'autant plus nécessaires que cette classe de mots est d'un usage continuel, qu'ils constituent une grande partie des beautés & des finesses des Langues, qu'il importe par conséquent d'en avoir de justes idées; & que jusqu'ici, on ne s'en est pas assez occupé.

M. BEAUZÉE le sentoit bien, lui qui reconnoissoit qu'on avoit eu tort de réduire les Prépositions à des classes générales, parce que chacune d'elles a reçu trop de significations différentes pour se prêter sans obstacle à des classifications régulieres ; qui avouoit en même tems que le systême des Prépositions étoit moins inconséquent qu'on l'imagine dans notre Langue, où elles portent l'empreinte d'une raison éclairée, fine, & en quelque sorte infaillible : & qui demandoit s'il ne seroit pas avantageux de réduire sous un point de vue unique & général tous les usages d'une même Préposition (1).

C'est d'après ces vues, qu'après avoir dit » : La Préposition VERS, par » exemple, indique également, dit-on, raport au lieu, au tems & au terme: » *vers* est Préposition de lieu dans cette phrase, *aller* vers *la citadelle*; de » tems dans celle-ci, *il est mort* vers *midi*; de terme dans cette troisiéme, » *se tourner* vers *Dieu*; il ajoute très-bien : Disons-le de bonne foi, ces différentes significations ne sont point dans le mot *vers*. Les raports sont compris » dans la signification des termes antécédens, & c'est l'ordre; les termes » conséquens les déterminent spécifiquement, & la Préposition ne fait qu'indiquer que son complément est le terme conséquent du raport qui apartient » au terme antécédent, & dont elle est le signe. Nous disons raport au tems, » quand le complément est un nom de tems : raport au lieu, quand c'est » un nom de lieu, &c. Dans le fait, *vers* indique un RAPORT D'APROXIMATION; » & l'aproximation se mesure ou par la durée, ou par l'espace, ou par l'inclination de la volonté.

» De cette explication, soit d'une plus heureuse, faite dans les mêmes

(1) Gramm. Gen. T. I. p. 534, 535.

» vues, il pourroit enfin résulter que chaque Prépoſition n'exprime en effet » qu'un raport général qui eſt enſuite modifié par les différens complémens.

Il reléve à cet égard avec raiſon le Commentateur de la Grammaire Générale de Port-Royal, M. Duclos, qui croyoit que le vrai raport n'étoit pas marqué par la prépoſition, mais par le ſens total, & cela au ſujet des Verbes *donner* & *ôter* qui ſont ſuivis également de la prépoſition *à* (2). Ce qui n'auroit pas ſurpris M. Duclos, s'il avoit fait attention qu'à la ſuite de ces deux Verbes ſi différens, A marque un ſeul & même raport, le TERME des actions *donner* & *ôter*.

L'Abbé de Dangeau avoit auſſi très-bien vu que toute Prépoſition avoit une valeur propre & déterminée, de laquelle réſultoient les divers ſens qu'on lui attribue : mais il n'eut pas tout le ſuccès qui eût été à déſirer dans l'eſſai qu'il fit pour ramener à une valeur primitive les divers ſens de la prépoſition APRÈS, comme s'en eſt encore très-bien aperçu M. Beauzée.

Voici comme s'exprime l'Abbé de Dangeau (3); ſes vues ſont trop intéreſſantes d'ailleurs pour être omiſes.

» APRÈS eſt une Prépoſition, qui marque premierement poſtériorité de » lieu entre des Perſonnes ou des choſes qui ſont en mouvement. *Pierre mar-* » *choit* après *Jacques* : *les chevaux marchoient* après *les bœufs*.

» On ſe ſert de la Prépoſition *après*, quand on veut marquer qu'un hom- » me marche *après* un autre dans le deſſein de l'atteindre, ſoit pour le pren- » dre, ſoit pour ſe joindre à lui, ſoit pour lui parler : ainſi on dit que *des Ar-* » *chers marchoient* ou *couroient* après *des voleurs*; *le valet courut* après *ſon* » *Maître pour lui dire une nouvelle*.

» De ce ſens on en a formé un figuré, qui ſert à marquer que l'on veut » obtenir quelque choſe; il *court* après *les honneurs*; & quelquefois ôtant de » ce figuré le Verbe qui marque mouvement, comme *courir*, on ſe ſert d'un » Verbe qui ne marque autre choſe que le déſir d'obtenir : ainſi l'on dit, *il* » *ſoupire* après *les honneurs*; il *ſoupire* après *ſa liberté* : *crier* après *quelqu'un*, » *attendre* après *quelqu'un*. On dit à peu près dans ce même ſens, *il eſt* après » *cet ouvrage*; *il eſt* après *à bâtir ſa maiſon*.

» Au figuré, on l'employe en des choſes morales; *il faut faire marcher le* » *ſoin des choſes temporelles* après *celui de notre ſalut*.

---

(2) Rem. ſur la Gramm. Gén. II. XI.

(3) Opuſc. ſur la Lang. Franç. p. 227.

» On employe aussi *après* à marquer postériorité de lieu entre des choses » qui ne sont pas en mouvement: *les Conseillers sont assis* après *les Présidens.*

» Dans ce sens, il s'employe dans des choses morales, pour marquer » infériorité d'estime.

» *Après* marque aussi postériorité de tems, par une espéce d'extension de la » quantité de lieu à celle de tems, comme dans cette phrase, *Pierre est arrivé* » après *Jacques.*

» Ce mot *après* paroît avoir quelque raport à la postériorité de lieu entre » les choses qui sont en mouvement ; ce qui peut avoir été cause de l'extension qu'on a donnée à cette Préposition, la faisant aller de la postériorité » de lieu à celle de tems.

» Quand un homme marche *après* un autre, il arrive ordinairement plus » tard que lui ; c'est ce qui fait que du premier sens de la Préposition *après*, » qui est pour marquer postériorité de lieu, on est venu à lui faire signifier » par extension, la postériorité de tems.

» C'est de la Préposition *après*, prise dans la signification de postériorité de » tems, que se forment quelques composés ; comme, *ci-après*, adverbe ; » *après-diner*, adverbe ; *après-dînée*, substantif (ou nom) féminin ; *après-souper*, adverbe ; *après-soupée*, substantif (ou nom) féminin.

» Il y a une signification de ce mot *d'après*, qui a quelque raport à la » postériorité de tems. *Ce Tableau est fait* d'après *le Titien* ; *ce paysage est* » *fait* d'après *nature* ; cela marque postériorité de tems. Le Titien avoit fait » le Tableau avant que le Peintre le copiât ; la Nature avoit formé le paysage » avant que le Peintre le représentât.

» Il y a peut-être plusieurs autres usages du mot *après*, qu'on pourroit » ranger ici sous quelqu'un des articles que j'ai marqués, & faire voir comment » ils en viennent ou par figure ou par extension. Il me semble qu'il seroit fort » utile de faire voir comment on est venu à donner tous ces divers usages » à un même mot: ce qui est commun à la plûpart des Langues, & qui » vient de ce qu'il y a de la raison dans cette espéce de généalogie des divers » usages des mêmes mots. La raison étant de tous les Pays & de tous les » tems, elle a produit des effets à peu près semblables en divers tems & » en divers Pays ».

Telles sont les remarques de l'Abbé de Dangeau, qui eussent été plus heureuses s'il avoit pu généraliser davantage ses idées à ce sujet : aussi M. Beauzée le reléve par ces excellentes observations.

» Je ne ſais pas comment on prouveroit qu'*après* marque premierement » poſtériorité de lieu, plutôt que poſtériorité de tems; ni pourquoi cette » Prépoſition marqueroit poſtériorité, plutôt entre des objets en mouvement » qu'entre des objets en repos. La vérité eſt probablement qu'elle marque » poſtériorité, avec abſtraction de tems & de lieu, de mouvement & de » repos; ce qui la rend propre à déſigner l'ordre dans toutes les circonſtances » dont il s'agit : telle eſt ſa premiere & principale deſtination; l'ordre moral » ſe joint aiſément à l'ordre phyſique, c'eſt la même idée; & le ſens figuré s'é- » tablit aiſément ſur le ſens propre (5) ».

Franchiſſons le mot; APRÈS eſt, comme nous l'avons vu, une Prépoſition qui indique la ſituation relativement à l'ordre, & qui étant l'opoſé d'*avant*, indique l'ordre poſtérieur, dans le ſens phyſique & le plus abſolu, d'où elle acquiert la même valeur dans l'ordre moral & dans le ſens figuré.

Ceci confirme l'utilité de notre diſtribution des Prépoſitions, priſe dans le phyſique, & où elles n'ont d'autres ſubdiviſions que celles qu'elles donnent elles-mêmes par leurs contraires; ce qui empêche de recourir à des claſſes trop nombreuſes, & donne la valeur propre & primitive de chaque Prépoſition.

ARTICLE IV.

ORIGINE DES PRÉPOSITIONS.

S'IL exiſte des mots qui durent paroître l'effet du hazard, ce furent ſans contredit les Prépoſitions; la plûpart n'offrent aucun raport entre leur ſon & leur valeur : du moins celles qui ſont d'une origine ancienne : car les modernes ſont formées de mots connus, telles, *nonobſtant*, *malgré*, *concernant*, *attendu*, *vu*, *ſuivant*, *durant*, *pendant*.

Mais puiſque toutes celles-ci ſont ſignificatives & empruntées de mots dont le ſens étoit analogue à celui qu'on aſſignoit à ces nouvelles Prépoſitions; les Prépoſitions que nous tenons de l'Antiquité & celles qui exiſtent dans quelque Langue que ce ſoit, ſeroient-elles moins ſignificatives? Si nous, qui regardons les mots comme l'effet du hazard, n'avons pu inventer au hazard aucune

(5) Gram. Gen. T. I. p. 542.

Prépoſition

Prépoſition, & ſi nous avons toujours choiſi pour cet effet les mots les plus propres à peindre notre idée, à combien plus forte raiſon les Anciens qui ont toujours pris leurs mots dans la Nature, auront-ils été ſcrupuleux à ne choiſir, pour déſigner les raports des objets, que des mots propres à faire apercevoir ces raports de la maniere la plus propre & la plus vive ?

Nous pouvons donc être aſſurés que toute Prépoſition s'eſt formée d'un mot connu, dont elle a eu toute l'énergie ; & que c'eſt en vertu de cette analogie qu'elle eſt devenue propre à être le ſigne d'un raport entre deux objets.

Mais afin qu'on n'en puiſſe pas douter, donnons-en quelques exemples.

SUR eſt un mot qui n'offre aucun ſens dans notre Langue, & dont nous ne pouvons apercevoir le raport avec l'idée que nous y attachons, pas même avec nos mots *ſuprimer* & *ſupérieur*, qui viennent cependant de la même origine ; mais ce n'eſt pas par nos Langues modernes qu'il en faut juger ; nous le tenons des anciennes : c'eſt donc à celles-ci que nous devons avoir recours pour reconnoître ſon origine ; rien alors ne ſera plus facile. Ce mot vient du Latin Super ; mais les Latins en avoient altéré la prononciation pour la rendre plus douce : il nous faut donc recourir aux Grecs qui lui avoient conſervé toute ſa force primitive & le prononçoient Hup-er. La racine en eſt donc Hup : mais cette racine ſignifia conſtamment l'Elévation. Elle eſt devenue dans notre Langue la racine de Huppe, oiſeau diſtingué des autres par l'aigrette qui s'éleve au-deſſus de ſa tête : en Anglois *Howp* : & celle de Houppelande, qui déſigne un habit qu'on met par-deſſus les autres. C'eſt le Houpe des Languedociens, qui ſignifie *ſus*, leve-*toi*. C'eſt le Up des Anglois qui ſignifie *en haut*, d'où Up-*land*, pays élevé, pays de montagnes. C'eſt leur Upon qui ſignifie ſur, deſſus ; leur Upper qui ſignifie *haut*, *ſupérieur*. C'eſt leur Over qui ſignifie *ſur*, *par-deſſus* ; & qui, joint aux Verbes, déſigne toujours de l'excès ; *Over-burden*, ſur-charger.

C'eſt le Op des Peuples Belgiques, qui ſignifie ſur : leur Opper qui ſignifie plus haut, ſupérieur, premier ; & Over, ſur, par-deſſus.

C'eſt le Uber des Peuples Germaniques, qui ſignifie également *ſur*, *par-deſſus*, *qui ſurpaſſe*, &c. Leurs Ober & Ob qui ont la même ſignification, d'où Ob-*erer*, ſupérieur. En donnant à ce mot une prononciation plus forte, ils en ont fait auf, qui a les mêmes ſignifications, & qui entre dans les mots compoſés.

De-là encore le mot Hop des Belges, prononcé Hupf-*en* en Allemand, & *Houblon* en François ; que les Latins prononcerent d'abord Upu-*lus*, &

enſuite *Lupulus* ; que Saumaiſe tira mal à propos (1) du mot *epulæ*, feſtins ; parce que la bière, faite avec le houblon, ſert dans les feſtins ; & qui vient réellement de *Up*, ſur, parce que cette plante s'éléve fort haut.

Les Hébreux en firent HUPHE עפה, branche, rameau ; & עופל, HUUPHEL, éminence, lieu haut.

Cette racine ne fut pas inconnue aux anciens Saxons : ils en firent,

UFER-*a* ou Y-*fera*, plus haut, ſupérieur, chambre haute.
HUPE ou *Hype*, monceau ; d'où l'Anglois *heap*, tas, monceau.
HOP, un ſaut ; d'où l'Anglois *hop*, ſaut ; *to hop*, ſauter ; *hopper*, ſauteur.
HOPA, eſpérance ; d'où l'Anglois *hope*, eſpérance ; *to hope*, eſpérer ; parce qu'*eſpérer*, c'eſt ſe fonder, s'apuyer *ſur* un objet.

Les Latins en firent SUPERIOR & SUPREMUS qui furent le comparatif & le ſuperlatif de *ſuper*.

SOUS, Prépoſition qui n'a pas plus de raport que *ſur* avec l'idée qu'elle déſigne, vient du Latin SUB, formé ſur le Grec HUP ou HUPO, qui ſignifie l'opoſé de HUPER.

N'en ſoyons pas ſurpris : les premiers Peuples ayant peint l'idée poſitive d'élévation par un mot pris dans la Nature, n'eurent d'autre moyen pour peindre l'idée négative d'élévation que d'affoiblir la prononciation du mot qui déſignoit l'idée poſitive : ainſi une même racine déſignoit les deux extrêmes d'une même idée, d'un même raport.

Il réſulte de ces Étymologies que SUR & SOUS, ſont des ſignes repréſentatifs de l'idée d'élévation au poſitif & au négatif ; & que leur emploi ſe fait conſtamment par ellipſe. Lorſque nous diſons, *ce livre eſt* SUR *la Table*, *l'orage eſt* SUR *nous*, nous nous exprimons elliptiquement : c'eſt comme ſi nous diſions, *ce livre eſt* par raport à *la Table* dans cet état que nous déſignons par le ſigne *ſur* & qui ſignifie élévation : *cet orage eſt* par raport à *nous* dans cet état que nous déſignons par le ſigne *ſur* & qui ſignifie élévation.

Il eſt en de même de *ſous* : comme il eſt opoſé à *ſur*, il en réſulte que ſi nous diſons, *ce livre eſt* ſous *la Table*, on aperçoit auſſi tôt ce ſens ; *ce livre eſt* par raport à *la Table* dans cet état que nous déſignons par le ſigne *ſous* & qui ſignifie l'opoſé d'élévation.

---

(1) Homonymes des Plantes, p. 635.

Nous sommes entrés d'autant plus volontiers dans un aussi grand détail sur ces deux Prépositions, qu'elles sont à la tête de notre liste, & que l'on pourra juger plus aisément par elles de toutes les autres.

DEVANT & AVANT, Prépositions qui expriment des portions d'une même idée, sont composées toutes deux : 1°. de la Préposition Latine ANT ou ANTE, qui désigne les mêmes raports, les objets qui, relativement à nous, en précédent d'autres placés derriere ceux-ci : & 2°. des Prépositions *de* & *ab*, toutes les deux empruntées des anciens Latins.

La Préposition ANTE n'étoit pas moins énergique que *super*. Elle venoit du mot ANT, qui signifia tout ce qui est sous l'œil, tout ce qui est le premier en rang, & par analogie tout ce qui est le premier en Tems, d'où vinrent ANT-*ique* & ANT-*iquité*.

ANT étoit lui-même formé du mot ANT ou AIN, qui signifie *œil* dans toutes les Langues Orientales.

Les Grecs en firent ANTA, Αντα, en présence, devant, & ANTA-*ein*, aller au-devant, aller à la rencontre, au sens physique ; & *suplier*, au sens figuré.

De-là, leur préposition ANTI qui désigne le raport d'un objet qui est en présence d'un autre, l'idée d'être CONTRE dans tous les sens que nous donnons à cette préposition, être apuyé *contre*, être *en face*, ou être *oposé*, être *ennemi*, &c.

D'où se forma le Latin ANTÆ, les jambages d'une porte, parce qu'ils sont en face l'un de l'autre.

HORS est l'adoucissement du Latin FOR-*as*, qui signifie *de-hors*, les dehors d'un lieu, les entrées d'une place, d'une maison ; les Latins en firent FOR-*es*, les portes, les entrées d'une maison ; & nous avons conservé sa prononciation forte dans FOR-*ain*, homme qui vient de *for*, de dehors.

Comme tout ce qui est hors ou à l'entrée est devant, les Peuples du Nord ont attaché cette derniere idée à ce mot : de-là,

Fore des Anglois,	}	
Vor des Allemans,	}	Prononcés *For* ;
Voor des Belges,	}	

qui signifient avant, devant, à la tête : d'où vint le mot,

For-bourg ; les entrées d'une Ville, que nous avons défiguré en *Faux-bourg*. C'est dans ce sens que les limbes s'apellent en Flamand VOOR-BURG *van de Hell*, mot à mot, le Fauxbourg, les avenues de l'Enfer.

For, vint lui-même du primitif Hor, lumiere, jour : les portes sont les jours des maisons, & tout ce qui est de-hors est au grand jour. Aussi les Latins apellerent la place publique For-*um*, on s'y assembloit au grand jour.

C'est ce mot que les Latins & les Grecs adoucirent en Pro, & qui fut également chez eux une Préposition signifiant devant, en présence :

Pro castris, à la tête du Camp.
Pro concione, en présence de l'assemblée.

Les Grecs en firent les mots :

Prô-i, le matin ; & Prô-ra, proue ; qui sont l'avant du jour & l'avant d'un vaisseau.

Prô-tos, le premier, celui qui marche devant, à la tête, &c.

Et les Latins, *Pro-avus*, le bisayeul, l'ayeul, qui marche à la tête.

A, avoit été très-bien choisi encore pour désigner le raport de possession, de propriété, soit que nous possédions déjà la chose, comme lorsqu'on dit, *cette maison est à moi* : soit que la possession nous soit destinée, comme lorsque nous disons, *cette maison sera à moi*, *ce livre s'adresse à moi.* Cette Préposition s'est formée du Verbe *il* a, qui marque la possession, la propriété ; & qui se prend ici comme un simple signe de l'idée de *propriété*, comme désignant le raport qu'on aperçoit entre deux objets, ainsi que nous l'avons fait voir ailleurs dans un plus grand détail (1).

Ces exemples suffisent pour démontrer que chaque Préposition eut toujours un raport étroit avec celui qu'elle fut chargée d'énoncer. Un plus grand détail apartient à nos Dictionnaires Etymologiques & Comparatifs qui offriront l'origine des Prépositions en usage chez tous les Peuples.

Ils font encore voir qu'il ne nous manque, pour rendre plusieurs de nos formules, telles que *le long de*, semblables en tout aux Prépositions antiques, qu'un peu plus de hardiesse Au lieu de chercher à lier ces mots avec le reste de la phrase par des articles & par d'autres Prépositions, ce qui est parfaitement inutile pour faire connoître le raport, nous n'aurions qu'à les employer avec la même simplicité que les Anciens ; & dire comme font les Italiens, en cela peut-être plus sages que nous, *il se promene* long *le fleuve* ; mais si nous craignons de le dire, parce que nos oreilles n'y sont pas accoutumées, & qu'elles

(1) Plan général du Monde Primitif, pag. 26.

ſont offenſées du choc de la ſyllabe ſourde & nazale *long* avec la bréve *le*, ce qui nous obligea ſans doute à les ſéparer par *de*, ne les excluons pas de la claſſe des mots qui expriment les raports : mais diſons que dans nos Langues modernes, plus timides que les anciennes, nous exprimons divers raports, non à l'antique par de ſimples ſignes apellés *Prépoſitions*; mais par un ſubſtantif acompagné de ſon article & lié au nom du dernier objet par une prépoſition, par une phraſe prépoſitive en un mot.

Alors viennent ici toutes ces formules que tant de Grammairiens confondent avec les Prépoſitions : telles que,

Le long de la prairie.
Autour de la Table.
Aux environs de la Ville.
Au-deſſus de nous.
Auprès de lui.

Formules qui expriment des raports, & qui correſpondent à des Prépoſitions en uſage dans d'autres Langues; dont par conſéquent, on ne rendroit pas raiſon en diſant ſimplement que ce ſont des noms : parce qu'on demanderoit toujours, que font ces noms entre deux autres Noms? quel raport ont-ils avec eux?

ARTICLE V.

PRÉPOSITIONS INITIALES OU INSÉPARABLES.

DE cet uſage d'employer un mot dans un ſens elliptique pour déſigner les raports, naquit un autre emploi des Prépoſitions dont nous ne ſaurions nous diſpenſer de parler & qui devint en toute Langue la ſource d'une prodigieuſe quantité de mots.

Cet emploi conſiſta à mettre les Prépoſitions à la tête des Verbes, afin d'en diverſifier le ſens & d'en indiquer tous les raports : ce qui donna lieu à ce qu'on apelle *Prépoſitions inſéparables*; quelques-unes de ces Prépoſitions n'étant en uſage que dans ces circonſtances. On les appelle auſſi *initiales*, parce qu'elles ſont toujours à la tête des mots.

Cet uſage eſt devenu une ſource inépuiſable de richeſſes pour les Langues

par l'abondance des mots qui en naissent, & par la finesse & l'exactitude qu'ils répandent dans l'expression des idées. C'est ainsi qu'un Peintre, avec quelques couleurs, se procure par leurs mélanges & par leurs combinaisons, toutes les nuances possibles & un coloris beaucoup plus parfait.

De cette maniere, un même mot après avoir été successivement *Nom*, *Adjectif*, *Participe*, *Verbe*, *Préposition*, devient portion de nouveaux mots en s'associant comme Préposition à des mots de toutes ces espéces.

Il n'est aucun Peuple qui n'ait eu recours à cet expédient ingénieux & si propre à multiplier les mots sans multiplier les racines primitives: mais chaque Peuple s'en est servi avec plus ou moins de succès, suivant qu'il avoit plus ou moins d'intelligence.

On admire à cet égard la Langue Grecque: ceux qui la parloient, ont tiré le plus grand parti des Prépositions pour en composer de nouveaux mots; & il est impossible de se former une juste idée de leur Langue, si l'on n'en ramene les mots aux Prépositions auxquelles ils s'unissent.

Le Latin en a fait aussi un très-grand usage, de même que toutes les Langues Celtiques de la branche Theutone, telles que le Saxon, l'Anglois, le Flamand, & sur-tout le Theuton moderne, qu'on apelle Germanique, ou Allemand.

Les Peuples Celtes de la branche Gauloise ou Occidentale, s'en servirent aussi: mais ils en eurent bien moins.

Les Hébreux & les Orientaux primitifs, en eurent aussi: mais ces Prépositions initiales sont si peu sensibles chez eux qu'on n'a pas soupçonné qu'ils en eussent; ils en connurent cependant l'usage, comme nous aurons occasion de nous en convaincre dans la suite.

Nos Langues modernes, telles que le François & l'Italien, en ont aussi un grand nombre; mais on ne sauroit leur en faire honneur: trop timides pour y avoir recours d'elles-mêmes, elles empruntent de toutes Langues leurs prépositions initiales & jusques aux mots qui en sont composés: ce qui anéantit aux yeux des Modernes, l'énergie de ces mots, parce qu'on ne voit plus le sens que présente chacune de leurs parties, d'où résulte cependant la beauté de leur ensemble, & la connoissance de l'origine des mots composés.

C'est ainsi que du Verbe METTRE, en Italien METTERE, nous formons les Verbes suivans, que nous avons presque tous tirés des Latins, chez qui ce mot se prononçoit MITT-*ere*, ou MEITT-*ere*.

AD-*mettre*, en Ital. AM-*mettere*, recevoir *auprès* de soi.

Com-*mettre*, en Ital. Com-*mettere*, mettre *avec*, confier.

De-*mettre*, mettre hors, ôter d'une place.

L'Ital. Di-*mettere*, remettre une dette, l'ôter, pardonner.

S'entre-*mettre*, se mettre *entre* deux pour faire réussir une entreprise.

L'Ital. Inter-*mettere*, mettre un *inter*-valle, suspendre; d'où Inter-*mede*.

L'Ital. Intro-*mettere*, introduire, mettre dedans.

O-*mettre*, en Ital. O-*mettere*, omettre laisser *hors*, oublier.

Per-*mettre*; en Ital. Per-*mettere*, mettre en avant, donner le pouvoir de faire.

Pro-*mettre*, en Ital. Pro-*mettere*, mettre sa parole en avant, donner parole.

L'Ital. Pre-*mettere*, mettre avant; d'où Pre-*misse*.

Re-*mettre*, en Ital. Ri *mettere*, mettre de nouveau.

L'Ital. Sopra-*mettere*, mettre dessus, *sur*-charger.

Sou-*mettre*, en Ital. Sotto-*mettere*, mettre *sous* sa puissance, soumettre.

Trans-*mettre*, en Ital. Tra-*mettere*, envoyer au-delà; & en Ital. 2°. entremettre.

Ce qui, au lieu d'un Verbe, nous en donne dix de plus, & un plus grand nombre aux Italiens.

Si l'on ajoutoit à cette Liste les Noms qui se sont formés de la réunion du même radical avec les prépositions, tels que Com-*mis*, Com-*missaire*, Com-*missionnaire*, dé-*missoire*, &c. elle deviendroit infiniment plus nombreuse.

Ajoutons ici un exemple tiré de la Langue Allemande propre à faire voir à quel point on y multiplie les mots en suivant la même voie. Il sera tiré du Verbe Legen, qui signifie également mettre, dont la racine Lag signifie en Allemand *position*, *situation*, & qui tient à l'Hébreu Lac, *mettre*, *mittere*; mais dans le sens d'envoyer, de mettre en avant par les ordres qu'on donne; Verbe commun à la plûpart des Langues; aux Latins chez qui Leg-*are* signifie envoyer, léguer; aux Flamands, Leg-*gen*, poser; aux Anglois de Lincoln qui prononcent Lig, tandis qu'à Londres on prononce *lay*, & chez qui ce mot signifie également mettre, poser, placer, poster, imposer, &c.

Ab-*legen*, mettre *hors*, ôter, 2°. s'affoiblir.

An-*legen*, mettre *à la suite*.

AUF-*legen*, mettre *deſſus*, charger, impoſer.
AUS-*legen*, mettre *devant*, expoſer, étaler.
BE-*legen*, mettre *autour*, environner, garnir.
DURCH-*legen*, mettre d'*un bout à l'autre*, examiner, vérifier.
EIN-*legen*, mettre *dedans*, ajouter, inſérer.
ENT-*legen*, mettre *à une grande diſtance*, éloigner.
ER-*legen*, mettre *ſur le carreau*, tuer.
GE-*legen*, ſitué, placé convenablement.
HIN-*legen*, mettre *en un lieu.*
HINTER *legen*, mettre *en dépôt.*
UEBER-*legen*, mettre *deſſus*, apliquer.
VER-*legen*, mettre *ailleurs*, transféret, traduire.
UM-*legen*, mettre *autour.*
WIEDER-*legen*, mettre *contre*, réfuter.
ZU-*legen*, mettre *auprès.*
UN-GE-*legen*, mal placé, mal ſitué.

Telles ſont les Prépoſitions inſéparables ou initiales dans la Langue Françoiſe & qu'elle tient des Langues Celtiques, & de la Latine.

AD, & A, qui ſignifie *auprès*, par-deſſus; AD-mettre, Ajouter.
COM, qui ſignifie *avec*, COM-paroître.
CONTRE, qui déſigne l'opoſition, CONTRE-*dire.*
DE, qui déſigne l'action d'ôter, DÉ-*faire.*
DIS, qui déſigne l'opoſition, DIS-*ſemblable.*
E, EX, qui déſigne l'action de tirer hors, EX-*traire*, E-*teindre.*
EN, qui déſigne l'action de tirer dans, EN-*traîner.*
IN, qui déſigne la privation, IM-*patienter.*
INTER, qui déſigne l'action de mettre entre deux, INTER-*poſer.*
MIS, MÉ, qui déſigne le peu de cas qu'on fait d'une choſe, MÉ-*priſer.*
OB, OF, qui déſigne l'action de mettre devant, OF-*frir.*
PER, qui déſigne la cauſe, le moyen, PER-*mettre.*
PRO, qui déſigne une choſe faite en faveur, PRO-*mettre.*
PRE, qui déſigne ce qui ſe fait d'avance, PRE-*dire.*
RE, qui déſigne la réitération, RE-*faire*, RE-*prendre.*
SOU, au lieu de SOUS, qui déſigne le deſſous, SOU-*tenir.*
SUR, qui déſigne le deſſus, SUR-*monter.*
TRANS, qui déſigne le tranſport, TRANS-*ferer.*

On ne se contente pas de ces simples Prépositions initiales ; on en réunit souvent plusieurs ensemble ; ce qui forme de nouveaux mots. C'est ainsi que nous disons en François RE-DE *faire*, RE-DE-*venir* , RE-COM-*poser* , IN-EX-*tinguible*. Les Grecs firent un usage fréquent de ce moyen si utile pour multiplier les mots & pour désigner les moindres circonstances d'une même idée.

Quelques-unes de nos Prépositions initiales prennent des formes diverses & reçoivent des sens différens de ceux qu'elles offrent ici : mais le détail en seroit trop long : ceci suffit pour donner une idée des Prépositions initiales & pour faire voir les avantages qui en résultent par la briéveté, la précision & l'énergie qu'elles mettent dans le discours.

CHAPITRE IX.

DES ADVERBES.

HUITIEME PARTIE DU DISCOURS.

§. 1.

Examen de ce qu'en ont dit les Grammairiens.

DE toutes les Parties du Discours, celle dont il s'agit dans ce Chapitre, a été une des plus mal traitées : on diroit que la plûpart des Grammairiens ont dédaigné de s'en former des idées exactes & précises : comme s'il pouvoit y avoir quelque détail indigne de leurs soins : on en peut juger par la légereté & l'inexactitude avec lesquelles on en parle dans la Grammaire Générale & Raisonnée, & dont nous transcrivons ici le Chapitre en entier (1).

1°. MM. DE PORT-ROYAL.

» Le désir que les hommes ont d'abréger le Discours, est ce qui a donné » lieu aux Adverbes : car la plûpart de ces particules ne sont que pour signi-

(1 Gramm. Rais. Part. II. Chap. XII.

» fier en un ſeul mot, ce qu'on ne pourroit marquer que par une prépoſition
» & un nom : comme *ſapienter*, ſagement, pour *cum ſapientia*, avec ſageſſe ;
» *hodie*, pour *in hoc die*, aujourd'hui.

» Et c'eſt pourquoi dans les Langues vulgaires, la plûpart de ces Adverbes
» s'expliquent d'ordinaire plus élégamment par le nom avec la prépoſition :
» ainſi on dira plutôt *avec ſageſſe*, *avec prudence*, *avec orgueil*, *avec modé-*
» *ration*, que *ſagement*, *prudemment*, *orgueilleuſement*, *modérément*, quoi-
» qu'en Latin au contraire, il ſoit d'ordinaire plus élégant de ſe ſervir des
» Adverbes.

» De-là vient auſſi qu'on prend ſouvent pour Adverbes ce qui eſt un nom ;
» comme *inſtar* en Latin, comme *primùm*, ou *primò*, *partim*, &c. Voyez
» Nouv. Méth. Latine ; & en François *deſſus*, *deſſous*, *dedans*, qui ſont de
» vrais noms, comme nous l'avons fait voir au Chapitre précédent.

» Mais parce que ces particules ſe joignent d'ordinaire au Verbe pour en
» modifier & déterminer l'action, comme *generosè pugnavit*, il a combattu
» vaillamment, c'eſt ce qui a fait qu'on les a apellées ADVERBES.

Telle eſt donc la doctrine de cette Grammaire ſur les Adverbes.

1°. Que ce ſont des particules qui ſe joignent d'ordinaire au Verbe pour en modifier & déterminer l'action.

2°. Que les Adverbes ſignifient en un ſeul mot ce qu'on pourroit déſigner plus élégamment par une prépoſition & un nom.

3°. Que ſouvent on prend pour Adverbe ce qui n'eſt qu'un nom.

Les Grammairiens modernes ont ſenti avec raiſon que ce Chapitre ſur les Adverbes étoit beaucoup trop reſſerré, & rempli d'inexactitudes ; qu'il étoit impoſſible de ſe former, d'après cette expoſition, une idée nette & intéreſſante de cette Partie du Diſcours, & d'apercevoir les motifs qui peuvent avoir engagé les hommes à inventer cette nouvelle eſpéce de mots.

Ils ont très bien aperçu encore, que le terme de *Particules* ne préſente à l'eſprit aucune idée déterminée : qu'en diſant que l'Adverbe eſt d'ordinaire joint au Verbe, on laiſſe l'eſprit en ſuſpens, parce qu'on ne lui aprend pas ce à quoi l'Adverbe eſt joint dans les cas différens de ceux qui ſont renfermés dans le mot *d'ordinaire* : qu'on ne ſauroit connoître par ce moyen, quelle eſt la fonction de l'Adverbe, lorſqu'il ne ſert pas à modifier l'action par ſa jonction au Verbe.

Et que lorſqu'on a avancé que l'Adverbe peut ſe rendre par une prépoſition & un nom, dont il n'eſt que l'abrégé, il faut ſe réſoudre ou à le retran-

cher du nombre des Parties du Discours, si l'on ne veut être en contradiction avec soi-même, ou à réformer sa définition ; puisqu'on ne doit mettre au nombre des Parties du Discours que des mots qui ont une valeur propre & qui ne peuvent par conséquent être supléés par aucune autre espéce de mots. Agir autrement, ce seroit prendre la *forme* des mots pour régle de leur distribution en diverses Classes : ce qui seroit absurde, & deviendroit une faute de la même nature que celle qu'on avoit faite en cherchant une définition qui convînt à tous les Verbes ; tandis que tous les Verbes, hors celui qui marque l'union, ne sont que des formules abrégées qu'on n'a pu regarder comme Verbes que parce qu'elles renfermoient en elles la valeur du Verbe Être.

Nous pourrions donc également demander ici, quelle sera la vraie définition de l'Adverbe d'après ces principes ?

Dira-t-on que c'est la réunion d'une préposition avec un nom ? Mais on seroit en droit de demander pourquoi on a fait cette réunion dans certains cas, & non dans d'autres ? & si toute Préposition suivie d'un nom peut se rendre par un Adverbe ?

Si l'on prend l'affirmative, on seroit en droit de conclure que l'Adverbe a été mis à tort au nombre des Parties du Discours ; qu'il faut l'en retrancher comme un intrus, qui trouble l'harmonie de cette distribution.

Si l'on prend au contraire la négative, on sera en droit de conclure qu'il y a donc une différence entre les fonctions de l'Adverbe & celles d'une Préposition suivie d'un nom ; & qu'on ne donnera une idée nette & précise de l'Adverbe, qu'autant qu'on fera connoître ce en quoi il différe d'une Préposition suivie d'un nom.

En effet, lorsqu'on avance que l'Adverbe peut se rendre par une Préposition & un nom, on indique un caractère au moyen duquel on peut le distinguer des autres mots, & même de la Préposition ; mais on ne dit pas ce qu'il est.

Les défauts dans lesquels la Grammaire Générale est tombée au sujet de l'Adverbe, se firent sentir vivement, comme nous l'avons dit, à ceux qui se sont occupés dès-lors de cet objet : mais entraînés par la grande réputation de cette Grammaire, ils ont plutôt cherché à réparer ces défauts, qu'à travailler sur un fond neuf, en abandonnant des vues trop bornées pour être susceptibles de correction.

2°. *M.* Duclos.

On est fort étonné, par exemple, lorsqu'en jettant les yeux sur les remar-

ques dont M. Duclos enrichit cette Grammaire, on voit qu'il se borna à ces légères observations.

» On ne doit pas dire, *la plûpart de ces Particules* : les Adverbes ne sont » point des Particules, quoiqu'il y ait des Particules qui sont des Adverbes ; » la *plûpart* ne dit pas assez. Tout mot qui peut être rendu par une Prépo- » sition & un nom, est un Adverbe, & tout Adverbe peut s'y rapeller. » *Constamment*, avec constance. On y va, on va dans ce lieu-là.

Le Secrétaire de l'Académie Françoise eut raison de nier que les Adverbes fussent des Particules ; & d'affirmer que tout Adverbe peut être rendu par une Préposition & un nom : mais qu'est-ce qu'un Adverbe ? qu'est-ce que ce mot qui se rend par une Préposition & un nom ? On le demande, mais en vain.

3°. *M.* du Marsais.

M. du Marsais suivant à peu près la même marche, dit aussi » que le mot » *Adverbe* est formé de la Préposition *ad*, *vers*, auprès ; & du mot *Verbe*, » parce que l'Adverbe se met ordinairement auprès du Verbe, auquel il ajoute » quelque modification ou circonstance. *Il aime constamment : il écrit mal.* » Les dénominations se tirent de l'usage le plus fréquent.... Ce qui n'empêche » pas qu'il n'y ait des Adverbes qui se raportent aussi au nom Adjectif, au » Participe, & à des noms qualificatifs, tels que Roi, Pere, &c. car on » dit, *il m'a paru* fort *changé* : *c'est une femme* extrêmement *sage &* fort *ai-* » *mable. Il est* véritablement *Roi*.

» Il me paroît que ce qui distingue l'Adverbe des autres espéces de mots, » c'est que l'Adverbe vaut autant qu'une Préposition & un nom : il a la va- » leur d'une Préposition avec son complément : c'est un mot qui abrége. Par » exemple, *sagement* vaut autant que, *avec sagesse*.

» Ainsi tout mot qui peut être rendu par une Préposition & un nom, est un » Adverbe. » Après quelques exemples, il ajoute : » Puisque l'Adverbe em- » porte toujours avec lui la valeur d'une préposition, & que chaque prépo- » sition marque une espéce de maniere d'être, une sorte de modification dont » le mot qui suit la préposition fait une aplication particuliere, il est évident » que l'Adverbe doit ajouter quelque modification ou quelque circonstance à » l'action que le Verbe signifie. Par exemple, *il a été reçu avec politesse* ou » *poliment*.

Ce qui le conduit à ce caractère distinctif, » que les mots qui ne peuvent » pas être réduits à une préposition suivie de son complément, (c'est-à-dire

» d'un conſéquent qui en rend le ſens complet,) ſont ou des conjonctions, » ou des particules qui ont des uſages particuliers : mais ces mots ne doivent » point être mis dans la Claſſe des Adverbes ».

Il termine ce Chapitre par l'expoſition des diverſes Claſſes dans leſquelles ſe diſtribuent les Adverbes.

4°. M. Beauzée.

M. Beauzée adopte à peu près les mêmes principes ; mais modifiés par quelques obſervations.

» Par raport aux Adverbes, dit-il, c'eſt une obſervation importante, que » l'on en trouve dans une Langue pluſieurs qui n'ont dans une autre Langue » aucun équivalent ſous la même forme, mais qui s'y rendent par une Prépo- » ſition avec un complément ; & ce complément énonce la même idée qui » conſtitue la ſignification individuelle de l'Adverbe.

Il fait voir enſuite que M. Duclos ne diſoit pas aſſez en n'employant que l'expreſſion *la plûpart*, au ſujet des Adverbes qui peuvent être rendus par une prépoſition & un nom ; & il dit fort bien avec M. du Marſais, que tout Adverbe eſt dans ce cas.

L'analogie qu'il aperçoit entre la nature de la prépoſition & celle de l'Adverbe, eſt telle, que le premier de ces mots exprime des raports généraux avec indétermination de tout terme antécédent & conſéquent ; & que le ſecond exprime des raports généraux déterminés par la déſignation du terme conſéquent, avec indétermination de tout terme antécédent.

D'où il conclut, que la Prépoſition & l'Adverbe offrent le même raport que le Verbe Être & les autres Verbes, qui expriment tout à la fois l'exiſtence & un attribut déterminé : & comme il a apellé ces deux ſortes de Verbes, Verbe Indicatif & Verbe Connotatif, il ne voit point de nom qui convînt mieux à ces deux Claſſes de mots Prépoſition & Adverbe, que ceux d'Adverbes indicatifs & d'Adverbes connotatifs.

Il obſerve très-bien enſuite, contre ceux qui l'ont précedé, que la prépoſition & le nom par leſquels on peut rendre un Adverbe, ne correſpondent pas exactement à la même idée ; & que ces deux tournures doivent différer par quelques idées acceſſoires. » Je ſerois aſſez porté à croire, dit-il, que quand » il s'agit de mettre un acte en opoſition avec l'habitude, l'Adverbe eſt plus » propre à marquer l'habitude, & la phraſe adverbiale à indiquer l'acte ; & » je dirois : *un homme qui ſe conduit* ſagement, *ne peut pas ſe promettre que* » *toutes ſes actions ſeront faites* avec ſageſſe.

Comme M. Beauzée adopte l'idée de M. du Marsais, que l'Adverbe suplée aussi souvent à la signification des Adjectifs, & même à celles d'autres Adverbes, qu'à celle des Verbes, il en conclut que l'étymologie qu'on a donnée jusques ici du mot Adverbe, est erronée; qu'elle ne peut être bonne qu'autant que le mot latin *verbum* sera pris dans son sens propre où il signifie *mot*, & non *Verbe*.

Quant à la distribution des Adverbes en diverses Classes, il la rejette entiérement comme n'étant que métaphysique : » les Grammairiens, ajoute-t-il, » n'en doivent tenir aucun compte ».

Ce qui lui paroît beaucoup plus essentiel, c'est de rendre aux Adverbes nombre de mots mis mal-à-propos dans la Classe des Prépositions, LOIN, PRÈS, HORS & JUSQUES, que nous avons laissés dans cette Classe ; & ceux-ci, PROCHE, AUPRÈS, AUTOUR, QUANT, EN & Y.

Il retranche enfin du nombre des Adverbes les mots suivans qu'il regarde comme de véritables noms : HIER, AUJOURD'HUI, JADIS, JAMAIS, LONG-TEMS, LORS, TARD, TOUJOURS, BEAUCOUP, PEU, ASSEZ, TROP, TANT, AUTANT, PLUS, MOINS, GUERES.

Comme cette portion de son Systême mérite quelque dévelopement, nous y reviendrons vers la fin de ce Chapitre.

Après avoir réuni de cette maniere tout ce qu'ont dit à ce sujet les Auteurs qui se sont occupés parmi nous de la Grammaire Générale & Universelle, essayons de parvenir à des principes plus généraux encore, qui puissent nous conduire à des idées plus nettes & plus déterminées de l'Adverbe, & qui nous fassent connoître les causes des diverses propriétés qu'on a déja remarquées dans l'Adverbe, & que nous pourrons y découvrir dans la suite de ce Chapitre.

§. 2.

Définition de l'Adverbe & ses preuves.

Nous avons vu en parlant des Noms, qu'ils étoient susceptibles de différentes qualités, & que ces qualités s'exprimoient par des Adjectifs, c'est-a-dire par des mots mis à la suite des Noms pour en modifier l'idée.

Mais les Noms ne composent pas la seule Partie du Discours qui soit susceptible d'être accompagnée de mots qui la qualifient, ou la modifient.

Les actions & les manieres d'être sont encore exactement dans le même cas.

En effet, tout ce que nous faisons est susceptible de qualification, en bonne ou mauvaise part; il en est de même de nos différentes manieres d'être.

Ainsi nous disons *écrire* BIEN, *écrire* MAL, *écrire lentement*, écrire *vîte*: *se comporter* BIEN, *se comporter* MAL, *se comporter* EN SAGE, EN FOU, EN HONNÊTE HOMME, *travailler* VAINEMENT.

Il faudra donc nécessairement des mots pour peindre les qualités que nous apercevons dans ces actions & ces manieres d'être: ces mots formeront une Classe particuliere, puisque leurs fonctions n'ont aucun raport aux fonctions des autres mots; & ils seront toujours à la suite des Verbes, puisqu'on n'y a recours que pour les modifier.

On les apellera avec raison AD-VERBES, c'est-à-dire *mots faits* POUR *le Verbe*, POUR *l'accompagner*, POUR LE QUALIFIER.

Telle est leur unique destination. Cependant l'on a cru qu'ils servoient également à modifier des adjectifs & des noms: & l'on cite ces exemples: *cette personne est* EXTRÊMEMENT *belle*: *il est* VÉRITABLEMENT *Roi*, &c.

Mais l'on n'a pas fait attention que dans toutes ces circonstances, ces adjectifs, ces noms, &c. ne sont point modifiés comme adjectifs, comme noms, &c. mais comme des mots qui achevent de completter le sens commencé par le Verbe, ensorte que c'est réellement le Verbe qui est modifié dans toutes ces occasions, & non l'adjectif, le nom, &c.

Ceux-ci ont leurs modifications propres qu'on a dévelopées dans les Chapitres où l'on traite de ces Parties du Discours: on ne sauroit leur en attribuer d'autres, sans brouiller tout.

Une preuve sans réplique que le Verbe seul est modifié par l'Adverbe, c'est qu'on ne voit jamais ce dernier marcher de compagnie avec un nom séparé du Verbe, ou antérieur au Verbe. On n'a jamais dit & l'on ne pourra jamais dire; *un* réellement *Roi*, *un* grandement *esprit*: fortement *beau*, vivement *spirituel*.

On dit à la vérité TRÈS-*beau*, PEU *sage*; mais ce *très* & ce *peu* sont du nombre des formules dont on se sert pour distinguer les gradations de l'Adjectif & les idées accessoires qu'on y attache: mais l'on ne doit pas les confondre avec les mots qui servent à distinguer les gradations & les idées accessoires du Verbe.

Dans les phrases citées pour prouver que l'Adverbe modifie d'autres mots que les Verbes, le Verbe n'est pas renfermé dans le seul mot EST; il a fallu pour completter l'idée qu'il offre, qu'on ajoutât les mots qui le suivent, & qui ne font plus la simple fonction d'Adjectif, de nom, &c. Aussi M. du Mar-

ſais a cru que dans ces occaſions, les Noms étoient de vrais adjectifs.

» Les noms, dit-il (1), qualifient-ils? ils ſont adjectifs. *Louis XV eſt* » *Roi*; *Roi* qualifie Louis XV; donc *Roi* eſt là adjectif. *Le Roi eſt à l'armée*: » *le Roi* déſigne alors un individu: il eſt donc ſubſtantif. Ainſi ces mots ſont » pris, tantôt adjectivement, tantôt ſubſtantivement: cela dépend de leur » ſervice; c'eſt-à-dire, de la valeur qu'on leur donne dans l'emploi qu'on en » fait.

Cette propoſition pleine de vérité, n'a cependant eu aucun effet, parce que les prémiſſes ſont mal exprimées, & par conſéquent en contradiction aparente avec la conſéquence. Il eſt très-ſur que les noms ſe prennent ſubſtantivement & adjectivement, ſuivant leur place & leur fonction: mais il ne s'enſuit pas qu'ils doivent être apellés *adjectifs* dans le dernier cas; parce qu'ils continuent d'être des noms, & qu'ils ne rempliſſent l'idée de qualification que par leur union avec le Verbe. Ainſi l'aſſertion de M. du Marſais ſe réduit à dire que les noms ſont quelquefois pris adjectivement.

C'eſt dans ces cas qu'ils peuvent être précedés de l'Adverbe; mais celui-ci n'eſt pas plus deſtiné alors à les modifier qu'ils ne ſont eux-mêmes adjectifs. Tout ſe raporte au Verbe.

Ajoutons que les Adverbes ne s'employent jamais qu'avec les Verbes, dans leur ſens abſolu: c'eſt dans ce ſens là qu'on dit *il peint ſupérieurement*, *il s'avance rapidement*: & c'eſt ſous ce ſeul point de vue qu'on doit les enviſager, lorſqu'on veut s'en former des idées exactes & préciſes.

§. 3.

En quoi different l'Adverbe & la Prépoſition.

Lorſque les Auteurs des Grammaires Générales qui ont paru juſqu'ici, ont dit que les Adverbes étoient des formules abrégées qui tenoient lieu d'une prépoſition & d'un nom, ils ont donc avancé une propoſition très-vraie; mais ce n'étoit pas aſſez: il ne ſuffiſoit pas de nous aprendre ce fait: il auroit fallu remonter aux cauſes de ces formules abrégées, & déterminer les occaſions dans leſquelles une prépoſition & un nom peuvent s'abréger par un Adverbe. Car ſi toute prépoſition & tout nom ſont dans ce cas, les Adverbes n'ajouteroient rien à la réunion des prépoſitions & des noms, comme nous l'avons déja obſervé: ils

(1) Principes de Gramm. p. 522.

ne

ne devroient pas même être regardés comme une Partie du Discours, puisque leur fonction seroit parfaitement semblable à celle d'autres Parties.

Mais s'il existe quelque réunion d'une préposition avec un nom qui ne puisse se rendre par un Adverbe, alors l'Adverbe a une fonction très-distincte de celles qu'offre en général la réunion d'une préposition & d'un nom : & c'est la nature de cette fonction, c'est le point où se fait ce partage qui peut seul fixer l'idée qu'on doit avoir de l'Adverbe.

Une préposition & un nom ne peuvent être remplacés ou abrégés par aucune autre espéce de mots, lorsqu'ils désignent le raport d'un objet avec un autre objet ; comme dans ces phrases : *Darius fut vaincu* PAR *Alexandre*, *les oiseaux s'elevent* DANS *les airs*. Il faut nécessairement alors que les deux objets de comparaison soient présentés d'une maniere très-distincte, afin qu'on puisse saisir l'idée qu'ils sont destinés à peindre.

Mais lorsqu'il s'agit de modifier l'idée d'un Verbe par l'expression de quelque qualité qu'on aperçoit dans l'action que peint ce Verbe, la comparaison ne roule plus entre deux objets, mais entre un objet & une qualité : alors il n'est plus d'une nécessité aussi stricte que cette qualité & son rapport avec le Verbe, soient exprimés par autant de mots. L'on peut les réunir en un seul, comme on réunit, au moyen des Verbes, le participe & le Verbe *être*. On a dû même avoir recours à cette tournure, pour rendre la pensée plus vive en l'abrégeant, & pour faire perdre au discours la monotonie qui y régneroit par un usage trop fréquent des prépositions & par la répétition des mêmes formules.

§. 4.

L'Adverbe est une ellipse.

L'Adverbe n'est donc qu'une ellipse qui exprime en un seul mot les qualités d'une action, qu'on ne pouvoit désigner sans elle que par une longue circonlocution, & cette ellipse se fait de trois manieres, selon que la phrase qui sert à modifier le Verbe est composée d'un Nom, d'un Adjectif joint à un nom générique, ou du nom d'un objet particulier accompagné de son adjectif.

Dans le premier cas, le nom perd tout ce qui l'accompagne comme nom, & reste seul ; dans le second, l'adjectif paroît seul avec une terminaison qui tient lieu du nom suprimé : dans le troisiéme, le nom & l'adjectif s'unissent pour ne former qu'un seul mot.

De-là ces expressions, écrire MAL, écrire OBLIGEAMMENT, écrire LONG-TEMS.

MAL est un nom devenu Adverbe en se dépouillant de tout ce qui accompagne ordinairement les noms : OBLIGEAMMENT est un Adverbe, formé au moyen d'un adjectif qui s'est chargé d'une terminaison pour tenir lieu d'un nom suprimé ; LONG-TEMS, est la réunion d'un nom & d'un adjectif.

Telles seroient les phrases dans lesquelles ils se trouvent, si elles n'étoient pas elliptiques :

Il écrit de cette maniere qu'on apelle *mal*.
Il écrit d'une *maniere obligeante*.
Il écrit pendant un *long* espace de *tems*.

L'on a soupçonné que les mots semblables à ceux de la premiere & de la troisiéme espéce étoient des noms : mais ils cessent d'être *noms*, dès qu'ils sont employés comme Adverbes ; la fonction d'un nom étant incompatible avec celle d'un Adverbe. S'ils étoient noms, ils indiqueroient l'objet ou le sujet du Verbe : mais non-seulement ils n'en indiquent qu'une qualité ; ils ne sont même accompagnés d'aucune des marques qui caractérisent les noms. D'ailleurs, un principe qu'il ne faut jamais perdre de vue, c'est que la différence ou l'identité des mots ne dépend pas de leur forme, mais de leur signification.

Il ne résulte pas non plus qu'ils soient des noms, de ce qu'on peut les faire précéder d'une préposition, & de ce qu'on peut dire, *il est parti* pour long-tems, *il voyage* pendant long-tems, *il est venu* alors *qu'il l'avoit dit* : car il faudroit qu'il fût démontré, 1°. qu'une préposition ne peut pas précéder un Adverbe ; 2°. qu'un mot elliptique cesse de l'être dès qu'il est précédé d'une préposition. Ce qu'on ne sauroit prouver : car cette expression, par exemple, *pour long-tems*, est une vraie ellipse, qu'on a substituée à cette phrase, *pour un long espace de tems* ; puisqu'il n'existe aucun objet qui s'apelle *long-tems*.

Ajoutons que tous ces mots sont eux-mêmes ellipses de phrases, & que par conséquent ils ne sont pas des noms, puisque les noms expriment leur objet sans ellipse : ainsi LORS est l'ellipse de cette phrase *dans ce tems-là* ; TOUJOURS est l'ellipse de celle-ci, *tous les jours*, *l'ensemble des jours* : PEU est l'ellipse de ces mots *en petite quantité* : il *en a peu*, c'est-à-dire, *il en posséde en petite quantité*.

Tout mot qui a pu être employé dans l'origine comme un Nom, & qui ne s'employe plus que pour modifier le Verbe, ne peut donc être regardé que comme un Adverbe : tels sont les mots dont nous venons de parler, *toujours*, *beau-*

coup, &c. tel encore le mot *guères*, qui dès ſon origine fut un nom déſignant les échanges, les denrées qu'on change & qu'on commerce, l'abondance de ces denrées, & ſimplement abondance; il préſente cette derniere ſignification lorſqu'on dit, *il n'y en a guères*, c'eſt-à-dire, *il n'y en a pas en abondance*, *à ſuffiſance:* mais qui eſt Adverbe dans cette phraſe, dès-là même qu'il eſt reſté ſeul d'une phraſe ellipſée, qu'il eſt ſans article, & qu'on ne peut l'expliquer qu'en le faiſant précéder d'une Prépoſition, ou en le changeant en une phraſe adverbiale.

D'ailleurs, tout mot, de quelque eſpéce qu'il ſoit, dérive d'un Nom: il n'eſt donc pas étonnant qu'on reconnoiſſe les Noms dans la plûpart des autres Parties du Diſcours, ſur-tout dans celles qui ne déſignent pas des objets, & où ces Noms ſont employés ſans changement, ſur-tout dans les Adverbes. Auſſi tous ceux qui exiſtent, & dans les Langues actuelles & dans celles de la plus haute antiquité, ſont tous formés de noms pris abſtractivement, & auxquels ils doivent toute leur valeur. Donnons-en quelques exemples: on en ſentira mieux la vérité de ce que nous avançons, & dont on n'avoit pas encore pu ſe convaincre.

§. 5.

Leur Etymologie le prouve.

Notre vieux mot MOULT eſt le *multum* des Latins, qui déſigne abondance, multitude; & qui vint du primitif *Mal*, *Mol*, compte, calcul, multitude; d'où ſe forma également le mot *mille*.

Notre vieux ONQUES, qui ſignifie *en aucun* tems, eſt le latin *unquam* ellipſe de *in* UN-*am* horam QUAM, & qui ſignifioit *en aucun tems que ce ſoit*.

RIEN eſt le mot latin *rem*, choſe, pris dans un ſens abſtrait pour déſigner l'abſence de toute choſe, *choſe aucune*; dans le même ſens que nous diſons *perſonne* pour marquer l'abſence de toute perſonne, qu'il n'y en a pas même *une*.

DÉSORMAIS, LORS, ALORS, ENCORE ſont tous compoſés du mot *or*, qui ſignifie *heure*, *tems*, *moment*. Déſormais ſignifie mot à mot, *de cette heure en avant*: lors, *l'heure*: alors, *à l'heure*. Encore, eſt l'Italien *an-ch' ora*, en cette heure, expreſſion empruntée du Latin HANC-HORA-*m*, qui a la même ſignification, *en cette heure*.

AUJOURD'HUI eſt compoſé de ces mots *au-jour-de-hui*, c'eſt-à-dire, *dans ce jour*, *au jour de ce* moment préſent.

MAINTENANT, eſt une ellipſe de cette phraſe, pendant que la *main* eſt *tenant* ce ſujet, cet objet.

ASSEZ, vient de A, *il a*, & de SAT qui ſignifie ſuffiſance, abondance, & qui forma *ſatiété & raſſaſier*.

EN, Y, LA, tous Adverbes de lieu, viennent de mots latins altérés qui étoient eux-mêmes des Adverbes effets d'autant d'ellipſes.

En s'eſt formé du Latin *indè*, composé des deux Prépoſitions IN, en, dans; & DE, de; & qui tiennent lieu de cette phraſe, IN *loco* DE *quo profectum eſt*, DANS le lieu D'où l'on eſt parti, EN partant *de* là.

Y eſt le Latin *hic*, là, en ce lieu, phraſe elliptique, au lieu de *heic loco*, ou *huic loco*, à ce lieu. Ainſi cette phraſe, *il y eſt*, n'eſt que l'altération de celle-ci, ILLE HIC EST.

Là, eſt l'ellipſe de cette phraſe, *in parte* ILLA, *en cette partie* LA.

JADIS, eſt composé de deux mots latins, *ja* ou *jam*, déjà; & *diu*, depuis pluſieurs jours, il y a long-tems; mot formé du primitif *di*, jour.

Trop, vient du mot *troppo* ou *troupe*, déſignant *multitude*.

SOUVENT, le *ſovente* des Italiens, eſt une altération du *ſæpè* des Latins, qui ſignifie la même choſe, & qui ne ſe lie à aucun mot latin; enſorte qu'on ne ſauroit douter qu'il n'ait une origine Oſque ou Orientale; il vient de שפע, *ſhepo*, abondance, affluence; 2°. multitude, troupe: d'où ſe forma également le Verbe Chaldéen שפע, *Sh-po*, refluer, avoir en très-grande abondance.

Mais puiſque les Adverbes qui conſiſtent en un ſeul mot, furent toujours un nom détourné de ſon ſens propre pour n'être employé que dans un ſens abſtrait, & pour tenir lieu d'une phraſe entiere, dont on a fait l'ellipſe, il en réſulte néceſſairement, comme nous l'avons dit, que tout nom pris adverbialement, a changé de nature, & qu'après avoir paru dans la claſſe des Noms comme Nom, il doit être répété comme Adverbe dans celle des Adverbes.

C'eſt par la même raiſon que nous regarderons comme Adverbes, & non comme Adjectifs ou comme Noms, les mots *juſte*, *fort*, *vîte*, *bien*, *mal*, &c. dès qu'ils ſervent à modifier un Verbe. En effet, *chanter juſte*, c'eſt chanter AVEC *juſteſſe*: & *marcher vîte*, marcher AVEC *vîteſſe*.



§. 6.

Origine de notre terminaiſon adverbiale, ment.

Nous regarderons également comme des FORMULES ADVERBIALES, celles qui ſont compoſées d'une Prépoſition & d'un Nom, comme *en arriere*, *en avant*; ou d'une Prépoſition & d'un adjectif, comme *en vain*, *enfin* ; *en gros* ; toutes les fois que ces formules ſerviront à modifier un Verbe, & non à déſigner le raport d'un objet avec un autre objet comme dans ces phraſes, *parler en vain*, *faire un pas en avant*, &c. Formules parfaitement ſemblables à celles-ci des Latins, qu'on a conſtamment reconnues pour Adverbes, *illico*, ſur l'heure, étant toujours dans ce lieu ; *in-caſſum*, en vain ; *immerito*, ſans avoir mérité.

Quant aux Adverbes qui indiquent les qualités d'une action, ils ſe reconnoiſſent en françois à la terminaiſon MENT, le *mente* des Italiens; & en Latin, à la terminaiſon *ter*. Il ſe conduit *prudemment*, la Fortune lui eſt *conſtamment* contraire.

On a cru que cette terminaiſon venoit du Latin *mente*, qui ſignifie *avec eſprit* ; & que prudemment ſignifioit *avec un* eſprit prudent ; *fortement*, avec un eſprit fort.

Mais les Latins terminoient ces Adverbes en *ter*, & par quelle raiſon euſſions-nous abandonné cette terminaiſon pour en donner une autre à ces mots ; empruntée également du Latin, ſi ces mots nous étoient venus des Latins ? C'eût été une biſarrerie qui n'auroit reſſemblé à rien. Diſons, ſans crainte de nous tromper, que cette terminaiſon *ment*, qu'on a du écrire *mant* en ſe conformant à la prononciation, vient d'un mot qui déſigna l'étendue, la qualité, l'idée ſuperlative, en cela parfaitement ſemblable au *ter* des Latins : & que ces expreſſions *agir prudemment*, *fortement*, doivent ſe rendre par celles-ci, agir d'une maniere *remplie* de prudence, *remplie* de force, tout comme le *prudenter* & le *fortiter* des Latins.

Ce mot n'eſt pas même difficile à trouver, quoiqu'aucun Etymologiſte n'e s'en ſoit douté : c'eſt le vieux mot MANT, beaucoup, qui fit l'Italien & le Provençal *manto*, beaucoup ; d'où l'Italien, *tà-manto*, ſi grand, & notre mot MAINT, par lequel nous déſignions un grand nombre.

Ce mot *maint* ne ſe raporta jamais, comme on l'a cru mal à propos, à la famille *multus*, *moult*, abondant ; il ſe forma du mot MAN, qui ſignifie *main* : *maint* & *mainte* ſignifioient à pleines mains, en abondance : on ne pouvoit donc choiſir

un mot plus propre à remplacer le *ter* des Latins. De-là vinrent encore ces mots des Langues du Nord, qui confirmeront ce que nous venons de dire.

L'ancien Theuton,	MAN-*ige*,	multitude.
L'Allemand,	MANCH,	plusieurs, beaucoup.
	MAN,	plusieurs, quantité, multitude.
	MENGE,	beaucoup, grand nombre, abondance.
Le Goth,	MAN-*ag*,	grand nombre, multitude, plusieurs, beaucoup.
L'Anglo-Saxon,	MÆN-*ige*,	
Le Flamand,	MEN-*ig*,	
L'Anglois,	MAN-*y*	

§. 7.

Division des Adverbes.

Pour terminer ce qui a raport aux Adverbes, nous n'avons plus qu'à raporter la division qu'on fait ordinairement de cette espèce de mots en différentes classes, relatives au *tems*, au *lieu*, à la *quantité*, à la *qualité*, à la *maniere*, à l'*affirmation*, & à l'*interrogation.*

Quand, *maintenant*, *alors*, *tard*, *déja*, *jamais*, sont des Adverbes de tems.

Où, *là*, *ici*, *ailleurs*, *dehors*, *dedans*, *par-tout*, sont des Adverbes de lieu.

Combien, *beaucoup*, *peu*, *guères*, *davantage*, *médiocrement*, sont des Adverbes de quantité.

Savamment, *prudemment*, *gaiement*, *promptement*, *lentement*, *confusément*, &c. désignent la qualité ou la maniere.

Ainsi, *certainement*, *nullement*, *point*, *peut-être*, ont raport à l'affirmation.

Pourquoi, *comment*, sont interrogatifs.

Plus, *très*, *fort*, *moins*, *autant*, sont des Adverbes qui servent à comparer les qualités qu'on aperçoit dans les objets ; ils précédent ainsi & les Adjectifs & les Adverbes qui désignent les qualités : on dit *plus savamment*, *très-savamment*, comme on dit *plus savant*, *très-savant.*

CHAPITRE X.

DES CONJONCTIONS.

NEUVIEME PARTIE DU DISCOURS.

SI les Tableaux de la Parole n'étoient composés que de deux objets en raport, ou s'il n'étoit jamais néceſſaire de déterminer par d'autres mots le ſens de ceux qui peignent l'un ou l'autre de ces objets, les Parties du Diſcours dont nous venons de parler ſeroient ſuffiſantes pour lier toutes les portions qui entrent dans les Tableaux des idées : mais l'expoſition de nos idées eſt rarement bornée à cette ſimplicité, elle s'étend avec nos idées : elle ſe prête à tout ce qui eſt néceſſaire pour les déveloper & pour les préſenter de la maniere la plus exacte, la plus préciſe.

Cependant lorſqu'il ſera queſtion d'ajouter Phraſe à Phraſe, Tableau à Tableau, & de les lier entr'eux, afin qu'ils ne forment qu'un ſeul Tout, faudra-t-il en avertir par de longues phraſes ? faudra-t-il répéter ſans ceſſe que ce que l'on va ajouter n'eſt qu'une portion du même Tableau ? que l'idée qu'on va déveloper n'eſt qu'une addition à celle qu'on a déjà préſentée ? que cette addition tend à la déterminer, à la caractériſer de la maniere la plus propre à en faire reconnoître l'objet ? « Dira-t-on, une perſonne eſt venue, & je » vais vous dépeindre cette perſonne ? c'eſt celle venue de votre part ſi ſou- » vent, & cette perſonne m'a fait grand plaiſir en venant ?

Rien de plus ridicule, ſans doute, qu'un pareil langage ; tel eſt cependant celui auquel nous ſerions réduits, s'il n'exiſtoit d'autres Parties du Diſcours que celles dont nous avons traité juſqu'à préſent.

Il dut donc exiſter dès le moment où les Langues ſe formerent, des mots de la plus grande ſimplicité, des mots auſſi rapides que le geſte, qui ſervoient à lier avec un objet toutes les idées qu'on y attachoit, & qui le caractériſoient ſans qu'on fût obligé de répéter ſans ceſſe cet objet : le langage dut devenir par-là infiniment concis, plus rapide, plus énergique, & l'Auditeur ne dut jamais être impatienté par une idée qu'il attendoit, & qui n'arrivoit point.

Ils existent, en effet, ces mots, & ils existent dans toutes les Langues, parce qu'aucune ne put jamais s'en passer : ils forment une nouvelle Partie du Discours, & on les apelle CONJONCTIONS ; nom qui les peint parfaitement dès que l'on sait que ce mot est composé de deux mots Latins, *cum* & *junctus*, dont la réunion signifie, mots *avec* lesquels on *joint*, on unit.

Une conjonction est donc un mot qui, de plusieurs Tableaux de la Parole, en fait un seul Tout, soit pour abréger le discours par cette réunion, & le rendre plus coulant, soit pour empêcher que son unité soit altérée par les mots qui modifient quelques-uns des objets dont il est composé.

L'on aperçoit dès-lors sans peine ce qui distingue cette espéce de liaison, d'avec celles dont nous avons déjà parlé; que la Conjonction lie les phrases entr'elles, & qu'elle unit à un mot les caractères par lesquels on en détermine l'idée, tandis que le Verbe lie les mots qui peignent les qualités avec les noms des objets ; & que la préposition lie les noms des objets en raport.

D'après ces principes, puisés dans la Nature même, il sera aisé de s'assurer si les Auteurs qui ont traité des Conjonctions, l'ont fait avec l'exactitude nécessaire; il ne sera pas moins aisé de reconnoître quels sont les mots qui apartiennent à cette classe du Discours : car jusques à présent l'on ne s'est accordé ni sur l'idée précise qu'on doit attacher aux Conjonctions, ni sur le nombre de ces Conjonctions.

SANCTIUS & LANCELOT ne les définissent pas d'une maniere satisfaisante : le premier se contente de dire (1), « que la Conjonction n'unit pas les cas » semblables, comme on l'avoit avancé fort mal à propos ; & qu'elle unit seu» lement les phrases ».

LANCELOT, quoique plus étendu, n'en est pas plus instructif: » La se» conde sorte de mots, dit-il (2), qui signifient la forme de nos pensées, » sont les Conjonctions, comme, *&*, *non*, *vel*, *si*, *ergo*, &, non, ou, si, » donc. Car si on y fait réflexion, on verra que ces Particules ne signi» fient que l'opération même de notre esprit, qui joint ou disjoint les choses, » qui les nie, qui les considere absolument ou avec condition. Par exemple, » il n'y a point d'objet dans le monde hors de notre esprit, qui réponde à

(1) Minerva, Lib. I. Cap. XVIII.
(2) Gramm. Géner. Part. II. Ch. XXIII.

» la Particule *non*; mais il eſt clair qu'elle ne marque autre choſe que le » jugement que nous faiſons qu'une choſe n'eſt pas une autre.

» De même NE, qui eſt en Latin la particule de l'interrogation, *aïs - ne* ? » dites-vous ? n'a point d'objet hors de notre eſprit, mais marque ſeulement » le mouvement de notre ame, par lequel nous ſouhaitons de ſavoir une » choſe. »

Cette Partie du Diſcours n'a donc pas été mieux préſentée dans cet Ouvrage, que l'Adverbe : le détail n'en eſt pas ſuffiſant ; & les expreſſions qu'on y employe de *Particules*, & de *Particules qui ne ſignifient que l'opération même de notre eſprit qui joint ou disjoint les choſes*, ne laiſſent aucune idée diſtincte. On eſt étonné de la légereté avec laquelle ces objets ſont diſcutés ; mais il eſt plus ſurprenant encore que celui qui commenta cette Grammaire avec tant de ſuccès, n'ait rien dit ſur ces deux Chapitres.

Nos Grammairiens modernes en ont eu des idées plus nettes & plus exactes. » Ainſi la valeur de la Conjonction, dit DU MARSAIS (3), conſiſte à lier » des mots par une nouvelle modification, ou idée acceſſoire, ajoutée à l'un » par raport à l'autre.... Les Conjonctions ſupoſent toujours deux idées & » deux Propoſitions, & elles font connoître l'eſpéce d'idée acceſſoire que l'eſ» prit conçoit entre l'une & l'autre.

M. Beauzée dit en d'autres termes : « les Conjonctions (4) ſervent ſeu» lement à lier les Propoſitions les unes aux autres. Pluſieurs ſemblent, au » premier aſpect, ne ſervir qu'à lier un mot avec un autre ; mais ſi l'on y » prend garde de près, on verra qu'en effet elles ſervent à lier les Propoſitions » partielles qui conſtituent l'enſemble d'un même Diſcours.

Il en donne une idée plus nette, lorſqu'il dit, dix-huit pages plus bas : » Concluons donc que les Conjonctions ſont des mots qui déſignent entre » les Propoſitions, une liaiſon fondée ſur les raports qu'elles ont entre elles. »

Cette définition eſt conforme à celle de M. HARRIS (5) ; mais celui-ci étoit dans l'erreur commune, lorſqu'il ajoutoit que les Conjonctions étoient des mots vuides de ſens par eux-mêmes : & ARISTOTE qu'il cite, & qui a défini les Conjonctions de la même maniere dans ſa Poëtique (6), n'étoit pas plus avancé à cet égard.

(3) Princ. de Gramm. p. 603 & 604.

(4) Gramm. Gen. T. I. p. 564.

(5) Hermès, p. 238.

(6) Poët. Ch. XX.

L'on s'est encore moins accordé sur le nombre même des Conjonctions ou sur les mots qu'on devoit regarder comme tels. L'Abbé Girard en reconnoît cinquante-trois : M. du Marsais augmente ce nombre de cinq ou six. M. Beauzée le réduit tout-à-coup à quatorze : il prouve fort bien que les autres mots qu'on avoit mis dans cette classe, ne sont que des phrases conjonctives ou des Adverbes : & il le démontre par le rétablissement de la phrase ellipsée dont ils faisoient partie : il est ainsi plus conséquent que l'Abbé Girard qui oublia qu'il venoit de borner les Prépositions à celles-là seules qui n'étoient composées que d'un seul mot, comme si l'esprit humain ne pouvoit jamais apercevoir qu'une portion de la vérité, & que cette portion fût sans efficace pour lui en faire découvrir d'autres étroitement liées avec celle-là.

En remontant nous-mêmes aux causes de la différence qu'on observe entre ces quatorze Conjonctions conservées, & celles qu'on suprime, & qui ont fait que celles-là ont été exprimées par un seul mot, tandis qu'il en a fallu plusieurs pour exprimer celles-ci, nous prouverons qu'on en doit encore diminuer considérablement le nombre, & le réduire à quatre au plus : précisément à ces Conjonctions qui servent à marquer uniquement la liaison des idées & des mots, sans y ajouter aucune idée accessoire ; nous ferons voir en même tems que les autres mots qu'on prenoit pour des Conjonctions, ajoutoient des idées accessoires à celle de Conjonction, & qu'ils étoient ainsi l'effet de l'ellipse ; mais d'une ellipse plus hardie que les nôtres, & que nous tenons des Langues anciennes.

L'on ne sera pas étonné que nous ayons pu aller plus loin que ceux qui nous ont précédés, à cause de la nature de nos recherches : comme elles nous conduisent à l'origine des Langues & de leurs mots, elles nous mettent à même de prononcer sur des Questions qu'on n'auroit pu résoudre sans elles, & de réduire par-là même les Conjonctions à leurs justes bornes, comme nous y avons déja réduit le Verbe, en séparant des Conjonctions les mots qui ne l'étoient devenus qu'en réunissant l'idée conjonctive à celles qu'ils peignoient déjà.

Cette portion de notre travail sera d'autant plus intéressante, qu'on pourra désormais se rendre raison du choix qu'on avoit fait de ces mots, pour désigner les idées qu'ils offrent, & qui paroissoit être absolument l'effet du hasard, ensorte que ces Conjonctions, si énergiques par elles-mêmes, paroissoient n'avoir qu'une énergie d'emprunt.

Commençons par les Conjonctions qui méritent seules ce nom, celles qui servent seulement à lier, sans être accompagnées d'aucune idée accessoire : nous parlerons des autres dans l'Article II. sous le nom de *Conjonctions Elliptiques.*

ARTICLE I.

DES CONJONCTIONS QUI SERVENT UNIQUEMENT A LIER; ET 1°. DE CELLES QU'ON APPELLE COPULATIVES.

§. I.

Conjonctions Copulatives, au nombre de trois.

LORSQUE nous considérons les idées relativement à la liaison qu'elles peuvent avoir entr'elles, nous parvenons à quelqu'un de ces trois résultats : ou ces idées s'unissent & se combinent parfaitement entr'elles, ensorte que ce qu'on affirme de l'une, peut s'affirmer de toutes : ou nous ne les raprochons en un même Tableau, que pour les exclure toutes par la même opération : ou nous n'excluons qu'une partie de ces idées, & nous conservons les autres.

De-là naîtront trois Conjonctions différentes : car il sera bien plus conforme à la netteté & à la clarté du Discours d'employer diverses liaisons, suivant la diversité des résultats auxquels on est parvenu & qu'on veut faire connoître, que si l'on employoit toujours le même mot. Ces trois Conjonctions sont ET, NI, OU.

ET, unit les phrases entr'elles.

NI, les sépare, il les exclut d'un même ensemble.

OU, ne les sépare qu'en partie; il laisse le choix; c'est un résultat partiel, au lieu que les autres sont universels, & tombent sur la masse entiere des objets comparés.

Ainsi nous dirons :

Prenez cette fleur ET celle-ci.
Ne prenez NI cette fleur, NI celle-ci.
Prenez cette fleur OU celle-ci.

Nous les voyons dans ces vers de Boileau (1) :

Je me ris d'un Auteur qui lent à s'exprimer,
De ce qu'il veut, d'abord ne sçait pas m'informer;

(1) Art. Poët. Chant III.

Et qui débrouillant mal une pénible intrigue ;
D'un divertiſſement me fait une fatigue.
J'aimerois mieux encor qu'il déclinât ſon nom,
Et dît, je ſuis Oreſte ou bien Agamemnon,
Que d'aller, par un tas de confuſes merveilles,
Sans rien dire à l'eſprit, étourdir les oreilles :
Le ſujet n'eſt jamais aſſez tôt expliqué . . . . .
Que devant Troye en flâme, Hécube déſolée
Ne vienne pas pouſſer une plainte empoulée,
Ni, ſans raiſon, décrire en quels affreux Pays,
Par ſes bouches l'Euxin reçoit le Tanaïs.

1°. *De la Conjonction* ET.

Celle-ci ſert à lier les phraſes entr'elles & à unir les noms des objets qui forment un même membre de phraſe.

C'eſt dans ce premier ſens qu'Ulyſſe dit (1) : « Nous nous éloignons de » cette côte, fort affligés : ET nous ſommes portés par les vents ſur les Terres » des Cyclopes. «

Et c'eſt dans le ſecond ſens qu'il ajoute, en parlant de ces mêmes Cyclopes :

» Chacun gouverne ſa famille ET regne ſur ſa femme ET ſur ſes enfans, ET » ils n'ont point de pouvoir l'un ſur l'autre. . . . . Ils n'ont point de vaiſſeaux, » & parmi eux il n'y a pas de Charpentiers qui puiſſent en bâtir pour aller » commercer dans les autres Villes, comme cela ſe pratique parmi les autres » hommes qui traverſent les mers, ET vont ET viennent pour leurs affaires » particulieres. »

2°. *De la Conjonction* NI.

» Celle-ci ne differe de la précédente, dit l'Abbé Girard (2), qu'en ce que » la liaiſon que l'une exprime, tombe purement ſur les choſes pour les joindre : au lieu que la liaiſon exprimée par l'autre, tombe directement ſur la » négation attribuée aux choſes pour la leur rendre commune. »

» Elles different encore en ce que la premiere (&) ne ſe multiplie point dans

(1) Odyſſ. Liv. IX. Trad. de Mad. Dacier.
(2) Vrais Principes de la Lang. Fr. Tom. II. p. 259.

» l'énumération : on ſe contente de la placer une ſeule fois avant la derniere des » choſes qu'on veut joindre, à moins qu'on ne la mette à la tête de l'énumé- » ration pour faire entendre qu'on ne veut rien excepter. Ainſi l'on diroit :

» Mes freres, mes ſœurs, mes couſins & tous mes parens m'ont abandonné.

Ou dans le ſens d'une indifférence univerſelle :

Et ſes freres, & ſes ſœurs, & ſes couſins, & tous ſes parens lui ſont indifférens.

» Mais dans ce ſens, il vaut mieux ſuprimer abſolument ET.

» On doit, au contraire, multiplier NI dans l'énumération, autant de fois » qu'il y a de choſes à qui l'on veut rendre la négation commune : on diroit » donc :

» Il n'a ni ami ni ennemi, ni vice ni vertu.

Ulyſſe emploie cette Conjonction NI, lorſqu'à l'occaſion de Polyphème, l'un de ces Cyclopes dont il a déjà parlé, il ajoute : » Je m'avançai, portant avec » moi un outre d'excellent vin..... Il n'y avoit NI ſageſſe NI tempérance qui » puſſent tenir contre cette liqueur ... Car j'eus quelque preſſentiment que nous » aurions à faire à quelque homme d'une force prodigieuſe, à un homme ſau- » vage & cruel, & qui ne connoiſſoit NI raiſon NI juſtice.

3°. *De la Conjonction* OU.

Elle laiſſe la liberté du choix ; & on l'employe dans le doute. *Accordez-moi* OU *refuſez-moi préſentement.*

Tel eſt l'uſage qu'en fait le même Ulyſſe lorſqu'entendant la voix de Nauſicaé & de ſes Compagnes, (3) il dit : » En quel Pays ſuis-je venu ? Ceux qui » l'habitent, ſont-ce des Hommes ſauvages, cruels & injuſtes, OU des Hommes » qui honorent les Dieux & qui reſpectent l'hoſpitalité ? Des voix de jeunes » filles viennent de fraper mes oreilles : ſont-ce des Nymphes des Montagnes, » des Fleuves OU des Etangs ? OU ſeroient-ce des Hommes que j'aurois en- » tendus ?

Ces deux dernieres Conjonctions peuvent être regardées plutôt comme des mots d'agrément pour répandre de la variété & de la briéveté dans le Diſcours, que comme des mots de premiere néceſſité : leurs fonctions pouvant être remplies par la Conjonction ET jointe à d'autres mots.

---

(3) Odyſſ. Liv. VI.

Ni, est en effet la réunion de la conjonction ET & de la négation. On dit, *il n'a ni vice ni vertu*; comme on diroit, il n'a point de vice, ET il n'a point de vertu.

Ou tient lieu de la conjonction ET, & de la Préposition *entre*. Lorsqu'en offrant le choix, on dit *la Paix* OU *la Guerre*; c'est comme si l'on disoit : *Déterminez-vous* ENTRE *la Paix* ET ENTRE *la Guerre*.

Mais ces tournures monotones, allongées & sans cesse répetées, déplurent bientôt; elles étoient trop contraires à l'impatience qu'on a d'être instruit & à la netteté du Discours, pour qu'on n'en cherchât pas de meilleures : de-là ces *ni* & ces *ou* qui multiplient nos Conjonctions, & que diverses Langues ont également modifiés par d'autres mots.

§. 2.

Origine de ces Conjonctions.

Ces mots ne furent pas pris au hazard pour servir de liaison entre les idées; ce ne fut point par un simple caprice qu'on les revêtit de la valeur qu'elles offrent : que la premiere unit, que la seconde exclut, que la troisiéme donne le choix : elles durent cette énergie à la nature même des élémens dont elles sont composées, à la nécessité où l'on étoit de choisir les sons les plus propres à peindre.

Et, ne pouvoit être mieux choisi pour remplir toutes ces vues, en désignant la liaison des idées. C'est un dérivé du Verbe E : c'est le Verbe E lui-même, considéré dans son sens le plus abstrait, non comme le lien d'une qualité avec son objet, non comme représentant une personalité; mais comme peinture de la liaison pure & simple, dépouillée de toute idée accessoire. C'est le nom même de l'existence désignant celle de deux idées dans un même Tableau, dont elles font partie.

Ni, s'est formé de la négation NE : celle-ci étoit née de la nasale N, qui se prononce en repoussant l'air avec effort par les narines : N fut donc, entre tous les sons, le plus propre à peindre la négation, qui est toujours repoussante. De-là *Ne*, & le *Non* des Latins, communs à nos Langues modernes formées de celles-là. Ce même N précédé de la voyelle E, ou EI, fit le mot *Ain* qui est la négation chez les Orientaux, & qui forma le IN négatif des Latins, qui se conserve avec sa prononciation primitive *Ain* dans nos mots IN-*juste*, IN-*utile*,

IN-*efficace*, &c. Il peut avoir produit le mot AIN-*os*, qui signifie en Grec tout ce qui est horrible, désagréable, repoussant.

Ou, qui désigne l'oposition de deux objets, vient donc du primitif ou, par lequel on indiquoit un lieu différent de celui dans lequel on est, & des êtres différens de ceux dont on venoit de parler : il fut par conséquent oposé à E qui désignoit le lieu même où l'on EST : il fut donc très-bien choisi pour désigner les objets oposés ou placés en sens contraire : de-là le nom d'OU-EST qui signifie mot à mot *oposé à* EST, à l'Occident; & le OU-*esperus* des Latins qui étant composé de ce mot *ou* & du primitif S-PER dont la signification est, *brillant*, *jour*, *matin*, &c. signifie mot à mot *oposé au jour*, à l'*Aurore*, c'est-à-dire le soir. Les Grecs prirent ce mot OU dans toute son extension, & ils en firent la négation ou qui présente chez eux le même sens que *ne* & *non* chez nous. C'est le ו des Hébreux, prononcé indifféremment OU & V, comme le W des Peuples du Nord, & comme V des Latins, qui remplaça leur ancien *ou* au commencement des mots.

§. 5.

De la Conjonction déterminative QUE.

Il arrive très-souvent qu'un mot qui fait partie d'une phrase, a besoin d'être acompagné de mots qui déterminent sa valeur; alors ces mots déterminatifs se mettent à la suite de celui qu'ils modifient, & ils se lient avec lui par la Conjonction QUE : c'est ainsi qu'un Historien François dit :

« CLOVIS n'étoit QUE dans sa quinziéme année lorsQU'il monta sur le Trône.
» Il avoit à peine vingt ans, QU'il envoya défier Syagrius fils du Comte Gilles
» & Gouverneur pour les Romains dans la Gaule .... Il marcha droit à Soissons : combattre & vaincre ne fut pour lui QU'une seule & même chose.

La Conjonction QUE revient quatre fois dans ce Tableau, quoique fort court : la premiere fois c'est pour lier ces mots, *Clovis n'étoit*, avec ceux-ci, *dans sa quinziéme année*, qui déterminent le sens des premiers. La seconde fois, c'est pour déterminer le sens du mot *lors*. Le troisiéme lie avec *il avoit*, les mots qui en achevent le sens ; le quatrieme montre que ces mots *une seule & même chose*, complettent le sens commencé par ceux-ci, *combattre & vaincre ne fut pour lui.*

Accoutumés à nous énoncer sans cesse de cette maniere, nous ne concevons pas que ces tournures aient jamais pu occasionner la moindre difficulté, & nous nous contentons d'en éprouver les heureux effets ; sans cher-

cher à nous en rendre raiſon : mais lorſqu'on veut ſentir la force de ces mots & leur utilité, on n'a qu'à examiner l'embarras dans lequel on ſe trouveroit s'ils n'exiſtoient pas, & qu'on fût obligé de recourir à d'autres tournures.

Les Grammairiens ont ſupoſé que nous avions dans notre Langue un grand nombre de QUE différens ; qu'il y en avoit de conjonctifs, de comparatifs, d'exclamatifs : ils ont encore reconnu un QUE & un QUI relatifs, abſolument différens de tous ceux-là, puiſque ces premiers ſont indéclinables, & que ceux-ci ſe déclinent, ſur-tout dans la Langue Latine.

Mais comme la déclinabilité n'eſt qu'un acceſſoire, elle ne peut être un motif ſuffiſant pour regarder tous ces QUE, même les relatifs, comme des mots différens. Diſons donc qu'il n'en exiſte qu'un ſeul, qui offre toujours le même ſens, cette valeur déterminative qui conſtitue la Conjonction *que* : en ramenant ainſi tous ces *que* à cet unique principe, leur explication qui parut toujours ſi embarraſſée & ſi peu ſatisfaiſante, devient de la plus grande ſimplicité & de la plus grande clarté.

1°. *Du* QUE *Conjonctif.*

Il s'agit ici du *que* qui lie une Propoſition avec une autre qu'elle détermine, & qui ſe trouve ainſi placé entre deux verbes : tels ſont ceux - ci :

> Je deſire QUE vous veniez nous voir,
> Je crains QUE notre projet n'échoue.

On voit ſans peine que la Propoſition qui ſuit ces *que*, ſert à rendre plus complet ou à déterminer le ſens commencé par la Propoſition qui les précéde : que ces *que* font connoître ce qu'on deſire, ce qu'on craint.

Ne ſoyons pas étonnés qu'on ait regardé ce *QUE* comme le ſeul qui fût conjonctif, parce que dans ces occaſions il lie deux Propoſitions complettes ; enſorte qu'on aperçoit ſans peine les phraſes qu'il unit, & qu'on n'eſt point obligé d'avoir recours à l'ellipſe pour en découvrir le ſens : au lieu que dans tous les autres cas, ſon uſage eſt moins ſenſible, à cauſe des autres ellipſes qui y dominent : aucun cependant qui différe de celui-ci, & qu'on ne puiſſe y ramener d'une maniere très-ſimple.

Mais avant que d'examiner ceux-ci, ajoutons que c'eſt ce même QUE, qui marchant à la ſuite des mots adverbiaux pour en déterminer le ſens, les a fait regarder comme des Conjonctions : tel eſt *QUE*, après *lors*, *afin*, *quoi*, *dès*

tès, &c. Il eſt préciſément de la même nature que le précédent, & déterminatif comme lui.

II°. *QUE Comparatif.*

Ce qu'on appelle QUE Comparatif, eſt un QUE déterminatif, qui ne différe du précédent qu'en ce qu'il eſt placé entre deux objets que l'on compare :

Il eſt plus riche QUE nous.
Le Soleil eſt plus grand QUE la Lune.

Dans ces exemples, il n'eſt pas moins déterminatif que dans le cas où il eſt entre deux verbes : là, il déterminoit les motifs ou les ſuites d'une action : ici, il détermine une comparaiſon commencée, & qui offriroit ſans cette ſuite, un ſens auſſi indéterminé, que la phraſe qui précéde le QUE entre deux Verbes.

On a donc eu tort de les diſtinguer dans le fait, d'autant plus que le QUE comparatif eſt réellement entre deux verbes comme le QUE conjonctif; avec cette ſeule différence, que le ſecond s'eſt ellipſé, parce que la phraſe n'en eſt pas plus obſcure, & qu'elle en eſt plus vive & plus briéve : c'eſt comme ſi l'on diſoit, *il eſt plus riche QUE nous* ne ſommes riches : *le Soleil eſt plus grand QUE la Lune* n'eſt grande.

III°. QUE *Exclamatif*, *Interrogatif ou Précurſif.*

On avoit conſtamment regardé comme adverbe, ou comme une particule exclamative & primitive les QUE, par leſquels commencent ces phraſes & toute phraſe pareille :

QUE cette perſonne eſt aimable & bonne !
QUE le Ciel comble ſes vœux !
QUE faites-vous ?
QU'il le veuille ou non, je le ferai également.

Ce QUE, comme M. BEAUZÉE a très-bien vu (1), eſt une ſubdiviſion du QUE Conjonctif : il ne différe de celui qui eſt entre deux Verbes que parce qu'on a fait l'ellipſe du Verbe qui le précéde ; & qui en nuiſant à l'énergie de

(1) Gram. Gen. Tom. I. p. 601.

la phrase, n'ajouteroit rien à sa clarté : les exemples qu'on vient de raporter sont donc une ellipse de ceux-ci :

> On ne peut assez répeter QUE cette personne est aimable, &c.
> Je desire QUE le Ciel comble ses vœux.
> En faisant cela, QUE faites-vous ?
> Sans m'embarrasser, QU'il le veuille ou non, je le ferai.

IV°. QUE *Relatif.*

Ce qu'on appelle QUE relatif, ce QUE dont se font accompagner les Noms, & si célébre par les difficultés dont il est hérissé dans toutes les Grammaires, seroit-il d'une nature différente ? Non sans doute : servant constamment à caractériser le Nom qu'il suit, à en déterminer l'idée, il n'est pas moins conjonctif que tous les QUE dont nous venons de parler dans ces phrases. Par exemple :

> Le Livre QUE vous m'avez envoyé est très-intéressant.
> L'Auteur QUE vous citez est un excellent juge sur cet objet.

QUE, lie les mots LIVRE & AUTEUR, avec d'autres mots qui les déterminent & les caractérisent : on voit que *ce livre qui est très-intéressant*, est *celui* QUE *vous m'avez envoyé :* que l'*Auteur qui est un excellent juge sur cet objet*, c'est celui QUE *vous citez* : c'est comme si l'on disoit en deux phrases :

» Vous m'avez envoyé un Livre, & je trouve QUE ce Livre est très-inté-
» ressant : Vous citez un Auteur, & je trouve QUE cet Auteur est un excel-
» lent juge sur l'objet en question ».

Cependant on n'a jamais regardé ce QUE comme une conjonction ; on en a fait au contraire un Pronom apellé QUE & QUI relatif, parce que nous disons dans ces occasions tantôt QUE & tantôt QUI, à la maniere des Latins qui lui donnent tous les genres & tous les cas, comme aux adjectifs. Nous disons QUE, lorsque le nom dont il s'agit est l'objet du Verbe qui vient à la suite de la conjonction, & qu'il figure ainsi dans un tableau passif.

Nous disons QUI, lorsque le Nom dont on veut déterminer l'idée, est le sujet du Verbe qui vient à la suite du QUE, & qu'il figure ainsi dans un tableau actif. QUI, n'est alors qu'un mot elliptique, formé par la réunion de la conjonction QUE, avec le pronom de la troisieme personne qui représente le nom déja indiqué, & qui le représente comme sujet, & non comme objet : ainsi au

lieu de dire, *la perſonne* QUE ELLE *eſt venue de votre part*, *m'a confirmé ce récit*; on dira, *la perſonne* QUI *eſt venue de votre part*, &c.

Au lieu de dire, les Princes QUE *ils* ſont bons, rendent leurs ſujets heureux, on dit, *les Princes* QUI *ſont bons*, *rendent heureux leurs ſujets.*

Il en eſt de même lorſque la Prépoſition DE ſe trouve entre QUE & le pronom : car alors de ces trois mots, *que*, *de*, & *il* ou *elle*, nous en faiſons un ſeul, le mot elliptique DONT.

Ainſi au lieu de dire, les Grands-Hommes QUE D'EUX nous venons de parler, méritent des ſtatues, on dit :

Les Grands-Hommes dont nous venons de parler, &c.

Ces mots elliptiques ne ſont pas auſſi anciens que le langage ; on n'y parvint que par degrés. Nous voyons les Hébreux employer le QUE conjonctif & le pronom ſéparément dans tous les endroits où nous en avons fait un relatif. Ainſi David diſoit :

אשרי האיש אשר לא הלך בעצת רשעים. (1)

« Heureux l'homme (ASHER) *que il* ne va pas dans la compagnie des méchans.

Et un peu plus bas, en parlant de ces mêmes méchans, il ajoute :

כי אם-כמוץ אשר-תדפנו רוח. (2)

« Car ils ſeront comme la balle (ASHER) que le vent chaſſe elle.

Les Grecs réduiſirent de bonne-heure ces deux expreſſions, la conjonction & le pronom, en un ſeul mot : tel fut le mot ὅτι ; il eſt certain qu'il eſt la réunion de ces deux mots ὅ, *ce*, & τι, *que*, comme l'avoient déja ſoupçonné MM. de Port-Royal dans leur Grammaire Grecque (3) : car, diſent-ils, Εἶπεν ὅτι βούλεται, ſignifie, il dit (HO-TI) ceci-que il veut, ou, *il dit qu'il veut.*

C'eſt exactement le QUOD des Latins, employé par Cicéron, lorſqu'il dit : » Cùm ſcripſiſet QUOD me cuperet ad urbem venire ». *Après qu'il eût écrit* CECI, QUE *il me deſiroit à la Ville.*

Il ſe ſervit auſſi de cette expreſſion dans cette phraſe : » Non tibi objicio « QUOD hominem ſpoliaſti ».

Je ne te reproche pas CECI, QUE *tu as dépouillé un homme.*

---

(1) Pſ. I. 1.

(2) Pſ. I. 4.

(3) Liv. VIII, Ch. XI, Remarques ſur l'ὅτι.

Les Latins ſe ſervirent de *qui*, au lieu de *quod*, lorſque la Conjonction s'aſſocioit avec un Pronom qui marquoit le ſujet de la phraſe incidente ou déterminative : & de *quem*, lorſque la Conjonction s'aſſocioit avec un Pronom qui marquoit l'objet de la phraſe incidente ou déterminative : & c'eſt de-là que viennent nos *qui* & nos *que*.

Delà vint encore l'uſage des Romains de n'employer que le Relatif *qui* au-lieu d'une Conjonction & de l'Article *ce*.

Ainſi l'on voit Pline ſe ſervir de cette expreſſion : Qui *mos cui potius quàm Conſuli, aut quando magis uſurpandus colenduſque eſt ?* » Et cette » Coutume par qui doit-elle être plutôt reſpectée & conſervée religieuſe- » ment que par un Conſul ?

Telle fut l'origine du Relatif des Latins *qui*, *quæ*, *quod*, & de nos QUI & QUE, qui donnent tant de grace au Diſcours, en le rendant beaucoup plus coulant & plus pittoreſque.

Les Grammairiens n'ont été ſi fort embarraſſés lorſqu'il a été queſtion de lui aſſigner une place entre les Parties du Diſcours, que parce qu'ils n'avoient pu s'apercevoir que c'étoit un mot elliptique, qui réuniſſoit en lui la Conjonction *que* & le Pronom *il*.

Auſſi le regarderent-ils preſque tous comme un *Pronom*, parce qu'il tenoit lieu d'un Nom. » Ce Pronom relatif, dit Lancelot (1), a quelque » choſe de commun avec les autres Pronoms, & quelque choſe de propre.

» Ce qu'il a de commun, eſt qu'il ſe met au lieu d'un Nom, & » plus généralement même que tous les autres Pronoms, ſe mettant pour » toutes les Perſonnes : *moi* QUI *ſuis Chrétien*; vous QUI êtes Chrétien; lui » QUI eſt Roi.

» Ce qu'il a de propre peut être conſidéré en deux manières.

» La première, en ce qu'il a toujours raport à un autre Nom ou Pronom » qu'on apelle antécédent, comme, *Dieu* QUI *eſt Saint*; *Dieu* eſt l'antécédent » du relatif QUI....

» La ſeconde choſe que le Relatif a de propre, & que je ne ſache point » avoir encore été remarquée par perſonne, eſt que la Propoſition dans » laquelle il entre, qu'on peut apeller *incidente*, peut faire partie du ſujet » ou de l'attribut d'une autre Propoſition qu'on peut apeller *principale*. »

Les Grammairiens étoient donc bien éloignés de la vraie connoiſſance de

---

(1) Gramm. Gén. Part. II. Ch. IX.

la ſcience ſur laquelle ils écrivoient, puiſque MM. de Port-Royal furent les premiers qui reconnurent la vraie valeur du Relatif QUI & QUE : ils furent eux-mêmes bien éloignés de ſentir toute la beauté de leur découverte, puiſqu'ils ne regarderent pas le ſens conjonctif de ce mot, comme ſon eſſence ; & qu'avec tous les autres Grammairiens, ils le laiſſerent dans la claſſe des Pronoms, au lieu de le tranſporter dans celle des Conjonctions.

M. Beauzée a donc eu raiſon d'ôter ce mot du nombre des Pronoms ; mais il auroit peut-être mieux fait de le raporter à la claſſe des Conjonctions qu'à celle des Articles, d'autant plus qu'il les apelle *Articles-démonſtratifs-conjonctifs* (1). Etant conjonctif, on n'en peut ſaiſir toute la valeur que lorſqu'on a déjà traité des Conjonctions, & comme ſa qualité de Conjonctif eſt la principale & celle qui ſert de baſe aux autres, & que la Conjonction ſubſiſte en nature dans ce mot, & ſert de baſe à ſa valeur démonſtrative, c'eſt au Chapitre des Conjonctions qu'on doit le raporter.

Ajoutons que le Relatif ne peut être regardé comme Article, puiſque les *Articles* précedent toujours un Nom, tandis que ce mot ne marche jamais avant un Nom, mais toujours après.

L'on ne peut pas même dire qu'on ſous-entend après lui le même Nom qui le précede ; car il en réſulteroit un langage abſurde qui n'a pu exiſter dans aucune Langue : on n'a jamais pu dire :

L'homme *qui homme* vous a parlé, eſt très grand.

On auroit pu dire, il eſt vrai, l'homme, & *cet homme* vous a parlé, eſt très-grand : mais cette conſtruction n'a pu ſe préſenter à l'eſprit des premiers qui parlerent : & lorſque ceci ſeroit la vraie ſolution des mots *que* & *qui*, il en réſulteroit toujours que l'idée de Conjonction, eſt celle qui y domine.

Dira-t-on que cette formule, *l'homme*, *qui vous a parlé*, peut être rendue par celle-ci, *l'homme lequel homme vous a parlé* ? Mais on n'en eſt pas plus avancé, puiſque *lequel* tire toute ſa force du Conjonctif *que* dont il eſt composé.

---

(1) Tom. I. p. 360.

§. 4.

Origine de Que

L'origine de ce mot, qui avoit été inconnue jusques à présent, s'accorde parfaitement avec sa valeur conjonctive.

C'est le que des Latins.

Le Chè des Italiens.
Le *Kai* des Grecs.
Le *Kei* ou *Ki* des Hébreux, כי.
Leur *Khé*, כה.

Le קה, *Qih* ou *Qhe* des Persans, employé pour tous les genres & pour tous les nombres.

Mots qui offrent tous l'idée d'union, de liaison, de conjonction.

Les Grecs changeant ici κ en τ, comme font les Picards, en firent Τε, qui est le *que* conjonctif des Latins mis à la fin des mots.

Ils en firent encore τις, qui répond exactement au *qui* des Latins & à notre *qui*.

La racine de ce mot fut le signe primitif C prononcé *Ke* ou que, qui signifia, 1°. *Main*; 2°. *Puissance*; car la puissance consiste dans la main; 3°. *Puissance unitive* ou lien, *liaison*, puisqu'on prend avec la main; que tout ce qui lie & qui retient est doué de force & de puissance.

De-là une multitude de mots en diverses Langues qui offrent l'une ou l'autre de ces significations primitives & fondamentales.

En Hébreu קוה, *Quouhé* ou *Quué*, qui signifie,

1°. Fil, cordon (ce avec quoi on lie, on attache).

2°. Objets réunis ensemble : eaux rassemblées : assemblée, congrégation : se rassembler, se réunir.

3°. Ce en quoi on tient à l'avenir : l'*Espérance*, que les Grecs nommerent par la même raison υπο-ςασις.

כוח, *Kuh* ou *Kouh*, qui signifie puissance, force; 2°. Valeur, courage, bravoure, *virtus* des Latins.

On ne peut y méconnoître le mot François Quai, ces murs qu'on éleve,

ces amas de pierre qu'on fait pour réunir les eaux dans un lit, pour les y contenir, pour les dompter.

Le Persan KU ou KOU, force, puissance.

Le Valdois *Qouè*, qui signifie, force, courage, hardiesse, & qui est du genre féminin. N'*avoir pas la qouè*, n'oser pas.

Le Latin QUEO, pouvoir; & *ne-queo*, ne pouvoir pas.

QUIES, la qualité d'être *qouè*, d'être ferme, de ne pouvoir être ébranlé ; d'où vint au moral le calme, la tranquillité, le repos, dont l'oposé est l'*in-quiet-ude*.

Quietus, qui fit notre vieux *coy*, l'oposé d'*in-qui-et*.

Tran-QUI-*llus*, ce qui est *quoué*, calme, & inébranlable dans toute son étendue; l'état de la mer qu'on peut traverser quand elle n'est pas agitée : source de nos mots *tran*-QUI-*lle* & *tran*-QUI-*llité*.

QUOT, combien, à quel point.

ARTICLE II.

DES CONJONCTIONS NÉES DE L'ELLIPSE.

PUISQUE les Conjonctions se bornent à unir les phrases de maniere qu'elles ne forment qu'un seul tout, & à lier les phrases incidentes avec le Nom qu'elles modifient, elles ne peuvent par conséquent qu'être en très-petit nombre, en quelque Langue que ce soit. Il faut donc nécessairement que tous les mots qu'on a regardés comme des Conjonctions, & qui different de ceux dont nous venons de rendre compte, ayent été confondus mal-à-propos avec ceux-là, & n'ayent point par eux-mêmes une valeur conjonctive, qu'ils ne la tiennent que de leur union avec une Conjonction : ainsi les Principes relatifs à cette Partie du Discours, n'auroient donc pas été encore suffisamment développés : de-là cette obscurité répandue sur elle, & l'embarras dans lequel se rencontrent les Grammairiens lorsqu'ils veulent fixer le nombre des Conjonctions, & la différence prodigieuse qu'on trouve entr'eux à cet égard.

On a très-bien dit, à la vérité, qu'une Conjonction ne devoit être com-

posée que d'un seul mot, de même que les Prépositions; mais ce caractère négatif ne fait pas connoître pourquoi tels & tels mots ont été mis au rang des Conjonctions; encore moins, quelle est la différence qu'il peut y avoir à cet égard entre une Conjonction composée d'un seul mot & une phrase conjonctive composée de deux, entre *puisque* qu'on met au nombre des Conjonctions & *afin que* qu'on ôte de ce nombre.

On ne voit pas non plus par quelle raison ces mots qu'on reconnoît pour Conjonctions, *mais*, *comme*, *car*, &c. ont été choisis pour exprimer des idées conjonctives, & d'où leur est venue cette énergie de liaison, tandis que ceux-ci, *dès que*, *quoique*, *pourvu que*, *lorsque*, &c. qui désignent des circonstances comme ceux-là, & qui remplissent les mêmes fonctions, ne sont cependant pas des mots conjonctifs; car ils ne sont ni plus ni moins composés que *puisque*.

On voit bien moins encore pourquoi l'on a exprimé par ces seuls mots, *mais*, *comme*, *car*, &c. un certain nombre d'idées conjonctives, tandis qu'on a entassé les mots pour exprimer d'autres idées conjonctives qui ne sont pas plus composées que celles-là.

Tout paroît ici l'effet du hasard, du caprice, de l'enfance: on diroit qu'on prend & qu'on laisse les mots à volonté; que le nombre des mots dans chaque Partie du Discours dépend uniquement des hommes, & qu'il pourroit exister, par exemple, autant de Conjonctions que l'on voudroit, pourvu qu'elles fussent exprimées par un seul mot.

Il est cependant de l'essence de la Grammaire Générale, Universelle & Raisonnée de s'élever au-delà des simples nomenclatures de mots; de dire non-seulement ce qui est, mais sur-tout les raisons de ce qui est, & de fixer même ce qui devroit être; de classer les idées avant les mots, & de juger ceux-ci par celles-là. C'est le seul moyen de parvenir à quelque certitude à l'égard des Principes du Langage, & de résoudre les questions qui y sont relatives. En effet, ce qui se pratique dans une Langue, étant très-différent de ce qui se pratique dans une autre, rien ne paroîtroit plus bisarre que le génie des Langues, si l'on ne pouvoit rendre raison de leurs diversités, & dès-lors il n'existeroit plus de Grammaire Générale.

Dès qu'on avance que ces mots, *afin* & *lors*, ne sont point des Conjonctions en François, quoiqu'ils correspondent exactement aux mots latins *ut* & *cum* qu'on admet unanimement au nombre des Conjonctions, on nie & on affirme la même chose: on se décide d'après l'effet, on distingue ce qui ne doit pas l'être; on détruit le raport des Langues; on anéantit de droit la Grammaire

Générale

Générale : en effet, si ce qui est Conjonction dans une Langue, peut ne pas l'être dans une autre, la Conjonction n'a rien donc de fixe : il seroit même possible que tout ce qui est Conjonction dans l'une, fût rendu dans une autre par des tournures qu'on ne pourroit point mettre au rang des Conjonctions, en sorte que cette Langue n'en auroit aucune, que cette Partie du Discours seroit nulle pour elle ; mais si elle étoit nulle pour une Langue, si même on pouvoit s'en passer dans une Langue quelconque, elle ne seroit pas essentielle au Discours, elle devroit être exclue de toute Grammaire générale, celle-ci se bornant à ce qui constitue l'essence du langage, & qui est par conséquent de tous les tems & de tous les lieux.

Voici donc un Principe qu'il ne faut point perdre de vue au sujet des Conjonctions : c'est qu'il ne peut exister dans aucune Langue que des Conjonctions correspondantes à nos mots, *&*, *ni*, *ou*, *que* : aucun autre ne peut être regardé comme Conjonction, lors même qu'il ne seroit composé que d'un seul mot, d'une seule syllabe, d'une seule lettre même : car ces mots ne serviront qu'à lier, & ils rentreront dans les précédens ; ou ils ajouteront quelque idée accessoire à celle de liaison, & ils représenteront une phrase entiere qui renfermera l'idée de liaison & une autre idée ajoutée à celle-là par la nature même de ces mots. Ils ne seront donc Conjonctions que par ellipse : dès-lors nulle différence à cet égard entre les Conjonctions elliptiques pour être composées d'un seul mot, ou de deux, ou d'un plus grand nombre, si ce n'est que l'ellipse aura été plus hardie dans le premier cas que dans les autres.

Nous devrons l'une à ces Langues anciennes qui faisoient leurs ellipses avec plus de hardiesse que nous, & les autres aux Langues modernes, plus timides, ou dont les mots peuvent moins se prêter à des ellipses aussi concises.

En effet, le genre de vie des premiers hommes leur permettoit moins d'arrondir leurs phrases, & de déveloper leurs pensées : elles devoient donc être beaucoup plus elliptiques, plus chargées de réticences, se raprocher plus du geste : de-là ces terminaisons des Grecs & des Latins, qui exprimoient tant d'idées accessoires que nous ne pouvons représenter que par d'autres mots, ensorte qu'il nous en faut employer un beaucoup plus grand nombre pour peindre la même idée.

L'on pourroit donc avancer que ceux qui regardent ce mot des Latins UT comme une conjonction, sous prétexte qu'il n'est composé que d'un seul mot, tandis qu'ils refusent ce nom à notre AFIN, parce qu'il est toujours uni à la conjonction QUE, se font illusion ; ne prenant pas garde que cet UT étant accompagné du subjonctif, marche toujours avec la conjonction QUE, puisque

celle-ci n'eſt ſuprimée que parce qu'elle eſt repréſentée conſtamment en Latin par la terminaiſon du ſubjonctif : au lieu que dans notre Langue, elle ne peut ſe repréſenter que par elle-même ; ainſi, ſoit que l'idée exprimée par AFIN ſoit ſuivie du mot *que*, comme en François, ſoit qu'elle ne s'exprime qu'en un ſeul mot comme le Latin UT, ni l'une ni l'autre de ces formules ne devront être regardées que comme des conjonctions elliptiques, qui ne ſont telles qu'en ce qu'elles ſont l'abrégé d'une phraſe unie à une autre par la conjonction QUE, exprimée ou ſous-entendue.

Afin qu'on n'en puiſſe douter, & pour éclaircir de plus en plus ces queſtions indiſpenſables dans la Grammaire, analyſons quelques-unes de ces prétendues conjonctions, telles que, SI, MAIS, CAR; OR, &c. cet UT lui-même, & prouvons par leur propre étymologie qu'elles ne furent jamais des conjonctions par elles-mêmes, & qu'elles ne doivent cette valeur qu'à celle du *que* conjonctif, qui eſt réunie en elles par l'ellipſe.

Ces recherches ſeront d'autant plus intéreſſantes, que la nature des Conjonctions en ſera mieux connue, & qu'elles offriront des étymologies dont la découverte avoit été juſqu'à préſent regardée comme impoſſible.

I°. SI.

Cette Conjonction ſe met à la tête des phraſes, comme dans cet axiome : ſi deux grandeurs ſont égales à une troiſiéme, elles ſont égales entr'elles.

Il faut diſtinguer à ſon égard deux choſes : 1°. ſa valeur ſupoſitive ; 2°. la maniere dont cette valeur ſupoſitive ſe lie avec l'enſemble de la phraſe.

Sa valeur ſupoſitive, puiſque toute la force du raiſonnement dont elle fait partie porte ſur l'exiſtence de la propoſition qu'elle précéde immédiatement, en faiſant regarder cette exiſtence moins comme réelle que comme convenue, enſorte qu'auſſi-tôt qu'on accordera cette ſupoſition, le raiſonnement dont elle eſt la baſe, ne pourra point être ébranlé. Ainſi dans l'exemple indiqué ci-deſſus, toute la force du raiſonnement conſiſte à dire que deux grandeurs ſont égales entr'elles, en ſupoſant qu'elles ſont égales à une troiſiéme : cette ſupoſition étant accordée, le raiſonnement entier eſt juſte, & on ne peut ſe diſpenſer de l'admettre comme vrai.

C'eſt cette idée ſupoſitive qui eſt renfermée dans le mot SI; mais comment y eſt-elle contenue, & comment eſt-on parvenu à la regarder comme une Conjonction ? C'eſt le ſecond objet à examiner. Il nous donnera l'étymologie de ce mot.

Si, nous eſt venu des Latins & des Grecs: les premiers l'écrivoient d'abord sei, & enſuite si, tandis que les Grecs l'écrivoient ei. Ce mot étoit le tems ſupoſitif du Verbe E ou E-*tre*; de-là, *ſit*, qui ſignifie encore *qu'il ſoit.*

Cette Conjonction eſt donc l'abrégé d'une phraſe entiere, de celle-ci, soit suposé que, & qu'on employe dans toute propoſition ſupoſitive, comme lorſqu'on dit, soit suposé que *deux grandeurs ſoient égales à une troiſiéme*, &c. On s'aperçut ſans peine qu'on pouvoit réduire ces trois mots à un ſeul, au mot si, qui réunit en lui la valeur de ceux qu'on ſuprima, & qui tenant lieu de la conjonction *que*, devint néceſſairement une conjonction, lorſqu'on eut oublié qu'elle en ſupoſoit une à ſa ſuite.

Si, eſt fréquemment employé dans le diſcours; car l'on ne raiſonne pas ſeulement d'après les faits arrivés ou démontrés, mais très-ſouvent d'après des faits qu'on ſupoſe devoir exiſter: c'eſt ainſi qu'une Héroïne du Lutrin l'emploie trois fois en parlant à ſon Epoux (1):

Si mon cœur, de tout tems facile à tes deſirs;
N'a jamais d'un moment differé tes plaiſirs;
Si, pour te prodiguer mes plus tendres careſſes;
Je n'ai point exigé ni ſermens, ni promeſſes;
Si toi ſeul, à mon lit enfin eus toujours part,
Differe au moins d'un jour ce funeſte départ.

» *Si*, eſt une conjonction conditionnelle, dit M. Beauzée, parce qu'elle » déſigne entre les propoſitions une liaiſon conditionnelle d'exiſtence, fondée » ſur ce que la ſeconde eſt une ſuite de la ſupoſition de la premiere, & parce » qu'elle ſert auſſi à énoncer *conditionnellement*, & non poſitivement, la pre- » miere des deux propoſitions.

II°. *Mais.*

L'on définit mais, « une Conjonction adverſative qui déſigne, entre des » propoſitions opoſées à quelques égards, une liaiſon d'unité fondée ſur leur » compatibilité intrinſéque ».

Il étoit impoſſible de le définir mieux, d'après la maniere dont les conjonctions ſe ſont préſentées juſqu'ici, ſeules, iſolées, ſans aucun raport à leur origine. On en pourra donc donner une définition plus ſenſible dès qu'on

(1) Le Lutrin, Chant II.

ſaura que ce mot eſt l'ellipſe d'une phraſe qui ſe lioit au reſte du Tableau par la conjonction QUE ; le fait ne ſera pas difficile à prouver.

MAIS, ſignifioit autrefois *plus*, dans notre Langue. *Ne moins, ne MAIS*, dit le Poëte *Villon*, dans ſon grand Teſtament, pour dire, *ni moins, ni PLUS*. Dans quelques Provinces on l'emploie encore dans ce ſens ; on y dit, *j'en ai* mais *que lui* : je *l'aime* mais *que toi*. Il s'eſt conſervé en ce ſens dans nos mots *ja-mais* & *dé-ſor-mais* : c'eſt le MA des Italiens, le *ma* des Valdois, le MAÏS des Portugais, le MAGIS des Latins, qui tous ſignifient *plus*, *de plus*.

MÉNAGE, & les Étymologiſtes qu'il cite, n'avoient pas aperçu que c'eſt dans le même ſens, & non dans la ſignification du mot *quand*, qu'on diſoit : *Je te donnerai de l'argent*, mais *que tu aies fait cela* : comme ſi l'on diſoit, *aie fait cela* de plus, *& je te donnerai de l'argent.*

On emploie donc MAIS pour indiquer que ce qu'on va dire, n'eſt qu'une conſidération *de plus*, relative à ce qu'on a déjà dit, pour ſuſpendre les conſéquences qu'on en alloit tirer, juſqu'après l'examen de cette nouvelle obſervation. C'eſt ainſi que BOILEAU arrête par un *mais* la conſéquence qu'offroit le langage d'un Poëte, quand il dit (1) :

. . . . Il chérit la critique ;
Vous avez ſur ſes vers un pouvoir deſpotique ;
MAIS tout ce beau diſcours dont il vient vous flater,
N'eſt rien qu'un piége adroit pour vous les réciter.

C'eſt comme s'il eût dit, « ſans croire, d'après ſes diſcours, que ce Poëte » chérit la Critique, que vous avez tout pouvoir ſur ſes vers ; voyez au-delà » de ce qu'il vous dit, croyez *de plus que* ce diſcours n'eſt qu'un piége qu'il » vous tend, afin de vous réciter ſes vers.

MAIS tire également toute ſa force conjonctive du QUE, dont il réunit en lui le ſens par l'ellipſe qu'on en fait.

III°. *CAR.*

CAR, eſt une Conjonction elliptique dont on ſe ſert pour rendre raiſon d'une Propoſition qu'on a avancée.

(1) Art Poët. Chant. I.

» Vous m'ordonnez, dit Calchas à Achille (1), de déclarer le ſujet de la » colere d'Apollon, & je ſuis prêt à vous obéir ; mais aſſurez-moi auparavant, » & jurez-moi que vous me défendrez non-ſeulement de parole, mais de fait : » CAR je ne doute pas que je n'aie à redouter par-là celui qui eſt le plus puiſſant » dans cette armée, & à qui tous les Grecs obéiſſent ».

La phraſe qui commence ainſi par CAR, ſert à rendre *raiſon* du ſerment exigé. Ce mot ſignifia donc *Raiſon* dans ſon origine : c'eſt comme ſi Calchas eût dit : Jurez-moi . . . *par la raiſon que*, &c. Ainſi ce mot devint une conjonction en faiſant l'ellipſe de tout ce qui accompagnoit *raiſon* comme nom, & du QUE, dont il étoit ſuivi, comme ſi on eût dit : *Jurez-moi* .... *raiſon ! je ne doute pas*, &c.

Ce mot CAR, eſt un primitif qui a formé divers mots dans les Langues Celtiques, dans la Latine & dans la Grecque ; de-là GAR des Grecs, qui a la même ſignification que CAR.

Leurs mots Γαρυς & γηρυς, GAR-*us* & GHÊR-*us* qui ſignifient voix, parole, diſcours, raiſonnement ; Γαρυονα, GAR-*uona*, babillarde ; γαρυειν & γηρυειν, GAR-*uein* & GHÊR-*uein*, parler, raiſonner, raconter. C'eſt dans ce ſens qu'HESIODE dit (2) : » La Vierge DICÉ (la Juſtice) γηρυετ', GHÉR-*uet*, *raconte* à IOU, les trames in» juſtes des mortels ».

Les Latins en firent :

GARR-*io*, cauſer, jaſer ; 2°. babiller ; 3°. gazouiller ; 4°. plaiſanter.
GARR-*ulus*, un babillard, un diſcoureur.
GARR-*itudo*, babil ; 2°. ramage des oiſeaux.
GERR-*o*, un plaiſant, badin, diſeur de riens.
GERR-*æ*, diſcours plaiſans, balivernes, des riens.

C'eſt le GAIR, GHER, GUER des Bas-Bretons, des Gallois, qui ſignifie mot, parole, diſcours : d'où,

GEIR-*iog*, un Orateur, un diſcoureur.

IV. *OR.*

Ce mot tient également de ſa ſignification primitive celle qu'il a comme

(1) Iliade, Liv. I.
(2) Œuvres & Jours, vers 260.

Conjonction : il désigne *l'existence actuelle* d'une condition sans laquelle ce dont on parle ne sauroit avoir lieu.

Pour bâtir, il faut du terrein & de l'argent : OR l'on a l'un & l'autre, on peut donc bâtir.

C'est comme si l'on disoit, on peut donc bâtir *à cette heure* QU'on a du terrein & de l'argent.

OR, signifie en effet l'heure, le tems présent, venant de HOR-*a*, tems, heure, le tems présent, celui qui LUIT dans ce moment ; d'où vinrent notre vieux ORES, à présent, dans ce moment, & notre mot *des-or-mais*, de *ce moment* en avant.

V. *La Conjonction* UT *des Latins.*

Il en étoit de même des Latins : toutes leurs Conjonctions se formerent par des ellipses semblables à celles dont nous venons de rendre compte, & il en dut être de même dans toutes les Langues ; toutes durent puiser leurs Conjonctions dans les noms les plus propres à peindre l'idée qu'on vouloit représenter par leur moyen. Prenons-en pour exemple la Conjonction UT dont l'origine ne sera plus inconnue.

Le sens le plus ordinaire de cette conjonction est celui d'*afin que* ; mais nul raport en aparence entre *ut* & cette signification. Prouvons qu'il ne peut être plus grand, & que ce mot ne pouvoit être mieux choisi.

Toutes les fois qu'on l'emploie dans son sens propre, il signifie *de cette maniere*, *comme*, *comment*, & il supose toujours un *que* à sa suite.

CICÉRON s'en sert dans ce sens, lorsqu'il dit UT *nihil possit ultrà*, DE CETTE MANIERE qu'il ne se peut rien dire de plus : UT *ille humilis erat*, de cette maniere *qu*'il étoit humble : UT *vales*, de quelle maniere vous portez-vous ? *Venite UT ambulemus*, venez *de maniere que* nous nous promenions.

Les Grammairiens Latins virent très-bien que c'étoit la signification propre de ce mot ; c'est pourquoi ils le dériverent de la conjonction Grecque ὡς, *hôs*, qui signifie *comme*, *de maniere que* : tels furent CANINIUS & NUNNESIUS, suivis en cela par VOSSIUS : c'étoit beaucoup pour la comparaison du Grec & du Latin ; mais d'où étoit venue la conjonction Grecque ? C'est ce qu'ils n'avoient pas cherché, & qui importoit cependant, afin de se former une juste idée de cette conjonction. Faisons donc mieux, & disons que HÔS & UT écrit d'abord HOT, se formerent du Grec *hó*, ou du Latin *hoc*, qui signifient *par ce*, étant un cas de l'article démonstratif Grec & Latin *ce*, & qui se retrouve dans *ho-die*, en ce jour, aujourd'hui.

C'eſt donc une ellipſe de *hoc-modo*, en cette maniere, par ce moyen, comme on a dit *quo-modo*, comment, de quelle maniere : *ejus-modi*, de cette maniere.

Ce même mot exiſte encore de nos jours dans le HO des Anglo-Saxons, & dans le HOW des Anglois, qui ſignifient auſſi, de quelle maniere, comment.

VI. *Donc.*

Ajoutons encore cette Conjonction dont l'origine étoit inconnue, & qui ſemble n'avoir été chargée que par hazard de la fonction de conclure. Son analyſe démontrera qu'elle eſt ſemblable à toutes les autres ; qu'il ne faut voir en elle que l'ellipſe d'un phraſe conjonctive.

Ce mot s'écrivoit autrefois *doncques* & *donques* : les Italiens l'écrivent encore aujourd'hui *dunque*. Il s'écrivit certainement dans l'origine *dundque* : c'eſt un mot composé de la Prépoſition latine *de*, de l'Adverbe *unde*, qui ſignifie où, & de la conjonction latine QUE ; comme nous dirions en François, *d'où que*, phraſe elliptique dont le Verbe a diſparu, parce qu'il n'ajoutoit rien à la clarté de la phraſe qui étoit, *d'où vient que.*

Concluſion.

Tous ces mots, regardés comme des Conjonctions, ne méritent donc pas mieux ce nom que nos mots *tandis* que, *lors* que, *puis* que, *pendant* que, *par conſéquent* que, *parce* que, *afin* que, &c. puiſque les uns & les autres empruntent toute leur force conjonctive de la conjonction *que*, & qu'ils ne ſe ſont formés que par des ellipſes, revêtues d'un peu plus ou d'un peu moins de hardieſſe : ainſi, *parce que*, *afin que*, ne différent des précédentes, *ſi*, *mais*, *or*, &c. qu'en ce qu'on n'a pas ſu les faire marcher ſans *que* : car ce ſont également des phraſes elliptiques ; *afin que* eſt pour *à* cette *fin que* ; & *parce que* eſt employé au lieu de *par ce* moyen il arrivera *que.*

Ces conjonctions qui ſembloient démontrer que les mots furent toujours chargés par hazard du ſens qu'ils préſentent, prouvent donc préciſément le contraire ; elles naquirent de mots très-connus, & elles ne durent leur exiſtence qu'à ce vœu de la Parole par lequel on ſuprime tout mot qui n'ajoute rien à la clarté d'une phraſe, & qui en affoibliroit la vivacité par des longueurs inutiles.



CHAPITRE XI.

DES INTERJECTIONS.

DIXIEME ET DERNIERE PARTIE DU DISCOURS.

§. I.

Les Interjections sont au nombre des Parties du Discours.

Parvenus enfin à cette Partie du Discours que nous avons placée après toutes les autres, voyons ce qu'elle y ajoute, & commençons par exposer les motifs qui nous ont déterminés à la réserver pour la derniere.

Le mot d'Interjection, composé des deux mots Latins Inter, *entre*, & jactus, *jetté*, *lancé*; signifie *jetté*, *proferé par intervalles* : ce mot peignoit donc vivement l'idée qu'on y attachoit; l'interjection est toujours pour ainsi dire isolée, elle ne va que par secousses, & ne se montre que par intervalles; ensorte qu'on ne sauroit lui assigner dans le discours une place déterminée.

Cette Classe de mots est donc totalement différente des autres : elle s'en éloigne si fort qu'on a été tenté bien des fois de l'exclure de leur nombre : mais elle vient se placer d'elle-même dans nos discours; elle y produit de très-grands effets, & elle ne peut être remplacée par aucune autre : le Grammairien ne sauroit donc lui refuser une place dans ses divisions grammaticales; mais c'est par elle qu'il doit les terminer, tandis que l'Etymologiste au contraire doit commencer par elle.

C'est que les Interjections deviennent pour celui-ci l'origine des mots dont il cherche la filiation : il faut donc qu'il s'attache à connoître cette source énergique des Langues, sans laquelle il feroit de vains efforts pour donner à ses recherches la profondeur & la certitude qu'elles doivent avoir.

Mais ces Interjections ne dominant point dans les Parties du Discours, n'influant sur aucune, & paroissant toujours étrangeres à leur égard, elles ne doivent s'offrir que les dernieres à l'examen du Grammairien. Ce n'est qu'après avoir considéré les grandes masses qui composent les Tableaux de la Parole,

Parole, les objets qui en forment le tiſſu & qui y ſont abſolument néceſſaires, que ſon attention peut & doit ſe porter ſur les objets iſolés, qui, tels que les Interjections, ne font qu'y paroître quelque fois.

§. 2.

Définition des Interjections.

Par le mot d'Interjections, on entend ces ſons exclamatifs que nous arrachent les ſentimens dont nous ſommes affectés & par leſquels ils ſe manifeſtent hors de nous : ces cris de plaiſir ou de douleur, de joie ou de triſteſſe, d'aprobation ou de mépris, de ſenſibilité en un mot que nous proferons par une ſuite des ſenſations que nous éprouvons, quelle qu'en ſoit la cauſe, que ce ſoit l'effet d'un objet extérieur ſur nous, ou celui de quelque changement qui ſurvient dans notre intérieur.

Peu variées entr'elles par le ſon, les Interjections le ſeront à l'infini par le plus ou moins de force avec laquelle elles ſeront prononcées, par le plus ou moins de rapidité dont elles ſe ſuccéderont, par les changemens qu'elles occaſionneront ſur la phyſionomie, par le ton qu'on leur donnera & qui contribue ſur-tout à leur énergie. Sous les diverſes formes qu'elles prennent, éclatent le cri de la douleur, les ſons admiratifs, les nombreuſes eſpéces de ris, &c. Suggérées par la Nature & fournies par l'inſtrument vocal, les Interjections ſont de tous les tems, de tous les lieux, de tous les Peuples ; elles forment un langage univerſel, & qui n'exige aucune étude.

§. 3.

Différence eſſentielle entre l'Interjection & les autres Parties du Diſcours.

Telle eſt la différence eſſentielle entre ces diverſes Parties, que l'expreſſion des autres Parties du Diſcours peint des idées que partagent avec celui qui les peint tous ceux qui les entendent : que ceux-ci en ſont inſtruits, éclairés, qu'ils peuvent ſe mettre à l'uniſſon de celui auquel ils en ſont redevables ; que cette idée leur devient propre, tout comme celles qu'ils ne doivent qu'à eux-mêmes : au lieu que l'Interjection n'eſt qu'un ſigne de ce qui ſe paſſe dans celui qui la laiſſe échaper. Si par elle il fait entendre aux autres qu'il éprouve dans ce moment une agitation vive & tumultueuſe, il ne ſauroit faire paſſer cette même agitation dans leur ame : ils ſont avertis qu'un de

leurs ſemblables eſt vivement agité ; mais cette agitation ne devient pas la leur, différente en cela des idées qui ſe tranſmettent en entier à ceux à qui elles ſont communiquées : cette connoiſſance eſt purement relative, & toute à l'avantage de celui qui l'occaſionne. Par ces interjections, il exhale une douleur accablante : il ſoulage ſon cœur opreſſé, il peint un ſentiment qu'il ne peut plus concentrer en ſoi ; & de la maniere la plus énergique, il invite ceux qui ſont à portée de l'entendre, de voler à ſon ſecours.

Effet admirable de la Nature, qui par ces divers moyens pourvoit aux beſoins & à l'inſtruction de tous! Par l'interjection, nos ſenſations ſe communiquent à nos ſemblables dans le dégré néceſſaire pour les porter à y prendre part ; mais non au point d'en être éprouvées dans le même dégré. Si nos ſenſations pouvoient ſe manifeſter d'une maniere auſſi conforme à ce que nous éprouvons, elles ceſſeroient d'être un avantage, elles deviendroient au contraire le préſent le plus funeſte que l'on pût faire aux hommes : chaque individu a aſſez de ſes plaiſirs ou de ſes infortunes, ſans entrer en convulſion par la manifeſtation des ſentimens qu'éprouvent ſes ſemblables : la ſociété, loin d'être une ſource de biens, deviendroit le comble du malheur.

Un cri d'allarme ou de douleur, effraye, mais il ne déchire pas, il n'ôte pas les forces néceſſaires pour voler au ſecours du malheureux qui implore notre aſſiſtance : il ne nous fait pas craindre de tomber nous-mêmes dans l'état dont nous voulons le délivrer.

Nous revêtirons à la vérité des ſenſations relatives à celles qu'ils éprouvent : mais elles peindront ſimplement la part que nous prenons à celles dont ils nous aprennent qu'ils ſont affectés : porterions-nous un viſage gai auprès d'un infortuné pour qui la Nature eſt en deuil, pour qui il n'y a plus de plaiſirs? ou porterons-nous un viſage triſte & abattu auprès de ceux qui ont un juſte ſujet de ſe réjouir ? Telle eſt la Nature ſociale de l'homme, qu'il revêt ſans peine l'air qu'exige l'état de ceux avec qui il eſt, & qu'il leur en devient par-là même plus agréable. Voyez en effet ces perſonnes empreſſées de ſoulager cet infortuné, dont les gémiſſemens ſe font entendre d'une maniere ſi atterrante : conſternées, pâles, abattues, tremblantes & livides, on croiroit que ce ſont elles qu'il faut plaindre & ſecourir : elles ſouffrent en effet ; mais leur douleur eſt d'un tout autre genre : l'infortuné dont l'angoiſſe les raſſemble, eſt déchiré par la violence de ſes maux, ou tend à ſa fin par la diſſolution de ſes forces & de ſes organes : l'ame des autres eſt vivement affligée de ces ſouffrances ; mais leur douleur, quoiqu'extrême, ne produit pas les funeſtes effets de celle qui l'excite.

Portez vos regards d'un autre côté, ſur ces Perſonnes raſſemblées autour d'un Saltimbanque qui les divertit par ſes tours ; qui aſſiſtent à quelque ſpectacle intéreſſant, qui aprennent quelque nouvelle agréable ; vous reconnoiſſez aux differens caracteres de ſatisfaction qui ſe peignent ſur leur viſage, aux divers ſons qui s'échapent de leurs lévres, de quels ſentimens agréables & flatteurs elles ſont animées.

La ſeule influence que peuvent avoir ſur ces mouvemens, l'eſprit de ſociété dont l'homme eſt doué & ſa raiſon, c'eſt de les modérer, de les rendre plus rares, de ne les manifeſter ou de ne les éprouver que pour des cauſes qui paroiſſent juſtifier l'uſage qu'on s'en permet ; en effet, en les manifeſtant, on prouve que l'ame n'a pu réſiſter aux chocs qui les produiſent : mais à combien de ſenſations l'ame ne doit-elle pas ſe refuſer ? Chez les Peuples Sauvages dont la vie eſt ſi dure, la grandeur d'ame conſiſte à être maître de ſa douleur : celui qui pouſſeroit un cri au milieu des tourmens les plus cruels, ſeroit deshonoré pour jamais comme un lâche ; & la famille qui l'éleva le ſeroit également pour n'avoir pu produire un Héros. Chez les Peuples civiliſés, les ris ne ſont que pour la jeuneſſe légère & volage : & l'admiration fréquente & badaudiere, pour ceux qui n'ont rien vu ; que tout étonne & qui ne ſe doutent de rien.

Les Interjections ne doivent donc paroître que rarement dans les Tableaux de la Parole ; & leur uſage doit toujours être juſtifié par la maniere dont elles ſont aſſorties à ces Tableaux, par les grands effets qu'elles y produiſent ; elles doivent les rendre plus animés, plus vifs, plus pittoreſques, plus propres à déveloper les grands mouvemens qu'on veut peindre. Auſſi nos plus grands Poëtes en font un uſage fréquent & toujours juſtifié par le ſuccès.

§. 4.

Énumération des principales Interjections.

Le nombre des Interjections eſt d'ailleurs peu conſidérable ; elles ſont plus multipliées, comme nous l'avons déja dit, par le ton avec lequel on les prononce, que par les mots qu'elles forment, & qui ſont bornés en quelque façon aux ſimples voyelles aſpirées, ou prononcées fortement au fond de la poitrine, comme prenant leur origine dans le plus profond intérieur de nous-mêmes, dans le fond de notre ame. . .

AH !
HELAS !
OH ! } marquent la douleur : ils ſe prononcent d'une maniere lente & traînée, & avec effort.

C'eſt dans ce ſens que Clytemneſtre les employe, lorſqu'à la vue de ſa fille qu'on traîne à l'Autel, elle s'écrie :

> Ah ! vous n'irez pas ſeule, & je ne prétens pas ! . . .
> Helas ! je me conſume en impuiſſans efforts,
> Et rentre au trouble affreux, dont à peine je ſors.
> Mourrai-je tant de fois, ſans ſortir de la vie ?
> Oh ! Monſtre, que Mégere en ſes flancs a porté !
> Monſtre que dans nos bras les Enfers ont jetté,
> Quoi ! tu ne mourras point ! . . .
> . . . Oh ! Ciel ! Oh ! Mere infortunée,
> De Feſtons odieux ma Fille couronnée,
> Tend la gorge aux couteaux, par ſon Pere aprêtés !

Le vieux Horace tranſporté de joie en aprenant la nouvelle que ſon fils eſt Vainqueur, s'écrie :

> Oh ! mon fils ! Oh ! ma joie ! Oh ! l'honneur de nos jours !
> Oh ! d'un Etat penchant l'ineſpéré ſecours !
> Vertu digne de Rome, & ſang digne d'Horace !

Tandis qu'un Pere plein d'indignation de ce qu'il a été trompé par ſon fils, employe ces oh ! d'une maniere bien différente :

> Oh ! vieilleſſe facile ! Oh ! jeuneſſe imprudente !
> Oh ! de mes cheveux gris, honte trop évidente !
> Eſt-il deſſous le Ciel, Pere plus malheureux ? (1)

Quelquefois *oh !* ſe fait ſuivre de *que* : alors il marque le déſir.

> Oh ! que le Ciel ſoigneux de notre Poéſie,
> Grand Roi, ne nous fit-il plus voiſins de l'Aſie ! (2)
> Oh ! que ſi cet hiver, un rhume ſalutaire (3).

Las eſt une Interjection plaintive qui a ceſſé d'être en uſage. Corneille fait dire à Pauline dans Polyeucte (4) :

> Ils ſe verront au Temple en hommes généreux ;
> Mais las ! ils ſe verront, & c'eſt beaucoup pour eux.

---

(1) Le Menteur, Comédie, Act. V. Sc. II.
(2) Boileau, Epit. IV.
(3) Boileau, Epit. V.
(4) Act. III. Sc. I.

C'eſt de ce *las* que s'eſt formé HÉLAS ! qui eſt ſeul aujourd'hui en uſage. Les Italiens en font un adjectif ; LASSO & LASSA, que je ſuis malheureux ! que je ſuis malheureuſe !

Temea, LASSA, la morte, e non havea
(Chi'l crederia ?) poi di fuggir la ardire (1).

» *Hélas !* ou *infortunée que je ſuis*, diſoit Armide, je craignois la mort : » & qui le croiroit ? je n'avois pas la force de la fuir ».

OUAIS, le *Væ* des Latins, & le *Ouai* des Grecs, eſt une exclamation qu'arrache la vue de quelque malheur qu'on veut détourner, ou de quelque choſe qui déplaît :

OUAIS, ce Maître d'Armes vous tient bien au cœur (2).

OUF marque la ſuffocation, l'excès de fatigue :

OUF ! ne m'étrangle pas ; OUF ! je n'en puis plus.

HAI ! déſigne la douleur :

HAI ! HAI ! voilà mes douleurs qui me reprennent.

FI indique le dégoût, l'indignation :

FI du plaiſir que la crainte peut corrompre, dit le Rat des Champs au Rat de ville (3).

FOIN produit à peuprès le même effet :

FOIN de vous, FOIN ! vous me bleſſez.

HIM, HOM, HON ! marquent le doute, l'interrogation, l'étonnement :

HON ! que dites-vous là ?

OH ! EH ! ſont des Interjections qui ſervent à apeller ; les Latins, les Grecs, &c. firent de la premiere le ſigne du Vocatif, de ce cas qui marque l'invocation, la priere, &c.

---

(1) Jéruſ. déliv. Chant IV. ſtr. LI.
(2) Moliere, Bourgeois-Gentilh.
(3) La Fontaine, Fab.

Hi, hi, hi, eſt l'interjection du rire :

> Hi, hi, hi comme vous voilà bâti! . . . Vous êtes ſi plaiſant, que je ne ſçaurois m'empêcher de rire ; *hi*, *hi*, *hi*. (1)

Iou, Iou, eſt un cri de joie, &c.

§. 5.

Du nom de PARTICULES *donné aux Interjections.*

Quelques Auteurs ont donné aux Interjections le nom de Particules : mais ce mot qui ſignifie *petite partie*, ne préſente par lui-même aucune idée quand on l'aplique aux Parties du Diſcours : auſſi a-t-il été pris dans diverſes acceptions. Les uns ont renfermé ſous ce nom les quatre dernieres Parties du Diſcours, celles-là préciſément dont les mots n'éprouvent aucune modification & reſtent toujours les mêmes ; les Adverbes, les Prépoſitions, les Conjonctions & les Interjections. D'autres ont reſtreint ce nom aux Interjections : des troiſiémes y ont joint quelques autres mots qui ne leur paroiſſoient pas devoir être mis dans la Claſſe des Adverbes.

De-là l'obſcurité répandue ſur ce mot qui ſemble n'avoir été inventé que pour ſe diſpenſer de donner une définition claire & exacte de ce que l'on déſignoit par-là. Nous avons donc évité de nous en ſervir, comme n'étant propre qu'à induire en erreur ceux qui ſe croiroient fort avancés, parce qu'ils ſeroient en état de répeter ce qu'ils auroient entendu dire que tels & tels mots ſont des *Particules*.

De pareilles méthodes ne peuvent que nuire aux progrès des ſciences, en les retardant : on ne ſauroit avancer dans cette carriere qu'autant qu'on a des idées nettes & exactes des choſes : auſſi avons-nous fait nos efforts pour préſenter de la maniere la plus ſenſible & la plus intéreſſante les Parties du Diſcours que nous venons de parcourir ; & pour les diſtinguer par des caractères tranchans, qui en fiſſent ſentir les différences, avec une ſi grande préciſion qu'on ne pût jamais les confondre, & qu'on en parcourût toute l'étendue ſans effort.

Ceci étoit d'autant plus difficile que les premiers principes de la Grammaire Univerſelle étoient perdus dans la nuit des tems, & qu'on ne pouvoit re-

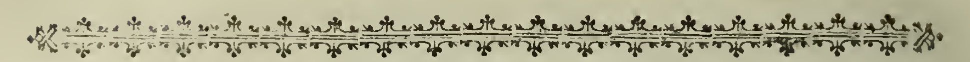
---

(1) Bourgeois-Gentilhomme de Moliere.

monter jusques à eux & les ressusciter en quelque sorte que par l'analyse d'une multitude de Langues dont les Grammaires semblent n'avoir aucun raport entr'elles : il falloit cependant surmonter ces difficultés, & entrer dans ce long détail que nous venons d'exposer, dès que nous nous proposions de dépouiller ces principes grammaticaux de leur profonde métaphysique, & qu'il nous importoit de les présenter de la maniere la plus sensible, puisqu'ils sont la base de tout ce qui nous reste à déveloper sur la Grammaire & qu'ils sont un préliminaire indispensable à l'étude des Langues & à la masse entiere de nos recherches.

N'ayant rien négligé pour répondre à ce qu'on pouvoit espérer de nous à cet égard, passons à la troisiéme portion de nos Élémens Grammaticaux, à ces changemens qu'éprouvent les Parties du Discours, afin de se lier entr'elles & de former des tableaux propres à rendre nos idées de la maniere la plus parfaite.





LIVRE III.

DES DIFFÉRENTES FORMES que prennent pour ſe lier entr'eux les mots qui compoſent les parties du Diſcours.

PREMIERE PARTIE.

PRÉLIMINAIRES.

CHAPITRE PREMIER.

DIFFÉRENCE DES PARTIES DU DISCOURS A CET ÉGARD.

§. I.

Difficultés vaincues.

TOUT a contribué à rendre longs & pénibles les dévelopemens que nous venons de donner au ſujet des Parties du Diſcours : nous avions un grand eſpace à parcourir, de nombreux objets à claſſer, des queſtions importantes à traiter, des autorités d'un grand poids à combattre ; il falloit préſenter ces divers objets de la maniere la plus claire & la plus intéreſſante, les dépouiller de cette profonde métaphyſique dont ils paroiſſent envelopés, les mettre à la portée des jeunes gens à qui cette métaphyſique ne ſauroit convenir ; revêtir cependant nos explications de la profondeur & de la force néceſſaires pour qu'elles puſſent ſervir de fondement à l'édifice dont elles doivent être la baſe ; & gagner par la clarté, ce que nous perdions en briéveté.

Nous n'aurons pas lieu de regretter nos peines, ſi l'on trouve que nous avons réuſſi à cet égard ; ſi l'on nous a ſuivi ſans travail & avec plaiſir ; & ſi l'on en a plus d'empreſſement à voir ce qui nous reſte à expoſer : ſi après avoir vu naître avec nous les Parties du Diſcours, on eſt bien aiſe de voir encore dans

dans ce troisiéme Livre, la maniere dont elles s'unissent pour peindre nos idées & les causes des diversités qu'on remarque à cet égard dans les Langues qui nous intéressent le plus.

Nous pouvons dire d'ailleurs avec assurance que les grandes difficultés sont vaincues : qu'il ne nous reste à parcourir que des conséquences qui se déduisent naturellement des principes que nous venons d'établir ; & que nous irons désormais en avant avec plus de rapidité & avec plus d'agrément.

§. 2.

Les Parties du Discours ne se lient pas entr'elles de la même maniere.

Lorsque les mots qui constituent les diverses Parties dont nous venons de traiter se réunissent pour former des Tableaux de nos idées, ils ne se lient pas entr'eux de la même maniere. Les uns toujours semblables à eux-mêmes, n'éprouvent jamais aucune modification, aucun changement. Les autres varient sans cesse suivant les fonctions qu'ils ont à remplir, suivant la place qu'ils doivent occuper. Ainsi le Statuaire ne donne pas à ses blocs de marbre la même coupe ; il les varie suivant les effets qu'ils doivent produire, suivant le lieu où ils doivent être placés.

On ne sauroit donc avoir des idées exactes de la Grammaire & des Elémens du langage, si l'on ne connoit pas ces diverses formules, & si l'on n'aperçoit pas clairement la raison & l'utilité de chacun de ces changemens. Cependant on s'étoit plus occupé jusques ici de la connoissance de ces variétés que de leurs causes : on recueilloit avec une exactitude sans égale les divers phénomènes qui en résultent, mais on en laissoit les causes de côté, comme si ces causes n'existoient pas, ou comme si leur connoissance ne pouvoit répandre aucune lumiere sur les effets qu'on en voit naître. N'en soyons pas surpris ; il est infiniment plus aisé d'apercevoir un phénomène, que d'en découvrir les causes ; l'étude d'une Langue suffit pour en connoître toutes les opérations : mais cette étude est insuffisante pour conduire aux sources de ces opérations ; il falloit en avoir comparé un grand nombre, & être remonté à la cause primitive des Langues, à la Nature elle-même qui ayant présidé à la formation de ces Langues, peut seule nous en faire apercevoir les ressorts.



CHAPITRE II.

DIVISION des Parties du Discours à cet égard.

LES Parties du Discours se divisent en deux Classes, relativement aux modifications qu'éprouvent les mots pour s'unir les uns aux autres. La premiere renferme les Parties du Discours dont les mots n'éprouvent jamais aucun changement : & la seconde, celle dont les mots subissent au contraire plusieurs modifications.

Les Parties de la premiere espéce sont les Prépositions, les Adverbes, les Conjonctions & les Interjections ; celles-là que nos Grammairiens renfermoient sous le nom général de *Particules.*

Celles de la seconde espéce sont les Noms, les Articles, les Pronoms, les Adjectifs, les Participes & les Verbes.

Les mots de cette seconde Classe s'apellent *mots déclinables*, c'est-à-dire qui déclinent ou qui passent successivement par divers états.

Ceux de la premiere espéce s'apellent *mots indéclinables*, parce qu'ils n'éprouvent pas cette succession d'états.

Il ne s'agira donc dans ce troisiéme Livre, que des six premieres Parties du Discours : les autres n'y entreront qu'autant qu'elles serviront à modifier ces six.



CHAPITRE III.

DIVISION des Parties du Discours qui reçoivent diverses modifications.

LES Parties du Discours qui reçoivent diverses modifications, se subdivisent en deux autres Classes.

1°. Les mots qui reçoivent diverses modifications, suivant le nombre d'individus qu'ils désignent.

2°. Les mots qui reçoivent diverses modifications, non-seulement suivant le nombre des individus qu'ils désignent, mais encore suivant leurs raports avec les actions & avec le tems dans lequel ces actions s'operent.

La premiere Classe renferme donc les cinq premieres Parties du Discours, ou les mots simplement *déclinables.*

La seconde Classe renferme les *Verbes*, ou les mots *qui se conjuguent.*

Nous allons donc nous occuper de DÉCLINAISON & de CONJUGAISON; mots presqu'aussi effrayans que communs.

CHAPITRE IV.

CAUSE générale des modifications.

RIEN qui n'ait une cause; & c'est dans la connoissance de ces causes que consiste le vrai savoir; c'est leur recherche que doit se proposer celui qui désire d'être instruit, & de pouvoir juger par lui-même. Ainsi nous avons vu que chaque Partie du Discours étoit fondée sur des motifs qui la rendoient nécessaire & qui en constituoient la nature & l'essence: & nous allons voir que si la plûpart d'entr'elles reçoivent les modifications dont on a désigné l'ensemble par le nom de DÉCLINAISON, ces modifications sont également prises dans la Nature, & fondées sur la nécessité.

Si les mots n'avoient qu'une seule fonction à remplir dans les Tableaux de la parole, ils n'auroient jamais besoin d'aucune modification, ils seroient tous indéclinables: mais si quelqu'un d'entr'eux est chargé de diverses fonctions,

il faudra néceſſairement, afin qu'il les puiſſe remplir, qu'il revête les qualités ſans leſquelles ces diverſes fonctions n'auroient pas lieu.

Nous n'avons donc qu'à jetter un coup-d'œil ſur les définitions des Parties du Diſcours pour apercevoir auſſi-tôt celles dont les fonctions ſont en grand nombre & celles qui n'en ont qu'une ; celles qui ſont déclinables & celles qui ne le ſont pas. Commençons par ces dernieres.

L'*Adverbe* qui ſe borne à déſigner une modification du Verbe ; la *Prépoſition* qui indique un ſimple raport entre deux noms ; la *Conjonction* qu'on n'employe que pour unir les phraſes, & l'*Interjection* qui indique un ſentiment de l'ame, ne ſeront jamais dans le cas d'être diverſement modifiés puiſqu'ils n'ont qu'une fonction à remplir, & qu'ils ne reparoiſſent jamais que dans les mêmes occaſions.

Il n'en eſt pas ainſi des autres Parties du Diſcours. Obligées de faire face à un grand nombre d'objets différens, elles ne peuvent y parvenir qu'en prenant chaque fois une forme nouvelle.

Le Nom indique tous les objets de la même eſpèce ; mais ces objets peuvent être pris un à un, ou pluſieurs enſemble : il faudra donc que ce nom varie ſuivant qu'il indique un ou pluſieurs individus.

Le Pronom étant dans le même cas, éprouvera les mêmes modifications.

L'Article, l'Adjectif & le Participe, forcés de ſuivre l'impulſion des Noms & des Pronoms, & de ſe conformer à eux, ſeront obligés de les imiter dans les changemens qu'ils éprouvent.

Le Verbe déſignant le tems de nos actions, tems qui varie ſans ceſſe & qui ſe ſubdiviſe en une multitude de portions, ſera obligé, pour peindre ces variétés, de revêtir lui-même une multitude de formes diverſes.

Les Pronoms qui nous repréſentent dans nos divers états actifs & paſſifs & qui ont ainſi une fonction très-differente de celle qui leur eſt commune avec les noms, ſe modifieront de diverſes manieres, afin de pouvoir nous peindre dans les divers états où nous nous rencontrons.

Les Noms varieront encore, ſuivant qu'ils peindront les genres des objets qu'ils déſignent.

La Déclinaiſon & la Conjugaiſon renfermeront donc un grand nombre de modifications diverſes ; & toutes ſeront fondées ſur la Nature même, puiſque ces modifications n'ont pour objet que de rendre d'une maniere plus parfaite la Nature, que de peindre nos idées avec le plus de vérité & de clarté poſſibles.

Ce ne ſera donc point le hazard ou le caprice qui auront préſidé à ces

changemens de forme: ce ſera le beſoin, l'utilité qui en réſultoit. Les Langues auront pu varier dans l'expreſſion de ces changemens : mais aucune n'aura pu s'y refuſer, parce que dans toutes on a dû rendre ce qu'on voyoit; & que dans toutes, on n'a pu voir la Nature que ſous les mêmes formes. Le fond aura été le même dans toutes les Langues : la forme ſeule aura varié à cet égard, ſuivant le génie de chaque Peuple.

CHAPITRE V.

Division générale de ces modifications.

Les modifications qu'éprouvent les mots déclinables étant ſi eſſentielles, reprenons-les en peu de mots, afin qu'on en ait une idée nette, qu'on s'en forme un Tableau lumineux & qu'on puiſſe nous ſuivre avec plus de ſuccès dans la déduction que nous en devons faire.

La plus ſimple de toutes les modifications ſera celle que prendra un Nom pour déſigner le genre de l'objet qu'il déſigne : ainſi nous diſons *un Fils*, *une Fille*, *un Prince*, *une Princeſſe* : c'eſt la modification du Genre : premiere eſpéce de modification.

La ſeconde ſera celle que reçoit un mot relativement au nombre d'individus qu'il déſigne : ayant une terminaiſon différente ſelon qu'il n'en déſigne qu'un, ou qu'il en déſigne pluſieurs ; c'eſt la modification du Nombre.

Les modifications que reçoivent les Pronoms conformément aux circonſtances ou aux cas dans leſquels ils ſe rencontrent, ſuivant qu'ils ſont actifs ou paſſifs, forment une troiſiéme Claſſe qu'on apelle Cas, par une peinture de la choſe même qu'ils déſignent.

Les deux premieres de ces modifications apartiennent à toutes les eſpéces de mots qui ſe déclinent : la troiſiéme n'apartient en quelque ſorte qu'aux *Pronoms* dans la Langue Françoiſe ; mais dans pluſieurs Langues, elle s'étend à tous les autres mots qui ſe déclinent.

Ces trois eſpéces de modifications, Genres, Nombres & Cas, conſtituent ce qu'on apelle Déclinaison.

Les mots qui ſe conjuguent, ou les Verbes, reçoivent, comme les précédens, la modification des Nombres, parce qu'ils s'aſſocient aux Pronoms : mais ils ont leurs modifications propres, qu'on apelle Tems, Modes & Formes.

Nous avons déjà vu que les Tems déſignent le raport des actions avec l'époque dans laquelle elles eurent lieu.

Les Modes ſont les modifications qu'éprouvent les Verbes, ſuivant leurs raports les uns avec les autres.

Les Formes ſont les modifications qu'éprouvent ces mêmes Verbes, ſelon qu'ils ſe raportent à des êtres actifs ou paſſifs.

Ce ſont ces modifications dont l'aſſemblage forme ce qu'on apelle Conjugaison.

Ainſi, c'eſt à la *Déclinaiſon* & à la *Conjugaiſon* que ſe raporte tout ce que nous avons à dire dans cette portion de nos recherches ſur la Grammaire.



PARTIE SECONDE.

DE LA DECLINAISON.

CHAPITRE PREMIER.

DES GENRES.

QUOIQUE nous ayons déjà traité des genres & des nombres relativement aux Noms, nous ne laisserons pas d'en parler ici, puisque c'est leur place naturelle : & sans entrer dans les mêmes détails, nous ferons usage de quelques idées qui ne pouvoient être dévelopées plutôt.

Les GENRES sont les modifications que les noms reçoivent selon qu'ils désignent des Êtres masculins ou féminins : c'est ce que peint le mot même *genre*, formé du primitif *gen*, qui signifie *production* : les genres sont la réunion des Êtres dont dépend la production : ils s'étendent ainsi aux deux sexes.

Cette modification fut donc prise dans la Nature : la Nature entiere paroît coupée, partagée en deux portions qui tendent sans cesse à se réunir, & dont les réunions momentanées & partielles produisent tous les phénomènes qui arrivent dans l'Univers : c'est de cette scission, de ce partage en deux, que vint le nom même de SEXE, comme nous l'avons déja vu dans le Chapitre des Noms ; il se forma du Latin SEC-*are*, qui signifie *couper*, *partager*.

De-là vinrent chez les Anciens les expressions de *Nature masculine* & de *Nature féminine*, qui composoient tout ce qui existe, & que les Egyptiens personifierent sous les noms d'*Osiris* & d'*Isis* : noms par lesquels ils désignerent également l'Agriculture & ses effets ; OSIRIS étant l'Agriculture qui féconde la Terre, & ISIS étant la Terre fécondée par l'Agriculteur.

De-là vint encore la division des Élémens en Élémens masculins, *le feu* & *l'air* ; & en Élémens féminins, la *terre* & *l'eau*, parce que ceux-ci reçoivent la fécondité de ceux-là.

Ainsi, la distinction des sexes ou des genres ne fut pas bornée aux seuls objets animés, dans lesquels elle est si sensible ; elle s'étendit encore à tous ceux qui avoient quelque raport à ceux-là, & même jusqu'à ces plantes &

à ces arbres, dans lesquels on en aperçoit quelque trace : tels le Palmier, le Chanvre, l'Ortie, &c. qui sont divisés en mâles & femelles.

La distinction des sexes dans les Êtres animés, n'est donc qu'une conformité à la loi universelle imposée aux portions de la Nature au moment de la séparation du cahos, & par laquelle elles ne se réunissent plus que pour continuer l'Ordre merveilleux qui regne dans l'Univers, & non pour l'altérer.

Cette distinction des Genres se désigne dans la Langue Françoise de trois manieres; par une terminaison différente, comme dans les exemples allégués, un *fils*, une *fille*, &c; par des terminaisons affectées à chaque genre, comme *HAM-eau*, dont la terminaison est masculine, & *abeille* dont la terminaison est féminine; par l'article qui les précéde, & qui reçoit exactement des terminaisons différentes suivant qu'il est joint à un Nom masculin ou féminin : ainsi lorsqu'on voit un nom précédé de ces articles, *le*, *un*, *ce*, on ne peut douter qu'il ne soit masculin, tout comme on ne peut douter qu'il ne soit du genre féminin, dès qu'il est précédé de *la*, *une*, *cette*.

Quelques Langues, comme la Latine & la Grecque, étoient beaucoup plus attentives que nos Langues modernes à désigner chaque genre par une terminaison qui leur fût propre ; ce qui rendoit la connoissance de la terminaison beaucoup plus difficile à acquérir.

Diverses Langues ont encore un troisieme genre, pour désigner des objets dans lesquels on ne reconnoissoit aucun raport à la distinction des deux sexes, & qu'on apelle NEUTRE, comme pour dire *ce qui n'est ni l'un ni l'autre*, à peu-près comme nous disons *être neutre*, pour dire qu'on n'est d'aucun parti.

On pourroit dire que nous employons quelquefois certains mots au genre neutre ; c'est lorsqu'ils présentent une idée qui n'a nul raport à quelque genre en particulier : par exemple, *TOUT CE que vous faites est fort bien*, phrase qui répond au neutre des Latins, *optimum est quidquid agis*. C'est une remarque qui n'avoit pas échapé à M. du MARSAIS.

§. 2.

Genres des Pronoms.

C'est sur-tout dans les Pronoms de la troisieme Personne, que les genres brillent de tout leur éclat : point de Langue où ces Pronoms ne réunissent

tous

ous les genres, même dans celles qui obſervent avec le moins d'exactitude la différence des genres à l'égard des Noms.

Ainſi nous avons un ſingulier *il* & *elle*, au pluriel *ils*, *eux* & *elles*. Les Langues Theutones, telles que l'Angloiſe & l'Allemande, ont des pronoms de la troiſieme perſonne de tout genre.

En Anglois, HE, ſignifie *il*, *lui* : SHE, *elle*. IT, eſt le Pronom relatif au Neutre.

Les Allemans employent les mêmes mots ; mais ils les prononcent ER, SIE, ES.

Les Hollandois, quoique parlant la même Langue, n'ont que les deux premiers de ces Pronoms, & ils les rendent par HY, SI. Il ont laiſſé perdre le Neutre.

Ces trois Peuples, ſi exacts à diſtinguer les genres au ſingulier, ne s'en ſont point mis en peine au plurier. Ils n'ont qu'un ſeul pronom pour les trois genres, c'eſt SIE en Allemand, THEY en Anglois (prononcé comme zey) & ZY en Hollandois, avec l'addition chez ce dernier Peuple du mot *lieden*, qui ſignifie *autres*, comme l'Eſpagnol & le Languedocien diſent *nous-autres*, *vous-autres*, au lieu de *vous* & de *nous*.

§. 3.

Diverſes Claſſes des Genres.

On diſtingue les Genres en diverſes claſſes : le *déterminé*, le *douteux*, le *commun*, l'*épicène*, l'*hétérogène*.

Le genre *déterminé* eſt celui que l'uſage a fixé d'une maniere préciſe & conſtante : tel que le genre des mots, *ſoleil*, *vaiſſeau*, *barque*, *voile*, dont les deux premiers ſont maſculins en François, & les deux derniers féminins.

Le genre *douteux* eſt celui d'un nom qui peut être regardé à volonté comme maſculin ou comme féminin : il n'en exiſte peut-être aucun de pareil en François : ceux qui ont les deux genres, offrant des acceptions différentes, ſuivant le genre qu'on leur donne : ainſi on dit *le foudre* en parlant du ſceptre de Jupiter, & *la foudre* en parlant des météores : un *garde* & une *garde*, un *poſte* & une *poſte*, &c.

Le genre *commun* eſt celui des mots qui s'appliquent également aux deux ſexes, tels que *enfant*, *domeſtique* ; quoiqu'ils changent en effet de genre ; en prenant, ſelon l'occurrence, tantôt l'article maſculin, comme *le bel* enfant ; & tantôt l'article féminin, comme *la belle* enfant.

Le genre *épicène*, formé de deux mots grecs qui ſignifient *ſur-commun*, ne préſente qu'un ſeul genre pour les deux ſexes : tels ſont les noms de la plûpart des oiſeaux en François, un *aigle*, un *moineau*, une *hupe*. On n'a diſtingué leur genre que relativement aux oiſeaux domeſtiques, tels qu'un *coq* & une *poule*, un *canard* & une *cane*, un *jars* & une *oie*, un *ſerin* & une *ſerine*.

Les pronoms des deux premieres perſonnes, *je*, *vous*, &c. ſont de ce même genre ; ils s'appliquent également aux deux ſexes.

Le genre *hétérogène*, eſt celui des mots qui ſont d'un genre au ſingulier, & d'un autre au pluriel : ainſi *orgue*, ſelon quelques-uns, eſt maſculin au ſingulier, & féminin au pluriel. Il en eſt de même du mot *amour*.

Ces variétés paroiſſent biſarres : cependant il ne ſeroit pas impoſſible d'en rendre raiſon. Lorſqu'on regarde *orgue* au ſingulier comme maſculin, on l'enviſage comme un inſtrument de muſique ; & lorſqu'on en fait un féminin au pluriel, on le conſidere comme un compoſé de flûtes.

Amour, ne devient féminin au pluriel, que pour diſtinguer deux pluriels dans ce nom, un maſculin & un féminin ; le maſculin deſigne les petits Génies apellés *Amours ; ces Amours ſont charmans, ils ſont peints d'une maniere fort agréable*. Le féminin indique le pluriel d'*amour*, conſidéré comme une paſſion : *il ſe nourrit de folles amours*.



CHAPITRE II.

DES NOMBRES.

APRÈS tout ce que nous avons dit à ce sujet dans notre Livre précédent, il nous reste peu de chose à éclaircir sur cette seconde espèce de modifications que subissent les mots.

Les NOMBRES sont les différentes terminaisons qu'éprouve un mot, suivant qu'il désigne un seul individu ou plusieurs. Toutes les Langues ont à cet égard un SINGULIER & un PLURIEL; mais un grand nombre, telles que l'Hébreu & ses Dialectes, & telles que le Grec, l'Esclavon, le Lapon, l'ancien Theuton & ses Dialectes, en ont un troisieme apellé DUEL.

Celui-ci sert à désigner les parties du corps qui sont doubles, les yeux, les mains, &c. deux personnes, celle qui parle & celle à laquelle elle parle.

MM. de Port-Royal ont cru que ce nombre ne s'étoit introduit que fort tard dans la Langue Grecque; sans doute parce qu'il n'existe pas dans la Langue Latine, qui l'auroit conservé s'il eût subsisté dans le tems qu'elle se sépara de la Langue Grecque; mais cette raison est nulle, par l'expérience qui fait voir que des Langues postérieures ont abandonné en divers points celles dont elles descendoient : c'est ainsi que l'Anglois & l'Allemand n'ont point de duel, quoique ce nombre existât dans le Saxon dont ces Langues descendent.

Puisque le duel existe dans les Langues les plus anciennes, on peut assurer que ce nombre éxistoit déjà dans la Langue Primitive: en effet, les familles ayant commencé par *deux chefs*, on dut employer le duel long-tems avant qu'on pût employer le pluriel, & on dut continuer à s'en servir dans toutes les occasions où il n'étoit question que de ces *deux* : le langage en devenoit plus intime, & plus conforme à la Nature.

Quant à notre terminaison s des pluriels, c'est une altération des pluriels Latins terminés en ES; PATR-*es*, les Peres; MATR-*es*, les Meres: pluriels qui leur étoient communs avec les Grecs; les uns & les autres l'avoient tiré du pluriel oriental en *ei*, qui étoit l'abrégé de leur grande & primitive terminaison plurielle en IM, terminaison très-énergique, puisqu'elle désigne la profondeur, la multitude, l'immensité; c'est elle qui forma l'IM-*us* des Latins, mot qui offre ces diverses significations, & qui fit également chez eux la marque du superlatif; tandis que les Orientaux en faisoient la terminaison des noms des Peuples, pour marquer la multitude de leurs individus.

CHAPITRE III.

DES CAS.

ARTICLE PREMIER.

C'EST ici le troisieme & dernier changement qu'éprouvent les mots déclinables, afin de pouvoir entrer dans les Tableaux de la parole de la maniere la plus propre à remplir la place qu'ils doivent y occuper. Il fit naître ces cas qu'offrent à chaque instant les Langues Grecque & Latine, & dont on a cru tour à tour que le François étoit rempli, & qu'il n'en fournissoit aucune trace. Tâchons d'en donner une juste idée, & de faire voir jusques à quel point ils existent dans notre Langue.

§. I.

Définition des Cas.

Les CAS consistent dans les changemens qu'éprouve la derniere syllabe d'un nom, indépendamment du genre & du nombre, afin que ce nom puisse remplir les diverses places qu'il doit occuper dans les Tableaux de la parole.

En effet, tout Nom & tout Pronom, car c'est sur-tout ces deux sortes de mots que regardent les cas, les autres mots, tels que l'Adjectif, le Participe n'y étant assujettis qu'à cause de leur liaison avec ceux-là; tout Nom, dis-je, & tout Pronom marche seul ou à la suite d'un autre, est actif ou passif, désigne un agent, un but, ou un moyen; remplit, en un mot, plusieurs rôles différens dans les Tableaux de la parole. Il faudra donc le caractériser dans ces divers cas par des traits qui ne laissent aucune obscurité sur son emploi.

Dans ce Tableau, par exemple:

Ainsi, pour nous charmer, la Tragédie en pleurs,
D'Œdipe tout sanglant fit parler les douleurs,
D'Oreste parricide exprima les allarmes,
Et pour nous divertir, nous arracha des larmes.

La TRAGÉDIE est le sujet de l'ensemble: c'est elle qui *fit parler*, qui *exprima*, qui *arracha*.

Les *douleurs* qu'elle fait parler, les *allarmes* qu'elle exprime, les *larmes* qu'elle arrache, ſont les objets ſur leſquels elle opere. Tous ces mots ſont ici au paſſif: là Tragédie ſeule eſt active.

D'Œdipe & *d'Oreſte*, indiquent de qui ſont les douleurs que fait parler la Tragédie, & de qui ſont les allarmes qu'elle exprime. Ce ſont des noms qui achevent de completter, qui déterminent le ſens commencé par les mots *douleurs & allarmes*. Ce ſont *les douleurs d'Œdipe*, ce ſont *les allarmes d'Oreſte* ſur leſquels agit la Tragédie.

Nous, placé avant *arracha*, marque ceux à qui la Tragédie arrache des larmes.

Et les deux membres du Tableau qui commencent par *pour*, indiquent le but de la Tragédie dans ces actions: c'eſt *pour nous charmer* & *pour nous divertir*.

Ainſi un même nom recevra néceſſairement diverſes modifications, ſuivant les effets qu'il doit produire, ſuivant qu'il eſt actif, paſſif, ſujet, objet, terme, ou déterminatif.

Une perſonne ſe peint-elle dans un état actif? elle dit Je; *Je viens*, *je vais*, *je commande*. Se peint-elle dans un état paſſif; elle dit ME ou MOI. *On* me *fit partir*, *on* me *laiſſa là*.

Je & *me* ſont donc des cas du Pronom de la premiere Perſonne; *je*, cas actif; *me*, cas paſſif.

Il en étoit de même chez les Grecs, les Latins, &c. Ces deux Peuples diſoient *ego* pour la premiere perſonne active, & *me* pour cette même Perſonne paſſive.

JE & ME ſont donc des Cas en François, tout comme en Latin & en Grec.

§. 2.

Origine des CAS.

Nous voici donc arrivés enfin à l'origine des Cas, de ces Cas qui produiſent un ſi brillant effet dans les Langues Grecque & Latine, & dont nos Langues modernes ont abjuré l'uſage, relativement aux noms.

Par quelle force de génie, demande-t-on depuis long-tems, par quelle force de génie ces Grecs & ces Latins, peuples en aparence ſi barbares lorſque leur Langue étoit au berceau, parvinrent-ils à une invention auſſi ſinguliere, auſſi heureuſe, auſſi belle, dont les effets s'étendirent ſur la maſſe entiere de ces Langues, & devinrent la ſource de leur éloquence, de leur harmonie, de la coupe de leurs phraſes variée à l'infini & toujours agréablement? Là, un mê-

me mot prend mille & mille places ; là une phrase composée des mêmes élémens paroit sous différentes formes, plus agréables, plus harmonieuses les unes que les autres, tandis que dans nos Langues tristement monotones, les mots doivent se suivre de la même maniere, sans qu'on puisse les séparer lorsque leur rencontre, dure & sans grace, exigeroit qu'ils fussent placés d'une maniere plus agréable & plus harmonieuse : & ces terminaisons suffisant pour exprimer ces idées accessoires, au sujet desquelles nous sommes obligés de multiplier les Articles & les Prépositions, rendent ces Langues plus serrées, plus vives, plus énergiques, plus mâles, moins monotones.

Le hazard seul auroit-il pu conduire à cette brillante invention les Peuples errans & sauvages de la Gréce & de l'Italie ?

En vain on en demandoit la cause ; un silence profond étoit l'unique réponse qu'on eut à faire : on eût dit que cette question étoit impossible à résoudre : que le hazard seul avoit présidé à la naissance des cas, ou que les motifs qui avoient décidé ceux qui instituerent ces cas, s'étoient évanouis avec eux.

En faut-il être surpris ? C'est qu'on ne voyoit par-tout que de l'arbitraire : qu'on cherchoit uniquement ce que les hommes avoient fait, & non ce qu'ils avoient dû faire : qu'on ouvroit les Livres des mortels, au lieu de consulter le grand Livre de la Nature, ce Livre ouvert en tout tems, toujours le même, dont rien n'altére le langage, & toujours clair pour quiconque veut le consulter.

C'est la Nature elle-même qui conduisit aux Cas ; ils existerent, parce qu'il étois impossible qu'il n'en existât pas : & une fois donnés, les hommes ne firent plus qu'en étendre ou en resserrer l'usage. La Nature nous donne les élémens de tout ; mais ce sont des élémens simples, & peu nombreux : c'est à notre industrie à élever sur ces bases légères l'Edifice immense & varié de toutes nos connoissances, de la même maniere que le Temple immense de la Nature est élevé sur quelques Propriétés de la matiere, sur quelques Loix, aussi bornées dans leur nombre, que vastes & abondantes dans leurs effets.

Ainsi, il y eut des Cas, par la même raison qu'il y avoit déjà des Genres & des Nombres : les Genres avoient été pris dans la Nature qui nous offre la différence des Sexes. Les Nombres avoient eté pris dans cette même Nature, qui nous offre une multitude d'individus de la même espéce ; les *Cas* furent pris également dans la Nature, qui nous offre les êtres dans des raports continuels d'actions données & reçues, & toutes les Personnes, dans des états actifs & passifs qui ne peuvent être peints par les mêmes couleurs.

Il étoit impoſſible, nous l'avons vu, que le même pronom qui déſignoit une perſonne active, la déſignât comme paſſive : il fallut neceſſairement varier le pronom, ſuivant qu'il rempliſſoit l'une ou l'autre de ces fonctions: de-là, JE & ME; TU & TE; IL & LE, & on apella ces variétés CAS, parce qu'elles peignoient les divers cas, les diverſes circonſtances dans leſquelles ſe rencontroient ceux dont on parloit.

Mais puiſqu'on donnoit ainſi des Cas aux Pronoms, ſelon qu'ils déſignoient les perſonnes dans un état actif ou paſſif, il n'y avoit plus qu'un pas à faire pour étendre cette diſtinction juſques aux noms: il ne reſtoit qu'à en prononcer différemment la fin, ſuivant qu'ils étoient actifs ou paſſifs : agens, ou objets des actions; on n'avoit plus qu'à perſonifier les objets dont on parloit, & dans ces tems primitifs qu'eſt-ce qu'on ne perſonifioit pas ?

Rien de plus ſimple en même tems que les terminaiſons auxquelles on eut recours pour diſtinguer ces différens Cas; on ne fit qu'emprunter les articles même dont ces noms étoient précédés : *ho* déſignoit l'article maſculin actif; & *hon*, le même article paſſif; on termina donc le Cas actif en *o* ou *os*, & le cas paſſif en *on* ou *um* : ainſi *Log-os*, *domin-os* & puis *domin-us*, furent les Cas actifs maſculins en Grec & en Latin qui déſignoient *parole* & *Seigneur*. *Log-on* & *domin-um* en furent les Cas paſſifs, tandis qu'un ô long, *logô*, *dominô*, fut la terminaiſon qui déſigna les noms auxquels ſe raportoit l'action: ainſi, *ho* LOG-*os*, *ho* DOMIN-us, étoient de la même nature que *je*.

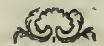
Hon LOG-*on*, *hôn* DOMIN-um, produiſoient le même effet que *me*.

Et *hô* LOG-*ô* : *hô* DOMIN-ô, répondoient aux mots *à moi*.

L'analogie ne pouvoit être plus parfaite des deux côtés.

Il réſulte de-là un autre avantage, c'eſt que les articles étant différens dans ces langues, ſuivant qu'ils deſignent le genre maſculin, le genre féminin & le genre neutre, tous les noms ſe trouverent terminés conformément au genre dont ils étoient.

L'article féminin étant *ha*, & l'article neutre *ho* ou *hon*; MUS-*a* fut un nom féminin, & TEMPL-*um* fut du genre neutre. Ceci mit une plus grande harmonie entre les noms & leurs articles; & les premiers, toujours conformes au genre de l'objet qu'ils peignoient, en devinrent plus pittoreſques.



§. 3.

Effets que produisent les Cas dans les Tableaux de la parole.

Cette invention des Cas, ou plutôt ce transport qu'on en fit des Pronoms aux noms, fut un trait de génie, auquel durent toute leur énergie ces Langues que nous admirons avec tant de raison, à l'étude desquelles on est obligé de se consacrer toute sa vie, dès qu'on veut acquérir des connoissances exactes & profondes.

Dès ce moment, les mots n'étant plus attachés à une place, ils purent choisir celle où ils produiroient le plus grand effet; & de cette augmentation d'énergie dans tous, résulterent nécessairement des Tableaux plus parfaits, plus harmonieux, plus variés, plus surs dans leurs effets : l'on put amener tour à tour sur le devant du Tableau ou faire fuir tour à tour un même mot, suivant qu'on voulut fixer plus ou moins l'attention sur lui : ce furent autant de ressources ménagées à l'imagination & au goût de l'Écrivain pittoresque qui menoit ainsi son lecteur de surprise en surprise, & qui excitoit sa curiosité jusques à la fin, en la tenant toujours suspendue.

Jugeons-en par le petit nombre de phénomènes de la même nature que nous offrent nos Langues modernes, qui n'ont admis des cas que pour les Pronoms, & qui sont par conséquent forcées à suivre une marche différente de celle de ces Peuples & presque toujours semblable à elle-même. Quelques Vers d'un de nos plus grands Poëtes suffiront pour nous convaincre des grands effets qui devoient résulter chez les Anciens, de cette facilité de varier à son gré la place des mots, par les beautés qu'offrent ces Vers en conséquence de ce peu de liberté que nous avons nous-mêmes à cet égard.

Triste reste de nos Rois (1),
Chere & derniere fleur d'une tige si belle,
Hélas! sous le couteau d'une Mere cruelle
Te verrons-nous tomber une seconde fois?
Prince aimable, dis-nous, si quelque Ange au Berceau
Contre tes Assassins prit soin de te défendre;
Ou si dans la nuit du Tombeau
La voix du Dieu vivant a ranimé ta cendre?

(1) Chœur d'Athalie, Acte IV.

Les

Les trois premiers vers ſont ſi étroitement unis au quatriéme, qu'on doit regarder celui-ci comme l'eſſentiel : il contient le ſujet & l'objet du Tableau, ce ſujet & cet objet ſans leſquels il ne peut y avoir de Tableau ; & dans ce quatriéme, l'objet qui eſt *Te*, marche lui-même avant le ſujet *Nous* : tandis que le ſujet marche ordinairement le premier dans notre Langue, comme dans ces Vers :

> L'éclat de mon nom même augmente mon ſuplice ....
> Le Ciel mit dans mon ſein une flâme funeſte (1).

Si notre Langue n'avoit pu ſe prêter à l'arrangement de ces quatre Vers, qui differe ſi fort de ſa marche ordinaire, le Poëte auroit été obligé de dire, *hélas ! verrons-nous toi triſte reſte de nos Rois, chere & derniere fleur d'une tige ſi belle, tomber une ſeconde fois ſous le couteau d'une mere cruelle ?* Il auroit été également obligé de dire dans les deux ſuivans ; *di à nous, Prince aimable, ſi quelque Ange prit ſoin de défendre toi au berceau contre les aſſaſſins de toi.*

C'eſt la même choſe qu'il auroit dit, le même Tableau qu'il auroit peint ; mais ce Tableau eût été ſans graces, ſans harmonie, ſans force ; d'où lui vient donc cette harmonie, cette force, ces graces qui nous charment ? De ce que notre Langue employant TE au lieu de *toi*, nous permet de le faire paſſer devant le Verbe, & de dire *te verrons-nous*, au lieu de *verrons nous toi* ; *prit ſoin de te défendre*, au lieu de dire *défendre toi*. Et de ce qu'elle permet de placer avant ou après un mot, ceux qui ſont en raport avec lui : qu'on peut dire *te verrons-nous tomber ſous le couteau d'une mere cruelle* ; ou, *ſous le couteau d'une mere cruelle te verrons-nous tomber* : & qu'on peut dire également, *di-nous ſi quelque Ange prit ſoin de te défendre au berceau contre tes aſſaſſins* ; ou, *di-nous ſi quelque Ange au berceau contre tes aſſaſſins prit ſoin de te défendre.*

Le Poëte, maître ainſi de choiſir la place des mots qu'il met en œuvre, adopte celle qui prête le plus à l'harmonie : ſi la langue ne le lui permettoit pas, en vain il auroit le génie poëtique ; il ne pourroit parvenir à des Vers auſſi beaux.

Qu'on juge, d'après ces obſervations, des heureux effets que produit le génie lorſque la Langue dans laquelle il écrit, lui permet de plus grands chan-

(1) Phédre, Scène derniere.

gemens, qu'il peut déterminer la place de chaque membre de son Tableau, d'après un plus grand nombre de combinaisons différentes, & donner lieu par-là même à un beaucoup plus grand nombre d'accords & de contrastes.

Ovide, l'élegant Ovide n'auroit également pu transporter dans le quatriéme Vers le sujet du Tableau pittoresque qui va suivre, mettre à la tête trois Vers qui peignent les objets sur lesquels portoit l'action attribuée à ce sujet: il n'auroit pu dire si heureusement & avec tant d'harmonie:

Jamque Giganteis injectam faucibus Ætnam;
Arvaque Cyclopum, quid rastra, quid usus aratri
Nescia, nec quicquam junctis debentia bobus,
Liquerat Euboïcus tumidarum cultor aquarum (1);

Vers dont nous ne pouvons imiter l'arrangement & par-là même l'harmonie que très-foiblement: c'est à peu près comme s'il eût dit: » Déja de l'Etna sous » le poids duquel gémissent ces Géans qui lui font vômir des flammes, déja » des Campagnes habitées par les Cyclopes & qui n'éprouverent jamais les » effets des herses & de la charrue, qui n'eurent jamais aucune obligation » aux bœufs courbés sous le joug, s'étoit éloigné l'habitant des Eaux qui arro» sent les côtes de l'Eubée.

Ici, le Poëte a pu suivre à l'égard de tous les noms qui expriment l'objet de la phrase, la même marche que notre Poëte François suit à l'égard du pronom *te*: il a pu les mettre avant le Verbe; il a pu leur communiquer la même énergie que présentent nos pronoms mis avant les Verbes qu'ils devroient suivre; & comme nous ne pouvons pas faire passer également avant un Verbe les noms qui en désignent l'objet, c'est une harmonie absolument perdue pour nous, mais que produisirent les cas, dès qu'on en eût étendu l'usage aux noms même.

(1) Métram, Liv. XIV.



ARTICLE II.

Du nombre des Cas & de leurs Noms.

Le nombre des Cas varie ſingulierement d'une Langue à une autre : celles qui en comptent le moins en ont trois, telle eſt l'Arabe : le Péruvien en compte au contraire autant que de Prépoſitions : entre ces deux extrêmes, il y aura nombre d'intermédiaires : ainſi l'Allemand admet quatre Cas ; le Grec, cinq ; le Latin, ſix ; les Langues du Malabar, huit ; l'Arménien, dix ; le Baſque, onze ; le Lapon, quatorze.

Mais, dira-t-on, puiſqu'il n'y a rien de fixe dans les Cas, ils ne ſont point dans la Nature ; & l'on ne ſauroit en rendre de raiſons générales. Cette concluſion ſeroit bien différente du principe poſé par Sanctius, qui prétendoit que les ſix Cas des Latins étoient donnés par la Nature même. *In omni porro nomine Natura ſex partes continuit.* » La Nature a établi ſix diviſions dans » tout nom (1).

Dévelopons donc cette queſtion, eſſentielle dans l'étude des Langues ; & cherchons les principes d'après leſquels on peut déterminer le nombre des Cas néceſſaires à toute Langue qui en admet ; & les cauſes de la diverſité aparente qu'on aperçoit entre celles qui en ont.

Prenons pour régle les Pronoms, puiſque les Cas ſont nés des Pronoms, & qu'on ne peut citer aucune Langue, même la Françoiſe, qui n'ait donné divers Cas à chacun des trois Pronoms.

Nous avons déja vû que les Pronoms étoient actifs ou paſſifs : ainſi, en raprochant le pronom actif & paſſif de chaque Perſonne, *Je* & *Moi*, par exemple, on pourra les appeller les Cas de la premiere perſonne : *Tu* & *Toi* ſeront les Cas de la ſeconde, *&c.*

Mais les Etats actifs & paſſifs ſont donnés par la Nature : voilà donc deux Cas donnés par la Nature, & qui ſont dans toutes les Langues. Sanctius n'auroit donc pas eu tort de dire que les Cas étoient donnés par la Nature ; il n'auroit eu tort qu'en l'appliquant au nombre de ſix. Voyons cependant ſi la Nature ne donne que ces deux Cas, l'Actif & le Paſſif.

(1) Liv. I, ch. VI.

Le Pronom actif supose toujours un Verbe qui en détermine l'action : le pronom passif supose toujours un Verbe de l'action duquel il est l'objet : mais lorsque le pronom ne sera lié à aucun Verbe, qu'il entrera dans une phrase comme une interjection, il faudra qu'il prenne une forme différente : ce sera un troisiéme Cas.

Une action se raporte presque toujours à un objet qui en est le terme : lorsque ce terme sera un pronom, il faudra donc qu'il prenne une forme différente des trois qui précedent. Ce sera un quatriéme Cas.

Enfin, lorsque ce pronom sera en raport avec un autre, il faudra qu'il s'associe avec une préposition, ou qu'il prenne une nouvelle forme : ceci peut donner lieu à un cinquiéme Cas.

Tels seroient ces Cas dans notre Langue :

Cas Actif, Tu délivres.

Cas Passif, Délivre-TOI.

Cas Interjectif, O TOI ami de l'humanité, délivre un malheureux qui implore ton secours.

Cas Terminatif, On TE délivrera ce que tu désires.

Cas en Raport, C'est un de ceux qui furent délivrés *par* TOI.

De ces Cas, il y en a deux qui sont fondamentaux, & dont aucune Langue ne peut se passer : ce sont les deux premiers.

Le troisiéme pourra être rempli par le même mot qui sert au premier.

Le quatriéme Cas en formera nécessairement un à part : il ne peut se confondre avec les deux premiers.

Ainsi suivant qu'on réunira le troisiéme avec le premier, ou qu'on les séparera, ces Cas se réduiront à trois ou en feront quatre.

Le cinquiéme pourra s'exprimer avec des prépositions ou sans préposition ; & dans ce dernier Cas, avoir une terminaison à lui, ou emprunter celle de quelqu'autre cas : suivant le parti qu'on prendra à cet égard, on aura un peu plus ou un peu moins de cas.

Ainsi en François, nos Pronoms ont, quant à la forme matérielle, trois Cas, le premier, le second & le quatriéme de ceux qui sont indiqués ici : & c'est ainsi, quant à la forme également, que les Allemands en ont quatre, les Grecs cinq, les Latins six, &c.

Car quant à la valeur réelle, ou à l'aplication qu'on en fait, toutes ces

Langues en ont autant les unes que les autres: car il a fallu que ces cinq fonctions des Pronoms, &c. fussent remplies.

La plus sage des Langues à cet égard sera celle qui aura combiné de la maniere la plus parfaite le nombre de ces cas avec la clarté du discours.

Celles qui n'en ont que trois, semblent avoir fait comme ces Peuples qui ne savent compter que jusqu'à trois. Les Grecs, plus habiles, allerent jusqu'à cinq, autant qu'on a de doigts; c'étoit aller jusqu'au bout & ne pas rester à mi-chemin. Les Latins furent plus exacts, en distinguant en deux un de ces cinq, comme nous le verrons plus bas.

Ceux qui comptoient six Cas dans notre Langue, s'éloignoient donc du vrai pour se raprocher des Latins : & ceux qui n'y en admettoient aucun, parce qu'en effet nos Noms n'en ont point, n'avoient qu'une idée imparfaite des Langues & de la Grammaire, puisqu'il faut chercher l'origine des Cas dans les Pronoms, & que nos Pronoms nous en offrent. C'est une vérité que M. Beauzée a très-bien aperçue.

Rien de plus barbare & de moins clair dans notre Langue que les noms qu'on y a donnés aux Cas & qui sont empruntés de la Langue Latine : il suffit pour s'en convaincre de jetter les yeux sur eux : les voici;

Nominatif.	Accusatif.
Génitif.	Vocatif.
Datif.	Ablatif.

Ces mots déja en usage chez les Romains dans les beaux tems de la Langue Latine (†), n'offrent aucune idée dans la nôtre, & ne servent qu'à augmenter

(†) Ciceron, dans ses Harangues contre *Verrès*, cite le *Nominatif* & l'*Ablatif*. Varron, dans son premier Livre de l'Analogie, désigne le *Vocatif*, le *Datif* & l'*Accusatif*. » *Sunt declinati casus, ut is, qui de altero diceret, distinguere posset quum vocaret, » quum daret, quum accusaret, sic alia quædam discrimina, quæ nos & Græcos ad decli- » nandum duxerunt* «. Ce qu'on peut rendre à peu près ainsi : » On inventa les Cas, » afin que celui qui avoit besoin de parler d'une autre personne pût faire connoître s'il » l'apelloit (s'il l'invoquoit), s'il lui donnoit, s'il l'accusoit. Les Grecs & nous, avons » aussi ajouté quelques autres cas à ceux-là ».

L'on trouve le nom du *Génitif* dans Aulu-gelle, liv. 4, chap. 16, & dans la Vie d'Auguste par Suetone, ch. 87. Quelques Grammairiens, comme Servius, dans son Commentaire sur la seconde Egloglue de Virgile, admettoient un septieme Cas, en faisant deux cas de l'Ablatif, suivant qu'il marchoit avec ou sans Préposition.

les difficultés & l'ennui de la ſcience grammaticale. Cependant on ne ſauroit parler Grammaire & ignorer ces noms. Tâchons d'en rendre la connoiſſance plus ſimple & plus agréable.

I.

Du Nominatif ou Cas Actif, & s'il eſt un Cas; & qu'il n'eſt pas le premier; le Cas générateur des autres.

C'eſt par la terminaiſon qu'on apelle NOMINATIF, que les Grecs & les Latins déſignent le ſujet du diſcours : c'eſt donc le Cas actif. *Je*, *Tu*, &c. ſeroient apellés dans ces Langues *Nominatifs*; c'eſt parce que ce mot *nomme*, ou fait connoître le ſujet du diſcours par ſon propre *nom*.

Le Nominatif ſera donc dans toutes les Langues, puis qu'aucune d'elles ne peut exiſter ſans Cas actif: elles ne différeront à cet égard que dans l'application plus ou moins étendue de ce cas; les unes n'auront un Nominatif que pour les Pronoms, les autres en auront pour tous les Noms.

Les Grammairiens ont examiné fort ſérieuſement ſi le Nominatif étoit un Cas ou n'en étoit pas un; & pluſieurs lui ont refuſé ce titre : ils ſe fondoient ſur ce que les autres Cas ſe forment de celui-ci, & qu'il ne doit être regardé que comme le nom même de l'objet qu'il déſigne, & non comme un des changemens qu'il ſubit.

S'ils s'étoient propoſés de faire briller leur ſagacité & leurs connoiſſances en Grammaire, en ſe faiſant cete difficulté, ils y réuſſirent fort mal : rien de plus foible que ce qu'ils ont dit à ce ſujet, ſans excepter M. DU MARSAIS, qui ſe laiſſa ſurement entraîner par la foule.

» Le Nominatif, dit-il, (1) eſt apellé Cas par extenſion, & parce qu'il » doit ſe trouver dans la liſte des autres terminaiſons du nom. » Port-Royal dit également : » Le Nominatif n'eſt pas proprement un Cas; mais la matiere » d'où ſe forment les Cas par les divers changemens qu'on donne à cette pre- » miere terminaiſon du nom (2).

Le Nominatif eſt un Cas, puiſqu'il ajoute toujours au nom d'un objet, l'idée particuliere & acceſſoire de ſujet de la phraſe.

Il eſt un Cas ſur-tout, parce qu'il n'eſt pas le Cas générateur des autres,

---

(1) Encyclopédie, au mot CAS.

(2) Gramm. Gén. Part. II. Ch. VI.

comme on l'avance ici fort mal à propos, & comme l'a fort bien vû M. Beauzée (1). Les Grammairiens dont il s'agit ici conviennent eux-mêmes qu'il ne produit que le Génitif, & que c'est du Génitif que tous les autres sont dérivés : ce qui n'est pas moins inexact.

Ce n'est pas du Nominatif Ego que dérivent le Génitif & les autres Cas de la premiere personne qui sont tous en *me*. Le Génitif & les autres Cas de la troisieme personne, SE, *soi*, ne dérivent pas non plus du Nominatif, puisqu'il n'éxiste pas.

Quel raport aperçoit-on outre cela, entre *Caro* & *Carnis*, *Iter* & *Itineris*, *Jupiter* & *Jovis*, *Robur* & *Roboris*, *Vas* & *Vadis*, *Deses* & *Desidis*, *Fœdus* & *Fœderis*, *Lex* & *Legis*, *Nox* & *Noctis*, *Nix* & *Nivis*, *Senex* & *Senis*, *Rus* & *Ruris*, &c. &c. Quel raport, dis-je, aperçoit-on entre ces mots pour qu'on puisse dire que le premier est le générateur du second ?

Il falloit n'avoir jamais examiné cet objet pour admettre des idées aussi dénuées de fondement : c'étoit justifier par des raisons sans force, une très-mauvaise méthode, celle de mettre le Nominatif à la tête des Cas ; c'étoit donner de très-fausses idées de l'origine de ces Cas & du raport des Langues.

Le Cas véritablement primitif & générateur de tous les autres dans la Langue Latine, sera celui qui offrira le nom d'un objet en lui-même, qui l'offrira tel qu'il est dans presque tous les Cas, & qu'on employera constamment toutes les fois qu'on voudra faire usage d'un mot sans le lier avec l'ensemble de la phrase, sans indiquer de raport & en le prenant dans son sens absolu.

Ce Cas existe chez les Latins, & il seroit très étonnant qu'il ait été inconnu jusques à présent, si l'on ne savoit de combien de nuages la Grammaire a toujours été offusquée ; & que nos Grammairiens ont presque toujours été l'écho de ceux des Latins sur ce qui regardoit leur Langue ; comme si ceux-ci en avoient parfaitement possédé la métaphysique. Ce Cas est celui qu'on apelle ABLATIF, & qu'on a rejetté à la fin de tous les autres.

C'est parce que l'Ablatif présentoit le nom même de l'objet, indépendamment de tout raport avec le reste de la phrase, que les Latins en firent le Cas absolu ; celui qu'offrent tous leurs mots, dès qu'ils sont détachés de l'ensemble du Tableau : ainsi tout comme nous disons, *ils se réunirent*, moi *présent*, & non, *ils se réunirent*, je *présent*, puisque la premiere personne est ici

---

(1) Tome II. 104.

dans un ſens abſolu & non dans un ſens relatif, de même les Latins ne diſent pas en pareille occaſion avec le Nominatif *ego præſens*, mais ils diſent avec l'Ablatif *me præſente* : & comme nous diſons, *je ferai cela*, *Dieu aidant*, ils diſent également avec l'Ablatif *Deo juvante.*

Ajoutons que lorſqu'ils faiſoient d'un Nom un Adverbe, c'étoit preſque toujours l'Ablatif qu'ils employoient; *incognito*, *immeritò*, *hodie*, *ergò*, *diù*, &c. ſont tous des Ablatifs. Jamais les Latins ne recoururent dans ces occaſions au Nominatif ou au Génitif: & ſi quelquefois ils employerent l'Accuſatif, ce fut ſous d'autres raports.

C'eſt encore à l'Ablatif que ſe ſont tranſmis dans les Langues Françoiſe & Italienne les mots empruntés du Latin.

On ne peut en diſconvenir pour cette derniere Langue : tous les mots qui s'y ſont tranſmis du Latin, ſont l'Ablatif pur : ainſi ils diſent, *Cicerone*, Ciceron; *pace*, paix; *ſorte*, ſort; *templo*, temple; *giuoco*, jeu; *globo*, globe; *terrore*, terreur; *tendine*, tendon; *glutine*, glu, &c.

Pluſieurs mots François ne ſont également que l'Ablatif Latin; tels *Taureau*, en Latin *Tauró*; *Tombeau*, en Latin *Tumbô*, le *Tumbô* des Grecs; *Jouvenceau*, en Latin *Juvencó*; *Pourceau*, en Latin *Porcô.*

Tous nos mots en *on*, opinion, religion, paon, carnation, ambition, oblation, &c. ne viennent point du Nominatif Latin, terminé toujours en *o.*

Nuit, que nous écrivions autrefois *Nuict*, ne venoit pas du Nominatif Latin *nox* qui eſt ſans *t*, mais de l'Ablatif *nocte.* Il ſeroit abſurde de dire que nos mots *Temple*, *exemple*, *déluge*, &c. viennent du Nominatif *Templum*, *exemplum*, *diluvium*, plutôt que de l'Ablatif *Templo*, *exemplo*, *diluvio.*

Puiſque nos mots ont plus de raport avec l'Ablatif qu'avec le Nominatif, toutes les fois que ces deux Cas des Latins diffèrent, on ne peut ſe refuſer à l'idée que c'eſt de l'Ablatif que viennent tous les mots que nous tenons de cette Langue.

Il paroît même que dans l'origine, l'Ablatif étoit le premier Cas des Latins, puiſqu'on trouve chez eux tant de traces de Nominatifs anciens parfaitement ſemblables aux Ablatifs actuels. Tels *pulvinare*, *laccunare*, *tapete*, *adagio*; *oblivio*, ablatif *d'oblivium*; *carnis*, *Apollinis*; *pavo*, ablatif de *pavus.*

Si les Auteurs des Dictionnaires Latins y donnoient place aux Ablatifs, & non aux Nominatifs, ils ſe conformeroient infiniment plus au génie de cette Langue; l'on apercevroit mieux le raport de ces mots avec leurs racines primitives,

tives, de ces mêmes mots avec ceux qui en ſont venus dans les autres Langues : raports preſque toujours anéantis par le déſordre qui regne dans ces Ouvrages, auxquels on fut obligé de travailler dès les commencemens, ſans aucun principe, & dans des tems où il falloit avoir du courage pour acquérir quelques connoiſſances & pour ſe mettre en état de faire des eſſais très-imparfaits; mais il faudroit, à meſure que la lumiere augmente, travailler ſur des plans mieux ordonnés & plus utiles.

I I.

De l'Accuſatif, ou *Cas Paſſif.*

Au Cas Actif eſt oppoſé le Cas Paſſif; à *Je* eſt opoſé *Me*: à *Filius*, Nominatif Latin, eſt opoſé *Filium*, Accuſatif: le premier de ces Cas peint les Êtres comme agiſſans: le ſecond les peint comme étant les objets qui reçoivent les impreſſions de l'action dont on parle.

L'Accuſatif des Latins eſt donc leur Cas Paſſif; c'eſt par cette raiſon que je le place ici immédiatement après le Cas actif: deſtinés à contraſter l'un avec l'autre, il en faut parler dans le même tems afin qu'on aperçoive mieux leurs raports & leurs différences.

On ne peut jetter les yeux ſur les Nominatifs & ſur les Accuſatifs Grecs ou Latins, ſans reconnoître auſſi-tôt l'idée acceſſoire qu'ils ajoutent chacun au même mot, tout comme nous ne ſaurions conſidérer *Tu* & *Je* ſans nous former auſſi-tôt une idée de leurs différences.

Tel eſt l'avantage des noms Latins & Grecs, que leur ſeule inſpection fait auſſi-tôt connoître s'ils ſont actifs ou paſſifs, s'ils ſont le ſujet ou l'objet des actions dont on parle; ce que ne peuvent offrir les nôtres : il faut pour reconnoître la nature de ceux-ci, que nous voyions la place qu'ils occupent dans la phraſe.

Il réſulte encore de-là qu'en Latin & en Grec la place de l'accuſatif ſera indépendante des Verbes, tout comme en François pour les pronoms, tandis que nos noms ſont toujours obligés d'être à la ſuite des Verbes lorſqu'ils en déſignent l'objet.

Ainſi pendant que les Latins diſent avec nous, *Enée enleva ſon pere Anchiſe*, ils peuvent encore dire *ſon Pere Anchiſe Enée enleva*; parce que le mot Pere étant objet ou paſſif, ſe prononce *Patrem*; & que s'il étoit ſujet ou actif, il ſe prononceroit *Pater*; enſorte qu'on ne peut jamais être en ſuſpens ſur ſa valeur, en quelqu'endroit qu'il ſoit placé. Dès qu'on verra *Patrem*, on dira,

c'eſt le Cas Paſſif; dès qu'on verra *Pater*, on dira, c'eſt le Cas Actif; au lieu qu'en François, c'eſt toujours *Pere* au ſens Actif comme au Paſſif.

L'avantage eſt donc ici tout entier du côté des Langues Grecque & Latine relativement à l'harmonie, parce qu'elles pourront choiſir entre pluſieurs places pour le Cas Paſſif & le mettre à l'endroit où il produira le plus grand effet : auſſi leurs Poëtes en tirerent grand parti; ils avoient moins de peine que les nôtres pour répandre de l'harmonie dans leurs compoſitions, & ils y parvenoient plus ſûrement.

On a cru que cet Accuſatif, Grec ou Latin n'importe, étoit toujours précedé d'une prépoſition ſous-entendue, dont il tiroit toute ſa force : ce ſyſtême qui paroît d'abord ſpécieux, s'évanouit dés qu'on le conſidere avec quelqu'attention : que feroit là cette prépoſition? Les prépoſitions ſont deſtinées à marquer un raport qu'on ne pourroit apercevoir ſans elles : ici, au contraire, le raport eſt ſi ſenſible que la prépoſition ne feroit qu'embrouiller l'idée, en paroiſſant préſenter un raport que la phraſe n'offre pas par elle-même. Dès que l'Accuſatif eſt deſtiné par lui-même à marquer l'objet Paſſif, tout eſt dit lorſque cet Accuſatif eſt prononcé : aller chercher quelqu'autre ſecours pour en rendre raiſon, ce ſeroit multiplier les Êtres ſans néceſſité : ce ſeroit vouloir apuyer ce qui n'a nul beſoin d'apui.

§. 2.

Obſervation ſur le Cas Actif.

La diſtinction des Pronoms en Actifs & en Paſſifs étant auſſi utile que conforme à la Nature, on ſera ſans doute ſurpris qu'aucun Grammairien ne l'ait apperçue; on objectera même que ces prétendus pronoms Actifs ſont employés eux-mêmes paſſivement, puiſqu'on dit, *je ſuis aimé*, *je ſuis lu*, tout comme on dit *j'aime*, *je lis.*

Il n'eſt pas étonnant que les Grammairiens n'ayent pas aperçu cette diſtinction, parce qu'aucun n'avoit pu conſidérer ces objets ſous le même point de vue : & de ce que les pronoms Actifs ſervent à former des Tableaux Paſſifs, il ne s'enſuit nullement que notre maniere de voir ſoit contraire au fait.

On ne peut ſe diſpenſer de reconnoître des Pronoms qui ſont toujours Paſſifs : ce ſont ceux qui dans les Tableaux Actifs offrent les Perſonnes comme éprouvant les effets des actions des autres, & que les Grecs & les Latins, mettent toujours à l'accuſatif : mais dès qu'il y a des Pronoms Paſſifs, il y aura

donc néceſſairement des Pronoms Actifs, ce ſeront ceux qui déſigneront les Perſonnes comme faiſant éprouver à d'autres les effets de leurs actions : ainſi les uns & les autres ſe trouveront dans les Tableaux Actifs & toujours en contraſte. Ce ſont-là des principes inconteſtables, & trop utiles pour qu'on puiſſe les ſacrifier à aucune conſidération.

Il eſt vrai que ces mêmes Pronoms Actifs reviennent dans les Tableaux Énonciatifs & dans les Tableaux Paſſifs : mais dans les uns & dans les autres, ils ſont ſeuls, ils ne ſont jamais en opoſition avec les Pronoms Paſſifs.

Il revêtent donc ici une propriété différente ; & cette propriété ne peut anéantir la précédente.

Sous ce nouveau point de vue, ils ſe préſentent ſimplement comme les ſujets du Tableau, & non comme ſes ſujets Actifs : c'eſt l'unique différence qu'il y ait entr'eux, & cette différence n'empêche pas qu'ils ne ſoient véritablement Actifs dans les Tableaux Actifs.

Dans ces trois Tableaux, JE *ſuis grand*, JE *lis*, JE *ſuis conſidéré*, JE ſera toujours ſujet : mais dans le ſecond, il ſera *ſujet Actif* : & s'il ſe trouve dans le troiſiéme, ce n'eſt que par un renverſement de phraſe, effet de convention & pour varier les formules actives : enſorte que ceci ne peut nuire à ſon eſſence, qu'il ſupoſe toujours, puiſque c'étoit un Pronom Paſſif auquel on a ſubſtitué le Pronom Actif qui y correſpond, mais en le dépouillant de ſon idée active ; pour ne lui laiſſer que celle de ſujet qu'il offre dans tous les Tableaux qui ne ſont pas actifs : cette objection ne porte donc aucune atteinte à ce que nous avons avancé ſur cet objet.

III.

De l'Ablatif.

Ces trois ſortes de Tableaux, l'Enonciatif, l'Actif & le Paſſif, ont donc ceci de commun, qu'ils ſont tous compoſés d'un Verbe & de ſon ſujet : mais ils different en ce que le Tableau Actif ne préſente pas ſeulement un ſujet, mais qu'il offre encore un objet ; qu'il réunit ainſi un Cas Paſſif avec un Cas Actif, un Nominatif & un Accuſatif, tandis que dans les deux autres il n'y a point d'objet, point de Cas Paſſif, point d'Accuſatif ; & qu'ils ſont moins compoſés.

Mais, ſi les Tableaux énonciatifs ſont complets avec un ſeul Cas, & ſi les Tableaux Actifs ſont complets dès qu'ils en ont deux, les Tableaux Paſſifs ſeroient-ils complets avec le ſujet ſeul ?

Puiſqu'un Tableau Paſſif, n'eſt qu'un Tableau Actif renverſé, où le Cas Paſ-

ſif eſt devenu Actif, il faut néceſſairement qu'on y trouve ce qui formoit le Cas Actif dans le Tableau actif. En effet, afin qu'il n'ait rien perdu dans ce changement, il faudra qu'il offre toujours les deux Perſonnages qui compoſoient le Tableau Actif; celui qui rempliſſoit le rôle d'objet eſt devenu le ſujet, & remplit le rôle principal: il faut donc que celui dont il a pris la place, rempliſſe un rôle ſubordonné : ainſi lorſqu'après avoir dit, *Enée enleva ſon Pere Anchiſe*, on retourne la phraſe, & l'on dit, *Anchiſe, Pere d'Enée, fut enlevé*, il faut néceſſairement ajouter *par Enée*, afin que la phraſe ſoit complette & que le Tableau rende exactement la même idée.

De-là, un troiſiéme Cas dans les Langues qui en ont pour les Noms ; & ce Cas eſt l'ABLATIF.

L'ABLATIF indique donc les perſonnes & les cauſes par leſquelles on eſt tranſporté d'un état dans un autre ; c'eſt-là ſa véritable étymologie, AB *quo* LATI *ſumus*, cas *par lequel* nous ſommes *portés* d'un état à un autre.

Cette étymologie, parfaitement conforme à la nature des cas & au génie de la Langue Latine, paroît ici pour la premiere fois. On avoit toujours dit que l'Ablatif étoit apellé de ce nom parce qu'il marquoit les moyens par leſquels une choſe étoit enlevée : ce n'étoit embraſſer qu'une très-petite partie des circonſtances qui ſont déſignées par cet Ablatif. On a cru auſſi qu'il avoit été apellé *Ablatif* parce que ce Cas eſt un retranchement que les Latins avoient fait au Datif Grec : mais il faudroit avoir prouvé auparavant que lorſque les Latins lui donnerent ce nom, ils s'étoient aperçus que c'étoit un retranchement fait au Datif Grec.

§. 2.

Sur les Prépoſitions qui accompagnent l'Ablatif & l'Accuſatif.

Ce cas s'exprime en François, au moyen d'une Prépoſition qui eſt preſque toujours *par* & ſouvent *de*. *Je ſuis aimé* de *mes Parens*, *je ſuis lu* de *tout le monde*; *il fut attaqué* par *des voleurs* ; *il eſt jugé* par *ſes Pairs*.

L'Ablatif eſt toujours accompagné en Latin dans ces circonſtances de la Prépoſition *a* : *amor* a *parentibus* ; *legor* a *doctis*. C'eſt pour marquer le raport qui ſe trouve entre cet ablatif & le ſujet de la phraſe.

On demandera ſans doute pourquoi les Latins admirent une Prépoſition avec l'Ablatif, puiſqu'ils n'en admirent pas plus que nous pour l'Accuſatif; mais la réponſe eſt fort ſimple. L'Accuſatif fut créé exprès pour marquer le cas paſſif; il n'avoit donc nul beſoin de Prépoſition qui déterminât ſa valeur. L'Ablatif au

contraire indique le Nom pris absolument & sans raport avec d'autres mots : lors donc qu'il désigne un Nom en raport, il faut nécessairement qu'il se fasse précéder d'une Préposition, pour désigner cette nouvelle valeur ; autrement il faudroit chercher quelle peut être sa valeur, tandis qu'une phrase doit être exprimée de façon qu'on n'ait pas besoin de chercher les raports de ses mots. Ajoutons que l'Ablatif servant également à désigner les moyens par lesquels une chose est faite ; & la matière même dont elle est composée, il fallut distinguer par divers signes les emplois variés qu'on en faisoit.

C'étoit donc ici le vrai emploi de la Préposition, puisqu'elle sert à marquer un raport entre deux Êtres, tandis que l'Ablatif seul ne marqueroit qu'une modification du nom qui le précéde.

C'est par la même raison que lorsque l'Accusatif sera destiné à marquer une modification, & non un objet différent de celui qui est désigné par le reste de la phrase, on se servira d'une Préposition, afin de lier ce mot avec celui qu'il modifie : & tandis que nous disons sans Préposition, *j'aime la chasse*, *j'aime le chant*, parce que ces mots *chasse* & *chant* sont ici des objets distinctifs de *je* ; on dira avec une Préposition, *j'aime* à *chasser*, *j'aime* à *chanter*, parce que *chasser* & *chanter* ne sont ici que de simples modifications du mot *j'aime*, & non des objets ou des êtres particuliers.

IV. *Du Datif.*

Nos actions sont ordinairement relatives à quelque objet, auquel elles se raportent, & dont il est le terme : il faut donc un nouveau cas pour exprimer ce nouvel emploi de mots : c'est ce cas que nous désignons en François par *me*, *te*, *lui*, pour les Pronoms : *il* me *dit*, *il* lui *dit*, *il* me *donne*, &c. & que nous marquons dans les Noms par la Préposition *à* :

> Cher Néarque, pour vaincre un si fort ennemi,
> Prête, du haut du Ciel, la main A ton ami.

fait dire Corneille à Polyeucte (1).

Ce raport se marque en Grec & en Latin par le cas qu'on apelle DATIF, parce qu'il indique la personne à laquelle on donne : ainsi dans ce tableau, *hanc epistolam scribo meo Principi*, j'écris cette lettre à mon Prince ; ces

(1) Act. IV. Sc. I.

deux derniers mots, *meo Principi*, qui répondent à ces trois *à mon Prince*; ſont au datif, parce qu'ils marquent le terme auquel ſe raporte l'action d'écrire.

Outre cette ſignification terminative, le datif des Grecs en préſente une autre ; celle que les Latins expriment par l'ablatif, enſorte qu'ils n'ont qu'un cas, là où les Latins en ont deux. C'eſt ce qui perſuada à *Sanctius* & à *Port-Royal* que les Grecs avoient également un ablatif, & qu'il falloit apeller ainſi le datif toutes les fois qu'il offroit le même ſens que les Latins expriment par l'ablatif.

Mais il ſuffiſoit de diſtinguer les deux ſens, ſans en faire mal-à-propos deux cas différens, puiſque dans toutes les occaſions ils ne ſont jamais diſtingués en Grec par aucune terminaiſon différente.

C'eſt ainſi que nous ne reconnoiſſons que trois cas à nos Pronoms, *je*, *me*, *moi*, quoique le ſecond repréſente deux cas Latins, le datif & l'accuſatif, parce qu'il ſert à marquer tantôt l'objet de l'action, tantôt le terme auquel elle ſe raporte.

C'eſt ainſi que *moi*, précedé de la Prépoſition *à*, répond à trois Cas Latins.

C'eſt *à moi* qu'il écrit, qu'il parle ; *datif* Latin.
C'eſt *à moi* qu'il vient ; *accuſatif* Latin.
C'eſt *à force* de voiles qu'il aborda ; *ablatif* Latin.

Le premier & le ſecond de ces *à*, indiquent le terme d'une action, & le troiſiéme une circonſtance, le moyen par lequel on aborda.

Telle eſt la différence entre *me* & *moi*, ou *te* & *toi*, déſignant le datif, que *me* & *te* marchent ſeuls & ſans la Prépoſition *à*, qui marque dans notre Langue le terminatif, tandis que *moi* & *toi* ſe font accompagner de la Prépoſition : ceci paroîtra biſarre, & il ne l'eſt point : cette différence naît de la diverſité de la place qu'ils occupent : ME eſt toujours devant le verbe ; il eſt donc là ſimplement pour déſigner la ſeconde Perſonne dans un état paſſif, quel qu'il ſoit, & qui ne ſera déterminé que par le verbe qui ſuit ; *moi*, au contraire, ſuit toujours le verbe : étant ainſi déterminé par ce qui précéde, & ne pouvant l'être par ce qui ſuit, il faut qu'il s'accompagne d'une Prépoſition qui le lie au verbe ; ſans cela il ſeroit iſolé, & il ne préſenteroit aucun ſens.

Tels ſont les Cas qui conſtituent les grandes maſſes des tableaux de nos idées, qui en forment chacun une portion diſtincte de toute autre, & qui ſe répandent entre les trois eſpéces de tableaux qu'on forme par la parole :

tableaux énonciatifs, où domine le Nominatif ; tableaux passifs, composés & du Nominatif & de l'Ablatif ; tableaux actifs où le Nominatif amene & l'Acusatif & le Datif.

Nous n'avons plus, pour completter ce qui regarde les Cas, qu'à rendre compte du Vocatif & du Génitif, que nous avons rejettés ainsi à la fin, parce qu'ils n'ont pas la même influence que les précédens sur les Tableaux de la parole; le Vocatif marchant isolé, & le Génitif ne servant qu'à déterminer le sens de l'un ou de l'autre des quatre premiers.

V.

Du Vocatif.

C'est le cas par lequel on s'adresse à une Personne, en la désignant par son nom ou par quelque épithète, comme dans ces exemples :

> Prens un siége, CINNA.
> Approche, seul AMI que j'éprouve fidèle. (1)
> PERE dénaturé, malheureux POLITIQUE,
> ESCLAVE ambitieux d'une peur chimérique,
> Polyeucte est donc mort, & par vos cruautés
> Vous pensez conserver vos tristes dignités ? .... .
> Donne la main, PAULINE. (2)

CINNA & PAULINE sont des vocatifs qui désignent par le nom même; *ami*, *pere*, *politique*, *esclave*, sont des vocatifs qui désignent par des épithètes.

Ce Cas a beaucoup de raport aux Interjections ; on diroit qu'il n'en est qu'une suite : comme elles, il ne se lie avec aucune portion des tableaux où il entre ; isolé comme elles, il ne ressemble pas plus aux autres cas qu'elles ne ressemblent elles-mêmes aux autres Parties du Discours. Nous l'apellerons par cette raison *Cas Interjectif.*

Le pronom de la seconde Personne est le seul qu'on puisse employer dans ce sens ; son interjectif est *toi.*

Telle est la différence entre TOI & TU, que le premier de ces mots indique simplement la personne à laquelle on s'adresse ; & que le second la peint

---

(1) CINNA, Trag. de Corneille.
(2) POLYEUCTE, Trag. de Corneille.

comme le ſujet actif de la phraſe : cette différence paroît d'une maniere bien ſenſible dans ces vives apoſtrophes que nous fournit Racine :

Noble & brillant Auteur d'une triſte Famille ;
Toi dont ma Mere oſoit ſe vanter d'être Fille ;
Qui peut-être rougis du trouble où TU me vois ;
Soleil, je viens te voir pour la derniere fois (1) !
O TOI Soleil, ô TOI qui rens le jour au monde,
Que ne l'as-TU laiſſé dans une nuit profonde !
A de ſi noirs forfaits prêtes-TU tes rayons ?
Et peux-TU ſans horreur voir ce que nous voyons ? (2)

Toi & TU, ne ſont certainement pas le même cas ; & puiſque *toi* eſt le cas interjectif, TU eſt néceſſairement le cas actif ou le Nominatif.

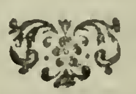
Comment eſt-il donc arrivé qu'on ait dit que le Pronom TU ne peut avoir de Nominatif en quelque Langue que ce ſoit: que l'idée de la ſeconde perſonne étant eſſentielle à ce pronom, elle ſe trouve néceſſairement compriſe dans la ſignification du Cas qui le préſente comme ſujet de la Propoſition, lequel eſt par conſéquent un véritable Vocatif ; puiſque le vocatif ajoute à l'idée principale du mot l'idée acceſſoire de ſujet de la propoſition à la ſeconde perſonne ; & qu'il n'exiſte d'autre différence entre le Nominatif & le Vocatif, ſi ce n'eſt que le Nominatif fait abſtraction de toutes les Perſonnes, & que le Vocatif exclut poſitivement les idées de la premiere & de la troiſiéme perſonne, & ſupoſe néceſſairement la ſeconde ?

Mais de quelle maniere le Nominatif fait-il abſtraction des Perſonnes ? *Je* & *il* ne ſont-ils pas & des perſonnes & des Nominatifs ou des ſujets de la propoſition où ils ſe rencontrent ? & ſi *toi* eſt en effet un Vocatif, *tu* dans ces phraſes, *TU aimes trop cette perſonne*, TU *as tort*, peut-il être regardé également comme un Vocatif ? MAIS eſt-il iſolé comme *toi* ? N'eſt-il pas étroitement lié aux verbes dont il eſt ſuivi comme en étant le ſujet ?

---

(1) PHÉDRE, Act. I. Sc. III.

(2) Les FRERES ennemis, Act. I. S. I.



IV.

VI.

Du Génitif.

§. I. *Sa Description.*

Un nom, comme nous l'avons vu, ne ſuffit pas toujours pour déterminer l'objet qu'il doit peindre ; alors il faut recourir à un autre nom, qui, venant au ſecours de celui-là, complette le ſens qu'il avoit commencé. Les vers ſuivans nous offrent pluſieurs mots pareils.

> Depuis le jour fatal que *la fureur des eaux*,
> Preſqu'aux *yeux de l'Epire*, écarta nos vaiſſeaux,
> Combien dans cet exil ai-je ſouffert d'*allarmes* ! (1)

Ce qui écarta les vaiſſeaux, ce n'eſt pas *la fureur*, ce ne ſont pas les *eaux*, c'eſt *la fureur des eaux*. S'ils furent écartés, ce fut *aux yeux*, mais aux yeux *de l'Epire* : ce n'eſt ni *combien* ni *allarmes* qu'on a ſouffert, mais *combien d'allarmes*.

Ainſi ces trois mots, *fureur des eaux*, ne préſentent qu'un ſeul ſujet; ceux-ci, *yeux de l'Epire*, un ſeul circonſtanciel ; *combien d'allarmes* un ſeul objet. Les premiers mots *fureur*, *yeux*, *combien*, commencent un ſens; *eaux*, *Epire*, *allarmes* le finiſſent.

Mais de quelle maniere ces mots s'uniront-ils pour ne former qu'un ſeul ſens ? Ce ne ſera pas en ſe mettant ſimplement l'un à la ſuite de l'autre ; il faudra donc un nouvel expédient, qui n'ait rien de commun avec ceux qui précédent un nouveau cas dans les Langues qui s'en ſervent pour les Noms.

Les François employent dans cette vue la Prépoſition DE, & cette prépoſition ne remplit pas ici la même fonction que les autres mots de ſon eſpéce : celles-ci font connoître le raport qui eſt entre deux Noms ; celle-là détermine ſimplement le ſens commencé par le nom qui la précéde : les autres Prépoſitions uniſſent des Noms qui expriment des objets abſolument differens. Celle dont il s'agit ici, unit deux Noms qui n'expriment qu'un ſeul objet; elle eſt donc d'une claſſe abſolument différente ; on a donc tort de la confondre avec les autres. Il en eſt à peu près de même de la Prépoſition

---

(1) *Andromaque*, Act. I. Sc. I.

terminative *à*; elle doit être abſolument diſtinguée des autres, de même que *de*. C'eſt peut-être ici la meilleure ſolution de ce Problême qui nous a tant exercés, pourquoi *de* & *a* ſe trouvent ſans ceſſe à la ſuite des Prépoſitions. La raiſon en ſeroit très-ſimple : DE & A n'ont qu'une valeur déterminative, tandis que toutes les autres ſont comparatives ou relatives : elles ſont donc ſoumiſes à des régles abſolument différentes.

Les Latins & les Grecs qui n'avoient point de Prépoſitions déterminatives, & chez qui elles étoient toujours comparatives ou relatives, furent obligés par-là même pour unir les mots, dont le dernier déterminoit le premier, de recourir à une autre voie. Ils inventerent un nouveau cas, & on l'apella GÉNITIF.

§. 2.

Son Etymologie.

C'eſt ce cas qu'on a cru s'être formé du Nominatif, & qu'on a regardé comme le cas générateur de tous les autres, & c'eſt de-là qu'on dérivoit ſon nom. Je ne ſaurois être de cet avis : j'ai déja expoſé les raiſons qui meportent à regarder l'Ablatif comme le cas primitif des Latins, comme celui dont ſe forment tous les autres, & qui ne ſe forma lui-même d'aucun ; mais uniquement de la racine primitive des mots Latins. C'étoit d'ailleurs multiplier les êtres mal-à-propos, que de ſupoſer deux cas générateurs ſur ſix, comme ſi un ſeul n'étoit pas ſuffiſant ; c'étoit avouer qu'on ignoroit quel des deux étoit le primitif : mais ici, une premiere erreur en entraînoit une autre. On s'étoit perſuadé, ſans raiſon, que le Nominatif étoit le premier cas, le cas primitif, & qu'il avoit produit le Génitif placé après lui ; mais on apercevoit beaucoup plus de raport entre le Génitif & les autres cas, qu'entre ceux-ci & le Nominatif ; c'étoit donc le Génitif qui les avoit produits : ainſi le Nominatif étoit comme le grand-pere, le Génitif comme le pere, & les autres les petits-fils. Cette multiplication de machines, pour rendre raiſon d'une choſe très-ſimple, devoit faire ſoupçonner le faux d'une pareille méthode : c'eſt ici où un Grammairien étonné auroit pu dire qu'il auroit donné de bons conſeils à ceux qui inventerent les cas. Le vrai eſt, qu'il n'exiſte qu'un ſeul cas générateur, l'Ablatif, duquel dérivent Nominatif, Génitif & tous leurs Compagnons.

Diſons plutôt que le Génitif prend ſon nom de ce qu'il ſert à marquer l'origine d'un objet, à indiquer ſa généalogie : ceci eſt ſi vrai que l'on ſuprimoit

même dans cette occasion & en Grec & en Latin, le mot dont il étoit précédé: ainsi au lieu de dire, *Cimon fils de Miltiades*, *Alexandre fils de Philippe*, les Grecs & les Latins suprimoient le mot *fils*, & mettoient le mot suivant au Génitif; ils disoient *Cimo Miltiadis*, *Alexander Philippi*; tout comme nous suprimons le nom de *Seigneur* entre le nom de batême d'une personne, & son nom de terre ou de patrie; *Charles* de *Bourbon*, *Jean* de *Meun.*

Ces mots déterminatifs ne se mettent pas seulement à la suite du sujet de la phrase, mais à la suite des autres membres d'une Proposition, à la suite des mots qui marquent l'objet, le terme, la circonstance, &c. Ces vers seuls suffiroient pour le prouver:

En voyez-vous un seul qui, sans rien entreprendre;
Se laisse terrasser au seul *nom* D'*Alexandre;*
Et le croyant déja *Maître* DE *l'Univers*,
Aille, esclave empressé, lui demander des fers?
Loin de s'épouvanter à *l'aspect* DE *sa gloire*,
Ils l'attaqueront même au *sein* DE *la victoire.* (1)

Ces mots *Alexandre*, *Univers*, *Victoire*, déterminent ceux auxquels ils sont unis par DE, & qui marquent des circonstances, tandis que le mot *Univers*, forme avec le mot *Maître*, l'objet du Verbe *croyant.*

§. 3.

Avantages de ce Cas dans les Langues où il existe.

L'usage du Génitif prévenoit chez les Latins l'inconvénient dans lequel nous tombons, de désigner par la Préposition DE, deux idées très-différentes; l'idée de détermination que présentent ces exemples; & l'idée de relation ou de raport entre deux objets absolument différens, comme dans ces phrases, *il est venu* DE *Rome*, il *s'est acquitté* DE *sa mission*; *ce fleuve descend* DE *montagnes élevées.*

Ce double emploi de la Préposition DE, ne répand pas seulement de la monotonie sur nos phrases, il en résulte encore beaucoup d'embarras lorsque DE paroît dans la même phrase avec ces divers sens: embarras qui redouble

(1) Taxile, dans l'Alexandre de Racine, Acte I, Sc. I.

quand il s'agit d'expliquer des Ouvrages écrits en Langues étrangères, & qui présentent le même inconvénient.

Le Tasse nous offre, par exemple, dans les vers suivans, un double DI qui doit se prendre dans des sens différens.

Tu magnanimo Alfonso, il qual ritogli
Al furor DI Fortuna....
Forse un dì sia, che la presaga penna
Osi scriver DI te quel c'hor n'accenna. (2)

» Magnanime Alphonse, qui m'arrachas à la fureur DE la fortune, peut-être » verrons-nous arriver ce jour que je prévois, où j'oserai écrire DE toi (*à ta » gloire*) ce qu'actuellement je prends plaisir à feindre ».

L'embarras augmente encore, lorsqu'on est obligé de rendre par ce même DE d'autres Prépositions : il est très-difficile, par exemple, de traduire sans obscurité ces vers du même Poëte :

Chiama a se da gli Angelici splendori
Gabriel.... (3)

» Des demeures rayonnantes des Anges, il apelle à lui Gabriel «.

En ne considérant que l'expression, on ne pourra décider si la voix qui apelle Gabriel est hors des demeures des Anges, ou si c'est de-là qu'on apelle Gabriel : avec un peu d'attention, on comprend que la voix apelle Gabriel hors du séjour Angélique, mais cela est difficile à rendre dans notre Langue d'une maniere claire, parce que nous nous servons de la Préposition DE pour indiquer également & le lieu d'où l'on apelle, & le lieu d'où l'on est apellé; tandis que les autres Langues emploient pour cela deux formules différentes.

Il arrive quelquefois que les Latins expriment par un cas semblable des Noms séparés dans nos Langues modernes par la préposition *de*. Ainsi ils disent *Urbs Roma*, Ville Rome, tandis que nous disons *la Ville* de *Rome* : mais on a très-bien vu que ces différentes constructions provenoient d'ellipses différentes. Quand on disoit *Ville Rome*, on sous-entendoit des mots qui formoient cette phrase, Ville qui est apellée ou dont le nom est *Rome* : tandis

(2) Jerus. déliv. Chant I. Str. IV.
(3) *Ib.* Str. XI.

que notre construction répond à cette phrase, *Ville* qui porte le nom *de Rome.*

Les Latins étoient même à cet égard moins gênés que nous: car outre la tournure qui leur étoit propre, ils se permettoient encore très-souvent la nôtre. On trouve dans Ciceron, *Num honestior est civitas Pergamena quam Smyrnæ* (1)? *In oppido Antiochiæ* (2). Et dans Virgile: *Mediamque per Elidis urbem* (3), Ce Poëte s'est aussi servi du génitif pour les noms de fleuves; *Flumen Hymelæ*; & Pline, pour ceux des arbres; *Arbor palmæ.*

§. 4.

Maniere dont il répond à l'Adjectif.

Le premier des exemples que nous venons de raporter & dans lequel Ciceron fait du nom d'une Ville un Adjectif, disant la *Ville Pergaméenne*, au lieu de la *Ville de Pergame*, n'a rien qui doive nous surprendre. Cette tournure est parfaitement conforme à la nature du génitif: ce cas sert, comme nous avons dit, à completter le sens du nom qui le précéde; il remplit donc les fonctions de l'Adjectif, puisque les Adjectifs servent également à déterminer les Êtres dont on parle, ces expressions, *un jour glacial*, *un jour brûlant*, correspondant parfaitement à celles-ci, *un jour d'Hyver*, *un jour d'Eté.* C'est en conséquence de ces raports que nous changeons tous les Pronoms en Adjectifs lorsqu'ils devroient être au génitif; nous disons *mon empire*, *ma fortune*, *mes richesses*, au lieu de dire *empire de moi*, *fortune de moi*, *richesses de moi*: & que nous disons *Langue Latine*, au lieu de dire *Langue des Latins*: *les Rois Mérovingiens* & *Carlovingiens*, au lieu de dire *les Rois de la race de Merouée & de la race de Charles.*

Aussi est-on sans cesse obligé dans les Traductions de rendre des génitifs par des adjectifs, & des adjectifs par des génitifs: nous disons *avec le secours de la fortune*, tandis que les Latins employent cette formule *fortuna juvante*, (la fortune secourant;) & ce que les Latins apellent *ramus aureus*, nous l'apellons *le rameau d'or.*

---

(1) Harangue en faveur de Flaccus.

(2) Lett. à Attic. Liv. V.

(3) Eneid. Liv. VI.

§. 5.

Diverses fonctions du Génitif.

Le Génitif Latin & la Prépoſition Françoiſe *de* ne s'employent pas ſeulement à la ſuite d'un nom ; mais ils ſervent également à déterminer le ſens des Adjectifs, des Adverbes, & des Verbes.

On dit, avide DE gloire, altéré DE ſang & DE carnage.

S'ennuyer DE la vie, s'affliger DE ſes diſgraces, ſe ſouvenir DES bienfaits, s'exempter DU ſervice.

Je croyois aporter plus DE *haine en ces lieux* (1), fait dire Racine à un de ſes Acteurs.

La Langue Latine nous offre également des Génitifs à la ſuite de ces diverſes eſpéces de mots : mais lorſqu'il a fallu en rendre raiſon, ſes Grammairiens ont été fort embarraſſés ; ils n'ont rien vu de mieux que de ſupoſer que ces Génitifs ſervoient de complément ou de déterminatifs à des noms ſous-entendus : comme ſi nous diſions que dans les exemples précédens, ces mots *diſgraces* & *bienfaits* ne ſont pas au Génitif pour déterminer le ſens des Verbes *s'affliger* & *ſe ſouvenir* : qui a jamais vu en effet des Verbes avec un Génitif ? mais parce qu'ils ſervent à déterminer le ſens de noms ſous entendus tels qu'*affliction* & *ſouvenir* : & qu'ainſi *s'affliger de ſes diſgraces*, c'eſt s'affliger par l'affliction de ſes diſgraces ; & *ſe ſouvenir des bienfaits*, c'eſt ſe ſouvenir par le ſouvenir des bienfaits ; ou plutôt que ces deux phraſes ſignifient *être affecté par l'affliction* de ſes diſgraces, & *être affecté par le ſouvenir* des bienfaits.

N'eſt-il pas plus ſimple, plus naturel de regarder le Génitif en Latin & la Prépoſition déterminative *de* en François, comme des formules qui n'ont pas beſoin d'un nom pour ſe lier avec l'objet qu'elles ſervent à déterminer : de regarder comme fauſſe ou comme inutile la régle qui prétend que tout Génitif eſt précédé néceſſairement d'un nom ?

Ajoutons que ſi dans toutes ces occaſions le ſecond mot eſt au Génitif, même après un Verbe, tandis que le complément d'un Verbe ſe met ordinairement à l'Accuſatif, comme dans ces exemples, *écrire une lettre*, *aimer une perſonne*, c'eſt que le mot qui ſe met au Génitif n'offre pas un objet diſtinct du ſujet

(1) Andromaque. Act. III. Sc. VII.

de la phraſe, avec lequel celui-ci puiſſe être en raport; tandis que le mot qui ſe met à l'Accuſatif offre toujours un objet abſolument différent du ſujet. La perſonne que j'aime n'eſt pas moi, la lettre que j'écris n'eſt pas moi. Mais ces bienfaits dont le ſouvenir m'affecte, ces choſes dont le déſir m'occupe, ne ſont pas dans ce moment diſtinctes de ce ſouvenir, de ce déſir : elles en ſont une partie eſſentielle; car ſans cela il n'y auroit ni ſouvenir, ni déſir. Elles apartiennent donc au cas déterminatif, à ce cas qui ſert à completter le ſens commencé par le mot qui le précede.

ARTICLE III.

CHAPITRE I.

Ces Cas sont naturels.

TELS ſont les Cas qui exiſtent dans quelque Langue que ce ſoit à l'égard des Pronoms; & dans preſque toutes, à l'égard des Noms, quelle que ſoit la maniere dont on les exprime. On peut même les apeller *Naturels*, non relativement à la forme particuliere qu'ils prennent dans chaque Langue, mais relativement à la néceſſité dans laquelle tous les hommes ſe trouvent de diverſifier de quatre ou cinq manieres différentes les raports des noms & la forme qu'ils doivent avoir pour remplir dans les Tableaux des idées, les divers rôles qu'ils ont à ſoutenir.

Si d'autres Langues ſont allées fort au-delà de ce nombre, elles ont diſtingué des Cas qui ne méritoient pas de l'être, n'y en ayant aucun qui ne rentre dans ceux que nous venons de déveloper.



CHAPITRE II.

Les Cas ne dépendent pas des Prépositions.

IL est très-inutile en effet d'avoir un cas pour chaque préposition ; il suffit de mettre la préposition entre deux noms, comme dans nos Langues modernes; & le vœu de la parole sera parfaitement rempli à cet égard : la différence des cas n'y ajoutera absolument rien.

Cette derniere assertion est sans doute contraire à la maniere dont on envisage les prépositions Grecques & Latines ; toutes nos Grammaires les représentent comme amenant à leur suite un cas ou un autre ; & elles font envisager ce cas comme l'effet de la préposition; mais ce n'est pas cela : les Cas sont déterminés par la nature même du langage : ainsi toute préposition a trouvé les Cas existans ; & bien loin de les déterminer, elle a été obligée elle-même de se joindre au cas avec lequel elle avoit plus d'analogie.

Ainsi les prépositions actives comme celles de mouvement, se sont unies aux *accusatifs*, parce que l'accusatif est dans ces Langues le cas actif. Ainsi les prépositions passives comme celles qui marquent le repos, la force, la contrainte, l'action d'enlever, de priver, &c. s'unissent aux *ablatifs*, parce que l'ablatif est le cas passif, le cas qui marque les impressions reçues, & non les impressions qu'on donne.

De-là, ces Prépositions qui se trouvent tantôt avec l'accusatif, tantôt avec l'ablatif, parce qu'elles se rencontrent dans des phrases qui sont tantôt actives, tantôt passives; & que les Prépositions sont toujours nécessitées à suivre leur impulsion.

Un homme du Latium vouloit-il dire, par exemple, que l'Empire Romain étoit sans bornes? il falloit qu'il se servît de l'*ablatif*, puisque dans cette maniere d'être il n'y a point de mouvement, point d'action ; il disoit *sine fine*. Vouloit-il dire que cet Empire s'étoit étendu au-delà des Mers ? il étoit obligé de se servir de l'*accusatif*, puisqu'il faut de l'action, du mouvement, pour s'étendre, pour se déveloper, &c. Il disoit donc, *ultra maria*.

La préposition IN, qui signifie *dans*, *en*, sera employée avec un accusatif lorsqu'on voudra dire *aller dans un lieu* ; & elle sera employée avec l'ablatif, lorsqu'on voudra dire au contraire qu'on *est dans* ce lieu.

Ce

Ce ne ſont donc pas les Prépoſitions qui amenent les Cas, qui les régiſſent : on ne ſauroit le ſoutenir ſans leur attribuer une vertu occulte qu'elles n'ont pas & qu'elles ne ſauroient avoir : ce ſeroit anéantir tout principe en fait de Langues : c'eſt la prépoſition au contraire qui s'aſſocie à des Cas exiſtans, ſuivant qu'elle a une analogie plus marquée avec les uns ou les autres.

CHAPITRE III.

CAS des Pronoms en François.

Il ne nous reſte plus pour terminer cet objet qu'à faire l'expoſition des Cas que notre Langue a admis relativement aux Pronoms, & qui relativement à la forme ſe réduiſent à trois au ſingulier.

Premiere Personne.		Seconde Personne.	
Sing.	*Plur.*	*Sing.*	*Plur.*
Je.		Tu.	
Me.	Nous.	Te.	Vous.
Moi.		Toi.	

Troiſiéme Personne.

Maſculin,	*Pronom direct.*	*Féminin,*		*Pronom réfléchi.*
Il.	Ils, & Eux.	Elle.	Elles.	
Lui.	Leur.	Lui.	Leur.	Se
Le.	Les.	La	Les	Soi.

Mais ſi l'on conſidere l'emploi qu'on en fait, on en trouvera un beaucoup plus grand nombre ; n'y ayant aucun de ces Cas qui ne ſe ſubdiviſe en pluſieurs autres : donnons-en des exemples pour la premiere perſonne.

Je, Cas actif.	Je ſais tout ce que je m'aprête,
	Et je vois quels malheurs j'aſſemble ſur ma tête. (1)
Je, en interrogation.	Ne me trompai-je point ? L'ai-je bien entendue ? (2)

(1) Mithridate, Acte IV. Sc. IV.
(2) Bérénice, Acte III. Sc. IV.

ME, Cas passif. Mais le dessein est pris, rien ne peut M'ébranler;
Jugez-en, puisqu'ainsi je vous ose parler,
Et M'emporte au delà de cette modestie
Dont, jusqu'à ce moment, je n'étois point sortie.

Vos yeux ME reverront dans Oreste mon frere. (3)

. . . . . Taisez-vous, & ME laissez parler.

ME, Cas terminatif. Elle vit! & c'est vous qui venez ME l'apprendre! (4)

Il daignât M'envoyer ce gage de sa foi. (5)

ME, Cas relatif. Et sans ME repentir de ma persévérance,
Je me remets sur eux de toute ma vengeance. (6)

BAJAZET.

MOI, Cas interjectif. Qui? MOI! Madame.

ROXANE.

Oui. TOI! (7)

LE GRAND-PRÊTRE (8).

Vous.

ŒDIPE.

MOI!

LE GRAND-PRÊTRE.

Vous.

AGRIPPINE. (9)

Je connois l'assassin.

NERON.

Et qui?

AGRIPPINE.

Vous.

---

(3) Iphigénie, Acte V. Sc. III.
(4) *Ibid.* Sc. dern.
(5) Mithrid. *ubi suprà.*
(6) Bérénice, Acte IV. Sc. V.
(7) Bajazet, Acte V. Sc. IV.
(8) Dans la Tragédie d'Œdipe, par M. de Voltaire.
(9) Britannicus.

NERON.

Moi!
Et MOI, qui l'amenai triomphante, adorée;
Je m'en retournerai ſeule & déſeſpérée. (10)

Moi, Cas paſſif. Viens, ſuis-MOI; la Sultane en ce lieu ſe doit rendre. (11)

Moi, Cas terminatif. Quand il vous donne A MOI, n'eſt-il point votre Pere?

Moi, Cas relatif. Quoi! Madame, en ces lieux on me tient enfermée?...

Et commençant PAR MOI ſa noire trahiſon,
Taxile de ſon camp me fait une priſon. (12)

Moi, Cas déterminatif ou de complément, ſe voit pluſieurs fois dans l'exemple ſuivant, avec d'autres emplois du même mot.

BÉRÉNICE.

Tandis qu'autour DE MOI, votre Cour aſſemblée
Retentit des bienfaits dont vous m'avez comblée;
Eſt-il juſte, Seigneur.....

Mais parliez-vous DE MOI, quand je vous ai ſurpris?
Dans vos ſecrets diſcours, étois-je intéreſſée?....

Vous regrettez un Pere. Hélas! foibles douleurs!
Et MOI (ce ſouvenir me fait frémir encore)
On vouloit m'arracher de tout ce que j'adore:
MOI, dont vous connoiſſez le trouble & le tourment,
Quand vous ne me quittez que pour quelque moment;
MOI, qui mourrois le jour qu'on voudroit m'interdire
De vous.... (13)

ANTIOCHUS.

Il ne m'a retenu que pour parler de vous.

BÉRÉNICE.

DE MOI!...

---

(10) Iphigénie, Acte IV. Sc. IV.
(11) Bajazet, Vers I.
(12) Alexandre, Acte III. Sc. I.
(13) Bérénice, Acte II. Sc. IV.

ANTIOCHUS.

Mais, MOI, toujours tremblant, MOI, vous le ſavez-bien ;
A qui votre repos eſt plus cher que le mien,
Pour ne le point troubler j'aime mieux vous déplaire. (14)

Les quatre premiers Vers de la ſcène ſuivante, préſentent onze fois le pronom de la premiere perſonne : c'eſt le même Antiochus qui parle :

Ne me trompai-JE point? L'ai-JE bien entendue ?
Que JE ME garde, MOI, de paroître à ſa vue.
JE M'en garderai bien. Et ne partois-JE pas ;
Si TITUS, malgré MOI, n'eût arrêté MES pas ?

Voilà donc dix emplois différens du Pronom de la premiere Perſonne, qui peuvent ſe réduire à ſix Cas.

Un Cas actif, JE.
Un Cas paſſif, ME & MOI.
Un Cas terminatif, ME & MOI.
Un Cas relatif, ME & MOI.
Un Cas déterminatif, MOI.
Un Cas interjectif, MOI.

Il en eſt de même des autres Pronoms ; ils donnent lieu aux mêmes obſervations & aux mêmes raports ; & les uns & les autres ſont une preuve ſenſible de la variété qu'on peut jetter par-là dans les Tableaux de la parole : on diroit que notre Langue a voulu ſe dédommager de la gêne où la jettoit la privation des Cas relativement aux noms, en doublant tous ceux des Pronoms. Ce n'eſt cependant pas par cette raiſon : mais pour éviter par-là tout ce qui pourroit avoir chez elle l'air des Cas. Ceux-ci ſe mettent indifféremment dans une place ou dans une autre : il n'en eſt pas de même en François : le Pronom ſe placera fort bien chez nous devant & après le Verbe ; mais en changeant de poſition, il change de forme : enſorte que le même mot qui ſe met avant, ne pourra pas ſe mettre après ; & que celui qui ſe met après, ne pourra pas ſe mettre avant : ainſi notre Langue rentre dans ſes principes, lors même qu'elle paroît s'en éloigner le plus. N'en ſoyons point ſurpris : toute Langue doit tou-

(14) *Ibid.* Acte III. Sc. III.

jours être ſemblable à elle-même, & donner ſon empreinte à tout ce qu'elle adopte : autrement elle ſeroit composée de matieres hétérogènes qui ſe combattroient mutuellement & anéantiroient par-là même ſon harmonie.

§. 6.

Pourquoi d'autres Parties du Diſcours admettent également ces Cas.

Obſervons enfin que les Cas n'étant donnés par la Nature que pour les Pronoms, & étant étendus par imitation dans quelques Langues juſques aux Noms, ils s'y étendent par concordance juſques aux Articles, aux Adjectifs & aux Participes : parce que ces mots étant faits pour aller de pair avec les pronoms & avec les noms, pour les accompagner & pour les modifier, ils doivent ſubir les mêmes changemens qu'eux & ſe conformer en tout à leur marche.



PARTIE III.

DE LA CONJUGAISON.

ARTICLE I.

DES MODES.

CHAPITRE PREMIER.

Diverses espéces de Modes.

LA Conjugaison a pour objet toutes les variétés que subit un Verbe, ou les diverses manieres dont le nom d'une action s'unit aux tems & aux Personnes : union d'où résulte le nom même de la Conjugaison, qui désigne, comme nous l'avons vu, l'acte d'unir, de mettre sous le même joug. Cette portion de la Grammaire offre donc un beaucoup plus grand nombre de combinaisons, que la portion dont nous venons de traiter.

Nous avons déja vu qu'un Verbe s'unit pour chaque époque à tous les Pronoms singuliers & pluriels, dans les Langues qui ne reconnoissent que deux Nombres ; & aux Pronoms duels, dans celles qui ont un duel. Ce qui donne six inflexions au moins dans chaque Tems, à raison de trois Personnes au singulier, & de trois Personnes au pluriel, sans compter celles du duel. Ce nombre double même, dans les Langues qui ont un genre different pour chaque Personne : ainsi nous avons quatre Personnes au singulier, & autant au pluriel, parce que nous avons deux Pronoms à la troisiéme Personne ; un masculin, & un féminin, *il* & *elle*.

Ces divers procédés ne sont que des extensions plus ou moins nombreuses des mêmes Principes ; de ceux sur lesquels est fondée la Grammaire générale : & ces usages différens, qui étonnent lorsqu'on ne sait pas les raporter à leurs causes, deviennent très-intéressans dès qu'on peut les comparer & les ramener à leurs vrais principes, à des principes communs. C'est un spectacle bril-

lant, où l'on voit un même esprit animer tous les Peuples, & présider à leurs Langues, quelque diverses qu'elle paroissent.

Nous avons encore vu, qu'en comparant les actions uniquement avec les époques dans lesquelles elles ont lieu, il en résulte neuf Tems fondamentaux qui constituent le Verbe considéré en lui-même, & à la réunion desquels on donne le nom d'*Indicatif*, parce qu'il indique l'action, purement & simplement, sans la subordonner à aucun autre Verbe.

L'Indicatif seroit donc composé en François de soixante & douze inflexions; en admettant huit inflexions par tems; & en y comptant vingt-deux tems, il seroit composé de cent soixante & seize inflexions.

Mais on ne s'est pas contenté de considérer une action relativement au tems où elle a lieu : ces considérations, quoiqu'étendues, sont trop bornées pour les besoins de la parole. On en a donc formé de nouvelles; & de la même maniere que nous mettons les noms en oposition entr'eux pour en marquer les divers raports, nous faisons contraster les Verbes les uns avec les autres, afin de peindre les divers sentimens dont nous sommes affectés, soit par nous-mêmes, soit à l'occasion de tout ce qui nous environne.

Il a donc fallu que nous oposassions action à action, tems à tems, afin qu'ils pussent remplir toute l'étendue de nos besoins; mais dès que nous les fîmes contraster, dès que nous les employâmes à de nouveaux raports, il fallut que nous en changeassions les formes, afin qu'ils pussent offrir de nouvelles idées, & qu'ils produisissent tout l'effet que nous en attendions.

Nous aurons l'idée de toutes ces modifications, dès que nous apercevrons d'une maniere claire & déterminée les divers raports sous lesquels on peut considérer une action, & par-là même, les combinaisons auxquelles il faut avoir recours pour faire face à tous ces raports; de-là les divers Modes dont chaque Verbe peut être susceptible.

I°. L'Indicatif, qui peint l'action en elle-même, & relativement aux diverses époques dans lesquelles elle a lieu, le premier des Modes, & qui existe nécessairement dans toutes les Langues.

II°. Nous ne nous contentons pas d'agir; souvent nous en imposons aux autres l'obligation, ou nous les invitons à agir : les tems de l'indicatif ne sauroient remplir cette fonction; car un ordre ou une invitation n'est pas un récit : il faudra donc une seconde sorte de Tems : de-là, le Mode Imperatif.

III°. Sans agir & sans ordonner, nous n'en voudrions souvent pas moins qu'une action eût lieu : les Verbes que nous employons pour désigner ce sentiment de l'ame, n'expriment plus qu'un simple desir : de-là un nouveau Mode, l'Optatif, c'est-à-dire, *le Mode du desir.*

IV°. Nos actions dépendent souvent d'une multitude de circonstances, sans le secours desquelles nous ne saurions nous déterminer ; nous sommes alors réduits à dire ce que nous ferions en telle ou telle circonstance : de-là une nouvelle suite de Tems que nous apellerons CONDITIONNEL OU SUPPOSITIF.

V°. Plus souvent encore nous sommes obligés d'apuyer nos actions, de motifs propres à les justifier ou à les déterminer dans leurs effets : ainsi les tableaux de la parole seroient très-imparfaits, si nous n'avions pas quelque moyen de lier aux Verbes qui expriment ces motifs, ceux qui désignent nos actions même : de-là un cinquiéme ordre de tems apellés SUBJONCTIF, c'est-à-dire, *tems mis à la suite d'autres tems.*

VI°. Nous pouvons enfin considérer ces actions en elles-mêmes, en les comparant simplement avec le tems dans lequel elles ont lieu, sans les lier avec aucune Personne en particulier : ce sera donc ici une autre suite de Tems apellés INFINITIF, parce que ce Mode n'est limité à aucune personne en particulier. Celui-ci sera un des plus anciens, puisqu'il est le plus simple, & qu'il réunit moins d'idées accessoires qu'aucun autre.

Tels sont les six Modes qui composent les Verbes, de quelque nature qu'ils soient, & qui en renferment toutes les modifications répandues entre toutes les Langues.

Il y en auroit un septiéme, les PARTICIPES ; mais nous en avons fait une Partie du Discours séparée du Verbe. Et comme nous avons déja exposé dans le second Livre ce qui regarde l'Indicatif, nous commencerons par l'Impératif à déveloper ce que nous avons à dire sur les Modes.



CHAPITRE

CHAPITRE II.

De l'IMPERATIF.

L'IMPERATIF présente l'action désignée par le Verbe, comme devant s'exécuter, non volontairement, ce qui est le propre de l'Indicatif, mais en vertu de la volonté de celui qui parle. *Fais*, *viens*, *sors*, sont des Impératifs.

Mais ici nous ne voyons qu'un Verbe, celui qui désigne l'action commandée : nous avons dit cependant que dans les Modes différens de l'Indicatif, on met deux Verbes en contraste. Comment concilier cela avec notre définition ? Très-simplement ; l'Impératif n'est qu'une formule elliptique substituée à une phrase composée de deux Verbes, & qui ne dit rien de plus : c'est comme si l'on disoit : *Je veux*, ou *il faut*, *toi être faisant cela* ; *toi être allant*, *venant*, *sortant*.

Ce Mode n'a dans la Langue Françoise qu'une seule Personne au singulier ; c'est la seconde, *fais* ; & deux au pluriel, *faisons* & *faites*.

Il ne peut point avoir de premiere Personne au singulier : & par raport aux troisiémes, nous sommes obligés d'emprunter en François les troisiémes Personnes du subjonctif, *qu'il fasse*, *qu'ils viennent*.

On pourroit cependant regarder comme une troisiéme Personne de l'Impératif François, cette troisiéme Personne du subjonctif quand elle est dépouillée de la Conjonction & du Pronom, comme lorsque nous disons :

FASSE le Ciel que mon vœu s'acomplisse !

Quelques Langues ont consacré une terminaison particuliere pour exprimer les troisiémes Personnes de l'Impératif. Chez les Grecs & les Latins, c'est *eto*, Impératif du Verbe Être ; ainsi de TUP, coup, les Grecs firent TUP-ETÔ, *qu'il frape* ; & de CAV, prudence, attention, les Latins firent CAV-ETO, *qu'il prenne garde* ; comme si l'on disoit, *frapant-lui-soit* ; *prévoyant-lui-soit.*

Comme les Latins se servent aussi de cette terminaison pour la seconde Personne de ce même tems, & qu'ils expriment également la troisiéme impérative par la troisiéme du Subjonctif, comme en François, il en résulte deux Impératifs dans cette Langue.

Ama, amato, *aime.*	Doce, doceto, *enſeigne.*
Amet, ameto, *qu'il aime.*	Doceat, doceto, *qu'il enſeigne.*

Quelques Grammairiens ont cru que de ces deux eſpéces d'Impératifs, l'un déſignoit le tems préſent, l'autre le temps futur. Mais Sanctius (1), & après lui MM. de Port-Royal, dans leur Grammaire Latine (2), ont fait voir que ces deux ſortes de terminaiſons étoient employées indifféremment dans les mêmes phraſes. Virgile ſe ſert de l'une & de l'autre dans les préceptes qu'il donne aux Laboureurs.

Nudus ara, ſere *nudus*; laudato *ingentia rura*, *exiguum* colito. « Nud » laboure, & ſeme nud; admire les vaſtes Campagnes, & n'en cultive qu'une » d'une étendue médiocre ».

Il en eſt de même dans ce vers de Properce :

Aut ſi es dura Nega ; *ſin es non dura* Venito.

Et de ceux-ci de Virgile :

Et potum paſtas Age, *Tytire*, *& inter agendum*
Occurſare capro (cornu ferit ille) Caveto.

M. Beauzée, allant plus loin, a ſoupçonné très-ingénieuſement que ces deux terminaiſons n'ont pas la même valeur, non relativement à l'époque, comme ſi elles déſignoient l'une un Préſent, l'autre un Futur : mais relativement à l'intention de celui qui parle : & que la terminaiſon ETO, eſt beaucoup plus preſſante que l'autre; qu'elle y ajoute infiniment plus de vivacité & d'intérêt; qu'elle eſt auſſi abſolue que l'autre l'eſt peu; qu'on diſoit *ama* d'un ton indifférent & négligé; mais qu'on ne prononçoit *ameto* qu'en y mettant une grande chaleur, qu'en montrant l'ardent deſir qu'on avoit de voir l'exécution de ce qu'on diſoit; & voici comment il analyſe ces trois derniers vers d'après cette idée.

» *Aut ſi es dura*, *NEGA* : c'eſt comme ſi Properce avoit dit : Si vous avez » de la dureté dans le caractère, & ſi vous conſentez vous-même à paſſer » pour tel, il faut bien que je conſente à votre refus, *nega*, » ſimple conceſſion; » *ſin es non dura*, *VENITO*; priere urgente qui approche du commandement » abſolu, & qui en imite le ton impérieux : c'eſt comme ſi l'Auteur avoit

(1) Minerva, Lib. I. C. XII. ad finem.
(2) Remarques ſur les Verbes, Sect. III. Ch. II. Art. V.

» dit : » Mais ſi vous ne voulez point avouer un caractère ſi odieux, ſi vous » prétendez être ſans reproche à cet égard, il vous eſt indiſpenſable de venir, » il faut que vous veniez, *venito*.

» C'eſt la même choſe dans les vers de Virgile : *Et potum paſtas age, Tityre* : ce n'eſt ici qu'une ſimple inſtruction, le ton en eſt modeſte, *age*. » Mais quand il s'intéreſſe pour Tityre, qu'il craint pour lui quelque accident, » il éleve le ton, afin de donner à ſon avis plus de poids, & par-là plus de » difficulté ; *occurſare capro CAVETO* ; *cave* ſeroit plus foible & moins hon- » nête, parce qu'il marqueroit trop peu d'intérêt, il faut quelque choſe de plus » preſſant, *caveto* ; c'eſt le ton même de la loi (3) ».

§. 2.

La Langue Françoiſe a pluſieurs Tems dans l'Impératif.

Cet Imperatif ſimple *aime*, *fais*, n'eſt pas le ſeul qui exiſte dans notre Langue, quoique ce ſoit le ſeul qu'on ait inſeré dans nos Grammaires, juſqu'à M. Beauzée, qui a imité en cela les Tables Grammaticales de M. l'Abbé de Dangeau, & l'Auteur de la Lettre ſur les ſourds & les muets.

Ce nouveau Tems eſt un Prétérit, *aye fait*, *aye lu*. C'eſt de ce tems que l'Auteur de cette Lettre fait uſage, en traduiſant un paſſage d'EPICTETE, afin de ſe raprocher de la tournure grecque :

Ανθρωπε πρῶτον ἐπισκεψαι, ὁποῖόν ἐστι τὸ πραγμα ; εἶτα καὶ τὴν σεαυτου φύσιν κατάμαθε, ἐι δύνασαι, βαστάσας. Πένταθλος εἶναι βύλει, ἢ παλαιστής ; ἴδε σεαυτου τους βραχίονας, τοῦς μηρὺς, τὴν οσφῦν κατάμαθε. (4)

Homme, *aye* d'abord *apris* ce que c'eſt que la choſe que tu veux être ; *Aye étudié* tes forces & le fardeau ; *Aye vu* ſi tu peux l'avoir ſuporté ; *Aye conſidéré* tes bras & tes cuiſſes ; *Aye éprouvé* tes reins, ſi tu veux être Quinquertion ou Lutteur.

Quelqu'un a dit à ce ſujet : « on ne commande ni les choſes paſſées, ni les » préſentes : le commandement ne peut tomber que ſur ce qui doit s'exécuter » dans la ſuite ; comment donc pourroit-il y avoir un Prétérit à l'Impératif » qui eſt un Mode de commandement ?

» Cette objection eſt ſpécieuſe, répond M. Beauzée (5), mais elle a bien

(3) Gram. Gén. Tom. II. p. 215.

(4) Epicteti Enchiridion, cap. XXX.

(5) Gramm. T. II. p. 219.

» des défauts : 1°. Elle prétend fermer les yeux ſur ce que l'uſage le plus fré-
» quent nous montre tous les jours dans notre Langue, & qui eſt avoué pour
» la Langue Grecque. 2°. Elle tient à des notions fauſſes des tems. 3°. Elle
» donne du Mode Impératif, une idée qui n'eſt pas plus vraie ».

Il eſt très-vrai qu'on ne commande pas les choſes paſſées, & cependant l'objection porte à faux : car ces choſes ne ſont pas paſſées pour le moment dans lequel on les ordonne ; puiſque à cet égard, il n'y a nul ordre à donner ; mais futures, quant à l'époque où l'on parle : elles doivent avoir été faites au moment où l'on voudra qu'exiſte telle choſe qui ne peut avoir lieu autrement. Ce que dit Epictete tombe donc ſur l'avenir, mais ſur un avenir relatif qui doit en avoir précédé un autre ; c'eſt comme s'il eût dit : lorſque vous voudrez être quelque choſe, ayez auparavant apris en quoi conſiſte ce que vous voulez être, &c.

Il eſt vrai qu'on pourroit regarder comme un Impératif pour un tems paſſé avant celui dans lequel on parle, l'expreſſion d'un Maître qui, irrité contre ſon Domeſtique, de ce qu'il n'a pas exécuté ſes ordres, parce qu'il a fait d'autres choſes utiles, lui répond ; AYE GARDÉ *la maiſon*, *ne* SOIS *pas* SORTI, *ne* TE SOIS *pas* ENIVRÉ, *que m'importe, ſi tu n'as pas fait ce que je voulois* ? Mais au lieu d'en faire des Impératifs, puiſqu'ici le Maître ne commande rien, il me paroît qu'il vaudroit mieux les regarder comme des Subjonctifs elliptiques, puiſque ſi ce Maître ne répondoit pas avec chaleur, il diroit, ſans renverſer ſa phraſe, *que m'importe que tu ayes gardé la maiſon, que tu ne ſois pas ſorti, que tu ne te ſois pas enivré, ſi tu n'a pas fait ce que je voulois ?* Cette phraſe étant parfaitement la même, le perſonnage qu'on introduit ſur la ſcène n'a donc pas changé de tems, il n'a fait qu'une inverſion.

§. 3.

Tems de l'Impératif François.

Tels ſont donc les Tems de l'Impératif François, ſimples ou aſſociés avec le Verbe *Être*.

PRÉSENT POSTERIEUR,	*aime.*	*Arrive.*
PRÉTERIT POSTÉRIEUR,	*aye aimé.*	*Sois arrivé.*

Les Verbes réfléchis, tels que *s'habiller*, *ſe réjouir*, forment leur Impératif, en plaçant le Pronom à la ſuite du Verbe :

PRESENT POSTÉRIEUR, *habille-toi*, *réjouis-toi.*

Le Prétérit postérieur n'a été jusqu'ici observé par aucun Grammairien, du moins au Positif; car on a très-bien vu qu'au Négatif on dit, *ne te réjouis pas*, *ne t'habille pas :* il existe cependant dans notre Langue; on peut dire, *soyez-vous habillé quand je viendrai vous prendre*; *soyez-vous repenti si vous voulez qu'on vous pardonne* : on diroit au singulier, si la rencontre des deux *oi* ne rendoit pas un son insuportable, *sois-toi habillé*, *sois-toi repenti*; comme l'on dit, *sois-moi favorable.*

§. 4.

Tems de l'Impératif Grec.

Les Grecs si riches en Tems, en eurent quatre pour l'impératif; un présent, Τύπτε, *tupté;* un aoriste premier, *tupson*, Τύψον; un aoriste second, Τύπε, *tupe*; & un prétérit, Τέτυφε, *tetuphé.*

Les trois derniers se réduisent à un seul chez les Latins : on les rend tous les trois par ces mots, *aye frappé*; comment n'a-t-on pas vu que c'étoit corrompre une Langue par une autre ? Chacun de ces tems a sa valeur propre & déterminée, il doit être rendu par une tournure différente.

L'Impératif présent désignera un événement, une action qui va commencer à l'instant : c'est l'explication même d'Apollonius (1), & il en donne cet exemple : Σκαπτέτω τὰς ἀμπέλους, *qu'il se mette à labourer les vignes*, ce qui s'accorde très-bien avec notre théorie sur les présens.

Les trois autres tems apellés *Futurs-Parfaits* par divers Savans, par Ramus, Sylburge, &c. sont tous des Prétérits postérieurs, comme *aye aimé*, c'est-à-dire, qu'ils désignent des événemens qui doivent avoir eu lieu avant un Tems qui est-lui même futur, relativement au moment où l'on parle, ensorte que cette action, future pour le tems où l'on parle, sera passée lorsqu'arrivera le tems dont on parle.

Ainsi l'aoriste premier sera le complément du Présent : on dira, *laboure ce champ*, non comme ci-dessus, pour dire qu'on doit commencer; mais comme si l'on disoit, *que ce champ soit entiérement labouré par toi*, *aye achevé de labourer ce champ.*

L'aoriste second sera notre impératif prétérit, postérieur absolu & sans aucun raport au commencement ou à la fin de l'événement : *aye labouré*, *aye fait*, *aye dit*, *aye écrit.*

---

(1) Gramm. Liv. I. Ch. XXX.

Le Prétérit qui désigne un tems déja passé quand un autre événement sera arrivé, répondra à notre Prétérit Comparatif, *aye eu labouré lorsque tu viendras.*

Il résulte de-là qu'on peut admettre quatre Impératifs dans toutes les Langues, & même dans la nôtre, & tous pour un *Tems futur*; ce qu'il ne faut jamais perdre de vue.

1. PRÉSENT COMMENÇANT, *Fais*, mets-toi à faire.
2. PRÉSENT FINISSANT, *Fais*, exécute entiérement.
3. PRÉTERIT POSTERIEUR, *Aye fait*, à une telle époque.
4. PRÉTER. POST. COMPARATIF, *Aye eu fait*, avant que telle chose ait été faite.

§. 5.

Impératif employé dans les Loix.

C'est l'Impératif qu'employerent les Législateurs Romains dans la promulgation de leurs Loix.

PATRI. ENDO. FIDIOM. IOUSTOM. VITAI. NECISQUE. POTESTAS. *ESTOD.* TERQUE. IM. VENOM. DARIER. IOUS. *ESTOD.* (1).

SEI. PATER. FIDIOM. TER. VENOM. DUIT. FIDIOS. AF. PATRE LEIBER. *ESTOD* (2).

SEI. ARBOS. (3) EMDO. VICINEI. FUNDOM. ENDOPENDET. XV. PEDIBUS. ALTIUS *SUBLUCATOR.* †

» Qu'un Pere ait puissance de vie & de mort sur un fils légitime, & » qu'il ait le droit de le vendre trois fois.
» Qu'un fils ne dépende plus de son Pere, si celui-ci l'a vendu trois fois.
» Si un arbre s'éléve sur le fonds d'un voisin, qu'il soit coupé à la hauteur » de quinze pieds.

---

(1) Tab. IV. Loi I. DENYS d'Halyc. L. 2. c. 4.

(2) Ib. Loi 2. Ib.

(3) Tab. VIII. Loi 5. ULPIEN, in L. 1. §. ult. *de arb. cæd.*

(†) On voit dans ces exemples tirés des Loix des XII. Tables, à quel point changerent l'ortographe & la prononciation de la Langue Latine entre le tems où ces Loix furent données & celui des beaux Tems de cette Langue: & avec quelle certitude on en retrouveroit l'origine si l'on avoit un Dictionnaire de ce vieux Latin; mais les Anciens ne nous en

Les Grecs ſe ſervoient au contraire de l'Infinitif en pareille occaſion. Θεοὺς καρποῖς ἀγάλλειν, honorer les Dieux par des fruits.

Quelques Grammairiens en conclurent que l'Infinitif avoit la force de l'Impératif; mais ce n'étoit qu'une ellipſe : on ſuprimoit ces mots : *il eſt ordonné de.* Ces mots étoient cenſés ſe trouver à la tête des Loix. Ils ſont exprimés, en effet, au commencement de celles que firent les Athéniens, après que Thraſybule leur eut fait recouvrer leur liberté.

Ἔδοξε τῷ Δήμῳ, Τισάμενος εἶπε. Πολιτεύεσθαι Ἀθηναίους κατὰ τὰ πάτρια. Νόμοις δὲ χρῆσθαι τοῖς Σόλωνος, &c. » Il a plu au Peuple, & Tiſamène l'a lu ; les Athé- » niens ſe gouverner par les Loix de la Patrie : obſerver celles de Solon, &c ; comme ſi l'on avoit dit, *que les Athéniens ſe gouvernent*, &c.

Les Loix des Hébreux étoient exprimées par la ſeconde Perſonne du Futur : *Tu honoreras ton Pere, tu obſerveras le jour du repos*, &c. c'étoit une tournure plus preſſante; elle devenoit perſonnelle à chacun.

---

ont conſervé que quelques mots : ils n'avoient pas aſſez de critique & ils n'étoient pas aſſez verſés dans la métaphyſique du langage pour en ſentir l'utilité : ils s'en conſoloient en penſant, comme de nos jours, que c'étoit folie d'y ſonger. C'eſt alors cependant que VARRON fut apellé *le plus ſavant des Romains*, parce qu'il avoit vu les raports de pluſieurs mots Latins avec la Langue Grecque & avec celle des Oſques. Quelle gloire n'auroit-il pas acquiſe s'il eût composé un Dictionnaire complet de la Langue Latine pour tous les tems pendant leſquels elle avoit été parlée ! Il étoit réſervé à notre ſiécle de produire un Ouvrage de ce genre & plus étendu encore ; un Ouvrage qui offre tous les mots de la Langue Françoiſe depuis dix ſiécles : & ce qui eſt plus ſurprenant encore, une ſeule perſonne a eu le courage de l'exécuter : cinquante ans de travaux n'ont pu la rebuter : que l'Antiquité eût été fiere d'un pareil travail ! Au moyen de l'ortographe des XII. Tables, on voit le plus parfait raport entre la Déclinaiſon Grecque & la Déclinaiſon Latine : le nominatif *fidios*, qui devint enſuite *filius*, répond au Grec *Logos* : le génitif *vicinei* au Grec *Logoi*, & l'accuſatif *fidiom* au Grec *Logon*. De-là, & d'après quelques autres monumens, ces raports :

Déclinaiſon Grecque.	*Déclinaiſon Latine.*	*Déclinaiſon Grecque.*	*Déclinaiſon Latine.*
Logos,	Dominos.	Mouſa,	Mouſa.
Logoi,	Dominei.	Mouſai,	Mouſai.
Logô,	Domino.	Mouſan,	Mouſam.
Logon,	Dominom.	Mouſaôn,	Mouſarum.
Loghé,	Domine.	Mouſâs,	Mouſas.

Mais par la même raiſon que les Hébreux ſubſtituoient le Futur à l'Impératif, les Grecs ſubſtituoient l'Impératif au Futur : tournure qui répandoit un nouveau feu dans le diſcours : ainſi un Perſonnage d'Euripide demande à un autre, οἶσθ' οὖν ὃ δρᾶσον, *ſais-tu ce que tu fais*? au lieu de dire, *ſais-tu ce que tu dois faire ?* C'eſt une belle ellipſe qui répond à cette phraſe, *ſais-tu ce ſur quoi* les circonſtances où tu te rencontres te diſent *Fais* : la rendre ſimplement par le futur, ce n'eſt pas en faire ſentir la beauté, ce n'eſt pas peindre le génie de cette Langue.

CHAPITRE III.

DE L'OPTATIF.

Si dans l'expoſition des Modes, nous n'euſſions fait attention qu'à la Langue Françoiſe, nous aurions avec tous les Grammairiens retranché l'Optatif du nombre des Modes; mais il exiſte dans la Langue Grecque en nature, il exiſte dans la nôtre, au moyen de formules particulieres; tout homme en éprouve les effets par cette faculté qu'il a de paſſer de deſirs en deſirs : la Grammaire générale ne peut donc ſe diſpenſer d'en faire un des objets de ſes recherches, & de le mettre au nombre des Modes.

Pour tenir lieu de l'Optatif, nous nous ſervons quelquefois des mots Plut a Dieu ! Plut au Ciel !

Plût à Dieu que mon cœur fût innocent comme elles ! (1)
Ah ! Seigneur ! *plût au Ciel* que je puſſe en douter ! (2)

Plût aux Dieux qu'à ſon ſort inhumain
Moi-même j'euſſe pu ne pas prêter la main ;
Et que ſimple témoin du malheur qui l'accable ;
Je le puſſe pleurer ſans en être coupable ! (3)

(1) Phédre, Acte I. Sc. III.
(2) Iphigénie, Acte III. Sc. V.
(3) Mithridate, Acte V. Sc. IV.

On

On défigne fouvent encore ce Mode par la forme interrogative ; avec la Conjonction QUE :

Que ne puis-je payer ce fervice important
De tout ce que mon Trône eut de plus éclatant ! (4).
Sans perdre tant d'efforts fur ce cœur endurci,
Que ne le laiffons-nous périr ? (5)

. . . . Elle expire ! ô Ciel en ce malheur
Que ne puis-je avec elle expirer de douleur ? (6)

On le défigne enfin par une fimple interrogation exclamative :

O défefpoir! ô crime ! ô déplorable Race !
Voyage infortuné ! rivage malheureux !
Falloit-il aprocher de tes bords dangereux ? (7)

CHAPITRE IV.

Du Conditionnel ou Supositif.

OUTRE les gradations que nous venons d'obferver dans les modifications d'une action, & qui nous la préfentent relativement à fon *exécution*, relativement à l'*ordre* qu'on en donne ; & plus fimplement encore relativement au *defir* qu'on en a, on peut encore la confidérer relativement à ce qu'on eût pu faire, fi l'on avoit été placé dans telle & telle circonftance.

De-là un nouveau Mode, le CONDITIONNEL OU SUPOSITIF.

Je LIROIS, fi j'avois des Livres inftructifs & amufans.
Je me PROMENEROIS, fi j'en avois le loifir.

On fe fert ordinairement de ce Mode à la fuite d'une Interrogation, & pour y répondre : c'eft comme fi une perfonne demandant à une autre *pour-*

(4) Mithrid. Sc. dern.
(5) Bajazet, Act. V. Sc. III.
(6) Ib. derniers vers.
(7) Phédre, Act. I Sc. III.

quoi ne lisez-vous pas ? que ne vous promenez-vous ? celle-ci lui disoit ce que nous venons d'alléguer, comme des exemples du Conditionnel.

Ce Mode n'est cependant pas toujours accompagné de la Conjonction *si*, du moins exprimée ; ainsi l'on dit encore :

> Que n'êtes-vous venu ? vous eussiez vu des choses étonnantes.
> Que ne m'avez-vous appellé ? j'eusse volé à votre secours.

C'est donc ici une nouvelle modification des Verbes ; & cette modification est donnée par la Nature même : aussi est-elle dans toutes les Langues, ou en nature ou exprimée par des circonlocutions qui en ont toute la force. Ainsi les Langues qui lui ont consacré des Tems particuliers, comme la nôtre, & qui en ont fait un Mode distinct, sont plus parfaites à cet égard que les Langues qui ne se sont pas ménagées cette ressource, telles que la Latine & la Grecque ; & quelque riche que cette derniere soit en Tems, nous avons encore des richesses qui lui manquent.

Telles étoient les vues bornées de nos Grammairiens, ou telle étoit la scrupuleuse imitation dans laquelle ils se concentroient relativement aux principes de la Grammaire Latine, qu'ils ne voyoient rien au-delà ; & que l'Abbé Girard fut le premier qui apperçut combien il étoit absurde de ne prendre pour régle de toute Grammaire que celle des Latins ; & quel affreux cahos il en résultoit pour la Grammaire Françoise, lorsqu'on vouloit réunir dans un même Mode des Tems disparates, & qui apartenoient à tout autre.

Mais telle étoit la force de l'habitude qu'on n'a fait nulle attention à ce qu'avoit si bien vu cet Auteur, & qu'on sacrifioit la Langue Françoise à ses préjugés d'enfance. M. Beauzée, fait pour sentir le vrai de quelque part qu'il vînt, est le premier qui ait adopté ce nouveau Mode, & qui en ait pris la défense, non comme le sentiment de tel ou tel, mais comme une vérité utile, qui fait une partie essentielle des Verbes dans la Langue Françoise, & qui constitue une des beautés de cette Langue, par lesquelles elle se distingue de la Langue Latine : ainsi s'exprime à cet égard M. Beauzée.

» Quelque frapante qu'elle soit (il s'agit de la preuve que le Supositif est » un Mode distinct de tous les autres,) je ne sache pourtant aucun Grammairien étranger qui l'ait apliqué aux Conjugaisons des Verbes de sa Langue : » par raport à la nôtre, il n'y a que l'Abbé Girard qui en ait tiré parti sans » même avoir déterminé à suivre ses traces, aucun des Grammairiens qui » ont écrit depuis l'Edition de ses *vrais Principes* ; comme s'ils trouvoient » plus honorable d'errer à la suite des Anciens en les copiant, que d'adopter

» une vérité miſe au jour par un Moderne que l'on craint de reconnoître » pour Maître ».

Ce Mode renferme cinq Tems : un Préſent, trois Prétérits & un Futur.

Présent.		*Je chanterois.*	*J'arriverois.*
Préter.	Positif,	*J'aurois chanté.*	*Je ſerois arrivé.*
	Comparatif,	*J'aurois eu chanté.*	*J'aurois été arrivé.*
	Prochain.	*Je viendrois de chanter.*	*Je viendrois d'arriver.*
Futur.		*Je devrois chanter.*	*Je devrois arriver.*

Ces Tems ſont tous indéfinis, c'eſt-à-dire, qu'ils peuvent s'apliquer à toutes les époques antérieures & poſtérieures, relatives aux événemens dont on parle conditionnellement.

De ces cinq Tems, l'un eſt ſimple, comme le Préſent de l'Indicatif, *je ferois, j'aurois, je ſerois.* Le ſecond eſt compoſé de ces conditionnels, *j'aurois* ou *je ſerois*; *j'aurois fait, je ſerois arrivé.* Le troiſiéme eſt compoſé de ces mêmes conditionnels, *j'aurois* ou *je ſerois*, joints à leurs Participes; *j'aurois eu fait, j'aurois été arrivé, je me ſerois eu réjoui.* Le quatriéme eſt compoſé du conditionnel du Verbe *venir*, *je viendrois de faire, je viendrois d'arriver* : & le cinquiéme eſt compoſé du conditionnel du Verbe *devoir*; *je devrois faire, je devrois arriver.*

M. Beauzée entre dans un grand détail pour démontrer que chacun de ces Tems eſt indéfini. Nous nous contenterons de le prouver par raport au premier : on pourra juger des autres par celui-là, ou recourir à cet Auteur.

Le Préſent déſigne l'époque actuelle dans ces vers :

Quoi ! pour un fils ingrat toujours préoccupée,
Vous croiriez . . . (1)

Et dans ceux-ci :

L'éclat de mon nom même augmente mon ſupplice :
Moins connu des mortels, je me cacherois mieux :
Je hais juſques au ſoin dont m'honorent les Dieux. (2)

(1) Mithridate, Acte IV. Sc. IV.
(2) Phédre, Sc. dern.

Il désigne le Présent postérieur dans ceux-ci :

De ses feux innocens j'ai trahi le mystere ;
Et quand il n'en PERDROIT que l'amour de son Pere ;
Il en mourra, Seigneur. (3)

Il désigne encore un Présent antérieur, lorsqu'on diroit dans un récit, *il s'arrachoit les cheveux*, *il se jettoit à terre*, *il se relevoit*, *il MOURROIT* s'il avoit une épée. En effet, ce *il mourroit* est un Présent actuel, relativement au tems dont on parle, qui est lui-même antérieur à celui où l'on parle.

RACINE, qui nous a fourni les exemples précédens, s'est servi d'un Conditionnel, qui a été censuré par l'Abbé d'OLIVET, & défendu par l'Abbé DES FONTAINES : c'est lorsqu'il fait dire par Phèdre à Hyppolite :

Voilà mon cœur, c'est-là que ta main doit frapper.
... Ou si tu le crois indigne de tes coups,
Si ta haine m'envie un supplice si doux,
Ou si d'un sang trop vil ta main SEROIT trempée,
Au défaut de ton bras, prête moi ton épée. (4)

L'Abbé d'Olivet, dans ses Remarques sur Racine, crut que cette expression, *si ta main SEROIT trempée*, étoit un barbarisme.

L'Abbé des Fontaines (5) soutint au contraire que cette phrase ne pouvoit être énoncée d'une maniere différente : il crut qu'elle rentroit dans cet exemple : » Qu'une personne dise, *je ne veux pas que mon ami souffre*, *j'en serois fâché* ; » on lui répondra, *si vous en SERIEZ fâché*, *tâchez donc de le soulager* : Où » est donc ici le barbarisme, ajoute-t-il ? Peut-on parler autrement ? »

M. BEAUZÉE aprouve également (6) l'expression de Racine, quoique par des raisons différentes de celles qu'emploie l'Abbé des Fontaines. On peut voir dans l'endroit cité la maniere dont il discute cet objet : nous nous contenterons de dire ici, qu'il trouve que cette expression se justifie très-bien au moyen de la supposition énoncée par SI : *si en me frapant*, *ta main* SEROIT

(3) Mithrid. *ibid.*
(4) Phèdre, Act. II. Sc. V.
(5) Racine vengé.
(6) Gramm. Gén. T. II. p. 239.

trempée d'un ſang trop vil : ou plutôt, *ſi tu ne veux pas me frapper, parce que ta main* SEROIT *trempée d'un ſang trop vil.*

CHAPITRE V.

DU SUBJONCTIF.

JUSQU'ICI nous avons vu chaque Tems marcher ſeul, & former une phraſe ſans le concours d'aucun autre Tems; mais il nous arrive ſouvent de lier nos phraſes les unes avec les autres; & de la même maniere que nous dévelopons ou que nous déterminons le ſens d'un Nom, par un autre Nom qui vient ſe ranger à la ſuite de celui-là, nous ſommes obligés très-ſouvent de déterminer le ſens d'un Verbe, par un Verbe qui vient ſe placer à la ſuite d'un autre.

Si ce ſecond Verbe eſt ſeul, il ſe lie au premier, en ſe plaçant ſimplement à ſa ſuite ſans aucun accompagnement : c'eſt ainſi que dans les vers ſuivans nous voyons les Verbes *oublier*, *cacher* & *rapeller*, employés à déterminer le ſens des Verbes *je veux* & *vous oſez*.

Cependant quand je veux OUBLIER cet outrage,
Et CACHER à mon cœur cette funeſte image,
Vous oſez à mes yeux RAPPELLER le paſſé! (1)

Mais ſi ce ſecond Verbe eſt lui-même précédé d'un Pronom ou d'un ſujet; enſorte qu'il forme un ſecond tableau, on ſera obligé, pour le lier avec le premier, d'employer la Conjonction QUE, & de donner à ce ſecond Verbe une forme différente de celle qu'offre le premier, afin qu'on voye de la maniere la plus préciſe qu'il lui eſt ſubordonné, & qu'il n'offre qu'un ſens déterminatif. Les quatre vers qui précédent ceux que nous venons de citer, nous préſentent deux exemples de Verbes déterminatifs, qui étant accompagnés d'un

(1) Mithrid. Act. IV. Sc. IV.

ſujet, n'ont pu ſe lier à ceux qui le précédoient, qu'au moyen de la Conjonction QUE.

Attendiez-vous, pour faire un aveu ſi funeſte;
Que le ſort ennemi m'EUST ravi tout le reſte;
Et QUE de toutes parts me voyant accabler,
J'EUSSE en vous le ſeul bien qui me pût conſoler?

Ces Verbes M'EUST RAVI & J'EUSSE, ſervent en effet à déterminer le ſens de ces mots, ATTENDIEZ-VOUS? Attendiez-vous que le ſort m'eût ravi *tout le reſte*? *& que j'euſſe*, &c.

Les changemens que l'on fait dans ces occaſions aux Verbes, afin qu'ils puiſſent former un ſeul corps avec les Tems de l'Indicatif, &c. conſtituent un cinquiéme Mode qu'on apelle SUBJONCTIF, c'eſt-à-dire, *Tems joints* à la ſuite d'un autre, comme on diroit *choſe ſous-jointe.*

Il réſulte de-là que les Tems du Subjonctif ne peuvent jamais paroître ſeuls, qu'ils doivent toujours ſe raporter à un autre tems qu'ils déterminent; ce qui fait voir combien s'étoient trompés les Grammairiens Latins & les Grammairiens François, qui plaçoient le Prétérit poſitif poſtérieur, *j'aurai fait*, ou *fecero*, au nombre des tems du Subjonctif.

Il réſulte encore de-là, que les tems du Subjonctif ſont toujours précédés d'une Conjonction exprimée ou ſous-entendue, en quelque Langue que ce ſoit.

L'on devra donc ſupléer cette Conjonction toutes les fois qu'elle ſera ſous-entendue, lorqu'on voudra rendre compte de ces conſtructions qui ſemblent opoſées aux régles de la Grammaire.

C'eſt ainſi que dans ces vers d'Horace:

Cùm tot SUSTINEAS, & tanta negotia Solus,
Res Italas armis TUTERIS, moribus ORNES,
Legibus EMENDES: in publica commoda peccem,
Si longo ſermone MORER tua tempora, Cæſar. (1).

Tous ces Verbes qui ſont au Subjonctif, *ſuſtineas*, *tuteris*, *ornes*, *emendes*, *peccem & morer*, y ſont en vertu de la Conjonction UT ſous-entendue, puiſ-

(1) Second Livre des Epitres, Ep. I.

qu'elle ſeule gouverne le Subjonctif, ou plutôt puiſqu'elle ſeule ſert à unir le Subjonctif avec le Verbe, dont il termine le ſens.

Il eſt vrai qu'ici, il n'y a point de Verbe avant *SUSTINEAS* & que le mot *CUM* eſt regardé comme une Conjonction qui gouverne le Subjonctif. Que répond à cela M. BEAUZÉE ?

1°. Que le Subjonctif n'eſt jamais réuni à l'Indicatif par la Conjonction *CUM*, qui ſe place elle-même avant l'Indicatif tout comme avant le Subjonctif, & qu'ainſi elle ne peut ſignifier tout-à-la-fois *lorſque* & *puiſque*.

En effet, cette Conjonction préſente toujours la même idée, ſoit avec l'Indicatif, ſoit avec le Subjonctif; & on peut la rendre dans toutes ces occaſions par ces mots, *dans le tems où*, *à l'heure où*.

2°. M. Beauzée ajoute que ces deux mots *cùm* & *ut* ne pouvant ſe ſuivre immédiatement, il faut encore inſérer entr'eux un autre Verbe qui ſuive *cùm* & qui amene *ut* avec le Subjonctif pour le déterminer, comme ſi Horace eût dit :

Cùm res eſt ita ut *ſuſtineas ſolus tot & tanta negotia*, &c.

» *Dans le tems où* votre ſituation eſt telle que *vous ſoutenez ſeul des tra-* » *vaux ſi multipliés & peſans*, que *vous protégez par vos armes l'Empire* » *Romain*, que *vous en faites l'ornement par vos vertus*, que *vous le reſtau-* » *rez par vos Loix*; il arriveroit que *je manquerois à ce que je dois au bon-* » *heur public*, *ſi je* me conduiſois de façon que *j'abuſaſſe*, *Céſar*, *de votre tems* » *par un long diſcours* ».

SANCTIUS, dans ſa Minerve, avoit déja aperçu qu'il falloit avoir ſans ceſſe recours à des ſuplémens de cette nature, pour rendre raiſon d'une infinité de formules pareilles.

M. l'Abbé VALART attaqua très-vivement ce Grammairien Eſpagnol, à la tête de la neuviéme Edition de ſon Rudiment : ces ſuplémens lui parurent » des expreſſions qui ne ſont point marquées au coin public; des expreſſions de » mauvais aloi, qui doivent être rejettées comme barbares ... qu'elles ne ſont » les productions que de l'ignorance.

M. Beauzée prenant ici la défenſe & de l'Eſpagnol & de ſes propres principes, répond à ces épithètes de M. l'Abbé Valart : 1°. Que ces ſuplémens ne ſont pas inconnus dans la Langue Latine; qu'elle offre des exemples qui ont beaucoup de raport avec eux; qu'ainſi dans ces paſſages de Térence : *ſi* EST

facturus ut SIT *officium suum* (1) : *si* EST *reducere ut* VELIT *uxorem* (2) ; le Verbe EST supose un sujet tel que *res*, & UT supose un antécédent tel que *ita*; comme si l'on disoit, *si* res *est* ita *ut sit facturus officium suum*, *si* l'événement *est* tel *qu'il fasse son devoir. Si* res *est* ita *ut velit reducere uxorem*, *si* sa volonté *est* telle *qu'il consente à faire revenir* son épouse.

2°. Qu'on ne prétend pas que ces suplémens soient des locutions usitées dans le langage, mais des dévelopemens sans lesquels on ne pourroit analyser les phrases même dont l'usage est le plus commun; encore moins, les imiter à propos.

3°. Que dans toutes les occasions où le sens analytique & grammatical exige le suplément d'une ellipse, on est en droit d'y recourir, lors même qu'on n'en auroit aucun modéle dans la construction actuelle de la Langue. » La raison en est, ajoute cet Auteur, que souvent une ellipse n'est autorisée » dans une Langue que pour supléer à un point de vue qui n'y a pas reçu une » expression propre, & qui est pourtant nécessaire à l'exposition analytique » de la pensée. Tel est, par exemple, le Mode supositif, qui, comme on l'a » vu, ne peut s'exprimer en Latin que par le Subjonctif construit elliptique- » ment. Personne aparemment ne s'est encore avisé de dire en François, *je » souhaite ardemment que le Ciel* FASSE *ensorte que nous ayons bientôt la » paix*; c'est néanmoins le dévelopement analytique le plus naturel & le plus » raisonnable de cette phrase Françoise, FASSE *le Ciel que nous ayons bientôt » la paix!*

Ici M. Beauzée ajoute une régle générale relative aux ellipses de la Langue Françoise, que nous ne pouvons nous résoudre à omettre : « Je remarquerai, » dit-il à ce sujet, que c'est une régle générale de la Langue Françoise, & » qui peut-être n'a pas encore été observée, que quand un Verbe est suivi » de son sujet sans être précédé d'une Conjonction déterminative, il y a el- » lipse du Verbe principal auquel est subordonné celui qui est en construction » inverse Telle est la phrase que l'on vient de citer : l'ellipse y est indiquée » & par l'inversion du sujet & par la forme subjonctive du Verbe, laquelle » supose toujours un autre Verbe à l'Indicatif : cet autre Verbe ne peut » être ici que le Verbe *je souhaite* : l'Adverbe *ardemment* que j'y ajoute, me » semble nécessaire pour rendre l'énergie du tour elliptique, qui donne à la » phrase le sens optatif; & *ensorte* est l'antécédent nécessaire de la Con-

(1) Adelphes. (2) Hecyre.

» jonction

» jonction QUE, qui doit lier la Proposition Subjonctive à la principale ».

§. 2.

Tems du Subjonctif.

Tels sont les Tems du Subjonctif qui résultent du système de M. Beauzée.

Deux Présens, six Prétérits, & quatre Futurs.

PRÉSENTS.

	INDÉFINI.	QUE *je chante*,	Que *j'arrive.*	
	DÉFINI antér.	QUE *je chantasse*,	*j'arrivasse.*	

PRÉTERITS.

POSITIFS.	INDÉFINI.	*J'aye chanté*,	*Je sois arrivé.*	
	DÉFINI ant.	*J'eusse chanté*,	*Je fusse arrivé.*	
COMPARATIFS.	INDÉFINI.	*J'aye eu chanté.*	*J'aye été*	*arrivé.*
	DÉFINI ant.	*J'eusse eu chanté.*	*J'eusse été*	
PROCHAINS.	INDÉFINI.	*Je vienne de chanter*,		*d'arriver.*
	DÉF. ant.	*Je vinsse de chanter*,		

FUTURS.

POSITIFS.	INDÉFINI.	*Je doive chanter*,	*arriver.*
	DÉF. ant.	*Je dusse chanter*,	
PROCHAINS.	INDÉFINI.	*J'aille chanter*,	*arriver.*
	DÉF. ant.	*J'allasse chanter*,	

De ces douze Tems, les quatre premiers sont ceux qui ont été reconnus par tous les Grammairiens, & qu'on a long-tems regardés comme les seuls qui composassent le Subjonctif, lorsqu'on en ôtoit ceux qu'on lui avoit attribués mal-à-propos, tels qu'un Futur en Latin, & les Conditionnels ou Supositifs en François. Ces quatre tems du Subjonctif sont ceux que les Latins apellent *Présent*, *Imparfait*, *Prétérit & Plusque-Parfait.*

§. 3.

Eclairciſſement ſur ces tems.

Dans chacune de ces ſix Claſſes ſont deux Tems, l'un *Indéfini*, l'autre *Défini antérieur*. Le premier déſigne en effet une époque conſidérée comme ayant également lieu dans un Préſent actuel ou dans un Préſent poſtérieur.

Je veux *que vous vouliez, Préſens actuels.*
Je voudrai *que vous vouliez, Préſens poſtérieurs.*

Le Prétérit poſitif indéfini *j'aye voulu*, a lieu également avec ce Prétérit actuel *je veux*, & le Préſent poſtérieur *je voudrai.*

Je veux *que vous ayez voulu.*
Je voudrai *que vous ayez chanté.*

Le ſecond Tems de chacune de ces claſſes eſt un Tems Défini antérieur, parce qu'il n'a lieu que relativement au Préſent antérieur.

Je voulois *que vous vouluſſiez, que vous chantaſſiez*, &c.
Je voulois *que vous euſſiez voulu, que vous euſſiez chanté.*

Puiſque les tems du Subjonctif ſont relatifs aux tems de l'Indicatif, l'idée qu'ils offrent eſt plus compoſée que celle de ceux-ci; ils offrent un raport de plus; mais les tems de l'indicatif en offrent déja deux. *Je fis*, offre, par exemple, un raport d'exiſtence paſſée ou antérieure, relativement au tems où l'on parle, tandis que les tems du Subjonctif, outre ces deux raports, offrent encore un raport avec le moment déterminé par l'Indicatif qui les précéde.

Ainſi dans cette phraſe, *je deſirois que vous chantaſſiez en préſence de cette Compagnie*, *que vous chantaſſiez* déſigne une action qui devoit être préſente au tems dont on parle, qui eſt antérieure au tems où l'on parle, & qui eſt ſubordonnée au tems déſigné par le Verbe *je deſirois.*

Suivant que l'on conſidere les tems du Subjonctif relativement aux deux raports qui leur ſont communs avec ceux de l'Indicatif, ils offrent dans chaque claſſe un tems Indéfini & un tems Défini, comme nous venons de le voir.

Mais dès qu'on le conſidere relativement aux trois ſortes de raports qu'ils réuniſſent, ils deviennent tous Indéfinis, tous déſignent le raport d'exiſtence

actuelle à l'égard d'une époque antérieure, actuelle ou postérieure.

Je voulois *que vous chantassiez hier*, époque actuelle.
Je ne vois pas *que vous chantassiez hier*, époque antérieure.
Je ne crois pas *que vous chantassiez jamais*, *lors même qu'on vous enseigneroit mieux*, époque postérieure.

Aussi ce même tems, *vous chantassiez*, s'exprime en Latin dans chacun de ces cas par un tems différent; par un Présent, par un Prétérit & par un Futur; *te cantare*, *te cantavisse*, *te cantaturum*.

C'est à cause de ce troisiéme raport, ou parce que les tems du Subjonctif sont toujours subordonnés à un autre tems, que tous les tems du Subjonctif & sur-tout les Présens, sont regardés comme des Futurs : car ce qui est subordonné est comme un Futur, relativement à ce qui le met en jeu : je ne saurois dire, *je veux que vous sachiez*, sans que l'on considere ce mot *sachiez* comme un Futur, puisque la personne à qui l'on parle ne sait pas ce qu'on veut qu'elle sache, & qu'elle ne le saura qu'après qu'on le lui aura dit.

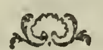
Il ne faut donc pas être étonné si nous voyons les Italiens, par exemple, employer le présent du Subjonctif au lieu du Futur : c'est donc *chez eux comme chez nous*. Le Tasse s'est servi du Présent du Subjonctif dans ce sens:

Hor mentre guarda e l'alte mura e'l sito,
De la Città Goffredo, e del paese;
E pensa, ove s'accampi, onde assalito
Sia il muro hostil più facile à l'offese. (1)

» Cependant Godefroy considere les murs élevés & la situation de la ville » & du terrein : il examine où *qu'il se campe* & d'où le mur ennemi *soit attaqué* d'une maniere plus sûre ».

Nous dirions : « Il examine la place qu'*il doit choisir* pour son camp, & de » quel côté *il sera plus aisé* d'attaquer le mur ennemi ».

(1) Jérus. déliv. Chant III, Stroph. LVIII.



CHAPITRE VI.

DE L'INFINITIF.

§. I.

Fausses idées qu'on se formoit de ce Mode.

Nous voici parvenus, enfin, à la derniere espéce des modifications que reçoit le Verbe relativement aux différentes Classes de Tems : c'est l'INFINITIF. C'est de ce mode que M. Beauzée a dit : » l'*Infinitif* est un des objets de la » Grammaire dont la discussion a occasionné le plus d'assertions contradictoires » & laissé subsister le plus de doutes : on ne finiroit pas s'il falloit examiner en » détail tout ce que les Grammairiens ont avancé à cet égard. Le plus court, » & apparemment le plus sûr, est d'analyser la nature de l'Infinitif d'après les » usages combinés des Langues. En ne posant que des principes solides, on » parvient à mettre le vrai en évidence ; & les objections sont prévenues ou » résolues ».

Ce Mode est d'une nature différente des autres Modes : il ne se lie point avec les Personnes, comme ceux ci, tandis qu'il s'accompagne, comme les Noms, d'articles & de prépositions, & qu'il sert comme eux de sujet, d'objet, de terminatif, &c. ensorte qu'il reçoit des Cas dans les Langues où les Noms en sont susceptibles. Aussi a-t-on été tenté de le regarder comme un Nom.

D'un autre côté, au lieu de peindre des objets comme les Noms, il ne peint 1°. que des actions ou des états comme les Verbes, & il sert de complément aux Verbes avec lesquels il ne peint par là même qu'une seule idée, qu'un ensemble, tout comme l'adjectif ne peint pas un objet différent du nom auquel il est associé, qu'il ne fait qu'un avec lui.

2°. Comme les Verbes, il s'associe à l'idée de Tems, qui est incompatible avec les Noms.

Il n'est donc pas un Nom, mais plutôt un Verbe, puisqu'il désigne & des actions & des tems comme les Verbes.

Il n'est donc pas un Verbe, mais plutôt un Nom, puisque comme les Noms, il ne s'associe pas aux Pronoms ou aux Personnes, & qu'il s'associe au contraire comme eux aux Articles & aux Cas.

Mais qu'est-ce qu'un mot qui tout à la fois est Nom sans être Verbe, & Verbe sans être Nom ? En fait-on mieux connoître la nature en l'apellant *Verbe-Nom* ou *Nom-Verbe* ? ou en le rangeant simplement dans la Classe des Verbes ou dans celle des Noms ?

Toutes ces dénominations sont fausses ou incomplettes. Les Infinitifs, très-bien nommés ainsi, soit parce qu'ils n'ont point de limites pareilles à celles des autres Parties du Discours, qu'ils tiennent lieu de plusieurs ; soit parce qu'ils ne tiennent à aucune Personne en particulier & qu'ils peuvent s'apliquer à toutes indistinctement ; les Infinitifs, dis-je, ne peuvent être raportés à aucune Partie du Discours en particulier, & on ne sauroit leur donner un nom composé de deux autres, sans en faire un tout bizarre composé de parties mal assorties. Ils sont donc des mots elliptiques, des abréviations qui tiennent lieu elles seules de plusieurs Parties du Discours, semblables en cela aux mots *mon*, *ton*, &c. qui représentent seuls les trois Parties du Discours auxquelles apartiennent ces mots *le..... de moi, le..... de toi.*

§. 2.

Sa définition & ses propriétés.

L'Infinitif n'est autre chose qu'une ellipse, dans laquelle on a suprimé le nom d'ACTION dans les Verbes actifs, & celui d'ÉTAT dans les Verbes neutres & passifs, en conservant le mot qui déterminoit la nature de cette action, de cet état &c. comme effet d'un agent qu'on ne désigne pas, & qui est comme l'adjectif du nom suprimé. Ainsi quand nous disons, *un jeune homme doit* ÉTUDIER, c'est comme si nous disions *un jeune homme doit* se livrer à ce genre d'actions qui est le propre d'un homme qui étudie, ou que nous apellons *étudier.*

Il est tems de parler, c'est-à-dire, *c'est le tems de l'action* par laquelle *on parle*, ou que nous apellons *parler.*

Mais comme le Verbe actif emporte avec lui l'idée d'action, & que cette répétition du mot *action* deviendroit très-fatiguante en allongeant le discours sans le rendre plus clair, on suprime ce mot avec tous ses accompagnemens, & l'on fait marcher le Verbe sans y joindre l'idée d'aucun pronom, parce qu'on ne désigne pas cette action comme étant l'effet de quelque agent déterminé.

De-là, découlent de la maniere la plus simple, toutes les propriétés de l'Infinitif & toutes ces bisarreries aparentes qui semblent faire la croix des Grammairiens.

1°. Il n'eſt jamais accompagné d'aucune perſonne, puiſqu'il peint l'action en elle-même ſans la conſidérer relativement à aucun agent.

2°. C'eſt un Verbe, parce que peignant des actions, il s'aſſocie néceſſairement à l'idée de Tems; & que toute action peut être conſidérée en elle-même comme préſente, paſſée ou future, quoiqu'on ne la regarde pas comme opérée par telle ou telle perſonne en particulier.

3°. Il s'emploie comme nom, parce qu'il tient la place d'un nom: nous diſons *mentir eſt un crime*, comme nous dirions *l'action de mentir eſt un crime.*

4°. Dès lors l'Infinitif s'emploie comme un nom à la ſuite des Verbes & avec des prépoſitions; ainſi l'on dit: *il ſe plaît à faire du bien*; il ne ceſſe *d'étudier*; il eſt fait *pour inſtruire* ſes ſemblables; il veut toujours *faire* à ſa tête.

5°. Il s'accompagne même des articles, dans la Langue Italienne & dans la Langue Grecque; & quelquefois dans la nôtre, où il devient alors une eſpéce de nom.

Ainſi nous diſons le *boire* & le *manger*, l'*aller* & le *venir*, le *vouloir* & le *parfaire*: mais comme nous n'en faiſons uſage qu'avec quelques Verbes actifs, nous ne regardons ces formules que comme des noms: au lieu que dans les deux Langues dont nous parlons, le Grec & l'Italien, l'Infinitif ne ceſſe pas d'être Verbe, quoique précédé de l'Article.

Ainſi on dit en Italien, L'ASSIGNARE *il giorno* (l'*aſſigner un jour*,) pour dire l'*action d'aſſigner un jour*: IL REDURRE, (*le réduire*,) pour dire l'*action de réduire.*

C'eſt dans le même ſens que les Grecs diſoient, τὸ λίαν φιλεῖν τοῦ μὴ φιλεῖν ἄλιον, *le beaucoup aimer n'eſt pas une raiſon d'aimer.*

§. 3.

Exemples qui juſtifient ces idées.

Démontrons la vérité de ces principes, & le bel effet des Infinitifs, par ce paſſage d'un de nos Poëtes qui dans le court eſpace de vingt vers nous offre quinze Infinitifs (1).

(1) Bajazet, Act. V. Sc. IV. C'eſt ce Prince lui-même qui ſe juſtifie du reproche d'ingratitude que lui fait Roxane.

Déja plein d'un amour dès l'enfance formé,
A tout autre desir mon cœur étoit fermé;
Vous me vintes OFFRIR & la vie & l'Empire;
Et même votre amour, si j'ose vous le DIRE,
Consultant vos bienfaits, les crut, & sur leur foi,
De tous mes sentimens vous répondit pour moi.
Je connus votre erreur; mais que pouvois-je FAIRE?
Je vis en même tems qu'elle vous étoit chere.
Combien le Trône tente un cœur ambitieux!
Un si noble présent me fit OUVRIR les yeux.
Je chéris, j'acceptai, sans TARDER davantage,
L'heureuse occasion de SORTIR d'esclavage:
D'autant plus qu'il falloit l'ACCEPTER ou PÉRIR.
D'autant plus que vous-même ardente à me l'OFFRIR,
Vous ne craigniez rien tant que d'ÊTRE refusée;
Que même mes refus vous auroient exposée;
Qu'après AVOIR OSÉ me VOIR & me PARLER,
Il étoit dangereux pour vous de RECULER.
Cependant je n'en veux pour témoin que vos plaintes.
Ai-je pu vous TROMPER par des promesses feintes?

Le premier de ces Infinitifs, OFFRIR, désigne le BUT qui avoit conduit Roxane vers Bajazet: c'est comme s'il eût dit, *vous vintes à moi* dans l'action d'une personne qui *offre & la vie & l'Empire.*

DIRE, désigne ce qu'ose Bajazet: *si j'ose* me livrer à l'action d'une personne qui *dit.*

FAIRE, désigne l'objet du Verbe *que pouvois-je*? comme s'il eût dit, *pouvois-je* me livrer à l'action d'une personne *qui fait*, ou plutôt à quelqu'une de ces actions qu'on apelle *faire*, *pouvois-je* me livrer?

OUVRIR, marque l'effet que produisit le présent de Roxane: *un si noble présent me fit* faire l'action d'une personne qui ouvre les yeux, ou cette action qu'on apelle *ouvrir les yeux.*

TARDER, est relatif au Tems, c'est mettre de la lenteur dans ses actions; précédé comme ici de la préposition négative SANS, il désigne l'empressement avec lequel Bajazet reçut le présent de Roxane; c'est comme s'il eût dit, *j'acceptai sans* l'action d'une personne qui *tarde*, ou *j'acceptai sans retardement.*

SORTIR, détermine l'occasion qu'accepta ce Héros de la Piéce; aussi est-il

joint à ce nom par la prépoſition déterminative DE : *j'acceptai l'heureuſe occaſion de ſortir*, comme s'il diſoit *l'occaſion* de cette action par laquelle une perſonne *ſort.*

§. 4.

Avantage de l'Infinitif.

Cette facilité de s'exprimer d'une maniere indéfinie donne beaucoup de grace au diſcours, & le rend beaucoup plus concis : auſſi emploie-t-on ſouvent l'Infinitif dans les expreſſions proverbiales & dans les ſentences : ainſi l'on dira pour peindre le chagrin que cauſe une attente inutile : *Eh ! quoi ! toujours attendre, ſouffrir, & ne voir rien venir !* Horace dit ſentencieuſement, *virtus eſt vitium* FUGERE, vertu eſt vice FUIR : penſée exprimée de la maniere la plus conciſe qu'il ſoit poſſible, & qu'on pourra tourner en François de pluſieurs manieres qui la rendront plus longue ſans rien ajouter au ſens ; comme ſi nous diſions, *c'eſt une vertu de fuir le vice* ; ou, *l'éloignement pour le vice eſt une vertu* ; ou, *c'eſt déja une grande vertu que de ſavoir éviter le vice.*

Cet Infinitif produit même un effet beaucoup plus brillant que ſi l'on employoit un nom à ſa place. Nous diſons fort bien, *il eſt tems de me retirer*, & nous ne dirons pas *il eſt tems de ma retraite*, *de mon départ*, *de ma ſortie d'ici.* C'eſt ainſi que Ciceron dit, *tempus eſt jam hinc* ABIRE *me*, il eſt tems de me retirer. C'eſt que l'Infinitif nous peint mieux comme agiſſans.

§. 5.

Autre propriété de l'Infinitif.

Mais les Verbes ne déſignent pas ſeulement les actions ; ils peignent encore les qualités, donnant ainſi lieu aux Tableaux énonciatifs & aux paſſifs. Il y aura donc des occaſions dans leſquelles l'Infinitif ne pourra ſe réſoudre que par les mots *qualité*, *état*, *ſituation*, au lieu du mot *action* : & ce ſera toutes les fois que cet Infinitif ſera exprimé par le Verbe ÊTRE. Nous en avons un exemple dans le diſcours précédent de Bajazet, lorſqu'il dit :

Vous ne craigniez rien tant que d'ÊTRE refuſée.

Ce mot d'ÊTRE *refuſée*, ſert de déterminatif ou de complément au mot *qualité*, ſous-entendu, & qui n'a diſparu que parce qu'il n'ajoutoit rien à l'énergie

&

& à la clarté de la phrase. C'est comme si on eût dit, *vous ne craigniez rien tant que* la qualité *d'être refusée, que* la situation, l'état d'une personne *qui est refusée.*

Il en est de même de cet exemple :

> Créon en est le Prince, & prend Jason pour gendre ;
> C'est assez mériter d'être réduit en cendre. (1)

Comme si Médée eût dit, *c'est assez mériter* l'état *d'un* objet qui est *réduit en cendre.*

C'est ainsi que l'on dit en Italien, en parlant de Calypso abandonnée par Télémaque, *l'essere immortale*, expression qu'on ne rend point en François en disant *l'être immortelle*, parce que cette formule renferme une ellipse inconnue à notre Langue, & que par conséquent elle n'y présente aucune image ; il faut donc nécessairement supléer les mots supprimés ; & dire, *la* qualité d'*être immortelle* augmentoit la douleur de Calypso.

C'est ainsi que l'ellipse ayant produit l'Infinitif, embellissoit le langage, tandis qu'elle en rendoit l'analyse presque impossible, en se cachant dans l'obscurité des Principes grammaticaux : de-là cet embarras dans lequel on s'est toujours rencontré, lorsqu'on a voulu rendre raison du Mode dont il s'agit ici, & qui paroissant tenir de plusieurs Parties du Discours, ne pouvoit être raporté à une seule sans tout brouiller.

Par-là se confirme toujours plus ce que nous avons dit au sujet de l'ellipse, & combien nous avons eu raison en lui donnant une place dans la définition même de la Grammaire.

§. 6.

Tems de l'Infinitif.

L'Infinitif sert à diriger également des états, & des actions passées, présentes & futures : il réunira donc divers tems, tous également elliptiques. On en peut compter cinq en François, tandis que le Grec en a six, & que le Latin n'en offre que trois. Voici ceux qui existent dans notre Langue.

(1) Médée, Acte. I. Sc. IV.

Présent,		Chanter,	Arriver.
Prétérits,	Positif,	Avoir chanté,	être arrivé.
	Comparat.	Avoir eu chanté	avoir été arrivé.
	Prochain,	Venir de chanter,	venir d'arriver.
Futur,		Devoir chanter,	devoir arriver.

Les Latins réduisent les trois Prétérits à un seul; AMAVISSE, *avoir aimé.*

Les Grecs, qui ont, comme nous, un Présent & trois Prétérits, ont deux Futurs : l'un qui désigne qu'on doit commencer telle chose, s'y adonner ; & l'autre qui désigne qu'on doit achever, mener à fin, faire complettement une chose.

Ces Tems sont tous indéfinis, ensorte qu'ils peuvent tous être ce qu'ils sont, dans des époques actuelles, antérieures & postérieures.

Cette maxime, *l'homme veut* ÊTRE *heureux*, est vraie pour tous les tems, pour les hommes qui sont, qui ont été & qui seront. Le mot ÊTRE suppose toutes les époques possibles.

Et si nous disons, *enfin je puis vous* SALUER, *je voulus vous* SALUER, *j'aurai le plaisir de vous* SALUER; nous employons *saluer* comme actuel, comme antérieur & comme postérieur, relativement à l'époque où nous parlons.

Il en est de même du Prétérit, *j'ai cru vous* AVOIR SALUÉ, *je crois vous* AVOIR SALUÉ, *je croirai vous* AVOIR SALUÉ *en vous faisant un signe de tête.*

Ici, partage entre les Grammairiens. SANCTIUS à la tête d'un grand nombre de Partisans, a cru que les tems de l'Infinitif ne désignent un tems particulier qu'autant qu'ils sont unis à des Verbes qui n'étant pas à l'Infinitif, désignent un tems quelconque : d'après ce principe, le mot ci-dessus SALUER ne désigneroit par lui-même aucune époque, puisqu'il ne désigne une époque actuelle que parce qu'il est joint à un Présent *je puis* ; une époque antérieure, parce qu'il est joint à un Prétérit *je voulus* ; & une époque postérieure, parce qu'il est joint à un Futur *je croirai.* Mais, répond fort bien M. Beauzée (1), chaque tems de l'Infinitif désigne invariablement une époque qui lui est propre ; ainsi *saluer* est toujours un Présent, quelle que soit l'époque avec laquelle on l'associe : & *avoir salué* sera toujours un Prétérit, quoiqu'on le raporte à des époques actuelles & futures. Ce n'est pas leur valeur déterminée qui dépend des Verbes dont ils sont précédés : ceux-ci ne déterminent que le moment où ces actions eurent lieu, comme présentes ou comme passées, &c.

(1) Gramm. Gen. T. II. p. 274.

CHAPITRE VII.

Des Tems de l'Infinitif Latin, apellés GÉRONDIFS.

§. I.

Ce qui a donné lieu aux Gérondifs.

LES Latins ont dans leur Infinitif une ſorte de Tems qu'on apelle Gérondifs, & dont juſqu'ici on ne s'eſt point formé d'idée nette & exacte, parce qu'ils paroiſſent abſolument bornés à cette Langue, quoique ce ne ſoit que relativement à la forme. Afin de pouvoir nous en rendre raiſon, rapellons-nous ce que nous avons déja vu, que les Infinitifs tenant lieu d'un Nom ſous-entendu, s'employent de la même maniere que s'employeroit ce Nom s'il étoit exprimé : qu'ils ſont ainſi ſucceſſivement ſujet, objet, terminatif, complément : qu'ainſi ÉTUDIER eſt ſujet, lorſqu'on dit ÉTUDIER *eſt une choſe utile ;* déterminatif ou complément dans cette phraſe, il eſt tems d'ÉTUDIER ; terminatif dans cette troiſiéme, *on lui donna la Grammaire à* ÉTUDIER ; objet enfin lorſqu'on dit, *il le fait* ÉTUDIER *du matin juſqu'au ſoir.* Obſervons encore que ces divers emplois ne ſont déſignés que par des moyens étrangers au Verbe *étudier*, qui demeure toujours le même dans toutes ces circonſtances.

Les Infinitifs ſe trouveront donc néceſſairement chez les Latins dans les mêmes circonſtances : ils ſeront tour à tour ſujets, objets, terminatifs, &c. mais les Latins ſeront-ils obligés d'exprimer, comme nous, ces qualités diverſes par des marques étrangeres à l'Infinitif ? L'Infinitif ne pourra-t-il pas changer de terminaiſon, ſuivant la fonction diverſe qu'il aura à remplir ? Qu'eſt-ce qui l'empécheroit, dans une Langue qui a déja des terminaiſons pour tous les rôles qu'ont à remplir les Noms ? On n'aura qu'à tranſporter ces terminaiſons aux Infinitifs, & ils indiqueront dès-lors par eux-mêmes le rôle qu'ils rempliſſent dans les tableaux où ils ſe trouvent. C'eſt ce que firent ſagement les Latins. L'Infinitif devenoit-il complément ou déterminatif ? ils changeoient ſa terminaiſon *are* ou *ere*, en ANDI ou *endi* : étoit-il terminatif ? ils la changeoient en NDO : étoit-il à la ſuite de la Prépoſition AD, qui marque le but ? ils changeoient cette terminaiſon en NDUM.

C'eſt ce qu'ils apellerent GÉRONDIFS, mot formé de GER*ere*, agir, gérer,

Mais que ſignifie ce nom, & pourquoi fut-il donné à cette portion de l'Infinitif? C'eſt ce qu'on chercheroit inutilement dans nos Grammairiens les plus célébres, qui n'ont rien de ſatisfaiſant à cet égard. Il faut donc aller encore ici à la découverte.

§. 2.

Définition des Gérondifs.

Les Gérondifs expriment les divers raports qu'offrent les Préſents des Infinitifs avec le reſte de la phraſe, de la même maniere que dans les Noms, les cas en déſignent les divers raports. On peut dire dans ce ſens qu'ils ſont les cas de l'Infinitif.

L'Infinitif ſert-il de complément à un Nom? On employe le Gérondif en *di* : il eſt tems d'étudier, *tempus eſt* STUDENDI.

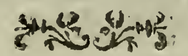
Le Gérondif en DO, ſert à marquer, comme le Datif, le terme d'une action; ainſi pour dire je mettrai mes ſoins à chercher ce que vous deſirez, on dit QUÆRENDO *quod optas operam dabo.*

Le Gérondif en DUM, déſigne la deſtination, & ſert également à rendre l'Infinitif propre à entrer dans des phraſes où il eſt précédé d'une Prépoſition: il vint pour répondre, *venit* AD RESPONDENDUM; pour étudier, AD STUDENDUM.

L'Infinitif eſt-il employé comme un circonſtanciel, pour déſigner le moyen, &c. on ſe ſert encore du Gérondif en DO, mais tenant lieu d'Ablatif : ainſi on dit, *memoria* EXCOLENDO *augetur*; comme ſi nous diſions, la mémoire s'augmente *par cultiver elle*, au lieu de dire *en la cultivant.*

Par ce moyen, la Langue Latine étoit parfaitement ſemblable à elle-même: comme elle n'employe jamais les Prépoſitions que devant les cas, toute Prépoſition qui précédoit un Verbe, le voyoit au cas avec lequel elle s'aſſocioit; & tout Verbe qui ſervoit de complément à un Nom ſe trouvoit au cas qu'exige le complément.

Tandis que dans nos Langues ſans cas, les Prépoſitions ſeules ſervent de lien entre un Infinitif & les mots avec leſquels il eſt en raport, parce que chez nous les Prépoſitions ſeules ſervent à marquer ces raports.



§. 3.

Origine des Gérondifs.

Mais quelle fut l'origine de ces cas de l'Infinitif? C'eſt une queſtion encore en litige : car tel eſt le ſort des Langues, de donner lieu à une foule de diſcuſſions intéreſſantes, qui ſemblent interminables : on diroit que leur génie ſe plaît à nous échaper : réſout-on une difficulté ? il s'en éleve auſſi-tôt une multitude auſſi obſcures. Diſons-le hardiment ; la terminaiſon même du nom des Gérondifs, leur parfaite reſſemblance avec les cas du participe en DUS, & le raport qu'ils ont, comme lui, avec l'idée ſoit du Futur, ſoit des tems poſtérieurs, tout prouve qu'ils ne furent autre choſe dans leur origine que les cas même du Participe Futur Paſſif, de ce Participe terminé en NDUS ; & que d'Adjectifs Paſſifs comme lui, ils s'employerent inſenſiblement comme des noms actifs, par une ellipſe ſemblable à celle dont nous uſons lorſque nos participes prétérits paſſifs deviennent une portion de nos Tems actifs, & s'employent comme des Noms ; ainſi les Latins diſent, *tempus eſt diſcendi lectionem*, il eſt tems *d'étudier* ſa leçon, comme nous diſons, j'ai *achevé*.

Des deux côtés, paſſif devenu actif, & adjectif employé comme un nom.

§. 4.

Controverſe à ce ſujet.

Vous renouvellez ici une vieille erreur, me dira-t-on : les Anciens ont cru en effet que les Gérondifs étoient les cas du Participe en DUS ; mais on leur a très-bien prouvé qu'ils ſe trompoient.

Je conviens de tout cela ; je ſais que SANCTIUS, SCIOPPIUS, VOSSIUS, &c. ont dit ce que j'avance ici : je ſais auſſi que MM. de Port-Royal (1) & M. Beauzée ont très-bien réfuté les raiſons dont ils appuyoient leur ſyſtême : malgré cela, je ne puis me réſoudre à adopter d'autre principe ; mais je l'éleve ſur une baſe abſolument différente de tout ce qu'ils ont dit, & qui me paroît auſſi inébranlable que la leur étoit fragile.

Qu'on juge de celle-ci par la réfutation victorieuſe qu'en a fait M. (2) Beau-

(1) Gramm. Gén. Part. II. Chap. XXI.

(2) Gramm. Gén. T. II. p. 287.

zée. « Les Grammairiens, dit-il, dont je combats ici l'opinion, en démontrent eux-mêmes l'erreur par l'embarras & l'absurdité de la maniere dont » ils sont forcés d'analyser les Gérondifs, qu'ils regardent comme participes » passifs. Les uns sous-entendent l'Infinitif actif du Verbe même; &, selon » eux, c'est cet Infinitif sous-entendu qui régit l'accusatif. Ainsi, PETENDUM » *est pacem à Rege*, signifie dans leur systême, demander au Roi la paix, » est ce qui doit être demandé.... Les autres sous-entendent le nom *nego-* » *tium*, & commentent ainsi la même phrase, *negotium petendum à Rege* » *est circa pacem*, la chose qui doit être demandée au Roi a pour objet » la paix. Ni les uns ni les autres ne pourroient se tirer d'affaire avec les Gé- » rondifs des Verbes neutres : car que voudroit dire, par exemple, *dormire* » *dormiendum est*, dormir doit être dormi; *tempus dormire dormiendi est*, le » tems dormir est de ce qui doit être dormi; *negotium dormiendum est*, une » chose doit être dormie ».

Certainement rien n'est plus ridicule que de pareilles explications; elles prouvent que ces Grammairiens ne tenoient point le fil de la science dont ils s'occupoient, & d'après eux il étoit impossible d'admettre que les Gérondifs fussent les cas des participes en DUS.

J'avoue encore qu'en regardant les Gérondifs comme les cas purs & simples de l'Infinitif, ainsi que le propose M. Beauzée, on rend raison d'une maniere très-nette des phrases dans lesquelles ils se rencontrent. A cet égard, ce systême ne laisse rien à désirer; mais il laisse dans l'obscurité la plus profonde, l'origine des Gérondifs; il ne rend pas raison de leur parfaite conformité pour le son avec les cas du participe futur passif, & il empêche de tirer de ce raport les conséquences intéressantes qui en résultent. Reprenons donc cette question, mais sous un nouveau point de vue.

§. 5.

Comment les Gérondifs sont nés du Participe en dus.

Il est incontestable, 1°. que les Gérondifs sont parfaitement semblables quant au son, aux Cas du Participe futur en *dus*; 2°. qu'ils leur sont parfaitement semblables quant au sens.

Point de différence à ces deux égards dans les phrases suivantes, entre *amandi*, génitif du participe en DUS, & *amandi*, Gérondif : *tempus est amandi patris*, c'est le tems du Pere qui doit être aimé : *tempus est amandi*, c'est le tems de ce qui doit être aimé.

La seule différence qui y regne, c'est que dans la premiere, l'objet qu'on doit

aimer eſt exprimé ; au lieu qu'il ne l'eſt pas dans la ſeconde : qu'on s'exprime dans celle-ci d'une maniere indéfinie en faiſant abſtraction de tout objet : auſſi tous ces Gérondifs ne ſont autre choſe que le genre neutre du participe ; ce genre dont on ſe ſert toutes les fois qu'on employe un Adjectif qui n'eſt accompagné d'aucun nom.

Il n'eſt pas moins certain que le Participe étant conſidéré ſous ce point de vue indéterminé, devenoit parfaitement analogue à l'infinitif, qui eſt lui-même indéterminé ; & qu'il étoit très-indifférent de dire, *c'eſt le tems d'aimer*, ou *il eſt le tems de ce qui doit être aimé*, & que cette derniere formule devoit même être préférée à la premiere chez les Latins qui avoient une prédilection ſinguliere pour les tournures paſſives.

Mais s'il étoit indifférent en ſoi de ſe ſervir de l'une ou de l'autre de ces formules, il ne l'étoit point relativement au génie de la Langue Latine : car il lui étoit impoſſible d'employer l'Infinitif, puiſqu'il auroit dû être précédé d'une Prépoſition, ce qui ne ſe pouvoit : on profita donc de la reſſource qu'offroit à cet égard le Participe en *dus*, au moyen de ſes cas.

Ce n'eſt pas tout : ces cas du Participe étant toujours pris dans un ſens indéterminé & parfaitement analogue à l'infinitif actif, ſe firent conſidérer inſenſiblement comme des tems actifs, & ils amenerent à leur ſuite l'accuſatif tout comme s'ils avoient été actifs : ainſi l'on dit *tempus eſt* LEGENDI *hanc epiſtolam*, comme on diroit *tempus eſt* LEGERE *hanc epiſtolam* : le ſens étoit parfaitement analogue de part & d'autre ; & l'eſprit qui concevoit une tournure active dans le premier cas *tempus eſt legendi*, diſoit auſſi-tôt *hanc epiſtolam*, comme ſi ce mot fût venu à la ſuite d'un Verbe actif.

C'eſt préciſément de la même maniere que nous prenons dans un ſens actif les Participes prétérits paſſifs lorſque nous diſons *j'ai fait*, *j'ai aimé*, & que nous les employons comme des maſculins dans ces phraſes, *j'ai fait cette Diſſertation*, *j'ai aimé cette perſonne*, tandis qu'ils devroient être au féminin, & qu'on devroit dire, ſuivant le ſens primitif, *j'ai faite cette Diſſertation*, *j'ai aimée cette perſonne* ; tout comme nous diſons *cette Diſſertation que j'ai faite*, *cette perſonne que j'ai aimée*.

Mais accoutumés à conſidérer ces Prétérits paſſifs comme indéterminés, quand ils marchent les premiers, nous les employons comme s'ils n'avoient rien de commun avec les Noms dont ils ſont ſuivis, & comme s'ils étoient actifs, d'autant plus qu'ils font partie de nos actions.

Ainſi les Latins accoutumés à conſidérer les cas du Participe en *dus*, d'une maniere indéterminée quand ils marchent ſans nom, & comme déſignant

des actifs, les firent suivre de Noms à l'accusatif, tout comme s'ils avoient été des Tems actifs.

C'est donc des deux côtés une seule & même marche, & en François & en Latin : de part & d'autre des Participes passifs employés comme actifs, & revêtus de toutes les prérogatives de l'actif, non par eux-mêmes, mais en conséquence de la maniere dont l'esprit les incorpore avec l'actif, pour tenir lieu de Tems & de tournures qui devroient être actives, & que l'actif ne fournit pas.

Il est vrai que dans toutes les Grammaires Latines, on a distingué les Gérondifs des Participes, & l'on en a fait des Tems actifs : mais les Grammairiens Latins étoient conduits à cette distinction par l'usage qu'on faisoit des Gérondifs : c'est ainsi que nous pouvons considérer les Participes joints aux Verbes dans *j'ai fait*, *j'ai aimé*, &c. comme des tems différens du Participe *fait*, du Participe *aimé*, parce qu'ils se construisent différemment. D'ailleurs, lorsque ces Grammairiens auroient erré à cet égard, on n'en auroit pas dû être étonné, puisque dans ce tems-là on n'avoit nulle idée de la métaphysique du Langage : ils se trompoient cependant moins qu'on ne pense, puisqu'ils nous disent, comme par tradition, & sans en pouvoir rendre raison, que les Gérondifs viennent du Participe.

Ajoutons qu'il est d'autant moins étonnant que les Gérondifs représentent l'Infinitif, qu'ils viennent eux-mêmes de ce Mode. Il est vrai que dans l'état actuel des Infinitifs Latins, on ne voit pas comment les Participes en *ndus* pourroient s'être formés de l'Infinitif toujours terminé en *re*. Mais cette terminaison est postérieure à celle qu'avoit l'Infinitif, lorsque le participe en DUS fut établi. Ces Infinitifs Latins se terminoient alors en *n*, ou *ne* : on disoit par un son sourd *amane*, *legene*, là où l'on dit ensuite par un son aigu *amare*, *legere*.

Que les Infinitifs Latins se soient terminés ainsi, & que la syllabe *re* n'ait été chez eux qu'une altération de *ne*, c'est ce qui résulte incontestablement de la comparaison de ces Infinitifs avec ceux des autres Langues, dont le Latin ne fut qu'un Dialecte.

Ainsi les Grecs disent TIM-*an*, craindre ; PHIL-*ein*, aimer.
Les Peuples Germaniques, BRECH-*en*, faire brêche. HAB-*en*, avoir.
Les Persans anciens & modernes, NUSH-*ten*, écrire.
Les Goths, LUK-*an*, fermer.

Les Anglois qui suppriment la terminaison des Infinitifs, l'ont conservée dans les cas où ces Infinitifs s'employent comme noms : ainsi ils disent THINK-*ing*, le penser, l'action de penser : PRAIS-*ing*, le priser, l'action de priser, de louer : MIDDL-*ing*,

MEDDL-*ing*, l'action de se mêler d'une chose, de s'y intéresser. Il n'est pas besoin de faire observer qu'ici *ein* s'est écrit *ing* par laps de tems, & par l'oubli de l'origine de ces mots.

Ajoutons qu'il n'est rien de plus ordinaire que le changement de N en R, & de R en N. C'est ainsi que nous disons LONDRES au lieu de *Londen*, qui est la prononciation de *London*, & qu'il est des Peuples qui disent *verin* au lieu de *venin*.

C'est ainsi qu'un léger changement de lettres fait disparoître ou rétablit le raport des mots, & que les étymologies deviennent aisées ou difficiles à découvrir, suivant qu'on est plus ou moins fait à ces changemens.

CHAPITRE VIII.

DES SUPINS.

LES Supins étant de la même nature que les Gérondifs, ils n'auront rien d'embarrassant lorsqu'on les expliquera par les mêmes principes.

Ces Supins sont encore des Tems de l'Infinitif qui n'appartiennent qu'à la Langue Latine, & sur lesquels on n'étoit pas plus avancé qu'à l'égard des Gérondifs, & cela devoit être; car les lumieres acquises sur les uns, auroient dissipé les ténébres dont les autres étoient offusqués.

Les Grammairiens Latins, toujours éloignés des principes du Langage, regarderent, à ce que nous dit CHARISIUS, les Supins comme des Adverbes. C'étoit s'arrêter à l'écorce.

MM. de Port-Royal (1) les ont envisagés comme des Noms Verbaux substantifs: ils ajoutent qu'ils se forment du Participe prétérit passif, & ils les rendent par un Adjectif; *ventum fuit*, on est *venu*.

M. Beauzée les regarda (2) comme les Gérondifs du Prétérit de l'Infinitif, & comme lui servant de cas: d'où il conclut qu'ils sont tout-à-la-fois *Noms* & *Verbes*.

Ceci étoit très-bien vu: les Supins sont en effet au Prétérit de l'Infinitif ce que les Gérondifs sont au Présent; & comme ceux-ci sont les cas du présent, les

(1) Gramm. Latine, Remarq. particul. Sect. IV. Chap. II.

(2) Gramm. Gén. T. II. p. 327.

Supins sont les cas du Prétérit. Mais quelle est leur origine, & pourquoi donna-t-on des cas au Prétérit ? C'est ce qu'il s'agit de déveloper.

Nous verrons à cet égard que les SUPINS sont les cas du Participe prétérit passif, employé dans un sens indéterminé pour désigner les raports du Prétérit de l'Infinitif, comme les Gérondifs sont les cas du Présent de cet Infinitif.

En effet, le Prétérit de l'Infinitif qui n'a qu'une seule terminaison, ne pouvoit se prêter par lui-même à ce qu'exigeoient les diverses circonstances dans lesquelles il se rencontroit sans cesse : & l'on ne pouvoit y supléer par les Prépositions, puisque jamais Préposition ne se mit en Latin devant un Verbe.

Dans cette détresse, il ne resta qu'un parti aux Latins ; ce fut de changer leur marche ; & au lieu d'employer un Infinitif, puisqu'il n'avoit qu'une seule terminaison, de recourir au Participe prétérit, qui offroit toutes celles dont on avoit besoin : ainsi au lieu de dire, *ce Livre est digne d'avoir été lu*, phrase où la Préposition *de* auroit été devant un Infinitif, ils dirent, *ce Livre est digne* d'être chose *lue*, *liber dignus lectu*, & non *liber dignus lectum fuisse.*

Le Verbe désignant ici une circonstance, se trouve par-là même à l'ablatif apellé *Supin* en U.

On dit de même, *mirabile dictu* ! admirable d'être chose dite, au lieu de, *chose admirable à dire*, ou *à avoir été dite.*

Il est un autre Supin, *le Supin en* UM : celui-ci est un Accusatif : il marque le but auquel tend une action, il indique ce qui en est l'objet : ainsi un personnage de Térence demande à un autre, *cur te is perditum ? pourquoi vas-tu faire toi perdu ?* comme nous dirions, *pourquoi vas-tu te perdre ?* De même au lieu de dire, *je vais me promener*, ils disoient, *je vais* à ce que je me sois *promené*, ou *je vais* faire que je me sois *promené.*

Eo lectum, je *vais* faire que cela ait été *lu* ; au lieu de dire, *je vais lire.*

Précisément comme nous disons *j'ai fait*, pour dire *j'ai* ou je posséde une chose *faite* par moi ; *je me suis perdu*, pour dire, je suis cause que je suis *perdu* : phrases dans lesquelles *fait & perdu* sont de vrais Participes, comme les Supins Latins.

Ces cas des Participes prétérits passifs, considérés ainsi sous un point de vue indéterminé, & sans être accompagnés d'aucun Nom, parurent bientôt n'avoir plus rien de commun avec les Participes dont ils étoient empruntés ; & étant synonymes de phrases actives, comme lorsque nous disons *chose admirable à voir*, ou *je vais me promener*, ils furent bientôt regardés comme apartenans à l'infinitif actif, entre les tems duquel nous les plaçons encore comme pour

ſaire le tourment & des jeunes gens qui ne peuvent concevoir des tems pareils, & de ceux qui veulent les leur expliquer, & qui ne ſachant comment s'y prendre, ſe rejettent ſur l'uſage.

Mais tout uſage eſt fondé ſur quelque raiſon, & c'eſt à découvrir cette raiſon que doit s'apliquer le Grammairien, ſûr qu'on ſaiſira l'uſage & qu'on s'y conformera avec beaucoup de facilité, dès qu'on en apercevra la raiſon, & qu'on pourra le comparer avec les uſages de ſa propre Langue.

ARTICLE II.

DES FORMES.

CHAPITRE PREMIER.

ORIGINE des Formes que prennent les Verbes.

TOUS les Tableaux du Diſcours, comme nous l'avons déja vu, ſe diviſent en trois claſſes; Tableaux Énonciatifs, Tableaux Actifs & Tableaux Paſſifs: & chacune peint un état différent; la premiere, l'état d'un Être doué d'une qualité quelconque; la ſeconde, l'état d'un Être qui agit; la troiſiéme, l'état d'un Être ſur lequel on agit, ou qui éprouve l'impreſſion d'un Agent Étranger.

De-là naîtront trois ſortes de Verbes, puiſque le Verbe doit ſe prêter à toutes ces circonſtances: des Verbes ACTIFS, tels qu'*aimer*, *lire*, *faire*; des Verbes PASSIFS, tels qu'*être récompenſé*, *être deſiré*; des Verbes ÉNONCIATIFS, tels qu'*être*, *devenir*, *arriver*.

Tout Verbe actif a un paſſif; ainſi *aimer*, *lire*, *faire*, font au paſſif, *être aimé*, *être lu*, *être fait*: tout Verbe paſſif a donc un actif correſpondant; ainſi *être récompenſé*, *être déſiré*, font à l'actif, *récompenſer*, *déſirer*.

Mais le Verbe énonciatif marche ſouvent ſeul; *être*, *dormir*, *arriver*, n'ont ni actif ni paſſif. Quelquefois, cependant, il correſpond à des Verbes actif & paſſif: tel eſt FONDRE.

Il eſt actif dans cette phraſe, *fondre* un lingot d'or.
Paſſif dans celle-ci, ce lingot *a été fondu*.
Énonciatif dans cette troiſiéme, cet or *fond* au feu.

De-là résultent trois formes différentes dans les Verbes, forme *active*, forme *passive*, forme *énonciative*. C'est ce que l'on apelle dans les Grammaires Latines & Françoises Verbes *actifs*, Verbes *passifs* & Verbes *neutres*; neutres, parce qu'ils ne sont ni actifs ni passifs, qu'ils ne désignent qu'un état pur & simple sans aucun raport à l'idée d'action.

A ces trois sortes de Verbes, on en peut joindre deux autres distinguées en François & dans d'autres Langues par des formes qui leur sont propres. Ce sont ceux qu'on apelle RÉFLÉCHIS & RÉCIPROQUES.

Ceux-là, qui désignent l'état d'un Agent qui est lui-même l'objet de son action : ceux-ci, qui désignent des Agens qui éprouvent de la part de ceux qui sont les objets de leur action, la même impression qu'ils leur font éprouver.

Se blanchir, *se rougir*, *s'aimer*, sont des Verbes réfléchis.
S'entre-aider, *s'entre-aimer*, sont des Verbes réciproques.

Observons que les Verbes réfléchis se prennent souvent dans un sens neutre & dans un sens réciproque. Nous disons dans ce dernier sens, *on se querelle*, *on s'égorge*, *on s'aime*; tandis que ces Verbes *se rougir*, *se blanchir*, *se colorer*, désignent également le sens énonciatif ou neutre, tout comme le sens réfléchi, puisqu'ils s'apliquent & à des Êtres qui se colorent entr'eux, & à des Êtres qui se colorent eux-mêmes, &c. & à des Êtres qui deviennent colorés, &c. par une cause étrangere, sans y avoir contribué par eux-mêmes. Ainsi l'on dit, *ces feuilles se colorent*, quoique leur action n'y entre pour rien, qu'elles ne contribuent nullement à se donner ce coloris : mais l'effet étant le même, on ne met point de différence dans l'expression.



CHAPITRE II.

FORMES des Verbes de la Langue Françoise.

DE tout ce que nous venons de dire, on peut conclure que nos Verbes François ont trois formes différentes, & même quatre : la forme *énonciative*, la forme *active*, la forme *passive* & la forme *réfléchie*. Elles existent toutes quatre dans le Verbe *rougir*.

ROUGIR au feu, Verbe neutre, Forme ÉNONCIATIVE.
ROUGIR un fer, Verbe actif, Forme ACTIVE.
ÊTRE ROUGI, Verbe passif, Forme PASSIVE.
SE ROUGIR, Verbe réfléchi, Forme RÉFLÉCHIE.

Les Verbes RÉCIPROQUES s'analysant par ces derniers, peuvent en être regardés comme une nuance.

De ces Formes la premiere se conjugue dans les Tems composés, tantôt par le moyen du Verbe ÊTRE ; tantôt par le moyen du Verbe AVOIR. Ainsi l'on dit, *je suis* arrivé, *j'étois* arrivé, *je serai* arrivé : tandis qu'on dit, *j'ai* dormi, *j'avois* dormi, *j'aurai* dormi.

Cet usage du Verbe *avoir* pour former les tems composés dans les Verbes énonciatifs ou neutres, le fait souvent employer mal-à-propos ; lorsqu'on dit, par exemple, *j'ai* tombé, & *j'ai* descendu, quand il s'agit de soi-même, au lieu de dire *je suis* tombé, *je suis* descendu.

La seconde Forme se conjugue avec le Verbe AVOIR, *j'ai* aimé, *j'ai* fait.

La troisiéme avec le Verbe ÊTRE dans les tems simples, & avec le Verbe *avoir*, joint au participe *été*, dans les tems composés : tandis qu'en Italien, *avoir* en est totalement banni, & que ces tems composés sont formés des tems simples du Verbe *être*, joint à son participe *été* : ainsi on dit en Italien, comme dans quelques Provinces du Royaume, *je suis été*, *je serai été*, & non *j'ai été*, *j'aurai été*.

La quatriéme Forme ne se conjugue également qu'avec le Verbe ÊTRE : *je me suis* rougi, *je me serai* embarqué.

Trois de ces formes employent donc le Verbe Être : on dit également :

Je suis arrivé, prétérit énonciatif ou neutre.
Je suis aimé, présent passif.
Je me suis agrandi, prétérit réfléchi.

Voilà donc trois Tems composés du Verbe *être* & qui apartiennent cependant à trois Formes différentes : en conclura-t-on qu'elles sont les mêmes : non sans doute : mais que ces diverses circonstances tiennent entr'elles par un lien commun : tous ces Verbes offrent en effet une qualité pure & simple ; ils sont tous considérés comme s'ils étoient énonciatifs.

Je suis *arrive*, peint l'état dans lequel la personne qui parle, se rencontre en conséquence du chemin qu'elle a fait.

Je suis *aimé*, peint l'état dans lequel elle se trouve, par un effet de l'attachement qu'on a pour elle.

Je me suis *agrandi*, peint son état, tel qu'il est en conséquence d'un changement qu'elle a aporté à sa situation.

Ces trois états sont présens ; car ils peignent tous l'état actuel. C'est actuellement que je suis dans cet état où je puis dire *je suis arrivé*, *je suis aimé*, *je me suis agrandi* : il est vrai que le premier & le dernier sont l'effet d'une action passée, ce qui les a fait mettre au rang des tems passés : mais parce que les états qu'ils peignent sont présens, on se sert pour les exprimer du présent *je suis : je suis arrivé*, comme on dit *je suis aimé.*

C'est donc par les raports sous lesquels on considere une même expression qu'elle devient neutre ou passive, présente ou passée ; & non par la forme matérielle qu'elle offre.

Il en est de même dans toutes les Langues : la distribution des Tems sous diverses Formes, fut toujours relative à la principale face sous laquelle on les considéra.



CHAPITRE III.

DES FORMES LATINES.

La Langue Latine a moins de Formes que la Langue Françoise ; elle est bornée à deux, l'Active & la Passive.

La Forme Active sert dans cette Langue pour les Verbes Actifs, Neutres & réfléchis. *Docet*, il enseigne ; *rubescit*, il rougit ; *evigilat*, il s'éveille ; *evanescit*, il s'évanouit.

La Forme Passive répond à notre passif ; *amor*, je suis aimé ; *audior*, je suis entendu.

Mais sous cette Forme sont compris des Verbes qui tiennent lieu de Verbes Actifs, & qu'on apelle pour cette raison DÉPONENS, c'est-à-dire, des Verbes qui ont *déposé* la signification passive pour revêtir la signification active. Tels sont *opperior*, j'attends ; *polliceor*, je promets ; *imitor*, j'imite ; *sequor*, je marche à la suite, je suis.

De la maniere dont on définit ces Verbes en disant qu'ils ont la forme passive & la signification active, on en fait des êtres de raison, dont il est impossible de se former une idée. Les Latins ayant une forme uniquement destinée aux Verbes Actifs, diamètralement oposés eux-mêmes aux Passifs, par quel caprice ce Peuple, confondant toutes les idées, auroit-il exprimé des idées actives par des Verbes passifs ? Ils auroient donc pu également exprimer des idées passives par des Verbes actifs ; car la Loi devoit être égale : & pourquoi le même caprice qui se jouoit des Verbes passifs, n'auroit-il pas étendu sa bisarrerie jusques sur les Verbes actifs ?

Je ne crains pas que l'on m'objecte ici quelques Verbes actifs des Latins, qu'on rend en François par des verbes passifs ; *liceo*, être mis à prix ; *vapulo*, être battu ; *fio*, être fait ; & *veneo*, être vendu : bien loin que ces Verbes anéantissent ce que j'avance, ils le confirment de la maniere la plus évidente. MM. de Port-Royal les apellent des Verbes *Neutres qui semblent avoir la signification passive* (1). Ils ne l'ont donc pas réellement ; ils sont donc actifs : & c'est nous qui les dénaturons, en leur substituant un sens différent de celui qu'ils

(1) Nouv. Méth Lat. p. 329. Regl LXXVIII, sur les Prét. & Sup.

offrent. *Liceo* signifie permettre ; *vapulo* , pleurer , périr , sécher sur pied de douleur ; *fio* , être , exister ; *veneo* , aller en vente.

Il en est de même des Verbes Passifs ; jamais ils n'ont servi à exprimer une idée active ; ces prétendus Verbes passifs pour la forme , actifs pour le sens , sont une vraie chimère , qui n'est propre qu'à brouiller toutes les idées grammaticales.

Tout ce qu'on en peut conclure, c'est qu'à une signification propre qui étoit passive , nous en avons substitué une qui étoit active & figurée : prouvons-le par l'analyse des Verbes Déponens que nous venons de donner pour exemples.

OPPERIOR n'est point actif, c'est le passif d'*opperio* ; celui-ci signifie *fermer , barrer le passage : opperior* signifie donc *être fermé , être barré par quelque obstacle qui ferme le passage* : telle est la signification propre de ce Verbe , fondée sur l'étymologie même de ce Verbe, qui vient de OB , *devant* , *contre* ; & de PER, *tout ce qui a raport au passage* : *op-per-io* , je mets sur ou contre le passage de quelqu'un : aussi son contraire *a per-io* signifie ouvrir, c'est-à-dire , *ôter du passage* , A signifiant l'exclusion , l'action d'ôter.

Mais lorsqu'on est arrêté dans son chemin, il faut ou retourner sur ses pas ou attendre qu'on vienne nous débarrasser , qu'on vienne ouvrir. *Opperior* signifia donc au figuré *attendre* : mais lorsqu'on eut totalement perdu de vue le sens propre, on crut que le vrai sens de ce Verbe étoit le sens figuré ; ce qui faisoit d'un passif un actif, & brouilloit tout.

POLLICEOR est le passif de *pollicere* , qui signifie *engager* , *arrêter quelqu'un à son service par promesse.* Ce verbe tint à POLITIO , qui signifie *l'action de s'engager auprès de quelqu'un pour labourer ses champs moyennant un salaire* ; & d'où est venu notre terme *passer une police* ou *prendre un engagement* , *faire un traité* , &c. Mais puisque *polliceo* signifie engager, donner parole , *polliceor* signifiera être engagé , être lié par sa parole. Or *être lié par sa parole* , c'est en François *avoir promis* ; ce Verbe devint donc synonime de *promettre* ; & celui-ci prenant la place de la signification propre, a fait regarder comme actif un Verbe qui est réellement passif.

Imitor est également passif, il signifie *être fait semblable. Avoir imité une personne* , n'est-ce pas lui être devenu semblable dans ce en quoi on l'imita ? Insensiblement cette expression s'apliqua à l'action même par laquelle on devenoit semblable , & à celle par laquelle on rendoit une chose semblable à une autre. Il en est de même de notre Verbe imiter. Nous imitons, en nous rendant semblables, en devenant l'image d'un autre : nous imitons en rendant une chose semblable à une autre : ce mot tient à celui d'IMAGO , *image*, qui n'est autre chose que *l'imitation d'un objet.*

SEQUOR

Sequor, ne ſignifie *ſuivre*, *marcher à la ſuite*, que dans le ſens figuré : le ſens propre, c'eſt tout-à-la-fois *être ſéparé d'un autre objet*, *& être placé derriere lui.* Ce Verbe vient d'un mot qui s'écrivit indifféremment sek, sec, seq, qui déſigne une *moitié*, l'état d'une choſe partagée en deux, & qui forma en toute Langue une multitude de mots, dont perſonne n'avoit encore aperçu les raports.

1°. Des mots relatifs à l'action de partager en deux.

En Latin, Seco, couper.

Sector, ſcieur.

Sec-ula, faucille.

Sica, poignard.

Sicarius, aſſaſſin.

En Mede, *Sachs*, coûteau.

En Hébreu, שכין, *Sakin*, coûteau.

2°. Des mots relatifs à l'idée de portion, de partage :

Secus & *ſexus*, le ſexe, les portions de la même eſpéce.

Seculum, ſiécle, portion du tems.

3°. Des mots relatifs à la portion qui marche la premiere :

Sectarius vervex, le bélier qui marche à la tête du troupeau.

4°. Des mots relatifs à la portion qui marche la derniere, ou après les autres :

Sectator, qui ſuit, qui fait cortége.

Sector, } *Sequor*, } Suivre, venir après : 2°. Rechercher : 3°. Imiter.

5°. L'enſemble de ceux qui ſuivent :

Secta, une ſecte.

Sequor eſt donc paſſif : il ſignifie mot à mot *être mis à la ſuite* d'un autre objet ; mais c'eſt ce que nous apellons *ſuivre*, Verbe qui s'emploie dans un ſens neutre & dans un ſens actif : dans un ſens neutre, les *ſaiſons ſe ſuivent* : dans un ſens actif, *je le ſuivis*, & qui a pour paſſif *être ſuivi*.

C'eſt ainſi qu'en s'aſtreignant à rendre raiſon de tout, & en ramenant tout à l'ordre naturel, à la ſeule marche qu'ait pu ſuivre l'eſprit humain, tout s'explique, tout ſe claſſe : on voit que rien ne s'eſt fait ſans cauſe ; que cette cauſe eſt toujours intéreſſante, & qu'on eſt toujours environné de lumiere.

Des Verbes Imperſonnels.

Diſons un mot des Verbes Imperſonnels en ET, *pœnitet*, *pudet*, *piget*, &c. que nous rendons ordinairement par des Verbes réfléchis; *pœnitet me*, je me repens, &c. On ne ſauroit s'en former une juſte idée qu'en les conſidérant comme actifs; dès-lors *pœnitet* ſignifiera peiner, faire de la peine: *pudet*, confondre, faire rougir; *piget*, ennuyer, excéder, laſſer, &c.

Ces Verbes d'ailleurs ſeront toujours privés du ſujet qu'ils déterminent, & ils feront ainſi portion de phraſes elliptiques, parce que ce ſujet n'ajouteroit rien à la clarté de la phraſe & au dévelopement de la penſée; ainſi l'on dit:

P*œnitet me tui verbi*, *il me peine de ton diſcours*; ou, *de ton diſcours il me peine.*

Comme ſi l'on diſoit, *le ſouvenir de ton diſcours me peine*, *me tourmente*, m'afflige; mais quelle néceſſité d'exprimer le mot *ſouvenir*? peut-on être affligé d'un diſcours dont on a perdu tout ſouvenir?

Mais dès que le ſujet de ces Verbes conſiſtoit dans un mot dont le ſens étoit indéterminé, on étoit obligé de l'exprimer, puiſqu'il eût été impoſſible de le ſupléer: nous en avons un exemple ſenſible dans ce vers de Térence:

... Me, quantùm hîc operis fiat, pœnitet.
» Tout ce qui ſe fait là d'ouvrage me peine, me mécontente.

Le ſujet *quantùm* eſt exprimé, parce qu'il eſt lui-même indéterminé, & que le mot *operis* ſeul ne pourroit en tenir lieu.

Ce n'eſt donc que dans un ſens ſecondaire & figuré que ce même Verbe ſignifie ſe *repentir*, même dans un ſens très-reſſerré: car nous ne pouvons dire que nous nous repentons que de ce que nous avons fait; au lieu que *pœnitet* s'aplique à toute action qui nous peine, & à laquelle nous avons regret.

Ainſi ces prétendus Verbes irréguliers, & en apparence ſi contraires à la nature des choſes, dont on embarraſſe l'étude des Langues, rentrent tous dans l'analogie la plus parfaite de ces Langues, & laiſſent dans toute leur force les principes généraux de la Parole, dont aucun Peuple ne put jamais s'écarter.



CHAPITRE IV.

De la Forme moyenne en usage chez les anciens Grecs.

LES Anciens Grecs avoient ajouté aux Actifs & aux Passifs qui leur étoient communs avec tous les autres Peuples, une troisiéme forme qu'ils apellerent LE MOYEN, & qui a été une source féconde de difficultés pour ceux qui ont voulu en expliquer la nature.

MM. de Port-Royal (1) le définissent ainsi : « Le Verbe moyen est celui qui » tient comme le milieu entre l'Actif & le Passif, participant de l'un & de » l'autre, soit en sa signification, soit en sa terminaison.

» Le Parfait & le plusque-parfait suivent en tous les modes, la Conjugaison » active ; & les autres tems, la passive.

» La signification en certains tems est Active, en d'autres Passive, en quel- » ques-uns même tantôt active & tantôt passive, ainsi qu'aux Verbes communs » en Latin.... De quoi il est assez difficile de donner d'autres régles que » l'usage.

» On peut néanmoins remarquer que les Futurs, les Aoristes & les Prété- » rits sont bien plus souvent Actifs que Passifs, sur tout si c'est un Verbe qui » n'ait point d'Actifs : car ceux même que Caninius dit être Passifs en ces tems, » comme σέσηπα, *computrui* ; μέμηνα, *insanivi* ; τέτηκα, *contabui*, & semblables, » ne le sont pas véritablement ; ou s'ils le sont, ce n'est qu'à raison de leur si- » gnification naturelle, qui semble avoir quelque chose de passif en quelque » Langue que ce soit.....

» Que si outre ceux-là, il se trouve quelques Verbes qui s'expliquent quelque- » fois passivement, comme θρέψομαι, *nutrior*, ce n'est qu'une ellipse où il faut » sous-entendre ἐμαυτόν ou semblable.

KUSTER, mécontent de ces notions qui lui parurent trop imparfaites, & peu propres à donner une idée exacte de ces Verbes, composa un Traité qui tendoit à en expliquer la nature (2).

(1) Méthode Grecque, p. 195.

(2) De vero usu Verborum Mediorum, 12°, Paris. 1714.

Il divisa les Verbes moyens en deux classes : 1°. Ceux qui s'accordent avec les Verbes actifs ; quant à la signification, & qui répondent aux Déponens des Latins : 2°. Ceux dont l'action réfléchit sur l'agent même, & qui répondent aux Verbes réfléchis des François, Κοψασθαι, *Kopsasthai*, *se fraper à la poitrine par l'excès de sa douleur. Phulaxasthai* Φυλαξασθαι, *être gardé par soi-même.* Επειγεσθαι, *Epeigesthai*, *se pousser*, *s'exciter*, & qu'on rend par *se hâter*, signification figurée qui ne paroît pas convenir à la forme du Verbe, & qui déroute, mais très-juste cependant, dès que l'on considere que ceux qui se hâtent se poussent & s'excitent eux-mêmes.

Kuster subdivise cette seconde classe en deux autres : 1°. l'une qui contient les Verbes réfléchis où l'action est considérée sans aucun raport à un agent étranger : 2°. l'autre est composée des Verbes réfléchis où l'action est considérée relativement à un agent étranger qui l'opere, & à la volonté de celui qu'elle a pour objet. C'est de cette maniere que les Grecs employoient le passif pour désigner l'état d'être habillé, parfumé, frisé, &c. par un agent étranger ; & le moyen, pour désigner que l'on étoit dans tel état par un effet de sa propre volonté.

Cette distinction n'étoit pas inutile en effet, & elle contribuoit à rendre le langage plus pittoresque, en le raprochant plus de la Nature.

Enfin il reconnoît dans quelques Verbes moyens une signification passive, tel λεξυμαι, *lexymai*, qu'Euripide emploie dans le même sens que λεχθησομαι, *lechtêssomai*, je serai lu.

Ces idées furent attaquées avec beaucoup de vivacité dans une Dissertation insérée dans un Journal où elle occupe plus de cinquante pages (1). On y soutient, 1°. qu'il n'existe en Grec que des Verbes actifs & passifs ; que les tems dont on a formé les Verbes moyens apartiennent tous, les uns aux Verbes actifs & les autres aux Verbes passifs, & qu'on n'a qu'à les restituer à ces deux formes.

2°. Que Kuster réduisoit presque à rien l'objet principal de sa découverte, en le bornant à un petit nombre de Verbes, par la multitude de ses distinctions & de ses exceptions.

3°. Qu'il n'étoit point nécessaire de recourir à une troisiéme forme pour exprimer les Verbes réfléchis, qui pouvoient l'être au moyen du pronom comme en François.

4°. Que dans la plûpart même des exemples qu'il cite, le sujet que marque

(1) Dissertation envoyée de Paris au sujet du Systême de Kuster sur les Verbes moyens ; Bibl. anc. & moderne, Tome V.

le Verbe moyen, peut fort bien, & sans faire violence au texte, être rendu de façon qu'on n'y aperçoive aucun vestige de sens réfléchi.

Je ne sais si KUSTER répondit à cette attaque, qui pourroit bien être l'ouvrage de LE CLERC lui-même, Auteur de ce Journal : peut-être Kuster la dédaigna-t-il, quoique remplie d'observations fines & intéressantes ; mais le Critique avoit tort pour le fond. Il étoit absurde de nier que les Grecs eussent une forme différente de l'Active & de la Passive : c'est comme si l'on vouloit nier que ces mêmes Grecs avoient un genre neutre. Cette forme est trop caractérisée par des terminaisons qui ne sont ni actives ni passives, pour n'en être pas distinguée. D'ailleurs il n'est pas question de ce qui est nécessaire ou non, mais de ce qui est. Les Grecs ont-ils une troisiéme forme ou non ? Tel est l'état de la question, dont il ne faut jamais sortir.

Il ne seroit pas surprenant qu'un Peuple aussi spirituel que les Grecs & qui avoit si fort renchéri sur tous les autres à l'égard des Tems, eût distingué par des inflexions propres, tous ces Verbes qui ne sont décidément ni actifs ni passifs, & qui peuvent être l'un ou l'autre, selon le point de vue sous lequel on les considere ; qu'ils eussent une forme neutre, comme ils avoient un genre neutre : car c'est-là le vrai sens qu'il faut donner au nom de *forme moyenne*, & qui termine cette controverse qui n'est qu'une dispute de mots, élevée dans un tems où l'on n'avoit aucune idée distincte des Langues, où l'on ne pouvoit les juger.

On peut donc comparer les Verbes moyens à nos Verbes neutres & à nos Verbes réfléchis, composés, comme ces Verbes moyens, de tems à forme active & de tems à forme passive, où nous disons *j'arrive* & *je suis arrivé ; j'arriverai* & *je serai arrivé*, &c.

En jugeant de la Langue Grecque par la nôtre, on est donc en droit de lui accorder trois formes, ou il faudroit dire que nos Verbes réfléchis ne sont pas distincts des Verbes actifs & passifs, parce que leurs tems se conjuguent en partie comme les Verbes actifs, tels que *j'arrive*, *j'arriverai*, &c. & en partie comme les Verbes passifs, tels que *je suis arrivé*, *je serai arrivé* : mais ce n'est pas à la forme des mots qu'il faut faire attention quand il est question de les classer, mais à leurs propriétés & à la maniere dont ils figurent dans le discours.

Cette facilité qu'a notre Langue de faire prendre à un même Verbe tant de formes différentes puisées également dans la Nature, & qui font qu'un même mot peut suffire à exprimer des idées très-variées, est un grand avantage : loin de le mépriser ou de le négliger, comme on ne fait que trop, on devroit en sentir tout le prix, & reconnoître combien notre Langue est supérieure à cet égard à celle des Latins ; obligés d'exprimer par la même tour-

nure des Verbes actifs & des Verbes réfléchis : c'est ainsi que *ſtudeo*, qu'on nous rend toujours par *étudier*, comme si c'étoit ſon ſens propre, & qui à cet égard eſt un Verbe neutre, devient actif quand il ſignifie *deſirer*, & réfléchi quand il ſignifie *s'attacher*, *s'étudier*.

Il eſt aſſez ſurprenant même que perſonne n'ait penſé juſqu'à préſent à comparer à cet égard la Langue Françoiſe avec la Langue Grecque & avec la Latine, auxquelles on la croit inférieure en tout : il eſt certain qu'elle laiſſe la Latine fort loin derriere elle, relativement à l'objet dont nous parlons ici. On auroit d'excellentes choſes à dire à ce ſujet, & ſur-tout ſur les moyens par leſquels une Langue peut ſe perfectionner, non dans ſes mots, mais dans ſa Syntaxe, dans ſes tems, dans ſes terminaiſons, &c. objets à l'égard deſquels une Langue ne change jamais, mais s'anéantit plutôt; ce qui eſt très-fâcheux, chaque Langue reſtant juſqu'à ſa fin avec tous ſes défauts.

On peut donc dire que le Philoſophe & l'Orateur ne contribuent en rien à perfectionner une Langue relativement à ſa forme grammaticale; ils ſont forcés de ſuivre à cet égard les uſages établis, quoiqu'on ne ſache quand ils furent adoptés, ni pourquoi ni comment ils le furent; & quoiqu'ils fuſſent ſuſceptibles d'un haut degré de perfection à l'égard de la compoſition des mots, de la proſodie, de la ſtructure de la phraſe, des diverſes Parties du Diſcours, &c. & relativement auxquelles on pourroit tirer grand parti des autres Langues. Toutes les Langues modernes d'Europe ſe raprochent de la Françoiſe ; elle ſeule ne pourra-t-elle profiter d'aucune ?



CHAPITRE V.

Des Formes en usage dans quelques autres Langues.

Les Verbes actifs, passifs, énonciatifs & réfléchis étant pris dans la Nature, existeront donc chez tous les Peuples & en toutes Langues ; mais ils y existeront avec des modifications plus ou moins nombreuses, suivant le génie de chaque Peuple ; cependant le plus léger examen suffira pour apercevoir le raport qu'ont tant de formes diverses, avec celles auxquelles se sont sagement bornées les Langues que nous venons d'analyser.

L'on ne sera donc point surpris de trouver des Langues qui ont un beaucoup plus grand nombre de formes que nous : on ne sera pas étonné que les Turcs en ayent au moins cinq, les Chaldéens six, les Hébreux huit, les Arabes treize, les Basques vingt-trois formes actives, sept formes neutres, &c. Ce ne sont que des nuances des formes que donne la Nature elle-même : elles se réduisent toutes à nos Verbes actifs, passifs, énonciatifs & réfléchis.

Ainsi les Turcs ont une forme active, *aimer.*

Une forme passive, *être aimé.*

Une forme active relativement à un autre, *faire aimer* quelqu'un.

Une réciproque, *s'entr'aimer*, *s'aimer mutuellement.*

Une réfléchie, *s'aimer soi-même.*

Elles se doublent en devenant négatives par le moyen de la syllabe *me*, qu'on insere dans le corps du Verbe.

Elles se triplent en se changeant en passifs, comme si nous disions *être fait aimé*, *être entr'aimé*, *être aimé de soi-même.*

Les Hébreux ont huit formes qu'on peut réduire à cinq :

La premiere apellée *Kal*, renferme les Verbes actifs & les Verbes énonciatifs ou neutres ; tels que, *je visite*, *je sors.*

La seconde appellée *Niphal*, est la forme passive, *je suis visité.*

La troisième & la quatrième sont active & passive ; elles répondent aux Verbes fréquentatifs des Latins, & désignent la réitération fréquente & multipliée d'une même action : nous dirions *je visite fréquemment*, *je suis visité fréquemment.*

La cinquième revient à peu près à la même chose ; aussi est-elle suprimée par plusieurs Grammairiens.

La sixième & la septième sont aussi active & passive, & désignent une action qu'on fait faire ; c'est comme la troisième des Turcs : nous dirions *je vais visiter*, & *on m'a fait visiter*.

La huitième répond au moyen des Grecs & à nos Verbes réfléchis ; elle est passive, réfléchie, neutre, suivant la maniere dont on l'envisage : nous dirions *je suis passé en revue*, dans un sens passif, en indiquant que d'autres nous passent en revue ; & dans un sens réfléchi, en disant que c'est par nous-mêmes que nous sommes passés en revue.

Cette huitième forme est la vraie forme passive chez les CHALDÉENS ; aussi est-elle formée du Verbe EST, הִתְ, comme en Hébreu.

Leurs autres formes sont les mêmes que celles de l'Hébreu.

Les ARABES ont porté ce nombre jusqu'à treize ; & comme ces formes correspondent à un nombre presque égal de passives, ils leur donnent le nom de Conjugaisons ; dénomination impropre, que nous n'appliquons dans nos Langues Occidentales qu'aux différentes manieres de conjuguer des Verbes différens, comme *sortir*, *voir*, *aimer*, & non aux diverses manieres de conjuguer le même Verbe.

La premiere forme offre les Verbes actifs, comme, *il écrit* ; & les Verbes neutres ou énonciatifs, comme, *il est triste*, & qu'on apelle *intransitifs* dans toutes ces Langues Orientales, c'est-à-dire, *dont l'action* NE PASSE PAS HORS *de celui qui l'opere*.

La seconde & la troisieme sont transitives ; l'une par soi-même, *il a attristé* ; l'autre par autrui, *il a fait attrister*.

La quatrième & la sixième sont réciproques ; mais l'une marque une réciprocation successive, rendre la pareille, avoir son tour ; & l'autre une réciprocation actuelle, comme si nous disions *ils se sont battus l'un après l'autre*, & *ils ont lutté ensemble*.

Les cinquième, septième & huitième sont passives ; celle ci est le passif de la premiere forme, *il a été écrit* ; celles-là sont le passif de la seconde ; *je l'ai enseigné* & *il a été enseigné*, c'est-à-dire *il a apris* ; *j'ai brisé ce vase* & *il a été brisé*, ou *il fut brisé par moi*.

La neuvième & la onzième sont relatives aux couleurs & à la difformité ; mais l'une renchérit de beaucoup sur l'autre ; *il étoit fort jaune* ; *il étoit jaune au delà de toute expression*.

La dixième est désidérative ; comme nous disons *il sollicita sa grace*, *il demanda à manger*, *il mourut de faim*.

Les deux dernieres, & qui sont très-rares, servent à marquer le superlatif, à renforcer

renforcer le ſens du Verbe, *il fut très-ſevere*, il *s'attacha fortement.*

Il n'eſt pas plus difficile de raporter les Conjugaiſons ou les Formes des Biſcayens & des Baſques, aux formes communes à tous les Peuples.

Leurs vingt-trois Formes actives & relatives ſe réduiſent d'abord à la moitié, parce qu'il y en a toujours une pour le ſingulier & une pour le pluriel; ſingulier & plurier relatifs uniquement au nombre de l'objet ſur lequel on agit; ainſi *je le mange* eſt une forme, & *je les mange* en eſt une autre. Les deux premieres ſont actives, & les vingt une autres relatives.

Ces formes relatives ſont encore aiſées à ſaiſir: on y peint l'action, ſuivant qu'elle ſe porte de la premiere Perſonne à la ſeconde Perſonne & à la troiſieme, & ſuivant que chacune de ces trois Perſonnes eſt au ſingulier ou au pluriel; ce qui donne autant de Formes que l'on fait par-là de combinaiſons différentes.

Viennent enſuite les Formes qui peignent les actions de la ſeconde Perſonne à l'égard de la premiere & de la troiſieme ſous toutes ces faces, & enfin celles qui peignent les actions de la troiſieme perſonne à l'égard des deux autres, ſous les mêmes points de vue.

Les ſept Formes des Verbes Neutres ſont dans le même goût, toujours relatives aux perſonnes que ces Verbes ont pour objet: ainſi, *je viens vers toi*, *je vais vers lui*, *tu viens vers moi*, *tu vas vers lui*, &c. produiſent autant de formes différentes.

Il n'eſt perſonne qui ne voye que toutes ces Formes ne ſont que des aplications différentes de celles qu'offre la Nature, qui exiſtent dans notre Langue, & qu'on pourroit multiplier à l'infini par des combinaiſons de la même eſpéce ſi elles n'étoient pas plus embarraſſantes que la méthode ſimple & belle que nous ſuivons, & que nous devons à des Peuples éclairés, qui avoient étudié avec ſoin la Nature, & qui avoient ſu diſtinguer une noble ſimplicité, d'une ſtérile abondance.



LIVRE IV.

DE LA SYNTAXE.

DIVISIONS.

Nous n'avons parlé jusqu'ici que des objets qui entrent dans le Discours, des Parties dont il est composé, des Formes que revêtent chacune de ces Parties, afin de pouvoir se lier avec l'ensemble du Discours; mais ce détail ne suffit pas; il faut connoître encore dans quelles occasions tous ces objets se lient les uns aux autres de telle ou de telle maniere, & la place qu'ils doivent occuper respectivement, afin qu'on aperçoive leurs raports, qu'on démêle celles qui sont principales d'avec celles qui sont subordonnées, & que le tableau produise le plus grand effet par la belle distribution de toutes ses parties.

Ainsi un Peintre habile donne à chaque figure la forme la plus propre à produire l'effet qu'elle doit opérer, & il les place de maniere que loin de se nuire mutuellement, elles s'apuient & se font valoir entr'elles, de façon qu'on aperçoit sans peine le sujet du tableau & tous ses accessoires.

Ce que le Peintre produit par des figures, celui qui parle l'exécute par les mots qu'il emploie; ainsi il faut mettre entre ces mots la même harmonie, le même arrangement qu'on mettroit entre des figures qui peindroient la même chose.

On a donc deux objets à considérer, lorsqu'on veut peindre ses idées: 1°. La forme qu'exige chaque mot pour se lier avec ses voisins, suivant le rôle qu'il remplit dans ce tableau, suivant qu'il est sujet, objet, terminatif, &c. 2°. La place qu'il doit occuper d'après le rôle dont il est chargé; & ces objets doivent être distincts & frapans, afin qu'on aperçoive à l'instant & sans étude la valeur de chaque mot, & ses raports avec l'ensemble.

De ces deux objets, relatifs, l'un à la *forme*, & l'autre à la *place*, le premier s'apelle proprement Syntaxe, c'est-à-dire, *arrangement réciproque* : car ce mot est composé de deux mots Grecs, *sun*, avec; & *taxis*, arrangement. Le second s'apelle Construction, parce que c'est par elle que s'éleve, que se construit, que se forme l'édifice.

La plûpart des Grammairiens n'ont pu concevoir qu'il y eût une différence entre la *Syntaxe* & la *Construction*; ils ont cru que ces deux mots ne défignoient qu'une feule & même chofe. Ne foyons donc pas étonnés s'ils ont laiffé de l'obfcurité fur cette matiere. On devient néceffairement obfcur, lorfqu'on ne diftingue pas dans un Ouvrage, des Parties qui doivent l'être; qu'on regarde comme femblables des objets dont on ne peut dire de l'un ce qu'on doit dire & affirmer de l'autre : confondre *Syntaxe* & *Construction*, c'eft commettre dans la Grammaire la faute dans laquelle tomberoit un Peintre qui confondroit *l'invention* de fon tableau avec le *coloris* qui devra caractérifer chacune des figures qui entrent dans ce tableau. Quelque raport qu'ayent entr'elles la Syntaxe & la Conftruction, elles différent par des caractères particuliers à chacune, & qu'on ne fauroit attribuer à toutes deux.

Un exemple fera fentir vivement cette différence qui regne entre la Syntaxe & la Conftruction. Dans ce vers :

La faute en eft aux Dieux qui la firent fi belle,

on a obfervé tout-à-la fois & des régles de Syntaxe & des regles de Conftruction.

C'eft la Syntaxe qui a apris que l'article qui précéde le mot *faute*, devoit être au féminin; que le Verbe qui fuit ce mot devoit être au fingulier & à la troifieme perfonne; que le nom *Dieux* devoit être au pluriel, & uni au Verbe par la Prépofition A : qu'au lieu de dire *à les Dieux*, on devroit dire *aux Dieux*; & que l'Adjectif *belle*, devoit être au féminin, à caufe du Pronom féminin *la* : enfin, que le Verbe *firent*, devoit être au pluriel, à caufe du mot *Dieux*.

Mais c'eft la Conftruction, & non la Syntaxe, qui aprend que ces mots, *la faute*, doivent être placés à la tête de la phrafe : que le Verbe *eft*, doit être après *en*, & non le précéder : que *belle*, doit être après ces mots, *la firent*; & qu'on doit éviter tout autre arrangement, tel que celui-ci : *aux Dieux en eft, qui fi belle la firent, la faute.*

La Syntaxe habille les perfonnages qui figurent dans le Difcours, elle les pare, elles les rend tels qu'ils doivent être pour remplir leur rôle : la Conftruction leur affigne enfuite, & d'après cela, la place qu'ils doivent occuper, elle fixe les rangs, elle décide du droit de préféance.

Nous les renfermons cependant fous un titre général, parce que ces deux objets font étroitement liés, qu'ils marchent enfemble, & qu'ils perdroient à être trop féparés.

ARTICLE I.

DE LA SYNTAXE PROPREMENT DITE.

CHAPITRE PREMIER.

Ses Objets.

TOUTES les régles de la Syntaxe ſe raportent à deux claſſes générales ; CONCORDANCE & DÉPENDANCE.

La *Concordance* réunit tous les mots qui concourent à exprimer un ſeul & même objet : la *Dépendance* unit à l'objet principal, les mots qui indiquent les raports d'un autre objet avec celui-là.

En effet, les mots d'une phraſe expriment les qualités de l'objet dont il s'agit dans cette phraſe, qu'on y peint, qui en eſt le ſujet ; ou ils expriment ſes raports avec d'autres objets.

Dans le premier cas, tous ces mots portent la livrée du ſujet, ils s'accordent avec lui, c'eſt *Concordance.* Dans le ſecond cas, ils reçoivent les modifications néceſſaires pour qu'on aperçoive le raport qu'il y a entr'eux & le ſujet, pour qu'on s'aſſure qu'ils ne ſont mis là qu'en ſecond ; c'eſt *Dépendance.*

La *Dépendance* ne régle que les Parties ſecondaires du tableau ; la *Concordance* en régle les Parties premieres, celles qui ſont l'eſſence du tableau, ſans leſquelles il n'y auroit point de tableau, & auxquelles ſe raportent toutes les autres.

Celles qui conſtituent l'eſſence du tableau, qui le forment, doivent harmoniſer entr'elles, elles ſont en *Concordance.*

Celles qui déſignent les raports de quelques autres objets avec ceux-là, qui ne ſervent qu'à déveloper les parties concordantes, à les rendre nombreuſes, variées, déterminées, qui en dépendent en un mot, ſont dans leur *Dépendance.*



CHAPITRE II.

DE LA CONCORDANCE.

La Concordance eſt cette portion de la Syntaxe qui enſeigne les moyens propres à faire accorder entr'eux, à mettre à l'uniſſon les mots qui peignent les diverſes Parties d'une idée, de la même maniere que ces idées s'accordent entr'elles.

Elle régle ſur-tout les mots qui peignent les Parties fondamentales d'un tableau, ces mots ſans leſquels il n'y auroit point de tableau; & qui exiſtent néceſſairement dans tous les tableaux de la parole, chez tous les Peuples & dans tous les tems. Ces parties ſont au nombre de trois ou quatre au plus. Le *Nom* & ſon *Article*; l'*Adjectif* qui peint la qualité attribuée à ce Nom, & le *Verbe* qui les unit : de même que le *Pronom*, lorſque le ſujet du tableau n'eſt déſigné que par un Pronom au lieu de l'être par un *Nom*.

Ces parties ne forment qu'un tout, au point que quelques Peuples les ont quelquefois déſignées par un ſeul mot : les Latins entr'autres, chez leſquels, *amat*, par exemple, eſt un tableau entier, correſpondant à ces trois mots, *il eſt aimant* : elles doivent, par conſéquent, être étroitement liées ; elles doivent porter avec elles les marques les plus ſenſibles de cette union ; toutes doivent préſenter des caractères communs auxquels on reconnoiſſe leur accord mutuel. Mais comment pourra-t-on aſſigner des caractères communs à des mots auſſi différens qu'un Article, un Nom, un Verbe & un Adjectif? C'eſt ici que triompha l'eſprit humain ; c'eſt ici qu'il ſurvint à ſes beſoins avec une ſagacité ſinguliere, mais que nous ne ſentons plus, parce que nous en faiſons un uſage continuel, & que nous nous contentons de nous en ſervir, ſans avoir jamais réfléchi ſur la ſimplicité & la beauté de ce méchaniſme.

Ces trois mots qui conſtituent la baſe de tout tableau de nos idées, le Nom, le Verbe & l'Adjectif, ſont ſuſceptibles de Nombres : ils peuvent être au ſingulier ou au pluriel. On pourra donc les réunir par ce moyen, les mettre à l'uniſſon, en leur aſſignant à tous le même nombre. Ainſi dans ces vers de Racine :

Un autre vous diroit que dans les Champs Troyens
Nos deux Peres ſans nous formerent ces liens,

Et que ſans conſulter ni mon choix ni le vôtre,
Nous fûmes, ſans amour, engagés l'un à l'autre, (1)

l'on voit que ces mots, *un autre diroit*, ſont en concordance, parce qu'ils ſont tous les trois au ſingulier : que ceux-ci, *nos deux Peres formerent*, ſont également en concordance, parce qu'ils ſont tous les quatre au pluriel; & qu'il en eſt de même de ceux-ci, *nous fûmes engagés*, parce qu'ils ſont également tous les trois au pluriel.

Et que dans ceux-ci :

Déja grondoient les horribles tonnerres
Par qui ſont briſés les remparts, (2)

ces mots, *grondoient les horribles tonnerres*, ſont en concordance par la même raiſon.

Si le Verbe, le Nom & l'Adjectif ont un raport commun, celui du Nombre, ces deux dernieres Parties en ont un plus étroit ; car à ce raport commun elles en ajoutent un, qui leur eſt particulier, c'eſt celui du genre : enſorte que ces deux mots ne ſe mettent pas ſeulement au même nombre, mais auſſi au même genre : ainſi tandis que nous diſons, *un homme prudent*, nous diſons, *une femme prudente*, *un tems orageux*, *une mer orageuſe*.

De-là réſultent deux ſortes de Concordances.

1°. La Concordance du Verbe avec le Nom & l'Adjectif.

2°. La Concordance de l'Adjectif avec le Nom & le Verbe.

La premiere n'a raport qu'aux Nombres ; la ſeconde embraſſe & les Nombres & les Genres : elle eſt plus étendue dans les Langues où les Noms & les Adjectifs ont des cas ; car il faut encore qu'ils ſoient au même cas comme au même nombre & au même genre ; enſorte qu'il exiſte dans ces Langues une troiſiéme concordance, celle des Cas : par celle-ci, l'Adjectif ſera au Nominatif, à l'Accuſatif, au Datif, &c. lorſque le nom avec lequel il doit s'accorder ſera à l'un ou à l'autre de ces Cas.

Ici ſe raportent un grand nombre de régles, qu'on a diſtinguées comme différentes, tandis qu'elles ne ſont que l'aplication de ces trois concordances à diverſes circonſtances particulieres †.

---

(1) Androm. Acte IV. Sc. V.

(2) Racine, Idylle ſur la Paix.

† Régles minucieuſes, inſipides même lorſqu'elles ne regardent que la Langue maternelle, celle qu'on a apriſe ſans régle, & ſans en étudier le génie & la marche ; mais

CHAPITRE III.

CONCORDANCES du Verbe avec le Nom ou avec le Pronom.

1°. TOUT Verbe qui eſt précédé d'un Nom auquel il ſe raporte, doit s'accorder avec lui pour le Nombre.

» Les SECRETS de ſon cœur & du mien
» SONT de tout l'Univers DEVENUS l'entretien. (1)

2°. Tout Verbe qui eſt précédé de pluſieurs Noms, même au ſingulier, avec leſquels il doit s'accorder, ſe met au pluriel, parce que pluſieurs Noms au ſingulier qui s'accordent avec un même Verbe, valent un Nom au pluriel: & ſi le Verbe ne ſe mettoit qu'au ſingulier, il ne s'accorderoit qu'avec un de ces Noms.

» Le RESPECT & la CRAINTE
» FERMENT autour de moi le paſſage à la plainte. (2)
» Que DIRONT avec moi la Cour, Rome, l'Empire? (3)

3°. Si le Verbe ſe raporte à un Pronom au lieu de ſe raporter à un Nom, il naîtra d'ici une nouvelle concordance; le Verbe devra ſe mettre à la même Perſonne que déſigne le Pronom.

JE PERCERAI le cœur que JE N'AI pu toucher;
Et tout ingrat qu'IL EST, IL me SERA plus doux
De mourir avec lui, que de vivre avec vous. (4)

4°. Si un Verbe ſe trouve à la troiſieme perſonne ſans Nom & ſans Pronom,

---

eſſentielle dès qu'il s'agit d'une Langue qu'on ne connoît pas : ici tout embarraſſe, tout arrête; mais que ces difficultés s'aplaniſſent, dès qu'on peut apercevoir que les procédés en ſont conformes à ceux de notre Langue, & qu'on en voit la raiſon!

(1) Bérénice, Acte II. Sc. II.

(2) Ib. ib.

(3) Ib. Act. III. Sc. I.

(4) Androm. Acte IV. Sc. IV.

ce qui arrive ſans ceſſe dans la plûpart des Langues, en Grec, en Latin, en Italien même, &c. il s'accorde conſtamment avec un Pronom ſous-entendu. Le Taſſe, par exemple, en parlant du Roi des Danois:

> Precipitò dunque gl'indugi, e tolſe
> Stuol di ſcelti Cómpagni audace e fero. (1)

» Il précipita donc la fin de la trève, & prit avec lui une troupe de Com- » pagnons choiſis, remplis de courage & de valeur ».

Precipitò & *tolſe* tiennent lieu chacun de deux Parties du Diſcours, du Verbe & du Pronom de la troiſieme Perſonne qu'on a ſuprimé, parce que ces mots ſont, par leur propre terminaiſon, à la troiſieme perſonne: c'eſt ainſi que le Pronom eſt ſuprimé même en François dans la traduction de ces deux vers avant le ſecond Verbe, où nous diſons, *& prit*, au lieu de, *& il prit*; parce que ce Pronom *il*, eſt ſuffiſamment déſigné par le *il* qui précède, & par le mot *prit*, qu'on voit être une troiſieme Perſonne.

5°. Si le Verbe eſt précédé des Pronoms de pluſieurs Perſonnes différentes, on le fait accorder avec le Pronom de la premiere Perſonne; & s'il n'y en a point, avec le Pronom de la ſeconde Perſonne. C'eſt ainſi que Racine dit : (2).

> Ma Mere a ſes deſſeins, Madame, & j'ai les miens,
> Ne PARLONS plus ici de Claude & d'Agrippine.

Comme s'il eût dit, vous & MOI ne parlons plus, &c.

On dira également :

> Dans le tems où vous & lui PARTITES pour l'Armée.

Il ſeroit impoſſible de s'exprimer autrement, ſans tomber dans des répétions minucieuſes & inutiles.

---

(1) Jéruſ. déliv. Chant VIII. Str. 8.
(2) Britann. Act. II. Sc. III.



CHAPITRE

CHAPITRE IV.

De la Concordance du Nom avec l'Adjectif.

L'Adjectif étant destiné à ne former qu'un ensemble avec le Nom, & devant porter par-là même sa livrée, devant avoir les mêmes caractères, la même couleur, en quelque sorte, afin qu'on ne les sépare point, s'accordera donc avec le Nom dans tout ce en quoi ils pourront s'accorder en Nombre & en Genre dans nos Langues modernes, le François, l'Italien, &c. tandis que dans les Langues Latine & Grecque, &c. ils s'accorderont non-seulement en Nombre & Genre, mais encore en Cas.

1°. Tout Adjectif doit se mettre au même nombre & au même genre que le nom auquel il se raporte, afin qu'ils ne fassent qu'un, de la même maniere que la qualité d'un objet & cet objet ne sont point séparés, & ne font qu'un; ainsi l'on dit.

En François, une antique *Cité.*

En Italien, antica Citta.

En Latin, antiqua Civitas.

En Grec, Παλαιον Ασυ, *Palaion asty.*

Dans toutes ces Langues, l'Adjectif *antique* est au même nombre & au même genre que le nom de cité; il est au singulier dans toutes: au féminin dans les trois premieres, parce que le nom de ville est féminin dans ces trois Langues; & au neutre en Grec, parce que le nom de ville, *Asty*, ou *Astu*, est neutre dans cette Langue.

Dans cette même Langue & en Latin, l'Adjectif *antique* est de plus au Nominatif, parce que le nom de Ville y est aussi.

2°. Cet usage ne change point, quoique le Verbe *est*, soit entre l'Adjectif & le nom, puisque ce Verbe ne sert qu'à cimenter leur union: ainsi l'on dira, *cette Cité est* antique, *hæc Civitas est* antiqua; comme on disoit, *antique Cité*, *antiqua Civitas*, &c. parce que cette expression est toujours la même.

Il en est de même des Verbes qui ne changent rien à cette union; tels que les Verbes, *devenir, naître*, &c. Ainsi l'on dit au même genre, au même nombre

(& au même cas, en Latin, en Grec, &c.) *cette plante* devient *très-belle*; *il* naquit *blanc*.

3°. De la même maniere & par la même raison qu'un Verbe se met au pluriel lorsqu'il a plusieurs noms au singulier, ainsi l'Adjectif se met au pluriel lorsqu'il s'accorde avec plusieurs noms au singulier.

Le Chêne, le Cédre, le Peuplier sont *élevés*.

4°. Quelquefois l'Adjectif n'est pas au même genre que le Nom auquel il se raporte; c'est qu'il s'unit à un autre nom qui désigne le même objet, & qui est du même genre que cet Adjectif, mais qui est sous-entendu. Les exemples en sont très-fréquens dans les Langues Grecque & Latine: on en trouve également dans la Langue Françoise, quoique plus rares. Après avoir indiqué, par exemple, un certain nombre d'hommes par le mot générique de *Personnes*, qui est du genre féminin, on se sert ensuite du pronom masculin *ils*, ou d'un adjectif masculin, quoique *personne*, soit du genre féminin, parce qu'on ne considere plus ce mot, mais l'objet même, les hommes qu'il désigne.

5°. Souvent le Nom auquel se raporte un Adjectif n'est pas exprimé; mais l'Adjectif le fait suffisamment connoître par son genre. Quand nous disons, les *riches*, les *grands*, nous sous-entendons toujours le substantif *hommes*.

6°. Nous avons le mot, *que*, dont la concordance paroît difficile à définir dans ces phrases, *les personnes* que *vous avez vues ne sont plus ici*; *le Livre* que *vous m'avez prêté est interessant*. En Latin ce *que* seroit à l'Accusatif; & cependant les noms *Personnes* & *Livre*, auxquels il se raporte, sont au Nominatif. C'est qu'il s'accorde, dit-on, avec ces noms répétés au même cas que lui; comme si l'on disoit, *les Personnes* lesquelles personnes *vous avez vues*; *le Livre* lequel Livre *vous m'avez prête*, &c. Ceci est vrai, mais mal exprimé. *Que* est un mot elliptique, qui tient lieu de la Conjonction *&*, de l'article *ce*, & du nom sous-entendu; c'est comme si nous disions, *les Personnes*, & ces personnes vous avez vues *ne sont plus ici*; *le Livre* & ce Livre vous m'avez prêté, *est intéressant*.



CHAPITRE V.

DE LA DÉPENDANCE.

MAIS les tableaux de la parole ne ſont pas uniquement composés d'un Nom, d'un Verbe, d'un Adjectif: ils renferment preſque toujours un très-grand nombre d'autres mots, dont la réunion forme des phraſes très-longues & chargées d'une multitude d'idées. Comment ces nouveaux mots ſe trouvent-ils dans ces tableaux? Auroient-ils été amenés par le haſard? N'eſt-il pas à craindre qu'ils n'altèrent par leur préſence & par leur entaſſement le bel ordre & cette ſimplicité pleine d'harmonie qu'offrent les parties du tableau dont nous venons d'admirer le raport & la concordance? Mieux vaudroit qu'ils n'y fuſſent pas. Il faut donc que ces mots nouveaux ne portent aucune atteinte à l'enſemble du tableau, qu'ils n'en altèrent point l'unité & l'harmonie; que le tableau au lieu d'en devenir plus confus, & de paroître inintelligible ou biſarre, en devienne plus agréable, plus nombreux, plus frapant.

Il faut donc néceſſairement que ces nouveaux mots ayent été ajoutés en faveur de ceux qui forment l'eſſence du tableau, qu'ils ſe raportent à eux, & à eux ſeuls; que ceux-ci en tirent plus de clarté, plus de force, plus d'intérêt; que malgré cette multitude de mots, on aperçoive toujours le ſujet du tableau, qu'on ne le perde jamais de vue, qu'il n'en exiſte aucun autre.

Ces mots nouveaux ne ſeront donc que des mots ſubordonnés à ceux qui compoſent le fond du tableau; ils n'en détourneront point notre vue pour la porter ſur d'autres objets; ils l'y rameneront au contraire, en les rendant plus lumineux, plus intéreſſans, en formant un tableau plus complet, plus détaillé, plus vif, plus nombreux.

Étant ſubordonnés aux parties eſſentielles du tableau, ils les éclairciront, & ils n'en détourneront point: ils les déveloperont & n'y jetteront aucun embarras; ils en feront portion, & ne préſenteront pas de nouveaux objets.

Ainſi dans un Poëme, tout ſe raporte au Héros de la Piéce; il anime tout, il dirige tout, il eſt l'ame de tout: ainſi dans un tableau, tous les perſonnages qui y entrent ſe raportent à un ſeul, qui domine ſur tous les autres & qui les explique tous.

Ces mots ſubordonnés, & en dépendance, qui ne ſeroient rien ſans le ſujet principal, & qui à ſa ſuite ſont très-énergiques & très-intéreſſans, ſervent à dé-

terminer ou le ſujet ſeul, ou ſon adjectif, ou le verbe qui les unit : quelquefois auſſi ils portent ſur tout l'enſemble : ainſi on aura dans les tableaux de la parole, des mots en dépendance du Nom; des mots en dépendance du Verbe ; des mots en dépendance de l'Adjectif : & chacun devra ſe lier avec ceux dont il dépend, d'une maniere différente & toujours relative à la nature même de ces mots.

CHAPITRE VI.

MOYENS par leſquels on peut déſigner ces diverſes Dépendances.

NOS Diſcours étant ainſi compoſés de deux ſortes de mots très-diſtincts, il importera eſſentiellement qu'on puiſſe les reconnoître auſſi-tôt à quelque marque particuliere, à la maniere dont ceux qui ne ſervent qu'à déterminer le ſens des autres, ſeront liés avec les mots qui forment l'eſſence du tableau, enſorte qu'on ne puiſſe tomber à cet égard dans aucune équivoque. Ces tableaux paroîtroient, en effet, ou inintelligibles ou faux, à ceux qui prendroient les idées acceſſoires pour les principales, & qui ne feroient de celles-ci qu'un acceſſoire.

On peut réduire à trois claſſes toutes les marques propres à faire connoître la fonction que rempliſſent ces mots ajoûtés aux tableaux de la parole : 1°. La place qu'ils y occupent : 2°. Les mots auxquels on les unit, & par leſquels on les lie avec les autres : 3°. Le changement de terminaiſon qu'ils ſubiſſent. Ces trois façons différentes peuvent exiſter enſemble ou ſéparément dans chaque Langue. Dans nos Langues modernes nous n'employons que les deux premieres, hormis à l'egard des Pronoms : dans les Langues anciennes, telles que le Latin & le Grec, on n'employe que les deux dernieres.

Ainſi nous reconnoiſſons l'objet ſur lequel porte l'action déſignée par le tableau, en ce qu'il marche après le Verbe, tandis que le ſujet marche le premier ; au lieu qu'en Latin on reconnoît celui-ci par ſa terminaiſon nominative, & celui-là par ſa terminaiſon accuſative.

Nous employons la différence de terminaiſon à l'égard des Pronoms ; ainſi nous diſons *je* pour la premiere perſonne, regardée comme le ſujet de la phraſe ; & nous employons *me*, pour cette même perſonne regardée comme objet de la phraſe ; mais en même tems nous l'aſſujettiſſons à une place conſtante,

qui eſt entre le ſujet & le Verbe : ce qui fait rentrer cet uſage dans le génie propre de notre Langue, qui ne diſtingue les mots que par leur place.

Par raport au ſecond des moyens dont nous parlons, & qui conſiſte à faire connoître par des mots conſacrés à cela, la valeur de ceux qu'on ajoûte à ce qui fait l'eſſence du tableau, il eſt commun à tous les Peuples, à toutes les Langues : aucune qui ne lie ces mots entr'eux par des Prépoſitions.

N'en ſoyons pas étonnés : les Prépoſitions ont les mêmes avantages que les terminaiſons, & elles leur ſont très-ſupérieures par leur variété, par l'étendue de leurs ſervices, par la grace qu'elles répandent dans les tableaux de la parole, par l'énergie qu'elles lui donnent. Elles uniſſent les mots de la maniere la plus intéreſſante, en nous faiſant voir les raports qu'ils ont entr'eux, & que tel mot correſpond & dépend de tel autre, avec lequel on n'auroit pas penſé de le comparer & entre leſquels ſans cela on n'apercevroit aucun raport.

CHAPITRE VII.

Mots en Dépendance du Nom ou du Sujet.

De quels mots s'accompagnera le Sujet ou un Nom qui puiſſent le déterminer ? Quels mots ſeront dans ſa dépendance ? ſi ce n'eſt ceux qui développeront ſa nature, qui feront connoître ſon origine, qui indiqueront les êtres auxquels apartient l'objet que déſigne ce nom.

Ceux-ci ſe lieront avec le ſujet du tableau, ou par un Adjectif, ou par le Conjonctif *qui*, ou par la Prépoſition *de*.

Lorſque la Fontaine dit :

> Maître Corbeau, ſur un arbre perché,
> Tenoit en ſon bec un fromage,

ces mots, *ſur un arbre perché*, ſont un acceſſoire, une dépendance du ſujet du tableau : ce ſujet eſt *Maître Corbeau*, en concordance avec le Verbe *tenoit* : ces mots, *ſur un arbre perché*, déſignent donc une circonſtance particuliere du ſujet ; c'eſt comme ſi l'on diſoit, *Maître Corbeau* qui étoit *perché ſur un arbre*, *tenoit*, &c.

Dans ces vers de Racine :

> Le farouche aſpect de ſes fiers Raviſſeurs,
> Relevoit de ſes yeux les timides douceurs.

Le ſujet de la phraſe, ce qui relevoit les douceurs de ſes yeux, des yeux de Junie, c'étoit *le farouche aſpect*; mais ces mots ne préſentent pas un ſens complet & déterminé : on voudroit ſavoir d'où part ce farouche aſpect, quelle en étoit l'origine : c'eſt ce que marque le mot *de* qui ſuit : il fait voir que c'étoit l'aſpect des perſonnes mêmes qui avoient ravi Junie, l'aſpect *de ſes fiers raviſſeurs.*

C'eſt par une raiſon pareille que ce mot *de* eſt répété dans le vers ſuivant, pour marquer quelles *douceurs* étoient relevées par cet aſpect, la douceur *de ſes yeux.*

En effet, *douceur* étant un nom, de même que le ſujet *aſpect*, il ſe lie de la même maniere que lui avec les mots qui le déterminent. Il en eſt ainſi de tous les *Noms*, en quelque place qu'ils ſe trouvent; enſorte que tout ce que nous dirons ici des mots qui ſe lient, ſoit avec le nom qui ſert de ſujet, ſoit avec ſon adjectif, ſera vrai également des mots qui ſe lient avec des noms & avec des adjectifs, quelque fonction qu'ils rempliſſent dans le diſcours.

C'eſt ce qui fait que les Grammairiens ont conſidéré la maniere dont les mots ſe lioient en général avec d'autres, tandis que je ne conſidere ici ces choſes que relativement à ce qui forme l'eſſence du tableau : cette maniere de voir étant beaucoup plus déterminée, & plus intéreſſante, elle m'a paru mériter la préférence.

Enfin les mots qui déterminent le ſujet, ſe lient ſouvent avec lui par le Conjonctif *qui* ou *que*, ſuivant la nature de la phraſe.

Les Poëſies *que compoſa Homere pour l'inſtruction des hommes*, ſe ſont ſoutenues avec gloire dans tous les tems.

Rome, *qui, dans les commencemens, ne dominoit que ſur un territoire très-borné*, parvint en peu de tems à la conquête de la Terre preſque entiere.



CHAPITRE VIII.

Mots en dépendance du Verbe.

Le Verbe, de quelque nature qu'il soit, neutre ou énonciatif, actif & passif, a sous sa dépendance tous les mots qui désignent les circonstances dont le tableau est accompagné, de quelque nature qu'elles soient : ces circonstances sont l'objet, le but, le lieu, le tems, la cause, le moyen & l'état, ou la maniere d'être. Il est peu de discours qui n'offrent la plûpart de ces circonstances. On en voit plusieurs dans la priere que Racine fait prononcer par Agamemnon, obligé de sacrifier sa fille :

Grands Dieux, si votre haine
Persévere à vouloir l'arracher de mes mains ;
Que peuvent devant vous tous les foibles humains ?
Loin de la secourir, mon amitié l'oprime.
Je le sais : mais, grands Dieux, une telle victime
Vaut bien que, confirmant vos rigoureuses Loix,
Vous me la demandiez une seconde fois. (1)

Ici, l'*arracher*, désigne l'objet du Verbe vouloir ; *à vouloir*, est le but de cette *haine* qui persévere : *de mes mains*, est une circonstance de lieu ; *devant vous*, est une circonstance de tems. *Loin de la secourir*, est une circonstance de moyen : *l'*, dans l'*oprime*, est l'objet de cette opression ; c'est *elle* que mon amitié oprime. *Le*, dans *je le sais*, est encore l'objet du Verbe savoir. *Bien*, est la maniere d'être, la qualification du Verbe *valoir*. *Vos rigoureuses Loix*, sont l'objet du Verbe confirmant ; comme *la*, est l'objet du Verbe demandiez. *Me*, est le terme de ce même verbe. *Une seconde fois*, est une circonstance de tems.

Les circonstances sont presque aussi variées dans ces vers, quoiqu'ils soient en moins petit nombre (2).

Que présage à mes yeux cette tristesse obscure
Et ces sombres regards errans à l'aventure ?
Tout vous rit, la Fortune obéit à vos vœux.

(1) Iphigén. Acte IV. Sc. IX.
(2) Britann. Acte II. Sc. II.

Que, marque l'objet du Verbe préſage.

A mes yeux, marque le terme de cet objet.

A l'aventure, marque la maniere dont errent ces regards.

Vous, marque le terme du Verbe *rit*. Tout *rit pour vous*, en votre faveur.

A vos vœux, marque le terme de l'obéiſſance de la Fortune ; c'eſt à vos vœux qu'elle obéit.

Voilà donc des mots de toute eſpéce en dépendance du Verbe.

Déſirez-vous des exemples d'objets ? vous en trouverez dans *une telle victime*; dans *que*, dans *la*, *le* ; *vos rigoureuſes Loix*, &c.

Des circonſtances de but, de terme ? en voici : *me* ; *vous*, *à vos vœux*.

Une circonſtance de lieu, *de mes mains*.

Une circonſtance de tems, *une ſeconde fois*.

Une circonſtance de Cauſe, *la Fortune obéit à vos vœux* ; c'eſt ce qui eſt cauſe de ce qu'on vient de dire, de ce que *tout vous rit*.

Une circonſtance de Moyen, *loin de la ſecourir, mon amitié l'oprime*.

Une circonſtance tirée de la maniere d'être ; *bien*, qui déſigne ce que vaut une telle victime : *à l'aventure*, qui déſigne de quelle maniere errent ces ſombres regards.

Dans les ſix vers ſuivans, les deux mots en concordance, les deux mots qui forment le fond du tableau, qui en ſont l'ame, autour deſquels viennent ſe réunir tous les autres, ſe trouvent dans le dernier vers : les cinq premiers ne ſont que des acceſſoires, des circonſtanciels ; mais énoncés de façon qu'on voit qu'ils ne ſont pas les mots eſſentiels & en concordance, qu'ils ne ſont mis là que pour préparer ceux-ci. Tels ſont ces vers :

Et ſoit que ſa colere
M'imputât le malheur qui lui ravit ſon frere ;
Soit que ſon cœur jaloux d'une auſtere fierté,
Enviât à nos yeux ſa naiſſante beauté ;
Fidéle à ſa douleur & dans l'ombre enfermée,
Elle ſe déroboit même à ſa renommée. (1)

Elle déroboit, mots placés dans le dernier vers, ſont le Sujet, le Verbe & l'Adjectif ;

(1) Britann. là même.

l'Adjectif; c'est comme si l'on disoit, *elle étoit dérobante.* Ce sont les seuls mots en concordance, relativement au fond du tableau : tous les autres, comme nous l'avons dit, ne sont que des accessoires.

Se, marque l'objet que déroboit la personne dont on parle. C'est *se*, elle-même.

A sa renommée, marque à qui ce vol étoit fait.

Fidéle à sa douleur, *& dans l'ombre enfermée*, marquent la maniere dont elle se déroboit, *en se renfermant dans l'ombre*, *& en restant fidéle à sa douleur.*

Les quatre premiers vers indiquent les motifs de cette retraite, qui sembloit un vol fait au public : c'étoit *sa colere* pour la mort de son frere, ou *son austere fierté.*

Quelquefois cependant le sujet est envelopé dans des termes qui désignent la dépendance : on en a un exemple dans les deux vers qui suivent ces six :

Et c'est cette vertu si nouvelle à la Cour,
Dont la persévérance irrite son amour.

C'est une phrase renversée, & dont les mots n'offrent pas l'accord qui doit se trouver entre les parties fondamentales d'une phrase. Le Verbe essentiel est certainement *irrite* ; mais quel est son sujet ? sera-ce *la persévérance ?* Mais ce mot est dépendant du Conjonctif *dont*, tandis que le sujet ne doit jamais être dépendant. Sera-ce *cette vertu si nouvelle à la Cour ?* Mais ce n'est pas elle qui irrite, c'est *sa persévérance* : nous voyons donc ici marcher comme sujet le mot qui devroit être en dépendance ; & en dépendance, le mot qui devroit être sujet : la phrase peut en effet se rendre ainsi : *c'est la persévérance de cette vertu si nouvelle à la Cour qui irrite mon amour.* Mais qu'a fait le Poëte ? Pour éviter le choc des deux voyelles qu'offroit *qui irrite*, il a été obligé d'énoncer sa phrase autrement, & de la tourner ainsi ; *c'est cette vertu qui par sa persévérance irrite mon amour*, en substituant *dont*, aux mots *qui par*, trop longs & trop prosaïques pour son vers.

Cette tournure devenoit très-belle & très-grammaticale, au moyen du Verbe *c'est*, qui offre un Verbe sur lequel se portent les régles grammaticales, parce qu'il devenoit pour elles le Verbe essentiel, dont *cette vertu* est le sujet, tandis que *c'* en est l'Adjectif, & que le second vers tout entier n'est que le dévelopement de cet Adjectif : tel est en effet le vrai sens de ces vers :

Cette vertu ſi nouvelle à la Cour, *eſt ce* dont la perſévérance irrite mon amour.

Par cette tournure, tout eſt d'accord : les vers ſont tels qu'ils doivent être, & à la place du ſujet devenu mot dépendant, on a un autre mot qui a changé de Verbe avec lui : ainſi l'oreille & la Grammaire ſont également ſatisfaites.

Enfin les Verbes Paſſifs ont toujours dans leur dépendance les mots qui marquent la Cauſe de cette exiſtence paſſive. Dans ce vers, par exemple :

Ainſi par le Deſtin nos vœux ſont traverſés, (1)

qui offre un tableau Paſſif, *des vœux traverſés*; la Cauſe qui fait que ces vœux ſont traverſés, eſt *le Deſtin*, & elle ſe lie avec le tableau entier, en François, au moyen de la Prépoſition *par*; en Latin, au moyen de la Prépoſition A; en Italien, au moyen de la Prépoſition *da*.

E lacerato il cuore
Da gli interni avoltoi, ſdegni e dolore. (2)

» Son cœur eſt déchiré *par* des Vautours intérieurs, par l'indignation & » par la douleur ».

---

(1) Britannic. Acte III. Sc. VIII.
(2) Jéruſ. déliv. Chant X. Str. VI.



CHAPITRE IX.

Mots en dépendance de l'Adjectif.

L'ADJECTIF amene également à sa suite des mots qui servent à le déterminer, & ceux-ci désignent également des circonstances, des accessoires.

Les mots qui déterminent les Adjectifs sont, 1°. les Adverbes de Comparaison.

> Jamais crainte ne fut PLUS juste *que la vôtre.*
> Il regne avec la PLUS grande équité.

2°. Des circonstances liées avec lui par des Prépositions. La gloire qui vient de la vertu est *supérieure* A celle qui vient DE la naissance : riche *en* moyens : grand *sans* ostentation.

Mais il arrive très-souvent que l'Adjectif disparoît, & qu'il fait place aux mots même qui devroient le déterminer : de-là des tournures qui semblent contraires à toute Grammaire, & dont l'explication embarrassa toujours.

Telles sont ces phrases :

> Alexandre étoit Roi de Macédoine.
> Priam fut le pere d'Hector.
> Paris est la Capitale de la France.

Dans ces tableaux, on voit un sujet, *Aléxandre*, *Priam*, *Paris* : un Verbe, *étoit*, *fut*, *est*; & point d'Adjectif : à sa place, un Nom, *Roi*, *Pere*, *Capitale.* Qu'en a-t-on conclu ? Que ces Noms étoient des Adjectifs. C'étoit tout brouiller, c'étoit renverser de sa propre main l'édifice qu'on avoit élevé avec tant de peine & de sagacité, & rendre inutile toute Grammaire : car si un mot est Nom & ne l'est pas, Adjectif & non Adjectif, on ne sait plus rien, on ne peut plus rendre raison de rien.

Ici, *Roi*, *Pere*, *Capitale*, sont des Noms, des Substantifs : c'est comme si nous disions, le Roi de Macédoine étoit Aléxandre ; le Pere d'Hector fut Priam, la Capitale de France est Paris.

Il faudra donc dire, que c'est *Aléxandre*, *Priam*, *Paris*, qui sont maintenant des Adjectifs. L'absurdité d'une pareille décision se fait sentir d'elle-

même. Mais comment ne s'en est-on pas aperçu ? Comment a-t-on pu se faire illusion à ce point? C'est qu'on n'étoit pas assez ferme dans ses principes ; qu'on ne savoit pas à quel point l'ellipse domine dans le langage.

Toutes ces phrases sont elliptiques : le vrai Adjectif a disparu, il n'est resté que des Substantifs qui le déterminoient & qui le remplacent ; & le remplacent si exactement, qu'on les a pris pour autant d'Adjectifs; ce qui étoit le comble de l'illusion.

Dans ces exemples, c'est l'Adjectif *revêtu*, ou tel autre semblable, qui est suprimé. Aléxandre étoit *revêtu de la qualité de* Roi de Macédoine; mais cet Adjectif n'ajoutoit rien à la clarté & à l'énergie de la phrase, on le suprima donc. De même lorsque nous disons que Paris est la Capitale de la France, nous voulons dire, que c'est cette Ville qui est revêtue de cette qualité, qui est reconnue pour Capitale du Royaume, qui a été élevée à cette qualité; mais ces explications se sous-entendant d'elles-mêmes, il étoit inutile de les exprimer. On les suprime donc, & leur complément, les mots qui étoient dans la dépendance de ceux-là, prennent leur place, & en font les fonctions; mais ils ne sont rien moins qu'Adjectifs; ce sont des Noms, tout comme ceux qui précédent le Verbe *est*.

Observons en passant que ce mot, *la Capitale*, nous offre encore une ellipse : car ce mot, *capitale*, fait ici la fonction d'un nom, & c'est cependant un adjectif. On dit, *un point capital*, tout comme, *une remarque capitale* : ici c'est le nom de Ville qui est sous-entendu. *Paris est la* ville *capitale de la France*. Tant l'ellipse est commune, tant elle a d'influence sur le langage !



CHAPITRE X.

Mots en dépendance distribués en deux Classes.

CHAQUE portion primitive d'un tableau, le Nom, le Verbe & l'Adjectif, peuvent donc s'accompagner de mots qui servent à en déterminer le sens d'une maniere plus particuliere, à l'étendre ou à le resserrer suivant les occurrences.

Ces mots, en dépendance, forment quelquefois eux-mêmes des tableaux qui réunissent toutes les parties essentielles aux tableaux de la parole ; ils offrent un Nom, un Verbe, un Adjectif, tout comme le tableau principal. Ceci a lieu lorsque l'ame est agitée de grandes passions, que les sentimens se pressent, que les idées se succédent rapidement les unes aux autres : il n'est donc pas étonnant que PHÉDRE réunisse plusieurs tableaux en un seul, lorsque dans un moment de désespoir elle s'adresse ainsi à Vénus :

> O toi qui vois la honte où je suis descendue,
> Implacable Vénus, suis-je assez confondue ?
> Cruelle, si tu veux une gloire nouvelle,
> Attaque un ennemi qui te soit plus rebelle.
> Hyppolyte te fuit, & bravant ton courroux,
> Jamais à tes Autels n'a fléchi les genoux. (1)

La premiere phrase qui n'est composée que de deux vers, renferme au moins trois tableaux qui offrent chacun un Nom, un Verbe, un Adjectif. 1°. Toi qui vois la honte : 2°. Je suis descendue : 3°. Suis-je assez confondue.

Ces trois en suposent un quatrieme, qui n'est qu'indiqué, parce que la plus grande partie en a disparu, & qu'il n'en reste que ces mots, *implacable Vénus* ; ceux-ci n'apartiennent à aucun des Verbes exprimés ; ils ne peuvent cependant exister sans un Verbe ; ce Verbe est donc sous-entendu, & il ne l'est que parce que son énoncé n'auroit fait que réfroidir la vivacité de l'action : ce Verbe est, *répons-moi.*

> Implacable Vénus, *répons-moi* ; suis-je assez confondue ?

(1) Phédre, Acte III. Sc. II.

Mais l'on ne fait une demande que pour avoir une réponse : il étoit donc inutile de dire, *répons-moi.*

Ces mots, *implacable Vénus*, forment eux mêmes un cinquieme tableau dont le Verbe a disparu par la même raison : le véritable sens est celui-ci, *Vénus* qui es *implacable* à mon égard : mais ce dévelopement n'ajoute rien à la clarté du discours, & il en affoiblit l'énergie; on le suprime donc : & l'esprit n'étant plus arrêté par des expressions inutiles, saisit mieux l'essentiel, & devient plus sensible à la rapidité avec laquelle se succédent les pensées.

On peut donc distinguer en deux classes les mots en dépendance ; ceux qui sont seuls, ceux qui sont suivis eux-mêmes de mots avec lesquels ils forment un tableau particulier : de-là deux sortes de Complémens.

Un Complément *simple*, un Complément *complexe :* celui-ci qui embrasse un grand nombre de mots ; celui-là qui se borne à un, & qu'on pourroit apeller également *in-complexe.*

§. 2.

Du Complément complexe.

Le Complément complexe suit deux loix différentes, relativement au mot par lequel il commence, & relativement à ceux qui suivent celui-ci. A l'égard de ces derniers, il suit les régles même qui concourent à la formation des tableaux qui ne sont point en dépendance ; mais par raport au premier, il suit les régles des mots en dépendance.

C'est par cette raison qu'on a apellé le premier mot Complément *grammatical*, parce qu'il prend toutes les formes qu'exigent les régles de Grammaire : ou *initial*, lorsqu'il ne peut changer de forme, qu'il consiste, par exemple, en une Préposition.

Les mots qui suivent le Complément grammatical s'apellent Complément *logique*, parce qu'ils présentent l'expression de *l'idée entiere*, qui est en dépendance.

La réunion du Complément Grammatical & du Complément Logique, forme le Complément *total.*

Dans ce vers, par exemple, déja cité,

Attaque un ennemi qui te soit plus rebelle,

ses mots en dépendance sont, *un Ennemi qui te soit plus rebelle*, ils sont en dépendance du Verbe *attaque*, & lui servent ainsi de Complément total ;

mais dans ce Complément, il faut distinguer le premier mot, un *Ennemi*, mot qui offre l'objet du Verbe *attaque* : dans la dépendance absolue du Verbe, il doit suivre toutes les régles qu'exige cette dépendance; c'est le Complément Grammatical.

Les autres sont un Complément de ce premier, qu'ils servent à déterminer; *quel ennemi?* un *qui te soit plus rebelle.* Ils s'accordent avec lui, & ne dépendent point du mot dont il dépend lui-même : c'est le Complément Logique, ce Complément qui forme un tableau dans un autre tableau.

§. 3.

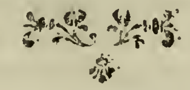
Ce qu'on entendoit par Régime.

Au lieu de ces expressions, mots en concordance & mots en dépendance, ou *Accords* & *Complémens*, les Anciens se servoient des mots, *régissant* & *régis*, ou *régime.*

Ainsi le sujet d'un tableau régissoit le Verbe, celui-ci régissoit à son tour l'objet & le terme du tableau. De ces trois mots, le premier étoit en régime *libre*, le troisiéme en régime *assujetti*, & le second en régime *assujetti* & *assujettissant.*

On a cru qu'il y avoit opposition entre les deux mots de cette dénomination, *régime libre*; mais cette opposition n'est qu'aparente. Le sujet d'une phrase est en régime; car il faut qu'il subisse les régles du sujet : il est *libre*; car il n'est régi par aucun mot particulier, il ne se raporte à aucun, & tous se raportent à lui.

Mais cette dénomination de *régime*, très-bonne pour le Complément Grammatical, ne peut s'apliquer que difficilement aux Complémens Logiques, on a donc été obligé de recourir à une autre, plus générale & plus commode.



CHAPITRE XI.

De l'arrangement dont peuvent être susceptibles les Complémens d'un même Tableau.

Les Complémens d'un tableau étant en si grand nombre, formant une partie si considérable des tableaux de la parole, il est tres-important, sans doute, de les placer de maniere qu'ils n'alterent point l'harmonie qui doit y regner, & que leur belle distribution répande autant de grace que de clarté : sans cela on ne produiroit que des tableaux informes; mais ceci n'est pas aussi aisé à pratiquer qu'à sentir.

« L'arrangement des mots, dit Vaugelas (1), est un des plus grands se-» crets du style : qui n'a point cela, ne peut pas dire qu'il sache écrire ; il a » beau employer de belles phrases & de beaux mots ; étant mal placés, ils ne » sauroient avoir ni beauté, ni grace, outre qu'ils embarrassent l'expression & » lui ôtent la clarté, qui est le principal ».

C'est ce qui a fait dire à un autre Ecrivain (2) : « Lorsqu'une phrase » manque d'harmonie, n'en cherchez la raison que dans le mauvais arran-» gement des parties qui la composent : mettez entre toutes ces parties l'ordre » le plus convenable, à coup sûr vous la rendrez harmonieuse ».

Nous verrons ailleurs les régles qu'on peut suivre pour l'arrangement de chaque Partie du Discours ; mais nous indiquerons ici avec M. Beauzée qui a aprofondi cet objet, & auquel par conséquent, nous renverrons pour les détails (3), les précautions à prendre pour distribuer dans l'ordre le plus convenable les divers Complémens qui entrent dans un tableau.

1. De plusieurs Complémens qui tombent sur le même mot, il faut mettre le plus court le premier après le mot completté ; puis, le plus court de ceux qui restent, & ainsi de suite jusqu'au plus long de tous, qui doit être le dernier. Ainsi l'on diroit, *parer* LE VICE *des dehors de la vertu*, & *parer* DES DEHORS DE LA VERTU les *vices les plus honteux & les plus décriés.*

(1) Remarq. 454.

(2) Discours sur les Agrémens du Langage, Part. I.

(3) Gramm. Gén. T. II. p. 65. & suiv.

2 Si.

2. Si par ce moyen quelqu'un de ces Complémens se trouvoit trop éloigné du mot completté, & qu'on ne pût apercevoir bien clairement son raport avec ce mot, on n'a qu'à le placer avant. On peut même le faire pour mettre plus d'élégance dans le tableau. C'est ainsi que l'Auteur de Télémaque a dit : » *C'est un des trois qui ont*, APRÈS UN SIÉGE DE DIX ANS, *renversé la* » *fameuse Troye.*

3. Ces régles cessent dès qu'il en résulteroit un sens obscur & équivoque. Ainsi au lieu de dire, d'après la seconde régle, *il se persuada qu'*IL RÉPAREROIT LA PERTE QU'IL VENOIT DE FAIRE, *en attaquant la Ville par divers endroits* ; il faut dire, *il se persuada* qu'EN ATTAQUANT LA VILLE PAR DIVERS ENDROITS, il *répareroit la perte qu'il venoit de faire*, puisque c'est l'attaque de la Ville qui doit réparer la perte, loin d'en avoir été la cause.

4. Si les divers Complémens d'un même mot ont sensiblement la même étendue, c'est au goût, c'est-à-dire, au jugement éclairé par une Logique fine, & surement fondée sur des principes certains, à en fixer la place. Il en est de même pour les différentes parties d'un même complément. Il est mieux de dire, *je leur montrerai que sa façon d'écrire est excellente*, & QU'IL MÉRITE LE NOM DE POETE, que de dire, *je leur montrerai qu'il* MÉRITE LE NOM DE POETE, & *que sa façon d'écrire est excellente.*

5. Si le sujet de la phrase étoit précédé d'un Complément qu'il écartât trop de son Verbe, ce sujet doit être placé après le Verbe. Ainsi on ne dira pas avec l'Auteur de Télémaque : *C'est* ce QUE *Minos, le plus sage & le meilleur de tous les Rois, avoit compris* ; mais, *c'est ce* QU'*avoit compris Minos, le plus sage & le meilleur de tous les Rois.*

6. Il ne faut jamais séparer les portions du Complément par un autre complément : ainsi on ne dira pas, *il y a un air de vanité & d'affectation dans Pline le jeune qui gâte ses Lettres* ; mais, *il y a dans Pline le jeune, un air de vanité & d'affectation qui gâte ses Lettres.* On ne dira pas non plus avec l'Auteur de Zaïde, *je goûtois des délices dans ces commencemens, que je n'avois pas imaginés* ; mais, *je goûtois dans ces commencemens*, &c.



CHAPITRE XII.

Des Parties constitutives d'une phrase, & des Tableaux des idées.

Jusques-ici nous avons vu que les tableaux de la parole étoient composés de diverses parties, les unes en concordance, les autres en dépendance : que les premieres étoient si essentielles à ces tableaux, qu'elles se rencontroient nécessairement dans tous, & qu'il n'y en avoit aucun qui ne les suposât; tandis que la présence des autres dans ces tableaux, dépendoit de la nature des objets qu'on avoit à présenter ; mais nous n'en avons encore ni déterminé le nombre, ni indiqué les noms qu'on leur donne : nous allons donc nous en occuper ici.

Les Parties constitutives d'un tableau, quelqu'étendu qu'il soit, se réduisent à sept.

1°. Le Sujet ; ce sujet dont nous avons déja tant parlé, & auquel se raporte le tableau entier.

2°. L'attribut, toujours composé d'un Verbe, & d'un Adjectif exprimé à part, ou fondu dans le Verbe.

3°. L'objet, qui exprime les êtres qui reçoivent les impressions de nos actions.

4°. Le Terme, qui représente le but auquel aboutissent nos actions ou vers lequel se porte l'attribut.

5°. La Circonstance, qui sert à déterminer l'attribut, à énoncer les qualités particulieres qu'il renferme, relativement à tel ou tel objet.

6°. La Conjonction, qui sert à unir deux objets qui ont raport l'un à l'autre.

7°. L'Adjonction, qui n'entre dans le discours que par forme d'accompagnement, & qui ne se lie à aucune de ses portions.

On les voit tous sept dans ces vers : (1)

Non, je vous priverai de ce plaisir funeste ;
Madame, il ne mourra que de la main d'Oreste.
Vos ennemis, par moi vont vous être immolez,
Et vous reconoîtrez mes soins si vous voulez.

(1) Andromaq. Act. IV. Sc. III.

Je, eſt le ſujet qui prive; *vous*, l'objet qu'on prive; & *priverai*, l'attribut.

De ce plaiſir funeſte, le terme de la privation, le but où elle aboutit.

Madame, une Adjonction à la phraſe.

De la main d'Oreſte, *par moi*, &c. ſont des circonſtances.

Et, la Conjonction qui unit deux tableaux. Chacune de ces portions s'approprie différentes parties du Diſcours, & elles ſe les partagent toutes.

Le ſujet eſt déſigné par les Noms & par les Pronoms, de même que l'objet & le terme. L'attribut, par le Verbe & par l'Adjectif.

L'objet & le terme, par les Noms & les Pronoms.

L'adjonction, par les *Interjections*.

La circonſtance, par les *Prépoſitions*, & par les *Adverbes*.

La Conjonction, par la partie du Diſcours qui porte ſon nom.

De-là réſultent ſept places différentes dans les tableaux de la parole les plus complets; & qui prenant leur nom de leur nature, s'apellent:

Le Subjectif.	Le Circonſtanciel.
L'Attributif.	Le Conjonctif.
L'Objectif.	L'Adjonctif.
Le Terminatif.	

Noms très-relatifs à leurs fonctions, mais inconnus juſqu'à l'Abbé Girard, auquel on doit ces dénominations; l'obligation que nous lui avons à cet égard, eſt d'autant plus grande, que ces Noms ſont d'une néceſſité indiſpenſable pour exprimer les idées relatives à l'analyſe du Diſcours.

On étoit privé avant lui de cet avantage, & l'on étoit réduit à employer les noms des Cas Latins qui répondent à ces dénominations.

Le Nominatif ſervoit pour exprimer le ſujet.
L'Accuſatif, pour l'objet.
Le Datif, pour le Terme.
L'Ablatif, pour la Circonſtance.
Le Vocatif, pour l'Adjonctif.

Tandis que le *Verbe* répondoit à l'Attributif; & la Conjonction, au Conjonctif.

Mais écoutons cet Abbé lui-même; il mérite d'être entendu dans ſa propre cauſe (1).

(1) Les vrais Principes de la Langue Franç. T. I. p. 96. & ſuiv.

» Aurois-je à craindre ici qu'on ne me fît un crime d'avoir substitué d'au-» tres noms à ceux de *Nominatif*, *Verbe*, *Cas*, *Adverbe*, dont on s'est servi » jusqu'à présent dans les Écoles, pour nommer les parties de la frase ? Non, » on est aujourdui trop dégagé des préjugés & trop amateur de notre Langue » pour prendre parti contre une méthode, uniquement parce qu'il y en a une » autre, sans examiner laquelle des deux a l'avantage, soit par raport à » l'art, soit par raport à son sujet. Je ne crois donc pas avoir des frondeurs » à redouter; & j'espere que l'on conviendra avec moi que le respect dû » aux anciens usages ne peut jamais fonder une prescription contre la vé-» rité; qu'en fait d'arts & de sciences, la raison est supérieure à l'autorité: » que ce n'est donc point par affectation ni par esprit de singularité que j'ai » abandonné ces termes de l'École; mais uniquement, parce qu'ils m'ont » paru ne pas convenir à la méthode Françoise. En effet, n'étant qu'au nombre » de quatre, peuvent-ils répondre au nombre de sept? qui, comme on vient » de voir, est sans contestation, celui des membres qui peuvent entrer dans » la structure de la frase.

» De plus, ils n'indiquent pas nettement la nature de ce qu'on veut qu'ils » désignent, ni la façon dont ces membres figurent entre eux. D'ailleurs éta-» blis pour représenter d'autres idées totalement distinguées de celles dont » il s'agit ici, ils causent de la confusion & de l'embarras dans l'esprit » des personnes qui ne sont pas accoutumées à ce style scolastique & tergiver-» sant, où les termes changent à tout moment de valeur, & où les mots » introduits pour la précision, ont souvent eux-mêmes besoin d'un cortége » d'observations pour être bien entendus: car enfin *Verbe* & *Adverbe* servent à » nommer deux espéces dans les Parties d'Oraison: *Cas* est un terme établi » pour marquer en général les diverses terminaisons dont les Substantifs & les » Adjectifs sont susceptibles dans les Langues transpositives: & *Nominatif* est » le nom de l'un de ces cas, ou de l'une de ces terminaisons. Voilà les idées » qu'ils présentent d'abord, plutôt que celles de membre de frase. Ce n'est » que par une seconde réflexion, & par une aplication nouvelle, qu'on rapelle, » quand il le faut, ces dernieres idées, dont on les a encore chargés.

» Ajoutez à cela que notre Langue ne connoît ni *Cas* ni *Nominatif*, & » que son régime ne se manifeste pas, comme en Latin, par la variation des » terminaisons. Ainsi ces expressions n'ayant aucune analogie avec les raports » qui y font figurer les mots, ou comme sujet, ou comme objet, ou » comme terme d'attribution, ou comme circonstance, ou comme lien, » elles lui sont tout-à-fait étrangeres, & y forment un langage barbare

» qui choque également l'oreille, le sens & le goût françois.

» Enfin dans toutes les Langues, même dans les transpositives, c'est sou-
» vent par toute autre chose que par des Nominatifs, des Cas & des Ad-
» verbes que l'on construit des frases & qu'on forme des sens, quoique tou-
» jours par le moyen des membres mentionnés ; auxquels il faut par consé-
» quent donner des noms qui leur conviennent, sous quelque forme qu'ils se
» présentent. Lorsqu'on dit, par exemple.....
en Latin:

Tantis impediri occupationibus te præsente solet esse molestum;

» ne voit-on pas cette frase formée des mêmes membres, sans qu'il y ait
» rien néanmoins de ce qui est proprement Nominatif, Cas & Adverbe ?
» Comment nommera-t-on dans le détail les expressions de chacune d'eux ?
» N'est-il pas choquant de donner à un Verbe & à une Préposition le nom de
» *Nominatif* ou de *Cas* : & celui d'*Adverbe* à un Substantif ou à un Pronom
» accompagné de son Adjectif ? Quoi donc de plus à propos que de tirer de
» leurs propres fonctions des noms analogues, toujours convenables, qu'on
» puisse apliquer à toutes les sortes de mots, dont on voudra se servir pour
» remplir ces fonctions ?

» Ne se fait-on pas aussi mieux entendre des personnes qui ont le bon sens
» en partage, en disant que ces expressions servent à énoncer le sujet, l'attri-
» bution, la circonstance & l'objet de l'action, qu'en disant qu'elles sont le
» Nominatif, le Verbe, l'Adverbe & le Cas de la frase ?

Il justifie toutes ces assertions par un exemple qui prouve à quel point on déraisonnoit, lorsqu'on vouloit rendre raison de la Langue Françoise par les principes qu'il combat, & qu'il étoit même impossible de surmonter les difficultés qui en étoient la suite.

» N'est-ce pas cet abus, dit-il, qui a fait voir à un de nos meilleurs esprits
» des chimères de difficultés dans notre Langue ? Il n'a pas hésité à dire que
» dans cette frase,

Une infinité de personnes ont résolu de se liguer,

» le régime étoit contraire à la régle ordinaire de la Grammaire, en ce que
» le Verbe n'étoit pas régi par le Nominatif *infinité*, qui est au singulier ;
» mais par le Génitif *personnes*, qui est au pluriel. Le terme de *Nominatif*
» lui a fait confondre ici l'idée d'un membre de frase, avec l'idée d'un cas de
» déclinaison. Ce qu'il n'auroit pas fait, si au lieu du terme de *nominatif*

» dans la ſtructure de la fraſe, celui de *ſubjectif* avoit été en uſage. Il » auroit vu dans cet exemple, que ce membre ne conſiſtoit pas ſeulement » dans le mot *infinité*, mais dans ces quatre enſemble *une infinité de perſon-* » *nes*; que par conſéquent l'Attributif ou le Verbe étoit & devoit, ſelon » la Syntaxe ordinaire, être régi par la collection de tous ces mots, & » non par un d'eux ſéparément des autres. Il auroit encore vu, s'il avoit » eu les idées Françoiſes, que notre Langue n'a point de cas : que *de*, n'eſt » pas plus le caractere d'un Génitif, dans ce premier exemple, que dans » celui-ci,

Il eſt parti de grand matin ;

» que ce petit mot eſt là une Prépoſition placée entre deux ſubſtantifs, pour » marquer le raport qu'il y a de l'un à l'autre, conſiſtant à ſpécifier l'infinité » par l'indication de ce qui la compoſe.

L'Abbé Girard finit par s'excuſer ſur l'emploi de ces nouvelles expreſſions. » S'il y a quelqu'un d'aſſez mauvaiſe humeur pour fulminer contre mes ter- » mes, je le prie de m'en fournir d'autres, & le nombre convenable. Si » l'habitude l'empêche de changer ſes expreſſions, quoiqu'il en voye l'imper- » fection & l'inſuffiſance, je reſpecterai une chaîne dont je connois la force, » ma tâche ne conſiſtant qu'à trouver le vrai & à dire ce que le ſujet exige, » non à le faire goûter aux hommes, c'eſt leur affaire propre. Tout Auteur » ne doit avoir d'autre prétention ni d'autre vue que de bien traiter ſa ma- » tiere. Je demande ſeulement à cet homme, ſi conſtant dans les maximes » qu'on lui a ſuggerées, qu'il ait la politeſſe de ne pas fronder un goût au- » toriſé par le génie de la Langue Françoiſe, fondé en raiſon, & qui n'a » d'autre contradicteur que l'impuiſſance de renoncer à l'habitude : foibleſſe » auſſi ordinaire à l'eſprit qu'au cœur ».



ARTICLE II.

DE LA CONSTRUCTION.

CHAPITRE I.

Que la Conſtruction en fait de Langage, dépend de la Nature chez tous les Peuples.

APRÈS avoir conſidéré, comme nous avons fait juſques ici dans leurs diverſes Parties & dans leurs différentes Formes, les matériaux dont nous nous ſervons pour peindre nos idées, examinons maintenant quel ordre nous devrons donner à toutes ces Parties, afin qu'elles préſentent un Tout lumineux & harmonique, où chaque objet ſoit à la place qu'il doit occuper, & dont toutes les portions ſe ſoutiennent & s'éclairent mutuellement.

Cette recherche eſt d'autant plus eſſentielle, que la force & l'intelligence du diſcours dépendent abſolument de l'arrangement qu'on donne à ces diverſes portions qui le compoſent; ſur-tout lorſqu'il eſt queſtion d'un Tableau parlé & non écrit; car il faut que chaque mot ſucceſſif ſe lie & avec ceux qu'on a déjà prononcés & avec ceux qui doivent le ſuivre, de maniere qu'il n'y ait point de vuide, & point de déplacement; ſans cela le Diſcours ne préſenteroit aucune ſuite, on n'en pourroit jamais tenir le fil.

Quelqu'intéreſſante cependant que ſoit cette portion de la Grammaire, elle a été extrêmement négligée, on peut même dire preſqu'inconnue juſqu'à ces derniers tems, au point que pluſieurs Grammairiens, même de ce tems, n'ont pu ſe perſuader que la Conſtruction & la Syntaxe ne fuſſent pas la même choſe.

On n'en doit pas être ſurpris; les Régles de Conſtruction, leurs cauſes ſurtout, ne peuvent être aperçues que par des obſervations très-difficiles à faire, à cauſe de leur grande ſimplicité; & parce que l'extrême habitude qu'on a contractée dès l'enfance de ranger les mots d'une phraſe de la même maniere que tous ceux avec leſquels on vit, au milieu deſquels on eſt né, & avec leſquels on a été élevé, nous empêche non-ſeulement de ſoupçonner que l'arrangement des mots d'une phraſe ait jamais pu cauſer la moindre difficulté; mais nous perſuade même qu'il n'y a rien de plus naturel, & que ceux qui leur

donneroient un autre ordre, s'écarteroient de la nature même : préjugés qui rendent toute étude des Régles inutile : car à quoi bon chercher des Régles là où il n'y a qu'une route ; & des motifs la où l'on ne fait qu'obéir à la Nature ?

Il étoit impossible dès-lors de s'élever à des Principes généraux, au moyen desquels on pût juger la Méthode que chaque Langue suit à cet égard : l'on ne pouvoit que comparer leurs différentes Méthodes : toutes les observations, à cet égard, n'étoient plus que des observations locales & pratiques.

Ces observations montrant par-tout des Méthodes en sens contraire, qu'on ne pouvoit ramener à une mesure commune, ne pouvoient elles-mêmes que conduire à des conséquences précipitées; en faisant conclure que de ces diverses Méthodes une seule pouvoit être conforme à la nature, & que toutes les autres s'en éloignoient sans cesse. Ainsi l'esprit grammatical se rétrécissoit toujours plus ; & n'apercevant qu'une Méthode, il étoit dérouté dès que cette Méthode lui manquoit.

Ceci suposoit cependant que la Nature n'a qu'une marche, & qu'on a bien observé cette marche, qu'on l'a bien saisie, qu'elle n'a pu nous échaper : il auroit donc fallu commencer par prouver que la Nature n'a qu'une marche, & démontrer ensuite comment une chose aussi naturelle avoit pu échaper à la plus grande partie du Genre-Humain : comment la plûpart des Peuples avoient pu méconnoître la Nature ; comment les plus beaux Génies de l'Antiquité avoient été forcés de s'éloigner de cette Nature, & comment en s'en éloignant, ils avoient pu faire des Tableaux aussi sublimes, aussi énergiques, aussi brillans. La voie de la Nature seroit-elle donc la moins belle, la moins énergique ? & ne forceroit-elle pas tous les hommes à la suivre ?

Nous-mêmes serions-nous forcés à cet égard de tomber dans la contradiction la plus grossiere, la plus contraire à nos principes sur lesquels s'éleve la Grammaire entiere ? & après avoir dit dès l'entrée que tout ce qui étoit naturel, étoit commun à tous les Peuples, & qu'ainsi les Parties du Discours se trouvoient dans toutes les Langues, parce qu'elles sont données par la Nature, dirions-nous qu'il existe un arrangement de ces Parties, donné par la Nature elle-même, & que cet arrangement naturel n'est connu que de quelques Peuples, & qu'il n'a pas forcé toutes les Nations à se soumettre à ses loix immuables & nécessaires ?

Loin de nous de pareilles contradictions, qui anéantiroient tout ce que nous avons dit jusqu'ici, pour convaincre nos Lecteurs qu'il existe des principes communs à toutes les Langues, dont elles n'ont jamais pu s'éloigner, &

& qui ſont la clé de toutes les Grammaires, parce que dans aucune on ne put en aucun tems s'éloigner de ces principes donnés par l'ordre même des choſes, par des loix naturelles qui ne dépendirent jamais de l'homme, mais qu'il du connoître, & auxquelles il ne put jamais ſe diſpenſer d'obéir. Loin de nous u ſyſtême qui tendroit à prouver qu'il exiſte un Art dont le fondement n'e point appuyé ſur la Nature, & qui a cependant perfectionné cette Nature, qui eſt allé fort au-delà de ſes principes, de ſon énergie, des effets auxquels elle auroit dû conduire.

Ne ſoyons cependant pas étonnés que de beaux Génies, que des Grammairiens diſtingués par leurs connoiſſances, par la profondeur de leur Métaphyſique, par la ſagacité & la fineſſe de leurs Obſervations, n'ayent pû parvenir à cet égard juſqu'à la vérité, & qu'ils ayent cru que des deux eſpéces de Conſtructions adoptées par les Langues, une ſeule pouvoit être conforme à la Nature, & que l'autre lui étoit opoſée : ils y étoient entraînés par des Obſervations auxquelles il ſembloit qu'il n'y avoit rien à répondre, & qui ne pouvoient s'éclaircir qu'en remontant à des Principes plus généraux, à ceux qui uniſſent toutes les Langues, & qui rendent raiſon de toutes les Méthodes qu'on y ſuit : Principes qu'on entrevoyoit, auxquels on cherchoit à s'élever ; mais qu'on ne pouvoit découvrir d'une maniere aſſurée & évidente, qu'au moyen de ces Principes qui de toutes les Langues n'en font qu'une, & qui ont donné lieu à l'enſemble de nos recherches.

Afin qu'on ſoit mieux en état de ſe décider ſur une queſtion auſſi importante pour la Grammaire univerſelle, nous allons donner une idée des régles que ſuivent la Langue Françoiſe & la Langue Latine, relativement à la Conſtruction ; & un précis de tout ce qu'on a dit de notre tems pour déterminer quelle de ces deux Conſtructions étoit la plus conforme à la Nature.



CHAPITRE II.

REGLES de construction, suivies par la Langue Françoise.

LA connoissance de ces Régles est le résultat des Observations fournies par l'examen des Écrivains François : cependant peu de Grammairiens s'en sont occupés, parce qu'on abandonnoit ces recherches à l'usage. L'Abbé Girard est le premier qui en ait fait l'objet de ses soins ; il y fut conduit par la nature même de ses principes, qui montroient, pour la premiere fois, la différence qui regne à cet égard entre la Langue Françoise & la Latine. Nous devons à M. Beauzée les Régles sur la place que doivent occuper les Complémens dont nous avons déja parlé. M. de Wailly a suivi aussi l'exemple de M. l'Abbé Girard ; mais il est entré dans un beaucoup plus grand détail (1) : ainsi la Grammaire Françoise s'est enrichie d'un article important pour ceux qui sont obligés d'aprendre le François par principes. Nous allons indiquer les principales, afin qu'on se fasse une idée nette du genre de cette Langue, & qu'on puisse nous suivre dans ce que nous dirons, pour faire voir le motif de la marche qu'elle suit relativement à la construction de ses phrases.

REGLES relatives à la construction du SUJET.

La place du sujet varie suivant que la phrase est narrative, impérative, interrogative ou optative.

1. Dans la phrase narrative ou expositive, le Sujet se place avant le Verbe :

COLOMB fit connoître un Monde nouveau.

Il en est de même dans la forme impérative pour la troisieme Personne :

Que TOUT obéisse à ses loix.

2. Mais dans la forme interrogative, le Sujet ne marche le premier, que

(1) Dans ses *Principes* généraux & particuliers de la Langue Françoise, sixiéme Edit Paris, *in*-12 1770.

lorsqu'il est énoncé par le Pronom *qui*, ou par un nom précédé du mot *quel* :

> QUI trouvera le vrai systême de la Nature ?
> Quelle RAISON triomphe du préjugé ?

Dans tout autre cas, le Sujet dans les phrases interrogatives se met après le Verbe :

> Ne m'as-TU point flatté d'une fausse espérance ?
> Puis-JE sur ton récit fonder quelqu'assurance ? (1)

Il en est de même dans les phrases qu'on pourroit apeller *optatives*, qui marquent un desir, un souhait :

> Que ne puis-JE aussi-bien par d'utiles secours
> Réparer promptement mes injustes discours ? (2)

Et dans celles qui sont placées comme membres adjonctifs, pour apuyer ce qu'on dit :

> Le Ciel, dit-IL, m'arrache une innocente vie. (3).

4°. Le Sujet peut se placer après le Verbe dans la forme narrative, & quelquefois avec plus de grace que devant, lorsque le sens exclut tout objectif, ou que cet objectif n'est énoncé que par les mots, *le*, *se*, *que*, *tel*.

> D'abord, paroît UN ÉDIFICE immense.
> Tel parut à nos yeux l'ÉCLAT de sa beauté.

REGLES relatives à la place que doit occuper le VERBE.

Le Verbe ne marche jamais à la tête de la phrase que dans les Formes Impérative, Interrogative, & Optative. C'est une conséquence de tout ce que nous venons de dire ; puisque dans ces occasions, le Sujet se met après le Verbe, il faut nécessairement alors que le Verbe soit le premier.

2°. Il est encore le premier, lorsqu'à l'Infinitif il tient lieu d'un Nom.

> ÊTRE ESTIMÉ, c'est le vœu de tous les hommes.

---

(1) Britann. Acte III. Sc. VI.
(2) Iphigén. Acte III. Sc. VI.
(3) Phéd. Acte Sc. VI

3°. Il précede également le ſujet dans le diſcours animé :

IL PÉRIT, cet homme ſi cher à la France.

RÉGLES relatives à la place que doit occuper l'Objet & le TERME.

L'objet & le terme ſe placent ordinairement après le Sujet & le Verbe; mais dans quelques occaſions ils les précédent.

On les met avant le Sujet, lorſqu'ils ſont énoncés par le Conjonctif-relatif, *que*, *qui*, *dont*, *quoi*, *lequel* :

Le Plan QUE vous propoſez eſt impraticable.
A QUOI nous déterminerons-nous ?

On les met avant le Verbe, lorſqu'ils ſont énoncés par les Pronoms, *me*, *te*, *ſe*, *le*, par leurs pluriers, & par les mots elliptiques *en*, & *y* :

Une fois l'an il ME vient voir ;
Je LUI rends le même devoir.
Nous ſommes l'un & l'autre à plaindre :
Il SE contraint pour ME contraindre. (1)

2°. Et on les met après le Verbe, lorſqu'ils ſont énoncés par les Pronoms *moi*, *toi*, *ſoi*, *lui*, & même par *y* :

C'eſt A MOI que ce diſcours s'adreſſe.
Où la diſcorde regne apportez-Y la paix.

3°. Il en eſt de même lorſque ces Pronoms déſignent des circonſtances :

Elle vous l'a promis & juré DEVANT MOI.

Il eſt vrai que ce circonſtanciel peut ſe placer devant le Verbe, lorſqu'on fait en Poëſie inverſion de la phraſe entiere : ainſi Racine dit :

L'aimable Iphigénie
D'une amitié ſincere AVEC VOUS eſt unie.

La phraſe auroit été conſtruite ainſi en proſe, *l'aimable Iphigénie eſt unie avec vous d'une amitié ſincere.*

(1) Gombaut.

4°. Dans les phrases où il y a deux Verbes, les Pronoms se placent auprès du Verbe dont ils sont l'objet ou le terme :

> On ne peut vous blâmer.
> Elle ne peut SE consoler.

5°. TOUT, servant d'Objectif, se place après le Verbe, si ce Verbe est dans un tems simple : *il engloutit* TOUT ; mais si le Verbe est dans un tems composé, *tout* se place entre les deux parties de ce tems, *il a* TOUT *englouti*. Ce qui rentre cependant dans le même principe, parce que le Verbe *il a*, est considéré comme le Verbe dont *tout* est l'objet, tandis que le mot *englouti* n'est considéré que comme un adjectif du mot elliptique *tout* : ce qui confirme notre doctrine sur les Participes.

RÉGLES relatives aux ADVERBES & aux CONJONCTIONS.

Il est difficile ou assez inutile de tracer les régles relatives à la place qu'on doit assigner aux Adverbes, parce que ces mots ont rarement une place fixe, & qu'ils dépendent à cet égard de l'harmonie & de la clarté de la phrase, se plaçant avant ou après le Verbe, suivant leurs divers effets à cet égard.

Tout ce qu'on peut dire de constant sur cet objet, c'est que les Adverbes se placent ordinairement après le Verbe qu'ils modifient :

> La victime marchera BIENTÔT sur vos pas.

Sur-tout, s'ils marquent le tems d'une maniere relative :

> Nous sommes seuls ENCORE.

Les CONJONCTIONS doivent marcher nécessairement à la tête des phrases qu'elles lient.

> QUOIQU'il soit habile, il se trompe cependant assez souvent.

Mais ici il ne faut pas perdre de vue ce que nous avons dit sur le nombre des Conjonctions : car en le réduisant, comme nous l'avons fait, nous avons rendu inutiles nombre de régles qui n'avoient pour objet que des mots regardés mal-à-propos comme des Conjonctions.

Ajoutez à ces régles, celles qui regardent les Circonstanciels, & dont nous avons parlé plus haut, & vous aurez tout ce qui s'est dit de mieux à ce sujet.

CHAPITRE III.

Motifs ou ſources de ces Régles.

Ces Régles ne ſont, comme le dit fort bien l'Abbé Girard, que *l'uſage attentivement conſidéré, & méthodiquement rendu.* Mais cet uſage eſt fondé ſur des motifs qui le rendent néceſſaire, & qui doivent en faire la juſtification. Cherchons donc ces motifs : ils rendront ces régles moins ſéches & plus intéreſſantes : elles doivent réſulter de la nature même du langage en général, adaptée au génie particulier de la Langue Françoiſe, ou plutôt aux moyens dont elle peut diſpoſer pour s'énoncer.

La Langue Françoiſe dénuée, relativement aux Noms, de terminaiſons ou de Cas, & obligée par raport aux Verbes, d'accompagner ſans ceſſe de Pronoms leurs différentes modifications, ne peut faire connoître le raport des parties dont une phraſe eſt compoſée, que par la place qu'elles y occupent.

Il réſulte de-là, que chaque Partie du Diſcours occupe conſtamment la même place, tandis qu'elle indique le même raport ; & que cette place ne changera que lorſqu'elle énoncera un raport différent : car par ce changement, les raports ſont changés & le tableau n'eſt plus le même.

De-là, toutes les régles que nous venons d'indiquer, & qui ne ſont que des conſéquences de ces principes, ou plutôt que des aplications de ces principes à tous les cas qui en réſultent. Et ces régles ſeront communes à tous les Peuples, dont les moyens pour s'énoncer ſont les mêmes que les nôtres.

Le Sujet eſt le mot principal du tableau, celui ſur lequel roulent tous les raports de ce tableau : il eſt donc naturel que dans les Langues où les raports ne ſe connoiſſent que par la place, ce ſujet ſoit à la premiere place, à la tête du Diſcours, afin qu'on aperçoive à l'inſtant & de la maniere la plus claire quel eſt le lien, le but de tous les raports dont il va être queſtion; & afin ſur-tout qu'on ne puiſſe pas ſe méprendre ſur ce but.

Mais dès que le ſujet eſt toujours placé le premier dans les phraſes expoſitives ou narratives, dans ces phraſes qui forment la portion propre du langage, & le plus ordinaire, le Verbe marchera à ſa ſuite, puis ſon objet & ſon terme ; quant aux circonſtances, elles ſe placeront çà & là, ſuivant qu'elles auront un raport plus ou moins direct avec ces divers membres.

Lorſque le tableau changera de nature, qu'il deviendra Impératif, Inter-

rogatif, Optatif, on n'aura qu'à changer le local de ces divers mots, & tout ſera changé; on aura de tout autres tableaux, des tableaux Impératifs, Interrogatifs, Optatifs, des phraſes inciſes ou renfermées dans d'autres, parce qu'elles en ſont des dépendances eſſentielles. Ainſi avec ces trois mots, *ciel*, *vous* & *dire*, on formera des phraſes différentes en diverſifiant leur poſition; telles, celles-ci :

Vous dites que le Ciel, *phraſe narrative.*
Dites-vous que le Ciel, *phraſe interrogative.*
Le Ciel, dites-vous, commencement d'une *phraſe narrative*, interrompue par une *phraſe inciſe.*
Que le Ciel, dites-vous, *phraſe optative* avec une *inciſe.*

En effet, dès qu'on eſt convenu que la place d'un mot fixeroit ſon raport dans une phraſe, il ne peut changer de place ſans que ce raport ſoit changé, & ſans qu'il n'en réſulte une idée différente; d'autant plus que leur faiſant changer de place, on les accompagne de tout ce qui eſt néceſſaire pour qu'ils ſoient aſſortis à ce nouveau raport.

Mais ſi le ſujet ſe trouve ſeul dans une phraſe, peu importe la place qu'il y occupera, puiſqu'on ne ſera pas dans le cas de le démêler d'avec d'autres mots qui pourroient ſervir de ſujet comme lui : on pourra donc le mettre après le Verbe, comme avant, étant impoſſible qu'il ne lui ſerve de ſujet. Il vaudra même mieux le placer après le Verbe, parce que cet arrangement contraſtera avec l'habitude où l'on eſt de le voir marcher le premier, & qu'il en deviendra plus piquant. On ſera auſſi clair, & l'on ne ſera pas monotone; ce qui jettera plus d'agrément par la variété & par la vivacité de l'expreſſion.

En effet, l'expreſſion devient par-là beaucoup plus vive, parce qu'on amene bruſquement un raport auquel on ne s'attendoit pas, ce raport que le Verbe déſigne; & qu'on tombe tout de ſuite ſur ſon ſujet, ſans que rien les ſépare; tandis que ſans cette inverſion, le Verbe ſeroit beaucoup plus éloigné du ſujet, & que la connoiſſance de leurs raports languiroit.

Les régles relatives au Verbe ne ſont que l'inverſe de celles-là, puiſque, comme nous l'avons déja dit, toutes les fois que le ſujet vient après le Verbe, il faut néceſſairement que le Verbe marche le premier.

Dès que les mots, *que*, *qui*, *dont*, *lequel*, &c. ſont la réunion de la Conjonction, avec des mots qui expriment un objet ou un terme, comme nous l'avons prouvé en traitant des Conjonctions, il faut néceſſairement que ces

objet & ce terme paroissent avant le sujet & avant le Verbe, puisque la Conjonction marche à la tête de la phrase qu'elle unit, & qu'elle s'accompagne de ses dépendances nécessaires.

Quant aux Pronoms qui marchent avant le Verbe, lors même qu'ils n'expriment pas des sujets, mais seulement des objets ou des termes de nos actions, & dont la construction paroît absolument contraire à notre Langue, & plus conforme au génie de la Langue Latine, ils ne lui sont cependant point oposés : premierement, parce que n'étant jamais semblables aux Pronoms qui désignent des sujets, peu importe la place qu'ils occupent, puisqu'on ne pourra jamais les confondre avec le sujet.

Ils rentrent, en second lieu, dans les principes de la Langue Françoise ; puisque la forme qu'ils ont, tient essentiellement à leur place ; & que si on leur en fait changer, si on les met après le Verbe, ils changent aussi-tôt de forme ; ensorte que leur signification & leurs raports tiennent toujours à la place qu'ils occupent.

C'est ainsi que lors même qu'une Langue paroît le plus oposée à elle-même elle tient de la maniere la plus constante à ses principes : aucune Langue ne pouvant être contraire à elle-même, & ce qui nous paroît en elle une exception, un écart, ne paroissant tel que parce que nous en ignorons les causes ; & qu'il tient à des principes plus étendus que ceux auxquels nous le raportons.

M. l'Abbé Batteux a très-bien vu que toutes les Régles de la Construction dans notre Langue, avoient pour principe la nature même des Noms & des Verbes, de ces mots qui servent de sujet & d'attribut.

« N'ayant, dit-il, (1) dans nos Noms aucun caractere extérieur qui dis-» tingue le Nominatif de l'Accusatif, (le sujet de l'objet,) il est indispensable » que le régissant soit avant le régi, sans quoi on courroit risque de les con-» fondre, & par-là de mettre le désordre dans les idées. Voilà une premiere » cause de singularité dans nos Constructions. Il y en a une seconde, c'est la » multitude des auxiliaires.

» Il y a des Langues où l'on a trouvé le secret d'attacher aux Verbes, par de » légeres inflexions, une infinité de raports sans multiplier les mots pour expri-» mer ces raports ; raports d'action, ou de passion, ou de réciprocité ; raports » de tems, de lieu, de personnes, de genres, de nombre, de maniere.....

(1) Principes de Littér. Tom. V. p. 207.

» Pour

» Pour exprimer tous ces raports, la Langue Françoiſe a beſoin d'autant » d'auxiliaires; auxiliaire pour l'Actif, c'eſt le Verbe *avoir*: pour le Paſſif, c'eſt » le Verbe *être*; ſouvent ces deux auxiliaires enſemble, *j'ai été enſeigné*: au- » xiliaire pour la perſonne, *je*, *tu*, *il*: auxiliaire pour certains modes, *que*. » Qu'on y ajoute l'Adverbe *exactement*, le Verbe François eſt au Verbe en » Hébreu, ce que cette phraſe, *un être étendu*, *vivant*, *animé*, *raiſonnable*, » eſt au mot *homme* qui ſeul renferme toutes ces idées.

» D'où je conclus, que notre Langue doit avoir dans ces deux eſpéces, » une autre Conſtruction que les Langues qui ne ſont point ſujettes à ces deux » inconvéniens.

» Ainſi nous ne préférons l'Actif au Paſſif,... & les Infinitifs aux autres » modes, que parce qu'ils nous débarraſſent de quelques Particules qui ſe trou- » veroient ſur notre route.

CHAPITRE IV.

RÉGLES de la Conſtruction Latine.

LE titre de ce Chapitre paroîtra nouveau, ſans doute: en effet, point de Régle poſitive pour mettre conſtamment en Latin tel mot à telle place; point d'arrangement fixe des parties d'une phraſe: on diroit même que cette Langue, libre à cet égard comme les Peuples qui la parloient, n'avoit voulu aucune gêne, aucune contrainte. Cependant, plaçoient-ils leurs mots au hazard? N'y avoit-il pas quelque borne à cette liberté? N'étoit-elle pas aſſujettie, comme tout être libre, à un mieux qu'il falloit chercher, & qui devoit revenir ſouvent, & ramener ſans ceſſe une marche à peu près uniforme? N'étoient-ils pas même obligés d'avoir recours à des mots étrangers, pour ſe dédommager de l'avantage que nous avons de diſtinguer nos phraſes impératives, interrogatives, narratives, &c. par un ſimple déplacement de mots? & ne falloit-il pas que ces mots euſſent une place conſtante, afin de produire le plus grand effet, mais un effet prompt & aſſuré?

Il en ſera ici comme dans notre Langue: dans celle-ci, nous mettons à la tête le mot qui eſt le plus important par la liaiſon qu'ont tous les autres avec lui. Dans le Latin, on mettra à la tête le mot le plus important, non parce que tous les autres ſe raportent à lui, mais parce qu'il nous frape le premier entre

tous : ce motif peut ſeul décider conſtamment de la place à donner à tous les mots qui entrent dans une phraſe, lorſque ces mots n'ont point de place fixe; l'harmonie ſeule pourra l'emporter ſur ce motif, ſur cet intérêt que nous nous ſentons pour un de ces mots, de préférence à l'autre.

Mais ce premier mot paroît avec des marques qui le mettent dans la dépendance d'autres mots qui ne ſont pas encore énoncés: preuve ſenſible que l'eſprit a vu ces mots tous à la fois, & qu'il n'a pu ſe refuſer à convenir qu'il y en avoit un autre auquel ſe raportoit la phraſe entiere; mais que prouve cela? rien, ſi ce n'eſt qu'en Latin on eſt occupé tout à la fois de deux intérêts : premierement, de l'intérêt d'un objet qui frape ; & ſecondement de l'intérêt de lier cet objet avec une phraſe entiere qui ſoit aſſortie à l'idée que nous voulons en donner, ſans détruire l'intérêt particulier que nous prenons à ce mot. C'eſt comme ſi nous avions énoncé deux phraſes ſucceſſives; l'une, formée de cet objet ſeul qui nous frape; l'autre, compoſée de ce mot avec tous ceux avec leſquels il eſt en raport. Ainſi quand nous diſons, *Mundum creavit Deus*, comme ſi nous diſions *Monde créa Dieu*, au lieu de dire *Dieu créa le Monde*; c'eſt comme ſi nous diſions en deux phraſes, *le Monde! Dieu le créa*: car en diſant *le Monde*, nous prononçons le nom d'un objet qui nous frape, qui eſt pour nous d'un grand intérêt; & en diſant *Dieu le créa*, nous racontons plus tranquillement ſes raports avec l'idée de Dieu. Or ce que nous diſons-là en deux phraſes, parce que nous avons commencé par un mot qui ne peut plus être à la tête de ſa phraſe que nous avons dans l'eſprit, le Latin le dit en une ſeule; parce qu'en mettant d'abord ce mot à l'accuſatif, il n'a plus beſoin de le remettre ſous les yeux par le mot de *le* pour le lier avec ces mots *Dieu créa*.

Perſonne ne diſconviendra que nous ne marquions plus d'étonnement, que nous n'excitions plus d'intérêt en diſant *le Monde! Dieu le créa*, qu'en diſant ſimplement *Dieu créa le Monde*. Et bien, ce plus grand intérêt, les Latins l'indiquoient & d'une maniere plus courte en diſant *Mundum Deus creavit*. Et voilà qu'en nous livrant au même eſprit, nous venons d'imiter les Latins, de mettre l'objet avant le ſujet, en diſant, *& bien*! CE PLUS GRAND INTÉRÊT, *les Latins l'indiquoient*, &c.

Il en eſt de même de cette phraſe de Cíceron qui commence par un complément, *diuturni ſilentii finem hodiernus dies attulit*, & qui ſignifie, *d'un long ſilence, ce jour amene la fin*. L'eſprit frapé de l'idée du long ſilence qu'on a gardé, commence par-là; mais le liant auſſi-tôt avec la fin de ce ſilence que le jour actuel amene, il l'unit en même tems, & ſans le déplacer, avec ces mots auxquels il eſt relatif. C'eſt comme trois phraſes, trois tableaux qui ſe ſont pré-

ſentés ſucceſſivement, & que l'eſprit confond rapidement en un ſeul : c'eſt comme ſi l'on diſoit, un *long ſilence a régné*, mais voici *ſa fin*, *ce jour l'améne*; & que ſuprimant enſuite tous ces intermédiaires, on unit entr'eux les autres mots, ſans rien déranger à leur poſition : car il en réſulteroit la phraſe Latine, *d'un long ſilence, la fin ce jour améne.*

La Conſtruction Latine eſt donc plus animée, moins réfléchie, moins compaſſée, moins contrainte que la Conſtruction Françoiſe : d'ailleurs, toutes les deux ſont aſſujetties à caractériſer ou à indiquer d'une maniere très préciſe & très-claire, tous les raports que ſoutiennent entr'eux les mots d'une même phraſe.

Ajoutons que les Latins ont certains mots dont la place eſt toujours la même : ainſi la Prépoſition CUM (*avec*) ſe met conſtamment à la ſuite des Pronoms qu'elle régit : on dit, *mecum*, moi-avec, & non *avec moi*; *tecum*, toi-avec, & non *avec toi*, &c. C'eſt de-là que vient l'expreſſion proverbiale, *c'eſt mon vade-mecum*, empruntée du Latin, & qui ſignifie mot à mot *c'eſt mon* VA-MOI-AVEC.

La Conjonction *que*, qui ſignifie *&*, & qui eſt le *te* final des Grecs, ſe met comme lui après le premier mot de la phraſe qu'elle lie.

Pour déſigner les phraſes interrogatives, ils ſont obligés d'employer des mots interrogatifs, *num*, *an*, *ne*. Les deux premiers ſe mettent toujours à la tête de la phraſe ; & *ne*, toujours à la ſuite du premier mot. Ainſi l'on voit dans Térence (1) :

BACCHIS. NUM ego inſto?
SYRUS. At ſciN' quid ſodes?
BACCHIS. Quid?

BACCHIS. Eſt-ce que je vous preſſe? SYRUS. Mais ſavez-vous qu'il faudroit s'il vous plaît? BACCHIS. Quoi? (†)

Souvent encore le ſens ou le ton ſeul indiquoit les phraſes interrogatives. Lors, par exemple, que la même Bacchis dit un peu plus bas à Syrus : *Dignam me putas quam illudas*, le ſens ſeul fait connoître que c'eſt une interrogation ; qu'elle ne veut pas dire, *tu me crois propre à devenir ton jouet*; mais qu'elle dit avec vivacité, *me crois-tu propre à devenir ton jouet?*

---

1) Heautontimorumenos, Act. IV. Sc. III.

(†) Ou, ſuivant la Traduction de M. l'Abbé LE MONNIER, quoi faire?

C'est ainsi que dans les Langues qui employent, comme le Latin, les Verbes sans Pronoms, le ton seul fait distinguer la phrase narrative de la phrase interrogative. *L'avez* signifie également en Languedocien, suivant le ton avec lequel on le prononce, *vous l'avez*, & *l'avez-vous*?

Il en est de même en Italien. Le sens seul fait connoître que la phrase suivante est interrogative :

> . . . . Dee quella mano
> Che di morte sì ingiusta è ancora immonda,
> Reggerci sempre. (1)

& qu'on doit la rendre ainsi : « Devons-nous obéir à cette main, encore » fumante d'un sang versé si injustement ? »

Ajoutons que dans toutes ces Langues, l'interrogation est désignée également par *que*, *quoi*, *qui*, *quel*.

Quid narrat? Que raconte-t-il? En Italien, *che narra?* En Languedocien, *que narre?*

(1) Jérus. déliv. Chant VIII. Str. LXIX.



CHAPITRE V.

Des Noms qu'on donne à ces deux sortes de Constructions.

Il existe ainsi deux sortes de Constructions oposées entr'elles, & adoptées chacune néanmoins par plusieurs Peuples : l'une anciennement par les Grecs, par les Latins, &c. l'autre en usage actuellement chez tous les Peuples, à quelques variétés près.

Mais dans nos Langues modernes, nous nous raprochons de la Construction Latine, toutes les fois que nous le pouvons, sans nuire à la clarté du sens.

De-là résulte une troisiéme espéce de Construction composée des deux autres, qui peut en donner une idée, & qu'on pourroit nommer CONSTRUCTION MIXTE.

Nous apellerons les deux autres, l'une CONSTRUCTION LOCALE, & l'autre CONSTRUCTION LIBRE. Construction locale, où le raport des mots est marqué par la place qu'ils occupent : Construction libre, où ce raport est marqué par la terminaison des mots, par leur forme.

On leur a donné, à la vérité, des noms fort différens, apellant l'une Construction *analogue*; & l'autre Construction *transpositive*. L'Abbé Girard paroît être le premier qui ait employé ces dénominations, adoptées généralement par ceux qui ont écrit dès-lors sur cet objet; mais nous ne saurions les admettre, parce qu'elles suposent la décision d'une question qui n'est rien moins qu'éclaircie.

En donnant à la Construction Françoise ou à celle de telle autre Langue que ce soit, le nom d'*analogue*, on supose qu'elle a plus d'analogie, de conformité, de raport avec la Nature, & qu'elle est la Construction la plus parfaite : & en donnant à la Construction Grecque & Latine le nom de *transpositive*, on fait entendre que celle-ci intervertit l'arrangement naturel des mots, qu'elle donne lieu à un ordre oposé à celui de la Nature. On supose encore par-là, que la Nature a un ordre fixe qui lui est propre, & dont elle ne peut jamais s'écarter; qu'elle est déterminée invinciblement à suivre la même route.

Mais ces questions ont-elles été décidées? Pouvoient-elles l'être, du moins dans le tems où l'on commença à donner ces noms tranchans? Ne précipita-t-on pas son jugement, d'après la différence qu'on voyoit entre ces deux sortes

de Constructions ? & ces noms ne pouvoient-ils pas induire en erreur, en persuadant qu'en effet le Latin renversoit l'ordre de la nature auquel se soumettoient nos Langues modernes ?

Comme cette question est importante, & qu'elle a donné lieu dans ces derniers tems à une Controverse célèbre par ses tenans & par les observations qu'elle a fait naître, nous avons cru devoir la traiter dans quelques détails, & mettre en même tems sous les yeux du Lecteur un Précis impartial de tout ce qui s'est dit pour & contre.

CHAPITRE VI.

Précis de ce qu'on a écrit pour déterminer quelle de ces deux Constructions est la plus naturelle.

M. l'Abbé Batteux entra le premier en lice en 1748. dans des Lettres adressées à M. l'Abbé d'Olivet, & qu'il refondit pour en faire le cinquiéme volume de ses Principes de Littérature, imprimé en 1764, sous le nom de *Construction Oratoire* : les vues qu'il y expose, furent adoptées par l'Abbé Pluche dans sa *Méchanique des Langues & l'Art de les enseigner*, &c. &c. par M. Chompré.

M. du Marsais posa des Principes directement oposés à ceux-là, dans son Traité de la *Construction grammaticale*.

M. l'Abbé Batteux y répliqua dans ce cinquiéme volume.

M. Beauzée prit la défense de M. du Marsais dans le second volume de sa Grammaire générale ; & il parut, peu de tems après, une Brochure en faveur des Principes de M. l'Abbé Batteux. Tels sont les morceaux dont nous allons rendre compte. Nous nous flattons que cette analyse fera plaisir à nos Lecteurs, & ne déplaira pas aux Savans même dont nous extrairons ici les idées.

I. *M. l'Abbé Batteux.*

M. l'Abbé Batteux se proposa dans son Traité de *la Construction Oratoire*, de découvrir l'arrangement naturel des mots par raport à l'esprit & par raport à l'oreille, & d'examiner la Construction usitée par la Langue Françoise en la

considérant d'abord en elle-même, & la comparant ensuite avec la Construction de la Langue Latine.

« L'arrangement des mots, dit-il (pag. 3.), ne peut avoir pour objet que de satisfaire ou l'esprit ou l'oreille ; c'est-à-dire, de rendre le sens plus clair & plus fort, ou les sons plus agréables & plus convenables au sujet.

« Par raport à l'esprit, l'arrangement naturel des mots doit être réglé par l'importance des objets ; & il l'est ainsi dans les Langues qui sont assez flexibles pour suivre l'ordre de la Nature dans leurs Constructions.

« Afin d'établir que l'arrangement naturel des mots est réglé par l'importance des objets, examinons, ajoute-t-il, comment les idées entrent dans notre esprit & comment elles en sortent.

« Elles y entrent quelquefois en foule & pêle-mêle, comme quand nous jettons nos regards sur une vaste plaine qui nous offre une infinité d'objets : c'est la communication des idées par les yeux. Quelquefois aussi elles n'y entrent que seule à seule : ce qui arrive sur-tout quand la communication se fait par les oreilles, & principalement par le moyen des signes d'institution, tels que sont les mots. Comme les mots ne peuvent être proférés que les uns après les autres, les idées attachées aux mots ne peuvent aussi sortir qu'une à une de la bouche de celui qui parle ; & par conséquent, elles ne peuvent entrer autrement dans l'esprit de celui qui écoute.

« L'ordre dans lequel elles sortent, est-il indifférent, ne l'est il pas ? Peut-on également présenter d'abord les idées principales ou les accessoires, les plus intéressantes ou celles qui le sont le moins ? En un mot, y a-t-il des objets qu'on doit préférablement offrir au premier moment, c'est-à-dire au moment le plus vif, de l'attention de celui qui écoute ?

« On ne seroit point dans le cas de faire cette question, si les Langues étoient assez flexibles pour se plier en tout aux divers mouvemens de l'ame. Il n'est pas douteux qu'alors elles suivissent constamment l'ordre qui seroit prescrit par l'intérêt ou le point de vue de celui qui parle.

« Mais comme dans plusieurs Langues, il se trouve des configurations grammaticales qui exigent une marche ou ordonnance particuliere, & que d'ailleurs l'esprit humain a travaillé lui-même sur ses propres idées, pour en reconnoître & distinguer les raports ; on a imaginé deux nouvelles sortes d'ordre ou d'arrangement pour les mots ; le *Grammatical*, qui se fait selon le raport des mots considérés comme régissans ou régis ; & le *Métaphysique*, qui considere les raports abstraits des idées. Si on y joint l'ordre *Oratoire*, qui ne considere que le but de celui qui parle, on aura trois espéces d'arrangement ou

de Conſtruction, qui peuvent être employées dans le Diſcours.

« On dit dans la Conſtruction Grammaticale, *lumen ſolis*, la lumiere du ſoleil; parce que le mot *ſolis* eſt déterminé à être au génitif par le mot *lumen*; or, dit-on, le déterminant doit être avant le déterminé.

« L'ordre Métaphyſique veut que le ſujet d'une Propoſition ſoit avant ſon attribut, la cauſe avant l'effet, la ſubſtance ou l'exiſtence avant le mode ou les qualités qui lui apartiennent. Selon cet arrangement, il faudroit dire *ſolis lumen*, du ſoleil la lumiere, parce que le ſoleil eſt la cauſe de la lumiere. Mais dans les autres cas, cet ordre rentre à peu-près dans l'ordre Grammatical, parce que celui-ci, tout grammatical qu'il eſt, ſe trouve réellement fondé ſur la Métaphyſique.

« Au reſte, qu'on les diſtingue ou non, ils ne ſemblent faits ni l'un ni l'autre pour régler la marche du Diſcours Oratoire. L'ordre Grammatical eſt une entrave donnée à l'eſprit & aux idées, plutôt qu'une Régle de Conſtruction. Attaché au genre & à l'analogie particuliere d'une Langue, nulle part il n'eſt abſolument le même. Il y a des Langues où il eſt préciſément le contraire de ce qu'il eſt dans d'autres Langues : ce qui ne pourroit arriver s'il étoit naturel... Il y a donc une de ces deux Conſtructions qui n'eſt point dans la Nature, puiſque la Nature n'a pas deux voies.

« Il en eſt de même de l'ordre Métaphyſique; il peut être bon quelquefois pour les Savans, quand ils diſcutent ou qu'ils analyſent leurs idées; mais le Peuple pour qui & par qui ont été faites les Langues; mais les femmes, dont le goût aide plus à polir & à perfectionner les Langues, que les diſcuſſions & les analyſes des Savans, ſe doutent-elles de ce que c'eſt que mode, ſubſtance, cauſe, effets, qualités? Le Peuple ne connoît, ne voit, ne ſait, que par le ſentiment ou même par la ſenſation que l'objet produit en lui : c'eſt l'impreſſion réelle qui le détermine, qui le dirige. Il dira, *Alexandre a vaincu Darius*, ou *Darius a été vaincu par Alexandre*, ſelon qu'il eſt affecté, & que les objets le frapent : il ne connoît que cette Régle.

« Il faut donc en revenir à la troiſiéme eſpéce d'ordre ou d'arrangement, à celui qui eſt fondé ſur l'intérêt ou le point de vue de celui qui parle.

« Qu'eſt-ce qui ſe paſſe en nous-mêmes, lorſque nous nous déterminons à quelque mouvement? Je vois un objet; j'y découvre des qualités qui me conviennent ou qui ne me conviennent point, je m'y porte, ou je le fuis... Je connois avant que de me mouvoir. Je veux aller au Louvre, je penſe d'abord au *Louvre*, enſuite *je vais*; *ad Regiam vado*, voilà ce qui ſe paſſe en moi-même.

« Si je veux faire entendre à un homme autre que moi qu'il doit fuir ou rechercher

rechercher quelque objet, commencerai-je par l'engager à avancer ou à s'éloigner ? Je lui montrerai l'objet, & l'objet lui dira ce qu'il doit faire : l'ordre que j'ai ſuivi pour moi, eſt le même à ſuivre pour lui : j'ai vu un ſerpent, j'ai fui : il faut donc que je lui donne d'abord l'idée du danger, ſi je veux qu'il ſe détermine à fuir.... Ce n'eſt pas l'ordre de la Métaphyſique grammaticale, mais celui de la Métaphyſique oratoire, celui du ſentiment & de la vérité.

« C'eſt donc l'objet principal (1) qui doit paroître à la tête de la phraſe.... Quand Scévola veut (2) aprendre à Porſenna qu'il eſt Romain, il dit, *Romanus ſum Civis*, Romain ſuis Citoyen. Quand Gavius s'écrie, du haut de la croix où il eſt attaché, il dit, *Civis Romanus ſum*, Citoyen Romain je ſuis ». C'eſt que la qualité de *Romain* étoit dans l'un l'objet principal; dans l'autre, c'étoit celle de Citoyen.

« De deux mots (3) qui concourent à ne former qu'une notion, l'idée qui préſente la partie de la notion la plus importante, ſe montre la premiere : Neque *turpis* mors *forti viro*, nec *immatura* conſulari, nec *miſera* ſapienti : » Nulle mort ne peut être honteuſe pour l'homme de bien, ni prématurée pour » un Conſulaire, ni malheureuſe pour un Sage (†) ».

Notre Auteur ayant ainſi dévelopé ſes principes ſur cet objet, li fait voir que l'arrangement naturel des mots ne peut céder qu'à l'harmonie (4), & que c'eſt de cet arrangement naturel que réſultent en partie la vérité, la clarté, la force, en un mot la naïveté du Diſcours (5).

Il examine enſuite un paſſage de Denys d'Halicarnaſſe ſur le même ſujet (6), & qui eſt trop intéreſſant pour que nous l'omettions : on y verra d'ailleurs, l'attention que les Romains donnoient à cet objet ; & qu'il eſt impoſſible de réſoudre une queſtion de cette nature, quand on n'a pu ſe former une idée de la métaphyſique des Langues par l'examen d'un très-grand nombre.

---

(1) Pag. 20. (2) Page 21. (3) Page 25.
(4) Chap. III. p. 34. (5) Chap. IV. p. 44. (6) Chap. V. p. 65.
(†) M. l'Abbé Batteux obſerve ici qu'il traduit les exemples Latins en ſuivant l'ordre des idées autant qu'il lui eſt poſſible, pour faire ſentir qu'il n'eſt peut-être pas ſi difficile qu'on le penſe de ſe conformer à la Conſtruction Latine, ou du moins d'en aprocher : il auroit donc traduit celle-ci d'une maniere encore plus aſſortie à ſes vues, en la rendant ainſi : » Point de *honteuſe* mort pour l'homme fort, ni de *prématurée* pour un » Conſulaire, &c.

Denys d'Halicarnasse, dans ſon Traité de l'arrangement des mots, dit : » Qu'il a feuilleté tous les Auteurs anciens, & en particulier les Stoïciens, qui ont beaucoup écrit ſur la nature & les régles du Langage ; mais il avoue qu'il n'a rien trouvé nulle part ſur l'arrangement des mots, relativement à la perfection de l'éloquence. J'ai enſuite, dit-il, réfléchi en moi-même, & j'ai cherché ſi la Nature ne nous auroit pas donné quelque principe ſur cet objet : car en tout genre, c'est la Nature qui sert de base, & qui fournit les vrais principes, *lorſqu'il y en a*. Je ſaiſis d'abord quelques vues qui m'avoient paru aſſez heureuſes ; mais bientôt il fallut les abandonner, parce qu'elles ne menoient point au but. Il m'avoit donc paru que la Nature étoit un guide qu'il falloit ſuivre en fait de Conſtruction Oratoire ; & d'abord, que les Noms devoient précéder les Verbes, parce que le Nom exprimant la choſe, & le Verbe ce qui ſe fait de la choſe, il eſt dans l'ordre de la Nature que l'idée de la choſe ſoit avant l'idée de la modification de la choſe »....

» Mais ce principe n'eſt pas juſte, parce qu'il ne s'étend pas à tout, & qu'on trouve dans les Poëtes une infinité d'exemples du contraire, & la conſtruction n'en eſt pas moins agréable... Je voulois (1) encore que les Subſtantifs fuſſent avant les Adjectifs..... les Tems Préſens avant les autres tems.... mais toutes ces régles ſe ſont trouvées contredites par la pratique.... Je reviens donc à mon objet, & je dis que les Anciens, Poëtes, Hiſtoriens, Philoſophes, Orateurs, ont donné la plus grande attention à cette partie de l'élocution. Ils ne plaçoient point au hazard ni les mots, ni les membres, ni les périodes. Ils avoient un certain art des régles, dont je vais tâcher de donner au moins les plus néceſſaires ».

Il les réduit au ſeul inſtinct de l'oreille, & ne conſidere les mots que comme le bois, les pierres & les autres matériaux qui entrent dans la bâtiſſe d'une maiſon ; mais il n'a pas vu, dit M. l'Abbé Batteux, que les mots ne ſont pas ſeulement le corps & le matériel du Diſcours, mais qu'ils contiennent l'ame, les paſſions de celui qui parle, & que les paſſions ne peuvent être indifférentes ni à l'arrangement des idées, ni à celui des mots qui expriment ces idées : ce qui eſt ſingulier, c'eſt qu'il convient lui-même de cette vérité : « autre eſt la Conſtruction, dit-il, dans le ſang-froid, autre dans la paſſion, &c.

» Denys d'Halicarnaſſe n'auroit donc pas dû chercher, conclut notre Au- » teur (2), la raiſon de l'arrangement des mots dans la ſeule ſenſibilité de l'o-

(1) Page 69. (2) 73.

» reille ; il auroit fallu y joindre la marche des idées & celle des passions «.

Notre Auteur examinant ensuite l'arrangement naturel des mots par raport à l'oreille, dit (1), que l'oreille a trois points à juger dans l'élocution oratoire. 1°. Les sons qu'on lui présente comme une suite ou un courant d'impressions qu'elle reçoit. 2°. Les interruptions qu'on met dans cette suite, comme des points de repos, dont elle peut avoir besoin aussi-bien que celui qui parle. 3°. L'accord de ces sons & de ces repos, avec l'idée exprimée & le sujet traité : trois choses qu'il désigne par ces mots, *Mélodie*, *Nombre* & *Harmonie oratoire*.

Nous ne le suivrons pas dans tout ce détail, trop éloigné de notre objet : nous ne nous arrêterons qu'aux observations relatives à la construction, & à celles qui seront nécessaires pour lier toutes ces idées entr'elles.

Ainsi, il remarque que la Mélodie dans le discours (2) dépend de la maniere dont tous les sons simples ou composés sont assortis & liés entr'eux pour former les syllabes, dont les syllabes le sont entr'elles pour former un mot, les mots entr'eux pour former un membre de période, enfin les périodes elles-mêmes pour former ce qu'on apelle le discours.

Relativement aux sons, il faut dans notre Langue que les consonnes & les voyelles soient tellement mêlées & assorties qu'elles se donnent les unes aux autres la consistence & la douceur. Et par raport aux mots, il faut qu'ils ayent de la fermeté & en même tems de la douceur, qu'ils coulent librement, légérement, qu'ils soient polis sans être mous, & soutenus sans être hérissés.

A l'égard du Nombre oratoire, il le considere (3) comme une durée ou une suite d'instans, coupée par portions symétriques, c'est-à-dire, égales ou également inégales, & il fait voir de quelle maniere ces portions sont marquées par la Nature elle-même. Tout se fait chez elle par mesure, tout y marche en cadence ; nous le voyons sans sortir de nous-mêmes ; tous nos membres ont une étendue proportionnelle ; nos pas sont égaux entr'eux, notre respiration se fait à tems égaux ; nos artères ont des pulsations égales ; le marteau du forgeron tombe en cadence ; le Tisserand lance sa navette & frape sa toile en mesure : il n'est pas jusqu'au Moissonneur qui ne promene sa faulx avec nombre . . . Le nombre soutient les forces & les ranime.

2°. On ne compte pas seulement les syllabes, on les mesure encore, c'est-à-dire, on évalue les tems qu'on met à les prononcer.

---

(1) Page 74. (2) Page 84. (3) Page 94.

3°. On a ſoin de réſerver pour la fin, les ſons qui peuvent être les plus flateurs, afin que le repos de l'oreille n'ait rien que d'agréable.

4°. Enfin les mots ſe meuvent avec plus ou moins de viteſſe & de force, ſuivant la nature de l'objet qu'ils peignent.

Ce qui forme autant de claſſes du *Nombre oratoire* qui influent ſur la *Conſtruction* des tableaux de nos idées ; mais que nous ne ſaurions analyſer, ſans une trop grande digreſſion.

Enfin au ſujet de l'Harmonie, il la conſidere : 1°. relativement à l'accord des ſons, des ſyllabes, des mots, des nombres, avec les objets qu'ils expriment : 2°. dans l'accord ou la convenance du ſtyle avec le ſujet ou la matiere qu'on expoſe.

Notre Auteur apliquant ces principes à la Conſtruction qui eſt particuliere à la Langue Françoiſe, obſerve que la diverſité des Langues à l'égard de la Conſtruction ou de l'arrangement de leurs mots, provient de la nature même de ces mots. » Toutes les Langues, dit-il (1), conſiſtent dans des ſons... figurés de telle ou telle maniere... Or ces ſons figurés ſont multipliés plus ou moins, ce qui fait abondance ou pauvreté : ils ont plus ou moins de force, ce qui fait énergie ou foibleſſe : ils ont plus ou moins de fléxibilité, ce qui produit la douceur, la clarté, la juſteſſe ».

De-là les différentes ſortes de Conſtructions, chaque Langue étant obligée de s'écarter plus ou moins de la Nature, par raport à l'arrangement de ſes mots, ſuivant qu'elle y eſt forcée par la difficulté, ou par la foibleſſe, ou par l'inflexibilité. La différence qui regne entre le François & le Latin relativement à la Conſtruction, n'a pas d'autre cauſe.

« J'entends dire tous les jours, & je lis dans tous les Livres, reprend à cet égard notre Auteur, que les Latins avoient beaucoup plus d'avantages que nous. Nous ſommes obligés, dit-on, de ſuivre toujours le même arrangement, nominatif, verbe, régime, c'eſt une marche éternelle qui ne varie jamais. Les Latins, au contraire, maîtres de leur conſtruction, placent leurs mots à leur gré, ſans être aſſervis à aucune regle. C'eſt tantôt un Verbe qui ſe montre à la tête, tantôt un Adjectif, quelquefois un Adverbe, ſelon qu'il leur plaît, ſans autre loi que celle de l'harmonie ».

« D'autres ont pris la choſe d'une autre maniere qui ſembleroit plus juſte, ſi elle étoit fondée en raiſon. Bien loin de plaindre la Langue Françoiſe d'être

---

(1) Page 201.

asservie à une Construction monotone, ils la félicitent sur la clarté qu'ils prétendent que lui procure cette Construction ».

Notre Auteur rejettant toutes ces idées, demande « si nous sommes bien, nous François, placés, comme il faudroit l'être, pour juger des inversions Latines & des nôtres . . . Il pourroit bien arriver que ce que nous croyons voir chez les autres, ne fût que chez nous ».

Les Latins ayant des cas dans leurs noms, ces noms pouvoient être régissans ou régis, indépendamment de la place qu'ils occupoient dans la phrase: chez nous, on ne reconnoît leur valeur que par la place où ils sont. Les Latins expriment par un seul mot, ce que nous ne désignons en fait de Verbes que par deux ou trois: *docui*, j'ai enseigné; *doctus sum*, j'ai été enseigné, où nous réunissons trois Verbes différens pour un seul tems.

M. l'Abbé Batteux en conclut : 1°. Que notre Langue doit avoir dans ces deux espéces, une autre Construction que les Langues qui ne sont point sujettes à ces deux inconvéniens. 2°. Que notre Langue doit reprendre les Constructions ordinaires aux autres Langues, quand elle n'est ni dans l'un ni dans l'autre de ces deux cas.

§. II.

M. du Marsais.

M. du Marsais parut contredire ces idées dans son Traité de la *Construction Grammaticale* (1); il posoit du moins des Principes différens, soit qu'il ne connût point ceux-là, soit qu'il n'eût pu les gouter.

» En termes de Grammaire, dit-il, on apelle Construction l'arrangement des mots dans le Discours. Ce mot est pris ici dans un sens métaphorique, & vient du Latin *construere*, construire, bâtir, arranger.

» La Construction est *vicieuse*, quand les mots d'une phrase ne sont pas arrangés selon l'usage d'une Langue.

» Elle est *louche*, lorsque les mots sont placés de façon qu'ils semblent se raporter à ce qui précede, pendant qu'ils se raportent réellement à ce qui suit.

» On dit *Construction pleine*, quand on exprime tous les mots dont les raports successifs forment le sens que l'on veut énoncer.

---

(1) Imprimé dans ses Principes de Grammaire, Tome I. p. 159. &c. & dans le Dictionnaire Encyclopédique. Le Journal des Savans du mois de Juin 1755. en fit un extrait accompagné de grands éloges.

» Au contraire, elle est *elliptique*, lorsque quelqu'un de ces mots est sous-entendu. . . .

» Il y a en toute Langue trois sortes de Constructions (1).

» I. CONSTRUCTION NÉCESSAIRE, SIGNIFICATIVE OU ÉNONCIATIVE; on l'apelle aussi SIMPLE ET NATURELLE. C'est celle par laquelle seule les mots font un sens. . . . Elle est la plus conforme à l'état des choses... le moyen le plus propre & le plus facile que la Nature nous ait donné pour faire connoître nos pensées par la parole.

» Elle est apellée NÉCESSAIRE, parce que c'est d'elle seule que les autres Constructions empruntent la propriété qu'elles ont de signifier; au point que si la *Construction nécessaire* ne pouvoit pas se retrouver dans les autres sortes d'énonciations, celles-ci n'exciteroient aucun sens dans l'esprit, ou n'y exciteroient pas celui qu'on vouloit y faire naître.

La seconde sorte de Construction est la CONSTRUCTION FIGURÉE.

La troisiéme est celle où les mots ne sont ni tous arrangés suivant l'ordre de la Construction simple, ni tous disposés selon la Construction figurée. C'est la CONSTRUCTION USUELLE, celle qui est le plus en usage.

Pour faire connoître nos pensées, nous sommes contraints de donner, pour ainsi dire, de l'étendue à celles-ci, & des parties; ces parties deviennent l'original des signes dont nous nous servons dans l'usage de la parole; ainsi nous divisons, nous analysons, comme par instinct, notre pensée: nous en rassemblons toutes les parties, selon l'ordre de leurs raports; nous lions ces parties à des signes.

Les enfans aprennent cette analyse par les noms qu'ils entendent donner aux objets, par l'ordre successif qu'ils observent qu'on suit en nommant d'abord les objets, & en énonçant ensuite les modificatifs & les mots déterminans.

Cette méthode est de tous les tems & de tous les pays: il n'y a donc dans toutes les Langues qu'une même maniere nécessaire pour former un sens avec les mots; c'est l'ordre successif des relations qui se trouvent entre les mots, dont les uns sont énoncés comme devant être modifiés ou déterminés, & les autres comme modifiant & déterminant.

» Cette maniere d'énoncer les mots (2) successivement, selon l'ordre de la modification ou détermination que le mot qui suit donne à celui qui le précede, a fait regle dans notre esprit. Elle est devenue notre modèle invariable;

---

(1) Page 162. (2) Page 170.

au point que, ſans elle, ou du moins ſans les ſecours qui nous aident à la rétablir, les mots ne préſentent que leur ſignification abſolue, ſans que leur enſemble puiſſe former aucun ſens. Par exemple :

Arma virumque cano, Trojæ qui primus ab oris
Italiam, fato profugus, Lavinaque venit
Littora.

« Otez à ces mots Latins les terminaiſons ou déſinences qui ſont les ſignes de leur valeur relative, & ne lui laiſſez que la premiere terminaiſon qui n'indique aucun raport, vous ne formerez aucun ſens. Ce ſeroit comme ſi l'on diſoit :

Armes, homme, je chante, Troie, qui, premier, des côtes,
Italie, deſtin, fugitif, Laviniens, vint, rivages.

« Si ces mots étoient ainſi énoncés en Latin avec leurs terminaiſons abſolues, quand même on les rangeroit dans l'ordre où on les voit dans Virgile, non-ſeulement ils perdroient leur grace, mais encore ils ne formeroient aucun ſens : propriété qu'ils n'ont que par leurs terminaiſons relatives, qui, après que toute la propoſition eſt finie, nous les font regarder ſelon l'ordre de leurs raports, & par conſéquent ſelon l'ordre de la *Conſtruction ſimple, néceſſaire & ſignificative.*

Cano arma atque virum, qui vir profugus à fato, venit primus, ab oris Trojæ, in Italiam, atque ad littora Lavina.

« Tant la ſuite des mots & leurs déſinences ont de force pour faire entendre le ſens ! *Tantum ſeries juncturaque pollet* (3).

« Quand une fois cette opération m'a conduit à l'intelligence du ſens, je lis & je relis le texte de l'Auteur ; je me livre au plaiſir que me cauſe le ſoin de rétablir, ſans trop de peine, l'ordre que la vivacité & l'empreſſement de l'imagination, l'élégance & l'harmonie, avoient renverſé ; & ces fréquentes lectures me font acquérir un goût éclairé pour la belle Latinité.

« La Conſtruction ſimple eſt auſſi apellée CONSTRUCTION NATURELLE, parce que c'eſt celle que nous avons apriſe ſans maître, par la ſeule conſtitution méchanique de nos organes, par notre attention & notre penchant à l'imitation.....

(1) HORACE, *Art. Poët.* v. 240.

« Comme par-tout les hommes penſent, & qu'ils cherchent à faire connoître la penſée par la parole, l'ordre dont nous parlons eſt au fond uniforme par-tout; & c'eſt encore un autre motif pour l'apeller *naturel*.

« Il eſt vrai qu'il y a des différences dans les Langues; différence ..... dans les noms .... différence dans les terminaiſons ... & dans les tours... mais il y a uniformité, en ce que par-tout la penſée qui eſt à énoncer, eſt diviſée par les mots qui en repréſentent les parties, & que ces parties ont des ſignes de leur relation.

« Enfin cette Conſtruction eſt encore apellée NATURELLE, parce qu'elle ſuit la Nature, je veux dire, parce qu'elle énonce les mots ſelon l'état où l'eſprit conçoit les choſes. *Le Soleil eſt lumineux.* On ſuit ou l'ordre de la relation des cauſes avec les effets, ou celui des effets avec leur cauſe. La Conſtruction *ſimple* procéde ou en allant de la cauſe à l'effet, ou de l'agent au patient, comme quand on dit: *Dieu a créé le Monde : Auguſte vainquit Antoine*...... où la Conſtruction énonce la penſée en remontant de l'effet à la cauſe & du patient à l'agent; *le Monde a été créé par le Tout-Puiſſant* : *Antoine fut vaincu par Auguſte*......

« Or, dans l'un & dans l'autre de ces deux Cas, l'état des choſes demande que l'on commence par le ſujet. En effet, la Nature & la raiſon ne nous aprennent-elles pas: 1°. Qu'il faut être avant que d'opérer? 2°. Qu'il faut exiſter avant que de pouvoir être l'objet de l'action d'un autre? 3°. Qu'il faut avoir une exiſtence réelle ou imaginée, avant que de pouvoir être conſidéré comme ayant telle ou telle qualité? &c.

II. *De la Conſtruction figurée.*

« L'ordre ſucceſſif des raports (*p.* 182) n'eſt pas toujours exactement ſuivi dans l'exécution de la parole. La vivacité de l'imagination, l'empreſſement à faire connoître ce qu'on penſe, l'harmonie, &c.... font ſouvent que l'on ſuprime des mots...... on interrompt l'ordre de l'analyſe; on donne aux mots une place ou une forme, qui au premier aſpect ne paroît pas être celle qu'on auroit dû leur donner.....

Cette ſeconde ſorte de Conſtruction eſt apellée *Conſtruction figurée*, parce qu'elle prend une figure, une forme qui n'eſt pas celle de la Conſtruction ſimple.

Notre Auteur obſerve enſuite qu'il y a ſix ſortes de figures uſitées dans cette eſpéce de Conſtruction; & il les conſidere ſucceſſivement: arrêtons nous à la

à la quatriéme, ou l'HYPERBATE, la ſeule qui ſoit relative à l'inverſion.

« HYPERBATE, dit-il, (p. 205.) ſignifie *confuſion*, *mêlange* de mots. C'eſt lorſqu'on s'écarte de l'ordre ſucceſſif de la Conſtruction ſimple.... Cette figure étoit, pour ainſi dire, naturelle en Latin...... au lieu que nous ne pouvons faire uſage des inverſions, que lorſqu'elles ſont aiſées à ramener à l'ordre ſignificatif de la Conſtruction ſimple. Ce n'eſt que relativement à cet ordre, lorſqu'il n'eſt pas ſuivi, qu'on dit en toute Langue qu'il y a inverſion, *& non par raport à un prétendu ordre d'intéret & de paſſion*, qui ne ſauroit jamais être un ordre certain, auquel on peut opoſer le terme d'inverſion.

« En effet, on trouve dans Ciceron & dans chacun des Auteurs qui ont beaucoup écrit, le même fond de penſée, énoncé avec les mêmes mots, mais toujours diſpoſé dans un ordre différent.

M. du Marſais paſſe enſuite à ce qui regarde la Conſtruction uſuelle : nous n'en raporterons que la définition.

« La troiſiéme ſorte de Conſtruction (p. 216.) eſt compoſée des deux précédentes. Je l'apelle CONSTRUCTION USUELLE, parce que j'entends par cette Conſtruction, l'arrangement des mots qui eſt en uſage dans les Livres, dans les Lettres, & dans la converſation des honnêtes gens. Cette Conſtruction n'eſt ſouvent, ni toute ſimple, ni toute figurée..... &c.

§. III.

Extrait de l'Examen fait par M. l'Abbé Batteux, du ſyſtême de M. du Marſais.

Cette Diſſertation de M. du Marſais ſur la Conſtruction, ayant vu le jour, M. l'Abbé Batteux en fit une critique, inſérée à la ſuite de ſon Ouvrage ſur la Conſtruction Oratoire (1).

Il obſerve d'abord qu'il y auroit eu plus d'exactitude à apeller l'Hyperbate *tranſpoſition* que *confuſion* : ce dernier mot porte une idée de vice & de défaut : & l'Hyperbate eſt une beauté.

Mais de ce que, comme M. du Marſais en convient, l'Hyperbate étoit naturelle aux Latins, il en infere ou que cette figure n'étoit point ſentie par ce Peuple, ou qu'il devoit la définir, non comme le renverſement, mais comme l'obſervation de l'ordre ſucceſſif de la Conſtruction ſimple. Car l'Hyperbate, dans toute Langue où elle eſt figure, doit être le renverſement de l'ordre qui y eſt uſité. Il auroit donc dû, en voyant une Langue riche & parfaitement

(1) Part. II. Chap. III.

fléxible, ſuivre conſtamment un ordre contraire à celui qui nous paroît naturel, ſoupçonner qu'il pouvoit y avoir un autre ordre auſſi naturel que celui qu'on dit être celui de l'eſprit & des idées. Il ſeroit très-ſingulier que la Langue Latine, libre de ſuivre par-tout la Nature, qui eſt la ſeule voie de la perſuaſion, ne la ſuivît preſque jamais; & que la Langue Françoiſe, enchaînée & contrainte par la roideur & la configuration de ſes mots, la ſuivît preſque toujours.

« M. du Marſais, ajoute-t-il (p. 231), confond l'inſtruction donnée avec l'impreſſion reçue. L'ordre d'inſtruction eſt ſpéculatif ſans doute, il ne peut être autre choſe; c'eſt celui qui eſt ſuivi dans le procédé préſenté par M. du Marſais. Mais celui de l'impreſſion reçue qui eſt le plus fort, ſans nulle comparaiſon, eſt au contraire tout relatif à l'action, à l'intérêt de celui qui l'a reçue. L'ordre de l'un ne peut donc pas être l'ordre de l'autre; il eſt eſſentiel de ne s'y pas tromper.

« Il eſt toujours à côté de la queſtion (233). On lui accordera aiſément que ſans l'expreſſion des raports, les mots ne forment aucun ſens : cela eſt vrai eſſentiellement, non-ſeulement dans le Latin, mais dans toute Langue. On lui accordera encore que l'eſprit doit avoir prévu & comme preſſenti le ſens, avant que l'ame ſoit émue. Mais ſuit-il de-là que dans les Langues où les mots renferment en eux-mêmes l'idée de l'objet & celle de ſes raports Grammaticaux, il faille que le mot qui ſignifie la cauſe, ſoit avant celui qui ſignifie l'effet? Puiſqu'on ne peut pas ſatisfaire complettement l'eſprit en un ſeul mot, & qu'il en faut néceſſairement pluſieurs; ſi ces mots ont également chacun leur raport exprimé, pourquoi ne commenceroit-on point par ceux qui renferment en eux l'intérêt de la phraſe? Quand je dis *arma virumque*, l'accuſatif m'annonce un Verbe actif qui ſuit : quand je dis *cano* tout ſeul, ce même Verbe étant actif, ne m'annonce-t-il pas un objet de ce chant, objet qui ſans doute me ſera bientôt préſenté? Ma penſée eſt donc également ſuſpendue dans l'un & l'autre cas... Il eſt donc indifférent pour l'intégrité du ſens qu'on commence par le Verbe ou par le régime.

« Mais ce qui ne l'eſt point, c'eſt que M. du Marſais convienne lui-même que ſa conſtruction eſt *l'ordre*, *que la vivacité*, *l'empreſſement de l'imagination & l'harmonie avoient renverſé.* Sa conſtruction eſt donc contraire à la vivacité, à l'empreſſement de l'imagination, &c. C'eſt donc l'ordre contraire à l'Eloquence, & par conſéquent l'ordre contraire à la Nature.

« Si je voulois faire ſentir les différences de la Conſtruction Latine, tant en proſe qu'en vers, avec la Conſtruction Françoiſe, j'uſerois d'un procédé plus ſimple que celui de M. du Marſais.

» Je lirois d'abord les deux vers de Virgile ſans rien prononcer ſur la Conſtruction de leur phraſe, *arma virumque cano*, &c. Enſuite je les mettrois en proſe ſelon la Conſtruction Latine : *arma atque virum cano*, *qui* vir *primus ab oris Trojæ*, *fato profugus*, *Italiam venit Lavinaque littora* ? Conſtruction qui ne différe de celle du Poëte qu'en deux endroits, c'eſt-à-dire, qu'il n'y a que deux inverſions.

» Je traduirois cette phraſe avec ſa conſtruction..... *Les armes & le Héros je chante*, *qui le premier des côtes de Troie*, *étant par le deſtin pourſuivi*, *en Italie vint aux rivages Laviniens.* J'obſerverois que cette Conſtruction, toute Latine & toute Gothique qu'elle eſt, nous donne fort bien le ſens de l'Auteur ſans avoir eu beſoin de la Conſtruction grammaticale qu'en a faite M. du Marſais.

» Je traduirois ce même Latin ſuivant la Conſtruction Françoiſe: *Je chante les armes & ce Héros*, *qui*, *pourſuivi par les deſtins*, *vint le premier des côtes de Troie en Italie*, *& s'arrêta ſur les rivages de Lavinie....*

» Enfin, pour faire le cercle complet, je préſenterois les vers de Deſpréaux:

Je chante les combats & cet homme pieux
Qui des bords Phrygiens conduit dans l'Auſonie;
Le premier aborda les champs de Lavinie.

» Ces cinq Conſtructions de la même phraſe en vers & en proſe, en Latin & en François, feroient voir, 1°. combien peu les Poëtes s'écartent de la Conſtruction naturelle de leur Langue...... Selon le ſyſtême de M. du Marſais, il y auroit dans les deux vers de Virgile dix-huit ou vingt renverſemens de l'ordre naturel. Quel cahos, quelle confuſion dans le Peintre de la Nature le plus vrai, & dans une Langue qui fournit le plus de couleurs, de nuances & de Conſtructions!

« On y verroit, 2°. que la Conſtruction Latine en proſe donne le ſens de la phraſe, ſans qu'on ait recours à la Conſtruction grammaticale, telle que l'a faite M. du Marſais. 3°. Que dans notre Langue, nous n'employons cette Conſtruction grammaticale, que lorſque nous ne pouvons employer l'autre, ſans nous expoſer aux équivoques: & qu'en Poëſie même nous ne pouvons nous raprocher de la Conſtruction Latine par les inverſions, que quand le ſens n'en eſt ni moins clair ni moins précis.

» Il ne s'agit point ici de diſputer du mot. Nous cherchons laquelle des deux Conſtructions eſt la plus vive & la plus naturelle, celle des Latins ou la nôtre, afin de ſavoir, ſi lorſque nous écrivons, nous devons tendre à nous

raprocher ou à nous éloigner des Latins. Le mot *inversion*, dans le sens dans lequel je l'ai employé, ne signifie que le renversement de l'ordre naturel à l'éloquence. Toute la question se réduisoit à savoir si les Latins suivoient cet ordre ? S'ils le suivoient, nous le renversons, cela est évident. Or si nous le renversons, il est important de chercher les moyens de le rétablir s'il y en a, & d'aprocher des modeles qui l'ont suivi, & qui sont parvenus par cette voie à une éloquence qui semble au-dessus de nos forces »...

D'ailleurs, « il est aussi aisé de marquer l'ordre d'intérêt que de marquer l'ordre métaphysique, puisque ce sont deux corrélatifs, dont l'un excluant l'autre, donne par la simple oposition, une idée aussi nette de son contraire, que celle qu'on a de lui ».

» Enfin, toutes les fois que l'ordre simple ou spéculatif est renversé, M. du Marsais convenant que c'est par la passion ou par l'harmonie, cet aveu n'est-il pas un principe suffisant pour fonder l'art des Constructions oratoires ? »

» Il résulte de tout ce qui a été dit jusqu'ici, 1°. qu'il y a deux manieres d'arranger les mots, l'une selon l'esprit, l'autre selon le cœur de celui qui parle ou de ceux à qui l'on parle : 2°. Que la premiere maniere étant toute philosophique ou d'exposition, peut convenir . . . à tout ce qui est purement spéculatif; & que la seconde étant toute oratoire, toute livrée à l'intérêt ou aux passions, apartient de droit au Bareau, à la Chaire, à la Poësie, &c . . . . 4°. Que celle-ci est la seule vraiment naturelle, parce que dans toute Langue, c'est toujours pour quelque intérêt que l'on parle, & la seule que les Latins & les Grecs aient connue... Et qu'il existe une inversion beaucoup plus importante que cette inversion grammaticale que M. du Marsais croit être unique, & qui méritoit d'être aprofondie au moins par les Orateurs & par les Philosophes, puisque c'est elle qui éloigne de la perfection de l'éloquence les Langues qui y sont assujetties par la structure de leurs mots & par l'embarras des auxiliaires trop multipliés ».

§. IV.

M. Beauzée.

M. Beauzée a consacré à l'examen de cette question une portion considérable du second volume de sa Grammaire genérale (1). Il s'y proposa de prendre la défense de M. du Marsais contre M. l'Abbé Batteux : & divisa son objet en trois articles.

(1) Tome II. Liv. III. Chap. IX. p. 464 - 566.

Il dévelope dans le premier, les fondemens de la Construction analytique & grammaticale; il fait voir qu'elle est la même dans les Langues analogues & dans les Langues transpositives; que c'est une vérité de fait & d'expérience, que dans toutes, le sujet précéde le Verbe; que le Verbe est suivi de son complément; qu'un adjectif ne vient qu'après le nom auquel il est joint; que c'est l'effet de l'impression de la nature. « La pensée étant indivisible, ne peut être par elle-même l'objet immédiat d'aucune image, parce que toute image supose des parties assorties & proportionnées. C'est donc l'analyse logique de la pensée qui peut seule être figurée par la parole. Or il est de la nature de toute image de représenter fidélement son original; ainsi la nature du langage exige qu'il peigne exactement les idées objectives de la pensée & leurs relations. Ces relations suposent une succession dans leurs termes; la priorité est propre à l'un, la postériorité est essentielle à l'autre. Cette succession des idées, fondée sur leurs relations, est donc en effet l'objet naturel de l'image que la parole doit produire; & l'ordre analytique est le véritable ordre naturel, qui doit servir de base à la Syntaxe de toutes les Langues ».

Il releve ensuite la contradiction dans laquelle est tombé M. l'Abbé Batteux, en voulant prouver que la Construction Latine étoit plus naturelle que la nôtre, après avoir dit que les François ne sont pas placés comme il faudroit l'être pour cela; & il est bien éloigné d'admettre ce principe. Il ajoute que la Construction oratoire ne fut jamais de la compétence de la Grammaire, mais seulement l'analyse de la pensée, ou la Construction Grammaticale, & que celle-ci est de tous les Peuples, & puisée dans la nature.

Il s'apuie d'Isidore de Séville, de Servius, de Priscien, de Quintilien, de Denys d'Halicarnasse, de l'Abbé Pluche.

Dans l'Article II (p. 492) M. Beauzée passe à l'examen des preuves des nouveaux systêmes de Construction, & il s'attache en particulier à celui de M. l'Abbé Batteux.

» Je demande d'abord, dit-il, si les décisions de l'interêt sont assez constantes, assez uniformes, assez invariables, pour servir de fondement à une disposition technique? Chacun sait que tels doivent être les principes des Sciences & des Arts; & il seroit, ce me semble, bien difficile de démontrer cette invariabilité dans le principe de l'intérêt: au contraire, dans ce principe, pour me servir des termes de l'Auteur de la *Lettre sur les sourds & muets*, ce qui sera inversion pour l'un, souvent ne le sera pas pour l'autre: car dans une suite d'idées, il n'arrive pas toujours que tout le monde soit également affecté par la même raison. Par exemple, si de ces deux idées contenues dans la

phrase *serpentem fuge*, je vous demande quelle est la principale, vous me direz, vous, que c'est le serpent; mais un autre prétendra que c'est la fuite, & vous aurez tous deux raison. L'homme peureux ne songe qu'au serpent; mais celui qui craint moins le serpent que ma perte, ne songe qu'à ma fuite: l'un m'effraye, & l'autre m'avertit ».

On peut même oposer un autre principe à celui de M. Batteux. C'est de songer moins à ce qui nous intéresse, pour gagner un Auditeur, qu'à le déterminer par son propre intérêt. C'est l'amour des autres mis adroitement à la place de nous-mêmes.

» D'ailleurs rien de plus mobile, de plus inégal, de plus changeant, que l'intérêt: ce qui m'intéressoit hier, ne m'intéresse plus aujourd'hui, si même je ne m'intéresse à ce qu'il y a de plus oposé... Et l'on assignera ce principe si variable, comme la régle fixe & naturelle de l'élocution!.,

« M. Batteux convient que le nombre & l'harmonie dérangent souvent la Construction que doit opérer son principe... Vous voilà au vrai principe de l'élocution oratoire dans la Langue Latine, dans la Langue Grecque, & sauf les modifications convenables, dans toutes les Langues du monde. C'est l'harmonie qui est la premiere, & peut-être l'unique cause, qui a déterminé le génie des deux Langues à autoriser les variations des cas, afin de faciliter les inversions de l'ordre grammatical, plus propre à flatter l'oreille par la variété, par la mélodie, par le nombre, par la marche inflexible & monotone de la Construction naturelle & analytique ».

Ciceron, Quintilien, Denys d'Halicarnasse n'ont consulté que l'oreille pour régler la Construction oratoire d'après les loix de l'harmonie. Le cœur & ses passions ne sont comptés pour rien à cet égard.

M. Beauzée attaque ensuite l'Auteur de la Lettre sur les sourds & muets, qui a pris le contre-pied de M. Batteux. Celui-ci ne regarde comme naturel que l'ordre dans lequel les idées sortent de notre esprit; & celui-là, l'ordre dans lequel elles y entrent..

En effet, l'ordre de la génération des idées est tout aussi variable que celui de l'intérêt: elle dépend des hazards qui font naître fortuitement nos idées. 2°. Le but de la parole n'est pas plus de rendre cette génération des idées, que de les présenter dans l'ordre dicté par l'intérêt.

Le premier but du Langage est d'exprimer clairement nos pensées, & nos pensées ne sont rien autre chose que la perception intuitive ou raisonnée des raports qu'ont entr'elles les idées alors présentes à notre esprit. Or ces raports ne dépendent ni de l'ordre généalogique de nos idées, ni du degré d'intérêt

que le hazard des circonſtances peut donner aux unes plutôt qu'aux autres.

L'ordre analytique eſt ſeul & peut être ſeul le lien univerſel de la communicabilité entre les nations, & du commerce de penſées. .... C'eſt donc l'art qui a introduit l'inverſion dans notre Langue; & qui l'a rendue ſi commune dans la Latine : mais ces inverſions ſont juſtifiées par les moyens & par la fin : » par les moyens, en ce que les mots portent par-tout le ſigne extérieur du » poſte que leur aſſigne la nature dans l'ordre analytique, dont les droits ſont » conſervés : par la fin, en ce que les changemens faits à l'ordre analytique, » ſans rien ôter à la clarté de l'expreſſion, y ajoutent & de l'harmonie pour » flatter l'eſprit par le plaiſir de l'oreille, & de l'énergie pour arriver au cœur » par la ſatisfaction ineſpérée de l'eſprit.

Notre Auteur réfute enſuite le ſyſtême de l'Abbé Pluche & de M. Chompré, qui conſiſte à ne faire jamais aucun changement à l'ordre des phraſes Latines.

Il paſſe de-là à l'examen que M. l'Abbé Batteux a fait de la Diſſertation de M. du Marſais ſur la conſtruction grammaticale.

Il trouve que M. du Marſais n'a pas du être arrêté par les conſidérations dont parle M. Batteux, parce que l'ordre analytique étant une fois reconnu pour naturel, on ne doit pas juger d'après la marche du Latin qu'il y a un autre ordre auſſi naturel au langage.

Mais quand il y auroit un ordre naturel pour l'élocution oratoire, s'enſuivroit-il que l'ordre analytique ne ſoit pas l'ordre naturel pour l'élocution purement grammaticale ?

» L'ordre analytique peut être contraire à l'éloquence ſans être contraire » à la nature du langage, pour lequel l'éloquence n'eſt qu'un acceſſoire artifi- » ciel. .... Si le Grammairien & le Rheteur ne doivent pas enviſager la parole » ſous le même point de vue, l'opinion de M. du Marſais ne devroit im- » porter en rien à M. Batteux, ni celle de M. Batteux à M. du Mar- » ſais. ....

» Une fois pour toutes, ce qui eſt naturel dans la Grammaire eſt acciden- » tel ou étranger pour la Rhétorique; ce qui eſt naturel dans la Rhétorique » eſt accidentel ou étranger dans la Grammaire.... Qu'il ſoit vrai ou non, » que c'eſt toujours pour quelqu'intérêt que l'on parle; il eſt d'une vérité an- » térieure & plus certaine encore, que l'on parle pour faire connoître ſes » penſées.

M. Beauzée paſſant alors aux figures de Conſtruction (1), en diſtingue deux, l'*Inverſion* ou l'*Hyperbate* & l'*Hypallage*.

(1) Art. III. p. 533.

» S'il est suffisamment établi, dit-il, par raport à la premiere, que l'ordre » analytique est l'ordre naturel & fondamental de la phrase dans toutes les » Langues; c'est une conséquence nécessaire, que toute Construction qui » s'écarte de la Construction analytique est vicieuse, si elle passe les bornes » autorisées par l'usage légitime de chaque Langue; & que c'est une Construc- » tion figurée, si elle se renferme dans les bornes prescrites par l'usage, con- » formément au besoin de la clarté. *Alexander vicit Darium* est donc une » phrase naturelle & conforme à l'ordre analytique. *Darium vicit Alexander* » est une phrase figurée, qui renverse l'ordre de la nature, il y a inver- » sion.

Point du tout, reprend M. l'Abbé de CONDILLAC (1). » Car la subordi- » nation qui est entre les idées autorise également les deux constructions Latines; » en voici la preuve. Les idées .... sont naturellement subordonnées entr'elles... » à proportion que leur liaison est plus ou moins immédiate..... Il suffit donc, » pour ne pas choquer l'arrangement naturel des idées, de se conformer » à la plus grande liaison qui est entr'elles. Or c'est ce qui se rencontre » également dans les deux Constructions Latines, *Alexander vicit Darium*, » *Darium vicit Alexander* : elles sont donc aussi naturelles l'une que » l'autre......

» Mais puisque la parole doit être l'image de l'analyse de la pensée, ré- » plique M. Beauzée, en sera-t-elle une image bien parfaite, si elle se con- » tente d'en crayonner simplement les traits les plus généraux ?.... Il ne suffit » pas de rendre sensible la liaison des mots... même en se conformant à la » plus grande liaison ...... il faut peindre telle liaison, fondée sur tel raport. » Or ce raport a un premier terme, puis un second : s'ils se suivent immédia- » tement, la plus grande liaison est observée; mais alors même si vous nom- » mez d'abord le second & ensuite le premier, il est palpable que vous renver- » sez la nature, tout autant qu'un peintre qui nous présenteroit l'image d'un » arbre ayant les racines en haut & les feuilles en terre.

» Les précautions scrupuleuses que prend par-tout notre Langue pour sui- vre ou pour indiquer la marche de la Construction analytique, démontrent évidemment que c'est la Construction unique qui ait sur la Syntaxe de toutes les Langues une influence nécessaire, la seule qui contribue à donner aux mots réunis un sens clair & précis, la seule dont l'inobservation feroit de la

(1) Essai sur l'Origine des Connoissances humaines, Part. II. Sect. I. ch. 12.

voix humaine un vain & ſimple bruit, la ſeule en un mot qui ſoit naturelle.

» On s'eſt encore trompé, lorſqu'on a cru que l'Hyperbate étoit la même choſe que l'Inverſion, tandis qu'elle n'en eſt qu'une eſpéce particuliere. Ciceron les a fort bien diſtinguées dans ſon dialogue ſur la partition oratoire où il énumere trois ſortes d'arrangemens de phraſe.

» Le premier arrangement eſt naturel & direct ; il doit être reconnu par tout le monde, parce que tout le monde connoît la voix de la nature ; & il doit ſe faire ſentir dans toutes les Langues, parce que la voix de la Nature eſt une. C'eſt donc l'ordre analytique qu'enviſage ici Ciceron.

» Le ſecond arrangement eſt le renverſement du premier, c'eſt l'Inverſion proprement dite : dans celui-ci, on va de la fin au commencement, du dernier terme à l'origine, du bas en haut, *ſurſum verſùs* ; à reculons, *retroque*

« Le troiſiéme arrangement s'éloigne encore plus de l'ordre naturel ; il en rompt l'enchaînement, ainſi que la liaiſon la plus immédiate des parties, *intercisè* ; les mots y ſont raprochés ſans affinité & comme au hazard, *permiſtè*.

Si l'on renverſe l'ordre des raports, on fait inverſion ; mais ſi outre cela l'on jette entre deux mots en raport, un troiſiéme mot étranger au raport qui les unit, comme *Catonis omnes admirati ſunt conſtantiam*, on fait alors *Hyperbate*, parce qu'on détruit tout-à-la fois l'ordre & la liaiſon des raports.

M. du Marſais eut donc raiſon de dire que l'*Hyperbate* étoit confuſion, mêlange de mots. Ce mot vient de deux mots Grecs qui ſignifient *tranſgreſſion*, *violation* de l'ordre.

Le reſte de ce Chapitre conſiſte à faire voir que la prétendue figure qu'on a apellée *Hypallage*, c'eſt-à-dire, *ſubverſion*, & qui eſt un renverſement poſitif dans le raport des idées, n'exiſte point chez les Anciens, comme on l'a cru mal-à-propos, & d'aprés des paſſages mal entendus, ou que c'eſt un vice, & non une figure.

§. V.

Nouvel Examen du préjugé ſur l'Inverſion.

Cette défenſe des principes de M. du Marſais par M Beauzée, fit naître un nouvel Ouvrage en faveur du ſyſtême de M. l'Abbé Batteux contre ceux de M. du Marſais & de M. Beauzée : & c'eſt la derniere piéce qui ait paru

ſur cette queſtion importante (1). On y réduit toute cette controverſe à ce point (2), que les Latins ſuivoient l'ordre naturel de l'élocution quand ils diſoient *patrem amat filius*; & que nous, quand nous diſons *le fils aime le pere*, nous ne le ſuivons pas. On s'apuie de ce raiſonnement.

» Ou l'arrangement que nous ſuivons en François eſt l'ordre naturel des mots, ou il ne l'eſt pas : s'il ne l'eſt pas, il faut tendre à nous raprocher de celui des Latins : s'il l'eſt, il eſt évident que celui des Latins ne l'eſt point. Or comment ſeroit-il poſſible de croire que les Latins, ayant tous les arrangemens des mots à leur diſpoſition, ayent conſtamment préféré ceux qui ne ſont point naturels, & conſtamment rejetté celui qui l'eſt ?

On ajoute qu'en examinant la nature différente de ces Langues, » on a » cru tenir la raiſon de ces différences : la liberté d'un côté, la contrainte de » l'autre. On a dit que les Latins ſuivoient l'ordre naturel des idées, parce que » leurs mots pouvoient ſuivre les idées par-tout où elles ſe plaçoient d'elles-» mêmes ; & que nous, nous ne le ſuivons pas, parce que nos mots ne » pouvoient ſe placer qu'en certains endroits, d'où dépend une partie de leur » ſignification ».

A l'aſſertion, qu'*il n'y a que l'ordre analytique qui puiſſe régler l'aſſortiment des mots*, on opoſe (3) que les rapports grammaticaux étant toujours fondés ſur les raports métaphyſiques, il s'enſuit que l'ordre analytique eſt l'ordre des idées rangées ſelon leurs raports métaphyſiques, & non uniquement l'ordre des raports grammaticaux correſpondans à ces raports métaphyſiques.

Déjà les Grammairiens d'Athènes & de Rome ſe perſuadant que les régles de Syntaxe, qu'ils avoient formées ſur la Langue faite & établie avant eux, étoient la Nature même qui avoit préſidé à la formation des Langues, avoient rendu problématiques les droits de l'ordre original de ces Langues.

« Dans les tems plus modernes, il ſe rencontra des Langues, telles que la nôtre, où cet ordre de Syntaxe étoit néceſſaire pour le ſens. Ce fut un titre de plus pour les Grammairiens du dernier âge. Le préjugé s'accrédita au point qu'ils prétendirent, & avec eux tous leurs Eléves, que l'ordre eſſentiel de tout Langage étoit celui de leur Syntaxe ; & que, ſans cet ordre, les mots aſſemblés ne formeroient aucun ſens.

« En parlant de la ſorte, ils confondoient *les raports de Syntaxe* avec *l'ordre*

---

(1) Imprimé en 1767. ſans nom de lieu & d'Auteur, en 78 pages.

(2) Page 5. (3) Page 15.

de Syntaxe. Deux choſes ſi différentes, que les raports ſe concilient avec tous les arrangemens poſſibles, & qu'ordinairement ils ne ſe rencontrent pas avec l'ordre de Syntaxe. C'eſt pour cela que le Latin n'uſe pas de l'ordre de Syntaxe, parce qu'il a les raports de Syntaxe (1). C'eſt pour cela que le François en uſe, parce qu'il n'a pas les raports. Il falloit donc ſe contenter de dire que l'un ou l'autre étoit néceſſaire dans le Diſcours, & que la Grammaire elle-même étoit indifférente au choix. Et de-là réſulte évidemment que les Latins ſuivoient l'ordre d'intérêt, parce qu'ils le pouvoient, ayant les raports grammaticaux; & que les François ne les ſuivent pas, parce que faute de Principes grammaticaux, ils ſont aſtreints à l'ordre de Syntaxe.

« L'analyſe, dira-t-on, (2) décompoſe l'ordre de la penſée, & y voit des parties qu'elle arrange à ſa maniere. Mais cette décompoſition & cet arrangement ſont l'ouvrage de l'Art, le travail de l'eſprit qui revient ſur ſa propre production, qui la dénature par l'abſtraction, pour la ſoumettre à une autre forme....

« Il ne faut donc point dire que l'ordre naturel de la penſée eſt le modéle de l'ordre naturel des mots, puiſque ce n'eſt pas la même eſpéce d'ordre. Il faut dire encore moins que c'eſt celui de la penſée analyſée, puiſque celui-ci eſt factice & artificiel. Ce n'eſt donc pas l'ordre des idées qui regle l'ordre des mots.

Ainſi, lors même que l'ordre analytique eſt anéanti, la Syntaxe ne l'eſt pas; elle s'apuie encore ſur les raports qui repréſentent cet ordre.

Notre Auteur conclut de tout ceci, que « puiſqu'on ne peut trouver la raiſon de l'ordre ſucceſſif des mots dans la maniere dont l'eſprit forme ſes tableaux, il s'enſuit, ou qu'il n'y a point de regles ſur cet objet, ou que ces regles, s'il y en a, ne peuvent être tirées que de la ſubordination des idées, par raport à leur degré d'importance, relativement à celui qui parle; ou peut-être de la délicateſſe de l'oreille, qui demanderoit pour l'agrément, tel arrangement des ſons plutôt que tel autre.

Ici, *intérêt* eſt tout motif qui détermine à parler celui qui parle. « On conviendra ſans doute que quand on parle, on ſe propoſe toujours quelque objet; or c'eſt cet objet qui fait l'intérêt de la phraſe. Quand on dit *le Soleil eſt rond*, il eſt évident qu'on veut faire entendre, non que le Soleil exiſte, mais qu'il exiſte ſous une forme ronde. Ainſi l'intérêt de cette phraſe eſt la *rondeur* du Soleil. Et de-là on conclut, ſelon le principe de l'intérêt, que ſi, *Sol eſt rotondus*

(1) Page 31. Page 34.

eſt bien dit, il eſt poſſible, que *rotundus eſt Sol* ſoit mieux dit encore, parce que l'intérêt exige que l'idée importante de la phraſe ſoit préſentée d'abord à la premiere attention de celui qui écoute.

« Or cet intérêt dans le diſcours porte tantôt ſur la perſonne qui agit, tantôt ſur l'action même, tantôt ſur l'objet de l'action, quelquefois ſur la maniere de l'action ; & alors, c'eſt ou le nominatif, ILLE *ego qui quondam*, &c. ou le Verbe, FERTE *citi flammas*, DATE *tela*, SCANDITE *muros* ; ou le régime du Verbe, BELLA, HORRIDA BELLA & TYBRIM *multo ſpumantem ſanguine cerno* ; ou l'adverbe, TANDEM *aliquando*, *Quirites*, *Catilinam*, &c. qui porte l'intérêt de la phraſe, & qui par cette raiſon doit marcher à la tête.

« L'aplication va plus loin (1). S'il y a deux ſubſtantifs dont l'un ſoit régi par l'autre, c'eſt le régi qui paſſe le premier, parce qu'il contient l'idée principale. PATRIÆ *fines*, CICERONIS *literæ*, VIRGILII *opera*. Si a un ſubſtantif on ajoute un adjectif, celui-ci paroît d'abord : DIUTURNI *ſilentii*, HODIERNUS *dies* ; par la raiſon que l'idée ajoutée par l'adjectif eſt ordinairement celle qu'il importe à celui qui parle, de bien placer dans l'eſprit de celui qui écoute. Par ce moyen, la place de preſque tous les mots de toute phraſe ſe trouve réglée par l'intérêt ; ſauf, comme on l'a dit, quelque exception pour l'harmonie.

« Eh! comment le cœur (2), ce reſſort ſi puiſſant, ſi univerſel, qui comprend l'homme tout entier, pourroit-il ne pas influer ſur le langage, qui n'a été fait originairement que pour lui, pour demander le ſecours dans le beſoin preſſant ? Si on dit tous les jours que le langage du cœur eſt le langage de la nature, l'ordre du cœur dans le langage eſt donc auſſi l'ordre de la nature.

« Il n'y a point de déciſions qui agiſſent plus *conſtamment* ſur le cœur humain que celles de l'intérêt : & ſi elles ne ſont pas *uniformes*, c'eſt que leurs objets ne le ſont point, c'eſt tantôt la perſonne, tantôt la choſe, tantôt la maniere, &c. Elles ne peuvent ſervir de fondement à une diſpoſition *technique*, qui ne peut convenir qu'à l'ordre analytique : mais elles ſervent de fondement à une diſpoſition *naturelle*.

« Si l'*art de plaire* (3) *preſcrit un autre arrangement que celui de l'amour-propre*, ce n'eſt pas un nouvel ordre de choſes, c'eſt toujours *l'intérêt* qui

---

(1) Page 41. (2) Page 43. (3) Page 47.

montre d'abord les idées dont il a besoin pour cacher celles qu'il ne veut pas montrer au grand jour.

Les Auteurs Latins qu'on cite comme ayant décidé cette question (1); Isidore de Seville, Servius, &c. ne pouvoient la décider ne l'ayant pas connue; pouvoient ils imaginer qu'il y eût une autre marche que la leur? Le passage de Quintilien, où, apres avoir vu une hyperbate dans cette phrase *in duas divisam esse partes*, il apelle *ordre direct* ou naturel cet arrangement, *in duas partes divisam esse* (2), est entiérement oposé à la question en faveur de laquelle on le cite, puisque cet arrangement *direct* est renversé relativement à la Langue Françoise.

Il en est de même des autres Auteurs Latins: chez eux l'*ordre direct* signifie l'*ordre naturel*, non le Grammatical ou analytique, mais celui qui se présentoit de lui même à tout Romain.

CHAPITRE VII.

Conciliation des divers Systêmes relatifs à la Construction du Langage.

TEL est le précis de ce qu'on a dit de plus important au sujet de la différence qui regne entre la Construction des Langues qui ont des cas, telle que la Latine; & la Construction des Langues qui n'en ont pas, telle que la Françoise: mais on attend sans doute de nous quelques observations qui fixent le parti qu'on doit prendre à cet égard: qui décident entre des Combattans célébres qu'on voit s'attaquer & se défendre avec tant de sagacité: qui fassent voir les raports étroits de cette intéressante question, avec les principes fondamentaux du langage, & expliquent cette question par ces principes même, comme n'en étant qu'une conséquence. Cette discussion n'est donc point étrangere à nos recherches: lors même que personne ne s'en seroit occupé, nous aurions été obligés de l'examiner, & de faire voir comment il étoit arrivé que la Langue Françoise & la Latine formées sur les mêmes principes, ces principes communs à toutes les Langues, different si fort à l'égard de la maniere d'arranger les parties constitutives d'un même Tableau.

(1) Page 55. (2) Page 61.

On aura aperçu ſans peine que les divers Auteurs dont nous venons de raporter les opinions, conviennent des mêmes faits, s'apuient des mêmes exemples, & ne different que ſur les conſéquences qu'on en doit tirer; chacun regardant la conſtruction pour laquelle il ſe déclare, comme la plus naturelle. Ces raports donneroient lieu de croire qu'ils ſont moins opoſés qu'ils ne paroît au premier coup d'œil, & qu'ils ne le penſent eux-mêmes; enſorte que leur différend pourroit être plus aiſé à terminer qu'on ne croit.

§. 1.

Néceſſité pour les Langues de varier leur Conſtruction.

On ne ſauroit nier, que la conſtruction des mots en François, & celle de ces mêmes mots en Latin, ne ſoient très-ſouvent directement opoſées.

Il eſt certain encore, qu'elles ſe raprochent en un très-grand nombre d'occaſions: qu'elles ſe ſuivent même très-ſouvent; & que dans chacune de ces Langues, la conſtruction qui lui eſt propre, paroît ſi naturelle, ſi aiſée, ſi conforme à ſon génie, qu'il ſemble qu'il ne peut en exiſter d'autre, & que toute Conſtruction qui ne ſeroit pas ſemblable à celle-là, ne pourroit qu'être une Conſtruction forcée & moins agréable.

Mais ces deux Conſtructions qui paroiſſent ſi opoſées, ne ſeroient-elles pas également conformes à la Nature? Le naturel dans chaque Langue ne conſiſteroit-il pas, non dans l'excluſion de l'une ou de l'autre de ces Conſtructions, mais dans leur juſte mélange? Et ne ſe ſeroit-on pas trompé, en croyant qu'elles ne peuvent ſubſiſter enſemble?

Ne pourroit-on pas dire que ces deux Conſtuctions ſont également fondées ſur la nature; & qu'elles ſont admiſes toutes les deux par toutes les Langues, autant qu'elles peuvent ſe concilier avec le génie particulier de chacune; enſorte que lors même qu'elles different en conſtruction, ce n'eſt que du plus au moins; & jamais d'une maniere opoſée, ou dénuée de tout raport?

Ce ſentiment paroîtra peut-être au premier inſtant un paradoxe inſoutenable: il ne ſera cependant pas difficile à juſtifier.

Pourvû que nos idées ſe peignent d'une maniere exacte & intelligible, qu'importe à la Nature que nos mots ſoient arrangés d'une maniere ou d'une autre? qu'importe qu'on diſe en Latin *Petrum amat Paulus*, ou *Paulus amat Petrum*; & en François, *du Fils d'Anchiſe les grands exploits*, ou

les grands exploits du Fils d'Anchise ; si le sens est parfaitement le même ; si les effets qui en résultent sont exactement semblables?

Ne suivra-t-on pas même une marche très-naturelle en employant ces deux tournures dans une même Langue, s'il en résulte quelqu'avantage essentiel, si l'attention en est réveillée, si l'harmonie du discours en est plus belle, si le Tableau en devient plus vif, plus intéressant?

Lors donc que l'on voit toutes les Langues se raprocher tour-à-tour de l'une & de l'autre Construction autant que leur génie, ou plutôt que les formes qui les restreignent, qui les emmaillottent, peuvent le leur permettre, lorsqu'on voit le Latin se raprocher souvent de la Construction Françoise, & le François imiter, le plus qu'il peut, la marche libre des Latins, peut-on se refuser à l'idée que ces deux Constructions sont également naturelles? que la Nature nous entraîne tour-à-tour à ces diverses Constructions, qu'elle nous les offre elle-même, qu'elle nous les rend même nécessaires? Comment seroit arrivé sans cela le mêlange perpétuel que nous en faisons? Comment après avoir adopté un de ces genres, reviendrions-nous sans cesse à l'autre, comme malgré nous, comme si nous ne pouvions nous dispenser d'être en contradiction avec nous-mêmes, ou comme s'il n'y avoit point de principe certain pour la Construction de nos mots, & qu'elle pût varier à volonté?

La variété qui résulte de l'emploi de ces diverses Constructions, l'éclat des Tableaux où préside ce mêlange, l'harmonie dont ils sont accompagnés, la propriété qu'ils ont de nous émouvoir, tout prouve que cette diversité est l'effet de la Nature, qu'elle est dans la Nature même. La Nature riche & féconde, ne se plut jamais à suivre tristement une seule & même route: sans cesse elle varie ses formes, toujours nous la trouvons différente d'elle-même, lors même qu'elle est le plus semblable à elle-même. Tel est son génie: telle, la profusion avec laquelle elle séme dans ses Ouvrages de la même espéce, la diversité la plus étonnante & la plus agréable.

Pourquoi n'en seroit-il pas de même de nos idées? Pourquoi serions-nous obligés de suivre constamment une même route; de ne pouvoir la varier à aucun égard; de jetter tous nos Tableaux au même moule? Pourquoi ne remonterions-nous pas, lorsque nous le voudrons, de l'effet à la cause, de même que nous descendons de la cause à l'effet? Pourquoi serions-nous réduits, comme les Animaux, à ne nous écarter jamais de ce qui nous est prescrit par la Nature, ou à répéter en perroquets, nos mots toujours dans le même ordre? La Langue la plus parfaite ne sera-t-elle pas celle où nous pour-

rons choisir entre plusieurs formes ; où nous pourrons les assortir à la nature de nos idées ; où après avoir imité par l'arrangement de nos mots, le calme des idées contemplatives, nous pourrons par un autre arrangement suivre nos sentimens dans leur impétuosité, dans leurs écarts, dans ce désordre qui leur fait franchir comme par un bond, ce que l'idée suivroit pied à pied ; qui se prêtera par conséquent le plus à cette variété admirable que nous offre la Nature ; & dont notre esprit fait une épreuve continuelle ?

Sans doute, l'arrangement de nos mots est en lui-même très indifférent à la Nature ; ou plutôt il est très naturel & très-important que notre Langue puisse suivre continuellement notre esprit : qu'elle puisse se prêter sans cesse à ses différentes manieres de voir : qu'elle en peigne les divers effets ; & nos mots, la diverse nature, par la diversité de leurs arrangemens.

Allons même plus avant, & ne craignons pas de dire ; loin de nous & oposée à la Nature, toute Langue qui n'auroit qu'une route, qui n'auroit qu'une maniere de rendre ses idées, qui seroit asservie à un seul arrangement de mots, qui pour donner une tournure à ses phrases, seroit obligée de revenir sans cesse à celle qu'elle employa pour la premiere fois : qui se mettroit à la torture pour rétrécir l'esprit, l'imagination, le goût de ceux qui seroient assez à plaindre que d'être forcés de la parler. Jamais on n'y verroit de Tableau riant, la Poésie y seroit inconnue, la Prose elle-même en seroit informe, maussade, sans harmonie, toujours semblable à elle-même ; tout y étant du même ton, l'esprit n'y trouveroit nul repos ; & cette uniformité sans contraste lui deviendroit bientôt insuportable.

Il n'est peut-être aucune Langue, de quelque nature qu'elle soit, & quelque resserrée que soit sa marche, qui ne lutte contre la monotonie à laquelle elle est assujettie, qui ne s'indigne de la contrainte qui l'accable, qui ne fasse les plus grands efforts pour rompre ses entraves, pour diversifier l'arrangement de ses Tableaux.

§. 2.

Preuves qu'une double Construction existe dans toutes les Langues.

Que sont ces irrégularités qu'offrent toutes les Langues à l'égard des Pronoms, des Verbes les plus fréquens, des mots les plus communs, ces abréviations, ces syncopes, ces ellipses, ces sous-entendus, dont les Langues sont remplies, si ce n'est tout autant de témoins qui déposent hautement que la Nature ne veut nulle contrainte, qu'elle ne peut soufrir une seule marche, qu'il

qu'il faut de la variété à l'eſprit humain pour le réveiller, pour l'amuſer, pour lui plaire, pour le mettre à même de s'aprocher toujours plus de la Nature, pour en devenir le Peintre le plus parfait ?

N'eſt-ce pas également à la Nature que nous devons les cas de nos Pronoms, ces cas au moyen deſquels nous en varions la forme & la place? & puiſque nous les devons à la Nature, les Latins lui devroient-ils moins l'aplication qu'ils firent de ces cas à tous leurs Noms? Dès que nous regardons comme très-naturelle l'inverſion de nos Pronoms, regarderions-nous comme moins naturelle l'inverſion des noms fondée ſur les mêmes principes, effet des mêmes loix? L'apellerons-nous même une inverſion? *Invertiſſons*-nous l'ordre de nos Pronoms, lorſque nous les plaçons avant les Verbes, tandis que dans d'autres Langues, & ſouvent même dans la nôtre, ils ſont placés après ?

Ainſi, un même eſprit anime toutes les Langues, un eſprit de variété & d'harmonie qui les porte à fuir l'uniformité monotone & fatiguante ; & cet eſprit leur eſt donné par la Nature. C'eſt elle qui nous porte à varier ſans ceſſe la forme de nos phraſes, & qui porta les Latins à les varier encore plus par le moyen des Cas, qu'ils étendirent à toutes les Parties du Diſcours qui en purent être ſuſceptibles.

Ne faiſons pas l'affront à ces génies créateurs & ſenſibles qui aperçurent le chemin agréable que leur traçoit la Nature en leur préſentant la variété des Cas, & qui, pliant leur Langue à ces vues, la rendirent capable d'imiter la Nature de la maniere la plus parfaite, ne leur faiſons pas l'affront de les regarder comme des perſonnes qui manquerent cette route, qui s'éloignerent de la Nature.

N'en concluons rien également contre ceux qui préſiderent à la formation de notre Langue. Livrés dans leurs Forêts, à une vie plus dure, voyant une Nature moins agréable, un Ciel moins beau, connoiſſant moins les charmes d'une ſociété perfectionnée par les beaux Arts, effet de plus heureux climats, il leur falloit une Langue moins variée, plus ſévere, plus grave, qui ſe raprochât plus de la Nature qu'ils avoient ſous les yeux. Notre Langue fut donc auſſi naturelle que les autres, & ſi elle renferma moins de contraſtes, elle n'en eut pas moins ſes agrémens, ayant ſu par ces avantages qu'on admire en elle, compenſer ceux dont elle étoit privée.



§. 3.

Examen de l'Objection tirée de la néceſſité d'un Modele.

Dira-t-on que tous ces arrangemens de mots ne ſont qu'en ſous-ordre ? qu'ils ſont précédés d'un acte de l'eſprit qui décompoſe ſa propre idée, ou, ſi l'on veut, qui en examine le tableau qu'elle offre, afin de pouvoir l'imiter au moyen des mots qu'il employera, & de l'arrangement, qu'il leur donnera? Ajoutera-t-on qu'afin que l'eſprit puiſſe faire cet examen, il faut qu'il ait une marche ſimple & unique, qu'il cherche d'abord le ſujet de ce tableau, qu'il envoye enſuite les attributs, les circonſtances, &c.? & qu'ainſi cette marche eſt la ſeule naturelle, & que plus une Langue s'en raproche, plus ſa conſtruction devient conforme à la Nature ?

Tout ſeroit dit en effet, ſi cela étoit prouvé: il ne reſteroit plus qu'à découvrir comment l'homme a pu former de ſi beaux Tableaux, en s'éloignant ſi fort de la méthode qu'il ſuit pour analyſer ceux de la Nature, pour s'en rendre compte à lui-même afin de pouvoir les imiter: mais je doute fort que lorſque nous rentrons en nous-mêmes pour ſaiſir les Tableaux qu'y forment nos idées, nous ſuivions toujours une même méthode, & préciſément celle dont il s'agit ici.

Nous nous accoutumons à analyſer nos idées, c'eſt-à-dire, à nous parler à nous-mêmes, comme nous parlerions aux autres: mais nous ne nous ſoumettons pas à la peine d'un double travail auſſi pénible que celui de décompoſer les Tableaux de nos idées pour nous-mêmes, & de recompoſer ces Tableaux d'une maniere différente pour les autres. Nous les ſaiſiſſons au contraire d'une maniere proportionnée à nos forces, à notre façon de voir, à celle de nous exprimer: pourrions-nous ſuivre une autre méthode ? Et n'eſt-ce pas ce que l'on apelle *ſe parler à ſoi-même*; *penſer dans la Langue même dans laquelle on veut écrire* ?

Notre eſprit eſt accoutumé dès l'enfance à préſenter ſes idées ſous divers points de vue : de cette habitude, il paſſe à celle de les analyſer de la même maniere : ainſi, bien loin que la maniere dont notre eſprit analyſe ſes idées, ſoit la régle de notre conſtruction, cette régle que fournit la Nature, elle eſt au contraire l'effet de l'Art, celui de l'habitude, de l'exemple ; & elle varie chez tous les Peuples de la même maniere que l'expreſſion.

C'eſt ce raport intime du langage avec les procédés de notre eſprit, qui fait que tant de perſonnes qui ne connoiſſent que leur Langue maternelle &

qui la parlent cependant parfaitement, n'ont jamais soupçonné qu'il y eût un art à parler, que le langage fût fondé sur des raisons métaphysiques, qu'on pût en analyser les procédés, les rendre sensibles ; & qui fait qu'on a tant de peine à se rendre compte des procédés employés par les autres Langues. En effet, nous parlant toujours comme nous parlons aux autres, voyant dans notre esprit les Tableaux de nos idées comme nous les allons présenter aux autres, & faisant tout cela sans effort, sans fatigue, nous ne pouvons concevoir que tout cela ne soit très-naturel, & qu'il pût être autrement.

§. 4.

La diversité qu'on remarque à cet égard entre le Latin & le François, effet de la Nature.

La maniere dont naquit cet arrangement oposé des mots en Latin & en François, les effets qu'ils produisent sur la masse entiere du langage, l'impossibilité dans laquelle est chaque Langue de se réformer à cet égard, sont autant de preuves que la Nature y porta elle-même les hommes avec force.

Deux Chefs de Familles placés dans des Contrées différentes, d'ailleurs employant à peu près les mêmes mots pour désigner les mêmes objets, veulent peindre leurs idées à ceux qui les environnent, & leur aprendre eux-mêmes à peindre leurs propres idées. Ne s'étant point consultés à cet égard, n'ayant dans la tête aucune régle à ce sujet, n'étant dirigés par d'autre systême que par la nécessité de se faire comprendre, ils ne peuvent consulter que la Nature, elle est leur seul maître : ils se laissent donc diriger par elle : ce qu'elle leur dit la premiere fois, elle le leur dit toujours ; & comme en la prenant alors pour guide, ils s'en trouveront bien, ils la suivront donc toujours : ainsi s'établira parmi eux une façon d'arranger les phrases, qui se perpétuant d'âge en âge, ne changera plus, sous peine de n'être entendus de qui que ce soit ; & forcera les sages de s'exprimer à cet égard comme la multitude.

Cependant cet arrangement ne sera pas constamment uniforme, de par les Loix de cette même Nature, dont la devise est *diversité dans l'unité* : il différera encore plus dès le commencement de la part de celui de ces deux Chefs qui aura assigné à chaque objet un nom différent, suivant le rôle qu'il voit jouer à cet objet, suivant que cet objet agit lui-même ou qu'il reçoit l'impression d'une action, qu'il est cause ou effet : il suit encore en cela la Nature qui lui présente les Êtres sous des faces qui varient sans cesse : mais en imitant

si naturellement, par le changement des noms même, leur changement de rôle; il en acquiert l'avantage de pouvoir varier infiniment plus l'arrangement de ses phrases, & de se prêter ainsi à toute l'harmonie dont le Discours peut être susceptible.

Concluons donc que la Construction Latine & la Construction Françoise furent toutes les deux l'effet de la Nature ; qu'aucune ne peut être apellée inversion de l'autre, ou une inversion de la Nature : que le germe de la Construction Latine existe dans la Construction Françoise : que toutes les deux sont conformes à l'analyse que l'esprit fait des idées ; parce que cette analyse tombe plutôt sur les parties dont elles sont composées, que sur leur arrangement, & qu'il est en notre pouvoir de nous rendre naturelles ces deux Constructions, en nous accoutumant à arranger nos idées & à les analyser d'après ces deux différentes méthodes : que de ces deux Constructions, l'une est plus relative au sentiment & à l'harmonie ; & l'autre, à la clarté, à la précision, à la gravité du Discours, & que de leur mélange doit résulter une variété de Tableaux plus agréable, & mieux assortie à la nature de chacun d'eux, puisqu'elle se prête à tous les genres, ainsi qu'à toutes les circonstances dans lesquelles on peut se rencontrer.

Apuyons-nous ici d'un Auteur qui auroit volontiers conclu comme nous, qui regardoit l'ordre que suit notre Langue dans sa Construction comme un effet de la *nécessité*, & qui auroit volontiers *contesté* que la Construction Latine fût *un defaut ;* qui s'attacha même à prouver que le *Discours en étoit plus clair & plus fort.* Ce qu'il dit à cet égard est trop bien vu pour le suprimer (†).

(†) Cet Auteur est le P. Lamy, de l'Oratoire : c'est dans sa *Rhétorique*, ou *Art de parler*, qu'il s'exprime ainsi, quatriéme édition. Nous saisissons avec empressement cette occasion que nous avons de le citer, pour dire que ce n'est pas sans raison qu'il y eut tant d'éditions de son Art de parler : il le remplit de choses précieuses, & souvent il avança comme des principes incontestables nombre de vérités qu'on a contestées dès-lors, & dont nous démontrerons la certitude. Comme nous, il compara la parole à une peinture ; & par cette méthode, ses explications devinrent plus intéressantes. On voit ici que de son tems on avoit déja commencé à disputer sur les deux Constructions ; car notre Auteur reléve avec force un Ouvrage sur les *Avantages de la Langue Françoise*, où l'on tournoit en ridicule la Construction Latine, d'après la traduction qu'on y donnoit de chaque mot en François, sans les mettre dans la place qui seule pouvoit en faire connoître les raports, & tenir lieu des Cas Latins. Ce Critique ignorant faisoit comme une personne qui démoliroit un édifice, & qui considérant ces matériaux confusément entassés, insulteroit à ceux qui avoient admiré la beauté de cet édifice.

» En quelque Langue que ce ſoit, dit-il, on n'aperçoit jamais parfaitement le ſens d'une expreſſion qu'après l'avoir entendue toute entiere : ainſi l'ordre naturel n'eſt pas ſi abſolument néceſſaire qu'on ſe l'imagine pour faire qu'un Diſcours ſoit clair. Celui qui dit *hominem fecit Deus*, ne conſidere l'homme que dans ce raport qu'il a avec Dieu qui eſt ſon Créateur. Cet accuſatif marque ce raport. Ajoutez que le retardement que ſouffre le Lecteur, & l'attente qu'on lui donne d'une ſuite, le rendent beaucoup plus attentif...... Auſſi les expreſſions Latines ſont plus fortes, étant plus variées....... Car le Lecteur eſt obligé, pour l'entendre, d'enviſager toutes les parties enſemble ; ce qui fait que cette Propoſition le frape plus vivement. Encore une fois, tout eſt coupé en François : nos paroles ſont détachées les unes d'avec les autres ; c'eſt pourquoi elles ſont languiſſantes, à moins que les choſes dont on parle n'en ſoutiennent le tiſſu ». Il va plus loin, ajoutant ces paroles remarquables : » on peut même dire qu'un *arrangement eſt naturel*, lorſqu'il préſente toutes » les parties d'une Propoſition unies entr'elles comme elles le ſont dans l'eſprit ». Et il ſoutient que les Romains n'analyſoient jamais une idée de la même maniere que nous, puiſqu'ils l'énonçoient differemment & qu'ils l'exprimoient dans l'ordre même d'après lequel ils l'avoient analyſée.



CHAPITRE VIII.

DE L'ELLIPSE.

CE que nous venons de dire ſur l'origine des différentes Conſtructions admiſes dans une même Langue, ſe confirme d'une maniere frapante par l'uſage que font de l'Ellipſe toutes les Langues, & qui eſt ſi naturel, que ceux qui n'ont aucune idée de l'Ellipſe, ſe ſervent très-ſouvent néanmoins de tournures elliptiques ſans s'en douter, comme le bon M. Jourdain faiſoit de la proſe ſans le ſavoir; & que ceux même qui ont le plus réfléchi ſur ce méchaniſme, n'ont ſouvent pas raporté à l'Ellipſe toutes les Conſtructions qui en ſont l'effet.

L'Ellipſe eſt une Conſtruction abrégée, dont on a écarté divers mots que le ſens ſupoſe & qu'il étoit inutile d'exprimer, parce que leur énoncé n'ajoutant rien à la clarté de la phraſe, l'auroit rendue froide & languiſſante.

C'eſt par Ellipſe que le *Héron* dédaigneur de la Fontaine, s'écrie en voyant paſſer des Tanches :

> Moi, des Tanches ! dit-il, moi Héron, que je faſſe
> Une ſi pauvre chère ! Et pour qui me prend-on ?

Et qu'il ajoute au ſujet des Goujons :

> Du Goujon ! c'eſt bien là le dîner d'un Héron !
> J'ouvrirois pour ſi peu le bec ! Aux Dieux ne plaiſe !

Il fait parler de même cette Belle qui ne trouvoit point de partis dignes d'elle :

> Quoi ! moi ! quoi ! ces gens-là ? L'on radote, je penſe ;
> A moi les propoſer ? Hélas ! ils font pitié !
> Voyez un peu la belle eſpéce ! (1)

Cette maniere de rendre ſes idées eſt puiſée dans la Nature même, qui ne veut rien d'inutile, ſur-tout lorſque l'on eſt preſſé & que les ſentimens ſe ſuccédant avec rapidité, ne permettent pas d'apuyer ſur chacun : elle nous

(1) La Fontaine, Fab. IV, & V. du Liv. VII.

conduit alors à l'Ellipſe, en ne traçant que les traits capitaux, ceux qui ſont fortement caractériſés, & ſuprimant tous les autres qui empêcheroient l'eſprit de ſuivre la rapidité avec laquelle ſe ſuccédent les idées & les tableaux qui en réſultent.

Auſſi, eſt-on preſque toujours obligé de parler un langage barbare & ridicule, lorſqu'on veut expliquer ces formules elliptiques, & préſenter l'effet que produiroit l'expreſſion de tout ce qui y eſt ſuprimé: parce que les Tableaux qui en réſultent deviennent froids, languiſſans, contraires à la Nature.

Le nombre des Ellipſes déja très-conſidérable dans notre Langue, le devient beaucoup plus d'après nos principes; d'après ces principes par leſquels nous avons fait voir que la Langue Françoiſe réunit pluſieurs Parties du Diſcours en un ſeul mot, afin de rendre le diſcours plus rapide & moins compliqué.

C'eſt ainſi que ces mots, *mon*, *ton*, *ſon*, *mes*, *tes*, *ſes*; *y*, ſont des mots elliptiques, parce qu'ils tiennent lieu de pluſieurs Parties du Diſcours, d'un article, d'une prépoſition, d'un nom: enſorte que cette expreſſion, *mon livre*, tient lieu de cette phraſe, *le livre* qui eſt *à moi*; & que cette expreſſion *il y eſt*, ſignifie *il eſt dans ce lieu là*, *dans le lieu dont* nous parlons.

C'eſt ainſi que les Verbes actifs ſont autant de Formules elliptiques: *je lis*, au lieu de *je ſuis liſant*; *je vins* au lieu de *je fus venant*.

Notre expreſſion *c'eſt*, & nos verbes *il pleut*, *il neige*, &c. ſont des formules elliptiques. *C'eſt*, tient lieu de cette phraſe, *cet objet dont nous parlons*, *eſt*.... *C'eſt lui*, c'eſt-à dire, *cette perſonne eſt celle-là même* dont nous venons *de parler*.

Il pleut, c'eſt-à-dire, *la pluie tombe*.

Nous avons vu également qu'un grand nombre d'Adverbes & toutes nos Conjonctions ſont autant de formules elliptiques.

Toutes nos Formules, tous ces mots & pareils *adieu*, *bonjour*, *bonſoir*, *aujourd'hui*, *demain*: tous nos Proverbes, toutes nos phraſes ſymboliques, &c. ſont autant d'Ellipſes. C'eſt ce qui rend ces expreſſions ſi difficiles à exprimer dans d'autres Langues, parce que ces Ellipſes varient d'une Nation à une autre: & que tel Peuple abrége telle expreſſion que tel autre Peuple peint avec tous ſes dévelopemens, ou qu'il abrége d'une maniere abſolument différente: c'eſt ainſi que l'Italien, au lieu de *mon*, dit *il mio*; *e* au lieu de *c'eſt*; si, au lieu de *on*; & que le Latin dit *amatur*, l'action d'être aimé exiſte, là où nous diſons *on aime*.

Nous nous ſervons encore avec tous les autres Peuples de l'Adjectif ſeul, au lieu d'une phraſe entiere qui n'exprimeroit rien de plus : ainſi nous diſons *les riches*, *les grands*, *les ſavans*, au lieu de dire *les* perſonnes qui ſont *riches*, *les* hommes qui ſont *grands*, *les* hommes qui ſont *ſavans*.

La Langue Latine contient plus d'ellipſes que la nôtre ; il n'eſt pas difficile d'en concevoir la cauſe : leurs terminaiſons préſentant chaque membre de phraſe d'une maniere plus déterminée, mettoit plus à même d'en ſuprimer quelque portion ſans nuire au ſens. Les Grammairiens Latins en ont fait des Recueils très-étendus où l'on voit que cette Langue ellipſoit des Noms, des Adjectifs, des Verbes, des Adverbes même. Et quelque nombreuſes que ſoient ces liſtes, elles n'en ſont pas moins ſuſceptibles d'augmentations.

C'eſt donc encore la Nature qui, non contente d'avoir conduit les hommes à la conſtruction qu'offrent leurs Langues, leur a encore apris à modifier ces conſtructions, à les rendre plus ſimples, plus légeres, moins embarraſſées, à élaguer tout ce qui ne feroit que rendre les maſſes plus lourdes, plus compliquées, ſans qu'aucun avantage compenſât ces défauts.

Les ſources de l'Ellipſe, ſa nature, ſes avantages, ſes effets avoient été preſque toujours traités avec plus de légereté qu'elle ne méritoit, même par nos Grammairiens modernes. M. Beauzée s'en eſt aperçu, & y a ſupléé. Pénétré des avantages de cette Conſtruction abrégée, il n'a rien négligé pour ſon dévelopement, & il en a tiré un très-grand parti : on lira avec fruit ce qu'il dit ſur les fondemens de l'Ellipſe, ſur ſes diverſes eſpéces & ſur les erreurs dans leſquelles on étoit tombé faute de la connoître (1).

L'on ſentira vivement l'importance de l'Ellipſe, combien elle répand d'agrément ſur les Tableaux de la parole, & l'obligation qu'on a aux génies actifs qui la mirent les premiers en œuvre, en conſidérant les avantages d'une Conſtruction abrégée ſur celle qui ne fait rien ſuprimer ; & qui ſont apuyés ſur un calcul très-ſimple. Une Langue elliptique renfermera beaucoup plus de choſes dans un même eſpace : on y exprimera beaucoup plus de penſées dans un même intervalle de tems ; les Tableaux en ſeront plus aiſés à ſaiſir, & en paroîtront beaucoup plus vifs : on deviendra donc plus habile dans l'une que dans l'autre, à tems égal.

C'eſt ce que ſentirent ceux qui ont inventé divers ſignes pour faciliter l'expoſition des ſciences, tels que les caractères d'Aſtronomie, de Géométrie,

(1) Gramm. Gén. T. II. p. 396.-449.

de

de Chymie, d'Arithmétique, d'Algébre, &c. & ce que sentirent ceux qui inventerent les Conjonctions elliptiques, les Terminaisons, &c.

Ajoutons que plus on se servira de l'ellipse pour rendre raison des régles d'une Langue, & plus on verra disparoître la plûpart de leurs difficultés: avec ce principe, s'évanouissent la plus grande partie des régles de la Langue Latine, sur-tout de celles qui ne sembloient fondées que sur des exceptions; comme si une Langue pouvoit éluder des régles générales & essentielles; se faire des principes & les méconnoître sans cesse, être ainsi continuellement oposée à elle-même. On s'assurera encore plus de l'influence de l'ellipse sur la Langue Latine, & que ce qu'on prenoit pour des exceptions n'en étoient pas, lorsqu'on lira ci-dessous les raports intimes de la Grammaire Latine avec les principes généraux & universels que nous nous sommes efforcés de déveloper ici & de rendre sensibles à nos Lecteurs.

CHAPITRE IX.

DU PLÉONASME.

A l'Ellipse est oposé le Pléonasme: à la supression de mots, une abondance d'expressions qui semblent superflues, ou représenter simplement la même idée que d'autres mots ont déja présentée dans le même Tableau.

Quelquefois cette surabondance est utile, quelquefois elle ne l'est point: on lui donnoit toujours le même nom, c'étoit toujours Pléonasme. M. Beauzée a jugé avec beaucoup de raison qu'une beauté & un défaut ne devoient pas porter le même nom: il a donc laissé le nom de *Pleonasme* à une surabondance énergique, & il a donné celui de *périssologie* à la surabondance qui ne dit rien, & qui n'est qu'une ridicule répétition de ce qu'on a déja mieux exprimé.

Lorsque nous disons, *je l'ai vu de mes yeux*, *je l'ai entendu de mes oreilles*, *je le lui ai dit à lui-même*, ces mots, *de mes yeux*, *de mes oreilles*, *à lui-même*, sont une surabondance dont on pourroit se passer, puisqu'on ne voit que de ses yeux, qu'on n'entend que de ses oreilles, & que ces mots *lui-même*, se raportent à la même personne que *lui*: dans toutes ces occasions cependant, cette surabondance est pléonasme & non périssologie, beauté & non défaut, parce qu'elle ajoute à l'énergie de l'expression; qu'elle sert à affirmer la certitude de ce qu'on avance.

Lorsque Phédre, parlant des troubles qui s'éleverent dans Athènes & qui fournirent à Pisistrate les moyens de s'emparer de la souveraineté de cette Ville, dit que ce fut *conspiratis factionum partibus*, il tombe dans un pléonasme, puisque *factions* & *partis* sont termes synonimes : mais ce n'est pas un défaut, parce que le mot *faction* n'est ajouté à celui de *partibus* que pour lui servir d'épithète, *des partis factieux.*

C'est par cette raison que les Langues Orientales répetent le même nom dans ces phrases *siécle des siécles*, *flâme de flâme*, *vent de vent*, pour tenir lieu d'adjectif, pour désigner un tems *sans fin*, une flâme *prodigieuse*, un vent *impétueux.*

Formule qui étoit un reste de la Langue primitive, de cette Langue où n'existant encore que des noms, ces noms seuls pouvoient par leur répétition servir d'adjectifs.

M. Beauzée prouve très-bien contre LE CLERC si savant en Hébreu, que l'expression Orientale qui consiste à répéter un Verbe comme circonstance en même tems que comme action, & par laquelle on dit, en *mangeant tu mangeras*, en *dormant tu dormiras*, &c. est une expression qui avoit une valeur propre & une grande énergie, tandis que *le Clerc* soutenoit le contraire. Ce qui démontre que le goût est supérieur à la science : le Clerc nioit que ces expressions eussent de l'énergie, comme il nioit que les Fables fussent allégoriques ; le goût lui manquoit dans toutes ces occasions.

Enfin les phrases semblables à celles-ci, *il fut forcé* MALGRÉ LUI, *des demandes respectives* DE PART ET D'AUTRE, *avoir mal à* SA *tête*, *je vais* aller, *je vais* l'aller *chercher*, &c. sont des phrases périssologiques, d'une abondance vicieuse, parce que ces expressions *malgré lui*, *de part & d'autre*, *sa*, &c. n'ajoutent rien à la valeur de celles qu'elles accompagnent, & ne présentent qu'une répétition.



CHAPITRE X.

De la Phrase, ou du Tableau même de nos idées.

Ayant ainsi examiné les diverses parties qui composent les Tableaux de nos idées, leurs différentes coupes, la maniere dont on les réunit, & l'ensemble qui en résulte, rien ne nous manque pour être en état de rendre raison de ces Tableaux, de les définir, de les analyser; puisqu'ils ne sont que le résultat de tous ces objets; qu'ils ne sont autre chose que l'emploi de tous ces matériaux, mis en œuvre d'une maniere conforme à cette Construction qui peut en faire un tout clair & intéressant.

Nous aurons ainsi terminé ces principes généraux de Grammaire, lorsque nous aurons distingué ces Tableaux en leurs diverses espéces & que nous en aurons analysé quelques-uns d'après ces principes.

Prenons pour exemple ce Tableau que fait de la Fourmi notre Poëte Satyrique (1):

La Fourmi, tous les ans traversant les guérêts,
Grossit ses magasins des trésors de Cérès;
Et dès que l'Aquilon ramenant la froidure,
Vient de ses noirs frimats attrister la Nature,
Cet animal, tapi dans son obscurité,
Jouit, l'Hiver, des biens conquis durant l'Eté.
Jamais on ne la voit d'une humeur inconstante,
Paresseuse au Printems, en Hiver diligente,
Affronter en plein champ les fureurs de Janvier,
Ou demeurer oisive au retour du Bélier.

Ce Tableau est composé de la réunion d'un grand nombre d'autres: or suivant que la peinture d'une idée est seule ou unie à la peinture d'autres idées, elle prend un nom différent.

Ainsi les deux premiers vers forment un Tableau particulier qu'on apelle *Phrase*.

(1) Despréaux, Satyre VIII.

Cette phraſe avec la ſuivante forment un Tableau plus étendu qu'on apelle Période.

Et cette Période unie à la Période qui compoſe le reſte du Tableau, portent le nom de Discours.

Un Diſcours eſt donc la réunion de toutes les phraſes ou de toutes les Périodes qui ne forment qu'un Tableau.

Lorſqu'une phraſe eſt conſidérée comme l'énoncé d'un jugement, comme l'affirmation qu'il regne un tel raport entre tel objet & telle qualité, elle prend le nom de Proposition, & elle eſt affirmative ou négative ſuivant que ce raport eſt un raport d'affirmation ou de négation, de convenance ou de diſconvenance.

Quand notre Poëte dit que la Fourmi groſſit tous les ans ſes magaſins, c'eſt une *Propoſition affirmative.*

Il en emploie une *négative* quand il dit, qu'on ne la voit jamais oiſive au retour du bélier.

Le moindre Tableau, la moindre phraſe ſupoſe trois Parties du Diſcours, *un Nom*, *un Verbe*, *un Adjectif*: cependant elle peut exiſter avec un ſeul mot : c'eſt que ce mot eſt un mot elliptique qui ſeul tient lieu de tous les autres par la maniere dont il eſt conſtruit ou mis en œuvre. Il n'eſt aucun mot qui dans ſon état naturel puiſſe repréſenter une phraſe. *Soleil*, *je*, *lire*, ne formeront jamais un Tableau, de quelque maniere qu'on les conſidere & dans quelque Langue que ce ſoit : en Latin, par exemple, ce ſera toujours *Sol*, *ego*, *legere*, toujours des mots iſolés. Mais le troiſiéme de ces mots, les Verbes ont cette propriété qu'ils ſe chargent de terminaiſons au moyen deſquelles ils repréſentent tout à la fois un *ſujet*, un *Verbe*, une *qualité*, c'eſt-à-dire, tout ce qui eſt néceſſaire pour conſtituer une phraſe : ainſi *legimus* dit autant lui ſeul que ces trois mots, *nous ſommes liſans* : *amamur*, que ces trois *nous ſommes aimés.*

Ainſi lorſque les uns ont dit qu'une Propoſition étoit un aſſemblage de mots, & que d'autres ont dit qu'un ſeul mot pouvoit former une Propoſition, ils ſe ſont exprimés d'une maniere inexacte. Il falloit dire qu'une Propoſition eſt formée de trois Parties du Diſcours, le *ſujet*, le *Verbe* & la *qualité*, exprimées par autant de mots, ou réunies par l'ellipſe en deux mots ou même en un ſeul.

Ces Formules elliptiques ne changent donc rien à la définition des Tableaux de la parole, puiſqu'elles en tirent toute leur énergie, & qu'elles en tiennent lieu par leurs terminaiſons.

Lorſqu'une Propoſition ne renferme qu'un ſujet & qu'une qualité, elle eſt SIMPLE.

Telles ſont celles qui compoſent le Tableau que nous venons de citer.

Elle devient COMPOSÉE, lorſqu'elle renferme pluſieurs ſujets, ou pluſieurs qualités, ou pluſieurs objets, pluſieurs circonſtances.

Ainſi ces phraſes,

Philemon & Baucis nous en offrent l'exemple.
Hymenée & l'Amour, par des deſirs conſtans,
Avoient uni leurs cœurs dès leur plus doux Printems:
Ni le tems ni l'Hymen n'éteignirent leur flamme.

ſont compoſées, parce que chacune a deux ſujets : *Philemon* & *Baucis* ; *Hymenée* & *l'Amour* ; le *Tems* & *l'Hymen*.

Celle-ci eſt compoſée par ſon objet :

Des Miniſtres du Dieu les Eſcadrons flottans
Entraînerent ſans choix animaux, habitans,
Arbres, maiſons, vergers, toute cette demeure.

Les Propoſitions ſont encore *complexes* ou *incomplexes*, comme nous l'avons vu, ſuivant que leurs divers membres ſont exprimés par un ſeul mot ou par une longue ſuite de mots.

Souvent encore une phraſe eſt compoſée de pluſieurs Propoſitions, dont l'une eſt *principale*, tandis que les autres ne ſervent qu'à la déveloper ou quelqu'une de ſes parties. Celles-ci s'apellent *propoſitions incidentes* ; & elles ſont de deux eſpéces, ſuivant qu'elles ſervent à expliquer le ſens de la principale, ou à en limiter l'étendue, à la déterminer.

§. 2.

De la Ponctuation.

Lorſqu'une fois on eſt parvenu à ce point, & qu'on peut rendre raiſon de l'aſſemblage d'une phraſe, l'on n'a plus beſoin des Grammairiens; & l'on eſt en état de profiter de leçons plus relevées, de celles qui ont raport à l'harmonie des mots, à leur pureté, à leurs effets ; & qui forment la RHÉTORIQUE : & de celles qui ont pour objet la juſteſſe du ſens offert par une propoſi

tion, en quoi consiste la LOGIQUE : ces deux arts étant, comme nous l'avons dit au commencement, la science de donner aux Tableaux de nos idées le plus beau coloris & l'expression la plus juste.

Il ne nous reste plus qu'à dire un mot sur la ponctuation & à terminer ce quatriéme Livre & tout ce que nous avons dit sur la Grammaire, par l'analyse d'un morceau en notre Langue d'après tous les principes que nous venons d'exposer.

Afin qu'un Tableau, formé de la réunion d'un grand nombre d'objets, produise l'effet auquel il est destiné, il faut que chacune de ses parties soit présentée d'une maniere distincte; qu'on ne risque point de la confondre avec ses voisines; ainsi un Peintre distingue les diverses portions de son Tableau par les ombres & par la diversité des surfaces ou des plans sur lesquels sont placés les objets qu'il représente. Ainsi celui qui parle, distingue par des repos les diverses phrases qu'il prononce.

Il faut donc que dans les Tableaux écrits, on distingue par des signes particuliers les phrases diverses dont ils sont composés & les portions de chaque phrase. C'est ici une autre branche de la Grammaire, & c'est ce que l'on apelle PONCTUATION.

» La Ponctuation, dit l'Abbé Girard (1), indique les endroits où il faut » se reposer pour prendre sa respiration, & combien de tems on y doit mettre. » Elle contribue à l'honneur de l'intelligence.... Elle tient en régle l'attention » de ceux qui écoutent, & leur fixe les bornes du sens : elle remédie aux obscuri» tés qui viennent du style.

Les anciens Peuples ignoroient totalement cet art ; les monumens qui nous en restent n'offrent aucune distinction entre leurs phrases : ils en avoient moins besoin, il est vrai, parce qu'ils écrivoient moins, & que des personnes savantes étoient établies pour expliquer tout ce qu'on écrivoit, parce qu'il ne s'écrivoit rien qui ne fût consacré à l'utilité publique.

Il n'est donc pas étonnant que nous trouvions tant d'obscurité dans des ouvrages, où il faut la plus grande attention pour s'apercevoir de l'endroit où finit un Tableau & où commence un nouveau. Déja du tems d'Aristote, on sentoit combien les anciens ouvrages étoient obscurs par cette raison. Ce Philosophe se plaignoit de ce qu'on ne pouvoit ponctuer les écrits d'Héraclite, celui qu'on apelloit *le Ténébreux*, sans risquer de faire quelque contre-sens. Mais

---

(1) Tom. II. p. 435.

l'exemple qu'il en donne & tiré du commencement de l'ouvrage d'Héraclite, étoit mal vu, ſelon moi. Ainſi s'énonce Héraclite : τοῦ λόγου τοῦδ' ἐόντος αἰεὶ ἀξύνετοι ἄνθρωποι γίνονται ; ce qui ſignifie mot à mot, *de la raiſon qui eſt toujours ſans ſentiment les hommes naiſſent.* Sur quoi Ariſtote dit qu'on ne ſait s'il faut mettre une virgule avant *toujours* ou après. Si on la met avant, Héraclite dira que les Hommes naiſſent toujours ſans avoir le ſentiment de la raiſon ; ſi on la met après, il aura dit que les Hommes naiſſent ſans avoir le ſentiment de cette raiſon qui exiſte toujours. Mais comment Ariſtote n'a-t'il pas vu qu'il ne faut mettre ici de virgule ni avant ni après ? qu'Héraclite qui affectoit une conciſion extrême a placé exprès ce mot *aiei* (toujours) entre les deux portions de ſa phraſe, afin de marquer qu'il ſe raportoit à toutes les deux ? & que la vraie explication de ce paſſage, eſt que les Hommes ſont *toujours* privés en naiſſant du ſentiment, de la connoiſſance de cette raiſon qui exiſte *toujours*, qui ne ceſſe d'être, quoique méconnue.

Il en eſt de même de l'Adverbe *Omninò* dans la ſeconde Fable de Phédre, lorſqu'en parlant de la dépendance dans laquelle étoient les Athéniens ſous Piſiſtrate, il l'apelle,

Grave OMNINÒ inſuetis onus.

Et où cet adverbe placé entre deux adjectifs convient également à tous les deux, *un poids* tout-à-fait *peſant* pour ceux qui n'y ſont *point* du tout *accoutumés.* Enſorte qu'on ponctueroit mal, en plaçant une virgule avant ou après.

L'Imprimerie ſeule, en facilitant la multiplication d'un ouvrage, pouvoit fournir les moyens néceſſaires pour ponctuer avec exactitude ; & ce qui le prouve démonſtrativement, c'eſt que dans ce tems même où la ponctuation eſt portée à un ſi haut point de perfection dans nos livres, elle eſt très-négligées dans tout ce qui s'écrit à la main.

Nous n'entrerons point ici dans le détail des régles relatives à cet objet : nous ne ferions que répeter ce qu'en ont dit, mieux que nous ne le dirions, de ſavans Grammairiens, & en dernier lieu M. Beauzée, à la fin du ſecond Volume de ſa Grammaire générale.

Nous nous contenterons de dire qu'il ſeroit à déſirer que l'on conſacrât des ſignes particuliers pour ponctuer l'expreſſion de quelques ſentimens de l'ame différens de l'interrogation & de l'exclamation ; & que l'on plaçât différemment les ſignes de celles-ci, de l'interrogation & de l'exclamation.

Ceux-ci ſont quelquefois trop éloignés du commencement de la phraſe :

ſur-tout les exclamatifs : ce qui trompe les Lecteurs, s'ils ne ſont pas ſans ceſſe ſur leurs gardes, pour découvrir le point exclamatif dans les endroits où il eſt comme caché. Nous en allons voir à l'inſtant un exemple.

Il eſt impoſſible, par exemple, qu'un Lecteur ordinaire puiſſe ſaiſir avec notre ponctuation ordinaire, le vrai ſens de ce diſcours d'Agrippine :

Hé-bien ! je me trompois, Burrhus, dans mes ſoupçons,
Et vous vous ſignalez par d'illuſtres leçons,
On exile Pallas, dont le crime peut-être
Eſt d'avoir à l'Empire élevé votre Maître.
Vous le ſçavez trop bien : jamais, ſans ſes avis,
Claude qu'il gouvernoit, n'eût adopté mon Fils.
Que dis-je ? A ſon Epouſe on donne une Rivale,
On affranchit Néron de la foi conjugale
Digne emploi d'un Miniſtre, ennemi des Flatteurs,
Choiſi pour mettre un frein à ſes jeunes ardeurs,
De les flatter lui-même & nourrir dans ſon ame
Le mépris de ſa Mere, & l'oubli de ſa Femme ! (1)

On ne voit dans ce diſcours, d'après la maniere dont il eſt ponctué, qu'une phraſe interrogative, *que dis-je ?* & qu'une exclamation, placée à la fin de ce diſcours. Cependant combien ne ſe tromperoit-on pas, ſi l'on concluoit que tout le reſte de ce diſconrs eſt prononcé avec le ton calme d'une converſation ordinaire ? Tout en eſt agité, tumultueux : à chaque vers, l'ame eſt déchirée par un nouveau ſentiment.

Il faudroit donc que chacun d'eux fût ponctué d'une maniere conforme à ce ſentiment, afin qu'on ne donnât pas le ton du calme aux effets de la chaleur & du reſſentiment : le ton de la louange, aux reproches les plus piquans.

Ce diſcours commence par une exclamation interrogatoire, *hé-bien* ! il falloit donc la déſigner par la ponctuation.

Le ſecond vers, *& vous vous ſignalez par d'illuſtres leçons*, eſt un reproche ironique & ſanglant, qu'il falloit indiquer également. *On exile Pallas*, eſt un récit d'étonnement ; il faudroit donc le faire connoître. *On affranchit Neron de la ſoi conjugale*, emporte un ton d'indignation & d'horreur, que la ponctuation néglige totalement ; & pour ſavoir que les vers ſuivans, *digne emploi d'un*

(1) Britann. Acte III. Sc. III. Edit. de 1702.

Miniſtre,

Ministre, commence par une exclamation, il faut que l'œil se transporte quatre vers plus bas.

Tandis que notre ponctuation est vicieuse, qu'elle note des minucies ou des sentimens aisés à connoître, pendant qu'elle néglige des objets intéressans & bien plus difficiles à saisir, qui mériteroient par conséquent ses soins d'une maniere particuliere, on ne sauroit la regarder comme parfaite : & il seroit digne de ceux qui président aux Editions de nos grands Poëtes & qui travaillent sur notre Langue, d'aller à cet égard plus loin que ceux qui ne s'occupent que d'ouvrages en prose, moins susceptibles de cette grande variété de sentimens & plus aisés à ponctuer & à lire.

ARTICLE III.

Analyses d'une Fable Françoise & d'une Fable Latine.

§. 1.

Fable de la Fontaine, intitulée LE POUVOIR DES FABLES.

Dans Athène autrefois, Peuple vain & léger,
Un Orateur voyant sa Patrie en danger,
Courut à la Tribune, & d'un art tyrannique,
Voulant forcer les cœurs dans une République,
Il parla fortement sur le commun salut.
On ne l'écoutoit pas : l'Orateur recourut
A ces figures violentes,
Qui sçavent exciter les ames les plus lentes.
Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put.
Le vent emporta tout ; personne ne s'émut.
L'animal aux têtes frivoles
Etant fait à ces traits, ne daignoit l'écouter.
Tous regardoient ailleurs ; il en vit s'arrêter
A des combats d'enfans, & point à ses paroles.
Que fit le Harangueur ? Il prit un autre tour.
Cérès, commença-t-il, faisoit voyage un jour
Avec l'Anguille & l'Hirondelle :
Un fleuve les arrête ; & l'Anguille en nageant,

Comme l'Hirondelle en volant,
Le traversa bientôt. . . L'Assemblée à l'instant
Cria tout d'une voix : Et Cérès, que fit-elle ?
Ce qu'elle fit ? Un prompt courroux
L'anima d'abord contre vous.
Quoi ! de contes d'enfant son Peuple s'embarrasse !
Et du péril qui le menace,
Lui seul entre les Grecs, il néglige l'effet !
Que ne demandez-vous ce que Philippe fait ?
A ce reproche, l'Assemblée
Par l'Apologue réveillée,
Se donne entiere à l'Orateur :
Un trait de Fable en eut l'honneur.

§. 2.

Si l'on vouloit analyser cette Fable sous toutes ses faces, on passeroit en revue toutes les régles de la Grammaire, de la Rhétorique & de la Poësie : ce n'est en effet qu'autant qu'on posséde les principes de ces divers arts, qu'on peut saisir les beautés des Tableaux de la parole composés par nos Écrivains les plus illustres & qu'on peut se mettre en état de les imiter : mais comme nous ne nous proposons ici que de donner un échantillon de la facilité que fournit notre méthode pour analyser la Langue Françoise, nous nous bornerons aux remarques purement Grammaticales : encore même les resserrerons-nous autant qu'il se pourra, en renvoyant pour les preuves aux dévelopemens que nous venons de donner dans ces principes de Grammaire générale.

1°.

Telle est la premiere phrase :

Dans Athène autrefois, Peuple vain & léger,
Un Orateur, voyant sa Patrie en danger,
Courut à la Tribune.

C'est un Tableau actif composé de deux Circonstanciels, d'un Sujet, d'un Attribut & d'un Terme.

Le premier Circonstanciel consiste dans ce vers, *dans Athène autrefois, Peuple vain & léger* ; il désigne le lieu de la scène.

Le Sujet eſt *un Orateur*.
Son Attribut, *courut*.
Le Terme, le lieu où il courut, c'eſt *la Tribune*.

Et le raport de ce mot avec l'attribut *courut*, eſt déſigné par la prépoſition *à*.

Voyant ſa Patrie en danger, eſt un autre Circonſtanciel qui marque le motif qui engagea l'Orateur à courir.

Ayant ainſi diviſé ce Tableau dans ſes diverſes Parties, paſſons à l'analyſe de chacune de ces Parties.

Le premier circonſtanciel eſt compoſé de ſept mots.

1°. *Dans*, Prépoſition qui marque le raport de contenance intérieure, d'un lieu où l'on eſt renfermé.

2°. *Athène* marque ce lieu où étoit renfermé l'Orateur.

Le nom de cette Ville ſe termine toujours par un S; mais on a ſuprimé ici cette Lettre afin que ce nom pût entrer dans le vers.

3°. *Autrefois*, eſt un adverbe qui marque le tems où ſe paſſa cet événement, & qui l'indique d'une maniere éloignée, mais très-vague, ſans déſigner l'époque avec préciſion.

4°. *Peuple vain & léger*, c'eſt une phraſe inciſe, qui ſert d'épithète aux habitans de la Ville dont on vient de parler. On les apelle *un Peuple vain & léger*. Cette épithète n'eſt pas inutile: elle fait connoître le caractère de ce peuple, elle prépare à la légereté avec laquelle on le verra ſe conduire dans cette Fable.

Mais ici, le Poëte a changé de figure; il tranſporte ſon épithète aux habitans, tandis qu'il ne parle que de la Ville. Cette façon de s'exprimer n'eſt point admiſe en proſe: on la pardonne aux Poëtes lorſqu'ils ne travaillent pas dans le genre élevé; il faut même qu'il n'abuſent pas de la permiſſion. Notre Auteur auroit pu ſubſtituer à ces mots *dans Athène autrefois*, ceux-ci, *chez les Athéniens*: mais le vers eût trop abondé en nazales, il eût été trop ſourd: au lieu qu'il eſt très-ſonore.

Le ſujet de cette phraſe eſt compoſé de deux mots, d'un article & d'un nom, *un Orateur*. Ce Nom eſt déſigné d'une maniere indéterminée par l'article *un*; on ſait la qualité du perſonnage, mais il n'eſt indiqué que vaguement, individuellement, ſans que rien déſigne quel eſt cet Orateur.

L'attribut *courut*, eſt compoſé d'un ſeul mot, mais c'eſt un mot elliptique,

au lieu de *fut courant*, un Verbe & un Adjectif, ou Participe Actif, mots qui seuls peuvent former un attribut. Comme cet attribut désigne une action, le Tableau en devient Actif.

Le second circonstanciel est composé de cinq mots, *voyant sa Patrie en danger* : elle exprime le motif de sa course ; c'est comme si l'on eût dit, *parce qu'il voyoit sa Patrie en danger.* Ceci forme un nouveau Tableau enchâssé dans un plus grand. On y voit un sujet, *il*; un attribut, *voyoit* ; un objet, *sa Patrie* ; une circonstance, *en danger* ; une Conjonction, *parce que*, renfermée par ellipse dans le sujet & l'attribut *voyant*, qui exprime parfaitement une circonstance : ensorte qu'on a pu suprimer *parce qu'il*, ce mot seul tenant lieu de tous les trois.

Ajoutons que *sa* est un mot elliptique qui tient aussi lieu de trois autres : c'est comme si l'on avoit dit, *voyant en danger* la *Patrie* de soi-*même.*

Courut est au singulier à cause que le sujet est au singulier. C'est la troisiéme Personne du prétérit, *je courus*, *tu courus*, *il courut* : on peut aussi l'apeller avec M. Beauzée *le présent antérieur.* Il vient du Verbe *courir*, qui se forma du Latin CURR-*ere*, & qui signifie la même chose. Il tient à nos mots *course*, *coursier*, *coureur* ; & à nos Verbes *accourir*, *recourir*, *secourir.*

La, qui précéde Tribune, est l'article indicatif féminin ; il détermine comme connu, l'objet dont on parle.

II°.

> Et d'un art tyrannique,
> Voulant forcer les cœurs dans une République ;
> Il parla fortement sur le commun salut.

Ceci est une seconde phrase qui s'unissant à la premiere par la Conjonction *&*, ne forme avec elle qu'une période. Elle est composée de cinq membres, 1°. un Conjonctif, *&* : 2°. un circonstanciel très-composé, *d'un art tyrannique voulant forcer les cœurs dans une République* : 3°. un sujet, *il*: 4°. un attribut, *parla fortement* : 5°. le terme de ce discours, *le salut commun.*

D'un art tyrannique, indique le moyen par lequel l'Orateur vouloit forcer les cœurs. Cette expression est une ellipse ; on sous-entend, *au moyen* : au moyen d'un art tyrannique. Ainsi ces mots, *d'un art*, servent de complément à des mots sous-entendus.

Art est un substantif masculin, dont *un* est l'article, & *tyrannique* l'adjectif. Le premier de ces mots est le Latin ART-*e* & le Grec *Areté* ; tous vien-

nent du mot primitif AR, la Terre. C'eſt cette force, cette valeur, cette vertu avec laquelle on met la Terre en valeur, on lui fait produire des choſes admirables, les hommes même.

Tyrannique vient de *tyran*: mais ce mot eſt Grec & Latin, il vient du primitif *Tyr*, *Tur*, *Tour*, un Château, une Forteresſe. Un Tyran étoit celui qui dominoit ſur toute la Contrée & qui habitoit la Forteresſe, le Palais. C'étoit le Chatelain, le Caſtellan; tous ces Maîtres de petits Châteaux ſe rendoient odieux par leurs vexations ſur leurs malheureux ſujets: leur nom devint infâme.

Voulant forcer les cœurs, déſigne le motif de l'Orateur, ſon but. Il eſt composé de trois mots, du participe *voulant* qui eſt à la place de ces mots, *parce qu'il vouloit*: du Verbe *forcer*, qui eſt le complément du premier, il *vouloit*: quoi faire? *forcer*: les *cœurs* en eſt l'objet: c'eſt ce qu'il vouloit forcer.

Vouloit vient du Verbe *vouloir* qui eſt Grec & Latin.

Forcer vient de *fort*, mot Latin & Celte.

Les *cœurs*, mot au pluriel & qui apartient également au Grec, au Latin, à l'Italien, &c.

Dans une République, ces mots marquent le lieu où il vouloit forcer les cœurs; & on le met en opoſition avec la vue tyrannique de l'Orateur. *République*, eſt un nom féminin qui déſigne une Ville dont les Citoyens ſe gouvernent eux-mêmes ſans dépendre d'un Maître: auſſi leur pays s'apelle de deux mots RÉ-PUBLIQUE, *la choſe publique*, la choſe qui apartient à tout le peuple, à la Nation.

Il, eſt le ſujet; c'eſt le pronom maſculin ſingulier de la troiſiéme perſonne: il indique la perſonne dont on parle, & qui eſt nommée dans la premiere phraſe, l'*Orateur*.

Parle eſt le Verbe & la qualité, pour *eſt parlant*. Ce Verbe à la famille duquel apartiennent *parole* & *parleur*, vient du primitif, *bar*, *var*, *par*, qui eſt devenu en toute Langue la racine du mot *parole*.

Fortement eſt un adverbe; il ſert à déterminer la maniere dont parle l'Orateur; c'eſt *fortement*, c'eſt-à-dire, d'une maniere extrêmement forte; telle eſt la ſignification de *ment*, *mant*, *maint*. Il apartient à la même famille que *forcer*, *effort*, *renfort*, &c.

Sur le commun ſalut, eſt le terme de ſon diſcours, l'objet dont il diſcou-

rut : cet objet est *le salut commun* : on le voit par la préposition *sur*, qui marque le raport de ces mots avec le Verbe *il parle.*

Le *salut* est un nom masculin, il est Latin & Hébreu.

Commun est son adjectif, il est Latin également; & désigne ce qui apartient à toute la Société, apellée COM en Langue primitive, d'où vint le nom de *Comices*, donné en Latin à l'assemblée du Peuple; & la préposition *cum*, qui signifie *avec*, *ensemble.*

III°.

Notre Poëte a mis ici l'adjectif avant le nom; il l'eût mis le dernier s'il eût écrit en prose. On dit le salut commun, le bien commun. Cependant beaucoup d'adjectifs se mettent en François avant le nom; ils choqueroient même l'oreille s'ils étoient placés après : ainsi on dit, petits moutons, innocens animaux, fiere raison, douce oisiveté, vaste Univers, & non *moutons petits*, *raison fiere*, *oisiveté douce*, &c.

Nos Grammairiens n'en ont jamais indiqué la cause. Qui ne seroit étonné de voir que M. du Marsais se contente de dire, à ce sujet ? » parce que l'esprit » aperçoit dans le même instant le nom & l'adjectif, & qu'ils ne sont divisés » que par la nécessité de l'énonciation, la construction usuelle place au gré de » l'usage certains adjectifs avant, & d'autres après leurs substantifs (1).

Lorsque nos Maîtres sont réduits à balbutier, on doit trembler pour soi; mais l'effroi ne mene à rien : essayons de résoudre ce problême, & de dire pourquoi l'on met certains adjectifs avant & certains adjectifs après; rien de plus aisé : le croira-t-on ? ce qui égaroit, c'est qu'on attribuoit à l'usage, c'est-à-dire, à ce qui n'est point cause, un effet qu'il ne pouvoit produire, & qu'on laissoit de côté la vraie cause, *l'oreille.* En effet, considérés tous ces adjectifs qui sont placés les premiers, ils seroient insoutenables pour l'oreille étant placés les derniers. Considérés les Noms qui sont les premiers, ils rendroient un son insuportable s'ils étoient placés à la fin. L'*Univers vaste*, *la raison fiere*, *les moutons petits*, ont aussi peu d'harmonie qu'en offre l'arrangement contraire; qu'on dise au contraire, *un criminel soin*, *un cruel loup*, *un violent feu*, les oreilles en seront agacées, déchirées, comme elles le sont par de faux tons. Mais quelle est la nature de ces adjectifs & de ces noms dont la place déplaît ? c'est qu'ils sont précédés de mots plus longs; c'est qu'un

(1) Princip. de Gramm. p. 280.

ſon ſec & caſſant ſuit un ſon plein ; c'eſt que le repos ſe fait à contre-tems : mettez le ton ſec le premier, que le ton plein & moëlleux ſuive & faſſe le repos, & tout ira bien. En veut-on une autre preuve ? c'eſt que lorſque les tons du nom & de l'Adjectif ſeront de la même nature, il ſera très-indifférent quel on place le premier. On dira également bien, aparence trompeuſe & trompeuſe aparence, plaiſirs ſolides & ſolides plaiſirs.

C'eſt par la même raiſon que ces noms *homme* & *femme* précédent ordinairement l'adjectif; leur ſon eſt trop ſourd pour figurer convenablement le dernier. Ainſi l'on dit un homme fort, un homme courageux, une femme prudente, une femme généreuſe; *un fort homme*, *une prudente femme*, plairont beaucoup moins : & l'on ne mettra ces noms les derniers que lorſqu'ils ſeront accompagnés d'un adjectif dont le ſon eſt trop ſec, trop court pour ſe trouver le dernier. Ainſi l'on dit un *bel homme*, une *belle femme*.

IV°.

On ne l'écoutoit pas.

Cette phraſe eſt compoſée de trois Membres. Un ſujet, *on* ; un attribut négatif, n'*écoutoit pas* ; un ſujet, *le*.

On, fut dans l'origine le mot *homme*, & au pluriel ; les Anciens auroient dit, *homs ne l'écoutoient pas*.

Ce mot devint ſi commun qu'il s'altéra & ſe changea en *on*, qui ne ſignifioit plus rien, & qu'on mit au ſingulier comme s'il étoit un nom ſingulier : & puis il devint un *pronom*. En effet, c'eſt quelqu'un qu'on apelle *on* : mais ce quelqu'un, c'eſt ici tous *ceux auxquels* l'Orateur parloit.

Le eſt un des cas du pronom ſingulier maſculin de la troiſiéme perſonne, *il*. Nous avons vu dans le Chapitre des Pronoms que ce mot *le* eſt dans toutes ces occaſions un pronom & non l'article *le*.

V°.

.. L'Orateur recourut
A ces figures violentes
Qui ſavent exciter les ames les plus lentes.

Cette phraſe n'eſt compoſée que de trois Membres, un ſujet, un attribut, un terme ; mais le dernier eſt très-compoſé.

Le ſujet eſt *l'Orateur* : il réunit deux mots, un nom & ſon article *le*. Ici

on dit *l'Orateur* & non un Orateur, parce qu'on parle d'un Orateur connu, c'eſt celui qui a été à la Tribune; qui parla fortement; ainſi il ſuffit d'indiquer que c'eſt le même; c'eſt ce que fait l'article *le.*

A ces figures violentes, c'eſt le terme, composé de quatre mots; de la Prépoſition *A*, qui montre que *ces figures* ſont ce à quoi recourut l'Orateur. L'Article *ces*, pluriel féminin, qui montre l'objet auquel recourut l'Orateur, *ces figures violentes*: ce n'eſt ni à *une* figure ni à *des* figures; mais à *ces figures* déterminées, bien connues, qu'on voit de maniere à ne pouvoir les méconnoître. Viennent enſuite, le nom *figures*, pluriel féminin, & ſon adjectif, *violentes.* Ce nom & cet adjectif nous viennent de la Langue Latine; mais le dernier étoit commun à cette Langue avec le Grec.

Ce terme *à ces figures violentes*, eſt accompagné d'un Complément qui forme lui-même un nouveau Tableau renfermé dans ce premier, & qu'on apelle par cette raiſon *une inciſe.* C'eſt cette phraſe, *qui ſavent exciter les ames les plus lentes.* On y voit un ſujet, *qui*; un Verbe, *ſavent*; le complément de ce Verbe, *exciter*; & un objet, *les ames les plus lentes.* Cet objet eſt lui-même composé d'un nom & d'un adjectif, & cet adjectif eſt un ſuperlatif *relatif*, pour le diſtinguer du ſuperlatif abſolu *très lent.*

Qui, eſt un mot qu'on a apellé *Pronom relatif*, & que nous avons vu être un Conjonctif elliptique: en effet, lorſqu'on dit *il recourut* à ces *figures violentes* qui *ſavent exciter les ames les plus lentes*, c'eſt comme ſi l'on diſoit, *il recourut à* des *figures violentes* & ces figures *ſavent exciter les ames les plus lentes*: mais pour ne faire de ces deux phraſes qu'une, on ſuprime d'abord la répétition du nom, *figures*: on change l'article *les* en *ces*; on dit, *il recourut à ces figures*; & au lieu de *&..... figures*, on met le conjonctif *qui.* Enſorte que cette ſeconde phraſe dit exactement la même choſe que la premiere; mais elle le dit d'une maniere plus conciſe & plus agréable.

Savent, eſt la troiſiéme perſonne plurielle du préſent, *je ſais*, du Verbe *ſavoir.* Ce Verbe ſuit les mêmes inflexions que le Verbe avoir. *J'ai*, je ſais; *nous avons*, nous ſavons; *j'eus*, je ſus; *j'aurai*, je ſaurai; *eu*, ſçu. Il tient aux noms *ſavans*, & le *ſavoir.* Il vient du Verbe Latin *ſapere*, qui ſignifie au ſens propre ſentir, avoir le goût, le ſentiment d'une choſe, reconnoître ſes qualités. Et par-là il tient à nos mots *ſaveur*, *ſavourer*, *inſipide*; & dans un autre ſens, à notre vieux mot *ſapience*, & à nos mots *ſage* & *ſageſſe*, formés de *ſapiens* & de *ſapientia*, qui furent formés eux-mêmes de *ſapor* ſaveur. Mais, dira-t on, comment *inſipide* tient il à la famille de *ſaveur*, *ſage*, *ſavant*? D'une maniere très-ſimple & très-naturelle. Les Latins apelloient SAP-

idus

idus, un objet plein de goût : pour désigner le contraire, ils ne faisoient que mettre la négation IN à la tête de ce mot; & parce que ce mot devenoit dès-lors composé, *a* s'y changeoit en *i*; de-là *in-sip-ide*, mot à mot, *une chose qui n'a point de goût.*

Exciter est l'infinitif : c'est un verbe composé de la préposition Latine *ex*, qui désigne le lieu d'où l'on sort; & de *citus*, apellé, qu'on fait venir; lequel *citus* vient du primitif *ci*, qui désigne le lieu, la place. *Exciter*, c'est *faire sortir promptement, faire aller vîte.*

VIº.

Il fit parler les morts, tonna, dit ce qu'il put.

Cette phrase n'est composée que de trois membres, d'un sujet, d'un attribut, de deux objets; mais l'attribut est fort composé; car il présente trois Verbes pour un seul sujet; *il*, est le sujet; *fit, tonna, dit*, son attribut; c'est comme trois phrases dans une, *il fit, il tonna, il dit :* en n'en faisant qu'une, le Tableau devient plus rapide.

Le premier Verbe a un complément *parler*; & un objet, *les morts.* Le troisiéme est accompagné d'un objet qui forme une incise elliptique, *ce qu'il put*; elle tient lieu de celle-ci, *il dit beaucoup de choses*; *ces choses qu'il put dire. Ce*, est donc ici article & son nom est sous-entendu. Ici encore, un singulier indéterminé au lieu d'un pluriel; tout comme dans *on*, & comme dans *tout :* TOUT CE *que vous faites, est bien.* Voilà en François même des Verbes au singulier qui devroient être au pluriel; car on devroit dire, *toutes* les choses que vous faites *sont bien.* Ceci servira à expliquer une Construction Grecque, dont il seroit difficile de rendre raison sans cela.

Deux Verbes de cette phrase sont irréguliers, *fit* & *put.* Le premier se conjugue ainsi, *je fais, je fis, je ferai, faire, fait.* Le second, *je peux, je pouvois, je pus, je pourrai, pouvoir, pu.*

Tous les deux sont des altérations de Verbes Latins, l'un de FAC-*ere*, faire, & l'autre, de *posse*, pouvoir. *Posse* lui-même étoit une syncope au lieu de *pot-esse*, Verbe composé de deux mots, *esse*, être; & POT, élevé, fort; plein de pouvoir. De *pot-sum*, prononcé *possum*, nous avons fait *je puis*; de *je puis*, nous avons fait *puissant* & *puissance.* Tout comme de POT nous avons fait *pot-entat, des-pote, des-pot-ique*, qui n'ont plus de raport avec *puissance*, quoique venus de la même famille.

Tonner est un Verbe formé par onomatopée, sur le nom TON, un ton,

qui représente le son même du bruit : il nous est commun avec les anciens Celtes & les Latins. Les Orientaux pour exprimer la même chose disoient *Rom* : c'est un son plus éclatant.

Jusques ici nous avons analysé chaque vers : mais en voilà sans doute assez : en continuant de la même maniere, nous ne ferions que répéter les mêmes observations : contentons-nous de remarquer dans le reste de la Fable, des objets qui n'ont nul raport avec les observations que nous venons de faire.

VII°.

Personne, se prend ici dans un sens absolu, au lieu de *aucun des Spectateurs.*

L'animal aux têtes frivoles. Figure ingénieuse de Rhétorique. De tout le Peuple Athénien, le Poëte en fait *un animal* à plusieurs têtes qui ne respirent que la frivolité.

Que fit le Harangueur ? Que au lieu de *quelle chose* ; *le Harangueur* est le sujet de la phrase, & cependant il est après le Verbe ; c'est que la phrase est interrogative.

Et du péril qui le menace,
Lui seul entre les Grecs, il néglige l'effet.

Cette phrase est la seule où il y ait inversion. *Du péril qui le menace* est le complément du mot *effet*, l'effet du péril. Ainsi le complément précede de beaucoup le mot qu'il complette. Mais il a pu s'en séparer, parce que la préposition *de* qui est à la tête, prouve qu'il est complément.

A ce reproche. Ici la préposition *à* offre un sens particulier : il tient la place des mots *en conséquence de.*

L'Assemblée réveillée par l'Apologue en conséquence de ce reproche, & à l'instant même, &c. car telle est la force entiere de cet *à* qui répond ici au Latin AD.

Se donne ; *se* est le pronom de la troisiéme personne, celui qui précéde le Verbe, tandis qu'il devient *soi* quand il suit le Verbe. C'est un usage particulier à notre Langue.

Un trait de Fable, sujet complexe, un nom & un complément lié avec lui par la préposition *de* : ici *Fable* détermine de quelle espéce de *trait* on parle, puisqu'il y en a de plusieurs sortes ; un *trait* qu'on lance ; un *trait* ou course continue, sans aucune interruption ; un *trait*, ou passage d'un Auteur qu'on lance à travers les autres preuves.

§. 3.

Analyse de quelques Vers de la premiere Fable de Phédre en Latin.

Ces mêmes principes serviront également à analyser la Langue Latine, & à la comparer avec la Langue Françoise. Pour s'en convaincre, analysons quelques vers de la premiere Fable de Phédre : de cette Fable que savent par cœur tous ceux qui ont quelque teinture du Latin, tout comme on sait, *la Cigale ayant chanté tout l'Eté.*

I°.

Ad rivum eundem Lupus & Agnus venerant
Siti compulsi.

Cette phrase est composée de quatre mots. Un terme, *ad rivum eumdem*, à un même ruisseau ; un sujet composé, *Lupus & Agnus*, le Loup & l'Agneau ; un Verbe, *venerant*, étoient venus; une circonstance, *siti compulsi*, poussés par la soif. Le terme se reconnoît à la préposition *ad* & à l'accusatif, cas où est *rivum*. Le sujet, *Lupus* & *Agnus*, se reconnoît par le nominatif. Le *Verbe*, parce qu'il est à la troisiéme personne, & au pluriel ayant deux nominatifs singuliers. Le circonstanciel se reconnoît parce que *compulsi* est un participe; & *siti* étant à l'ablatif, marque la cause par laquelle étoient poussés le Loup & l'Agneau.

Il devroit y avoir ici un cinquiéme membre, qui désigneroit l'objet de la venue du Loup & de l'Agneau à un même ruisseau ; mais on l'a omis parce qu'on ne peut s'y tromper : quand on a soif & qu'on va à un ruisseau, c'est pour *boire* : a-t-on besoin de le dire ? Pour qui nous prendroit le Poëte ?

II°.

Superior stabat Lupus,
Longèque inferior Agnus.

» Le Loup étoit placé en haut, & l'Agneau beaucoup plus bas. Voici deux phrases réunies en un seul Tableau par la Conjonction *que*. Chacune de ces phrases est composée d'un sujet & d'un attribut. Le Loup est le sujet de la premiere, & l'Agneau est le sujet de la seconde ; on les reconnoît parce qu'ils sont au nominatif.

L'attribut eſt compoſé dans la premiere, de ces deux mots, *ſuperior ſtabat*, étoit placé plus haut.

L'attribut de la ſeconde eſt formé du même *ſtabat* qu'on a ſous-entendu comme inutile, & de *longè inferior.*

Superior & *inferior* ſont au nominatif tout comme le ſujet, parce qu'ils font partie eſſentielle de ſon attribut, & qu'ainſi ils ſont en concordance avec lui.

III°.

Tunc fauce improbâ
Latro incitatus, jurgii cauſam intulit.

» Alors par ſa cruelle voracité ce brigand entraîné ſuſcita un ſujet de » querelle.

Cette phraſe eſt compoſée de cinq membres.

Un adverbe de circonſtance, *tunc*, alors.

Un ſujet, *Latro*, ce brigand ; auſſi eſt-il au nominatif.

Une circonſtance, *fauce improba incitatus*, entraîné par ſa cruelle voracité.

Un attribut, *intulit*, ſuſcita.

Un objet, *jurgii cauſam*, un ſujet de querelle.

Le circonſtanciel, *fauce improba incitatus*, eſt compoſé d'un participe, *incitatus*, & d'un nom, *fauce*, qui exprime le motif par lequel fut pouſſé le Loup, *par ſa voracité cruelle.* Auſſi ce nom eſt-il à l'ablatif, ce cas étant toujours conſacré à la cauſe par laquelle une choſe a lieu. Il vient de *faux*, *faucis*, qui ſignifie mot à mot *goſier*, *gueule* : mais nous ne diſons pas *un cruel goſier* ; ainſi on ſubſtitue *voracité* à *goſier*, l'effet du Tableau reſtant le même.

Improbus, *ba*, *bum*, adjectif du mot Latin *faux*, ſignifie mot à mot *ſcelerat* ; il vient de *in*, non ; & de *probus*, bon, droit, honnête.

L'objet ſe reconnoît par l'accuſatif *cauſam*, cas qui lui eſt conſacré ; & le complément de *cauſam* ſe reconnoît par le génitif qu'offre *jurgii* ; ce cas eſt conſacré au complément, comme nous l'avons vu lorſque nous avons expliqué ſa nature.

IV°.

Cur, inquit, turbulentam feciſti aquam mihi
Bibenti ?

» Pourquoi, dit-il, as-tu rendu l'eau trouble à moi qui bois *tranquillement*, ou pourquoi me troubles-tu l'eau tandis que je bois ?

Cette phrase dont la rudesse *cur, inquit, turbulentam fecisti aquam mihi bibenti*, peint parfaitement le ton querelleur & aigre du Loup, est composée d'une Conjonction, d'une incise, d'un Verbe, d'un objet & d'un terme.

Cur, pourquoi, est la Conjonction. C'est une ellipse, au lieu de ces mots *par quelle raison. Inquit*, dit-il, est l'incise. On reconnoît l'objet par l'accusatif *aquam*; son adjectif, par ce même accusatif féminin *turbulentam*; & le terme, par le datif *mihi*, car c'est son cas propre.

V°.

La réponse de l'Agneau n'est pas peinte avec moins d'énergie que la plainte féroce & injuste du Loup : elle présente les sons les plus doux, les plus agréables.

Laniger contra timens,
Quî possum, quæso, facere quod quereris, Lupe ?

» L'animal à laine, saisi de crainte, répondit : comment puis-je faire, je vous prie, seigneur Loup, ce dont vous vous plaignez ?

Ad te decurrit ad haustus meos liquor.

La premiere de ces trois phrases renferme un sujet; *Laniger*, l'animal à laine; son adjectif *timens*, saisi de crainte; son attribut sous-entendu en partie, & exprimé en partie, *contra*, au contraire : le mot *répondit*, en exprime l'ensemble.

Il n'est pas plus difficile d'analyser le reste de cette Fable de la même maniere, & de connoître par quelle raison les membres de chaque phrase ne sont pas toujours arrangés dans le Latin de même qu'en François. N'omettons pas que cet arrangement est exactement le même dans le premier des deux vers que prononce l'Agneau : *Quî possum, quæso, facere quod quereris*, comment puis-je, je vous prie, faire ce dont vous vous plaignez ? En effet la Langue Latine maîtresse de suivre notre construction & de s'en écarter pour en suivre une autre, s'attache à celle qui se prête le mieux à l'harmonie de chaque Tableau : ayant su rendre toutes les deux aussi naturelles l'une que l'autre, elle s'est ménagée de plus grandes ressources.



LIVRE V.

GRAMMAIRE COMPARATIVE.

EN QUOI CONSISTE CETTE GRAMMAIRE.

Ainsi s'élévent ſur l'ordre naturel, baſe de toute ſcience & de tout art, les Principes généraux du Langage ; ces principes au-delà deſquels il n'y a plus rien, & qui devenant la ſource des uſages pratiqués par chaque Nation, conſtituent la Grammaire de chaque Langue. Ces principes ſont un préliminaire indiſpenſable pour l'étude de quelque Langue que ce ſoit : ils préparent à tous les phénomènes qu'elles offriront, & on trouve en eux la cauſe de tout ce que ces Langues contiennent de plus difficile en fait de régles grammaticales ; celles-ci ne ſeront plus un amas indigeſte de préceptes bizarres & abſurdes qui ſuffoquent la raiſon, & ſous la tyrannie deſquels elle étoit obligée de ployer, comme on céde à un Deſpote aux caprices duquel on ne peut ſe ſouſtraire. Un ſpectacle nouveau va donc s'ouvrir : toutes les Grammaires ſe tiendront comme par la main ; toutes enſemble ne ſeront qu'une ſeule & même Grammaire, la Grammaire Univerſelle tranſmiſe dans toutes les Langues, & aſſortie avec la plus grande ſimplicité au génie particulier de chacune : enſorte que par tout où ce génie ceſſe d'agir on retrouve la Grammaire Univerſelle ; & que par-tout où il agit, il n'eſt jamais en contradiction avec elle & n'agit jamais qu'en vertu des Loix même qu'elle lui impoſe.

Les Grammaires particulieres ne ſont en effet que les principes de la Grammaire Univerſelle & primitive, modifiés par le génie particulier de chaque Langue; elles peuvent donc toutes ſe ramener à une meſure générale; ainſi ſe formera la GRAMMAIRE COMPARATIVE qui fait voir les raports de toutes les Grammaires particulieres, & de quelle maniere les principes communs à toutes ſe modifient dans chacune, avec les raiſons néceſſaires de chacune de ces modifications. Spectacle brillant & unique, où l'œil aperçoit la raiſon de tout, & où l'on dévelope à chaque Peuple les cauſes de toutes les régles qu'il ſuit dans les Tableaux de ſes idées, & dont il ne pouvoit connoître les raports avec l'ordre néceſſaire des Langues.

La Grammaire Comparative devient ainſi la démonſtration la plus complette de la bonté de nos Principes; & d'une utilité indiſpenſable pour abréger l'étude des Langues, & pour faire ſaiſir ſans peine quelque Grammaire que ce ſoit.

On ſent encore que cette Grammaire Comparative embraſſe toutes les Langues; & qu'ainſi, nous ne ſaurions la préſenter ici ſous toutes ſes faces; que rien ne ſeroit plus faſtidieux, lors même que nous pourrions en parcourir à préſent toutes les branches.

Ce n'eſt pas en effet notre deſſein: il ſuffira pour nos vues que nous analyſions la Grammaire de deux ou trois Langues qui paroiſſent avoir le moins de raport entr'elles & qui ayent toujours été de la plus grande difficulté à aprendre; enſorte que ſi elles s'expliquent très-bien par nos Principes, on ne puiſſe douter qu'il en eſt de même de quelque Langue que ce ſoit; & qu'elles furent par conſéquent toutes formées d'après un même modèle, modifié ſuivant le génie & la maniere de voir de chaque Peuple.

Pour cet effet, nous choiſirons d'abord la Grammaire de la Langue Chinoiſe, de cette Langue parlée par un Peuple placé à l'extrémité de notre Hémiſphère, dont l'origine remonte à des milliers d'années ſans avoir jamais varié, du moins dans les maſſes eſſentielles, & qui a été conſtamment regardée comme n'ayant aucun raport à aucune de nos Langues; & comme ayant été ſoumiſe par conſéquent à des Loix abſolument différentes.

Nous paſſerons enſuite à l'examen de la Grammaire Latine, qu'on a encore regardée comme étant différente de la nôtre & comme contenant des régles dont on ne peut rendre raiſon, & contraires à ces Loix générales auxquelles toute Langue doit obéir.

Nous jetterons auſſi un coup d'œil ſur la Grammaire de la Langue Grecque, Langue la plus riche & la plus harmonieuſe, & dont le génie grammatical ne differe preſqu'en rien du génie de ſa ſœur la Langue Latine.

Les raports de toutes ces Grammaires entr'elles & leur parfaite harmonie avec la Grammaire Univerſelle, ſeront, je le répete, la démonſtration la plus complette de nos principes, de la ſource commune des Langues, ainſi que de la facilité qu'on acquerra par-là pour en connoître le plus grand nombre poſſible; & pour n'être jamais arrêté par aucune de ces difficultés déſeſpérantes qui donnent tant de peine à ceux qui ne veulent pas ſavoir les Langues ſimplement de mémoire, & qui voudroient pouvoir ſe rendre compte de tous les phénomènes que leur préſentent les Grammaires qu'ils ſont dans l'obligation d'étudier.

ARTICLE PREMIER.

Grammaire de la Langue Chinoise, comparée à nos Principes Généraux.

LA Langue Chinoiſe ſe diviſe en Langue parlée & en Langue écrite ; c'eſt comme chez nous relativement à la ſcience du calcul; nous avons nos nombres parlés & nos nombres écrits ou chiffrés, qui n'ont aucun raport les uns aux autres. Ainſi ce qu'ils apellent *ſem* dans leur Langue parlée, offre cette figure dans leur Langue écrite, (Planche 1. N°. 1.) Tous les deux déſignent l'*exiſtence* ou la *vie*.

Ces caractères ſont, comme nos mots, formés les uns de caractères ſimples, primitifs & radicaux ; les autres ſont compoſés de ces caractères ſimples, ils ſont la réunion d'un, de deux, de trois & juſques à dix-huit de ces caractères ſimples.

Chacun de ces caractères ſimples ou compoſés, marche ſeul, comme nos mots ; mais au lieu de s'écrire à la ſuite les uns des autres, de gauche à droite, il s'écrivent perpendiculairement du haut en bas, par Colonnes. & ces Colonnes s'avancent de droite à gauche.

Enfin ; chacun de ces caractères eſt comme nos mots radicaux qui ne préſentent que des Noms d'objets, & qui ſont tour à tour Noms, Verbes, Adjectifs, Prépoſitions, &c. ſuivant la place où ils ſe trouvent : enſorte qu'on ne peut connoître quelle partie du diſcours ils préſentent, que par le ſens de l'enſemble.

On ſera cependant néceſſairement aidé par deux moyens différens pour reconnoître ce ſens. 1°. Par la place; car dans une Langue comme celle-là, la place des mots doit autant influer ſur leur valeur que dans la nôtre.

2°. Ces caractères ſeront précédés ou ſuivis d'autres caractères qui tiendront lieu des Cas & des Tems ; ils répondront à nos prépoſitions pour les raports des Noms, & à nos terminaiſons pour les Tems des Verbes, à ces terminaiſons que nous avons vu être autant de ſignes relatifs aux diverſes portions du Tems : ainſi on y exprimera par deux ou trois caractères détachés, ce que nous exprimons par un ſeul mot compoſé de pluſieurs.

De-là réſulteront toutes les régles de la Grammaire Chinoiſe, parfaitement ſemblables

ſemblables à celles de la Grammaire Univerſelle, & qui ne diffèrent des nôtres qu'en cela ſeul, que chez ce Peuple non-ſeulement chaque mot eſt ſéparé, mais encore chacun des mots qui ne ſont employés que pour marquer les diverſes acceptions d'un autre.

De-là, & de-là ſeul, réſulteront toutes les différences qui exiſtent entre notre Grammaire & celle des Chinois; & celle-ci ne nous offrira aucun Phénomène que nous ne puiſſions prévoir & réſoudre d'après ces principes.

Nous pourrons même dire, pourquoi ils n'ont pas raproché comme nous en un ſeul caractère, tous ceux qui ſont relatifs à un mot; & nous pourrons indiquer les grands avantages que la connoiſſance des caractères & leur étymologie, retireroient de cette méthode ſi elle étoit toujours bien obſervée.

Dans l'expoſition que nous allons faire de cette Grammaire, nous nous ſervirons des Ouvrages de deux Savans diſtingués en Langue Chinoiſe : du *Muſeum* Chinois de BAYER, imprimé en deux volumes à Petersbourg en 1730, & qui contient entr'autres choſes une Grammaire & un petit Dictionnaire Chinois ; de la *Grammaire* Chinoiſe de M. FOURMONT, imprimée à Paris in-folio en 1743, & de ſes Méditations Chinoiſes qui avoient paru dans le même format dès 1737. Nous y joignons le ſecours d'un Dictionnaire manuſcrit où les mots ſont d'abord par clés & répetés enſuite ſous les monoſyllabes de la Langue parlée, auxquels ils répondent, rangés par ordre alphabétique.

Nous n'ignorons pas qu'on a prétendu que M. Fourmont ne ſavoit pas le Chinois & qu'aucun Européen ne pouvoit le ſavoir. Je n'en doute pas, tout comme on ſait qu'un Etranger ne peut ſavoir le François auſſi parfaitement qu'un Seigneur qui aura toujours été élevé à Verſailles. Je ne voudrois pas même aſſurer que nos Européens-Chinois ne faſſent des fautes lourdes, en traduiſant en leur Langue des Livres Chinois : c'eſt ainſi que l'on ſurprend tous les jours en faute nos plus habiles Traducteurs Latins, Grecs, Hébreux, &c.

Mais cette habileté n'influe en rien ſur la portion des Langues dont il s'agit ici. BAYER & FOURMONT & nombre d'autres peuvent s'être mépris groſſiérement dans des Traductions Chinoiſes, & ſur-tout en traduiſant des titres de Livres, genre de traduction tout-à-fait ingrat, & avoir compoſé des Grammaires de Langue Chinoiſe, très-exactes.

L'accord qui regne entre celles de ces deux Savans eſt encore un puiſſant préjugé en leur faveur; d'autant qu'ils n'ont point été à même de profiter mutuellement de leurs ouvrages ; la Grammaire de M. Fourmont ayant déja été dépoſée entre les mains de M. l'Abbé Bignon dès l'année 1729.

Ajoutons que ce préjugé se change en une parfaite certitude, lorsqu'on voit M. l'Abbé Bignon écrire à M. Fourmont le 20 Février 1730. que sa Grammaire ressemble si parfaitement à celle du P. Prémare qu'on venoit de recevoir de la Chine, qu'on auroit pu l'*accuser* lui M. Fourmont *d'avoir pillé le Savant Jesuite*, si l'on n'avoit été assuré par les *précautions prises d'avance* que *son travail étoit fait dès* le mois d'Août 1728. & lorsqu'on voit M. de Montigni, que M. le Duc d'Antin avoit consulté à ce sujet comme un Juge compétent, puisqu'il avoit fait un long séjour dans la Chine en qualité de Missionnaire, assurer ce Seigneur qu'il a *admiré* les Ouvrages de M de Fourmont sur la Langue Chinoise, & qu'il a *tellement aplani les difficultés.... qu'on peut en peu de tems avec le secours de ses Livres se mettre en état* d'ENTENDRE *& de* TRADUIRE *le Chinois.*

M. Fourmont attaqua il est vrai la Grammaire de Bayer dans sa Préface qu'il mit à la tête de ses Méditations Chinoises : mais seulement sur des objets accessoires : sur ce qu'il n'avoit pas fait usage des accens pour les mots de la Langue parlée, & sur ce que ses caractères de la Langue écrite n'étoient pas gravés avec plus d'exactitude.

Mais ces reproches n'inculpent point les principes même de la Grammaire Chinoise établis par Bayer : & puisque ces deux Rivaux se rencontrent à cet égard, & qu'ils sont d'accord avec les Grammaires dans la Chine même, on ne peut s'empêcher de reconnoître que le fond en est vrai.

Le même caractère Chinois est tour à tour & suivant le sens de la phrase, Nom, Adjectif, Verbe, Adverbe, &c. Ainsi le caractère *Sän* (n°. 1.) signifie tout à la fois *vie*, *existence*, *vivre*, *vivant*, &c.

Il en est donc ici comme de la Langue primitive, & de toutes les autres, où les mots qui composent toutes les parties du Discours sont empruntés des Noms & n'en sont que des dérivés ; les objets étant les seuls Êtres existants, & par-là même les Langues ne pouvant offrir pour mots radicaux que des Noms.

Il ne s'agit plus que de voir comment ces Noms tiennent lieu successivement des autres Parties du Discours.

I°. Adjectifs.

Les Adjectifs Chinois se forment de la même maniere que dans la Langue primitive, par un Nom qui en précéde un autre. C'est une preuve que ce second descend du premier, ou que ce premier sert à completter le second,

qui eſt le mot déterminant de l'idée que préſente celui-ci. Ainſi ce caractère *haò* (n°. 2.) qui ſignifie *bonté*, étant ſuivi du caractère *gîn* (n°. 3.) qui ſignifie un *Être humain* en général, devient l'adjectif *bon*, & ces deux caractères font nos mots, *homme de bonté* ou *homme bon.*

Ciên (n°. 4.) qui ſignifie *Antiquité* étant au-deſſus du caractère *Vâm* qui ſignifie *Roi*, préſente cette phraſe, *les Rois de l'Antiquité*, ou *les Anciens Rois.*

C'eſt ainſi que le nom qui ſert de complément à un autre, le précède dans pluſieurs Langues: en Anglois, *King's ſon*, de Roi Fils, pour dire *Fils de Roi.* En Latin, *diuturni ſilentii finis*, d'un long ſilence la fin, pour dire *la fin d'un long ſilence.*

Si ces ſubſtantifs ſe déplacent, qu'homme ſoit le premier, & *bonté* le dernier, le ſens n'eſt plus le même: c'eſt une nouvelle phraſe qui ſignifie *bonté humaine.*

Souvent encore on fait ſuivre un nom d'un autre nom que répond à nos terminaiſons adjectives, telles que IL dans FAC-*ile*, *ain* dans *rom-ain*, *iſte* dans *art-iſte*, ou à nos mots, *de*, *qui eſt*, &c.

Ainſi ces trois caractères (n°. 6.) *ciàm*, *gîn* & *tiĕ*, qu'on rend, le premier par *Art*, & qui ſignifie proprement *inciſion*, *taille*, *action de couper*; le ſecond par *homme*, & le troiſieme par *qui*; ſignifient *homme qui eſt de l'Art*, & répondent à nos trois ſyllabes ART-IST-E qui ſignifient, E un homme, IST qui eſt, ART *de* l'Art.

Ce mot *tiĕ* qui ſignifie *qui*, eſt ſouvent remplacé par cet autre mot *chè* (n°. 7.) qui beaucoup de raport avec lui, & qui ſignifie également *qui*, à ce qu'on nous aſſure; cependant aſſocié avec le caractère du feu (n°. 8.) il ſignifie *cuire.*

Ce n'eſt donc pas une particule, un pronom, un mot expletif, comme l'ont apellé nos Grammairiens Chinois: c'eſt un vrai nom, qui répond à l'idée de *qualité*, à la propriété d'être doué, d'embraſſer une qualité. C'eſt en effet le ſens propre de ce mot; il eſt composé des deux caractères, *ge* (n°. 9.) & *paò* (n°. 10.) qui ſignifient, le premier, *le Soleil*, *le jour*, la qualité d'être, de voir le jour; & le ſecond, *lien*, *action d'embraſſer*, d'environner, de ſaiſir. Les trois caractères du n°. 6 ſignifient donc mot à mot *un homme qui a la propriété d'embraſſer un art*, *de le ſaiſir*, de le poſſéder, un ARTISTE en un mot.

Pluſieurs noms de ſuite tiendront lieu d'autant d'Adjectifs. Ainſi ces trois

Noms (n°. 11.) *fú* richesses, *kúei* honneurs, & *gîn homme*, signifient *hom-me* élevé *en richesses & en honneurs.*

Mais on met ordinairement alors, entre les noms qui doivent servir d'adjectifs & celui qui sert de nom, la marque adjective ; ainsi ces quatre caractères (n°. 12.) *ló*, *ngái*, *chi*, *mù*, dignité, amour, qui, Mere, signifient *Mere qui est digne d'etre aimée.*

On peut encore mettre dans ces occasions à la tête de tous, le mot qui doit rester nom & devenir le sujet de la phrase ; & les arranger ainsi, *Mere*, *dignité*, *amour*, *qui.*

II°. Diminutifs.

Les diminutifs subiront les mêmes loix: ils seront tous désignés par des noms, comme dans toutes nos Langues, à leur origine.

Ces deux caractères (n°. 13.) *siē* médiocrité, & *mi* riz, signifieront *un peu de riz.*

Les augmentatifs se formeront aussi, comme dans la Langue primitive & même comme chez nous, par la répétition du même mot.

Ce caractère (n°. 14.) redoublé, *liō*, *liō*, petitesse, petitesse, signifie très-petit, très-grande petitesse.

III° Noms d'action.

Puisque les Noms deviennent Verbes dans cette Langue comme dans les nôtres, il en résulte nécessairement que les mêmes caractères qui désigneront les Verbes à l'infinitif, serviront également à désigner les noms des Actions, & de ceux qui en portent le nom, ainsi que des professions qui en résultent.

Le caractère *tím* (n°. 15.) signifie action de se déterminer, détermination, déterminer.

Le caractére *yo* (n°. 16.) action de vouloir, volonté, vouloir, voulant.

IV°. Des Genres.

Les Genres seront encore nécessairement désignés par des Noms, ou par des caractères détachés.

Ainsi le caractère du Genre-Humain, de l'*Homonéité* pour ainsi dire, s'associera avec le mot *male* pour indiquer un sexe, avec celui de *femelle* pour

indiquer l'autre ſexe : *nân gin* (nº. 17.) ſignifiera *homme-mâle*, & *niu gin* (nº. 18.) *homme-femelle*, tout comme de HOM, déſignant en Latin le Genre-Humain, viennent *homin-e*, un homme ; & *homin-a*, puis *fœmin-a*, une femme.

Un chien eſt déſigné par les caractère *kiuen* (nº. 19.) chien, & *kù*, fait, vieux : ſa femelle, par le même caractère *kiuen* (nº. 20.) & par celui de *mù*, mere.

SEIGNEUR ſe dit chez eux *d'Empire-Homme*, chù-gin (nº. 21.) ; & DAME, *d'Empire-Mere*, chù-mù (nº. 22.)

Vº. DES NOMBRES.

Les NOMBRES des Noms ſe marqueront, le ſingulier par le nom ſeul, ou par les noms de l'unité ; & le pluriel, par des noms qui marquent pluralité ; ou par des ſinguliers univerſels, comme en François, *tout Homme*.

Ainſi *gin* ſignifiant homme ; & *muén*, pluralité, multitude, ces deux caractères *muen gin* (nº. 23.) ſignifieront *Hommes*, ou mot à mot *pluralité Homme*.

Ngó ſignifiant moi, *ngó muen* ſignifiera *nous*, mot à mot *pluralité de Je* (nº. 24.)

VIº. SIGNES QUI INDIQUENT LES DIVERS RAPORTS D'UN MÊME NOM.

Les Chinois n'auront point de Cas, puiſqu'ils n'ont point de terminaiſons : ils auront donc des ſignes comme nous pour marquer les divers rôles que jouent les noms dans une même phraſe.

Ainſi le même caractère qui ſert à marquer l'adjectif, tiendra lieu du génitif, comme nous l'avons déja vu.

Les mots qui déſignent le terme ou le datif, ont au-deſſus d'eux un caractère qui ſignifie *en faveur*, *pour*.

Les Noms au vocatif ont au-deſſus d'eux un caractère qui répond à notre *oh !* Tandis que les noms qui déſignent des circonſtances, & que les Latins mettroient à l'ablatif, ont au-deſſus d'eux des prépoſitions ; ainſi ce caractère *tum* (nº. 25.) qui ſignifie *avec*, étant mis au-deſſus des deux caractères du nº. 24, donne ce membre de phraſe, *avec nous*.

VII°. Dégrés de Compaaison.

Les noms qui désignent augmentation & multitude, seront nécessairement les caractères du comparatif & du superlatif; comme nos mots *plus* & *très*, dont le premier désigne augmentation, & le second *multitude*, *trois*; en prenant ici trois pour un nombre indéfini, comme lorsque nous disons, *trois fois heureux ceux qui n'ont que des desirs aisés à contenter.*

Ainsi ce caractère *ken* (n°. 26.) signifiant plus, & le caractère *kuo* (n°. 27.) signifiant *surpasser*, ils marquent le Comparatif quand ils sont au-dessus du caractère d'un nom. *Plus-bonté*, sera donc notre mot *meilleur*, mot à mot *plus grand en bonté.* Ils diront, *en bonté aller au-delà de lui*, pour dire *valoir plus que lui.*

Le Superlatif se reconnoît à divers caractères, placés, les uns devant, les autres après; tels que *haò* (n°. 2.) qui signifie *bon*, & qui se prenant adverbialement, signifie *très*, *extrêmement*; tout comme nous disons *il y a* TRÈS-*long-tems.*

Les caractères *té*, dégré, & *yĕ* (n°. 28.) qui signifie *unité*, *premier*, & dont la réunion est, *au premier chef*, *au plus haut degré*, marquent également le superlatif.

Il en est de même des caractères *xe*, dix; & *fuen*, portion, partie, fois (n°. 29.) qui équivalent à *très*, au plus haut dégré; *dix fois savant*, comme nous disons *ignorant à vingt-quatre karats.*

Les caractères *te kin* (n°. 30.) *atteindre au Ciel*, *grand jusqu'au Ciel*, sont un superlatif, une expression prise dans la Langue primitive, & qui s'accorde exactement avec l'expression *d'une tour qui atteint au Ciel.* Ainsi ces mots (n°. 31.) *tièn chù kiáo xi chin te kin*, répondant à nos mots *Univers Maître Loi être verité atteindre Ciel*, signifient, en conséquence de leur place, *la Loi du Maître de l'Univers est infiniment vraie*, ou *est d'une verité qui atteint aux Cieux.*

VIII°. Pronoms.

Ils ont le moins de Pronoms qu'il soit possible: un seul pour chaque Personne. *Ngò*, *je* & *moi*, (n°. 24.) *Ni*, *tu* & *toi* (n°. 31.) & qui est formé de caractères dont l'un signifie *homme*; l'autre, *éleve*; ce qui s'accorde fort bien avec la valeur que nous avons assignée à ce pronom. Ta (n°. 32.) signifie, *il*, *lui*, *soi*; il est composé de deux caractères, dont l'un signifie *homme*; & l'autre, *ce.*

Les mots *xi*, être, (n°. 33.) *su* (n°. 34.), homme; *xin* (n°. 35.) corps, &c. se prennent également pour des Pronoms de la troisiéme personne ; le premier signifie *celui-ci* ; le second, *celui-là* ; le troisiéme, le *même*, &c. Celui-ci tient au caractère *yeu* qui désigne l'existence, la qualité d'être, d'avoir, de se porter bien ou mal, de produire du fruit, être fécond, être enceinte ; un corps, ce qui existe.

Tandis que les pronoms eux-mêmes se prennent pour des Noms & pour des Verbes, *ngo* signifiant *essence*, *personne*, *être*, comme l'assure Bayer lui-même (1); ce qui démontre de la maniere la plus victorieuse ce que j'ai avancé, que les Pronoms étoient pris d'entre les noms eux-mêmes, & que le pronom de la premiere personne *je*, en Latin *ego*, en Chinois *ngo*, en d'autres Langues *Iou*, signifie l'*Être existant* par excellence, celui qui a le sentiment de soi-même.

Les pluriels des Pronoms se marquent comme les pluriels des Noms. Il en est de même de leurs cas, ou plutôt des divers raports qu'il soutiennent comme membres de phrase.

On juge bien que la Langue Chinoise n'a point d'adjectifs pronominaux, & qu'au lieu de nos mots elliptiques, *mon*, *ton*, &c. elle employe simplement les Pronoms en les accompagnant des prépositions. Ainsi ces mots NGO CHI-TE (n°. 36.) qui dans le même sens font *je de vertu*, signifient *vertu de moi* ou *ma vertu*.

Et cette phrase, *ki çu chi ngō* (n°. 37), qui se lit, *lui fils de vice*, signifie *le vice du fils de lui*, ou *de son fils* (†).

Les Habitans de la Chine distinguent encore avec plus de soin que nous les divers ordres des Membres d'une famille & de l'Etat, en substituant divers mots aux Pronoms par lesquels on les désigneroit. Ainsi un fils apelle son Pere, en lui parlant, le Seigneur de la maison ; un Domestique apelle son Maître, le *Maître de la maison* ; & sa Maîtresse, la *Maîtresse de la maison*.

Un Beau-Pere est apellé par ceux qui parlent aux personnes dont il est Beau-e, *Noble Altesse Vénerable*.

On ne dit pas *Mere de moi*, mais *Mere de la maison* ; & pour l'Ayeule, *feu la bonté de la maison*, comme nous disons d'*heureuse mémoire*.

---

(1) Bayer, Tom. I. p. 22.

(†) M. Fourmont, p. 66. met tout ceci au pluriel, & lit, *les vices de ses fils* : il l'a donc rendu ainsi, d'apres le sens d'autres mots qu'il a supprimés.

Plus on ſe ſert de termes relevés à l'égard des parens des autres & en parlant de leurs dignités & qualités, & plus on ſe ſert de termes humbles à l'égard de ſes propres parens, de ſa femme, de ſon fils, de ſa fille, de ſa maiſon, de ſes dignités, de ſes qualités.

M. Fourmont eſt entré ſur cet objet dans le plus grand détail : il lui a conſacré plus de trente pages *in-folio*. Il penſoit par-là ſans doute relever à nos yeux l'urbanité Chinoiſe ; mais cette affectation de politeſſe n'eſt point dans la nature ; elle ne produiroit que des automates, ſi elle ne dégénéroit en ſimple étiquette.

IX. Verbes.

Nous avons déja vu que, pour former leurs Verbes, les Chinois prennent toujours un nom. Celui-ci devient Verbe, comme tous nos mots radicaux, au moyen des perſonnes & des noms de tems dont on l'accompagne.

Ainſi le Prétérit du Verbe *aimer* eſt compoſé, 1°. du pronom perſonnel ; 2°. du nom *amour*, *action d'aimer* ; 3°. du mot *leao* (n°. 38.) qui ſignifie *fin*. Ces trois caractères *ngó ngái leaó* (n°. 39.) ſignifient *j'ai aimé* ; mot à mot, *j'ai mis fin à l'action d'aimer*.

Ngó muên ngài leaò, nous avons aimé.

Ní ngái leaó, tu as ceſſé d'aimer, *ou* tu as aimé, &c.

Le Présent ſe déſigne par le mot *kīn*, maintenant, l'inſtant préſent (n°. 40.) placé entre le pronom & le nom de l'action, ou de la qualité ; enſorte que *ngó kīn ngái*, mot à mot, *je inſtant préſent action d'aimer*, ſignifie *j'aime*.

Le Futur s'exprime par le caractère *ciām* (n°. 41.) placé après le pronom, & qui ſignifie *préparation*, action de ſe préparer ; ainſi *ngó ciām ngái*, ſignifie *je me diſpoſe à aimer*, ou *j'aimerai* (†).

Ils ont auſſi un *imparfait* & *un pluſque parfait* qui ſe déſignent par des noms de tems déja paſſés, & auxquels nous ne nous arrêterons pas.

X. Des autres Modes.

Le ſecond Mode eſt l'Optatif ; on le reconnoît au caractère *yuén* (n°.

(†) La ſeconde maniere dont ce caractère *ciām* eſt formée, eſt empruntée de Bayer & il dérive ce caractère d'un autre, qui a un très-grand raport avec celui-là, & qui ſignifie, lance

42.)

1 生好
2 好
3 人
4 前
5 王
6 匠人的
7 者

8 煮
9 日
10 勺
11 富貴人
12 可愛之母

13 些米
14 畧
畧
15 定
16 欲
17 男人
18 女人

19 古犬
20 犬
毋
21 主人
22 主毋
23 人們

24 我們
25 同
26 更
27 過
28 第一
29 十分
30 得緊

42.) qui ſignifie *déſir*, *action de déſirer*, *déſirer*; *ngò yuén ngai*, je déſirerois d'aimer, j'aimerois, plût à Dieu que j'aimaſſe !

Ou à ces caractères *pā pō tĕ* (nº. 43.) craindre non arrive: il ne m'arrivera pas de craindre que, &c. ou *je ne craindrai pas de*, &c.

C'eſt ce que M. Fourmont apelle premier & ſecond Optatif; & qui ont chacun tous les tems de l'Indicatif: mais Bayer ne parle que du ſecond, de l'Optatif déſigné par *pā pō tĕ*.

L'Impératif s'exprime ou par le ſeul nom de l'action qu'on ordonne, ce qui s'accorde parfaitement avec ce que nous avons dit de l'origine des Verbes, & en particulier de l'origine de ce mode; ou par l'addition du Verbe *Être*, qui ſignifie alors soit; ou en l'accompagnant des Verbes *je vous prie*, ou *commence*.

Les Participes ſe reconnoiſſent aux noms dont nous avons déja parlé comme formant les adjectifs, (nº. 6. 7. & 12.)

Tels ſont les Tems des Verbes Chinois. Si l'on demande à M. Fourmont d'où vient donc que les Chinois n'ont point de Subjonctifs, d'Infinitifs, de Gérondifs, de Supins, il répond que toutes ces choſes ne ſont point néceſſaires; que les autres Langues Orientales, *qui ſont les plus belles de toutes les Langues*, s'en paſſent fort bien; & que tout cela ſe ſuplée par des *prépoſitions* & des *poſtpoſitions*. C'eſt-à-dire, que toutes ces choſes s'expriment dans la Langue Chinoiſe comme dans celles d'Orient, & même à pluſieurs égards dans nos Langues modernes, non par des terminaiſons différentes, mais par des formules qui en tiennent lieu.

Mais ces Formules ne doivent-elles pas être regardées comme des tems, puiſqu'elles en tiennent lieu? & ne conſtituent-elles pas le génie même de la Langue qui les employe? Il eſt vrai qu'on ne met ordinairement au nombre des Tems de Verbes, que ceux qui diffèrent par l'expreſſion, & qu'on ne tient nul compte de ceux qui ne diffèrent que par le ſens. Mais cette marche eſt-elle exacte, & propre à donner des Langues, l'idée qu'on en doit avoir? Non ſans doute, puiſque dès ce moment, les Langues qui ne font nul uſage des terminaiſons ſe trouveroient privées de preſque tout ce qui conſtitue une Langue: que pluſieurs Modes manqueroient dans la nôtre, & que les Chinois n'auroient preſqu'aucune de nos Parties du Diſcours. Qu'importe au fond qu'une idée ſoit exprimée par un ſeul mot ou par une formule entiere ſi cette idée exiſte & que ſon expreſſion ſoit néceſſaire? Faudra-t-il la confondre avec d'autres, parce qu'elle n'a pas un terme qui ſoit à elle ſeule? Aurons-nous bonne grace à ne point diſtinguer, *falloit-il !* de *il falloit*, ſous prétexte que

le premier n'eſt qu'une inverſe de l'autre ? Mais cette inverſion ne prouve-t-elle pas évidemment que l'idée de l'un n'eſt point l'idée de l'autre ; & que ſi la ſeconde expreſſion eſt un indicatif, la premiere ne peut & ne doit en aucune maniere être regardée comme un indicatif & qu'elle répond à une idée que d'autres Langues auroient ſurement exprimée par un Mode tout différent ? Tenons donc compte de toutes ces différences, puiſqu'elles ſont eſſentielles, & ſoyons une fois bien convaincus que les diverſes Parties du Diſcours ne ſe reconnoiſſent pas ſeulement à leurs différentes terminaiſons, mais à leurs valeurs différentes : tout comme un même ſon qui a deux valeurs abſolument différentes, n'eſt pas regardé comme un même mot ; que nous enviſageons *ſon* ſignifiant *de ſoi*, comme un adjectif ; & *ſon* déſignant la criblure du grain, comme un *nom*. Il faut néceſſairement convenir de ces principes, ſi l'on veut analyſer les Langues, les ramener à une meſure commune, s'entendre & être entendu. Les noms des Cas, des Tems, des Modes, deviendroient une ſource d'erreurs s'ils devenoient des mots excluſifs & qu'on ne vît rien au-delà de ce à quoi l'on auroit une fois aſſigné ce nom ; & vouloir régler toutes les Langues par le ſens qu'on leur auroit déja donné dans une Langue, c'eſt regarder comme une meſure commune ce qui n'en peut être une ; c'eſt ſubſtituer une diſpute de mots à l'expreſſion ſimple & belle de la vérité.

La Langue Chinoiſe y auroit tout à perdre & rien à gagner, puiſque le même caractère parcourt chez elle toutes les Parties du Diſcours : car il en réſulteroit qu'elle n'en a qu'une ſeule ; toutes les autres étant exprimées par le nom ſeul : mais pourquoi ſe décideroit-on à leur égard par des principes différens de ceux qui ſerviroient de baſe à nos Grammaires ? M. Fourmont aura donc tort, quelque parti que l'on prenne : ſoit en bornant à l'Indicatif & à l'Optatif les Modes des Verbes Chinois, puiſque des formules y tiennent lieu du ſubjonctif, &c. ſoit en mettant l'Indicatif & l'Optatif Chinois au nombre des Modes, puiſque ceux-ci ne méritent pas plus ce nom que le ſubjonctif auquel il le refuſe, n'étant exprimés comme lui que par des formules.

XI. Du Passif.

Le Passif ſe déſigne par le Verbe Être, *xi* (nº. 44.) ſeul ou accompagné de la prépoſition *pi* (nº. 45.) qui ſignifie *de*, *par* ; ou des Verbes qui ſont relatifs au Verbe *être*, tels que *devenir*, *être fait*, en Chinois *guéi* (nº. 46.)

Ainſi *ngo* pi *ngài leaò*, ſignifiera j'ai été aimé par.

Ngo xi *ngái tie*, mot-à-mot, *je être aimé qui*, je ſuis celui qu'on aime, je ſuis aimé.

Sem guéi *gin*, l'homme devint exiſtant.

II.

Des mots qui ne changent point de Forme: & 1°. des Interjections.

Les Chinois ont, comme nous, des Adverbes, des Prépoſitions, des Conjonctions, & des Interjections. Ces derniers ſont même en beaucoup plus grand nombre que chez nous, parce que les Habitans du vaſte Empire de la Chine, s'occupent infiniment plus que nous de témoigner par leur extérieur les ſentimens dont ils ſont affectés relativement aux perſonnes auxquelles ils tiennent: enſorte que l'uſage beaucoup plus fréquent des Interjections, les a mis dans la néceſſité d'en épuiſer le nombre & toutes les nuances.

Ces Interjections ſont également priſes dans la nature, comme les nôtres: mais les autres eſpéces de mots dont il s'agit ici ſont empruntées des Noms relatifs aux mêmes idées que préſentent ces mots, comme dans toutes les autres Langues.

II°. *Des Adverbes.*

Leur négation, par exemple, *fi* (n°. 47.) compoſée de deux caractères opoſés, comme deux E qui ſe tourneroient le dos ƎE, eſt certainement tirée de la figure de l'E primitif ſignifiant exiſtence; & qui étant connue des Chinois, devint très-propre par cette opoſition à déſigner la non-exiſtence.

Leurs adverbes qui répondent à nos mots hautement, beaucoup, peu, &c. ſont empruntés des mots ou des caractères qui ſignifient hauteur, abondance, goûte, &c.

Il en eſt de même des Adverbes de tems. *Aujourd'hui* eſt compoſé des deux caractères *ge* & *kin*, dont le premier ſignifie *Soleil*, *jour*, (n°. 9.) & l'autre (n°. 40) *actuel*.

Pour dire *hier*, ils emploient le même caractère *ge* & le caractère ço (n°. 40.) qui ſignifie *paſſé*. Ce dernier caractère eſt parlant; étant formé de deux autres; du caractère de l'exiſtence (E) & du caractère *ge*, Soleil, qui étant placé derriere le précédent, déſigne un Soleil, un jour qui n'eſt plus.

Ce qui s'accorde très-bien avec la maniere dont nous avons dit que les

Orientaux marquoient le passé des Verbes, en mettant le pronom après le Verbe, l'action derriere le dos.

Quelquefois deux substantifs se réuniront pour former un Adverbe; ainsi les mots *ku* & *xi* (n°. 49) qui signifient *Antiquité* & *Tems*, répondent à notre mot *anciennement*.

Le dernier de ces caractères *xi* est composé de trois autres; de celui qui désigne le Soleil & qui est à gauche, de celui qui désigne la Terre & qui est le plus haut des deux à droite, & de celui qui signifie *embrasser*, *mesurer* & qui est au-dessous. Le tems se mesure, en effet, par les révolutions du Soleil à l'égard de la Terre.

Le même mot *xi*, signifiera aussi *tout ce qui se fait pendant une longue suite de tems*, l'assiduité, & *assidument*.

III°. *Des Prépositions.*

Les PRÉPOSITIONS se divisent en deux classes, celles qui se mettent avant les mots dont elles désignent le raport, & celles qui se mettent après. Ainsi *dans* se met avant, & *entre* après.

N'en soyons pas surpris: la place des Prépositions est très-indifférente en elle-même, nous l'avons vu à leur article; on a dû par conséquent, dans une Langue telle que le Chinois où l'on étoit sans cesse asservi à conserver la même place pour la plûpart des mots, secouer ce joug dès qu'on pouvoit le faire sans inconvénient. Et nous devons regarder comme des Prépositions tout ce qui en tient lieu dans leur Langue, quelle que soit leur place, & lors même qu'on a cru devoir apeller la plûpart d'entr'elles *post-positions*.

Cette Classe de mots ne differe en rien des autres à l'égard de son origine; toutes les prépositions sont tirées de noms: ainsi *kien* entre (n°. 50), formé du caractère du jour situé entre les deux battans d'une porte, signifie comme nom *ouverture*, *fente*, *hiatus*; & comme Verbe, *separer*, *diviser*, *être en deux*, *éloigner*.

Elles se forment aussi par oposition. Ce caractère *xàm* (n°. 51.) par exemple, signifie *dessus*, *sur*; & son contraire, *kia* (n°. 52.) signifie *sous*, *au-dessous*; tandis que comme Verbes, ces mêmes caractères signifient, l'un monter, & l'autre descendre.

IV°. *Des Conjonctions.*

Les CONJONCTIONS changent chez les Chinois, suivant qu'elles lient des

31 何
32 他
33 是
34 夫
35 身
36 我之德
37 其子之惡
38 了 ou 了
39 我愛了
40 今
41 將 ou 將
42 願
43 巴不得
44 是
45 被
46 爲
47 非
48 昨
49 古
50 時間
51 上
52 下
53 而
54 或
55 田
56 毋
57 京
58 鯨

Noms, des Verbes, ou des Prépoſitions. Nous ne connoiſſons rien de pareil dans nos Langues ; c'eſt que nous n'avons pas beſoin de cette diſtinction, tandis qu'elle eſt indiſpenſable pour les Chinois. Le ſens déterminant ſeul chez eux la valeur qu'on doit aſſigner à un caractère, s'il doit être pris comme Nom, comme Verbe, ou comme Prépoſition ; la Conjonction vient au ſecours de l'eſprit, par ſes divers caractères, qui font connoître à l'inſtant dans quel ſens on doit prendre les ſignes ou mots qu'ils accompagnent : il en réſultoit de trop grands avantages relativement à la clarté du diſcours & à la rapidité de ſes effets, pour qu'on les négligeât.

Les caractères par leſquels les Chinois expriment les Conjonctions ne ſont pas moins énergiques que les autres mots & ne prouvent pas moins que tout mot dut toujours être une peinture de la choſe même qu'il devoit déſigner. Ainſi, le caractère *úlh* (n°. 53) qui ſignifie *&*, & le caractère *hoĕ* (n°. 54.) qui eſt notre disjonctif *où*, déſignent, le premier, des objets ſuſpendus à une même chaîne ; & le ſecond, une perſonne qui tire de l'arc contre une autre. Le premier étoit donc très-propre à déſigner l'*union*, & ce dernier *l'opoſition*, la ſéparation.

Façons de parler qui leur ſont propres, ou Chiniſmes.

Comme on apelle Helleniſmes, Latiniſmes, Gallicismes, &c. les façons de parler particulieres aux Grecs, aux Latins, aux François, nous apellerons *Chiniſmes*, les façons de parler particulieres aux Chinois. Ce peuple en a un très-grand nombre, & la plûpart remontent à la plus haute Antiquité ; M. Fourmont en a donné une liſte très-étendue, diviſée en trois Claſſes ; mots expletifs relatifs aux Noms, mots expletifs relatifs aux Verbes, & mots expletifs relatifs à l'abondance & à la beauté de la phraſe. C'eſt ainſi qu'ils apliquent à un grand nombre d'uſages differens le mot *çu* : qui ſignifie *Fils* ; de même que les Hébreux, à l'exemple des Tems primitifs, apliquent le mot *ben* qui ſignifie également *Fils*, à un grand nombre d'objets differens. Ce qui provient, comme l'a très-bien établi M. l'Abbé Bergier (1), de ce que ces mots ont une ſignification beaucoup plus étendue.

Expreſſions figurées.

Les Chinois ont également un grand nombre d'expreſſions figurées qui juſtifient tout ce que nous avons avancé au ſujet de l'origine des mots, en les

(1) Elémens primitifs du Langage, pag. 194.

regardant comme puisés dans l'ordre physique de l'Univers. Ainsi pour dire un excellent Ouvrier, un grand Artiste, ils disent *main de Vieillard.*

Un Copiste, un Écrivain est chez eux *la main des Livres. Main des Vaisseaux* est un Pilote : n'est-ce pas dans le même sens que nous disons un *manœuvre*, mot à mot, *main d'ouvrage* ?

Longue bouche, signifie chez eux un homme qui aime à parler, comme nous disons *avoir les mains longues* pour désigner le pouvoir, le crédit.

Syntaxe & Construction.

Dans une Langue de cette nature, les régles de la Syntaxe sont presque nulles : on n'a nul besoin de faire accorder l'adjectif avec son substantif, le tems avec sa personne, &c. puisque chaque mot & chaque signe ne varient jamais, & que ce que nous opérons par des changemens faits à chaque mot, s'opere chez eux par des mots qu'on ajoute ou qu'on suprime à volonté & suivant le besoin.

Il est vrai que tout ce que nous avons dit jusques à présent paroît se raporter à la Langue écrite des Chinois, & non à leur Langue parlée qui en diffère si fort : mais elles ne diffèrent qu'en un point qui n'a nul raport à la Syntaxe ; & uniquement en ce qu'on n'a pas su assigner à chaque caractère radical un son particulier ; ensorte qu'on ne lit pas le Chinois comme nous lisons nos mots, dont chaque lettre a un sens propre. La marche des deux Langues est d'ailleurs exactement la même.

Dans la Langue parlée, comme dans la Langue écrite, chaque mot est un nom ; l'ensemble seul fait voir entre tous les noms qui composent une phrase, quel doit être pris comme adjectif, quel comme Verbe, quel doit rester nom, &c. Ainsi lorsqu'un Chinois entend prononcer ces mots *Kò ngài chí mù*, dignité amour qui Mere, il aperçoit aussi-tôt cette phrase, *Mere qui est digne d'être aimée* ; elle est tout aussi claire pour lui que lorsqu'il la voit écrite.

Ces mots prononcés ne sont ni plus ni moins isolés que les caractères écrits, & ils sont tout aussi invariables ; aucun ne change dans aucune phrase : l'intelligence de celle-ci, le sens qu'on doit assigner à chacun de ses mots, les idées accessoires qui déterminent ce sens ; tout s'opere par des Élémens séparés.

Il résulte de tout ceci que les Chinois ont plus de mots que nous dans leurs Tableaux de la parole, & que nous avons plus de syllabes : ce qui revient au

même, puiſque chacune de nos ſyllabes répond exactement à un mot. Notre mot, par exemple, *indifférent* eſt composé de quatre mots, autant qu'il a de ſyllabes, *in*, *di*, *fer* & *ent*: & ces mots ſont même arrangés à la Chinoiſe, le nom eſſentiel à la fin. Ent, ſignifie un Être; fer, porter; di, d'un autre côté; in eſt la négation. C'eſt mot à mot *un Être qui ne ſe tourne pas d'un autre côté*, qui demeure le même malgré ce qui arrive, qui n'en devient pas différent, qui n'en eſt pas affecté.

Ainſi tout ſe compenſe dans les Langues; & la penſée eſt toujours peinte, toujours énoncée, toujours communiquée, de quelque maniere qu'on en raſſemble & qu'on en groupe les divers ſignes.

La Conſtruction que ſont obligés de ſuivre les Chinois, n'eſt également ni la conſtruction des Latins ni celle des François : mais elle tient de toutes les deux; & elle s'accorde même avec la derniere en ce point fondamental, que la valeur de chaque mot dépend de la place où il ſe trouve. Ce qui confirme ce que nous avons avancé au ſujet de *l'Inverſion*, que la Syntaxe & la Conſtruction d'une Langue dépendent toujours du génie de cette Langue, de ſon caractère intrinſeque, enſorte qu'elle ne renferme rien dont on ne puiſſe rendre raiſon, & dont on ne puiſſe prouver que ce ſont des conſéquences immédiates de ce qu'exige le vœu de la parole, modifié par telle Langue.

Il réſulte de tout ce que nous venons de voir, que le tiſſu de la parole eſt plus ſenſible chez les Chinois, que l'art s'y laiſſe voir plus à découvert, qu'ils ſont plus près de la Nature. On peut dire qu'il y a entre leur Langue & les nôtres la même différence qu'entre les régles de calcul exécutées par l'Algébre ou par l'Arithmétique, celle-ci ne montrant que les réſultats, & celle-là mettant ſous les yeux toutes les opérations d'une maniere très-diſtincte & les ſéparant toutes les unes des autres. Ceux qui négligeoient des Langues de cette nature en cherchant à découvrir l'origine du langage, ſe privoient donc des objets de comparaiſon les plus eſſentiels, & qui étoient les plus propres à leur faire connoître la route qu'ils devoient ſuivre pour retrouver le fil des diverſes révolutions qu'ont éprouvé les Langues.

Si la Langue Chinoiſe eſt barbare, & de ſes raports avec la Langue des Galibis dans l'Amérique Méridionale.

Ceux de nos Lecteurs qui ne ſont pas accoutumés à analyſer les Langues, auront ſurement trouvé bien extraordinaires le génie de cette Langue Chinoiſe & celui de ſa Syntaxe; & que s'ils ſont plus conformes à la Nature,

c'est à une Nature sauvage, informe, sans goût, qui est encore dans l'enfance; & nous n'en serons point surpris : nous aurions plus lieu de l'être du jugement qu'on a porté de cette Langue dans le Journal des Savans (1), si nous ne savions que jusqu'à présent on a parlé de la barbarie & de la prééminence des Langues, de leurs richesses & de leur beauté, ou de leurs défauts & de leur pauvreté, sans avoir une idée juste de toutes ces choses.

C'est à l'occasion des Galibis, Peuples de la Guyanne dans l'Amérique Méridionale, qu'on s'est exprimé dans ce Journal très-inexactement sur celle des Chinois. Après avoir dit que la Langue des Galibis » est celle qu'employe » un enfant qui commence à savoir quelques mots.... que c'est la Langue » d'un Peuple sauvage qui a peu d'idées, & *pour porter nos réflexions plus » haut*, que c'est une Langue qui est construite comme a du l'être celle des » premiers hommes ; & qu'en effet l'Hébreu, l'Arabe & toutes les Langues » Orientales ont conservé des traces de ce premier procédé, » on ajoute : » Nous ne pouvons mieux comparer cette Langue des Galibis, pour ce qu'on » appelle la marche grammaticale, qu'à la Langue parlée des Chinois. Celle- » ci est tout aussi barbare & aussi sauvage que celle des Américains..... On » peut même assurer qu'elle est plus barbare, puisque le même mot y est tout » à la fois substantif, adjectif, verbe & adverbe..... Ce qui prouve évidem- » ment que cette Langue est celle de quelque Peuple sauvage. «

Voilà donc la Langue Chinoise déclarée plus barbare que les Langues de l'Amérique, aussi sauvage que celle des premiers hommes, & la Langue d'un Peuple qui a peu d'idées, parce que le même mot y est tout à la fois substantif, adjectif, verbe & adverbe ; & parce qu'elle n'a point de finales qui servent à faire reconnoître *le genre*, *le nombre & les cas*.

L'Auteur de cet Extrait peut être très-savant en Langues, mais moins bon Logicien en fait de Langues. A qui prouvera-t-il que la Langue Chinoise est celle d'un Peuple sauvage & qui a peu d'idées, tandis que ce Peuple est policé & a traité de toutes les Sciences ? Il falloit du moins dire ce que c'est qu'une Langue barbare & une Langue non barbare. Toute Langue est barbare pour qui ne l'entend pas : mais un Philosophe, mais une personne qui veut remonter à l'origine des choses, découvrir les raisons de tout & en porter un jugement assuré, doit commencer par mettre de côté tout préjugé, toute expression partiale, toute épithète qui ne fait rien à la chose.

(1) Mois de Février 1764.

Que

Que ſont nos finales, ſi ce n'eſt des mots réunis à d'autres ? Mais qu'importe que ces mots ſoient ſeuls ou réunis, ſi l'effet eſt exactement le même, ſi l'idée eſt auſſi bien rendue, ſi l'on s'entend avec la même promptitude & la même clarté ? car c'eſt ce qui importe, ce qui doit décider de la bonté ou de la barbarie d'une Langue. La nôtre ſera donc barbare parce qu'elle n'a point de Cas, parce qu'elle ſépare les Pronoms, les Articles, les Conjonctions, ne les réuniſſant pas aux Noms : parce qu'elle a emprunté tous ſes mots des Noms ſeuls, ainſi que la premiere des Langues, & celle des Chinois & celle des Galibis ; & parce qu'il eſt impoſſible de rendre raiſon d'aucun de ſes mots, qu'en les ramenant à ces noms qu'elle n'a fait que déguiſer légerement pour les métamorphoſer en adjectifs, en verbes, en adverbes, &c.

On dit une Langue barbare & un homme barbare ; mais ſi c'eſt dans le même ſens, on ne peut déſigner autre choſe, ſinon que cette Langue eſt abſolument étrangere pour nous & que les mœurs de cet homme ne ſont pas les nôtres : mais qu'en réſulte-t-il pour la choſe même ? Peut-on en conclure que cette Langue eſt inférieure à la nôtre, & cet homme un monſtre ? Rien ne ſeroit plus abſurde ; rien cependant de plus ordinaire : un Chinois eſt un barbare à Paris, comme un Pariſien le ſeroit à Quanton ou à Pekin, & comme dans une grande Ville l'habitant d'un quartier eſt un barbare pour l'habitant d'un autre,

Une Langue ſera barbare & ſauvage lorſqu'elle ne pourra ſervir à peindre toutes les idées de ceux qui la parlent, lorſqu'elle ne prendra pas la route la plus abrégée & la plus ſure, lorſqu'elle ſera ſans grace, ſans ellipſes, ſans harmonie : mais quelle Langue eſt abſolument dénuée de ces avantages ? Et ſi une Langue eſt barbare, dès qu'elle ne les réunit pas au plus haut dégré, que ſera notre Langue elle-même en comparaiſon de la Langue Grecque ? notre Langue qui n'a point de mots à elle, qui eſt obligée d'en emprunter de toute main, où ils ne ſont point repréſentatifs, où leur origine eſt preſque toujours inconnue, où ils ſemblent n'avoir qu'une exiſtence de hazard & de convention ?

Des Caractères Chinois, & des erreurs dans leſquelles on étoit à leur égard.

En attendant que nous dévelopions, dans notre Volume ſuivant, l'origine de la Langue Chinoiſe, & celle de ſes caractères, ajoutons ici que tout ce que nous avons dit ſur l'origine des mots & ſur le petit nombre des racines primitives de chaque Langue, eſt confirmé par l'examen de ces caractères Chinois qui

ſemblent ſi barbares, & dont on a dit que la connoiſſance de l'une étoit nulle pour acquérir la connoiſſance de l'autre; enſorte que celui-là étoit bien habile qui en pouvoit connoître un quart ou un tiers, vingt ou vingt-cinq mille.

Tous les caractères Chinois ſont formés d'un certain nombre de ſignes ſimples & primitifs, qu'on apelle CLÉS, parce qu'ils ſont comme des clés au moyen deſquelles on parvient à l'intelligence de tous les mots de cette Langue écrite. Ces clés ſont au nombre de deux cent quatorze; ce n'eſt rien en comparaiſon des quatre-vingt mille caractères que renferme cette Langue; & c'eſt peu de choſe même en comparaiſon du nombre des mots radicaux qu'on a compté juſqu'à préſent en Grec & en Hébreu. Nous pouvons dire cependant hardiment, qu'il y en a à peu près les deux tiers de trop; qu'on peut réduire ces clés au tiers, les autres n'étant que des variétés de celles-là, ou des caractères composés de plus ſimples.

On a regardé, par exemple, comme des clés très-différentes, & on a rejetté dans deux claſſes non moins différentes, ces deux caractères *mù* (nº. 55), & *tien* (nº. 56), dont le premier ſignifie *Mere*, & le ſecond *Champ*.

Cependant ces deux caractères ſe reſſemblent parfaitement, ils ne different que le moins poſſible, & ne ſont que des dérivés l'un de l'autre. La Langue Chinoiſe étoit en cela conforme à toutes les Langues anciennes, dans leſquelles les Champs, la Terres cultivées, les Villes mêmes furent appellées *Meres nourrices*, *Meres nourricieres*; comme nous l'avons déja vu dans nos Allégories.

Les Dictionnaires de la Langue Chinoiſe n'ont donc pas été mieux traités que les nôtres: par-tout on a méconnu la vraie filiation des mots, par-tout on a multiplié les êtres mal à propos, par-tout on a mis les plus grandes entraves aux progrès de l'eſprit humain; & pouvoit-il en être autrement, puiſqu'on ne conſideroit jamais qu'une portion d'un tout immenſe; & que le même eſprit régnoit par-tout?

Il n'eſt donc pas étonnant qu'on n'ait jamais aperçu les raports de la Langue Chinoiſe avec les nôtres, & qu'on ſe ſoit perſuadé qu'elles n'avoient rien de commun: on s'étoit ôté tout moyen de les comparer.

Mais nous venons de voir que leur Grammaire eſt la même que la nôtre, toutes les deux puiſées dans la Nature; & nous verrons dans notre Volume ſuivant que leur Langue parlée & leur Langue écrite furent également données par la Nature, & qu'elles deſcendent toutes les deux de la Langue & de l'écriture primitive.

Un exemple fera ſentir vivement ces raports & de quelle maniere les Chinois procédent dans la compoſition de leurs caractères.

King eſt un mot Chinois qui réunit toutes ces ſignifications,

1°. Élévation, éminence, colline.

2°. Grand, élévé, éminent.

3°. La force, la puiſſance, qualités de ce qui eſt éminent, élevé.

4°. Chef, Prince, Roi.

Mais ce mot vient de la Langue primitive, & il n'a pas été conſervé ſeulement par les Chinois, mais par toutes les Langues de l'Aſie & par les Langues Septentrionales de l'Europe. Ainſi King ſignifie en Angleterre un *Roi*, tout comme à la Chine. C'eſt l'Hébreu כהן, *khen*, que les Maſſoréthes prononcent & écrivent *kuen*, *kohen*, & qui ſignifie, Prince, Noble, le Chef de l'Empire & du Sacerdoce.

Le caractère Chinois qui répond à ce mot eſt un vrai hiéroglyphe, une vive repréſentation de la choſe (n°. 57). Il eſt formé de trois caractères ſimples, d'un *ſceptre*, d'un *œil* qui le ſurmonte, & qui a pris depuis longtems une forme quarrée, ainſi que les autres caractères de cette Langue qui étoient circulaires dans l'origine comme les objets qu'ils repréſentoient; & du caractère *haut* qui eſt au-deſſus des deux autres. Un Roi fut toujours regardé comme une perſonne élevée qui veille pour ceux qu'elle gouverne. C'eſt la *Providence* humaine. Et telle eſt la maniere dont elle étoit peinte en Egypte.

Les Chinois veulent-ils déſigner une *Baleine*, le plus grand des animaux marins? Ils mettent le caractère qui peint les poiſſons à côté du caractère *king* (n°. 58).

Veulent-ils peindre l'éclat, la ſplendeur du jour? ils tracent le caractère du Soleil à côté de ce même caractère *king*.

Ecriture admirable, dira-t-on, qui s'explique par elle-même, où tout eſt mis en action, où tout ſe peint, où rien n'eſt l'effet du haſard, mais toujours l'effet d'une expérience conſommée, & d'une ſagacité peu commune.

Hé-bien! il en eſt de même de la nôtre: nos mots ne ſont pas moins repréſentatifs; ils ne ſont pas moins le fruit d'une ſageſſe habile, d'une main éclairée & ſavante.

Et l'on dira que ce ſont des Langues ſauvages & barbares, inventées par des hommes qui n'avoient que peu d'idées, qui n'ont agi que par hazard, & qui végéterent pendant une longue ſuite de ſiécles! Mais ne ſera-t-on pas

tenté de regarder un jour comme barbares eux-mêmes ceux qui portoient un jugement si faux de l'origine des Langues, & qui en parloient d'autant plus en aveugles qu'ils se donnoient pour avoir à cet égard des lumieres supérieures ?

Il est vrai que nous avons tous laissé perdre, Chinois, Indiens, Egyptiens, Peuples d'Asie & d'Europe, le souvenir de cette auguste origine; & que nous sommes tous très-étonnés, lorsqu'on nous propose de nous y faire remonter ; mais la raison goûte ces raports ; & la facilité avec laquelle ils feront acquérir la connoissance des mots, en assurera à jamais la mémoire.

Finissons par une observation relative au mot de *king*. C'est un des mots qui composent la Langue parlée des Chinois, Langue qui ne contient que des radicaux, tandis que la Langue écrite contient & radicaux & dérivés sans nombre.

On ne sauroit douter que ce mot *king* ne vienne aux Chinois de la Langue primitive : pur hazard, dira-t-on, & pur hazard aussi les raports pareils qu'offrent nombre d'autres mots Chinois : mais outre qu'il seroit très-singulier que le hazard occasionnât un si grand nombre de raports, que deviendra une pareille assertion lorsqu'on verra qu'il n'est aucun mot de la Langue parlée des Chinois qui n'ait existé dans la Langue primitive, & qui ne subsiste dans une foule d'autres Langues ? Dira-t-on encore que c'est le hazard ? Heureux hazard qui produit tous les effets de la vérité !

Il est donc vrai : la Syntaxe, la Construction, la Grammaire de la Langue Chinoise sont conformes aux principes généraux de toutes les Langues : leurs mots & leurs caractères sont puisés dans cette source commune où tous les Peuples ont eu recours : un même esprit fit naître & anime toutes les Langues ; & elles n'offrent aucune différence qui ne se concilie parfaitement avec les principes qui formerent la premiere Langue & auxquelles elles furent toutes obligées de se soumettre.



ARTICLE II.

Grammaire Latine comparée.

Les régles de la Langue Latine différent si prodigieusement des régles de la plûpart des autres Langues, & sur-tout de la Langue Françoise, qu'on n'a presque jamais soupçonné qu'elles eussent une source commune ; & les causes de ces régles étoient si peu connues, qu'on ne cherchoit pas même à en rendre raison : on pensoit que les Peuples du Latium avoient suivi l'usage, comme tous les autres ; & que la nécessité ayant fait recourir dans le commencement à une maniere quelconque de peindre ses idées, elle étoit devenue, sans autre raison, une loi à laquelle on ne pouvoit plus se soustraire.

Ce systême, commode pour ceux qui ne veulent ou qui ne peuvent remonter aux premiers principes, ne pouvoit qu'avoir de funestes suites pour les progrès de l'esprit humain, qui ne sont assurés qu'autant qu'on peut se rendre raison de sa marche & de toutes ses opérations : aussi nombre de jeunes gens n'ont renoncé à l'étude, ou n'en ont fait de si mauvaises, que parce qu'ils n'apercevoient aucune lumiere dans les régles grammaticales qu'ils étoient forcés d'aprendre, & qui ne leur causoient que de l'ennui & du dégoût : l'homme destiné à la lumiere & à la vérité, ne peut goûter que ce qu'il sent.

Heureusement, ces désavantages ne sont pas l'effet nécessaire des Langues : elles ne renferment aucune régle qui ne porte sur un motif raisonnable, & qu'on ne puisse justifier : elles sont toujours l'effet des principes universels du langage modifiés par le génie particulier de chaque Langue : dès qu'on connoît ces principes universels & le génie particulier d'une Langue quelconque, on en voit naître aussi-tôt toutes les régles de celle-ci : & ce qui paroissoit l'effet du hazard ou de l'usage, devient l'effet nécessaire de la nature & du génie de chaque Peuple.

Par ce moyen, l'étude des Langues se simplifie ; & toutes ces régles dont elles étoient hérissées, comme pour en défendre les aproches, se réduisent au plus petit nombre possible & ne sont que des conséquences nécessaires de quelques principes bien connus & incontestables. De la même maniere qu'en ramenant tous les mots d'une Langue à ses racines, & les racines de toutes les Langues à celles d'une seule, on voit fondre cette multitude immense des

mots dont elles ſont compoſées ; ainſi, lorſqu'on raproche toutes les régles d'une Langue, du génie de cette Langue, & des principes univerſels du Langage, on voit ſe réduire preſqu'à rien cette effroyable quantité de régles qu'elles ont offert juſqu'à préſent.

Chaque Tableau de nos idées étant, par une ſuite du génie néceſſaire & univerſel du Langage, un compoſé de parties différentes qui ſe raportent toutes à une ſeule, à un Nom dont elles ne ſont qu'un dévelopement, & qui ſont liées entr'elles de façon qu'elles ne forment qu'un ſeul tout ; & le génie particulier de la Langue Latine étant de lier ces diverſes Parties, non-ſeulement par des mots détachés tels que les *Prépoſitions*, comme dans notre Langue, mais ſur-tout par des terminaiſons qui accompagnent la plupart de ces Parties du Diſcours, telles que les Noms, les Adjectifs, les Participes, les Verbes ; on voit réſulter de-là toutes les régles de la Langue Latine & tous ſes procédés ſans aucune exception ; aucune formule, aucune régle de cette Langue n'ayant pu être opoſée à ce génie univerſel du Langage, & aux modifications qu'y aporte la Langue Latine.

§ 1.

Génie particulier de la Langue Latine.

On doit donc, lorſqu'on veut ſe former une idée ſatisfaiſante de la Langue Latine & de ſes régles, commencer par l'examen de ce qui conſtitue le génie de cette Langue, & qui conſiſte dans la maniere dont elle modifie tout ce qui forme le génie univerſel du Langage ; il ſeroit impoſſible ſans cela de voir ces raports par leſquels elle ſe lie avec ce génie univerſel, & de découvrir la cauſe de ſes régles.

La Langue Latine obligée, comme toutes les autres, de diſtinguer par divers ſignes les rôles différens qu'un même mot peut remplir dans les Tableaux de la parole, elle les fait connoître par les terminaiſons différentes que revêt chaque nom, ſuivant le rôle qu'il doit jouer : eſt-il ſujet ? il prend la terminaiſon nominative : eſt-il objet ? il prend la terminaiſon de l'accuſatif. *Premiere modification* générale & qui influe ſur la maſſe entiere du Latin, parce qu'il ne peut exiſter chez eux aucun Tableau d'idées qui n'éprouve les effets de ce génie particulier.

Au lieu d'avoir deux mots différens pour déſigner les Pronoms & les Verbes qui les déterminent, ils n'en ont également qu'un ſeul ; les différentes terminaiſons des Verbes tenant lieu des Pronoms. Doit-on indiquer le Pronom

de la premiere Perſonne ? le Verbe a une certaine terminaiſon : doit-on indiquer le Pronom de la ſeconde Perſonne ? le Verbe prend une autre terminaiſon. *Seconde modification* générale ; & qui n'influe pas moins que la précédente ſur la maſſe entiere de cette Langue, puiſqu'elle revient également dans tous les Tableaux de la parole, ſans aucune exception.

De-là & de-là ſeul, cette différence extrême qui régne entre cette Langue & nos Langues modernes ; & toutes les régles particulieres que ſuivent les Latins & qu'on multiplie ſans fin, comme ſi elles n'étoient pas de ſimples conſéquences d'un principe commun : en effet il ſera impoſſible de prononcer dans cette Langue une ſeule phraſe ſans lui faire ſubir toutes ces modifications.

Chacune de ces modifications influe d'ailleurs ſur tous les autres mots, & donne lieu à des façons de parler particulieres à cette Langue ; d'où naiſſent de nouvelles modifications, dont on aperçoit toujours moins la cauſe & qui paroiſſent toujours plus biſarres, à meſure qu'elles s'éloignent du premier chaînon, qu'on les lie moins au principe général : tandis que rien n'eſt ſi ſimple, lorſqu'on tient la chaîne entiere.

On peut donc raporter toutes les régles Latines à ces trois Claſſes :

I. Les régles qui ſont parfaitement d'accord avec la Grammaire Univerſelle.

II. Les régles qui ſont l'effet néceſſaire des Cas & des Terminaiſons des Verbes.

III. Les régles qui réſultent des ellipſes & des façons de s'énoncer particulieres aux Latins.

I. *Claſſe des régles de la Langue Latine. Celles qui lui ſont communes avec toutes les autres*

La véritable maniere d'étudier un nouvel objet, conſiſtant à y obſerver premierement tout ce qu'il peut avoir de connu, & à chercher enſuite à pénétrer par ce qu'on en connoit dans ce qui en eſt inconnu, méthode que ſuivent avec le plus grand ſuccès les Géometres & les Mathématiciens ; on aura toujours un pareil ſuccès, lorſqu'on apliquera cette méthode à l'étude des Langues & de leurs Grammaires : parce que cette étude en eſt tout autant ſuſceptible qu'aucune ſcience que ce ſoit.

Ceux qui voudront étudier la Langue Latine d'après cette méthode, & qui

ſauront déja les principes généraux & univerſels du Langage, commenceront conſéquemment par mettre de côté tous les objets ſuivans.

1°. Tout ce qui a raport aux Parties du Diſcours ; en obſervant que la Langue Latine en renferme autant que les nôtres, ſans en excepter les Articles que nous tenons de cette Langue elle-même, quoiqu'elle faſſe moins d'uſage que nous de l'article indicatif, à cauſe des terminaiſons qui en tiennent lieu.

2°. Tous ces mots qui réuniſſent en eux pluſieurs Parties du Diſcours, qui ne ſont pas moins abondans chez les Latins que chez nous, & qui ont fait croire qu'ils étoient privés de quelques-unes de ces Parties ; d'où l'on inferoit qu'elles n'étoient pas néceſſaires. Tels ſont les mots *meus*, *tuus*, &c. ſemblables à nos mots *mon*, *ton*; *ibi*, *ubi*, &c. qui correſpondent à ces mots, *en ce lieu*, *en quel lieu* ; *amatur*, *legit*, qui tiennent lieu de ces trois Parties du Diſcours, *il eſt aimé*, *il eſt liſant*, &c.

3°. Tout ce qui regarde les divers membres d'une phraſe : les Tableaux Latins offrent en effet, comme ceux des autres Langues, un ſujet, un attribut, un objet, un circonſtanciel, un terme, des complémens : enſorte que leur analyſe s'opere de la même maniere que celle des Tableaux de la parole, en quelque Langue que ce ſoit.

4°. La diſtinction de ces divers membres relativement à la Syntaxe de concordance & à la Syntaxe de dépendance ou de régime : diſtinction qui eſt de toute Langue.

5°. Les régles relatives à la concordance, & qui ſont en aſſez grand nombre en Latin, & ſouvent énoncées d'une maniere très-obſcure. C'eſt ainſi que la régle où l'on établit que *les Verbes ſubſtantifs ont après eux le même cas qui les précéde* (1), paroît renfermer une obſervation très-importante & très-différente des autres régles relatives également à la concordance & qui précédent celle-ci : tandis qu'elle n'eſt qu'une conſéquence de la régle univerſelle de concordance.

En effet, tous ces Verbes qu'on apelle ſubſtantifs, *devenir*, *naître*, *exiſter*, &c. ne ſont autre choſe que des Verbes qui uniſſent l'attribut avec ſon ſujet, ou le nom avec l'adjectif ; mots qui ſont néceſſairement en concordance ; & par conſéquent au même cas en Latin ; enſorte que ces Verbes ſont entre deux cas ſemblables par la nature même de la choſe, ſans qu'il en puiſſe être autrement:

(1) Cinquiéme Régle de la Syntaxe de MM. de Port-Royal.

ment: ensorte que cette régle n'en est pas une ; & qu'il faut pour qu'elle ait été érigée en régle, qu'on n'ait eu aucun principe de Syntaxe, ou qu'on les ait tous oubliés : elle n'est qu'un résultat pur & simple du principe universel de la concordance qui doit régner entre le nom & l'adjectif, afin qu'on aperçoive leurs raports & qu'ils peignent un même objet.

II. *Classe des régles de la Langue Latine : celles qui sont relatives aux Terminaisons.*

Ce qui constitue donc essentiellement la Grammaire Latine, ce sont les régles relatives à ses Terminaisons, c'est-à-dire celles qui ont pour objet les *Cas* relativement aux Noms; & les *Tems* & les *Modes* relativement aux Verbes. Ces régles sont en grand nombre & absolument différentes de celles qui sont en usage dans nos Langues modernes : d'ailleurs presque toujours séparées de leurs principes; en sorte qu'elles nous paroissent extraordinaires, & l'effet du caprice, tandis qu'il n'en est aucune qu'on ne puisse calculer, qui ne soit nécessaire & qui ne résulte de nos principes. Telle est la fameuse régle du *que* retranché qui paroît si difficile, & qui n'est qu'une conséquence très-simple de l'usage qu'ont les Latins d'employer des Cas.

I. *Régle du* que *retranché.*

Il arrive très-souvent que le Latin exprime par un accusatif suivi d'un Verbe à l'infinitif, ce que nous exprimons au moyen d'un nom précédé de *que* & suivi d'un Verbe au subjonctif. MM. de Port-Royal en donnent cet exemple ; *volo vos benè sperare*, je veux que vous ayez bonne espérance. Et c'est ce que l'on apelle *que* retranché. Il est vrai que ce *que* François ne paroît pas dans le Latin ; mais cela n'aprend point comment un accusatif en tient la place. Rien de plus aisé cependant, dès qu'on remonte aux principes.

Nous avons vu que l'accusatif est toujours la marque de l'objet, dans la Langue Latine: cela ne souffre nulle difficulté, quand l'objet n'est exprimé que par un nom; mais l'objet d'une phrase est souvent composé d'un nom & d'un Verbe, soit en François, soit en Latin, ou en toute autre Langue : on a alors un Nom entre deux Verbes, un Nom qui est objet du premier, & qui se lie cependant avec le dernier. En François où l'on n'a point de cas, on lie ce Nom avec le premier Verbe, au moyen de la conjonction; je désire *que* vous veniez : en Latin, au contraire, on met ce nom simplement à l'accu-

satif, puisqu'il marque un objet ; & le Verbe qu'il précéde se met à l'infinitif, *volo te venire*, comme si nous disions, *je veux toi venir*. Cette tournure insuportable en François où l'on n'a point d'accusatif pour les noms, est parfaitement conforme au génie de la Langue Latine qui fait usage des accusatifs.

Le croira-t-on ? Nous avons cependant des exemples de cette Construction dans notre propre Langue, parfaitement analogue à ceux de la Langue Latine ; elle a lieu lorsque nous employons l'accusatif de nos Pronoms. Ainsi quand nous disons, *on l'a envoyé executer sa commission*, *on me fait marcher plus que je ne voudrois*, nous employons la tournure Latine ; c'est comme si nous disions *on fait que je marche*, ou *on fait moi marcher*, &c. on a envoyé *lui* exécuter, &c. ou *afin qu'il executât*, &c.

Ces exemples pris dans notre propre Langue, font sentir vivement la régle Latine, & cependant personne que je sache n'a aperçu ces raports, tant on marchoit sans principes, ou tant ils sont difficiles à apliquer dans une matiere aussi compliquée & aussi métaphysique.

II. *Régle du Relatif.*

La seconde régle de la Syntaxe de MM. de Port-Royal, par laquelle le relatif *qui*, s'accorde avec son antécédent en genre & en nombre, tandis qu'il s'accorde en cas avec son conséquent, régle si fort embrouillée pour les jeunes gens, n'est pas moins simple, lorsqu'on la présente sous son vrai point de vue ; elle n'est également qu'une conséquence du génie de la Langue Latine combiné avec les principes universels du langage.

Le relatif *qui*, nous l'avons vu, tient lieu d'un nom déja exprimé : il faut donc qu'il soit au même genre & au même nombre que le nom auquel il se raporte, puisque sans cela on n'apercevroit pas ce raport ; & telle est la Loi de Concordance universelle ; mais ce *qui*, se trouve dans une autre phrase que celle où est le mot auquel il se raporte, & il peut y jouer un rôle très-différent ; être objet tandis que ce nom est sujet ; ou être un sujet, tandis que ce nom est objet. Ainsi quand nous disons, *admirez la Nature qui se pare des couleurs les plus belles*, ces deux mots *Nature* & *qui*, ne jouent pas le même rôle quoiqu'en raport ; *Nature* est objet du Verbe *admirez* ; & *qui*, est sujet du verbe *se pare*.

Mais en Latin les objets, les sujets, &c. se reconnoissent par les cas : ainsi *qui*, ne sera pas au même cas que *Nature* ; l'un sera à l'accusatif, l'autre au-

nominatif; quoiqu'ils se raportent l'un à l'autre, & qu'ils soient en conséquence tous les deux au même genre & du même nombre.

Ainsi le relatif subit tout à la fois les effets de la Régle de concordance & de la Régle de dépendance.

III. *Régle relative aux Adverbes qui sont suivis d'un Génitif.*

Un principe fondamental de la Langue Latine, est que le génitif ne peut être qu'à la suite d'un Nom, parce qu'il ne peut servir de complément qu'à cette Partie du Discours. Et voici cependant une Régle (1), où l'on voit des génitifs servant de complément à des adverbes ; à *tunc* & à *instar*, par exemple : *tunc temporis*, *instar montis* ; comme si nous disions, *alors de ce tems*, *comme de Montagne.* Le vrai est que ces prétendus adverbes sont des ellipses des noms, auxquels ces génitifs servent de complément.

Tunc, tient en effet la place de ces mots, *en ce point*, *en ce moment ; instar*, la place de ceux-ci, *en la forme* : il faut donc qu'ils soient accompagnés d'un Génitif; sans cela, le sens de la phrase seroit anéanti : l'ellipse induiroit en erreur, & nuiroit au lieu de servir.

IV. *Régle des Verbes qui s'accompagnent d'un Datif.*

Les jeunes gens sont toujours étonnés lorsqu'ils entendent dire que des Verbes qui sont suivis en François d'un objet, & qui devroient être par conséquent suivis en Latin d'un Accusatif, sont au contraire suivis d'un Datif: cette oposition entre les Régles, ne peut entrer dans leur tête ; & ils ne voyent dès-lors dans la Langue Latine que des bisarreries inconcevables. Mais la Régle est mal proposée : on ne doit pas dire que les Verbes, étudier, *studeo ;* favoriser *favere ;* guérir, *mederi*, &c. veulent au Datif ce qui leur sert d'objet en François, la chose qu'on étudie, la personne qu'on favorise, le malade qu'on guérit ; puisque ce seroit une violation des Principes fondamentaux de cette Langue relativement aux cas : mais on doit dire que ces Verbes sont relatifs en Latin à nos Verbes neutres : que *studeo* ne signifie pas mot à mot *étudier*, mais être apliqué; que *favere* signifie être favorable : *mederi*, être en secours, &c. par conséquent qu'ils ne comportent pas après eux un objet, mais un Terme, ou un Datif. Alors, on

(1) La huitieme dans MM. de Port-Royal.

saisira très-bien cette leçon : elle n'offrira pas une nouvelle Régle ; ce ne sera qu'une observation Grammaticale aisée à aprendre.

L'on voit de la même maniere que lorsque d'autres Verbes actifs sont suivis d'un Datif tel qu'*amo*, on doit rendre ce Datif par le mot *pour*, marque du terminatif ; *tibi amas*, vous aimez pour vous ; *illi peto*, je demande pour lui : ces Pronoms étant le terme de cet amour, de cette demande.

Il en est de même des Verbes Latins, suivis de la préposition *ad* qui désigne le terminatif, tout comme *à* en François ; *id ad te pertinet*, cela apartient *à* vous : *hoc ad illum spectat*, cela se raporte *à* lui.

Et c'est par cette raison qu'on dit également, *scribere alicui* ou *ad aliquem*, pour dire, écrire à quelqu'un.

Objets, cependant, dont on a fait autant de régles, & qui ne sont que de simples observations, dont la raison se fait sentir par la seule comparaison des Langues.

V. *Régle des deux Accusatifs.*

L'on explique encore très-bien par les mêmes principes, la Régle XXIV. de Port-Royal, où l'on voit des Verbes avec deux accusatifs ; l'un marquant l'objet, & l'autre, le terme, ce terme qui doit être au datif, ou à l'accusatif avec la préposition *ad* ; & jamais simplement à l'accusatif, à la suite de quelque Verbe que ce soit ; ce qui ne pourroit se faire sans renverser les principes fondamentaux de la Langue Latine. Cette régle n'est donc qu'un piége tendu aux jeunes gens, comme pour les surprendre, & pour donner un air de mystère & d'énigme à une chose très-simple. Si deux accusatifs marchent après un Verbe, si l'on voit un terminatif à l'accusatif, de même que l'objet de la phrase dont il fait partie, si l'on dit *moneo te hanc rem*, comme si nous disions *je vous avertis cette affaire*, au lieu de dire je vous avertis à l'égard de cette affaire, &c. c'est qu'on a fait l'ellipse de la préposition *circa*, qui désigne cet accusatif. Et si on l'a sous-entendue, c'est qu'il étoit si aisé de la remplacer, elle étoit si nécessaire au sens de la phrase, qu'elle devenoit inutile à exprimer.

Il ne falloit donc pas mettre ceci au nombre des Régles de la Langue Latine, c'étoit supposer une exception aux principes généraux, qui n'existe pas : il est vrai que les Grammaires mettent le remède à la suite de cette Régle ; mais d'un côté, elles ne le garantissent pas ; d'un autre, pourquoi faire des Régles qui ont besoin d'éclaircissement ? C'est empêcher qu'on voye devant soi ; c'est multiplier inutilement les Régles & les changer en un joug tyrannique, dont on ne voit pas la raison & qui ne cause que du dégoût. Aussi, avec quel plai-

ſir ne les oublie-t-on pas? Mais s'il faut les enſeigner à ſon tour, comment ſe ſauver de ce dégoût? Comment éviter d'impoſer aux autres ce joug ſous lequel on a gémi ſoi-même?

VI. *Régle des Verbes qui ſont ſuivis tantôt d'un cas, tantôt d'un autre.*

La Régle XI. de Port-Royal eſt très-ſinguliére, & paroît indéfiniſſable: on y voit que les Verbes *refert* & *intereſt*, il importe, &c. ſont toujours ſuivis du génitif, hormis lorſqu'ils ſe raportent à quelqu'une des trois perſonnes; car au lieu d'employer alors le génitif d'un pronom, on ſe ſert d'un adjectif pronominal à l'ablatif féminin. Ainſi pour dire, il importe à tous, on dit *intereſt omnium*: & pour dire *il m'importe*, on dit *intereſt meâ*.

Pour le coup, ceci ne reſſemble à rien, & on diroit que la Langue Latine a toujours extravagué. Mais le croira-t-on? Ce n'eſt pas cette Langue qui a tort; elle eſt parfaitement conforme à la plus exacte analogie: ce ſont les Grammairiens qui embrouillent leur ſujet, afin d'avoir la gloire de le débrouiller. Nulle opoſition entre *omnium* & *meâ*; tout s'explique par l'ellipſe.

Omnium eſt au génitif, non à cauſe d'*intereſt*, mais à cauſe d'un nom ſous-entendu: & ce nom eſt *l'avantage*, *les affaires*: *intereſt omnium*, *il importe* aux affaires *de tous*: remettez *negotia*, tout eſt clair, tout eſt ſimple. *Intereſt mea*, ſignifiera donc *il importe à mes* affaires: car ici *negotia* eſt ſous-entendu, tout comme devant *omnium*. Ainſi il y a double ellipſe dans cette derniere phraſe: premiérement l'ellipſe du mot *negotia*; ſecondement l'ellipſe du pronom *moi*; tout comme nous diſons en François *mes affaires*, au lieu de dire *les affaires de moi*.

En ſous-entendant *negotia*, *mea* eſt un accuſatif pluriel; mais quelquefois il eſt à l'ablatif ſingulier féminin: on ſous-entend alors *causâ* ou *re*: *intereſt mea*, *il importe à ma cauſe*, *à mon intérêt*.

C'eſt une Régle que M. l'Abbé LE MONNIER a dévelopée avec beaucoup de ſagacité, à la fin du premier Volume de ſa Traduction des Comédies de Térence.

VII. *Régle de l'Ablatif abſolu.*

Celle-ci n'a pas été expliquée auſſi heureuſement par d'autres Grammairiens; & leurs efforts n'ont ſervi qu'à la rendre plus obſcure.

» L'Ablatif abſolu, diſent MM. de Port-Royal (1), eſt celui qui eſt ſeul,

(1) Régle XXXIV.

» & comme indépendant dans le discours » : & ils ajoutent, » qu'il est toujours néanmoins gouverné par une préposition sous-entendue ; car, *me con-* » *sule*, c'est-à-dire *sub me consule* ; *regina ventura*, c'est-à dire *de regina* » *ventura* ».

Mais pourquoi recourir ici à une préposition, & quelle lumiere nous donne-t-elle ? C'est vouloir expliquer le clair par l'obscur. N'est-il pas de fait que l'ablatif est destiné aux circonstanciels ? tout circonstanciel sera donc mis en Latin à l'ablatif, par lui-même & sans qu'on ait besoin de recourir à une préposition : recourir à elle, c'est mettre une cinquiéme roue à son char ; c'est embarrasser sa marche ; c'est manquer au génie de la Langue qu'on veut enseigner. Les Latins dirent, *me consule*, *urbe capta*, *Regina ventura*, comme nous disons, *la Ville prise*, *la Reine allant arriver* ; *étant Consule, je*, &c. Vrais circonstanciels qui n'ont besoin d'aucun signe étranger pour faire sentir leur valeur : signe qui deviendroit même ridicule ; ne le seroit-il pas de dire *sous moi Consul ; de la Ville prise ; de la Reine allant arriver ils se réjouissoient ?* Langage barbare, qu'on ne prête aux Latins, que parce qu'on ne voit rien de mieux.

Il est vrai qu'on est obligé très-souvent de supléer des mots dans ces occasions ; mais c'est lorsque la phrase ne peut être complette sans eux : ici au contraire, le mot qu'on veut sous-entendre, ne sert qu'à l'embarrasser. Les Latins étoient obligés de mettre ces expressions à l'ablatif, parce qu'ils ne pouvoient absolument point employer d'autre cas : il étoit donc inutile d'indiquer par une préposition que c'étoit un ablatif absolu.

Il est encore vrai qu'on voit assez souvent dans la Langue Latine les ablatifs absolus accompagnés d'une préposition ; mais on peut dire qu'alors ils ne sont plus envisagés comme de simples ablatifs absolus ; mais qu'ils soutiennent avec le reste de la phrase un raport plus étroit, & tel est le cas de l'exemple cité par MM. de Port-Royal, pour prouver que l'ablatif absolu est toujours précédé d'une préposition, *non licet tib jam A tantis rebus gestis*, *non tui similem esse* : » Après tant de grandes actions, écrit Ciceron à Dolabella, il ne vous » est pas permis de n'être pas semblable à vous-même ».

Il est assez surprenant qu'on n'ait pas vu que dans cet exemple il n'y a point d'ablatif absolu ; qu'il ne s'agit point ici d'une simple circonstance ; mais d'un motif, d'une cause, d'un agent qui doit être précédé d'une préposition précisément afin qu'on ne le confonde pas avec l'ablatif absolu. Ciceron ne veut pas dire simplement à Dolabella, qu'après avoir fait de si grandes actions, il doit être semblable à lui-même, il ne doit pas dégénérer : mais il lui dit que

les grandes actions qu'il a faites, lui imposent la nécessité de les soutenir. C'est comme s'il lui disoit : » De par vos grandes actions, il ne vous est pas permis » de n'être pas semblable à vous-même ». Où est l'ablatif absolu ?

Cependant qu'on ne soit pas étonné de cette méprise : elle étoit presque inévitable dans ces tems où l'on avoit des idées imparfaites du génie des Langues : on n'a pu arriver au vrai, qu'après une longue suite d'erreurs : combien de travaux n'a-t-il pas fallu soutenir pour aplanir le moindre sentier où l'on marche maintenant sans peine ?

III. *Classe. Formules & Ellipses propres à la Langue Latine.*

Chaque Langue ayant son génie propre, a nécessairement des façons de parler qui lui sont propres, parce qu'elles sont l'effet indispensable de ce génie, & qu'on en voit clairement la raison dès qu'on est au fait de ce qui le regarde. Ces Formules constituent donc une troisieme Classe de Régles ou d'Observations, nécessaires lorsqu'on veut se rendre raison de tout ce qui entre dans le Langage : celles-ci apartiennent moins à la Syntaxe qu'à la pureté du style, & à son énergie. Aussi est-il impossible d'écrire ou de s'énoncer avec grace dans une Langue quelconque, lorqu'on n'est pas au fait de ces formules : sans elles, on s'énonce toujours dans une autre Langue, comme dans la sienne propre : on employe à la vérité d'autres mots ; mais on les assujettit à la tournure de sa Langue : c'est ne parler ni l'une ni l'autre ; mais faire des deux un mêlange barbare.

Les Grammairiens l'ont bien senti ; & c'est pour prévenir ces abus, qu'ils ont essayé de rassembler en un corps les observations relatives à cet objet. On peut, par exemple, raporter à cette Classe tout ce qu'a dit Sanctius dans sa Minerve au sujet des *Verbes Neutres* & des *Ellipses*, & qui en font une portion considérable.

Ici, se raportent encore tous ces Recueils d'Observations faites sur les *Particules* & sur les élégances de la Langue Latine : mais Recueils indigestes, & qui auroient besoin d'être refaits par un habile Critique, qui sût faire sentir le prix de ces Observations, qui les liât avec le Génie de la Langue Latine, & qui fît remarquer ce en quoi elles différent du Génie de la Langue avec laquelle il les compareroit.

On devroit faire la même chose à l'égard de toutes les Langues dont on compose des Grammaires : ce seroit une collection tres-précieuse, & qui faciliteroit singuliérement l'étude des Langues ; puisque rien ne retarde plus les

progrès, que les difficultés que font naître des formules inconnues qu'on rencontre à chaque pas.

Au défaut de ces Recueils, ceux qui étudient une Langue devroient en faire un pour eux-mêmes; ils en retireroient les plus grands avantages, celui de réunir les Régles les plus profondes avec l'usage le plus réfléchi : ce qui prouve combien on avoit tort de dire qu'il ne falloit que l'usage, & point de Régles, pour aprendre les Langues. On doit aprendre par Régle tout ce qui peut s'aprendre de cette maniere & qui ne peut s'aprendre autrement : il faut aprendre par observation tout ce qui n'exige que le coup-d'œil; mais plus ce coup-d'œil sera dirigé par la Régle, & plus il sera juste & perçant.

ARTICLE III.

Observations sur la Grammaire de la Langue Grecque.

LA Langue Grecque ne fournit pas moins d'observations que la Langue Lane, lorsqu'on veut la ramener aux principes généraux du Langage, & trouver la raison de toutes ses régles. Fondées sur les mêmes principes, admettant toutes deux des Cas pour les Noms, & des Terminaisons pour chaque personne des Verbes, elles auront toutes deux exactement le même génie, & l'on retrouvera dans l'une toutes les régles que l'autre aura offertes à cet égard. Ainsi la connoissance de l'une, sera un puissant secours, une grande avance pour la connoissance de l'autre.

Il n'est donc pas étonnant que lorqu'on connoit déja les principes généraux du Langage & ceux de la Langue Latine, on connoisse les principes de la Langue Grecque relativement aux régles qui entrent dans les deux premieres des trois Classes entre lesquelles, comme nous l'avons déja dit, peuvent se distribuer toutes les régles d'une Langue. C'est ainsi que nous avons vu l'origine des *Cas* chez les Grecs, & celle de leurs Déclinaisons & de leurs Verbes.

Quant à la troisieme Classe qui comprend les Formules propres à la Langue Grecque, elle offre des Phénomènes fort différens à plusieurs égards de ceux qu'on remarque dans le Latin : & la cause en est fort aisée à découvrir. Toutes les beautés de la Langue Latine étoient en quelque sorte concentrées dans le corps des Orateurs, en plein Sénat, ou au milieu de la Place publique; & ces Orateurs parloient à un Peuple grave, & qui ne connut pendant long-

tems

tems que sa charrue ou son épée. Il falloit donc qu'ils se renfermassent dans les bornes d'un langage serré & majestueux.

D'ailleurs cette Langue ne subsista dans son éclat que pendant un très-court espace de tems; Térence commença à la polir, & elle dégénéroit déja sous Pline le jeune.

Il n'en fut pas de même de la Langue Grecque. En usage dans un grand nombre de Villes différentes, & égales en dignité, elle ne put être astreinte à une marche uniforme: parlée par des Peuples adonnés aux beaux Arts, à l'Eloquence, à la Métaphysique, à la Poésie, elle dut devenir verbeuse, & se charger d'une multitude de formules particulieres: & ayant fleuri pendant un grand nombre de siécles, ces formules eurent le tems de prendre elles-mêmes un grand nombre de formes différentes.

I. *Observation sur les mots Elliptiques, & en particulier sur les Participes.*

C'est parce que la Langue Grecque étoit moins concise, plus verbeuse que la Langue Latine, qu'elle a moins d'Ellipses, & qu'on y trouve moins de ces mots qui réunissent en eux plusieurs Parties du Discours.

Ainsi l'Article n'y est pas supléé par le Nom, comme dans le Latin: & à cet égard la Langue Grecque se raproche plus de la nôtre.

Ses Pronoms n'y sont pas toujours supléés par des Adjectifs; on y dit fort bien *de moi*, *de toi*, au lieu de *mon* & *ton*, &c.

Les Participes y figurent très-bien, au lieu de se réunir en un seul mot avec le Verbe: & c'est une des grandes beautés de la Langue Grecque; beauté que partage avec elle la Langue Angloise.

C'est ce qu'a très-bien senti un Grammairien Anglois, qui a travaillé avec succès à ramener sa Langue maternelle aux principes généraux du Langage, pour la faire servir chez les Anglois de base à l'étude des Langues savantes. Voici comment il s'exprime à ce sujet (1).

» The English having Participles active and passive in all Verbs, resembling » the Greek, can equal the Greek in their use, and even excell it and the » Latin in forming compound Sentences: Which are so free and natural » to the English Language, that they may be considered as one of

(1) Anselme Bayly, Sous-Doyen de le Chapelle Royale, *a plain and complete Grammar of the English Language*, &c. Lond. 1772, à la pag. 95.

» its beauties: nothing can exceed the beauty of periods in our old wri-
» ters, ASKAM and HOOKER.

» La Langue Angloiſe admettant des Participes actifs & paſſifs dans tous » les Verbes, reſſemble à la Langue Grecque, qu'elle peut non-ſeulement » égaler, mais ſurpaſſer à cet égard, de même que la Langue Latine, par les » Tableaux qui en réſultent, & qui ſont ſi aiſés & ſi naturels dans cette Langue, » qu'on peut les regarder comme une de ſes beautés : rien ne pouvant être » comparé à l'agrément qu'offrent les périodes de nos anciens Ecrivains *ASKAM* » & *HOOKER* ».

Ainſi les Grecs diſent, d'après les Elémens primitifs du Langage : ἀγαπῶν μι διατέλει, *aimant moi continuez* : ἃ οὗ χε θαυμάσας, *les choſes qu'il a été admirant.*

Ils aimoient les Participes, au point de s'en ſervir, lors même qu'ils ne ſembloient pas néceſſaires, comme pour donner plus de force au diſcours. C'eſt ainſi que Démoſthènes dit : Εχθρὸς γε ὑπῆρχεν ὤν, *il ſe montroit étant ennemi* ; & Platon, οἴχεται ἀπιών, *il eſt allé s'abſentant.*

II. *Verbes au ſingulier, avec un Nominatif neutre au pluriel.*

Un uſage ſingulier des Grecs, & qui paroît contredire la régle univerſelle de Concordance, c'eſt que les Verbes qui accompagnent & qui déterminent les Noms neutres, ſont au ſingulier lors même que ces Noms ſont au pluriel. Ils diſent : Ζῶα τρεχει, *les animaux court*, au lieu de dire, *les animaux courent.*

MM. de Port-Royal ont très-bien dit (1), que cette formule étoit un effet de la Syllepſe ; qu'on ſe repréſentoit ces animaux comme une ſeule maſſe, comme un tout ; tandis qu'Apollonius n'en avoit donné qu'une très-mauvaiſe raiſon, comme ils le démontrent.

C'eſt ainſi que nous diſons en François *tout eſt bien*, employant au ſingulier un Verbe dont le nom indique un grand nombre d'objets : mais ces objets ne ſont enviſagés que comme un ſeul, par leur réunion, & par le ſingulier *tout*, au genre neutre en quelque ſorte, mais qui eſt un vrai plurier. N'eſt-ce pas de la même maniere que nous mettons un Verbe au pluriel à la ſuite d'un nom au ſingulier, dans cette phraſe, *la plûpart ſont déja venus ?*

Ajoutons que ſi les Grecs ſe ſervirent conſtamment de cette formule pour

(1) Grammaire Grecque, p. 397.

les noms neutres, c'eſt qu'on les enviſagea ſous un point de vue abſolument différent des pluriels maſculins & féminins. On conſidéra ceux-ci comme des objets diſtincts, parce qu'ils repréſentoient des Etres animés; tandis que les neutres ſe prenoient en bloc, parce qu'ils déſignoient dans l'origine, des Etres inanimés, dans leſquels il n'y avoit point de différence de ſexe.

On trouve un autre contraſte fort aprochant de celui-là entre le Grec & le François. Tandis que nous diſons au ſingulier, *la plûpart des hommes*, les Grecs diſent au pluriel, πολλοὶ τῶν ἀνθρώπων, *pluſieurs des hommes*.

III. *Noms à la ſuite d'un Comparatif.*

Les noms qui ſervent de conſéquent à un Comparatif, ſe rendent en Grec par un Génitif: on y dit: Μείζων ἐμοῦ, *plus grand de moi*; comme ſi c'étoit un complément; & non *plus grand que moi*. Mais la tournure Italienne; *più grand di me*, plus grand *de moi*, diſent-ils également. Et cela n'eſt point contradictoire; *de* eſt une liaiſon tout comme *que*.

IV. *Du Génitif.*

Les Grecs aimoient autant le Génitif que nous. Ils diſoient, comme nous: Πεποίηται λίθου, *il eſt fait* DE *pierre*: ἔπιον τοῦ οἴνου, *j'ai bû* DU *vin*: Ἡμέρας καὶ νυκτὸς μελετᾶν, *méditer* DE *jour &* DE *nuit*: Τῆς ἀρετῆς ἐφικέσθαι, *acquérir* DE *la vertu*. Et même avec l'Infinitif après un autre Verbe: Κωλύει τοῦ γίνεσθαι οἰκίαν, *il empêche* DE *bâtir une maiſon*.

A cet égard, les Grecs ſe raprochent d'autant plus de notre Syntaxe Françoiſe, qu'ils n'ont point d'ablatif proprement dit, & qu'ils mettent en complément, comme nous, ce que les Latins mettent à l'ablatif avec la prépoſition *de* ou *ex*.

MM. de Port-Royal ſupoſent que ce Génitif eſt l'effet d'une prépoſition ſous-entendue: c'eſt chercher du myſtère où il n'y en a point. Ces mots déſignent des complémens: mais le Génitif en eſt le cas: tous ces mots ſont donc néceſſairement au Génitif, par une ſuite du rôle qu'ils jouent ici, & ſans le ſecours d'aucune prépoſition.

V. *Du Datif.*

Le Datif ſe met à la ſuite de pluſieurs Verbes qui ſemblent actifs, & qui devroient être par conſéquent ſuivis d'accuſatifs: le vrai eſt que ces Verbes ne

ſont point actifs par eux-mêmes, ou du moins que tous ces Datifs ne déſignent que des terminatifs, enſorte que ces formules ſont parfaitement conformes aux plus purs principes de la Grammaire.

Il ne faut donc pas rendre cette expreſſion, Προσκυνεῖν τῷ Θεῷ, par celle-ci, *adorer Dieu*, puiſqu'il ſeroit abſurde de mettre au Datif (τῷ Θεῷ) un nom qui devroit être à l'accuſatif. *Adorer* n'eſt qu'un mot ſubſtitué au ſens propre de *Proskunein*: celui-ci ſignifie mot à mot *baiſer la main, faire ſes baiſe mains, adreſſer un ſalut*: il doit donc être ſuivi d'un Datif. Ce Verbe eſt compoſé de la prépoſition Προς, *Pros*, qui ſignifie *à, vers*; & du Verbe, Κυω, *Kyô*, qui ſignifie faire un baiſer, & qui ſubſiſte dans l'Anglois *Kiſſ* & dans l'Allemand *Kuſſ*, qui ſignifie un baiſer.

VI. *Du Cas abſolu.*

Les Latins n'ont qu'un Cas abſolu, l'ablatif: les Grecs employent indifféremment trois Cas en pareille occaſion; ils ont des Génitifs, des Datifs & des Accuſatifs abſolus: c'eſt comme les Italiens qui mettent un même nom après un même Verbe & après la même prépoſition au génitif, au datif, & à l'accuſatif, comme nous l'avons vu au Chapitre des Prépoſitions. C'eſt une preuve frapante de la grande liberté que les Grecs ſe donnoient dans leur langage: ils ne vouloient point de gêne, & ils recherchoient la plus grande variété poſſible, dans leur langage comme dans leurs actions.

Si l'on adoptoit le ſyſtême de pluſieurs célébres Grammairiens, ce ne ſeroit pas un datif, mais un ablatif abſolu qu'auroient les Grecs; ce qui raprocheroit encore plus cette Langue de la Latine. Ces Grammairiens font du datif un ablatif toutes les fois qu'il déſigne un circonſtanciel, & non un terminatif: parce que, ſelon eux, les Parties du Diſcours doivent être diſtinguées par leurs uſages, lors même que leurs formes ſont ſemblables; tout comme nous diſtinguons deux mots, parfaitement les mêmes quant au ſon, mais très-différens quant au ſens; & tout comme en François les mêmes pronoms, tels que *me*, *te*, rempliſſent des fonctions très-différentes, tenant lieu de datifs & d'accuſatifs Latins.

VII. *Des Pronoms actifs & paſſifs tout à la fois.*

Les Génitifs des Pronoms perſonnels ſe prennent en Grec au ſens paſſif, tout comme au ſens actif: on y dit l'*ami de moi*, & *mon ami*, pour déſigner également une perſonne qui nous aime & une perſonne que nous aimons: *vos regrets*, votre *bienveuillance*, pour dire les regrets qu'on a de votre abſence, la bienveuillance qu'on vous porte.

Il en étoit de même de la Langue Hébraïque, cultivée long-tems avant la Grecque: ceci tenoit au génie de la Langue Primitive. *Ma violence*, signifie en Hébreux comme en Grec, la *violence qu'on me fait*, ce que je fais malgré moi, tout comme ce que je fais faire malgré soi. *Mon injustice*, c'est l'injustice qu'on me fait : cette expression pouvoit être très-obscure, dans quelques occasions ; & c'est par cette raison qu'on la remplaça dans la suite des tems par une plus claire.

VIII. *Des Articles.*

Finissons par l'Article. Ce mot, que des Grammairiens n'ont pas voulu reconnoître comme une Partie du Discours, est cependant commun à la Langue Françoise, avec les Langues modernes, & entre les anciennes avec la Langue Grecque & la Langue Hébraïque, même dans son sens le plus resserré, & en se bornant à l'Article indicatif, *le*.

MM. de Port-Royal qui ont discuté fort au long dans leur Grammaire Grecque, (1) tout ce qu'ils ont aperçu dans cette Langue de relatif aux Articles, n'ont fait également attention qu'à l'Article indicatif ; & par-là ils ont nui à cet égard à ceux qui les ont pris pour guides dans l'étude du Grec, & ils les ont confirmés dans l'idée qu'il n'y avoit qu'un Article. D'un autre côté, ils font mal-à-propos du relatif *qui*, un Article, qu'ils apellent *post-positif*; c'est-à-dire, *Article qui se place après le nom*. Ainsi ils mettent au nombre des Articles ce qui n'en est pas, & ils n'y raportent pas ce qui devroit en faire partie. Ce n'est pas la Langue Grecque qui leur manque, c'est eux qui manquent à la Langue Grecque, en n'y remarquant pas tout ce qui y est : tant il est difficile d'observer comme il faut, si l'on ne voit que d'après un systême ou d'après une mesure donnée.

La vraie maniere d'analyser une Langue, ce seroit d'en classer tous les mots dans l'ordre le plus propre à les faire distinguer, suivant les propriétés qu'on y aperçoit: on verroit alors naître à leur égard le meilleur systême possible: on s'assureroit, par exemple, par-là, que les Grecs n'avoient pas seulement l'Article indicatif *le*, & l'Article Démonstratif *ce*, divisé en deux : *houtos*, ce qui est près, ici : *ekeinos*, ce qui est loin, là : mais qu'ils ont encore l'Article Énonciatif *un*, exprimé par *Tis*. Celui-ci est continuellement employé dans les

(1) Liv. VIII. Chap. IV. & V.

Fables d'Eſope, écrites d'un ſtyle ſimple & populaire : on y voit :

Ἔν τινι παγίδι, dans un filet.

Τῶν δὲ παρόντων τις, un des aſſiſtans.

Ἐπί τινος οἰκίας, dans une maiſon.

Objectera-t-on que ce mot *Tis* eſt rendu en Latin, non par un, mais par le mot *quidam*, certain ; certain filet, certaine maiſon ? Mais qu'en réſulteroit-il, ſi ce n'eſt que QUIDAM en Latin, & CERTAIN en François, devroient être conſidérés comme des Articles énonciatifs, toutes les fois qu'ils en rempliſſent les fonctions ?

CONCLUSION.

QUEL vaſte champ de conſéquences importantes n'offre pas à l'eſprit humain l'analyſe que nous venons de faire des principes généraux du Langage & des nuances qu'ils reçoivent chez les divers Peuples qui ſe ſont formés ſur la ſurface de la Terre ! C'eſt déja, ſans doute, un ſpectacle auſſi intéreſſant que nouveau, que cet accord merveilleux qui régne entre la Nature & la Grammaire Univerſelle, & entre celle-ci & toutes les Grammaires particulieres : par-tout un ſeul principe, un ſeul modéle, modifié à l'infini par des cauſes conſtantes & reconnues, & dont on peut toujours calculer les effets : par-tout la Nature conduiſant les Hommes vers leur plus grand bien, & les y conduiſant par des routes ſimples & ſûres : par-tout les Hommes ne devant qu'à l'imitation ce qu'ils croyoient devoir à leur ſeule imagination, à leur ſimple caprice ; par-tout ces hommes ſuivant la même route & opérant d'après les mêmes principes, tandis que les effets ſont ſi prodigieuſement variés, qu'on étoit tenté de croire qu'il n'y avoit nuls raports, nulle harmonie, nul principe commun, que l'art grammatical avoit été abandonné au génie de quelques hommes, & qu'il n'auroit dépendu que d'eux d'en établir un tout opoſé.

On ſavoit à la vérité qu'il exiſtoit de très-grands raports entre les principes ſur leſquels étoient fondées les Grammaires de tous les Peuples : un ſentiment confus faiſoit entrevoir même que ces raports ne pouvoient être l'effet du hazard ou du caprice ; plutôt, celui d'une cauſe conſtante & ſupérieure aux Hommes ; & c'eſt à cette cauſe qu'on tâchoit de s'élever par ces recherches immenſes qu'on a faites ſur les principes du Langage, & dans leſquelles on s'eſt ſi fort

aproché du but. Restera-t-il quelque incertitude à cet égard, lorsqu'on voit les principes généraux du Langage ramenés à la simple imitation de la Nature ; & nous donner à leur tour les principes de chaque Langue en particulier : lorsqu'on voit que les Langues, les plus éloignées, & en aparence les plus oposées, la Langue Chinoise, & la Langue Françoise, la Langue Grecque, la Latine, celle des Hébreux, les Langues même des Sauvages de l'Amérique, sont fondées sur la même base ; qu'elles analysent leurs pensées & qu'elles les peignent d'après les mêmes principes ; & que tous les Peuples de la Terre, qui se ressemblent deja à tant d'égards, se ressemblent encore à celui-ci & d'une maniere si sensible ?

Que ce raport, que cette simplicité, que cette unité, doivent paroître agréables à ceux qui sont obligés de se livrer à l'étude d'un grand nombre de Langues ! Qu'il doit être satisfaisant de trouver par-tout, au lieu de ces objets isolés, de ces régles absurdes, de ces pratiques dont on ne peut se rendre raison, de ces usages sans principes qu'offroient jusques-ici toutes les Grammaires, de trouver par tout, dis-je, des objets liés étroitement entr'eux, des régles justes & nécessaires, des pratiques fondées en raison, des usages toujours liés avec des principes immuables ! & en même tems, quelle facilité ne doit-on pas s'en promettre pour l'étude de toutes ces Grammaires, puisqu'on pourra toujours se rendre raison de leurs phénomènes les plus singuliers, & les ramener à des principes connus.

Ces raports du Langage toujours constans, toujours simples & clairs, toujours satisfaisans pour la raison, toujours conformes à nos principes, sont bien propres à en démontrer la bonté, & à donner une idée avantageuse de ce qui nous reste à dire. Ce n'est que la Nature même des choses, qui peut nous conduire avec tant de facilité à travers des routes qui paroissoient si tortueuses, si oposées, si difficiles à apercevoir ; & qui nous ayant fait découvrir dans les Allégories de l'Antiquité, dans ce Langage figuré qui fit ses délices, les principes sur lesquels il fut fondé, nous a conduits également aux principes du Langage même le plus simple, le plus naturel, le moins allégorique ; & nous a fait voir qu'ils ne furent pas moins l'effet de la Nature, que les principes sur lesquels s'éleva la brillante Allégorie.

Puisque de quelque point que nous partions, nous parvenons aux mêmes résultats, que par-tout nous découvrons l'effet de la Nature, jamais celui du hazard ou de l'arbitraire, par-tout des conséquences nécessaires, nulle part des effets sans cause ; & qu'après avoir montré les principes du Langage figuré, nous avons indiqué avec la même simplicité, si ce n'est avec le même intérêt,

ceux du Langage ordinaire, n'est-il pas à présumer, que nous ramenerons également à des principes aussi simples, & de la même nature, l'origine des mots eux-mêmes, de ces mots au moyen desquels les Hommes ont fait l'aplication de ces principes du Langage; & que ces mots n'auront pas eu moins de raport avec les idées qu'ils furent destinés à peindre, que les principes du Langage en ont avec les objets qu'on devoit imiter par leur moyen?

Ces premiers succès doivent être auprès de toute personne raisonnable, une preuve de la bonté de notre méthode, & un heureux augure pour l'avenir.

D'ailleurs, quelle méthode peut être plus satisfaisante pour l'esprit humain! Peut-ils exister une maniere plus agréable d'envisager les connoissances humaines, qu'en les ramenant à la Nature même des choses? Quelle assurance pouvoit-on avoir de leur bonté intrinséque, lorsqu'on ne voyoit en elles que l'effet de la volonté humaine, celui d'une expérience que rien ne dirigeoit, & qui ne pouvoit éclore qu'après une longue suite de générations chez qui n'avoit jamais brillé aucune étincelle de génie, & qui avoient été constamment privées de ce qui caractérise même la plus informe des Sociétés modernes?

Si les hommes avoient été abandonnés à eux-mêmes, s'ils n'avoient trouvé aucun secours, aucun modèle dans la Nature, ils seroient encore tels que dans leur origine; encore aujourd'hui ils ne sauroient ni parler, ni écrire, ni se réunir en Sociétés, ni dompter la Terre, les Elémens & les Animaux: nos propres connoissances privées d'une base immuable, ne seroient que des connoissances précaires, & nous aurions toujours lieu de croire que des hazards plus heureux, nous faisant découvrir de nouvelles séries, une nouvelle maniere de voir, pourroient renverser toutes nos connoissances actuelles, & en offrir d'absolument différentes.

Ajoutons que cette marche est plus satisfaisante pour l'homme & plus digne de lui, de la noblesse de son Etre, de l'excellence de sa raison: au lieu de ne voir par-tout que des institutions d'homme, que des effets d'une volonté qui agit au hazard, & qui profite plus ou moins heureusement des circonstances d'après lesquelles elle opere, au lieu d'entendre donner pour toute raison, *c'est l'usage*, ou *un tel a dit*; n'est-il pas plus satisfaisant, plus flatteur, de ne reconnoître pour Maître qu'une Loi constante & immuable, supérieure aux hommes, née avant eux, conforme à leurs plus grands intérêts, & à laquelle

ils

ils doivent se soumettre, comme à une portion de ce grand ordre, sans lequel rien ne peut subsister?

Les Hommes seroient-ils assez déraisonnables pour se plaindre de ce qu'on veut parler à leur raison ; de ce qu'on veut leur faire sentir la cause des objets qu'ils doivent étudier ; leur donner pour guides, non des Etres semblables à eux, mais la Nature elle-même ; leur faire connoître cet ordre auquel tout est soumis, & sans la connoissance duquel l'Homme lui-même est une énigme à ses propres yeux?

Si l'on est obligé de suivre dans tous les Arts, dans toutes les Sciences, une route fixe, connue & nécessaire, le seroit-on moins dans un Art aussi excellent, aussi agréable, aussi intéressant, aussi utile, que l'Art de peindre ses idées? Auroit-il été livré au caprice du premier venu; & les objets que nous devions prendre pour modèles, ne nous auroient-ils pas dirigés nécessairement dans cette peinture?

Lorsqu'on réfléchira attentivement sur ces choses, on ne comprendra pas qu'on ait jamais pû être d'une autre opinion; & l'on n'en aura que plus d'ardeur pour suivre avec empressement une maniere d'étudier aussi satisfaisante.

C'étoit une méthode bien contraire aux droits de la raison, que celle des Anciens qui ne donnoient pour toute raison d'un précepte ou d'une opinion, si ce n'est qu'un tel l'avoit dit. Mais qu'importoit tel ou tel qui avoit pu se tromper, & qui n'étoit qu'un point pour la masse entiere des Etres? Ce qui importoit, c'est que ce précepte ou cette opinion fût conforme à la raison, & que c'étoit à celle-ci qu'on obéissoit comme à la Reine du Monde, en soutenant tel précepte, en embrassant telle opinion. Qu'étoient les noms les plus illustres, un Aristote, un Platon, un Socrate? que sont Descartes, Leibnitz, Newton, en comparaison de cette Souveraine donnée par la Divinité même, pour éclairer & pour conduire les Hommes? S'ils ont fait tant d'écarts, s'ils ont été exposés à tant de préjugés, à tant d'erreurs, à tant d'ignorance, c'est qu'ils ont toujours cherché à apuyer leur foiblesse sur le roseau cassé de l'opinion, & jamais sur celui de l'ordre.

On pouvoit apeller crime de lèze-raison cette ambition singuliere des Hommes de ne voir jamais que l'arbitraire, leur caprice, leur simple volonté dans la plûpart de leurs institutions : comme si les Hommes pouvoient être mus par d'autres considérations que par celle de l'Ordre auquel est attaché le bonheur physique & moral de l'humanité entiere, & par conséquent celui de chaque individu.

Ce raport des Hommes avec l'Ordre universel, démontré également par

l'analogie de toutes les Grammaires, ſera un nouveau point de comparaiſon à ajouter à tous ceux qu'on raſſemble depuis ſi long-tems pour arriver à l'Hiſtoire Naturelle de l'Homme, & ſans la réunion deſquels il eſt impoſſible de completter cette Hiſtoire.

En effet, ſi l'on ne peut élever un ſyſtême que ſur des faits, & ſi le meilleur ſyſtême eſt toujours celui qui raproche le plus grand nombre de faits, & qui les réunit de la maniere la plus naturelle, on ne ſauroit ſe promettre de connoître parfaitement l'Hiſtoire Naturelle de l'Homme, celle qui nous importe le plus, qu'en connoiſſant tous ſes raports avec l'Ordre, juſques à quel point il s'en aproche, & à quels égards il en eſt éloigné; & en étendant ces raports ſur tout ce qui conſtitue l'Ordre.

La Grammaire ſera donc dans la Nature comme tous les autres Arts; c'eſt-là que nous devrons puiſer également celle de tous les Peuples: mais puiſque toutes nos connoiſſances ſont dans la Nature, qu'eſt-ce donc que cette Nature dans laquelle nous trouvons l'origine de toutes nos idées, de toutes nos connoiſſances; & qu'eſt celui-là même de qui dépend la Nature entiere, & qui fit cet Ordre auquel tout obéit, & dont nos connoiſſances les plus vaſtes ne ſont que de légeres parcelles?

Ces raports du Langage, toujours conſtans, toujours conformes à nos principes, toujours calculables d'après ces principes, en démontrent évidemment la bonté, & doivent donner une idée avantageuſe de ce qui nous reſte à dire. En effet, plus nous irons en avant, & plus nous les verrons confirmés par des raports toujours plus frapans, & d'autant plus qu'on ſera mieux au fait de notre méthode, & qu'on en ſentira mieux les avantages.

Mais comme les ſuccès ſont toujours proportionnés aux moyens, plus on comprendra l'Art d'après lequel l'Homme rend ſes propres idées, cet Art ſans lequel il eſt impoſſible de faire des progrès dans l'étude des Langues, & plus ces progrès ſeront rapides & ſatisfaiſans; ſur-tout ſi l'on s'y habitue dès l'enfance; car déjà dans cet âge, on eſt en état de ſaiſir par la raiſon les vérités les plus abſtraites: il eſt vrai qu'elles doivent être ſinguliérement ſimplifiées; mais qu'on les ſimplifie, & auſſi-tôt que l'eſprit les aura une fois goûtées, il n'y aura rien dont il ne puiſſe être capable.



GRAMMAIRIENS,

Et AUTEURS *cités pour la discussion de quelques Articles de Grammaire.*



OBSERVATIONS GRAMMATICALES SUR DIVERSES LANGUES PARTICULIERES.

Aime



FAMILLES PRIMITIVES.



ÉTYMOLOGIES FRANÇOISES.





ÉTYMOLOGIES

DE LANGUES ÉTRANGERES.

ANGLO-SAXONS.

ARABE.

BAS-BRETON.

BASQUE.

CHALDÉEN.

CHINOIS.

CORNOUAILLIEN.

ÉGYPTIEN.

ESPAGNOL.

ÉTRUSQUE.

FLAMAND.

Hébreu.

Indien.

Irlandois.

Islandois.

Italien.

Languedocien.

Latin.

LORRAIN.

PERSAN.

PORTUGAIS.

RUNIQUE.

SUEDOIS.

VALDOIS.

TABLE DES MATIERES.

A

B.

C.

Prépoſitions,

F

J

L

O

P

Q

R

Des

Fin de la Table des Matieres.



SECONDE LISTE

DE MM. LES SOUSCRIPTEURS,

A.

M. d'ALEMBERT, de l'Académie Françoiſe & de pluſieurs autres.
M. ALLARD, Curé de la Paroiſſe de Notre-Dame, à Verſailles.
Dom AMÉ, Prieur de l'Abbaye de Saint Nicaiſe, à Rheims.
M. ANDRÉ, Négociant, à Nîmes.
M. l'Abbé ARNAUD, des Académies Françoiſe & des Inſcriptions & Belles-Lettres.
M. ASSELIN, Lieutenant Général du Bailliage, à Chartres.
M. ASTRUC.

B.

M. Jules BARAGNON, Avocat, à Nîmes.
M. BARENNE, Avocat en Parlement, à Bordeaux.
M. l'Abbé BARRÉ, Lieutenant Général de Police, à Saumur.
M. BARRÉ, Directeur des Domaines de Monſeigneur le Duc d'Orléans, à Chartres,
M. le Comte de BEAUHARNOIS, Chef d'Eſcadre.
M. de BEAULIEU.
M. le Marquis de BELESTAT de GARDOUCH, à Toulouſe.
Le R. P. PRIEUR des BÉNÉDICTINS de l'Abbaye de la Graſſe, près Carcaſſonne.
Dom BEISSAC, Religieux Bénédictin de la Daurade.
Le R. P. PRIEUR des BÉNÉDICTINS de Saint Pierre en Vallée, à Chartres.
Le R. P. PRIEUR des Bénédictins de Joſaphat, près la Ville, à Chartres.
BIBLIOTHÉQUE des RR. PP. les BENEDICTINS de Sainte Croix, à Bordeaux.
——— Des RR. les Bénédictins de Toulouſe.

——— Des RR. PP. BENEDICTINS de Marmoutier.

——— Des RR. PP. de l'Ordre des Freres Prêcheurs, rue S. Dominique à Paris.

——— Des RR. PP. de l'Oratoire, rue Saint Honoré à Paris.

M. le Comte Charles de BENTINK, à la Haye.

M. de BENTINK, Seigneur de Roon, à la Haye.

M. BERTIN, Miniſtre & Secrétaire d'État, à Verſailles.

M. BLANCHOT, Tréſorier des Troupes, à Huningue.

M. BLANQUET, Chanoine de l'Egliſe Cathédrale & Vicaire Général du Diocèſe, à Chartres.

M. de BLYSWYEK, Conſeiller Penſionnaire, à la Haye.

M. BOISSON, Chanoine du Chapitre de la Cathédrale de Saint André, à Bordeaux.

M. Deſprez de BOISSY.

M. de BONGARS, Ancien Intendant de Saint Domingue & Préſident du Parlement de Metz.

M. Nicolas Delmas de BON-REPOS, Préſident de la Cour des Aides, à Bordeaux.

M. BONNAFOUX, Négociant à Bordeaux.

M. Charles BONNET, de pluſieurs Académies, à Genève.

M. de BONS, Profeſſeur en Théologie, à Lauſanne.

M. de BORDENAVE, Seigneur de Salles & autres lieux, Procureur Général au Parlement de Navarre, à Pau.

MM. BOUCHERIE, Freres, Négocians, à Bordeaux.

M. BOUSQUET, Avocat en Parlement, à Bordeaux.

M. de BREQUIGNI, des Académies Françoiſe & des Inſcriptions & Belles-Lettres.

Mgr. de BRIENNE, Archevêque de Toulouſe.

M. BROCHARD DU FRESNE, Avocat du Roi au Bailliage-Préſidial, à Chartres.

M. BURDIN, de l'Académie de Lyon, à Paris.

C.

M. CAILLEAU, Imprimeur-Libraire.

M. CARCY, Négociant à Bordeaux.

M. CARDONNE, premier Commis au Contrôle de Madame la Comtesse de Provence, à Versailles.

M. de la CARIERE, ancien Capitaine de Dragons, & Chevalier de l'Ordre Royal & Militaire de S. Louis, à Chartres.

M. l'Abbé CARRERE, Grand-Archidiacre d'Agde, Vicaire Général d'Auch, Conseiller de Grand-Chambre au Parlement de Toulouse.

M. CHAMPION, Avocat, à Chartres.

M. de CHANCOUR.

M. CHANTEPIE de BOIVIES, à Caën.

M. CHEF-D'HÔTEL, de l'Académie Royale des Sciences de Rouen, à Ponteau-de-mer.

M. CHENEAU, à l'Académie, à Bordeaux.

Sir John CHICHESTER, Baronet, à Londres.

M. CHIMBON, à Bordeaux.

M. CHICOISNEAU, à Tours.

M. CHIRON, à Genève.

M. CLAPAREDE, Pasteur & Professeur en Théologie & Recteur de l'Académie, à Genève.

M. l'Abbé COCHET de MAGNY, à Dijon.

M. de COSSIGNY, Maréchal de Camp.

M. COUBRÉ, Conseiller au Baillage-Présidial, à Chartres.

S. A. M. le Prince Adam CZARTORINSKY, Général de Podolie, &c.

D.

M. Paul DALGUES, à S. Hypolite en Cevennes.

M. D'ARCHAMBAULT, Abbé Commendataire de l'Abbaye Royale de Saint Laurent, à Chartres.

M. DARCHE de LASSALLE, à Bordeaux.

M. DARDALHON, Architecte, à Nîmes.

M. DAUGNY, Aide-Major aux Gardes Françoises, à Versailles.

M. DEBOSQUE, Chanoine, à Beziers.

M. DECOSNE, Chanoine de la Cathédrale, à Chartres.

M. DELEAU, Professeur au Collége Royal de Guyenne, à Bordeaux.

M. DEMBEAUX, Libraire à Toulouse, *pour sept Exemplaires.*

M. DESEZE, Pere, Avocat en Parlement, à Bordeaux.

M. Deshayes, Conseiller au Baillage-Présidial, à Chartres.
M. Després de Fourcy.
M. Destandau, Seigneur des Leix, Valet-de-Chambre de Sa Majesté Catholique.
M. Pierre Dierix, aîné, Négociant, à Bordeaux.
M. J. C. Dieterich, Libraire, à Gottingue.
M. Doig, à Stirling en Ecosse.
Révérend Docteur Domville, à Londres.
M. Douat, Avocat Général de la Cour des Aides, à Bordeaux.
M. Duchesnay, Lieutenant des Maréchaux de France, à Chartres.
Mad. veuve Duchesne, Imprimeur-Libraire.
M. Dufour, Libraire, à Maestricht, *pour quatre nouveaux Exemplaires.*
M. Durand, Chevalier, Seigneur de Pisieux, &c. à Chartres.
M. Durand, Curé de Crucé, Diocèse de Chartres.
M. Dutasta, Négociant, à Bordeaux.
M. Dutertre, Notaire.
M. Duvau, Trésorier de France, à Tours.
M. Duvergier, ancien Notaire, Officier au Grenier à Sel, à Chartres.

E.

M. J. G. Eslinger, Libraire à Francfort sur le Mein.
M. Ewarre, à Bordeaux.
M. Eymar, Négociant, à Marseille.

F.

Le R. P. Fabricy, de l'Ordre des FF. Prêcheurs & de l'Académie des Arcades, à Rome.
M. Fagel, Greffier de Leurs Hautes-Puissances, à la Haye.
M. Faurie, Négociant, à Bordeaux.
M. Fauvet du Hard, Libraire, à Bayonne, *pour quatre Exemplaires.*
M. le Marquis de Flamenville.
M. Florentin, Huissier-Commissaire-Priseur.
M. Floret, Négociant, à Bordeaux.
M. Foreau, Avocat, Lieutenant de Maire de la Ville, à Chartres.

M. de Fornier, Avocat à Gineſtat, près Narbonne.
M. Frenais, Intendant de M. le Marquis de Neſle.

G

M. Gachon, à Nîmes.
M. Galafrés, Avocat, à Nîmes.
M. le Prince Demetrius de Gallitzin, à la Haye.
M. Garat Don Cosseph, Avocat en Parlement, à Bordeaux.
M. Gay, Négociant, à Sainte-Foi.
Le R. P. Gilles, Minime, à Chartres.
M. Gillet, Inſpecteur du Chateau de Verſailles.
M. Grandet de la Villete, Subdélégué de l'Intendance d'Orléans, à Charttres.
M. Grangeneuve, Avocat en Parlement, à Bordeaux.
M. l'Abbé Guenet de l'Académie des Inſcriptions & Belles-Lettres.
M. Guillorit, à Bordeaux.
M. Guinaudie, Maître Ecrivain Juré, à Bordeaux.

H

M. le Marquis de Hautefeuille, Colonel du Régiment de Normandie, Infanterie.
M. le Docteur Georges Hay, à Londres.
Weſton Helyar, Eſquire, à Londres.

I

Mademoiſelle d'Ifs, à Ifs en Normandie.
M. Jeliotte, Penſionnaire du Roi.
M. Journu, Fils, Négociant, à Bordeaux.
Mgr. de Juigné de Neuchelles, Evêque de Châlons ſur Marne.
M. le Marquis de Juigné, Maréchal des Camps & Armées du Roi.
M. de Juin de Carenac, près Narbonne.
M. Julienne de Belair.

K.

M. de Kosiusko, Gentilhomme Polonois.

L.

M. Lafond de Ladebat, fils, Négociant, à Bordeaux.
M. Lagrange, Avocat en Parlement, à Bordeaux.
M. Lamaignere, Greffier du Sénéchal de Guyenne, à Bordeaux.
M. Lamarque, à la Rochelle.
M. le Préſident de Lamoignon.
M. de Lamontaigne, fils, Conſeiller au Parlement, à Bordeaux.
M. Laroque, Curé de Targon, près Bordeaux.
M. de Lavie, fils, à Bordeaux.
M. Leboucq, Chanoine de la Collégiale de Saint André, & Profeſſeur de Rhétorique au Collége Royal, à Chartres.
M. Leclerc de Sep-chesne, Secrétaire du Cabinet du Roi.
M. Lecureau, Lieutenant Criminel du Bailliage-Préſidial, à Chartres.
M. Lemaire de Crouy, premier Avocat du Roi au Baillage-Préſidial, à Chartres.
M. Lemaréchal, Commis des Finances.
M. Lemiere, Chanoine de l'Egliſe Cathédrale, à Chartres.
M. l'Abbé Lemonnier.
Mad. veuve J. Leroux, Libraire, à Dunkerque.
M. Jean Lespinasse, fils, Négociant, à Bergerac.
M. Letellier, Avocat, à Chartres.
M. Levée, Conſeiller en l'Election, à Chartres.
M. de Leyde, à Bordeaux.
M. Ligeon, Commis au Domaine de Monſeigneur le Duc d'Orléans, à Chartres.
M. Lombard, à Uſez.
Réverend M. Lort, à Londres.
M. de Luigny, premier Valet de Chambre de Monſeigneur le Comte d'Artois, à Verſailles.

M.

M. le Chevalier de LUXEMBOURG, Capitaine des Gardes.

M.

M. MAHON, Docteur en Médecine, à Chartres.
M. le Président de MALESHERBES.
MM. MASI & Compagnie, Libraires, à Livourne.
M. MAUPOINT, Professeur au Collége Royal de Chartres.
M. Jean Antoine LE BLANC de MAUVESIN, ancien Conseiller en Grand-Chambre du Parlement de Bordeaux.
M. Louis MAZOYER, Négociant, à Nîmes.
M. MELOT, Employé dans les Affaires Etrangeres.
M. MENARD, Receveur des Décimes du Diocèse de Chartres.
Madame du MESNIL BACLAY, à Caën.
M. Regnier de MIROMENIL, Bailli de Versailles.
M. de MONCHANIN.
M. MONORY, Libraire.
M. de MONTAIGU, Chanoine de l'Eglise Cathédrale de Chartres.
M. MONTET, à Beaulieu en Cevennes.
M. le Marquis de MONTILLET, Brigadier des Armées du Roi, Cavalerie.
M. MOULON de la Chesnaye, Lieutenant des Maréchaux de France, à Tours.
M. MOULTOU, à Genève.
M. MOUTARD, Libraire.
Madame du MOUTIER du Vatre, à Saint Quentin.
M. Jacques MULLER, Négociant, à Bâle.

N

M. NAPLETON, Docteur de l'Université d'Oxfort, à Londres.
M. de NEUILLY, Écuyer, Commandant de la petite Écurie du Roi, à Versailles.
M. NICOLE, Ecuyer, Lieutenant Général Honoraire du Bailliage - Présidial, à Chartres.
Mgr. de NOÉ, Êvêque de Lescar en Béarn.

O.

M. Oldecop, chargé des affaires de Russie, à Amsterdam.
M. l'Abbé Olivier, Vicaire au Gros-Caillou.
M. le Marquis d'Orbessan, en Guyenne.

P.

M. Pancoucke, Libraire.
M. Parocel, Aide-Major des Gardes du Corps, à Versailles.
M. Patas, Négociant, à Tours.
M. Pelissier, Pasteur, à Leyde.
M. Perere, Junior, à Bordeaux.
M. Phellion, à Tours.
Le R. P. Louis de Poix, de l'Ordre des Capucins.
M. Polier, Seigneur de Botens, Doyen des Pasteurs, à Lausanne.
M. Polverel, Avocat en Parlement, à Bordeaux.
M. de Pougean.
M. de Pressigny, Fermier-Général.
M. Pynyot, Chevalier de Girondin, à Caën.

Q.

M. Quilzau, Libraire.

R.

M. Rhodon, Curé des Chatelées, Diocèse de Chartres.
M. le Maréchal Duc de Richelieu.
M. Rieussec, à Ganges.
MM. Rigaud, Pons & Compagnie, Libraires, à Montpellier, *pour quatre Exemplaires.*
M. Rivet, Bourgeois, à Nîmes.
M. Riviere, Avocat.
M. Robillard, Procureur du Roi de l'Election, à Chartres.
M. Robizallis, Médecin du Roi, à Huningue.

M. le Prince Camille de ROHAN, Chevalier de Malthe, Brigadier des Armées du Roi.

M. ROMEGOUX, Professeur au Collége Royal de Guyenne, à Bordeaux.

M. ROMIER de PRETOUVILLE, Avocat, à Chartres.

M. de la ROQUETTE, à Breau en Cevennes.

M. ROSSET, Libraire, à Lyon, *voyez premiere Liste*,

M. l'Abbé ROUBAUD.

M. ROULLIER, à Moulchard près Brou.

M. ROUSSILLON, à Bordeaux.

M. de la RUE, Doyen de l'Eglise Cathédrale de Chartres.

S.

M. de SABRAN, Chanoine de l'Eglise Cathédrale, Aumônier du Roi, Vicaire Général du Diocèse de Chartres, Abbé Commendataire de Josaphat, nommé à l'Évêché de Nancy, à Chartres.

MM. SAILLANT & NYON, Libraires, (*pour cinq Exemplaires.*)

M. de SAINT-ANDRÉ, Ingénieur en Chef de la Province de Guyenne, à Bordeaux.

M. de SAINTE-PALAYE, des Académies Françoise & des Inscriptions & Belles-Lettres.

M. de SAINT-PERN, Aumônier de la Reine, Archidiacre de Vendôme, Vicaire Général du Diocèse de Chartres.

M. de SAINT-ROCH, Négociant, à Bordeaux.

M. le Marquis de SAINT-SIMON, à Utrecht.

M. de SALIGNY.

M. le Docteur SAUNDERS, à Londres.

M. SAUSSAYE, Receveur de Capitation de la Ville de Paris.

M. de SEYMANDY, Seigneur de Saint-Gervais, à Bedarieux.

M. SOCHON de BROSSERON, Président du Bailliage-Présidial, à Chartres.

M. SORBIER de JAURE, Seigneur de Lespinassat, à Bergerac.

M. SOULIER, à Sauve en Cevennes.

M. Magnus SWEDERUS, Libraire, à Upsal.

M. le Comte SZYMANOWSKY, en Pologne.

T.

M. THIBAULT, Avocat en Parlement, à Bordeaux.
M. de THORIGNÉ, Chanoine de l'Eglise Cathédrale, à Chartres.
M. TOUVENOT des SABLONIERES.
M. le Prince de TINGRY, Capitaine des Gardes.
M. TRIBALLET, Receveur des Tailles, à Chartres.

V.

M. VALDEC de LESSART, Maître des Requêtes.
M. le Major Charles VALLANCEY, Secrétaire de la Société des Antiquaires d'Irlande, à Dublin.
M. VANDER SCHILDEN, Négociant, à Bordeaux.
M. l'Abbé de VAUCELLES, Grand-Vicaire du Diocèse de Noyon, Bibliothécaire de Monseigneur le Comte d'Artois, à Versailles.
M. de VEGOBRE, à Genève.
M. VENDRIER, Avocat en Parlement, à Bordeaux.
M. VERDIER, Docteur en Médecine, Chef de Pension.
M. de VERTHAMON de SAINT-FORT, à Bordeaux.
M. VINCENT, Banquier.
M. le Marquis de VOYER D'ARGENSON, Lieutenant Général des Armées du Roi.

W.

M. Le Comte de WALLEN.
M. WEITBRECHT, Libraire de l'Académie Impériale à Saint Péterſbourg.

Z.

M. ZATTA, Libraire, à Veniſe.

FIN.





